Engd IPC 15.00

$35.00

PQ
2177
.C4
1888
SMRS

Guillaume Balzac

1891

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE HUMAINE

DE H. DE BALZAC

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber.

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE HUMAINE

DE H. DE BALZAC

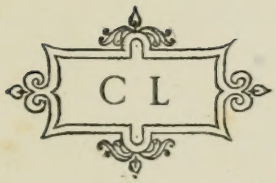
PAR

ANATOLE CERFBEER & JULES CHRISTOPHE

AVEC UNE INTRODUCTION DE

PAUL BOURGET

Faire concurrence à l'état civil.
H. DE BALZAC.



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rpertoiredela00cerf

INTRODUCTION

Êtes-vous *balzacien* déterminé — comme disait déjà le Gautier des *Jeune France*, au lendemain de l'apparition de cette épopée rabelaisienne et mystique, *la Peau de chagrin ?* Avez-vous éprouvé, en lisant au collège et clandestinement quelque tome dépareillé de *la Comédie humaine*, une sorte d'exaltation qu'aucun livre ne vous avait procurée auparavant, que bien peu vous ont procurée depuis ? Avez-vous rêvé, à cet âge où l'on vendange à l'avance tous les fruits de l'arbre de la vie — encore à fleurir, — oui, avez-vous rêvé d'être Daniel d'Arthez et de vous couvrir de gloire à force d'œuvres, pour être consolé un jour de toutes les tristesses d'une jeunesse pauvre par la sublime Diane, duchesse de Maufrigneuse, princesse de Cadignan ? Ou bien, plus ambitieux et moins littéraire, avez-vous souhaité de voir, nouveau Rastignac, les portes de la haute vie ouvertes devant vos convoitises par la clef d'or suspendue au bracelet de Delphine de Nucingen ? Romanesque, avez-vous soupiré vers l'angélique tendresse d'une Henriette de Mortsauf et savouré en songe les innocentes émotions des bouquets cueillis, des chagrins écoutés,

des serrements de main furtifs, au bord d'une rivière étroite, et bleue et lente, dans une vallée dont votre amie serait comme le lys candide et frémissant, l'idéale, la chaste fleur? Mélancolique, avez-vous caressé la chimère, pour les heures sombres de la vieillesse commençante, d'une amitié pareille à celle dont le brave Schmucke enveloppe jusqu'aux manies de son pauvre Pons? Avez-vous cru au souverain pouvoir des associations secrètes et délibéré avec vous-même lequel, parmi vos compagnons, serait digne d'entrer dans les Treize? La carte de France vous est-elle apparue, distribuée en autant de districts que *la Comédie humaine* compte de romans? Tours vous a-t-il représenté Birotteau, la Gamard et le formidable abbé Troubert; Douai Claes; Limoges madame Graslin; Besançon Savarus et son amour trompé; Angoulême Rubempré; Sancerre madame de la Baudraye; Alençon cette touchante vieille fille, si naïve, et à qui son oncle, l'abbé de Sponde, disait avec une ironie douce : « Tu as trop d'esprit, il n'en faut pas tant pour être heureuse? » O sortilège du plus prodigieux magicien de lettres qui se soit rencontré depuis Shakspeare! Si vous vez subi ses enchantements, ne fût-ce qu'une heure, voici un livre qui vous ravira, un livre qui aurait ravi Balzac lui-même, — Balzac plus dupe de son œuvre que ses plus fanatiques lecteurs et dont le rêve était de faire concurrence à l'état civil. Ce volume, de près de 600 pages, c'est en effet l'état civil de tous les personnages de *la Comédie humaine*, de quoi retrouver, détail à détail, les moindres aventures des héros qui passent et repassent à travers ces cinquante romans, de quoi vous rendre en une minute les émotions jadis ressenties par la lecture de tel ou tel de ces chefs-d'œuvre. Plus modeste-

ment, c'est une espèce de table des matières d'un ordre unique ; une table des matières vivante !

Bien des balzaciens l'ont rêvée, la constitution de cet état civil. J'en ai connu, pour ma part, cinq ou six qui avaient commencé ce singulier travail. Pour ne citer que deux noms entre plusieurs autres, l'idée de ce Vapereau fantaisiste avait traversé la tête du subtil et délicat observateur, M. Henri Meilhac, et celle de ce criminaliste en feuilletons, Émile Gaboriau. Je crois bien, moi-même, avoir, parmi les papiers de ma dix-huitième année, quelques feuillets couverts de notes prises à la même intention. Mais le travail était trop considérable. Il y fallait une patience infinie jointe à une inextinguible ardeur d'enthousiasme. Les deux fidèles du Maître qui se sont réunis pour lui élever ce monument n'auraient peut-être pas surmonté les difficultés de cette entreprise, s'ils ne s'étaient appuyés l'un sur l'autre, apportant à l'œuvre commune, M. Christophe sa minutieuse méthode, M. Cerfberr son implacable mémoire, sa foi passionnée dans le génie du grand Honoré, une foi à transporter sans faiblir des montagnes de documents. Il y aurait un joli chapitre de reportage littéraire à écrire sur l'histoire de cette collaboration. Chapitre mélancolique, car il s'y rattache le souvenir du charmant homme qui, le premier, rapprocha MM. Cerfberr et Christophe, et qui depuis est mort bien tristement ! Il s'appelait Albert Allenet et rédigeait en chef une vaillante petite revue, *la Jeune France*, qu'il trouva le moyen de soutenir pendant des années avec une persévérance digne d'un des hommes d'affaires de *la Comédie humaine*. Je le vois encore fébrile, usé, mais avec son visage toujours animé par la passion, m'accostant dans

un couloir de théâtre pour me parler du projet formé par M. Cerfberr, et presque aussitôt nous découvrions que le même projet avait été conçu par M. Christophe. Ce dernier avait déjà organisé tout un casier de fiches, étiquetées et classées avec les noms des personnages de Balzac. Quand deux hommes se rencontrent dans une même entreprise de collectionneurs, il ne leur reste qu'à se haïr ou à mettre en commun leur effort. Grâce à l'excellent Allenet, les deux balzaciens profès s'entendirent à merveille. Pauvre Allenet ! Nous le conduisimes peu de temps après au cimetière, par un triste après-midi de fin d'automne, nous tous qui l'avions connu et aimé. Il est mort aussi, l'autre balzacien qui s'était tant intéressé à cette œuvre, et pour qui *la Comédie humaine* était une pensée unique, Honoré Granoux. C'était un négociant de Marseille, d'aspect un peu chétif et déjà bien souffrant, lorsque je l'ai connu ; mais il revivait en parlant de Balzac ; et avec quelle vénération mystérieuse de conspirateur il prononçait ces mots : « le Vicomte »..., désignant par là, pour les initiés suprêmes en Balzacolâtrie, l'incomparable bibliophile auquel nous devons l'histoire des œuvres du romancier, M. de Spoelberch de Lovenjoul ! « Le Vicomte approuvera ou désapprouvera... », c'était la formule absolue pour Granoux qui s'était, lui, consacré à l'immense travail de réunir les moindres articles publiés sur Balzac depuis les débuts de l'écrivain. Et, voyez quelle fascination ce *diable d'homme* — comme Théophile Gautier disait encore — exerce sur ses disciples, je me rends bien compte que ces petits détails de manie balzacienne vont faire sourire le lecteur. Quant à moi, je les ai trouvés et je les trouve encore aussi naturels que le mot de Balzac à Jules Sandeau qui lui

parlait d'une sœur malade : « Revenons à la réalité. Qui va épouser Eugénie Grandet ? »

La fascination ! c'est le seul mot qui convienne pour caractériser la sorte d'influence que Balzac exerce sur ceux qui le goûtent vraiment, et ce n'est pas d'aujourd'hui que date ce phénomène. Vallès le signalait, voici des années déjà, dans une page éloquente des *Réfractaires* sur *les victimes du livre*. Sainte-Beuve, peu suspect de partialité à l'égard du rédacteur en chef de *la Revue parisienne*, raconte une anecdote plus étrange et plus significative que toutes les autres. A un moment, toute une société réunie à Venise, et des plus aristocratiques, s'avisa de distribuer entre ses membres différents rôles tirés de *la Comédie humaine*, et certains de ces rôles, ajoute mystérieusement le critique, furent bel et bien poussés jusqu'au bout. — Expérience dangereuse, car on sait que les héros et les héroïnes de Balzac côtoient souvent les plus dangereux abîmes de l'Enfer social. Cela se passait aux environs de 1840. Nous sommes en 1887, et il s'en faut que le sortilège soit épuisé. L'ouvrage auquel ces notes servent d'introduction en est la preuve. Même, on a remarqué que les hommes de Balzac, tant dans la littérature que dans la vie, sont apparus, surtout après la mort du romancier. Balzac semble avoir moins observé la société de son époque qu'il n'a contribué à en former une. Tel ou tel de ses personnages était plus vrai en 1860 qu'en 1835. Lorsqu'il s'agit d'un phénomène de cette donnée et de cette intensité, il ne suffit point de prononcer les mots d'engouement, de vogue et de manie. La séduction d'un auteur devient un fait psychologique d'une importance capitale et que l'analyse doit expliquer. Je crois voir deux raisons à

cette force particulière du génie de Balzac. L'une réside dans le caractère spécial de sa vision, l'autre dans la portée philosophique qu'il a su donner à toute son œuvre. — Ce que fut cette vision, ce répertoire suffirait seul à le montrer. Feuilletez-le au hasard, et calculez la quantité de faits imaginés que supposent ces deux mille biographies, toutes individuelles, toutes distinctes, et la plupart complètes, c'est-à-dire prenant le personnage à sa naissance pour ne le quitter qu'à sa mort. Balzac ne sait pas seulement cette date de naissance ou de mort, il sait aussi quel était à cette époque l'esprit du pays, de la province, du métier auquel l'homme appartenait. Il s'est renseigné sur le taux de la rente et les conditions de la culture. Il n'ignore pas que Grandet n'a pu faire fortune par les mêmes procédés que Gobseck, son rival en avarice, ni Ferdinand du Tillet, ce chacal, avec la même largeur de moyens que cet éléphant de Nucingen. Il a constaté et il a mesuré le rapport exact du personnage à son milieu, de même qu'il a constaté et mesuré les attaches de ses différents personnages entre eux; si bien que chacun des individus se trouve constitué séparément dans ses réalités personnelles et sociales, et qu'il en est de chaque famille comme de chaque individu. C'est le squelette de ces individus et de ces familles que vous contemplerez mis à nu dans ces notes de MM. Cerfberr et Christophe; mais cet établissement de faits reliés ainsi les uns aux autres par une logique égale à celle de la vie est le moindre effort du génie de Balzac. Un extrait de naissance, un contrat de mariage, un état de fortune représentent-ils une personne? Évidemment non. Il y manque comme à une ossature la chair et le sang, les muscles et les nerfs. Au regard de Balzac,

ces faits énumérés s'animent; à cette vue circonstanciée des conditions de l'existence des êtres, se surajoute une vue égale de ces êtres eux-mêmes. Et d'abord il les connaît physiologiquement. L'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystères pour lui. Sur la goutte de Birotteau, sur la névrose de M. de Mortsauf, sur la maladie de peau de Fraisier, sur les causes profondes de la possession de Rouget par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, il est informé comme un médecin, et il est informé comme un confesseur sur le mécanisme spirituel à qui cette machine animale sert de support. Les plus menues faiblesses de conscience lui sont perceptibles. Depuis la portière Cibot jusqu'à la marquise d'Espard, aucune de ses femmes n'a une mauvaise pensée qu'il ne pénètre. Avec quel art, comparable à celui de Stendhal, de Laclos, et des analystes les plus subtils, il marque, dans *les Secrets de la princesse de Cadignan*, le passage de la comédie à la sincérité! Il sait quand un sentiment est simple et quand il est compliqué, quand le cœur est dupe de l'esprit, et quand il l'est des sens. Avec cela, il entend parler ses personnages, il distingue leur voix, et nous la distinguons nous-mêmes dans le dialogue. Le grondement de Vautrin, le sifflement de la Gamard, la mélodie de madame de Mortsauf nous restent dans les oreilles. Car une telle intensité d'évocation est communicative comme un enthousiasme et comme une panique. Les témoignages abondent, qui nous prouvent que, chez Balzac, cette évocation s'accomplissait comme chez les mystiques, en l'affranchissant pour ainsi dire des lois ordinaires de la vie. Voici dans quels termes M. le docteur Fournier, le maire actuel de Tours, raconte les séances de travail du romancier, d'après les confi-

dences d'un domestique du château de Saché : « Parfois il se renfermait dans sa chambre, et il y restait plusieurs jours. C'est alors que, plongé dans une sorte d'extase et armé d'une plume de corbeau, il écrivait nuit et jour, s'abstenant de nourriture et se contentant de décoctions de café qu'il préparait lui-même[1]. » Dans le début de *Facino Cane*, ce phénomène se trouve ainsi décrit : « Chez moi, l'observation était dès ma jeunesse devenue intuitive. Elle pénétrait l'âme sans négliger le corps, ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur-le-champ au delà. Elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur lequel elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui, comme le derviche des *Mille et une nuits* prenait l'âme et le corps des personnes sur lesquelles il prononçait certaines paroles... » Et il ajoute, après s'être décrit en train de suivre dans la rue un ouvrier et sa femme. « Je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. *C'était le rêve d'un homme éveillé.* » Un jour qu'il regardait avec un de ses amis un loqueteux qui passait sur le boulevard, l'ami vit avec stupeur Balzac toucher de la main sa propre manche : il venait d'y sentir la déchirure qui baillait au coude du mendiant. Avais-je tort de rapprocher cette sorte d'imagination de celle que l'on observe chez les extatiques de l'ordre religieux ? Avec un don pareil, Balzac pouvait n'être, comme Edgar

1. Brochure de M. le docteur Fournier sur la statue de Balzac, cette statue à l'œuvre de laquelle s'est voué si ardemment M. Henry Renault, — un autre dévot qui avait fondé *le Balzac*. — On trouve dans cette brochure un bien curieux portrait de Balzac, d'après une sépia de Louis Boulanger, qui appartient à M. le baron Larrey.

Poë, qu'un donneur de cauchemars. Il fut préservé du fantastique par un autre don qui semble contradictoire avec le premier. Ce visionnaire fut en effet un philosophe, c'est-à-dire un amateur et un manieur d'idées générales. La preuve en est dans sa biographie, qui nous le montre plongé, durant ses années de collège, à Vendôme, comme en une folie de lectures abstraites. Toute la bibliothèque de théologiens et de mystiques qui se trouvait dans la vieille maison d'oratoriens fut absorbée par l'enfant, au point qu'on dut le retirer de l'école, malade, le cerveau presque abêti par cet étrange opium. L'histoire de Louis Lambert est la monographie de sa propre intelligence. Durant sa jeunesse et dans les moments arrachés au métier, de quoi s'occupait-il ? D'idées générales encore. On le voit s'intéresser à la querelle de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, s'inquiéter de l'hypothèse de l'unité de création, reprendre les mystiques encore, et, de fait, ses romans débordent de théories. Pas un de ses ouvrages, d'où l'on ne puisse extraire des pensées abstraites, par centaines. S'il décrit, comme dans *le Curé de Tours*, les infortunes d'un vieux prêtre célibataire, il en profite pour esquisser une théorie sur le développement de la sensibilité, et une théorie sur l'avenir de l'Église catholique. S'il décrit, comme dans *la Maison Nucingen*, une scène de souper entre des Parisiens blasés, il y introduit une philosophie du crédit, des rapports de la banque et des pouvoirs publics, — que sais-je ? Parlant de son Daniel d'Arthez, celui de ses héros, avec Albert Savarus et Raphaël, qui lui ressemble le plus, il écrit : « Daniel n'admettait pas le talent hors ligne sans de profondes connaissances métaphysiques. Il procédait en ce moment au dépouillement de toutes les richesses philoso-

phiques des temps anciens et modernes pour se les assimiler. *Il voulait, comme Molière, être un profond philosophe, avant de faire des comédies.* » Certains lecteurs estiment même que la philosophie surabonde chez Balzac, que le trop-plein des hypothèses générales y déborde, et que ses romans foisonnent en digressions. Quoi qu'il en soit, il paraît indiscutable que ce fut là sa faculté maîtresse, la vertu et le vice de sa pensée. Voyons maintenant par quel détour singulier ce pouvoir de généralisation, le plus opposé, prétendrait-on, au pouvoir créateur, a augmenté en lui la faculté du visionnaire poétique.

Il importe de remarquer tout d'abord que ce pouvoir de visionnaire ne put guère s'exercer directement. Balzac n'a pas eu le temps de vivre. La liste de ses ouvrages, année par année, dressée par sa sœur, démontre que, depuis son entrée dans la renommée jusqu'à sa mort, il ne prit jamais le loisir de se reposer, de regarder autour de lui, d'étudier les hommes, ainsi que le firent Molière et Saint-Simon, par un contact quotidien et familier. Il coupait son existence en deux, écrivant la nuit, dormant le jour, n'ayant souvent pas une heure à donner aux visites, à la promenade, à l'amour. Il ne l'admettait, d'ailleurs, ce troublant amour, qu'à distance et par lettres, — « parce que cela forme le style » ! C'est en tout cas celui qu'il a le plus complaisamment pratiqué — exception soit faite pour les mystérieuses intrigues dont sa correspondance a laissé la trace. Tout jeune, ç'avait été le même système de travail forcé, en sorte que l'expérience de ce maître de la littérature exacte fut réduite à un minimum ; mais ce minimum lui suffit, précisément à cause du don philosophique qu'il possédait à un si haut degré. A ce faible nombre de données positives

fournies par l'observation, il appliqua une analyse si intuitive, qu'il découvrit, derrière ces menus faits ramassés en médiocre quantité, les forces profondes, les génératrices, si l'on peut dire. Il a lui-même, et toujours à propos de Daniel d'Arthez, décrit d'un trait la méthode de ce travail analytique et généralisateur. Il l'appelle une « pénétration rétrospective ». Vraisemblablement, il s'emparait des données de l'expérience et les jetait comme dans un creuset de rêveries. Grâce à une alchimie assez analogue au procédé de Cuvier, le plus petit détail lui permettait de reconstituer tout un tempérament, et un individu toute une classe; mais, dans ce travail de reconstitution, ce qui le guidait, c'était toujours et partout ce procédé habituel aux philosophes : la recherche et la vue des causes.

C'est grâce à cette recherche que ce songeur a défini presque tous les grands principes des modifications psychologiques propres à notre temps. Il a vu nettement, et tandis que la démocratie s'installait chez nous sur les ruines de l'ancien régime, les nouveautés de sentiments que les transferts des classes les unes dans les autres allaient produire. Il a compris toutes les complications de cœur et d'esprit de la femme moderne par une intuition des lois qui sont imposées à son développement. Il a deviné la transformation de l'existence des artistes consécutive à la métamorphose de la situation nationale, et, encore aujourd'hui, le tableau qu'il a tracé du journalisme dans *les Illusions perdues* demeure d'une vérité stricte. Il me semble que ce même pouvoir de vision des causes, qui a fait la richesse d'idées de son œuvre, en fait la magie. Tandis que les autres romanciers nous décrivent l'humanité par le dehors, il nous la montre, lui, à la fois par ce dehors et par le dedans. Les

personnages qui jaillissent de son cerveau sont soutenus et portés par les mêmes vagues sociales qui nous soutiennent et nous portent. Les faits générateurs qui les ont créés sont ceux qui continuent à fonctionner autour de nous. Si beaucoup de jeunes gens se sont proposé comme modèle un Rastignac par exemple, c'est que les passions dont cet ambitieux pauvre est consumé sont celles que notre âge d'effrénées convoitises multiplie autour de la jeunesse déshéritée. Ajoutez à cela que Balzac ne s'est pas contenté de montrer les sources fécondes de l'âme moderne, mais qu'il les a montrées sous la lumière de la plus ardente imagination qui fût jamais. Par une rencontre bien rare, ce philosophe était aussi un homme pareil aux conteurs d'Orient, à qui la solitude, la surexcitation du travail nocturne avaient communiqué une brillante et continue hallucination. Il a su faire partager cette fièvre à ses lecteurs et les plonger dans une sorte de pays des *Mille et Une Nuits* où toutes les passions, tous les besoins de la réalité apparaissent, mais amplifiés jusqu'à la fantasmagorie, ainsi que dans les cauchemars du laudanum et du hachisch. Comment ne pas comprendre que, pour certains lecteurs, ce monde de Balzac ait été plus vivant que l'autre, et, par suite, ait modelé leur activité à sa ressemblance? Il est possible qu'aujourd'hui ce phénomène devienne plus rare, et que Balzac, admiré autant, n'exerce plus la même influence fascinatrice. Cela tient à ce que les grandes causes sociales qu'il a définies ont presque achevé leur œuvre. D'autres forces modifient les générations nouvelles et les préparent à d'autres nuances de sensibilité. Il n'en reste pas moins acquis que, pour mieux pénétrer toute la portion centrale du dix-neuvième siècle français,

il faut lire et relire *la Comédie humaine;* et nous devons un remerciement à MM. Cerfberr et Christophe pour ce répertoire. Grâce à eux, nous marcherons plus aisément à travers les longues galeries peintes à fresque de ce palais énorme — et inachevé, puisqu'il y manque ces scènes de la vie militaire dont les titres font rêver : *A marches forcées; La Bataille d'Austerlitz; Après Dresde....* Certes *la Guerre et la Paix* de Tolstoï est un admirable livre, mais comment ne pas regretter la peinture de la Grande Armée et de notre grand Empereur par Balzac, notre Napoléon littéraire?

PAUL BOURGET.

RÉPERTOIRE

DE

LA COMÉDIE HUMAINE

A

Abramko, juif polonais d'une force herculéenne, entièrement dévoué au brocanteur Élie Magus, auquel il servait de concierge et dont il gardait, avec trois chiens féroces, la fille et les trésors, en 1844, dans un vieil hôtel situé chaussée des Minimes, près de la place Royale, à Paris : Abramko s'était laissé compromettre dans les événements de Pologne, et Magus l'avait sauvé par intérêt (*Le Cousin Pons*).

Adèle, grosse et bonne Briarde au service de Denis Rogron et de Sylvie, sa sœur, de 1824 à 1827, à Provins. — Elle se montrait, au contraire de ses maîtres, pleine de sympathie et de pitié pour leur jeune cousine Pierrette Lorrain (*Pierrette*).

Adèle, femme de chambre de madame du Val-Noble, au moment où celle-ci était brillamment entretenue par l'agent de change

Jacques Falleix, qui fit faillite en 1829 (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Adolphe, petit jeune homme blond, était commis chez Fritot marchand de châles, à Paris, dans le quartier de la Bourse, sous le règne de Louis-Philippe (*Gaudissart II*).

Adolphus, chef de la maison de banque Adolphus et Cie, de Mannheim, père de la baronne Wilhelmine d'Aldrigger (*La Maison Nucingen*).

Agathe (Sœur), religieuse du couvent de Chelles, réfugiée, sous la Terreur, avec la sœur Marthe et l'abbé de Marolles, dans une pauvre maison du faubourg Saint-Martin, à Paris. — Sœur Agathe était née Langeais (*Un Épisode sous la Terreur*).

Aiglemont (Général, marquis Victor d'), héritier des marquis d'Aiglemont et neveu de la comtesse douairière de Listomère-Landon; né en 1783. — Après avoir été l'amant de la maréchale de Carigliano, il épousa, à la fin de 1813 (c'était alors un des plus jeunes et des plus brillants colonels de la cavalerie française), mademoiselle Julie de Chatillonest, sa cousine, avec laquelle il habita successivement la Touraine, Paris et Versailles[1]. Il prit part aux luttes suprêmes de l'Empire; mais la Restauration le délia de son serment à Napoléon, lui rendit ses titres, lui confia, dans les gardes du corps, un grade qui lui donna le rang de général et, plus tard, le créa pair de France. Peu à peu, il délaissa sa femme, qu'il trompa même avec madame de Sérizy. Le marquis d'Aiglemont avait eu, en 1817, une fille (V. Hélène d'Aiglemont), qui était tout son portrait au physique et au moral; ses trois derniers enfants vinrent au monde durant une liaison entre la marquise d'Aiglemont et le brillant diplomate Charles de Vandenesse. En 1827, le général fut atteint, ainsi que son pupille et cousin Godefroid de Beaudenord, par la banqueroute calculée du baron de Nucingen; il perdit ainsi un million, placé dans les mines de Wortschin, spécula ensuite, en

1. La résidence du marquis d'Aiglemont, à Versailles, était, paraît-il, située au n° 57 actuel de l'avenue de Paris; elle fut habitée plus tard par un des auteurs de ce travail.

hypothéquant les biens de sa femme, et acheva de se ruiner. Il partit alors pour l'Amérique, d'où il revint, six ans plus tard, avec sa fortune refaite. Le marquis d'Aiglemont mourut, épuisé de fatigues, en 1835 (*La Maison du chat qui pelote. — La Maison Nucingen. — La Femme de trente ans*).

Aiglemont (Générale, marquise Julie d'), femme du précédent; née en 1792. — Ce fut malgré les avis de son vieux père, M. de Chatillonest, qu'elle épousa, en 1813, le séduisant colonel Victor d'Aiglemont, son cousin. Désillusionnée promptement, atteinte d'ailleurs d'une « inflammation assez ordinairement mortelle, que les femmes se confient à l'oreille », elle tomba dans une mélancolie profonde. La mort de la comtesse de Listomère-Landon, sa tante par alliance, la priva de conseils et de soins précieux. Cependant elle devint mère et trouva, dans le sentiment de ses devoirs nouveaux, la force de résister à l'amour, partagé, qu'elle éprouvait pour un jeune et romanesque Anglais, lord Arthur Ormond Grenville, qui, ayant étudié la médecine, la soigna et la guérit de ses souffrances physiques, et mourut pour ne pas la compromettre. La marquise, le cœur brisé, se retira dans la solitude d'un vieux château, situé au milieu d'un paysage triste et aride, entre Moret et Montereau; elle s'y recueillit pendant un an environ, toute à sa douleur, sans accepter les consolations de la religion qui lui furent offertes par le vieux curé du village de Saint-Lange; puis elle fit sa rentrée dans le monde, à Paris. Alors, âgée d'environ trente ans, elle se laissa toucher par la passion vraie du marquis de Vandenesse. Un enfant, appelé Charles, naquit de ces relations, mais périt bientôt dans des circonstances tragiques. Deux autres enfants, Moïna et Abel, naquirent également au cours de cette liaison; ils devinrent les préférés de leur mère, au détriment des deux aînés, Hélène et Gustave, qui appartenaient réellement au marquis d'Aiglemont. Vers l'âge de cinquante ans, madame d'Aiglemont, restée veuve et n'ayant plus de ses cinq enfants que sa fille Moïna, la maria, en sacrifiant toute sa fortune, avec M. de Saint-Héreen, héritier d'une des plus illustres maisons de France. Elle vint alors habiter chez son gendre, dans un hôtel magnifique en bordure de l'esplanade des Invalides; mais sa fille ne répondait guère à son affection : frois-

sée des observations que madame d'Aiglemont lui adressait sur les assiduités compromettantes du fils du marquis de Vandenesse, Moïna alla, un jour, jusqu'à rappeler à sa mère le souvenir de ses coupables relations avec le père du jeune homme; la pauvre femme, d'ailleurs très usée, sourde, souffrant d'une maladie de cœur, mourut de ce coup en 1844 (*La Femme de trente ans*).

Aiglemont (Hélène d'), fille aînée du marquis et de la marquise Victor d'Aiglemont; née en 1817. Délaissée par sa mère, ainsi que son frère Gustave, pour Charles, Abel et Moïna, Hélène devint jalouse et défiante; âgée de huit ans environ, dans un accès de haine farouche, elle poussa dans la Bièvre son frère Charles, qui s'y noya. Ce crime d'un enfant passa toujours pour un terrible accident. Devenue jeune fille, Hélène s'enfuit avec un mystérieux aventurier traqué par la justice et réfugié, pendant un moment, chez le marquis d'Aiglemont, à Versailles, une nuit de Noël. Son père, désespéré, la chercha en vain; il ne la revit plus que sept ans après et une seule fois, lors de son retour d'Amérique en France : le navire sur lequel il revenait fut capturé par des corsaires, et le capitaine, qui était justement le ravisseur d'Hélène, le « Parisien », sauvegarda le marquis et sa fortune. Les deux amants avaient quatre beaux enfants et vivaient ensemble dans un bonheur parfait, partageant les mêmes dangers; Hélène refusa de suivre son père. En 1835, quelques mois après la mort de son mari, madame d'Aiglemont, conduisant aux eaux des Pyrénées la jeune Moïna, fut priée de porter secours à une pauvre malade dans laquelle elle reconnut Hélène. Celle-ci venait d'échapper à un naufrage et n'en avait sauvé qu'un enfant : tous deux moururent presque aussitôt sous les yeux de madame d'Aiglemont (*La Femme de trente ans*).

Aiglemont (Gustave d'), second enfant du marquis et de la marquise Victor d'Aiglemont, né sous la Restauration. — Il apparaît, pour la première fois, tout enfant, en 1827 ou 1828, revenant, avec son père et sa sœur Hélène, de la représentation d'un noir mélodrame, à la Gaîté. Il avait fallu quitter précipitamment le spectacle qui agitait trop Hélène, en lui rappelant les circonstances de la mort de son frère Charles, arrivée deux ou trois ans auparavant. On retrouve

Gustave d'Aiglemont, sous le costume de lycéen, lisant *les Mille et une Nuits*, dans le salon où la famille est réunie, à Versailles, le soir même de l'enlèvement d'Hélène. — Il mourut, encore jeune, emporté par le choléra, laissant une veuve et des enfants auxquels la marquise douairière d'Aiglemont ne témoignait que peu d'affection (*La Femme de trente ans*).

Aiglemont (Charles d'), troisième enfant du marquis et de la marquise d'Aiglemont, né à l'époque des relations de madame d'Aiglemont avec le marquis de Vandenesse. — Il n'apparaît qu'une seule fois, un matin de printemps, en 1824 ou 1825, à l'âge de quatre ans, dans une promenade sur le boulevard des Gobelins, avec sa sœur Hélène, sa mère et le marquis de Vandenesse. Hélène, dans un brusque accès de haine jalouse, poussa le petit Charles dans la Bièvre, où il fut noyé (*La Femme de trente ans*).

Aiglemont (Moïna d'), quatrième enfant et seconde fille du marquis et de la marquise Victor d'Aiglemont (*La Femme de trente ans*). — *V.* Comtesse de Saint-Héreen.

Aiglemont (Abel d'), cinquième et dernier enfant du marquis et de la marquise Victor d'Aiglemont, né pendant les relations de sa mère avec M. de Vandenesse. — Il fut, avec Moïna, le préféré de madame d'Aiglemont. Tué, en Afrique, devant Constantine (*La Femme de trente ans*).

Ajuda-Pinto (Marquis Miguel d'), Portugais; appartenant à une très ancienne et très riche famille, dont la branche aînée était alliée aux Bragance et aux Grandlieu. — En 1819, il comptait parmi les plus illustres élégants de la vie parisienne. A cette même époque, il commença à délaisser Claire de Bourgogne, vicomtesse de Beauséant, avec laquelle il était lié depuis trois ans; après l'avoir abusée sur ses véritables projets, il lui restitua ses lettres par l'entremise d'Eugène de Rastignac, et épousa mademoiselle Berthe de Rochefide (*Le Père Goriot*. — *Splendeurs et Misères des courtisanes*). Il était, en 1832, à une soirée chez madame d'Espard, où toutes les voix s'accordaient pour médire de la princesse de Cadignan, en présence de Daniel d'Arthez, alors violemment épris d'elle (*Les Secrets de la*

princesse de Cadignan). Veuf, vers 1840, le marquis d'Ajuda-Pinto se remaria avec mademoiselle Joséphine de Grandlieu, troisième fille du dernier duc de ce nom. Peu de temps après, le marquis prit part au complot tramé par les amis de la duchesse de Grandlieu et de madame du Guénic pour arracher Calyste du Guénic des mains de la marquise de Rochefide (*Béatrix*).

Ajuda-Pinto (Marquise Berthe d'), née Rochefide. — Mariée, en 1820, au marquis Miguel d'Ajuda-Pinto, elle mourut, vers 1840 (*Béatrix*).

Ajuda-Pinto (Marquise Joséphine d'), l'une des filles du duc et de la duchesse Ferdinand de Grandlieu, seconde femme du marquis Miguel d'Ajuda-Pinto, son parent par alliance; leur mariage eut lieu vers 1840 (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Alain (Frédéric), né vers 1767. — Il avait été clerc dans l'étude de Bordin, procureur au Châtelet; en 1798, il prêta cent écus en or à Mongenod, son ami d'enfance; cette somme ne lui ayant pas été rendue, M. Alain se trouva à peu près ruiné et dut prendre, au Mont-de-piété, une petite place qu'il cumula avec la tenue des livres chez le célèbre parfumeur César Birotteau. En 1816, Mongenod, devenu très riche, força M. Alain à accepter cent cinquante mille francs pour les cent écus prêtés : l'excellent homme consacra, alors, sa fortune inespérée à des œuvres de bienfaisance, de concert avec le juge Popinot; puis, à partir de 1825, il devint l'un des auxiliaires les plus actifs de madame de la Chanterie et de son association de charité. C'est M. Alain qui fit affilier Godefroid aux frères de la Consolation (*L'Envers de l'histoire contemporaine*).

Albertine, femme de chambre de madame de Bargeton, entre les années 1821 et 1824 (*Illusions perdues*).

Albon (Marquis d'), conseiller à la Cour et député ministériel sous la Restauration; né en 1777. — Au mois de septembre 1819, il chassait, sur la lisière de la forêt de l'Isle-Adam, avec son ami Philippe de Sucy, qui, tout d'un coup, tomba sans connaissance, à la vue d'une pauvre folle dans laquelle il reconnaissait son an-

cienne maîtresse, Stéphanie de Vandières. Le marquis d'Albon, avec l'aide de deux promeneurs, M. et madame de Granville, rappela M. de Sucy à la vie; puis il se rendit, à sa prière, chez Stéphanie, où il apprit de l'oncle de cette malheureuse la triste histoire des amours de son ami et de madame de Vandières (*Adieu*).

Albrizzi (Comtesse) était, en 1820, à Venise, amie du célèbre mélomane Capraja (*Massimilla Doni*).

Alcindor. — « E. de B..., dit Alcindor », telle est la signature d'un rapport de police, adressé en 1840 à M. de Saint-Estève (Vautrin) sur le faux monnayeur Schirmer (*La Famille Beauvisage*).

Aldrigger (Jean-Baptiste, baron d'), Alsacien, né en 1764. — Banquier à Strasbourg en 1800, à l'apogée d'une fortune faite pendant la Révolution, il épousa, par ambition et par inclination, l'héritière des Adolphus, de Manheim, jeune fille adorée de toute une famille, dont elle recueillit naturellement tout l'avoir, et cela dans l'espace de dix ans. Aldrigger, « baronifié » par l'empereur, se passionna pour le grand homme qui l'avait titré, et se ruina, entre 1814 et 1815, pour avoir pris au sérieux « le soleil d'Austerlitz ». A l'époque de l'invasion, l'intègre Alsacien continua de payer à bureaux ouverts et se retira de la banque, méritant ce mot de Nucingen, son ancien premier commis : « Honnête, mais bête. » Le baron d'Aldrigger vint ensuite à Paris; il lui restait encore un revenu de quarante-quatre mille francs, réduit à sa mort, en 1823, de plus de la moitié, par suite des dépenses et de l'insouciance de sa femme. Celle-ci resta veuve avec deux filles, Malvina et Isaure (*La Maison Nucingen*).

Aldrigger (Théodora-Marguerite-Wilhelmine, baronne d'), née Adolphus. — Fille du banquier Adolphus, de Manheim, très gâtée de son père et de sa mère, elle épousa, en 1800, le banquier strasbourgeois Aldrigger, qui la gâta également, comme le firent, plus tard, les deux filles qu'elle eut de son mari. C'était une femme superficielle, incapable, égoïste, coquette et jolie; à quarante ans, elle avait conservé presque toute sa fraîcheur et pouvait encore être appelée « la petite bergère des Alpes ». Quand le baron mourut,

en 1823, elle faillit le suivre, tant sa douleur fut violente; le lendemain, à déjeuner, on lui servit des petits pois qu'elle aimait, et ces petits pois calmèrent sa crise. Elle habitait à Paris, rue Joubert, et y recevait, avant le mariage de sa fille cadette (*La Maison Nucingen*).

Aldrigger (Malvina d'), fille aînée du baron et de la baronne d'Aldrigger, née à Strasbourg, en 1801, au moment où l'on « ossianisait » tout. — Grande, mince, ardente, d'un éclat mat, elle représentait très bien la femme d' « Avez-vous vu dans Barcelone ». Intelligente, fière, tout âme, tout sentiment, tout expansion, elle s'éprit néanmoins de l'aride Ferdinand du Tillet, qui la rechercha un moment en mariage, mais s'éloigna ensuite, sachant la famille d'Aldrigger ruinée. L'avoué Desroches songea aussi à demander la main de Malvina et y renonça également. La jeune fille reçut les conseils d'Eugène de Rastignac, qui l'engageait expressément à se marier; néanmoins, elle finit vieille fille, se desséchant de jour en jour, donnant des leçons de piano, vivant assez pauvrement avec sa mère dans un modeste appartement, au troisième étage, rue du Mont-Thabor (*La Maison Nucingen*).

Aldrigger (Isaure d'), seconde fille du baron et de la baronne d'Aldrigger, mariée à Godefroid de Beaudenord. Voir ce nom (*La Maison Nucingen*).

Aline, jeune Auvergnate, femme de chambre de madame Véronique Graslin, à laquelle elle s'attacha corps et âme. — Seule, peut-être, Aline fut admise dans la confidence entière des secrets terribles de la vie de madame Graslin (*Le Curé de village*).

Allegrain[1] (Christophe-Gabriel), sculpteur français, né en 1710. — A Rome, en 1758, avec Lauterbourg et Vien, il aida son ami Sarrasine à enlever Zambinella, cantatrice alors célèbre : la prima donna était un castrat (*Sarrasine*).

Almada (Duc d'), chambellan de l'empereur du Brésil, en 1842;

1. On doit au sculpteur Allegrain, mort en 1795, un *Narcisse*, une *Diane* et une *Vénus entrant au bain*, aujourd'hui au musée du Louvre.

né en 1760. — Agé de quatre-vingt-deux ans, il s'éprit de Luigia, alors prima donna au théâtre de Rio-de-Janeiro. Marié, il voulait l'épouser quand il serait veuf ; mais, quelque temps après la mort de sa femme, il tomba à la mer, au cours d'une promenade avec Luigia, fut sauvé par la cantatrice et l'adopta. Il ne tarda pas d'ailleurs à mourir, et Luigia hérita de son titre et de son immense fortune (*La Famille Beauvisage*).

Alphonse, ami de l'orphelin ruiné Charles Grandet (retiré momentanément à Saumur), s'acquitta fort bien, en 1819, d'une mission que lui confiait le jeune homme : il arrangea ses affaires à Paris et, avec le produit d'une petite vente, paya les dettes laissées par lui (*Eugénie Grandet*).

Al-Sartchild, nom d'une maison de banque allemande, où Gédéon Brunner fut obligé de déposer l'argent appartenant à son fils Frédéric, du chef maternel (*Le Cousin Pons*).

Althor (Jacob), banquier de Hambourg, établi au Havre depuis 1815. — Il eut un fils qu'en 1829 M. et madame Mignon rêvaient pour gendre (*Modeste Mignon*).

Althor (Francisque), fils de Jacob Althor. — Francisque était le dandy du Havre, en 1829; il devait épouser Modeste Mignon, mais il abandonna bien vite sa fiancée quand il crut la famille ruinée. Peu de temps après, il épousa mademoiselle Vilquin aînée (*Modeste Mignon*).

Amanda, modiste à Paris, sous le règne de Louis-Philippe. — Elle avait, au nombre de ses clientes, Marguerite Turquet, dite Malaga, qui la payait fort mal (*Un Homme d'affaires*).

Amaury (Madame) possédait à Sanvic, près d'Ingouville, en 1829, un pavillon que Canalis fit louer, lorsqu'il vint au Havre pour voir mademoiselle Mignon (*Modeste Mignon*).

Ambermesnil (Comtesse de l'), vers 1819, âgée de trente-six ans environ, vint prendre pension chez madame veuve Vauquer, née Conflans, rue Neuve Sainte-Geneviève[1], à Paris. Madame de l'Ambermesnil disait attendre la fin de la liquidation et le règlement d'une pension qui lui était due, en qualité de veuve d'un général mort sur « les champs de bataille ». Madame Vauquer l'entourait de soins et lui confiait toutes ses affaires. Au bout de six mois, la comtesse disparut sans payer. Quelque âpreté que madame Vauquer mît à ses recherches, elle ne put obtenir aucun renseignement dans Paris sur cette aventurière (*Le Père Goriot*).

Amédée, prénom sous lequel Félix de Vandenesse était désigné par lady Dudley, au moment où celle-ci croyait voir une rivale dans madame de Mortsauf (*Le Lys dans la vallée*).

Anchise (Le père), surnom donné par La Palférine à un petit Savoyard de dix ans, qui le servait pour rien. « Je n'ai jamais vu tant de niaiserie réunie à tant d'intelligence, » disait de cet enfant le prince de la Bohème ; « il passerait dans le feu pour moi, il comprend tout et ne comprend pas que je ne peux rien pour lui » (*Un Prince de la Bohème*).

André, domestique du baron de Werchauffen (Schirmer), en 1840 (*La Famille Beauvisage*).

Angard. — En 1840, à Paris, le « professeur » Angard fut consulté, avec les docteurs Bianchon et Larabit, pour madame Hector Hulot, que l'on craignait de voir perdre la raison (*La Cousine Bette*).

Angélique (Sœur), religieuse du couvent des Carmélites, à Blois, sous Louis XVIII ; célèbre pour sa maigreur. — Elle fut connue de Renée de l'Estorade (madame de Maucombe) et de Louise de Chaulieu (madame Marie Gaston), qui firent leur éducation dans ce couvent (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Anicette, femme de chambre de la princesse de Cadignan, en 1829. — Champenoise fine et jolie que le sous-préfet d'Arcis-sur-

1. Aujourd'hui, rue Tournefort.

Aube, Maxime de Trailles, et madame Beauvisage, la femme du maire, cherchaient, chacun de son côté, à séduire et à employer au profit de divers candidats à la députation (*Le Député d'Arcis*).

Annette, prénom d'une jeune femme du monde parisien sous la Restauration. — Elle avait été élevée à Écouen, où elle avait reçu les conseils pratiques de madame Campan. Maîtresse de Charles Grandet avant la mort du père de ce jeune homme. Vers la fin de 1819, victime de quelques soupçons, auxquels il était nécessaire qu'elle sacrifiât momentanément son bonheur, elle voyageait, ennuyeusement, avec son mari, en Écosse. Elle féminisait et matérialisait son amant, lui conseillant de tout faire pour arriver; lorsqu'il revint des Indes, en 1827, elle l'engagea vivement à épouser mademoiselle d'Aubrion (*Eugénie Grandet*).

Annette, servante du ménage Rigou, à Blangy (Bourgogne). — En 1823, elle avait dix-neuf ans et était, depuis plus de trois ans, dans cette place, quoique Grégoire Rigou ne conservât jamais au delà de ce temps ses servantes, qu'il honorait toutes de ses faveurs. Annette, douce, blonde, mignarde, vrai chef-d'œuvre de beauté fine et piquante, digne d'une couronne de duchesse, ne gagnait que trente francs par an. Elle entretenait des relations avec Jean-Louis Tonsard, sans que son maître se doutât de rien : l'ambition avait suggéré à cette jeune fille d'employer la flatterie, comme moyen d'aveugler ce lynx (*Les Paysans*).

Anselme, jésuite de la rue des Postes[1], mathématicien distingué, en relations avec Félix Phellion, qu'il tentait de convertir à la pratique de la religion. — Ces renseignements assez douteux sont fournis sur lui par une certaine madame Komorn (*Les Petits Bourgeois*).

Antoine, né au village des Échelles (Savoie). — En 1824, il était le plus ancien des garçons de bureau du ministère des Finances, où il avait installé, dans une position encore plus modeste que la sienne, deux de ses neveux, Laurent et Gabriel, mariés à d'habiles blanchisseuses de dentelles. Antoine, mêlé à tout le mouvement administratif, coudoyait, jugeait, grondait, caressait : Clément Chardin

1. Aujourd'hui, rue Lhomond.

des Lupeaulx, Ernest de la Brière, La Billardière, Benjamin de la Billardière, Xavier Rabourdin, Isidore Baudoyer, du Bruel (Cursy), Jean-Jacques Bixiou, Godard, Phellion, Clergeot, Colleville, Thuillier, Paulmier, Vimeux, François Minard, Sébastien de la Roche, Fleury, Desroys, Saillard, les deux Poiret. Il vivait sans doute avec ses neveux (*Les Employés*).

Antoine, vieux domestique au service de la marquise Béatrix de Rochefide, en 1840, rue de Chartres-du-Roule, près du parc Monceau, à Paris (*Béatrix*).

Antonia. — *V.* Chocardelle (mademoiselle).

Aquilina, courtisane à Paris, sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe. — Elle se disait Piémontaise; son vrai nom n'était pas connu; elle avait emprunté ce nom de guerre à l'un des personnages de la célèbre tragédie d'Otway, *Venise sauvée*, qu'elle avait lue par hasard. A seize ans, belle et pure, au moment de se jeter dans la prostitution, elle avait rencontré Castanier, caissier de Nucingen, qui résolut de la sauver du vice à son profit et vécut maritalement avec elle, rue Richer. Aquilina prit alors le nom de madame de la Garde. En même temps que Castanier, elle avait pour amant un certain Léon, sous-officier dans un régiment d'infanterie, qui n'était autre qu'un des sergents de la Rochelle, exécutés sur la place de Grève, en 1822. Sous Louis XVIII, avant cette exécution, elle assistait, un soir, au Gymnase, à une représentation où elle riait fort du comique de Perlet dans *le Comédien d'Étampes*, pendant que, présent au joyeux spectacle, Castanier, persécuté par Melmoth, traversait les poignantes péripéties d'un atroce drame intérieur (*Melmoth réconcilié*). Elle apparut ensuite à une orgie fameuse chez Frédéric Taillefer, rue Joubert, en compagnie d'Émile Blondet, de Rastignac, de Bixiou et de Raphaël de Valentin. C'était une grande fille bien proportionnée, d'un maintien superbe, d'une physionomie caractéristique et irrégulière; ses yeux et son sourire effrayaient la pensée; elle mettait toujours quelques chiffons rouges dans sa parure, en souvenir de son amant exécuté (*La Peau de chagrin*).

Arcos (Comte d'), grand d'Espagne, vivant dans la péninsule au moment de l'expédition de Napoléon Ier. — Il aurait peut-être épousé Maria-Pepita-Juana Marana de Mancini, sans de singulières circonstances qui lui firent épouser François Diard, officier français (*Les Marana*).

Argaïolo (Duc d'), Italien très riche et très noble, mari respecté, quoique vieux, de celle qui fut plus tard la duchesse de Rhétoré, pour l'éternelle douleur d'Albert Savarus. — Il mourut en 1835, presque octogénaire (*Albert Savarus*).

Argaïolo (Duchesse d'), née Soderini, femme du duc d'Argaïolo. — Devenue veuve en 1835, elle se remaria avec le duc de Rhétoré (*Albert Savarus*). — *V.* Duchesse de Rhétoré.

Arrachelaine, surnom du voleur Ruffard. — Voir ce nom (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Arthez (Daniel d'), l'un des plus illustres écrivains du XIXe siècle et l'un de ces hommes rares qui offrent «l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère». Né de 1794 à 1796; gentilhomme picard. — En 1821, âgé d'environ vingt-cinq ans, il était très pauvre et habitait au cinquième étage d'un sombre hôtel de la rue des Quatre-Vents, à Paris, où avait demeuré aussi, dans sa jeunesse, l'illustre chirurgien Desplein. Là se réunissaient Horace Bianchon, alors interne à l'Hôtel-Dieu; Léon Giraud, le philosophe profond; Joseph Bridau, peintre, plus tard si célèbre; Fulgence Ridal, poète comique d'une grande verve; Meyraux, physiologiste éminent, mort tout jeune; enfin Louis Lambert et Michel Chrestien, le républicain fédéraliste, qui succombèrent également dans leur fleur. A ces hommes de cœur et de talent vint se joindre Lucien de Rubempré, le poète, amené par Daniel d'Arthez, qu'ils reconnaissaient comme leur chef. Cette réunion avait pris le nom de « Cénacle ». Arthez et ses amis conseillaient et secouraient, au besoin, Lucien, « ce grand homme de province à Paris », qui finit tragiquement. Même, avec un désintéressement bien remarquable, Arthez corrigeait et refaisait *L'Archer de Charles IX*, de Lucien, et l'œuvre, entre ses

mains, devenait un livre superbe. Arthez avait encore un commerce d'amitié avec Marie Gaston, jeune poète de sa trempe, mais « féminisé ». Arthez était brun, avec une longue chevelure, assez petit, et ressemblait à Bonaparte. Très sobre, très chaste, ne buvant que de l'eau, il mangea longtemps au quartier latin chez Flicoteaux, rival de Rousseau l'aquatique. En 1832, devenu célèbre, il possédait trente mille francs de rente légués par un oncle qui l'avait laissé en proie à la plus rigoureuse misère, tant que l'écrivain était resté obscur. Arthez habitait alors une jolie maison à lui, rue de Bellefond, où il vivait, d'ailleurs, comme autrefois, dans l'austérité du travail. Il était député et siégeait à droite, étant royaliste de droit divin. Quand vint l'aisance, il eut la plus vulgaire et la plus incompréhensible liaison avec une femme assez belle, mais d'une classe inférieure, sans aucune instruction, sans manières. Arthez la tenait, d'ailleurs, soigneusement cachée à tous les regards, et cette longue liaison, loin de lui plaire par l'habitude, lui était devenue insupportable. C'est alors qu'il fut demandé chez Diane de Maufrigneuse, princesse de Cadignan, âgée déjà de trente-six ans, mais ne les portant pas. La célèbre « grande coquette » lui raconta ses soi-disant « secrets » et s'offrit absolument à celui qu'elle traitait de « niais illustre » et dont elle fit son amant. Depuis ce jour, il n'a plus été question de la princesse ni de Daniel d'Arthez; le grand écrivain, dont les publications devinrent très rares, ne parut plus que pendant quelques mois d'hiver, à la Chambre des députés (*Un Grand Homme de province à Paris. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Député d'Arcis. — Les Secrets de la princesse de Cadignan*).

Asie, l'un des pseudonymes de Jacqueline Collin. — Voir ce nom (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Astaroth. — C'était le nom d'un crapaud qui servait, dans ses divinations, à madame Fontaine, tireuse de cartes, rue Vieille-du-Temple, à Paris, sous Louis-Philippe. Ce batracien de dimension énorme, avec des yeux de topaze, grands comme des pièces de cinquante centimes, impressionnait fort Sylvestre-Palafox Gazonal, conduit dans l'antre de la devineresse par son cousin Léon de Lora,

flanqué de Jean-Jacques Bixiou. Madame Cibot, concierge rue de Normandie, dut aussi remarquer Astaroth lorsque, dans un but cupide, elle vint demander le grand jeu à madame Fontaine. Enfin, en 1839, une femme enceinte fut émue à ce point de son hideux aspect, qu'elle accoucha d'un enfant mort (*Les Comédiens sans le savoir*. — *Le Cousin Pons*. — *Le Comte de Sallenauve*).

Athalie, cuisinière au service de madame Schontz, en 1836. — Elle possédait, au dire de sa maîtresse, un talent particulier pour accommoder le chevreuil (*La Muse du département*).

Aubrion (Marquis d'), gentilhomme ordinaire de la Chambre, sous Charles X. — Il était de la maison d'Aubrion de Buch, dont le dernier captal mourut avant 1789. Il avait fait la folie d'épouser une femme à la mode, étant déjà un vieillard, et, réduit à une vingtaine de mille francs de rente, qui lui servaient à peine pour vivre à Paris, il cherchait à marier sa fille sans dot à quelque homme ivre de noblesse. En 1827, au dire de madame d'Aubrion, cet antique débris adora passionnément la duchesse de Chaulieu (*Eugénie Grandet*).

Aubrion (Marquise d'), femme du précédent; née en 1789. — La marquise d'Aubrion, belle encore à trente-huit ans et ayant toujours des prétentions, cherchait, en 1827, à capturer par tous les moyens Charles Grandet, revenant des Indes, dont elle voulait faire son gendre, comme elle y réussit d'ailleurs (*Eugénie Grandet*).

Aubrion (Mathilde d'), fille du marquis et de la marquise d'Aubrion; née en 1808; mariée à Charles Grandet. — *V.* Grandet (Charles).

Aubrion (Comte d'). — C'est Charles Grandet, après son mariage avec la fille du marquis d'Aubrion (*La Maison Nucingen*).

Auffray, épicier à Provins, au temps de Louis XV, de Louis XVI et de la Révolution. — Marié d'abord à dix-huit ans, M. Auffray avait contracté, vers soixante neuf ans, un second mariage. De son pre-

mier lit était issue une fille assez laide, mariée, dès l'âge de seize ans, à un aubergiste de Provins, nommé Rogron; de sa seconde union naquit encore une fille, mais charmante, celle-ci, qui épousa un Breton, capitaine dans la garde impériale. Pierrette Lorrain était la fille de cet officier. L'ancien épicier Auffray mourut à quatre-vingt-huit ans, sous l'Empire, sans avoir eu le temps de tester. La succession fut si bien manœuvrée par Rogron, le premier gendre du défunt, qu'il ne resta presque rien à la veuve du bonhomme, âgée seulement de trente-huit ans (*Pierrette*).

Auffray (Madame), femme du précédent. — *V.* Néraud (madame).

Auffray, notaire à Provins, en 1827. — Marié à la troisième fille de madame Guénée; arrière-petit-neveu du vieil épicier Auffray; subrogé tuteur de Pierrette Lorrain. A la suite des mauvais traitements dont cette jeune fille devint l'objet chez Denis Rogron, son tuteur, elle fut transférée, malade, chez le notaire Auffray, nommé tuteur à son tour, et elle y mourut, entourée des meilleurs soins (*Pierrette*).

Auffray (Madame), née Guénée. — Femme du précédent. Troisième fille de madame Guénée, née Tiphaine. Elle se montra pleine de bonté pour Pierrette Lorrain et la soigna très bien dans la maladie qui l'emporta (*Pierrette*).

Auguste, nom de Boislaurier, comme chef de « brigands », dans les rébellions de l'Ouest sous la République et sous l'Empire (*L'Envers de l'histoire contemporaine*).

Auguste, valet de chambre du général marquis Armand de Montriveau, sous la Restauration, à l'époque où il demeurait rue de Seine, près de la Chambre des pairs et entretenait des relations avec la duchesse Antoinette de Langeais (*Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*).

Auguste, assassin célèbre, exécuté dans les premières années de la Restauration. — Il laissait une maîtresse, surnommée la Rousse, à laquelle Jacques Collin avait fidèlement remis, en 1819, vingt et

quelques mille francs, de la part de son amant, après l'exécution. Cette femme, mariée en 1821, par la sœur de Jacques Collin, au premier commis d'un riche quincaillier en gros, quoique rentrée dans la vie régulière, restait attachée, par un pacte secret, au terrible Vautrin et à sa sœur. — V. Madame Prélard (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Auguste (Madame), couturière d'Esther Gobseck et sa créancière au temps de Louis XVIII (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Augustin, valet de chambre de M. de Sérizy, en 1822 (*Un Début dans la vie*).

Aurélie, courtisane, à Paris, sous Louis-Philippe, à l'époque où madame Fabien du Ronceret commençait sa carrière galante (*Béatrix*).

Aurélie (La petite), l'un des surnoms galants de Joséphine Schiltz, dite encore Schontz, qui devint, plus tard, madame Fabien du Ronceret (*Béatrix*).

Auvergnat (L'), l'un des surnoms du malfaiteur Sélérier, dit aussi le père Ralleau, le Rouleur, Fil-de-Soie (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). — V. Sélérier.

B

Babylas, groom ou « tigre » d'Amédée de Soulas, en 1834, à Besançon; âgé de quatorze ans à cette époque; fils d'un des fermiers de son maître. — Il gagnait trente-six francs par mois à la charge de se nourrir, mais il était blanchi et habillé (*Albert Savarus*).

Baptiste, valet de chambre de la duchesse de Lenoncourt-Chaulieu, en 1830 (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Barbanchu, bohème, à chapeau pointu, appelé, de chez Véfour, par des journalistes qui déjeunaient là aux frais de Jérôme Thuillier, en 1840, et invité par eux à venir profiter de cette bonne aubaine; ce qu'il fit (*Les Petits Bourgeois*).

Barbanti (Les), famille corse qui avait réconcilié les Piombo et les Porta, en 1800 (*La Vendetta*).

Barbet. — Dynastie de libraires-bouquinistes-escompteurs à Paris, sous la Restauration et sous Louis-Philippe. Ils étaient Normands. En 1821 et les années suivantes, l'un d'eux avait un petit magasin quai des Grands-Augustins et achetait des livres à Lousteau. En 1836, un Barbet, libraire associé avec Métivier et Morand, était propriétaire d'une pauvre maison située rue Notre-Dame-des-Champs

et boulevard du Mont-Parnasse, où le baron Bourlac demeurait avec sa fille et son petit-fils. En 1840, les Barbet, véritables usuriers, vendaient des créances à la maison Cérizet et Cie. La même année, un Barbet occupait, dans une maison appartenant à Jérôme Thuillier, rue Saint-Dominique-d'Enfer[1], un appartement au premier étage et une boutique au rez-de-chaussée ; c'était alors « le requin de la librairie ». — Barbet junior, neveu de celui-ci et éditeur passage des Panoramas, mit en vente, à la même époque, une brochure composée par Th. de la Peyrade, mais signée par Thuillier et ayant pour titre : « De l'Impôt et de l'Amortissement » (*Un Grand Homme de province à Paris. — Un Homme d'affaires. — L'Envers de l'histoire contemporaine. — Les Petits Bourgeois*).

Barbette, femme du grand Cibot, dit Galope-Chopine (*Les Chouans*). — *V.* Cibot (Barbette).

Barchou de Penhoën (Auguste-Théodore-Hilaire), né à Morlaix (Finistère), le 28 avril 1801, mort à Saint-Germain-en-Laye le 29 juillet 1855. — Condisciple de Balzac, de Jules Dufaure et de Louis Lambert et son voisin de dortoir au collège de Vendôme, en 1811. Plus tard officier, puis écrivain à hautes vues philosophiques, traducteur de Fichte, interprète et ami de Ballanche. En 1849, il fut envoyé, par ses compatriotes du Finistère, à l'Assemblée législative, où il représenta les idées légitimistes et catholiques. Il protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851 (Voir l'*Histoire d'un crime*, par Victor Hugo). Enfant, il affectait du pyrrhonisme ; il nia, un moment, les facultés de Louis Lambert, qu'il eut aussi pour condisciple à Vendôme (*Louis Lambert*).

Bargeton (De), né entre 1761 et 1763. — Arrière-petit-fils d'un jurat de Bordeaux, nommé Mirault, anobli sous Louis XIII et dont le fils, sous Louis XIV, devenu Mirault de Bargeton, fut officier dans les gardes de la porte. Propriétaire d'un hôtel à Angoulême, rue du Minage[2], où il vivait avec sa femme, Marie-Louise-Anaïs de Nègre-

1. Aujourd'hui, rue Royer-Collard.

2. Porte encore aujourd'hui ce nom (renseignement donné par M. Albéric Second, angoumoisin, balzacien des plus compétents).

pelisse, à laquelle il était entièrement soumis; pour elle et à son instigation, il se battit avec un des habitués de son salon, Stanislas de Chandour, qui avait colporté dans la ville un bruit calomnieux sur madame de Bargeton, et il logea une balle dans le cou de son adversaire. Son beau-père, M. de Nègrepelisse, fut l'un de ses témoins dans cette affaire; M. de Bargeton se retira auprès de lui, dans le domaine de l'Escarbas, près de Barbezieux, lorsque sa femme, à la suite de ce duel, quitta Angoulême pour Paris. M. de Bargeton avait été fort « endommagé par les dissipations de sa jeunesse amoureuse ». Homme insignifiant et fort gourmand, il mourut d'indigestion, vers la fin de 1821 (*Illusions perdues*).

Bargeton (Madame de), née Marie-Louise-Anaïs Nègrepelisse, femme du précédent, puis, devenue veuve, remariée au baron Sixte du Châtelet. — *V.* Châtelet (baronne Sixte du).

Barillaud, connu de Frédéric Alain, dont il excita la défiance à l'endroit de Mongenod (*L'Envers de l'histoire contemporaine*).

Barimore (Lord), Anglais, gendre du vieux lord Dudley. — Vieux lui-même (en 1839), il soupirait, cependant, pour Luigia, alors cantatrice au Théâtre Italien de Londres (*Le Comte de Sallenauve*).

Barimore (Lady), fille de lord Dudley et, selon toute évidence, femme de lord Barimore, dont il est question plus haut. — Un peu après 1830, elle assistait à un raout, chez mademoiselle des Touches, rue de la Chaussée-d'Antin, où Marsay racontait son premier amour (*Autre Étude de femme*).

Barker (William), l'une des « incarnations » de Vautrin. — Sous ce pseudonyme, en 1824 ou 1825, il figurait l'un des créanciers de M. d'Estourny et se faisait endosser des billets par Cérizet, l'associé de ce M. d'Estourny (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Barnheim, bonne famille de Bade; famille maternelle de madame du Ronceret, née Schiltz, dite Schontz (*Béatrix*).

Barniol, gendre de Phellion. — Chef d'institution, rue Saint-

Hyacinthe-Saint-Michel[1], en 1840. C'était un homme considéré dans le faubourg Saint-Jacques ; il fréquentait le salon des Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Barniol (Madame), née Phellion, femme du précédent. — Elle avait été sous-maîtresse dans le pensionnat des demoiselles Lagrave, rue Notre-Dame-des-Champs (*Les Petits Bourgeois*).

Barry (John), jeune piqueur anglais, célèbre dans le comté où le prince de Loudon l'alla prendre pour l'employer chez lui. — Il était, chez ce grand seigneur, en 1829-1830 (*Modeste Mignon*).

Bartas (Adrien de), d'Angoulême. — En 1821, avec sa femme, il fréquentait assidûment le salon des Bargeton. M. de Bartas s'occupait exclusivement de musique, se piquait d'en parler et chantait, sans qu'on l'en priât, des airs de basse-taille. Il passait pour être l'amant de madame de Brébian, la femme de son meilleur ami ; il est vrai que, d'après la chronique scandaleuse, M. de Brébian devait être l'amant de madame de Bartas (*Illusions perdues*).

Bartas (Madame Joséphine de), femme du précédent, habituellement appelée Fifine, à cause de son prénom (*Illusions perdues*).

Bastienne, modiste à Paris, en 1821. — Le journal de Finot vantait ses chapeaux, moyennant finances, et dénigrait ceux de Virginie qu'il avait d'abord prônés (*Illusions perdues*).

Bataille (Les), bourgeois parisiens, commerçants du Marais, voisins et amis des Baudoyer et des Saillard, en 1824. — M. Bataille était capitaine dans la garde nationale et ne laissait ignorer son grade à personne (*Les Employés*).

Baudoyer (M. et madame), anciens mégissiers à Paris, rue Censier. Ils y étaient propriétaires d'une maison, en même temps qu'ils avaient une maison de campagne à l'Isle-Adam. Père et mère d'un fils unique, Isidore, dont suit la biographie. Madame Baudoyer, née Mitral, était la sœur de l'huissier de ce nom (*Les Employés*).

1. Aujourd'hui, rue Le Goff et rue Malebranche.

Baudoyer (Isidore), né en 1788, fils unique de M. et madame Baudoyer, mégissiers, rue Censier, à Paris. — Il avait fait des études complètes, était entré dans l'administration des finances, et, malgré son incapacité notoire, au moyen d'intrigues, il était parvenu au grade de chef de bureau. En 1824, un chef de division, M. de La Billardière, étant venu à mourir, l'intelligent et travailleur Xavier Rabourdin aspirait à cette succession ; elle échut à Isidore Baudoyer, qui avait pour lui la puissance de l'argent et l'influence de l'Église. — Il ne garda pas longtemps ce poste ; six mois après, il était percepteur à Paris. — Isidore Baudoyer habitait avec sa femme et ses beaux-parents un hôtel de la place Royale[1] dont ils étaient ensemble propriétaires (*Les Employés*). — En 1840, il dînait souvent chez Thuillier, ancien employé des finances, alors domicilié rue Saint-Dominique-d'Enfer, qui avait renouvelé connaissance avec ses anciens collègues (*Les Petits Bourgeois*). — En 1845, cet homme, qui avait été un mari modèle et qui professait des sentiments religieux, entretenait Héloïse Brisetout ; il était alors maire de l'arrondissement de la place Royale (*Le Cousin Pons*).

Baudoyer (Madame), femme du précédent et fille d'un caissier du ministère des finances ; née Élisabeth Saillard, en 1795. — Sa mère, une Auvergnate, avait un oncle, Bidault, dit Gigonnet, prêteur à la petite semaine dans le quartier des Halles ; d'autre part, la mère de son mari était la sœur de l'huissier Mitral : avec l'aide de ces deux hommes d'argent, qui exerçaient une véritable puissance secrète, et, grâce à sa dévotion qui la mettait en relations avec le clergé, elle parvint à pousser son mari aux plus hautes fonctions administratives, en profitant des besoins d'argent de Clément Chardin des Lupeaulx, secrétaire général aux finances (*Les Employés*).

Baudoyer (Mademoiselle), fille d'Isidore Baudoyer et d'Élisabeth Saillard, née en 1812 ; élevée par ses parents pour être la femme de l'adroit et actif spéculateur Martin Falleix, frère de l'agent de change Jacques Falleix (*Les Employés*).

1. Aujourd'hui, place des Vosges.

Baudrand, caissier d'un théâtre du boulevard, dont Gaudissart devint le directeur vers 1834. — Il y fut remplacé, en 1845, par le gagiste Topinard (*Le Cousin Pons*).

Baudry (Planat de), receveur général des finances sous la Restauration. — Il avait épousé l'une des filles du comte de Fontaine; il passait généralement l'été à Sceaux, avec presque toute la famille de sa femme (*Le Bal de Sceaux*).

Bauvan (Comte de), l'un des organisateurs d'un soulèvement des chouans dans le département d'Ille-et-Vilaine, en 1799. — Par une révélation secrète faite au marquis de Montauran, son ami, sur le passé de mademoiselle de Verneuil, le comte de Bauvan amena, indirectement, le massacre des Bleus à la Vivetière. Plus tard, surpris dans une embuscade par les soldats républicains, il fut fait prisonnier par mademoiselle de Verneuil et lui dut la vie; il lui devint, dès lors, tout dévoué, et assista, comme témoin, à son mariage avec Montauran (*Les Chouans*).

Bauvan (Comtesse de), vraisemblablement, la femme du personnage précédent. — Lui survécut. — Elle se trouvait, en 1822, propriétaire, à Paris, d'un bureau de loterie qui, vers la même époque, employa madame Agathe Bridau (*La Rabouilleuse*).

Bauvan (Comte et comtesse de), père et mère d'Octave de Bauvan. — Vieillards de l'ancienne cour, vivant dans un antique hôtel de la rue Payenne, à Paris, où ils moururent, vers 1815, à quelques mois de distance l'un de l'autre, et avant le malheur conjugal de leur fils (*V.* Octave de Bauvan). — Probablement alliés aux deux personnages précédents (*Honorine*).

Bauvan (Comte Octave de), homme d'État et magistrat français, né en 1787. — A l'âge de vingt-six ans, il épousa Honorine, jeune fille belle et riche, élevée sous ses yeux chez M. et madame de Bauvan, père et mère, dont elle était la pupille. Deux ou trois ans après, elle quitta le domicile conjugal, au grand désespoir du comte, qui n'eut plus d'autre souci que celui de la reconquérir; il parvint, au bout

de plusieurs années, à la ramener chez lui par pitié, mais elle mourut bientôt de cette réconciliation, laissant un fils né de leur rapprochement. — Le comte de Bauvan partit, désespéré, pour l'Italie, vers 1836. — Il eut deux domiciles à Paris, deux hôtels, l'un rue Payenne (héritage paternel); l'autre au faubourg Saint-Honoré, qui reçut le ménage réconcilié (*Honorine*). En 1830, le comte de Bauvan, alors président de la cour de cassation, cherchait, avec MM. de Granville et de Sérizy, à soustraire Lucien de Rubempré à un jugement criminel, et, après le suicide de ce malheureux, il suivait son enterrement (*Splendeurs et Misères des courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Bauvan (Comtesse Honorine de), femme du précédent. — Née en 1794. Mariée à dix-neuf ans au comte Octave de Bauvan; après avoir abandonné son mari, elle fut, elle-même, étant enceinte, délaissée par un amant, dix-huit mois plus tard. Elle vécut alors fort retirée rue Saint-Maur, sous la surveillance occulte du comte de Bauvan, qui faisait acheter fort cher les fleurs qu'elle fabriquait : elle tenait ainsi de lui une existence assez large qu'elle croyait ne devoir qu'à son travail. Elle mourut, réconciliée avec son mari, peu de temps après la révolution de juillet 1830. — Honorine de Bauvan perdit et pleura toujours son enfant adultérin. Pendant ses années de laborieux exil dans un faubourg de Paris, elle coudoya successivement Marie Gobain, Jean-Jules Popinot, Félix Gaudissart, Maurice de l'Hostal et l'abbé Loraux (*Honorine*).

Beaudenord (Godefroid de), né en 1800. — Il était, en 1821, avec Marsay, Vandenesse, Ajuda-Pinto, Maxime de Trailles, Rastignac, le duc de Maufrigneuse et Manerville, l'un des rois de la mode (*Un Grand Homme de province à Paris*). Sa noblesse et sa particule n'étaient peut-être pas très authentiques; suivant mademoiselle Émilie de Fontaine, il était mal fait et gros et n'avait à son avantage que ses cheveux bruns (*Le Bal de Sceaux*). Cousin, par alliance, de son tuteur le marquis d'Aiglemont, il fut, comme lui, ruiné par le baron de Nucingen, dans l'affaire des mines de Wortschin. Un moment, Godefroid de Beaudenord songea à plaire à la marquise d'Aiglemont, sa belle cousine. — En 1827, il épousa Isaure d'Aldrigger

et, après avoir vécu avec elle dans un petit hôtel confortable de la rue de la Planche, il fut réduit à solliciter un emploi au ministère des finances, emploi qu'il perdit lors de la révolution de 1830; replacé, néanmoins, par la protection de Nucingen, en 1836, il vivait modestement avec sa belle-mère, sa belle-sœur Malvina, non mariée, sa femme et quatre enfants qu'elle lui donna, à un troisième étage au-dessus de l'entresol, rue du Mont-Thabor (*La Maison Nucingen*).

Beaudenord (Madame de), femme du précédent; née Isaure d'Aldrigger, à Strasbourg, en 1807. — Blonde langoureuse, danseuse émérite, d'une nullité absolue au point de vue moral et intellectuel (*La Maison Nucingen*).

Beaumesnil (Mademoiselle), célèbre actrice du Théâtre-Français, à Paris; déjà mûre sous la Restauration. Elle fut la maîtresse du policier Peyrade, dont elle eut une fille, Lydie, qu'il reconnut. Le dernier domicile de mademoiselle Beaumesnil était rue de Tournon; elle s'y laissait voler des diamants d'un assez grand prix par Charles Crochard, son amant de cœur, au commencement du règne de Louis-Philippe (*Les Petits Bourgeois. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Une Double Famille*).

Beaupied, ou **Beau-Pied**, surnom de Jean Falcon. — Voir ce nom.

Beaupré (Fanny), actrice du théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, sous Charles X. — En 1825, jeune et jolie, elle se fit une réputation dans un rôle de marquise d'un mélodrame intitulé *la Famille d'Anglade*. A cette époque, elle avait remplacé Coralie, morte alors, dans les affections de Camusot, le marchand de soieries. Ce fut chez Fanny Beaupré qu'Oscar Husson, l'un des clercs de l'avoué Desroches, perdit au jeu une somme de cinq cents francs appartenant à son patron et qu'il fut surpris, par son oncle Cardot, étendu ivre-mort sur un divan (*Un Début dans la vie*). En 1829, Fanny Beaupré passait pour être, à prix d'or, la meilleure amie du duc d'Hérouville (*Modeste Mignon*). En 1842, après sa liaison avec madame de la Baudraye, Lousteau vivait maritalement avec elle

(*La Muse du Département*). Habituée de l'hôtel splendide installé, pour Esther Gobseck, par le baron de Nucingen, elle connut tout le monde galant et viveur des années 1829 et 1830 (*Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Beauséant (Marquis et comte de), père et frère aîné du vicomte de Beauséant, le mari de Claire de Bourgogne (*la Femme abandonnée*). — En 1819, le marquis et le comte de Beauséant demeuraient ensemble dans leur hôtel, rue Saint-Dominique, à Paris (*Le Père Goriot*). Sous la Révolution, le marquis avait émigré ; l'abbé de Marolles fut en relations avec lui (*Un Épisode sous la Terreur*).

Beauséant (Marquise de). En 1824, une marquise de Beauséant, alors très âgée, se trouvait en relations avec les Chaulieu. C'était, probablement, la veuve du marquis de ce nom et la mère du comte et du vicomte de Beauséant (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). La marquise de Beauséant était une Champignelles, de la branche aînée (*La Femme abandonnée*).

Beauséant (Vicomte de), mari de Claire de Bourgogne. — Il connaissait les relations de sa femme avec Miguel d'Ajuda-Pinto, et, bon gré mal gré, il respectait cette espèce d'union morganatique, reconnue par le monde. Le vicomte de Beauséant avait son hôtel à Paris, rue de Grenelle, en 1819; il entretenait alors une danseuse et aimait surtout la bonne chère; il devint marquis, à la mort de son père et de son frère aîné. C'était un galant homme, un homme de cour, méthodique et cérémonieux; il s'obstinait à vivre égoïstement : sa mort eût permis à madame de Beauséant d'épouser Gaston de Nueil (*Le Père Goriot. — La Femme abandonnée*).

Beauséant (Vicomtesse de), née Claire de Bourgogne, en 1792; femme du précédent, cousine d'Eugène de Rastignac; d'une famille presque royale. — Trompée par son amant, Miguel d'Ajuda-Pinto, qui, tout en continuant des relations avec elle, demandait et obtenait la main de Berthe de Rochefide, la vicomtesse, avant ce mariage, quitta subitement Paris, au matin d'un grand bal donné chez elle et où elle parut dans tout son éclat et toute sa fierté. En 1822, cette « femme

abandonnée » vivait, depuis trois ans, dans la plus sévère retraite, à Courcelles, près de Bayeux. Gaston de Nueil, jeune homme de vingt-trois ans, envoyé en Normandie pour rétablir sa santé, parvint à se faire recevoir chez elle, s'en éprit tout de suite, et, après de longues résistances, devint son amant à Genève, où elle avait fui; leurs relations durèrent neuf ans et furent brisées par le mariage du jeune homme. — En 1819, à Paris, la vicomtesse de Beauséant recevait les plus illustres impertinents de l'époque, les Maulincour, les Ronquenolles, les Maxime de Trailles, les Marsay, les Vandenesse, mêlés aux femmes les plus élégantes, lady Brandon, la duchesse de Langeais, la comtesse de Kergarouët, madame de Sérizy, la duchesse Carigliano, la comtesse Ferraud, madame de Lanty, la marquise d'Aiglemont, madame Firmiani, la marquise de Listomère, la marquise d'Espard et la duchesse de Maufrigneuse. Elle était également en relations avec les Grandlieu et le général de Montriveau. Rastignac, pauvre alors et à ses débuts, était aussi admis chez elle (*Le Père Goriot*. — *La Femme abandonnée*. — *Albert Savarus*).

Beaussier, bourgeois d'Issoudun sous la Restauration. — Ayant vu Joseph Bridau, à la diligence, lors du voyage de l'artiste et de sa mère en 1822, il disait qu'il ne voudrait pas le rencontrer la nuit au coin d'un bois, car il lui trouvait l'air d'un brigand : le soir même, Beaussier, accompagné de sa femme, venait en visite chez les Hochon, pour contempler le peintre de plus près (*La Rabouilleuse*).

Beaussier fils, dit le grand Beaussier, fils du précédent, l'un des chevaliers de la Désœuvrance, dirigés par Maxence Gilet, à Issoudun, sous la Restauration (*La Rabouilleuse*).

Beauvisage, médecin du couvent des Carmélites, à Blois, sous Louis XVIII. — Il fut connu par Louise de Chaulieu et par Renée de Maucombe, élevées dans ce couvent. D'après Louise de Chaulieu, ce n'était certes pas l'homme de son nom (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Beauvisage. — Avait été fermier de la magnifique ferme de Bel-

lache, dépendant de la terre de Gondreville à Arcis-sur-Aube; père de Philéas Beauvisage. — Mort tout au commencement du XIXe siècle (*Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis*).

Beauvisage (Madame), femme du précédent. — Elle lui survécut de beaucoup et put assister au triomphe de son fils Philéas (*Le Député d'Arcis*).

Beauvisage (Philéas), fils du fermier Beauvisage; né en 1792; bonnetier à Arcis-sur-Aube, sous la Restauration; maire de cette ville, en 1839. — Après un premier échec, il fut nommé député, en 1841, lorsque Sallenauve donna sa démission. — Ami et admirateur de Crevel, dont il s'efforçait d'imiter les belles manières. Millionnaire et vaniteux, il aurait pu, selon Crevel, fournir à madame Hulot, au prix de ses faveurs, les deux cent mille francs dont cette malheureuse femme avait besoin vers 1842 (*La Cousine Bette. — Le Député d'Arcis. — La Famille Beauvisage*).

Beauvisage (Madame), née Grévin, Séverine, en 1795; femme de Philéas Beauvisage, qu'elle dominait en tout. — Fille de Grévin, notaire d'Arcis-sur-Aube, l'ami intime du sénateur Malin de Gondreville. Elle tenait de son père de remarquables qualités de finesse, et, quoique plus petite, rappelait beaucoup mademoiselle Mars par sa physionomie et ses manières (*Le Député d'Arcis. — La Famille Beauvisage*).

Beauvisage (Cécile-Renée), fille unique de Philéas Beauvisage et de Séverine Grévin; née en 1820. — Son véritable père était le vicomte Melchior de Chargebœuf, qui fut sous-préfet d'Arcis-sur-Aube au commencement de la Restauration; elle lui ressemblait absolument et avait ses manières aristocratiques. Le comte de Gondreville était son parrain; madame Keller, fille du comte, sa marraine. — Elle se maria, au mois de mai 1841, à Paris, avec Maxime de Trailles, et, en 1847, obtint contre lui la séparation pour excès, sévices et injures graves (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Beauvoir (Charles-Félix-Théodore, chevalier de), cousin de madame la duchesse de Maillé. — Chouan, prisonnier de la République, en 1799, au château de l'Escarpe; héros d'une histoire de vengeance maritale, racontée en 1836, par Lousteau, devant madame de la Baudraye, et que le narrateur disait tenir de Charles Nodier (*La Muse du Département*).

Bécanière (La), surnom de Barbette Cibot. — Voir ce dernier nom.

Becker (Edme), étudiant en médecine, demeurant, en 1828, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, n° 22, dans la maison habitée par le marquis d'Espard (*L'Interdiction*).

Bedeau, petit clerc, saute-ruisseau chez maître Bordin, procureur au Châtelet, en 1787 (*Un Début dans la vie*).

Béga, chirurgien dans un régiment français de l'armée d'Espagne en 1808. — Après avoir accouché secrètement une Espagnole sous la surveillance de son amant, il fut assassiné par le mari, qui le surprit au moment où il racontait cette opération clandestine. — Aventure narrée, en 1836, devant madame de la Baudraye, par le receveur des finances Gravier, ancien payeur aux armées (*La Muse du Département*).

Bégrand (La), danseuse, en 1820, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris[1]; Mariette, qui débutait à cette époque, se fit remarquer à côté d'elle (*La Rabouilleuse*).

Bélisaire, l'un des fils de la Pouraille. — Marchand de chevaux, condamné en rupture de ban (janvier 1840); à cette époque, il eut maille à partir, dans un café, avec Armand de L'Estorade, alors collégien, qui venait de sortir, un peu gris, d'un banquet de la

1. Elle a brillé, il y a plus de soixante ans, comme artiste chorégraphique renommée aux boulevards.

Saint-Charlemagne. Un duel devait avoir lieu ; mais, par l'intervention de Sallenauve, Armand fut tiré de ce mauvais pas et Bélisaire, sur l'ordre de Saint-Estève, fut arrêté (*La Famille Beauvisage*).

Bellefeuille (Mademoiselle de), nom d'emprunt de Caroline Crochard.

Bellejambe, domestique du lieutenant-colonel Husson, en 1837 (*Un Début dans la vie*).

Belor (Mademoiselle de), jeune fille de Bordeaux, y vivant en 1822; était à la recherche d'un mari qui, pour une cause ou pour une autre, ne se trouvait pas. — En relations probablement avec les Évangelista (*Le Contrat de mariage*).

Bemboni (Monsignor), attaché à la Secrétairerie d'État, à Rome, se chargeait de faire passer au duc de Soria, à Madrid, les lettres du baron de Macumer, son frère, Espagnol réfugié à Paris en 1823-1824 (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Bénard (Pieri). — Après deux ans de correspondance avec l'Allemagne, il trouva une *Vierge de Dresde*, gravée par Muller, sur papier de Chine et avant la lettre, qui coûta quinze cents francs à César Birotteau : le parfumeur destinait cette gravure au savant Vauquelin, dont il était l'obligé (*César Birotteau*).

Benassis (Docteur), né vers 1779, dans une petite ville du Languedoc. — Il fut élevé au collège de Sorèze (Tarn), dirigé par des Oratoriens, et, ensuite, fit ses études médicales à Paris, où il habita le quartier Latin. A l'âge de vingt-deux ans, il perdit son père, qui lui laissait une grande fortune, et il abandonna une jeune fille, dont il avait un fils, pour se livrer aux plus folles dissipations. Cette jeune fille, tout à fait bonne et dévouée, mourut deux ans après cet abandon, malgré les soins assidus de son amant repenti. Plus tard, Benassis rechercha en mariage une autre jeune fille ap-

partenant à une famille janséniste; d'abord agréé, il fut repoussé définitivement, lorsqu'on sut son passé, qu'il avait caché jusque-là; il consacra alors toute sa vie à son fils, mais cet enfant mourut dans l'adolescence. Après avoir hésité entre le suicide et la Grande-Chartreuse, le docteur Benassis s'arrêta, par hasard, dans un pauvre village de l'Isère, à cinq lieues de Grenoble; il n'en sortit plus et transforma la misérable bourgade, habitée par des crétins languissants, en un chef-lieu de canton actif et prospère. Benassis mourut, en 1829, maire de cette commune : tous les habitants pleurèrent ce bienfaiteur, plein de génie (*Le Médecin de campagne*).

Benedetto, Italien vivant à Rome, dans le premier tiers du XIXe siècle. — Musicien passable en même temps qu'agent de police; laid, petit, ivrogne et pourtant mari heureux de Luigia, dont il cherchait à exploiter la splendide beauté. Sa femme, dégoûtée, un soir qu'il rentrait pris de vin, alluma un réchaud après avoir fermé toutes les issues de la chambre conjugale; les voisins accourus la sauvèrent seule : Benedetto était mort (*Le Député d'Arcis*).

Bérénice, femme de chambre et cousine de Coralie, l'actrice des Panorama et Gymnase Dramatiques. — Grosse Normande, aussi laide que sa maîtresse était jolie, mais fine et déliée d'esprit en proportion directe de sa corpulence. Elle avait été la compagne d'enfance de Coralie et lui restait dévouée absolument. En octobre 1822, elle donna à Lucien de Rubempré, alors sans aucune ressource, quatre pièces de cinq francs qu'elle devait à la générosité d'amants d'une heure rencontrés sans doute, sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Cette somme permit au malheureux poète de retourner à Angoulême (*Illusions perdues*).

Bergerin était le meilleur médecin de Saumur sous la Restauration. — Il donna des soins aux Félix Grandet dans leur dernière maladie (*Eugénie Grandet*).

Bergmann (M. et madame), Suisses. — Anciens jardiniers d'un comte Borromeo, dont ils entretinrent les parcs situés dans les deux célèbres îles du lac Majeur, en 1823, ils étaient propriétaires, à

Gersau, dans le canton de Lucerne, près du lac des Quatre-Cantons, d'une maison dont ils louaient, depuis l'année précédente, un étage au prince et à la princesse Gandolphini. — Personnages d'une nouvelle : *l'Ambitieux par amour*, publiée par Albert Savarus, dans la *Revue de l'Est*, en 1834 (*Albert Savarus*).

Bernard. — *V.* baron de Bourlac.

Bernus, voiturier-messager, conduisant les voyageurs, les marchandises et, peut-être, les lettres de Saint-Nazaire à Guérande, sous Charles X et Louis-Philippe (*Béatrix*).

Berquet, ouvrier à Besançon, dressa en 1834, dans le jardin des Watteville, un kiosque élevé, d'où Rosalie, leur fille, pouvait observer tous les faits et gestes d'Albert Savarus, logé à proximité (*Albert Savarus*).

Berthier (Alexandre) maréchal de l'Empire, né à Versailles en 1753, mort en 1815. — Ministre de la guerre à la fin de 1799, il écrivait à Hulot, qui commandait alors la 72e demi-brigade, pour refuser sa démission et lui donner des instructions (*Les Chouans*). — La veille de la bataille d'Iéna, le 13 octobre 1806, il accompagnait l'Empereur et rencontrait, avec lui, le marquis de Chargebœuf et Laurence de Cinq-Cygne, venus exprès de France pour implorer la grâce des Simeuse, des Hauteserre, de Michu, condamnés comme auteurs de l'enlèvement du sénateur Malin de Gondreville (*Une Ténébreuse Affaire*).

Berthier, notaire à Paris, successeur de Cardot, chez qui il était second premier clerc et dont il épousa la fille, Félicité (ou Félicie). — En 1843, il était le notaire de madame Marneffe ; à la même époque, il était également chargé des affaires des Camusot de Marville, et Sylvain Pons dînait souvent chez lui. Maître Berthier rédigea le contrat de mariage de Wilhem Schwab avec Émilie Graff et l'acte d'association entre Fritz Brunner et Wilhem Schwab (*La Cousine Bette. — Le Cousin Pons*).

Berthier (Madame), née Félicie Cardot, femme du précédent. — Elle avait été séduite par le premier clerc de l'étude de son père; ce jeune homme mourut subitement, la laissant enceinte; elle épousa, alors, en 1837, le second clerc Berthier, après avoir été sur le point de se marier avec Lousteau. Berthier avait les secrets du premier clerc; tous deux, dans cette affaire, n'agirent que par intérêt. Le mariage fut relativement heureux : madame Berthier, pleine de reconnaissance pour son mari, s'était faite son esclave. Aussi, vers la fin de 1844, accueillit-elle plus que froidement Sylvain Pons alors en disgrâce dans l'entourage de famille (*La Muse du Département*. — *Le Cousin Pons*).

Berton, receveur des contributions à Arcis-sur-Aube en 1839 (*Le Député d'Arcis*).

Berton (Mademoiselle), fille du receveur des contributions d'Arcis-sur-Aube. — Jeune fille insignifiante qui servait de satellite à Cécile Beauvisage et à Ernestine Mollot (*Le Député d'Arcis*).

Berton (Docteur), médecin de Paris. — En 1836, il demeurait rue d'Enfer[1]; affilié à l'œuvre de bienfaisance de madame de la Chanterie, il visitait les malades pauvres qu'elle lui désignait; il soignait, entre autres, Vanda de Mergi, la fille du baron de Bourlac (M. Bernard). — Le docteur Berton était un homme froid et sévère (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Béthune (Prince de), le seul homme, dans l'aristocratie, qui ait compris le chapeau, suivant le dire du chapelier Vital, en 1845 (*Les Comédiens sans le savoir*).

Beunier et Cie, maison sur laquelle Bixiou se renseignait, en 1845, auprès de madame Nourrisson (*Les Comédiens sans le savoir*).

Bianchi, Italien. — Capitaine sous le premier Empire, dans le 6e régiment de ligne français, presque entièrement composé d'hommes de sa nationalité. Célèbre, parmi les siens, pour avoir parié de

1. Aujourd'hui rue Denfert-Rochereau.

manger le cœur d'une sentinelle espagnole et avoir tenu ce pari. Le capitaine Bianchi planta, le premier, le drapeau français sur la muraille de Tarragone (Espagne), lors de l'assaut de 1808; mais il y fut tué par un moine (*Les Marana*).

Bianchon (Docteur), médecin de Sancerre, père d'Horace Bianchon, frère de madame Popinot, la femme du juge Popinot (*L'Interdiction*).

Bianchon (Horace), médecin de Paris, célèbre sous Charles X et sous Louis-Philippe, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de médecine, premier médecin d'un hôpital en même temps que de l'École polytechnique; né à Sancerre (Cher), dans les dernières années du XVIIIe siècle. — En 1819, interne à l'hôpital Cochin, il prenait ses repas à la pension Vauquer, où il se lia avec Eugène de Rastignac, alors étudiant en droit, et connut Goriot et Vautrin (*Le Père Goriot*). Un peu plus tard, il devint, à l'Hôtel-Dieu, l'élève préféré du chirurgien Desplein, qu'il assista à ses derniers moments (*La Messe de l'Athée*). Neveu du juge Jean-Jules Popinot et allié d'Anselme Popinot, il fut en relations avec César Birotteau, le parfumeur, qui disait lui devoir la recette de sa fameuse huile de noisette et qui l'invita à ce grand bal où sa ruine commença (*César Birotteau. — L'Interdiction*). Membre du cénacle de la rue des Quatre-Vents et lié intimement avec tous les jeunes gens qui faisaient partie de cette réunion, il fut, par la suite, en mesure de mettre Daniel d'Arthez en relations avec Rastignac, devenu sous-secrétaire d'État; il soigna aussi Lucien de Rubempré, blessé, en 1822, dans un duel avec Michel Chrestien, ainsi que Coralie, la maîtresse de Lucien, et madame Bridau, à leur lit de mort (*Illusions perdues. — La Rabouilleuse. — Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). En 1824, le jeune docteur Bianchon accompagnait Desplein, appelé auprès de Flamet de la Billardière mourant (*Les Employés*). Avec le même Desplein et le docteur Martener, de Provins, en 1828, il donna les soins les plus empressés à Pierrette Lorrain (*Pierrette*). En cette même année 1828, il voulut un moment se faire attacher à l'expédition de Morée; il était alors le médecin de madame de Listomère, dont il apprit et

raconta plus tard le quiproquo avec Rastignac (*Étude de femme*). En 1829, encore avec Desplein, il fut appelé par madame de Nucingen, dans le but d'étudier l'état du baron de Nucingen, son mari, malade d'amour pour Esther Gobseck; en 1830, toujours avec son illustre maître, il fut rappelé par Corentin pour juger le cas de mort de Peyrade et le cas de folie de Lydie, sa fille; puis, encore avec Desplein et avec le docteur Sinard, auprès de madame de Sérizy, que l'on craignait de voir devenir folle après le suicide de Lucien de Rubempré (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*). Toujours avec Desplein et à la même époque, il assista aux derniers moments d'Honorine, la femme du comte de Bauvan (*Honorine*) et vit la fille du baron de Bourlac (M. Bernard), qui était atteinte d'une étrange maladie polonaise : la plique (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). Horace Bianchon était, en 1831, l'ami et le médecin de Raphaël de Valentin (*La Peau de Chagrin*). En relations avec le comte de Granville, en 1833, il soigna sa maîtresse, Caroline Crochard (*Une Double Famille*). Il soigna encore madame du Bruel, alors maîtresse de La Palférine, qui s'était blessée en tombant la tête la première contre l'angle aigu d'une cheminée (*Un Prince de la Bohème*); puis, en 1835, madame Marie Gaston (Louise de Chaulieu), perdue sans espoir (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). En 1837, il accoucha, à Paris, madame de la Baudraye, enceinte des œuvres de Lousteau; il était assisté du célèbre accoucheur Duriau (*La Muse du Département*). En 1838, il était médecin du comte Laginski (*La Fausse Maîtresse*). En 1840, Horace Bianchon demeurait rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans la maison où mourut son oncle le juge Popinot, et il était question de le nommer conseiller municipal, en remplacement de l'intègre magistrat; mais il refusa en déclarant que son candidat était Thuillier (*Les Petits Bourgeois*). Médecin du baron Hulot, de Crevel et de madame Marneffe, avec sept de ses collègues, il observa la terrible maladie qui emporta Valérie et son second mari en 1842, et 1843, il soigna également Lisbeth Fischer dans sa dernière maladie (*La Cousine Bette*). Enfin, en 1844, le docteur Bianchon fut amené en consultation par le médecin Roubaud auprès de madame Graslin, à Montégnac (*Le Curé de Village*). Horace Bianchon, conteur brillant et spirituel, narra dans le monde les aventures qui

ont pour titres : *Étude de femme*, — *Autre Étude de femme*, — *La Grande Bretèche*.

Bibi-Lupin, chef de la police de sûreté, de 1819 à 1830 ; ancien forçat. — En 1819, il arrêta lui-même, à la pension Vauquer, Jacques Collin, dit Vautrin, son ancien compagnon de bagne et son ennemi personnel. Sous le nom de Gondureau, Bibi-Lupin s'était mis en relations avec mademoiselle Michonneau, pensionnaire de madame Vauquer, et, par elle, il avait obtenu les renseignements dont il avait besoin sur la véritable identité de Vautrin, alors en rupture de ban et, plus tard (mai 1830), son successeur comme chef de la police de sûreté (*Le Père Goriot*. — *La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Bidault (M. et madame), frère et belle-sœur de Bidault, dit Gigonnet, père et mère de M. et madame Saillard, marchands de meubles sous les piliers des Halles centrales, vers la fin du XVIIIe siècle et aussi, peut-être, vers le commencement du XIXe (*Les Employés*).

Bidault dit **Gigonnet**, né en 1755, originaire de l'Auvergne, oncle de madame Saillard, du côté paternel. — Ancien marchand de papier, retiré depuis l'an II de la République, il avait, dès cette époque, commencé l'escompte avec un Hollandais, le sieur Werbrust, ami de Gobseck. En relations d'affaires avec ce dernier, il était, comme lui, un des plus redoutables usuriers de Paris sous l'Empire, pendant la Restauration et les premières années du gouvernement de Juillet. Il demeurait rue Greneta (*Les Employés*. — *Gobseck*). Luigi Porta, officier supérieur en disponibilité sous Louis XVIII, avait vendu à Gigonnet tout l'arriéré de sa solde (*La Vendetta*). Bidault fut l'un des syndics de la faillite Birotteau en 1819. A cette époque, il persécutait madame Madou, marchande d'avelines aux Halles, sa débitrice (*César Birotteau*). En 1824, il parvint à faire nommer son petit-neveu, Isidore Baudoyer, chef de division au ministère des finances, en agissant, avec le concours de Gobseck et de Mitral, sur le secrétaire général Chardin des Lupeaulx, accablé de dettes et candidat à la députation (*Les Em-*

ployés). Bidault, homme très fin, devina la spéculation dissimulée sous la troisième liquidation, opérée par Nucingen en 1826, et sut en profiter (*La Maison Nucingen*). En 1833, M. du Tillet engageait Nathan, qui avait grand besoin d'argent, à s'adresser à Gigonnet; ce conseil avait pour but de mettre Nathan dans l'embarras (*Une Fille d'Ève*). Le surnom de Gigonnet venait à Bidault d'un mouvement fébrile et convulsif qu'il avait dans une jambe (*Les Employés*).

Biddin, orfèvre rue de l'Arbre-Sec, à Paris, en 1829; l'un des créanciers d'Esther Gobseck (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Biffe (La), concubine du malfaiteur Riganson, dit le Biffon. — Cette femme, espèce de Jacques Collin en jupon, dépistait la police, à la faveur de ses déguisements; elle savait admirablement faire la marquise, la baronne, la comtesse; elle avait une voiture et des gens (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Biffon (Le), surnom de Riganson.

Bigorneau, commis romanesque chez Fritot, marchand de châles à Paris, dans le quartier de la Bourse, sous Louis-Philippe (*Gaudissart II*).

Bijou (Olympe). — *V.* Grenouville (madame).

Binet, aubergiste du département de l'Orne en 1809. — Il fut impliqué dans un procès qui eut alors un certain retentissement et qui assombrit l'existence de madame de la Chanterie, frappée dans sa fille, madame des Tours-Minières. Binet logeait les brigands dits *chauffeurs*; traduit devant le tribunal, il fut condamné à cinq ans de réclusion (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Birotteau (Jacques), closier des environs de Chinon. — Il épousa la femme de chambre d'une dame chez laquelle il faisait les vignes, eut trois garçons, François, Jean et César; perdit sa femme ne

couches du dernier enfant (1779), et mourut lui-même peu de temps après (*César Birotteau*).

Birotteau (L'abbé François), fils aîné de Jacques Birotteau; né vers 1766, vicaire à l'église Saint-Gatien de Tours, ensuite curé de Saint-Symphorien dans cette même ville. — En 1817, après la mort de l'abbé de la Berge, il devint le confesseur de madame de Mortsauf, qu'il assista à ses derniers moments (*Le Lys dans la Vallée*). En 1819, son frère César, le parfumeur, lui écrivit après sa ruine pour demander du secours ; l'abbé Birotteau envoya, dans une lettre attendrie, une somme de mille francs, qui représentait toutes ses économies et même, en plus, un emprunt fait à madame de Listomère (*César Birotteau*). Accusé d'avoir capté quinze cents francs de rente que cette même madame de Listomère lui laissa à sa mort, l'abbé Birotteau fut interdit, en 1826, victime de la terrible haine de l'abbé Troubert (*Le Curé de Tours*).

Birotteau (Jean), deuxième fils de Jacques Birotteau; il fut tué, étant capitaine, à la fameuse bataille de la Trebia, qui dura trois jours, du 17 au 19 juin 1799 (*César Birotteau*).

Birotteau (César), troisième fils de Jacques Birotteau, né en 1779 ; marchand parfumeur à Paris, rue Saint-Honoré, n° 397, près de la place Vendôme, dans l'ancienne boutique de l'épicier Descoings qui fut exécuté, en 1794, avec André Chénier. — César Birotteau avait succédé au sieur Ragon après le 18 Brumaire et transporté le fonds de *la Reine des roses* à l'adresse ci-dessus indiquée; il avait connu, chez son patron, les Georges, les La Billardière, les Montauran, les Bauvan, les Longuy, les Manda, les Bernier, les Guénic et les Fontaine : ces relations avec des royalistes militants l'engagèrent dans la conspiration du 13 vendémaire (1795) contre la Convention, et il fut blessé, comme il le répétait souvent, par Bonaparte, sur les marches de Saint-Roch. Le parfumeur Birotteau épousa, au mois de mai 1800, Constance-Barbe-Joséphine Pillerault, et eut d'elle une fille unique, Césarine, mariée en 1822 à Anselme Popinot. Tour à tour capitaine, puis chef de bataillon dans la garde nationale et adjoint au maire du IIe arrondissement, Birotteau fut nommé che-

valier de la Légion d'honneur en 1818. Pour célébrer sa nomination dans l'ordre, il donna un grand bal[1] qui, ayant nécessité des changements très importants dans son appartement, amena, avec de mauvaises spéculations, sa ruine totale et sa mise en faillite, l'année suivante. Par un travail obstiné et une économie très scrupuleuse, Birotteau arriva à désintéresser entièrement ses créanciers trois ans plus tard, en 1822; mais il mourut aussitôt après sa réhabilitation solennelle par le tribunal. Il avait, en 1818, au nombre de ses clients : le duc et la duchesse de Lenoncourt, la princesse de Blamont-Chauvry, la marquise d'Espard, les deux Vandenesse, Marsay, Ronquerolles et le marquis d'Aiglemont (*César Birotteau. — La Rabouilleuse*). César Birotteau fut aussi en relations amicales avec les Guillaume, marchands de draps rue Saint-Denis (*La Maison du Chat qui pelote.*)

Birotteau (Madame), née Constance-Barbe-Joséphine Pillerault, en 1782, femme de César Birotteau, avec qui elle se maria au mois de mai 1800. — Elle était première « demoiselle » au *Petit Matelot*[2], magasin de nouveautés à l'encoignure du quai d'Anjou et de la rue des Deux-Ponts, à Paris, lors de son mariage. Elle avait, pour unique parent et protecteur, Claude-Joseph Pillerault, son oncle (*César Birotteau*).

Birotteau (Césarine). — *V.* Popinot (madame Anselme).

Bixiou[3], épicier à Paris, rue Saint-Honoré, au XVIIIe siècle, avant la Révolution. — Il avait un employé, nommé Descoings, qui épousa sa veuve. L'épicier Bixiou était le grand-père du célèbre caricaturiste Jean-Jacques Bixiou (*La Rabouilleuse*).

Bixiou, fils du précédent et père de Jean-Jacques Bixiou. — Il fut

1. Le 17 décembre, un jeudi réellement, non un dimanche, comme il est dit inexactement.

2. Ce magasin existe encore au même emplacement (13, quai d'Anjou et 40, rue des Deux-Ponts), sous la direction de M. L. Bellevaut.

3. Le nom se prononçait « Bissiou ».

tué, colonel du 21e de ligne, à la bataille de Dresde, le 26 ou 27 août 1813 (*La Rabouilleuse*).

Bixiou (Jean-Jacques), célèbre dessinateur, fils du colonel Bixiou, tué à Dresde, petit-fils de madame Descoings, veuve en premières noces de l'épicier Bixiou. — Né en 1797, il fit des études complètes dans un lycée, où l'on avait obtenu pour lui une demi-bourse et où il eut pour camarades Philippe et Joseph Bridau, ainsi que maître Desroches. Il entra ensuite dans l'atelier du peintre Gros; puis, en 1819, la protection des ducs de Maufrigneuse et de Rhétoré, qu'il connut chez des danseuses, le fit admettre au ministère des finances; il resta dans cette administration jusqu'au mois de décembre 1824, époque à laquelle il donna sa démission. En cette même année, il fut l'un des témoins de Philippe Bridau, qui épousait Flore Brazier, dite la Rabouilleuse, alors veuve de J.-J. Rouget. Après la mort de cette femme, en 1828, déguisé en prêtre, il se fit conduire à l'hôtel de Soulanges, raconta au comte le scandale de cette mort, savamment amenée par le mari, les mauvaises mœurs et les indélicatesses de Philippe Bridau, et fit ainsi manquer le mariage du soudard avec mademoiselle Amélie de Soulanges. Caricaturiste de talent, mystificateur émérite, en même temps qu'un des rois reconnus du bon mot, il menait une vie effrénée. Il était en relations avec tous les artistes et toutes les lorettes de son temps. Il connaissait entre autres le peintre Hippolyte Schinner. Il donna des portraits, d'ailleurs tout fantaisistes, lors de la publication des procès de Fualdès et de Castaing: ce fut pour lui une bonne affaire (*La Rabouilleuse. — Les Employés. — La Bourse*). Il dessina des vignettes pour les œuvres de Canalis (*Modeste Mignon*). Avec Blondet, Lousteau et Nathan, il était l'un des habitués de la maison d'Esther Gobseck, rue Saint-Georges, en 1829-1830 (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). En 1836, dans un cabinet de restaurant célèbre, il racontait, avec beaucoup de verve, l'origine de la fortune de Nucingen, devant Finot, Blondet et Couture (*La Maison Nucingen*). En 1837, au mois de janvier, il fut chargé par son ami Lousteau de venir lui reprocher, à lui-même Lousteau, ses relations irrégulières avec madame de la Baudraye, tandis que celle-ci, cachée dans une chambre voisine, entendrait tout : cette scène convenue eut lieu ; elle

avait pour but de faire éclater l'attachement inébranlable, en apparence, de Lousteau pour sa maîtresse (*La Muse du Département*). En 1838, il était chez Héloïse Brisetout, quand elle pendit la crémaillère rue Chauchat; dans la même année, il assista au mariage de Steinbock avec Hortense Hulot et à celui de Crevel avec madame veuve Marneffe (*La Cousine Bette*). En 1839, le sculpteur Dorlange-Sallenauve, connu de Bixiou, avait à se plaindre de ses médisances (*Le Député d'Arcis*). Très bien accueilli par madame Schontz, vers 1838, il pouvait passer pour son préféré, quoique, en réalité, leurs relations n'eussent pas dépassé les bornes de l'amitié (*Béatrix*). En 1840, chez Marguerite Turquet, entretenue par le notaire Cardot, il écoutait, avec Lousteau, Nathan et La Palférine, un récit fait par Desroches (*Un Homme d'affaires*). Bixiou assista, vers 1844, aux scènes de haute comédie qui se passèrent à propos du châle Sélim, cédé par Fritot à mistress Noswell; Bixiou était dans le magasin avec M. du Ronceret, achetant lui-même un châle pour madame Schontz (*Gaudissart II*). En 1845, Bixiou montrait Paris et les *Comédiens sans le savoir* au pyrénéen Gazonal, en compagnie de Léon de Lora, cousin du provincial. A cette époque, Bixiou, qui avait habité la rue de Ponthieu, au temps où il était employé, demeurait rue Richelieu, n° 112, au sixième (*Les Comédiens sans le savoir*), et il était l'amant de cœur d'Héloïse Brisetout (*Le Cousin Pons*).

Blamont-Chauvry (Princesse de), mère de madame d'Espard, tante de la duchesse de Langeais, grand'tante de madame de Mortsauf; véritable d'Hozier en jupon. — Son salon faisait autorité dans le faubourg Saint-Germain, et les mots de ce Talleyrand femelle y étaient écoutés comme des oracles. Très âgée au commencement du règne de Louis XVIII, elle était le plus poétique débris du règne de Louis XV, dit le Bien-Aimé, au surnom duquel elle avait, suivant la chronique, contribué pour sa quote-part (*Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*). Madame Firmiani était reçue chez la princesse, en souvenir des Cadignan, auxquels elle appartenait par sa mère (*Madame Firmiani*), et Félix de Vandenesse y fut admis sur la recommandation de madame de Mortsauf; il trouva du reste, dans cette vieille femme, une amie dont les sentiments avaient quelque chose de maternel. La princesse fut du conseil de famille qui eut à juger une escapade amoureuse de la duchesse Antoinette de

Langeais (*Le Lys dans la Vallée. — Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*).

Blandureau (Les), riches marchands de toiles à Alençon, sous la Restauration. — Ils avaient une fille unique à laquelle le président du Ronceret voulait marier son fils et qui épousa Joseph Blondet, fils aîné du juge Blondet : ce mariage mettait en hostilités secrètes les deux pères, dont l'un était le chef de l'autre (*Le Cabinet des Antiques*).

Blondet, juge à Alençon en 1824, né en 1758, père de Joseph et d'Émile Blondet. — Ancien accusateur public sous la Révolution. Botaniste émérite, il avait une serre remarquable, où il cultivait surtout le pelargonium. Cette serre fut visitée par l'impératrice Marie-Louise, qui en parla à l'Empereur, et le juge obtint la décoration de la Légion d'honneur. Après l'affaire de Victurnien d'Esgrignon, vers 1825, le juge Blondet fut promu officier dans l'ordre et nommé conseiller à la cour royale : il ne resta dans ses fonctions que le temps nécessaire pour prendre sa retraite et revint habiter sa chère maison d'Alençon. Il s'était marié, en 1798, âgé de quarante ans, avec une jeune fille de dix-huit ans, qui le trompa dans la suite. Il savait qu'Émile, son second fils, n'était pas de lui ; aussi n'avait-il d'affection que pour l'aîné, et éloigna-t-il le cadet au plus vite. (*Le Cabinet des Antiques*). Vers 1838, Fabien du Ronceret fut remarqué dans un concours agricole pour une fleur que lui avait donnée le vieux Blondet, et qu'il présenta comme obtenue dans sa propre serre (*Béatrix*).

Blondet (Madame), femme du précédent, née en 1780, mariée en 1798. — Elle devint la maîtresse d'un préfet de l'Orne, qui fut le père naturel adultérin d'Émile Blondet. Des liens éloignés la rattachaient à la famille de Troisville: elle y introduisit Émile, son enfant préféré, et, lorsqu'elle mourut, en 1818, elle le recommanda à son ancien amant et surtout à la future générale de Montcornet, avec qui il avait été élevé (*Le Cabinet des Antiques*).

Blondet (Joseph), fils aîné du juge Blondet, d'Alençon ; né dans

cette ville vers 1799. — Il exerçait, en 1824, la profession d'avocat, et aspirait à y devenir juge suppléant. Dans la suite, il succéda à son père, dont il occupa le siège jusqu'à sa mort. D'une remarquable et générale médiocrité (*Le Cabinet des Antiques*).

Blondet (Madame Joseph), née Claire Blandureau, femme de Joseph Blondet, qu'elle épousa lorsqu'il fut nommé juge à Alençon. Elle était fille de riches marchands de toiles de la ville (*Le Cabinet des Antiques*).

Blondet (Émile), né à Alençon, vers 1800, était, légalement, le fils cadet du juge Blondet, mais, en réalité, le fils d'un préfet de l'Orne. Tendrement aimé de sa mère, il était, au contraire, odieux au juge Blondet, qui l'envoya, en 1818, faire son droit à Paris. Émile Blondet connaissait, dans Alençon, la noble famille d'Esgrignon et portait à la dernière fille de cette illustre maison une estime qui allait jusqu'à l'admiration (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*). Émile Blondet était, en 1821, un très beau jeune homme; il venait de débuter aux *Débats* par des articles d'une grande portée, et déjà Lousteau le déclarait « l'un des princes de la critique » (*Un Grand Homme de province à Paris*). En 1824, il écrivait dans une revue dirigée par Finot, où collaborait aussi Lucien de Rubempré, et il se laissait exploiter avec insouciance par son directeur. Émile Blondet avait les mœurs les plus décousues, et il fréquentait sans vergogne, avec la plus complète intimité, ceux qu'il abîmerait le lendemain. Il avait de continuels besoins d'argent. En 1829-1830, il était, avec Bixiou, Lousteau et Nathan, l'un des habitués de la maison d'Esther, rue Saint-Georges (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Blondet, fort railleur, ne respectait aucune gloire consacrée; il avait parié, et avec succès, de troubler le poète Canalis, pourtant plein d'assurance, en dirigeant un regard obstiné sur sa frisure, sur ses bottes ou sur les basques de son habit, tandis qu'il récitait des vers ou débitait des propos emphatiques, campé dans une pose étudiée (*Modeste Mignon*). En relations avec mademoiselle des Touches, il se trouvait chez elle, peu de temps après 1830, à un raout où Henri de Marsay racontait l'histoire de son premier amour; il prenait

part à la conversation et dépeignait la « femme comme il faut » au comte Adam Laginski (*Autre Étude de femme*). En 1832, il était reçu chez la marquise d'Espard et s'y rencontrait avec madame de Montcornet, son amie d'enfance, avec la princesse de Cadignan, lady Dudley, MM. d'Arthez, Nathan, Rastignac, le marquis d'Ajuda-Pinto, Maxime de Trailles, le marquis d'Esgrignon, les deux Vandenesse, M. du Tillet, le baron de Nucingen et le chevalier d'Espard, beau-frère de la marquise (*Les Secrets de la princesse de Cadignan*). Blondet présenta Nathan, vers 1833, chez madame de Montcornet, où la jeune comtesse Félix de Vandenesse fit la connaissance du poète et s'éprit de lui, pendant quelque temps (*Une Fille d'Ève*). En 1836, il assistait avec Finot et Couture au récit des débuts de Nucingen racontés avec beaucoup de verve par Bixiou, dans un cabinet particulier de restaurant célèbre (*La Maison Nucingen*). Huit ou dix ans avant février 1848, Émile Blondet, tout près du suicide, vit sa position changer absolument; il fut nommé préfet et épousa la riche veuve du comte de Montcornet, qui vint lui offrir sa main dès qu'elle fut libre : ils se connaissaient et s'aimaient depuis l'enfance (*Les Paysans*).

Blondet (Virginie), femme en secondes noces d'Émile Blondet, née vers 1797, fille du vicomte de Troisville, petite-fille de la princesse russe Scherbelloff. — Elle avait été élevée, à Alençon, avec son futur mari. En 1819, elle épousa le général de Montcornet, et, veuve, une vingtaine d'années plus tard, se remaria avec son ami d'enfance, qui depuis longtemps était son amant (*Le Cabinet des Antiques. — Les Secrets de la princesse de Cadignan. — Les Paysans*). En 1821, de concert avec madame d'Espard, elle travaillait à convertir Lucien de Rubempré aux idées monarchiques (*Illusions perdues*). Un peu après 1830, elle était présente à un raout chez mademoiselle des Touches, où Marsay racontait son premier amour, et elle prenait part à la conversation (*Autre Étude de femme*). Elle recevait une société, un peu mêlée, au point de vue aristocratique, où se trouvaient les célébrités de la finance, des arts et de la littérature (*Le Député d'Arcis*). Madame Félix de Vandenesse vit, pour la première fois, et remarqua, chez madame de Montcornet, en 1834-1835, le poète Nathan (*Une Fille d'Ève*). Madame Émile Blondet, alors générale

de Montcornet, passa l'été et l'automne de 1823 en Bourgogne, à sa belle terre des Aigues, où elle vécut d'une vie occupée et agitée au milieu de types multiples de paysans. Remariée, devenue préfète, elle eut à traverser, sous Louis-Philippe, huit ans au moins avant février 1848, ses anciennes propriétés (*Les Paysans*).

Bluteau (Pierre), nom d'emprunt de Genestas (*Le Médecin de Campagne*).

Bocquillon, personnage connu de madame Étienne Gruget : en 1820, rue des Enfants-Rouges, à Paris, elle prenait pour lui l'agent de change Jules Desmarets entrant chez elle (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des dévorants*).

Bogseck (Madame van), nom donné par Jacques Collin à Esther van Gobseck, lorsqu'en 1825, il la livra, transformée intellectuellement et moralement, à Lucien de Rubempré, dans un élégant appartement de la rue Taitbout (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Boirouge, président du tribunal de Sancerre, au temps où la baronne de la Baudraye régnait sur cette ville. — Apparenté, par sa femme, aux Popinot-Chandier, au juge Popinot, de Paris, et à Anselme Popinot. Propriétaire, par héritage, d'une maison dont il ne savait que faire, il la loua avec empressement à la baronne, pour y établir une société littéraire, qui dégénéra très vite en un cercle vulgaire. Le président Boirouge fut, par jalousie, l'un des auteurs de l'échec du procureur Clagny à la députation. Il passait pour leste en ses propos (*La Muse du Département*).

Boirouge (Madame), née Popinot-Chandier, femme du président Boirouge ; importante bourgeoise de Sancerre. — Après avoir été, pendant neuf ans, à la tête d'une opposition contre madame de la Baudraye, elle persuada à son fils Gatien de se faire recevoir chez celle-ci, se flattant de le voir bientôt dans ses bonnes grâces. Profitant du séjour de Bianchon à Sancerre, madame Boirouge obtint du célèbre médecin, son parent, une consultation gratuite, en lui expliquant

de prétendues douleurs nerveuses à l'estomac, dans lesquelles il reconnut des indigestions périodiques (*La Muse du Département*).

Boirouge (Gatien), fils du président Boirouge ; né en 1814, le plus jeune « patito » de madame de la Baudraye, qui l'employait à toute sorte de petits offices. — Gatien Boirouge fut joué par Lousteau, à qui il avait confié son amour pour cette femme supérieure (*La Muse du Département*).

Boisfranc (De), procureur général, puis premier président d'une cour royale sous la Restauration. — *V.* Dubut.

Boisfranc (Dubut de), président à la cour des Aides, sous l'ancien régime, frère de Dubut de Boisfrelon et de Dubut de Boislaurier (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Boisfrelon (Dubut de), frère de Dubut de Boisfranc et de Dubut de Boislaurier; ancien conseiller au parlement, né en 1736, mort en 1832, dans la maison de la baronne de la Chanterie, sa nièce. — Il y eut pour successeur Godefroid. M. de Boisfrelon devait être l'un des « frères de la Consolation ». Il était marié; mais sa femme mourut probablement avant lui (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Boislaurier (Dubut de), frère de Dubut de Boisfranc et de Dubut de Boisfrelon et leur cadet. — Chef supérieur des rebelles de l'Ouest en 1808-1809 et désigné alors sous le prénom d'Auguste. Il organisa, avec Rifoël, chevalier du Vissard, l'affaire des chauffeurs de Mortagne. Lors du procès des « brigands », il fut condamné à mort par contumace (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Bois-Levant, chef de division au ministère des finances, en 1824, à l'époque où Xavier Rabourdin et Isidore Baudoyer se disputaient la succession d'une autre division, celle de F. de la Billardière (*Les Employés*).

Boleslas, Polonais au service du comte et de la comtesse Laginski, à Paris, rue de la Pépinière, entre 1835 et 1842 (*La Fausse Maîtresse*).

Bonamy (Ida), tante de mademoiselle Antonia Chocardelle. — Elle gardait, sous Louis-Philippe, rue Coquenard[1], « à deux pas de la rue Pigalle », un cabinet de lecture donné à sa nièce par Maxime de Trailles (*Un Homme d'affaires*).

Bonaparte (Napoléon), empereur des Français ; né à Ajaccio le 15 août 1769 ou 1768, suivant une double version ; mort à Sainte-Hélène, le 5 mai 1821. — En octobre 1800, alors premier consul, il recevait, aux Tuileries, le Corse Bartholomeo di Piombo et tirait d'embarras son compatriote compromis dans une vendetta (*La Vendetta*). Le 13 octobre 1806, la veille de la bataille d'Iéna, il était rejoint, sur le terrain même, par Laurence de Cinq-Cygne, venue tout exprès de France, et lui accordait la grâce des Simeuse et des Hauteserre, compromis dans l'affaire de l'enlèvement du sénateur Malin de Gondreville (*Une Ténébreuse Affaire*). On vit Napoléon Bonaparte s'intéresser fort à son lieutenant Hyacinthe-Chabert pendant le combat d'Eylau (*Le Colonel Chabert*). En novembre 1809, il était attendu à un grand bal donné par le sénateur Malin de Gondreville ; mais il fut retenu aux Tuileries par une scène qui éclata, le soir même, entre Joséphine et lui, scène qui révéla le prochain divorce entre les deux époux (*La Paix du Ménage*). Il excusa les manèges infâmes du policier Contenson (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). En avril 1813, passant une revue sur la place du Carrousel, à Paris, Napoléon remarqua mademoiselle de Chatillonest, venue là, avec son père, pour voir le beau colonel d'Aiglemont, et, se penchant vers Duroc, il lui dit une phrase courte qui fit sourire le grand maréchal (*La Femme de trente ans*).

Bonaparte (Lucien), frère de Napoléon Bonaparte ; né en 1775, mort en 1840. — Au mois de juin 1800, il venait annoncer chez Talleyrand, ministre des relations extérieures, en présence de Fouché, de Sieyès et de Carnot, la victoire de son frère à Montebello (*Une Té-*

1. Depuis Février 1848, rue Lamartine.

nébreuse Affaire). Au mois d'octobre de la même année, rencontré par son compatriote Bartholomeo di Piombo, il l'introduisait auprès du premier consul, donnait sa bourse au Corse, et contribuait ensuite à le sortir tout à fait d'embarras (*La Vendetta*).

Bonfalot ou **Bonvalot** (Madame), vieille parente de F. du Bruel, à Paris. — En 1834, La Palférine, qui rencontrait, pour la première fois madame du Bruel sur le boulevard, la suivait avec audace jusque chez madame de Bonfalot, où elle allait en visite (*Un Prince de la Bohème*).

Bonfons (Cruchot de), né en 1786, neveu du notaire Cruchot et de l'abbé Cruchot; président du tribunal de première instance de Saumur, en 1819. — Les trois Cruchot, soutenus par bon nombre de cousins, alliés à vingt maisons de la ville, formaient un parti comme jadis à Florence les Médicis, et, comme les Médicis, les Cruchot avaient leurs Pazzi; c'étaient les des Grassins. Le prix de la lutte entre les Cruchot et les des Grassins était la main de la riche héritière Eugénie Grandet. En 1827, après neuf ans d'attente, le président Cruchot de Bonfons épousa enfin la jeune fille, restée orpheline. Auparavant, il avait été chargé par elle de désintéresser complètement, intérêts et capital, les créanciers du père de Charles Grandet. Six mois après son mariage, Bonfons fut nommé conseiller à la cour royale d'Angers; puis, au bout de quelques années, s'étant signalé par son dévouement, il devint premier président. Nommé, enfin, député de Saumur en 1832, il mourut huit jours après, laissant sa veuve en possession d'une fortune immense, encore augmentée par les successions de l'abbé et du notaire Cruchot. Bonfons était le nom d'une propriété du magistrat; il n'avait épousé Eugénie que par cupidité; il avait l'aspect d' « un grand clou rouillé » (*Eugénie Grandet*).

Bonfons (Eugénie Cruchot de), fille unique de M. et madame Félix Grandet; née en 1796, à Saumur. — Élevée étroitement par une mère douce et religieuse et par un père dur et avare; sa vie n'eut d'autre lueur qu'un amour absolument platonique pour

son cousin Charles Grandet; mais ce jeune homme, une fois loin d'elle, l'oublia, et, revenu des Indes, enrichi, en 1827, se maria avec une jeune fille noble. C'est alors qu'Eugénie Grandet, devenue orgueilleuse, après avoir désintéressé complètement les créanciers du père de Charles, accorda sa main au président Cruchot de Bonfons, qui la recherchait depuis neuf ans. A trente-six ans, restée veuve sans avoir cessé d'être vierge, suivant sa volonté expresse, elle se retira tristement dans la sombre maison paternelle de Saumur et consacra le reste de son existence à des œuvres de bienfaisance et de charité. Après la mort de son père, Eugénie Grandet était souvent désignée, par les Cruchot et leurs partisans, sous le nom de mademoiselle de Froidfond, nom d'une de ses propriétés. On chercha, d'ailleurs, à remarier madame de Bonfons au marquis de Froidfond, ruiné, veuf avec plusieurs enfants et plus que quinquagénaire, en 1832 (*Eugénie Grandet*).

Bongrand, né en 1769, d'abord avoué à Melun, puis juge de paix à Nemours, de 1814 à 1837. — Ami du docteur Mirouet, il concourut à l'éducation d'Ursule Mirouet, la protégea de son mieux après la mort du vieux médecin, et contribua à lui faire restituer sa fortune, dont Minoret-Levrault s'était emparé par le vol du testament du docteur. M. Bongrand aurait voulu marier Ursule Mirouet avec son fils; mais elle aimait Savinien de Portenduère; le juge de paix devint président de tribunal à Melun, après le mariage de la jeune fille avec Savinien (*Ursule Mirouet*).

Bongrand (Eugène), fils du juge de paix Bongrand. — Il étudia la procédure à Paris, chez l'avoué Derville, tout en faisant son droit; devint procureur du roi à Melun, après la Révolution de 1830, et procureur général en 1837; n'ayant pu épouser Ursule Mirouet, il se maria, probablement, avec la fille de M. Levrault, ancien maire de Nemours (*Ursule Mirouet*).

Bonnac, très beau jeune homme, premier clerc du notaire Lupin, à Soulanges, en 1823. — Sans autre fortune que ses appointements; aimé platoniquement de sa patronne, madame Lupin, dite Bébelle, grosse femme ridicule et sans aucune éducation (*Les Paysans*).

Bonnébault, ancien soldat de cavalerie, le Lovelace du village de Blangy (Bourgogne) et des environs, en 1823. — Bonnébault, amant de Marie Tonsard, qui était folle de lui, avait encore d'autres « bonnes amies » et vivait à leurs dépens; leurs libéralités ne suffisaient pas à ses dissipations, à ses dépenses de café, à son goût effréné pour le billard. Il rêvait d'épouser Aglaé Socquard, fille unique du père Socquard, propriétaire du café de *la Paix*, à Soulanges. Bonnébault se fit donner trois mille francs par le général de Montcornet, en lui venant avouer, spontanément, qu'il était chargé de le tuer pour ce prix. Cette révélation amena, d'ailleurs, le général, las de sa lutte sauvage avec les paysans, à mettre en vente sa propriété des Aigues, qui devint la proie de Gaubertin, de Rigou et de Soudry. Bonnébault était « bigle », et son aspect physique valait presque sa dépravation (*Les Paysans*).

Bonnébault (La mère), grand'mère de l'ancien soldat Bonnébault. — Elle avait, en 1823, à Conches (Bourgogne), où elle résidait, une vache qu'elle ne se faisait pas faute de mener paître dans les prés du général de Montcornet; les nombreuses déprédations de la vieille femme, couverte de condamnations pour des délits semblables, décidèrent le général à faire saisir cette vache (*Les Paysans*).

Bonnet (L'abbé), curé de Montégnac, près Limoges, depuis 1814. — Il assistait encore, en cette qualité, à la confession publique de madame Graslin, sa pénitente, dans l'été de 1844. Sorti du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, il ne voulut plus quitter le village où il avait été envoyé et où il apporta, soit seul, soit avec le concours de madame Graslin, des améliorations matérielles et morales qui renouvelèrent absolument un pays misérable. C'est lui qui ramena dans le giron de l'Eglise le révolté Tascheron et le conduisit jusqu'au pied de l'échafaud avec un dévouement dont sa sensibilité, très délicate, souffrit beaucoup. Né en 1788, il avait embrassé la carrière ecclésiastique par pure vocation et dès ses études terminées : il appartenait à une famille plus qu'aisée; son père, seul artisan de sa fortune, était un homme dur et inflexible. L'abbé Bonnet avait un frère aîné et une sœur qu'il conseillait à sa mère de marier le plus tôt pos-

sible, afin de délivrer la jeune fille du terrible joug paternel (*Le Curé de Village*).

Bonnet, frère aîné de l'abbé Bonnet, engagé volontaire comme simple soldat, vers le commencement de l'Empire; général en 1813, il fut tué à Leipsig (*Le Curé de Village*).

Bonnet (Germain), valet de chambre de Canalis, en 1829, à l'époque où le poète vint au Havre disputer à des concurrents la main de Modeste Mignon. — Domestique plein de finesse, d'une mise irréprochable, faisant admirablement valoir son maître. Courtisait Philoxène Jacmin, femme de chambre de madame de Chaulieu. L'office imitait le salon, l'académicien ayant la grande dame pour maîtresse (*Modeste Mignon*).

Bontems, propriétaire rural des environs de Bayeux, qui s'enrichit beaucoup sous la Révolution, en achetant, à vil prix, force biens nationaux. — C'était un bonnet rouge foncé ; il fut président de son district. Père d'Angélique Bontems qui épousa, sous l'Empire, Granville ; Bontems était mort, à l'époque de ce mariage (*Une Double Famille*).

Bontems (Madame), femme du précédent, d'une piété outrée et d'une vanité considérable ; mère d'Angélique Bontems, qu'elle avait élevée dans ses sentiments et dont le mariage avec un Granville fut si malheureux (*Une Double Famille*).

Bontems (Angélique). — *V.* Granville (madame de).

Borain (Mademoiselle), la plus habile couturière de Provins, au temps de Charles X, fut chargée, par les Rogron, de faire un trousseau complet à Pierrette Lorrain, lorsque cette jeune fille leur fut envoyée de Bretagne (*Pierrette*).

Bordevin (Madame), bouchère, rue Charlot, à Paris, au temps où Sylvain Pons demeurait rue de Normandie, près de là. — Madame Bordevin était parente de madame Sabatier (*Le Cousin Pons*).

Bordin, procureur au Châtelet avant la Révolution, puis avoué

près le tribunal de première instance de la Seine, sous l'Empire. — En 1798, il renseignait et conseillait M. Alain, créancier de Mongenod; tous deux avaient été clercs chez le procureur. En 1806, le marquis de Chargebœuf alla chercher à Paris Me. Bordin, qui défendit les Simeuse devant la cour criminelle de Troyes, dans l'affaire de la séquestration et de l'enlèvement du sénateur Malin. En 1809, il défendit également Henriette Bryond des Tours-Minières, née La Chanterie, dans l'affaire dite des chauffeurs de Mortagne (*Une Ténébreuse Affaire. — L'Envers de l'Histoire contemporaine*). En 1816, Bordin fut consulté par madame d'Espard au sujet de son mari (*L'Interdiction*). Sous la Restauration, un banquier d'Alençon comptait, tous les trois mois, au chevalier de Valois, cent cinquante livres envoyées de Paris par Bordin (*La Vieille Fille*). Bordin fut, pendant dix ans, l'avoué de la noblesse; il aurait eu pour successeur Derville (*Une Ténébreuse Affaire*).

Un M. Bordin (Jérôme-Sébastien), également procureur au Châtelet et, en 1806, avoué au tribunal de la Seine, succéda à Me Guerbet et céda son étude à Sauvagnest, qui la vendit à Desroches (*Un Début dans la Vie*).

Born (Comte de), frère de la vicomtesse de Grandlieu. — Il se trouvait mêlé, chez sa sœur, dans l'hiver de 1829-1830, à une conversation dans laquelle l'avoué Derville racontait les malheurs conjugaux de M. de Restaud, l'histoire de son testament et sa mort. Le comte de Born prenait la parole et expliquait le caractère de Maxime de Trailles, l'amant de madame de Restaud (*Gobseck*).

Borniche, gendre de M. Hochon, le vieil avare d'Issoudun. — Il mourut du chagrin d'avoir fait de mauvaises affaires et de n'avoir reçu aucun secours de son père et de sa mère; sa femme le précéda ou le suivit de près dans la tombe; ils laissèrent un fils et une fille, Baruch et Adolphine, élevés par leur grand-père du côté maternel, avec François Hochon, autre petit-fils du bonhomme. Borniche devait être calviniste (*La Rabouilleuse*).

Borniche (M. et madame), père et mère du précédent. — Ils vivaient encore en 1823, alors que leur fils et leur bru étaient morts depuis

longtemps; au mois d'avril de cette année, la vieille madame Borniche et son amie, madame Hochon, qui faisaient autorité dans Issoudun, assistèrent au mariage de la Rabouilleuse avec Jean-Jacques Rouget (*La Rabouilleuse*).

Borniche (Baruch), petit-fils des précédents et de M. et madame Hochon. — Né en 1800, orphelin de bonne heure, il fut élevé avec sa sœur par son grand-père du côté maternel. Il était l'un des séides de Maxence Gilet et participait à toutes les expéditions nocturnes des « chevaliers de la désœuvrance ». Lorsque son aïeul apprit sa conduite, en 1822, il se hâta de l'éloigner d'Issoudun et l'envoya étudier la banque à Paris, chez Mongenod (*La Rabouilleuse*).

Borniche (Adolphine), sœur de Baruch Borniche; née en 1804. — Élevée presque en recluse dans la froide et monotone maison de son grand-père Hochon, elle regardait toujours par les fenêtres, dans l'espérance de pénétrer quelque chose des énormités qui, suivant la légende, se passaient chez Jean-Jacques Rouget, voisin de son aïeul. Elle attendait aussi avec impatience l'arrivée de Joseph Bridau à Issoudun, souhaitant de lui inspirer quelque sentiment, et prenant le plus vif intérêt au peintre, à cause des monstruosités qu'on lui prêtait, en sa qualité d'artiste (*La Rabouilleuse*).

Borniche-Hérau ou **Héreau**, nom d'une des familles les plus considérables d'Issoudun sous la Restauration; Carpentier, officier de cavalerie retiré dans cette ville, avait épousé une Borniche-Hérau (*La Rabouilleuse*).

Borromeo (Comte), propriétaire dans les deux îles du lac Majeur, au commencement du XIXe siècle. — Personnage de *l'Ambitieux par amour*, nouvelle publiée par Albert Savarus, dans la *Revue de l'Est*, en 1834 (*Albert Savarus*).

Boucard, maître-clerc de l'avoué Derville, en 1818, au temps où le colonel Chabert cherchait à faire valoir ses droits sur sa femme, remariée au comte Ferraud (*Le Colonel Chabert*).

Boucher, négociant de Besançon, en 1834, fut le premier client

d'Albert Savarus dans cette ville et eut la direction financière de la *Revue de l'Est*, fondée par l'avocat. M. Boucher était allié, par sa emme, à l'un des plus forts éditeurs de grands ouvrages ecclésiastiques (*Albert Savarus*).

Boucher (Alfred), fils aîné du précédent; né en 1812. — Jeune homme très avide de gloire littéraire, qu'Albert Savarus attacha à la rédaction de sa *Revue de l'Est*, lui fournissant des idées, lui donnant des sujets d'articles. Alfred Boucher admirait fort son directeur, qui le traitait en ami. Le premier numéro de la *Revue* contenait une « méditation » d'Alfred. Cet Alfred Boucher croyait exploiter Savarus; le contraire avait réellement lieu (*Albert Savarus*).

Boudet, pharmacien célèbre de Paris, chargé de l'embaumement du corps de M. de l'Estorade, qui mourut en 1841 (*La Famille Beauvisage*).

Bouffé (Marie), *alias* **Vignol**, acteur, né à Paris le 4 septembre 1800, jouait, vers 1822, au théâtre du Panorama-Dramatique, sur le boulevard du Temple, à Paris, le rôle de l'alcade dans une pièce de MM. Raoul Nathan et du Bruel, intitulée : *L'Alcade dans l'embarras*, imbroglio en trois actes, et venait, le soir de la première représentation, annoncer les auteurs sous les noms de Raoul et de Cursy. Cet artiste, alors tout jeune, révélait, pour la première fois, dans ce rôle, où il obtint un grand succès, son talent pour se grimer en vieillard. Le feuilleton de Lucien de Rubempré le constata (*Illusions perdues*). On sait que le Panorama-Dramatique offrait la particularité d'un rideau de glace. Ce théâtre faisait face à la rue Charlot. Il devint une maison, d'où Fieschi tira sur Louis-Philippe, et ensuite un autre immeuble dont Mourier, des Folies-Dramatiques, était propriétaire[1].

Bougival (La). — *V.* **Cabirolle** (madame).

Bougniol (Mesdemoiselles) tenaient à Guérande (Loire-Inférieure), sous le règne de Louis-Philippe, une auberge où logèrent des artistes, amis de Félicité des Touches (Camille Maupin), venus de Paris pour la voir (*Béatrix*).

1. Détails fournis pa madame Bouffé.

Bourbonne (De), riche propriétaire de Tours, au temps de Louis XVIII et de Charles X. — Oncle d'Octave de Camps, il vint en 1824 à Paris pour se rendre compte des motifs de la ruine de son neveu et unique héritier, qui passait pour avoir tout dissipé avec madame Firmiani. M. de Bourbonne, ancien mousquetaire et jadis homme à bonnes fortunes, était de haute compagnie ; il avait des relations dans le faubourg Saint-Germain par les Listomère, les Lenoncourt, les Vandenesse ; il se fit présenter chez madame Firmiani sous le nom de M. de Rouxellay, nom de sa terre. Les conseils de Bourbonne, esprit fort avisé, auraient pu tirer François Birotteau des griffes de Troubert ; car l'oncle de M. de Camps devinait le plan ténébreux du futur évêque de Troyes. Bourbonne voyait alors beaucoup les Listomère, de Tours (*Madame Firmiani. — Le Curé de Tours*).

Bourdet (Benjamin), ancien soldat de l'Empire, autrefois sous les ordres de Philippe Bridau. — Retiré dans les environs de Vatan et en relations avec Fario, il se mit, en 1822, à la complète disposition de l'Espagnol, et surtout de l'officier, qui l'avait obligé jadis, et les servit secrètement dans leur haine et leurs projets contre Maxence Gilet (*La Rabouilleuse*).

Bourgeat, enfant trouvé de Saint-Flour. — Porteur d'eau à Paris, vers la fin du XVIIIe siècle, l'ami de jeunesse et le bienfaiteur du célèbre chirurgien Desplein. Habita, rue des Quatre-Vents, une pauvre maison doublement célèbre par le séjour de Desplein et par celui de Daniel d'Arthez. Catholique fervent, croyant robuste. Se vit fermer les yeux par le fameux futur savant qui veillait à son chevet (*La Messe de l'Athée*).

Bourget, oncle des frères Chaussard ; vieillard impliqué dans l'affaire des chauffeurs de Mortagne, en 1809. — Il mourut pendant l'instruction, en faisant des aveux ; sa femme, également poursuivie, parut devant le tribunal et fut condamnée à vingt-deux ans de réclusion (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Bourgneuf (Les), famille ruinée par MM. de Camps, vivant pauvre et retirée à Saint-Germain en Laye, dans les premières années du XIXe siècle. Cette famille comprenait le vieux père, qui gérait un

bureau de loterie, la mère, presque toujours malade, et deux filles charmantes qui faisaient le ménage et tenaient les écritures. Les Bourgneuf furent tirés de la misère par Octave de Camps, qui, aux dépens de tout son avoir et à l'instigation de madame Firmiani, restitua la fortune spoliée par son père (*Madame Firmiani*).

Bourguier (Du). — *V.* Bousquier (du).

Bourignard (Gratien-Henri-Victor-Jean-Joseph), père de madame Jules Desmarets ; l'un des *Treize* et l'ancien chef de l'ordre des *Dévorants* sous le nom de Ferragus XXIII. — Il avait été ouvrier, puis entrepreneur de bâtiments ; il eut sa fille d'une femme du monde. Condamné, vers 1807, à vingt ans de travaux forcés, il parvint à s'évader pendant le transport de la chaîne de Paris à Toulon et revint à Paris ; il y vivait en 1820, sous divers noms et divers travestissements, demeurant tour à tour rue des Vieux-Augustins[1], au coin de la rue Soly[2], puis rue Joquelet n° 7, enfin, chez madame E. Gruget, rue des Enfants-Rouges[3], n° 12, changeant à cette époque de domicile pour échapper aux investigations d'Auguste de Maulincour. Frappé par la mort de sa fille, qu'il adorait, et avec laquelle il n'avait que des entrevues secrètes afin de cacher à tous l'origine compromettante de la jeune femme, il finit sa vie place de l'Observatoire, spectateur à peu près idiot et inconscient des parties de cochonnet dont le terrain compris entre le Luxembourg et le boulevard du Montparnasse était alors le théâtre. L'un des noms d'emprunt de Bourignard était le comte de Funcal. En 1815, Bourignard, dit Ferragus, avait aidé Henri de Marsay, l'un des *Treize*, dans son entreprise sur l'hôtel San-Réal, habité par Paquita Valdès (*Les Treize : Ferragus, chef des Dévorants ; la Fille aux yeux d'or*).

Bourlac (Bernard-Jean-Baptiste-Macloud, baron de), né en 1771, ancien procureur général près la cour royale de Rouen, grand-officier de la Légion d'honneur. — Il avait épousé, par inclination, la fille du Polonais Tarlowski, colonel dans la garde impériale,

1. Aujourd'hui rue d'Argout.
2. Ruelle disparue par suite de la reconstruction de l'hôtel des Postes.
3. C'est aujourd'hui la partie de la rue des Archives allant de la rue Pastourelle à la rue Portefoin.

française, et en avait eu Vanda, qui devint baronne de Mergi. Veuf et retraité, il vint à Paris, en 1829, pour faire soigner Vanda, atteinte d'une étrange et très grave maladie. Après s'être établi avec sa fille et son petit-fils dans le quartier du Roule, il habitait en 1838, depuis plusieurs années et fort à l'étroit, une pauvre maison du boulevard du Montparnasse, où Godefroid, nouvel « initié » des frères de la Consolation, le vint secourir de la part de madame de la Chanterie et de ses associés. On découvrit, ensuite, que le baron de Bourlac était le terrible magistrat qui avait fait condamner cette noble femme et sa fille, lors du procès des chauffeurs de Mortagne, en 1809. Les secours n'en continuèrent pas moins. Vanda fut guérie, grâce à un médecin étranger, Halpersohn, procuré par Godefroid. M. de Bourlac put faire publier son grand ouvrage sur l'*Esprit des lois modernes;* on créa pour lui, à la Sorbonne, une chaire de législation comparée; enfin il se fit pardonner de madame de la Chanterie, aux pieds de laquelle il était allé se jeter (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). En 1817, le baron de Bourlac, alors procureur général, de qui relevait Soudry fils, procureur du roi, contribua, par sa protection, à faire nommer Sibilet régisseur des propriétés du général de Montcornet, aux Aigues (*Les Paysans*).

Bournier, fils naturel de Gaubertin et de madame Socquard, la femme du limonadier de Soulanges. — Son existence était ignorée de madame Gaubertin. Envoyé à Paris sous la surveillance de Leclercq, il y apprit le métier d'imprimeur, y devint prote, et, ensuite, fut appelé par Gaubertin, à la Ville-aux-Fayes, où il fonda une imprimerie et un journal, *le Courrier de l'Avonne*, entièrement dévoué aux intérêts du triumvirat Rigou, Gaubertin et Soudry (*Les Paysans*).

Bousquier (Du), ou **Croisier** (du), ou **Bourguier** (du), né vers 1760, issu d'une vieille famille d'Alençon. — Il avait été entrepreneur des vivres aux armées de 1793 à 1799, avait fait des affaires avec Ouvrard et avait eu des relations suivies avec Barras, Bernadotte et Fouché. C'était alors un des gros personnages de la finance. Brisé par Bonaparte en 1800, il se retira dans sa ville natale[1], n'ayant

1. Rue du Cygne, qui continue d'exister aujourd'hui sous le même nom. Ce

plus que douze cents francs de rente viagère, après avoir vendu, pour désintéresser ses créanciers, l'hôtel de Beauséant, dont il était propriétaire. Vers 1816, il épousa mademoiselle Cormon, vieille fille qui était recherchée également par le chevalier de Valois et Athanase Granson. Redevenu riche par ce mariage, il se mit à la tête de l'opposition, fonda un journal libéral, *le Courrier de l'Orne*, et fut nommé, après la Révolution de 1830, receveur général des finances. Il faisait une guerre acharnée aux royalistes du drapeau blanc, et, par haine pour eux, il favorisa secrètement les désordres de Victurnien d'Esgrignon, jusqu'au moment où ce jeune homme ayant commis un faux à son préjudice, il le fit arrêter, cherchant à le perdre pour toujours. L'affaire fut apaisée au moyen d'influences puissantes; mais le jeune noble provoqua en duel M. du Bousquier, qui le blessa assez grièvement et ensuite lui fit épouser sa nièce, mademoiselle Duval, doté de trois millions (*La Vieille Fille*. — *Le Cabinet des Antiques*). Il était, peut-être, le père de Flavie Minoret, fille d'une danseuse célèbre de l'Opéra; mais il ne s'occupa point de cette enfant, qui fut dotée par la princesse Galathionne et épousa Colleville (*Les Petits Bourgeois*).

Bousquier (Madame du), née Cormon (Rose-Marie-Victoire) en 1773. — Héritière très riche, elle vivait avec son oncle maternel, l'abbé de Sponde, dans une vieille maison d'Alençon [1], en 1816, recevant la noblesse de la ville, à laquelle elle tenait par des alliances. Recherchée, à la fois, par Athanase Granson, le chevalier de Valois et M. du Bousquier, elle accorda sa main à l'ancien vivrier, dont les formes athlétiques et le passé libertin l'impressionnaient vaguement, mais qui trompa bien ses secrètes espérances, puisqu'elle convenait plus tard qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille. Madame du Bousquier était fort pieuse. Elle descendait d'intendants des anciens ducs d'Alençon. En cette même année 1816, elle crut à tort pouvoir épouser un Troisville déjà marié. Elle supporta péniblement

renseignement exact, avec d'autres concernant Alençon, est fourni par un de nos amis, M. Charles Nô, dont le théâtre des Nations jouait, il y a quatre ans, *les Carbonari*.

1. Rue du Val-Noble, actuellement d'Avesgó.

l'état d'hostilité déclarée entre M. du Bousquier et les Esgrignon (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*).

Boutin, ancien maréchal des logis dans le régiment de cavalerie dont Chabert était le colonel. — Il vivait à Stuttgard, en 1814, montrant des ours blancs très bien dressés par lui. Dans cette ville, il rencontra son ancien chef, dépourvu de toutes ressources, sortant de l'hôpital des fous; il le secourut comme il put et se chargea d'aller à Paris apprendre à madame Chabert l'existence de son mari. Mais Boutin, qui fut tué à Waterloo, ne put, sans doute, accomplir sa mission (*Le Colonel Chabert*).

Bouvard (Docteur), médecin de Paris, né vers 1758. — Ami du docteur Minoret, avec qui il eut de très vives discussions sur Mesmer, dont il avait adopté le système, tandis que Minoret en niait la vérité. Ces discussions finirent par brouiller les deux amis, et pour longtemps. Enfin, en 1829, Bouvard écrivit à Minoret pour lui demander de venir à Paris assister à des expériences concluantes de magnétisme. A la suite desdites expériences, le docteur Minoret, de matérialiste et d'athée qu'il était, devint spiritualiste et catholique. En 1829, le docteur Bouvard demeurait rue Férou (*Ursule Mirouet*). Il avait servi de père au docteur Lebrun, médecin de la Conciergerie en 1830, qui, d'après son propre aveu, lui devait son état, et rapportait souvent les idées de son maître sur la force nerveuse (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Bouyonnet, avoué à Mantes, sous Louis-Philippe, poussé par ses confrères et stimulé par le procureur du roi, signala Fraisier, également avoué dans cette ville, qui avait « occupé » dans une affaire, pour les deux parties à la fois. Cette dénonciation eut pour effet de forcer Fraisier à vendre son étude et à quitter Mantes (*Le Cousin Pons*).

Brambourg (Comte de), titre de Philippe Bridau, dans lequel Joseph, son frère, lui succéda (*La Rabouilleuse. — Les Comédiens sans le savoir*).

Brandon (Lady Marie-Augusta), mère de Louis Gaston et de Marie Gaston, enfants adultérins. — Liée avec la vicomtesse de Beauséant, elle

assistait, en compagnie du colonel Franchessini, son amant peut-être, à ce fameux bal au matin duquel la maîtresse trompée d'Ajuda-Pinto quitta subitement Paris (*Le Député d'Arcis*). En 1820, retirée à la Grenadière, près de Tours, avec ses deux enfants, elle vit Félix de Vandenesse au moment de la mort de madame de Mortsauf et le chargea d'un message pressant auprès de lady Arabelle Dudley (*Le Lys dans la Vallée*). Elle mourut à trente six-ans, sous la Restauration, dans cette maison de la Grenadière, et fut enterrée au cimetière de Saint-Cyr. Son mari, lord Brandon, qui l'avait abandonnée, demeurait à cette époque, à Londres, Brandon-Square, Hyde Park. On ne connut à lady Brandon, en Touraine, qu'un nom — d'emprunt — probablement celui de madame Willemsens (*La Grenadière*).

Braschon, tapissier ou ébéniste au faubourg Saint-Antoine, fameux sous la Restauration. — Il fit des travaux importants pour César Birotteau et figura parmi les créanciers de sa faillite (*César Birotteau. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Braulard, né en 1782. — Chef de claque au théâtre du Panorama-Dramatique, vers 1822, puis au Gymnase; alors amant de mademoiselle Millot; demeurant à cette époque rue du faubourg du Temple, dans un appartement assez confortable, où il donnait des dîners fins à des actrices, à des directeurs de journaux et à des auteurs, entre autres: Adèle Dupuis, Finot, Ducange et Frédéric du Petit-Méré. Il passait pour avoir gagné vingt mille francs de rente dans le trafic des billets d'auteur et de faveur (*Illusions perdues*). Vers 1843, encore chef de claque, il avait, dans son personnel, Chardin dit Idamore (*La Cousine Bette*) et gouvernait ses « romains » au théâtre du boulevard (Opéra-féerie-ballet populaires) dont Félix Gaudissart possédait le privilège (*Le Cousin Pons*).

Brazier (Famille), composée ainsi :

Un paysan de Vatan (Indre), oncle paternel et tuteur de mademoiselle Flore Brazier, dite la Rabouilleuse; en 1799, il la plaça chez le docteur Rouget, à des conditions très avantageuses pour lui, Brazier. Relativement enrichi par le médecin, il mourut deux ans avant ce dernier, en 1805, d'une chute au sortir du cabaret, où il passait sa vie depuis sa fortune;

Sa femme, tante marâtre de Flore;

Enfin le frère et beau-frère des tuteurs de cette fille, propre père de la Rabouilleuse, mort, veuf et fou, à l'hospice de Bourges, en 1799 (*La Rabouilleuse*).

Brazier (Flore). — *V.* Bridau (madame Philippe).

Bréautey (Comtesse de), vieille femme qui, à Provins, en 1827-1828, dans la ville haute, tenait le seul salon aristocratique de la localité (*Pierrette*).

Brébian (Alexandre de), membre de l'aristocratie d'Angoulême en 1821. — Il fréquentait le salon des Bargeton. Artiste comme son ami Bartas, il était, lui, maniaque de dessin et gâtait tous les albums du département de ses productions saugrenues. Il passait pour être l'amant de madame de Bartas, comme Bartas pour être l'amant de madame de Brébian (*Illusions perdues*).

Brébian (Charlotte de), femme du précédent. — On l'appelait couramment Lolotte (*Illusions perdues*).

Breintmayer, maison de banque de Strasbourg, chargée, vers 1803, par Michu, de passer des fonds à MM. de Simeuse, jeunes officiers de l'armée de Condé (*Une Ténébreuse Affaire*).

Brézac (Les), Auvergnats, grands brasseurs d'affaires et dépeceurs de châteaux, au temps de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. Ils étaient en rapports d'intérêts avec Pierre Graslin, Jean-Baptiste Sauviat et Martin Falleix (*Le Curé de Village*. — *Les Employés*).

Bricheteau (Jacques), musicien, organiste de l'église Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris, sous Louis-Philippe; en même temps, employé à la salubrité. — Neveu de sœur Marie-des-Anges, supérieure des Ursulines à Arcis-sur-Aube, il était, probablement, originaire de cette ville. Ce fut lui qui protégea, secrètement, l'enfance de Dorlange et qui fut chargé de pourvoir à son existence et à son éducation; il avait connu la mère du sculpteur et l'avait aimée platoniquement. Par son entremise, le marquis de Sallenauve, tombé dans la misère, consen-

tit, pour une fortune, à reconnaître légalement Dorlange. Bricheteau demeura, tour à tour, quai de Béthune et rue Castex, n° 5. En 1840, Jacques Bricheteau, sous le pseudonyme de Larchevêque, au *Feu éternel*, restaurant du boulevard de l'Hôpital, à Paris, recevait mesdames Matifat, Tancrède, Joséphine Madou, Victorine, qu'il renseignait sur leur filleul Dorlange-Sallenauve. En 1845, il était organiste à Saint-Jean de Latran de Rome, et c'est là que, vraisemblablement, il termina sa vie, toute de dévouement (*Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*. — *La Famille Beauvisage*).

Bridau, père de Philippe et de Joseph Bridau, l'un des secrétaires de Roland, ministre de l'intérieur en 1792, et le bras droit de tous ceux qui se succédèrent à ce ministère. —Attaché fanatiquement à Napoléon, qui sut l'apprécier, il fut nommé chef de division par lui, en 1804, et mourut en 1808, au moment d'être promu directeur général et conseiller d'État avec le titre de comte. Il connut Agathe Rouget, dont il fit sa femme, chez l'épicier Descoings, qu'il essaya d'arracher à l'échafaud (*La Rabouilleuse*).

Bridau (Agathe Rouget, dame), femme du précédent, née en 1773, fille légale du docteur Rouget, d'Issoudun, mais, peut-être, fille naturelle du subdélégué Lousteau; le docteur, qui ne l'aimait pas, l'envoya de bonne heure à Paris, où elle fut élevée par son oncle, l'épicier Descoings. — Elle mourut à la fin de l'année 1828. De ses deux fils, Philippe et Joseph, madame Bridau préféra toujours l'aîné, qui ne lui causa que des chagrins (*La Rabouilleuse*).

Bridau (Philippe), fils aîné de Bridau et d'Agathe Rouget, né en 1796. — Entré à l'école de Saint-Cyr en 1813, il en sortit, six mois après, sous-lieutenant de cavalerie. Nommé lieutenant à la suite d'une affaire d'avant-garde, pendant la campagne de France, puis capitaine après la bataille de La Fère-Champenoise, où Napoléon le prit pour officier d'ordonnance, il fut décoré à Montereau. Témoin des adieux de Fontainebleau, il revint chez sa mère en juillet 1814, âgé de moins de dix-neuf ans, ne voulant pas servir les Bourbons. En mars 1815, Philippe Bridau rejoignit l'empereur à Lyon et l'accompagna aux Tuileries; il fut promu chef d'escadrons aux dragons

de la garde et nommé officier de la Légion d'honneur à Waterloo. Mis en demi-solde sous la Restauration, il conserva néanmoins son grade et sa croix d'officier. Il rejoignit le général Lallemand au Texas et revint d'Amérique, au mois d'octobre 1819, profondément perverti. En 1820-1821, il était gérant d'un journal d'opposition à Paris; il menait alors la vie la plus dissipée et, amant de Mariette Godeschal, était de toutes les parties de Tullia, de Florentine, de Florine, de Coralie, de Matifat et de Camusot. Non content de soustraire continuellement de l'argent à son frère Joseph, il vola une caisse à lui confiée et dépouilla de ses dernières économies madame Descoings, qui mourut de chagrin. Compromis dans un complot militaire, il fut envoyé, en 1822, à Issoudun, sous la surveillance de la haute police. Là, il jeta le désordre dans le « ménage de garçon » de son oncle Jean-Jacques Rouget, tua en duel Maxence Gilet, l'amant de Flore Brazier, fit ensuite épouser cette fille à son oncle, et se maria lui-même avec elle quand elle devint veuve, en 1824. A l'avènement de Charles X, Philippe Bridau rentra dans l'armée comme lieutenant-colonel au régiment du duc de Maufrigneuse, passa en 1827, avec ce grade, dans un régiment de cavalerie de la garde royale et fut fait comte de Brambourg, du nom d'une terre qu'il avait achetée; de plus, il fut promu commandeur dans la Légion d'honneur ainsi que dans l'ordre de Saint-Louis. Après avoir organisé savamment la mort de Flore Brazier, sa femme, il chercha à épouser Amélie de Soulanges, appartenant à une grande famille; mais ses manœuvres furent déjouées par Bixiou. La Révolution de 1830 fit perdre à Philippe Bridau une partie de la fortune qu'il tenait de son oncle par son mariage. Il reprit encore du service sous le gouvernement de Juillet, qui le nomma colonel, et fut tué en 1839, dans un engagement contre les Arabes, en Afrique (*La Rabouilleuse. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Bridau (Joseph), peintre, frère cadet de Philippe Bridau, né en 1799. — Élève de Gros, il exposa pour la première fois au salon de 1823. Puissamment soutenu par les membres du cénacle de la rue des Quatre-Vents, dont il dépendait, par son maître, par Gérard et par mademoiselle des Touches, d'ailleurs travailleur obstiné et artiste de génie, il fut décoré en 1827, et, vers 1839, par la protection

tion du comte de Sérizy, chez lequel il avait fait des travaux autrefois, il épousa la fille unique d'un ancien fermier devenu millionnaire. A la mort de son frère Philippe, il hérita de son hôtel de la rue de Berlin, de sa terre de Brambourg et de son titre de comte (*La Rabouilleuse. — Illusions perdues. — Un Début dans la Vie*). Joseph Bridau fit des vignettes pour les œuvres de Canalis (*Modeste Mignon*). Il était étroitement lié avec Hippolyte Schinner, qu'il avait connu dans l'atelier de Gros (*La Bourse*). Un peu après 1830, il assistait chez mademoiselle des Touches à un raout où Henri de Marsay racontait son premier amour, et il prenait part à la conversation (*Autre Étude de femme*). En 1832, il entrait avec fracas chez Pierre Grassou, lui empruntait cinq cents francs et lui conseillait « d'aborder la nature » ou même de se jeter dans la littérature, puisqu'il ne pouvait être qu'un mauvais peintre. A cette même époque, Joseph Bridau peignait la salle à manger du château d'Arthez (*Pierre Grassou*). Ami de Marie Gaston, il fut l'un des deux témoins de son mariage avec Louise de Chaulieu, veuve de Macumer, en 1833 (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Il assista également au mariage de Steinbock avec Hortense Hulot, et, en 1838, à l'instigation de Stidmann, se cotisa avec Léon de Lora, afin de donner quatre mille francs au Polonais emprisonné pour dettes. Il avait fait le portrait de Joséphа Mirah (*La Cousine Bette*). En 1839, chez madame de Montcornet, Joseph Bridau exaltait le talent et le caractère du statuaire Dorlange (*Le Député d'Arcis*).

Bridau (Flore Brazier, dame Philippe), née en 1787, à Vatan (Indre), connue sous le nom de « la Rabouilleuse », parce que son oncle l'employait ordinairement, dans son enfance, à battre, à « rabouiller » les ruisseaux où pouvaient se trouver des écrevisses. — Elle fut remarquée, à cause de sa grande beauté, par le docteur Rouget, d'Issoudun, et recueillie par lui en 1799; Jean-Jacques Rouget, fils du docteur, s'éprit d'elle, mais n'en obtint rien qu'à force d'argent; elle s'éprit elle-même, en 1816, de Maxence Gilet, qu'elle introduisit dans la maison du vieux garçon, aux dépens duquel il vécut. L'arrivée de Philippe Bridau à Issoudun changea tout : Gilet fut tué en duel, et Rouget épousa, en 1823, la Rabouilleuse. Bientôt devenue veuve, elle se maria avec le soudard et

mourut à Paris, en 1828, abandonnée de son mari, dans la plus grande misère, en proie à plusieurs maladies terribles, produites par la vie dévergondée dans laquelle Philippe Bridau l'avait jetée à dessein; elle demeurait alors rue du Houssay[1], au coin de la rue Chantereine[2], à un cinquième étage, qu'elle quitta pour la maison Dubois du faubourg Saint-Denis, déplacée aujourd'hui et située plus haut (*La Rabouilleuse*).

Bridau (Madame Joseph), fille unique de Léger, ancien fermier plus que millionnaire à Beaumont-sur-Oise; mariée au peintre Joseph Bridau, vers 1839 (*La Rabouilleuse*).

Brigaut (Le major), de Pen-Hoël (Vendée); ancien major dans les armées catholiques agissant contre la République française. — Homme de fer, d'un dévouement et d'un désintéressement absolus; il avait servi sous Charette, sous Mercier, sous le baron du Guénic et le marquis de Montauran. Il mourut en 1819, six mois après madame Lorrain, veuve d'un major des armées impériales, qu'il consolait, disait-on, de la perte de son mari. Le major Brigaut avait reçu vingt-sept blessures (*Pierrette*. — *Les Chouans*).

Brigaut (Jacques), fils du major Brigaut; né vers 1811. — Compagnon d'enfance de Pierrette Lorrain, qu'il aimait naïvement, à peu près comme Paul aimait Virginie, et dont il était aimé de la même façon. Lorsque Pierrette fut envoyée à Provins, chez les Rogron, ses parents, Jacques vint aussi dans cette ville, où il exerça le métier de menuisier. Il assista aux derniers moments de la jeune fille et s'engagea ensuite comme soldat; il devint chef de bataillon, après avoir cherché maintes fois la mort sans la trouver (*Pierrette*).

Brigitte. — *V.* Cottin (madame).

Brigitte, servante de Chesnel depuis 1795. — Elle était encore chez lui, rue du Bercail, à Alençon, en 1824, à l'époque des frasques

1. Fragment de la rue Taitbout actuelle.
2. Redevenue rue de la Victoire depuis le règne de Louis-Philippe.

du jeune d'Esgrignon. Brigitte caressait la gourmandise de son maître, le seul défaut du bonhomme (*Le Cabinet des Antiques*).

Brignolet, clerc chez l'avoué Bordin, en 1806 (*Un Début dans la Vie*).

Brisetout (Héloïse), maîtresse de Célestin Crevel en 1838 et jusqu'au moment où il fut nommé maire. — Elle succéda à Josepha Mirah, dans un petit hôtel, rue Chauchat[1], après avoir habité rue Notre-Dame-de-Lorette (*La Cousine Bette*); en 1844-1845, première danseuse dans un théâtre du boulevard, elle se partageait entre Bixiou et Gaudissart, son directeur. C'était une fille excessivement littéraire, en renom dans la bohème, élégante et gracieuse; elle connut de grands artistes et sut lancer le musicien Garangeot, son parent (*Le Cousin Pons*). Vers la fin du règne de Louis-Philippe, elle avait pour protecteur Isidore Baudoyer, alors maire de l'arrondissement de Paris dont relevait la place Royale (*Les Petits Bourgeois*).

Brisset, célèbre médecin de Paris, sous Louis-Philippe. — Successeur de Cabanis et de Bichat, matérialiste; chef des organistes, opposé à Caméristus, chef des vitalistes. Il fut appelé en consultation auprès de Raphaël de Valentin, très gravement malade (*La Peau de Chagrin*).

Brochon, soldat réformé qui, en 1822, pansait les chevaux et faisait les gros ouvrages chez Moreau, régisseur de Presles, propriété du comte de Sérizy (*Un Début dans la Vie*).

Brossard (Madame veuve du), reçue chez madame de Bargeton, à Angoulême, en 1821. — Aussi noble que pauvre, elle cherchait à marier sa fille, et, dans ce but, malgré sa dignité pincée et aigre-douce, faisait de véritables avances aux hommes (*Illusions perdues*).

Brossard (Camille du), fille de la précédente, née en 1794; grande et grosse; passant pour être très forte sur le piano; non encore mariée, à l'âge de vingt-sept ans (*Illusions perdues*).

1. Depuis un quart de siècle, modifiée profondément.

Brossette (L'abbé), né vers 1790, curé de Blangy (Bourgogne) en 1823, au temps où le général de Montcornet luttait contre ses paysans. — L'abbé était lui-même l'objet de leur défiance et de leur haine. C'était le quatrième fils d'une bonne famille bourgeoise d'Autun, un prêtre fidèle, un royaliste convaincu et un homme d'intelligence (*Les Paysans*). En 1840, il était devenu curé à Paris, dans le faubourg Saint-Germain, et s'employait, sur la demande de madame de Grandlieu, à détacher Calyste du Guénic de madame de Rochefide, pour le ramener à sa femme (*Béatrix*).

Brouet (Joseph), chouan, mort de blessures reçues au combat de la Pèlerine ou au siège de Fougères, en 1799 (*Les Chouans*).

Brouin (Jacquette), femme de Pierre Cambremer. — Voir ce nom.

Brousson (Le docteur) soignait le banquier Jean-Frédéric Taillefer, peu de temps avant la mort de ce financier (*L'Auberge rouge*).

Bruce (Gabriel), dit Gros-Jean, l'un des chouans les plus féroces de la division Fontaine; impliqué en 1809 dans l'affaire des chauffeurs de Mortagne; condamné à mort par contumace (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Bruel (Du), chef de division au ministère de l'intérieur, sous l'Empire. — Ami de Bridau père, mis à la retraite dès l'avènement de la Restauration, en relations constantes avec madame veuve Bridau, il venait chaque soir faire sa partie de cartes chez elle, rue Mazarine, avec ses anciens collègues Claparon et Desroches. Ces trois vieux employés étaient appelés les « trois sages de la Grèce » par mesdames Bridau et Descoings. M. du Bruel descendait d'un traitant anobli à la fin du règne de Louis XIV; il mourut, vers 1821 (*La Rabouilleuse*).

Bruel (Madame du), femme du précédent. — Elle lui survécut. Elle était la mère de l'auteur dramatique Jean-François du Bruel, baptisé Cursy sur les affiches parisiennes. Bien que sévère bour-

geoise, madame du Bruel reçut et accueillit la danseuse Tullia, devenue sa bru (*Un Prince de la Bohème*).

Bruel (Jean-François du), fils des précédents, né vers 1797, placé par la protection du duc de Navarreins, en 1816, au ministère des finances (*La Rabouilleuse*). — Il était sous-chef du bureau de Rabourdin, en 1824, au moment où celui-ci disputait à Baudoyer une place de chef de division (*Les Employés*). En novembre 1825, Jean-François du Bruel assistait, au *Rocher de Cancale*, à un déjeuner donné aux clercs de l'étude Desroches par Frédéric Marest fêtant sa bienvenue; il était présent aussi à l'orgie qui suivit, chez Florentine (*Un Début dans la Vie*). M. Du Bruel devint successivement chef de bureau, directeur, conseiller d'État, député, pair de France, commandeur de la Légion d'honneur, reçut le titre de comte et entra dans une des classes de l'Institut; tout cela par les intrigues de sa femme, Claudine Chaffaroux, l'ancienne danseuse Tullia, qu'il épousa en 1829 (*Un Prince de la Bohème*. — *Les Petits Bourgeois*). Il signa longtemps des vaudevilles, sous le pseudonyme de Cursy. Nathan, le poète, avait été obligé de s'associer à lui; Jean-François du Bruel mettait en œuvre les idées de l'écrivain et les réduisait en petites pièces productives, spirituelles, toujours faites pour des acteurs. MM. du Bruel et Nathan inventèrent Florine, actrice à recettes; ils furent les auteurs de *l'Alcade dans l'embarras*, imbroglio en trois actes, représenté au théâtre du Panorama-Dramatique, vers 1822, où elle débuta et où jouaient aussi Coralie, et Bouffé, sous le nom de Vignol (*Illusions perdues*. — *Une Fille d'Ève*).

Bruel (Claudine Chaffaroux, dame du), née à Nanterre, en 1799. — L'une des premières danseuses de l'Opéra de 1817 à 1827; elle fut la maîtresse du duc de Rhétoré pendant plusieurs années (*La Rabouilleuse*) et ensuite celle de Jean-François du Bruel, qui s'éprit d'elle en 1823 et l'épousa en 1829; elle avait alors quitté le théâtre. Vers 1834, elle rencontra Charles-Édouard de la Palférine, en devint follement amoureuse, et, pour lui plaire, pour paraître auprès de lui en grande dame, poussa son mari aux plus hauts emplois et sut acquérir le titre de comtesse. A cette époque, elle jouait néanmoins la ver-

tu et elle s'était fait accepter dans le monde bourgeois (*Un Prince de la Bohème. — Illusions perdues. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). En 1840, sur la recommandation de madame Colleville, son amie, elle s'occupait de la décoration de Thuillier (*Les Petits Bourgeois*). Madame du Bruel porta sur les planches et dans le monde galant le nom de Tullia. Elle habitait alors, dans la rue Chauchat, un hôtel où lui succédèrent mesdames Mirah et Brisetout, quand Claudine, après son mariage, se logea rue de la Victoire.

Brunet, huissier à Blangy (Bourgogne), en 1823. — Il était à la fois la terreur et le conseiller du canton; il avait pour praticiens Michel Vert dit Vermichel et le père Fourchon (*Les Paysans*).

Brunner (Gédéon), père de Frédéric Brunner. — Il tenait, au temps de la Restauration française et de Louis-Philippe, le grand hôtel de *Hollande* à Francfort-sur-le-Mein; l'un des fondateurs des chemins de fer badois; il mourut vers 1844, laissant quatre millions. Calviniste. Il fut marié deux fois (*Le Cousin Pons*).

Brunner (Madame), première femme de Gédéon Brunner, mère de Frédéric Brunner; parente des Virlaz, opulents fourreurs israélites de Leipsig; juive convertie. — Sa dot forma les éléments de la fortune de son mari. Elle mourut jeune, laissant un fils âgé de douze ans seulement (*Le Cousin Pons*).

Brunner (Madame), seconde femme de Gédéon Brunner; fille unique d'un aubergiste allemand. — Elle avait été très gâtée par ses parents. Stérile, dissipée, prodigue, elle rendit son mari fort malheureux, vengeant ainsi la première madame Brunner; marâtre abominable, elle lança son beau-fils dans une vie effrénée, espérant que les débauches dévoreraient l'enfant et la fortune de la juive. Elle mourut, après dix ans de mariage, avant ses parents, ayant fortement entamé l'avoir de Gédéon Brunner (*Le Cousin Pons*).

Brunner (Frédéric), fils unique de Gédéon Brunner, né dans les quatre premières années du siècle. — Il dissipa dans une vie folle

l'héritage maternel, puis aida son ami Wilhem Schwab à dévorer les cent mille francs qui lui avaient été laissés par ses parents; sans ressource, alors abandonné de son père, il vint, en 1835, à Paris, où, sur la recommandation de l'hôtelier Graff, il fut employé chez les Keller à six cents francs d'appointements par an; en 1843, il n'en gagnait encore que deux mille; mais, Gédéon Brunner étant mort, il devint plusieurs fois millionnaire et fonda avec son ami Wilhem, sous la raison sociale « Brunner, Schwab et Cie », une maison de banque dont le siège était rue Richelieu, entre la rue Neuve-des-Petits-Champs et la rue Villedo, dans un magnifique hôtel appartenant au tailleur Wolfgang Graff. Frédéric Brunner avait été présenté par Sylvain Pons aux Camusot de Marville: il aurait épousé leur fille, si elle n'avait pas été enfant unique. La rupture de ce mariage entraîna celle des relations de Pons avec la famille de Marville et, par suite, la mort du musicien (*Le Cousin Pons*).

Bruno, valet de chambre de Corentin à Passy[1], rue des Vignes, en 1830 (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). — Il était encore au service de Corentin, qui s'incarnait alors en M. du Portail, rue Honoré-Chevalier à Paris, vers 1840 (*Les Petits Bourgeois*). Ce nom est quelquefois orthographié Bruneau.

Brutus, en 1799, à Alençon, dans la Grande-Rue, tenait l'hôtel des *Trois-Maures*, où Alphonse de Montauran rencontra pour la première fois mademoiselle de Verneuil (*Les Chouans*).

Bryond. — *V.* Tours-Minières (Bernard-Polydor Bryond, baron des).

Bulot, probablement commis voyageur; Gaudissart en parlait comme d' « un grand imbécile » (*L'Illustre Gaudissart*).

Buneaud (Madame) tenait à Paris, sur la montagne Sainte-Geneviève, une pension bourgeoise, rivale de celle de madame Vauquer, en 1819 (*Le Père Goriot*).

Butifer, fort chasseur, braconnier et contrebandier, l'un des

1. Passy fait aujourd'hui partie du XVIe arrondissement de Paris.

habitants du village des environs de Grenoble où le docteur Benassis vint s'établir sous la Restauration. — A l'arrivée du médecin dans le pays, Butifer lui tira un coup de fusil au coin d'un bois; mais, plus tard, il lui devint entièrement dévoué. Il fut chargé par Genestas de l'éducation physique du fils adoptif de cet officier. Peut-être Butifer s'engagea-t-il dans le régiment de Genestas, après la mort du docteur Benassis (*Le Médecin de Campagne*).

Butscha (Jean), premier clerc de maître Latournelle, notaire au Havre, en 1829; né vers 1804, fils naturel d'un matelot suédois et d'une demoiselle Jacmin, de Honfleur; bossu; type d'intelligence et de dévouement. — Tout acquis à Modeste Mignon, qu'il aimait sans espoir, il contribua, par ses adroites manœuvres, à lui faire épouser Ernest de la Brière : Butscha jugeait que cette union rendrait la jeune fille heureuse (*Modeste Mignon*).

C

Cabirolle, conducteur des voitures de Minoret-Levrault, le maître de poste de Nemours. — Veuf, sans doute, il avait un fils. Vers 1837, sexagénaire, il épousa Antoinette Patris, dite la Bougival, âgée de plus de cinquante ans, mais qui possédait douze cents francs de rente (*Ursule Mirouet*).

Cabirolle, fils du précédent. — En 1830, il était cocher du docteur Minoret, à Nemours; il fut ensuite cocher de Savinien de Portenduère, après le mariage du vicomte avec Ursule Mirouet (*Ursule Mirouet*).

Cabirolle (Madame), femme de Cabirolle père; née Antoinette Patris, en 1786, d'une pauvre famille de la Bresse. — Veuve d'un ouvrier appelé Pierre et dit Bougival, elle était ordinairement désignée par ce dernier nom. Après avoir été la nourrice d'Ursule Mirouet, elle devint la servante du docteur Minoret et, vers 1837, se maria avec Cabirolle (*Ursule Mirouet*).

Cabirolle (Madame), mère de Florentine, la danseuse. — Ancienne portière rue Pastourelle, elle vivait, en 1820, avec sa fille, rue de Crussol, dans une modeste aisance dont Cardot, l'ancien marchand de soieries, faisait tous les frais depuis 1817. Selon Girou-

deau, c'était une femme d'intelligence (*Un Début dans la Vie. — La Rabouilleuse*).

Cabirolle (Agathe-Florentine), dite Florentine, née en 1804. — Elle fut rencontrée, en 1817, au sortir de la classe de Coulon, par Cardot, l'ancien marchand de soieries, et établie par lui, avec sa mère, dans un appartement relativement modeste, rue de Crussol. Après avoir figuré au théâtre de la Gaîté, elle y dansa, vers 1820, son premier pas dans le mélodrame à spectacle, intitulé *les Ruines de Babylone*[1]. Elle succéda ensuite à Mariette dans l'emploi de première danseuse au théâtre de la Porte-Saint-Martin; puis, en 1823, débuta à l'Opéra par un pas de trois avec Mariette et Tullia. Au temps où Cardot la protégeait, elle avait pour amant l'ancien capitaine Giroudeau et était en relations avec Philippe Bridau, à qui, au besoin, elle prêtait de l'argent. En 1825, Florentine occupait, depuis trois ans environ, l'ancien appartement de Coralie, et c'est là qu'Oscar Husson perdit au jeu l'argent que lui avait confié son patron, l'avoué Desroches, et fut surpris par son oncle Cardot (*Un Début dans la Vie. — Illusions perdues. — La Rabouilleuse*).

Cabot (Armand-Hippolyte), Toulousain, qui fondait à Paris, place de la Bourse, en 1800, un salon de coiffure. — Sur le conseil de son client le poète Parny, il avait pris le nom de Marius, qui resta attaché à la maison. En 1845, Cabot, pourvu de vingt-quatre mille francs de rente, vivait à Libourne, et un cinquième Marius, appelé Mougin, dirigeait l'établissement créé par lui (*Les Comédiens sans le savoir*).

Cabot (Marie-Anne), dit Lajeunesse, ancien piqueur du marquis Carol d'Esgrignon; impliqué dans l'affaire des chauffeurs de Mortagne et exécuté en 1809 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Cachan, avoué d'Angoulême, sous la Restauration. — Comme Petitclaud, mêlé aux affaires traitées par celui-ci et aux gens qu'il voyait. En 1830, Cachan, devenu maire de Marsac, était en relations avec les Séchard (*Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

1. Pièce de René-Charles Guilbert de Pixérécourt; représentée, pour la première fois, à Paris, en 1810.

Cadenet, en 1840, marchand de vins au rez-de-chaussée d'un hôtel garni, situé à Paris, au coin de la rue des Postes et de la rue des Poules[1], et où demeurait alors Cérizet. — Cadenet, propriétaire de la maison, était mêlé aux opérations du « banquier des pauvres » Cérizet (*Les Petits Bourgeois*).

Cadignan (Prince de), grand seigneur de l'ancien régime, père du duc de Maufrigneuse, beau-père du duc de Navarreins. — Ruiné par la Révolution, il avait retrouvé, au retour des Bourbons, charges et pensions ; mais il était très dépensier et mangeait tout : il avait ruiné sa femme. Il mourut fort âgé, quelque temps avant la révolution de Juillet (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). A la fin de 1829, alors grand veneur de Charles X, le prince de Cadignan assistait, près du Havre, à une grande chasse où se trouvaient, parmi une société des plus aristocratiques, le duc d'Hérouville, organisateur de la fête, Canalis et Ernest de la Brière, tous trois prétendant à la main de Modeste Mignon, également présente (*Modeste Mignon*).

Cadignan (Prince et princesse de), fils et belle-fille du précédent. — *V.* Maufrigneuse (duc et duchesse de).

Cadine (Jenny), actrice au théâtre du Gymnase, sous Charles X et sous Louis-Philippe ; la plus espiègle des femmes, la seule rivale de Déjazet. — Née en 1814, découverte, élevée et « protégée », dès l'âge de treize ans, par le baron Hulot ; amie intime de Joséphа Mirah (*La Cousine Bette*). Entre 1835 et 1840, entretenue par Couture, elle habitait, rue Blanche, un délicieux rez-de-chaussée avec jardin, où lui succédèrent Fabien du Ronceret et madame Schontz (*Béatrix*). En 1845, maîtresse de Massol, elle demeurait rue de la Victoire[2] ; à cette époque, elle parut ruiner en quelques jours Palafox Gazonal, conduit chez elle par Bixiou et Léon de Lora (*Les Comédiens sans le savoir*). Elle fut, vers cette époque, victime d'un vol de bijoux qu'après arrestation des voleurs lui fit rendre Saint-Estève (Vautrin), alors chef de la police de sûreté (*Le Député d'Arcis*).

1. La rue des Postes est actuellement la rue Lhomond, et la rue des Poules la rue Laromiguière.
2. Qui se terminait rue de la Chaussée-d'Antin.

Cadot (Mademoiselle), vieille servante-maîtresse du juge Blondet, à Alençon, sous la Restauration. — Elle choyait son maître et, comme lui, préférait l'aîné des deux fils du magistrat (*Le Cabinet des Antiques*).

Calvi (Théodore), dit Madeleine, né en 1803. — Corse, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour onze meurtres, à l'âge de dix-huit ans; compagnon de chaîne de Vautrin, de 1819 à 1820; évadé avec lui du bagne. En mai 1830, ayant assassiné la veuve Pigeau (de Nanterre), il fut arrêté et, cette fois, condamné à mort; les intrigues de Vautrin, qui avait eu pour lui une affection contre nature, lui sauvèrent la vie : sa peine fut commuée (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). En 1839, Calvi était le secrétaire du même Vautrin, incarné en seigneur suédois sous le nom d'Halpertius (*Le Comte de Sallenauve*).

Cambon, marchand de bois, l'adjoint du maire Benassis, en 1829, dans une commune des environs de Grenoble, et l'un des auxiliaires dévoués de l'œuvre rénovatrice entreprise par le médecin (*Le Médecin de Campagne*).

Cambremer (Pierre), pêcheur du Croisic (Loire-Inférieure), qui, pour l'honneur du nom compromis, avait jeté à la mer son fils unique, et depuis, resté veuf, vivait tout seul sur un promontoire élevé, au temps de Louis-Philippe, en expiation de son crime de justice paternelle (*Un Drame au bord de la Mer*. — *Béatrix*).

Cambremer (Joseph), frère cadet de Pierre Cambremer, père de Pierrette, dite Pérotte (*Un Drame au bord de la Mer*).

Cambremer (Jacques), fils unique de Pierre Cambremer et de Jacquette Brouin. — Gâté par ses parents, par sa mère surtout, il devint un scélérat de la pire espèce. Jacques Cambremer évita la justice, parce que son père le précipita dans la mer, après l'avoir garrotté (*Un Drame au bord de la Mer*).

Cambremer (Madame), née Jacquette Brouin, femme de Pierre Cambremer et mère de Jacques. — Elle était de Guérande; elle avait reçu de l'éducation; écrivant comme « un greffier », elle enseigna la lecture à son fils; ce qui le perdit. On l'appelait ordinairement la

belle Brouin. Elle mourut quelques jours après Jacques (*Un Drame au bord de la Mer*).

Cambremer (Pierrette), dite Pérotte, fille de Joseph Cambremer; nièce de Pierre et sa filleule. — Chaque matin, la douce et jolie créature venait apporter à son oncle le pain et l'eau dont il usait exclusivement (*Un Drame au bord de la Mer*).

Caméristus, célèbre médecin de Paris, sous Louis-Philippe; le Ballanche de la médecine, l'un des défenseurs des doctrines abstraites de Van Helmont; chef des vitalistes, opposé à Brisset, le chef des organistes. Il fut, ainsi que Brisset, appelé en consultation auprès de Raphaël de Valentin très gravement malade (*La Peau de Chagrin*).

Camps (Octave de), amant, puis mari de madame Firmiani. — Elle lui fit restituer toute une fortune à la famille Bourgneuf, ruinée dans un procès par le père d'Octave, et le réduisit ainsi à vivre de leçons de mathématiques. Il n'avait que vingt-deux ans, lorsqu'il connut madame Firmiani; il l'épousa d'abord à Gretna-Green. Le mariage à Paris eut lieu en 1824 ou en 1825. Octave de Camps demeurait, avant son mariage, rue de l'Observance[1]; il descendait du fameux abbé de Camps, si connu des bibliophiles et des savants (*Madame Firmiani*). Octave de Camps reparut ensuite comme maître de forges, sous le règne de Louis-Philippe. Aussi, à cette époque, résidait-il rarement à Paris (*Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*. — *La Famille Beauvisage*).

Camps (Madame Octave de), née Cadignan; nièce du vieux prince de Cadignan, cousine du duc de Maufrigneuse. — Elle épousa, en 1813, âgée de seize ans, M. Firmiani, receveur général dans le département de Montenotte, qui mourut en Grèce vers 1822, et elle devint madame de Camps en 1824 ou 1825; elle demeurait, à cette époque, rue du Bac et était reçue chez la princesse de Blamont-Chauvry, l'oracle du faubourg Saint-Germain. Femme accomplie et excellente, elle était aimée de ses rivales : la duchesse de Maufrigneuse, sa cousine, madame de Macumer (Louise de Chaulieu) et la marquise d'Espard (*Madame Firmiani*). Elle recherchait et protégeait ma-

1. Aujourd'hui, rue Antoine-Dubois.

dame Xavier Rabourdin (*Les Employés*). A la fin de l'année 1824, elle donna un bal où Charles de Vandenesse fit la connaissance de madame d'Aiglemont, dont il devint l'amant (*La Femme de Trente Ans*). En 1834, madame Octave de Camps essayait de détourner la calomnie propagée sur le compte de madame Félix de Vandenesse, qui se compromettait avec le poète Nathan, et elle conseillait sagement cette jeune femme (*Une Fille d'Ève*). Elle donnait encore de très bons avis à madame de l'Estorade, qui craignait de s'éprendre de Sallenauve (*Le Député d'Arcis*). L'ex-madame Firmiani se partageait alors entre Paris et les forges de M. de Camps; mais elle leur donnait trop la préférence, du moins au dire de madame de l'Estorade, une de ses intimes (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Camuset, l'un des noms d'emprunt de Bourignard; celui sous lequel il se faisait appeler chez madame Étienne Gruget, rue des Enfants-Rouges (*Histoire des Treize : Ferragus chef des Dévorants*).

Camusot, marchand de soieries, rue des Bourdonnais, à Paris, sous la Restauration; né en 1765, gendre et successeur de Cardot, dont il avait épousé la fille aînée, étant veuf d'une demoiselle Pons, unique héritière des fameux Pons, brodeurs de la cour sous l'Empire. — Il se retira des affaires vers 1834 et devint membre du conseil des manufactures, député, pair de France et baron. Il eut quatre enfants. En 1821-1822, il entretenait Coralie, qui s'éprit si vivement de Lucien de Rubempré. Bien qu'elle l'eût abandonné pour Lucien de Rubembré, il promit au poète, après la mort de l'actrice, d'acheter, au Père-Lachaise, un terrain à perpétuité, et de faire graver sur la tombe ces simples mots : *Coralie, morte à 19 ans* (22 *août* 1829.) (*Illusions perdues. — La Rabouilleuse. — Le Cousin Pons*). Plus tard, il se chargea de Fanny Beaupré, avec laquelle il vécut longtemps (*La Muse du Département*). Il assista avec sa femme au fameux bal de César Birotteau, en décembre 1818, et fut nommé juge-commissaire de la faillite du parfumeur, en remplacement de Gobenheim-Keller, d'abord désigné (*César Birotteau*). Il avait été en relations avec les Guillaume, mar-

chands de draps rue Saint-Denis (*La Maison du Chat qui pelote*).

Camusot de Marville, fils du premier lit de Camusot, le marchand de soieries; né vers 1794. — Il prit, sous Louis-Philippe, le nom d'une terre et d'herbages normands (Marville), pour se distinguer d'un frère du second lit; en 1824, juge d'instruction à Alençon, il contribua à faire rendre une ordonnance de non-lieu en faveur de Victurnien d'Esgrignon, coupable d'un faux (*Le Cousin Pons. — Le Cabinet des Antiques*). En 1828, juge à Paris, il fut désigné pour remplacer Popinot dans le tribunal chargé de se prononcer sur la demande en interdiction présentée par madame d'Espard contre son mari (L'*Interdiction*). Au mois de mai 1830, en qualité de juge d'instruction, il avait fait un rapport concluant à l'élargissement de Lucien de Rubempré, accusé de l'assassinat d'Esther Gobseck; mais le suicide du poète rendit inutile la mesure proposée; cette mort renversait momentanément les projets ambitieux du magistrat (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*). Camusot de Marville avait été président du tribunal de Mantes; en 1844, il était président de la cour royale de Paris et commandeur de la Légion d'honneur. A cette époque, il habitait dans une maison de la rue de Hanovre, achetée par lui en 1834, où il recevait son cousin le musicien Pons. Le président de Marville fut nommé député en 1846 (*Le Cousin Pons*).

Camusot de Marville (Madame), née Thirion (Marie-Cécile-Amélie), en 1798; fille d'un huissier du cabinet de Louis XVIII, femme du magistrat. — En 1814, elle fréquentait l'atelier du peintre Servin, qui faisait un cours pour les jeunes filles; cet atelier était divisé en deux clans : mademoiselle Thirion dirigeait le parti de la noblesse, quoique d'origine roturière, et persécutait Ginevra di Piombo, du parti bonapartiste (*La Vendetta*). En 1818, elle fut invitée, avec son père et sa mère, au fameux bal de César Birotteau; à cette époque, il était question de la marier à Camusot de Marville (*César Birotteau*). Ce mariage eut lieu en 1819, et, immédiatement, l'impérieuse jeune fille s'empara de l'esprit du juge, qu'elle faisait agir absolument à son gré et dans l'intérêt de son ambition déme-

surée : c'est elle qui amena l'élargissement du jeune d'Esgrignon en 1824, le suicide de Lucien de Rubempré en 1830; par elle, le marquis d'Espard faillit être interdit. Madame de Marville n'eut pas autant d'influence sur son beau-père, le vieux Camusot, qu'elle fatiguait beaucoup et qu'elle importunait singulièrement. Elle causa aussi, par ses mauvais procédés, la mort de Sylvain Pons, le « parent pauvre », dont elle recueillit avec son mari l'importante succession artistique (*Le Cabinet des Antiques. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin. — Le Cousin Pons*).

Camusot (Charles), fils des précédents, mort en bas âge, à une époque où ses parents ne possédaient ni leur terre ni leur titre de Marville, et où ils se trouvaient même dans une situation de fortune presque voisine de la gêne (*Le Cousin Pons*).

Camusot de Marville (Cécile). — *V.* Popinot (vicomtesse).

Canalis (Constant-Cyr-Melchior, baron de), poète (chef de l'école angélique), député, ministre, pair de France, membre de l'Académie française, commandeur de la Légion d'honneur, né à Canalis (Corrèze), en 1800. — Vers 1821, il devint l'amant de madame de Chaulieu, qui le poussa aux emplois les plus élevés et constamment le fit valoir, mais qui se montra toujours exigeante. Un peu plus tard, Canalis se trouvait, un soir, à l'Opéra, dans la loge de madame d'Espard, qui lui présentait Lucien de Rubempré. Dès 1824, il était le poète à la mode (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Illusions perdues*). En 1829, il demeurait rue Paradis-Poissonnière [1], n° 29, et était maître des requêtes au conseil d'État; c'est à cette époque qu'il fut en rapports avec Modeste Mignon et qu'il espéra pouvoir épouser cette opulente héritière (*Modeste Mignon*). Un peu après 1830, déjà consacré grand homme, il assistait chez mademoiselle des Touches, à une soirée où Henri de Marsay racontait son premier amour; Canalis prenait part à la conversation et prononçait, d'un accent emphatique, une tirade sur

1. Aujourd'hui rue Paradis tout court.

Napoléon (*La Peau de Chagrin. — Autre Étude de femme*). En 1838, il épousa la fille de Moreau (de l'Oise), qui lui apportait une très grosse dot (*Un Début dans la Vie*). En octobre 1840, il assistait, avec madame de Rochefide, à une représentation des Variétés, où Calyste du Guénic revit, après trois ans, cette femme dangereuse (*Béatrix*). En 1845, Canalis était montré à la Chambre des députés, par Léon de Lora, à Palafox Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*). En 1845, encore, il accepta d'être le témoin de Sallenauve se battant avec Maxime de Trailles. Canalis fut, d'ailleurs, toujours favorable à Sallenauve, et, en 1839, il contribua, par la parole et par le vote, à faire valider l'élection contestée du député d'Arcis (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Canalis (Baronne Melchior de), femme du précédent et fille de M. et madame Moreau (de l'Oise). — Vers le milieu du règne de Louis-Philippe, mariée assez récemment, elle fit un voyage eu Seine-et-Oise. Elle se dirigeait sur Beaumont et Presles. Madame de Canalis occupait, avec sa fille et l'académicien, le coupé de la diligence Pierrotin (*Un Début dans la Vie*).

Cane (Marco-Facino), dit le père Canet, vieillard aveugle, pensionnaire de l'hospice des Quinze-Vingts, exerçait à Paris, sous la Restauration, le métier de musicien. Il joua de la clarinette dans un bal d'ouvriers, rue de Charenton, à l'occasion du mariage de la sœur de madame Vaillant. — Il se disait Vénitien, prince de Varèse, descendant du fameux condottiere Facino Cane, dont les conquêtes passèrent au duc de Milan, et il racontait d'étranges histoires sur sa jeunesse patricienne. Il mourut en 1820, plus qu'octogénaire. Il était le dernier des Cane de la branche aînée, et transmit à Emilio Memmi, son parent, le titre de prince de Varèse (*Facino Cane. — Massimilla Doni*).

Canet (Le père). — Surnom du précédent.

Canquoëlle (Père), nom d'emprunt du policier Peyrade, sous la Restauration (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Cante-Croix (Marquis de), sous-lieutenant dans un des régiments qui passèrent à Angoulême, de novembre 1807 à mars 1808, pour aller en Espagne. — Colonel, à Wagram, le 6 juillet 1809, il n'avait que vingt-six ans; un boulet de canon lui écrasa sur le cœur le portrait de madame de Bargeton, éprise de lui (*Illusions perdues*).

Cantinet, ancien marchand de verreries, bedeau de l'église Saint-François, au Marais, à Paris, en 1845, demeurant rue d'Orléans[1]; paresseux et ivrogne (*Le Cousin Pons*).

Cantinet (Madame), femme du précédent, loueuse de chaises à l'église Saint-François. — Intronisée *in extremis* garde-malade de Sylvain Pons par Fraisier et Poulain, qui surent facilement la mettre dans leurs intérêts et la diriger (*Le Cousin Pons*).

Cantinet fils. — Il aurait pu être nommé suisse à l'église Saint-François, où son père et sa mère étaient employés; mais il avait préféré la carrière du théâtre : il était figurant au Cirque-Olympique[2] en 1845. Il désolait sa mère par une vie échevelée et des emprunts forcés à la bourse maternelle (*Le Cousin Pons*).

Capraja, noble Vénitien, dilettante émérite, ne vivant que par et pour la musique; surnommé *il Fanatico;* en relations avec le duc et la duchesse Cataneo et leurs amis (*Massimilla Doni*).

Carabine, surnom de Séraphine Sinet. — Voir ce nom

Carbonneau, médecin que le comte de Mortsauf, en 1820, parlait de consulter pour sa femme, au lieu du docteur Origet, dont il croyait avoir à se plaindre (*Le Lys dans la Vallée*).

Carcado (Madame de), fondatrice d'une œuvre de bienfaisance parisienne dans laquelle madame de la Baudraye fut nommée quêteuse, en mars 1843, par l'entremise des prêtres amis de madame Piédefer. — Cette nomination avait pour résultat important de faire rentrer dans le monde la « muse » égarée et plus que compromise par ses relations avec Lousteau (*La Muse du Département*).

1. Partie de la rue Charlot actuelle, et allant de la rue des Quatre-Fils à la rue de Poitou.

2. Situé alors boulevard du Temple; aujourd'hui, théâtre du Chatelet sur la place du même nom.

Cardanet (Madame de), grand'mère de madame de Senonches. (*Illusions perdues*).

Cardinal (Madame), revendeuse de poissons, à Paris, fille d'un sieur Toupillier, commissionnaire à charrette; veuve d'un fort de la halle; nièce de Toupillier, le pauvre de Saint-Sulpice, dont, en 1840, avec la complicité de Cérizet, elle cherchait à capter le trésor caché. — Cette femme avait trois sœurs, quatre frères et trois oncles qui auraient pu partager avec elle la succession du mendiant. Les manœuvres de madame Cardinal et de Cérizet furent déjouées par M. du Portail (Corentin) (*Les Petits Bourgeois*).

Cardinal (Olympe). — *V.* Cérizet (madame).

Cardot (Jean-Jérôme-Séverin), né en 1755. — Premier commis dans une vieille maison de soieries, au *Cocon d'or*, rue des Bourdonnais, il acheta cet établissement en 1793, au moment du *maximum*, et fit, en dix ans, une grande fortune, grâce à la dot de cent mille francs que lui apporta sa femme, une demoiselle Husson, dont il eut quatre enfants : deux filles, l'aînée mariée à Camusot, successeur de son beau-père, la seconde, Marianne, mariée à Protez, de la maison Protez et Chiffreville; deux fils, l'aîné, qui devint notaire, le cadet, Joseph, associé de la maison de droguerie Matifat. Cardot était le protecteur de la danseuse Florentine, qu'il avait découverte et lancée. Il demeurait, en 1822, à Belleville[1], dans l'une des premières maisons situées au-dessus de la Courtille; il était alors veuf depuis six ans. Oncle d'Oscar Husson; il s'était à peu près chargé du sort et de l'entretien de cet étourdi, mais tout changea, lorsque, par le vieillard, le jeune homme fut trouvé endormi, un matin, sur le canapé de Florentine, après une orgie où il avait dépensé de l'argent que lui avait confié son patron, l'avoué Desroches (*Un Début dans la Vie*. — *Illusions perdues*. — *La Rabouilleuse*). Cardot était en relations avec les Guillaume, marchands de draps, rue Saint-Denis (*La Maison du Chat qui pelote*). Il fut invité, avec tous ses enfants, au fameux bal donné

1. Hors Paris, à cette époque.

par César Birotteau, le 17 décembre 1818 (*César Birotteau*).

Cardot, fils aîné du précédent; notaire à Paris, successeur de Sorbier; né en 1794; marié à une demoiselle Chiffreville, d'une famille célèbre dans les produits chimiques. — Il eut de sa femme trois enfants : un fils, l'aîné, qui, en 1836, était quatrième clerc chez son père et devait lui succéder, mais rêvait la gloire littéraire; Félicie, qui épousa Berthier; une autre fille, née en 1824. Le notaire Cardot entretenait Malaga, au temps de Louis-Philippe (*La Muse du Département*. — *Un Homme d'Affaires*. — *Le Cabinet des Antiques*). En 1839, il fut chargé de liquider la succession de Marie Gaston (*Le Comte de Sallenauve*). Il était le notaire de Pierre Grassou, qui lui portait, tous les trois mois, ses économies (*Pierre Grassou*). Notaire également des Thuillier, il avait présenté, dans leur salon de la rue Saint-Dominique d'Enfer[1], en 1840, Godeschal, prétendant à la main de Céleste Colleville. Après avoir demeuré place du Châtelet[2], Cardot devint l'un des locataires de la maison achetée par les Thuillier, près de la Madeleine (*Les Petits Bourgeois*). En 1844, il était maire et député de Paris (*Le Cousin Pons*).

Cardot (Madame), née Chiffreville, femme du notaire Cardot; dévote, femme de bois, « vraie brosse de pénitence ». — Vers 1840, elle demeurait à Paris, avec son mari, place du Châtelet. A la même époque, la notaresse conduisait sa fille, Félicie, rue des Martyrs, chez Étienne Lousteau qu'elle rêvait alors pour gendre, mais que, finalement, elle repoussa, en raison de la vie décousue du journaliste (*La Muse du Département*).

Cardot (Félicie ou Félicité). — *V.* Berthier (madame).

Carigliano (Maréchal, duc de), l'un des illustres soldats de l'Empire, mari d'une demoiselle Malin de Gondreville, qu'il adorait, qui le trompait, à laquelle il obéissait et dont il avait peur (*La Maison du Chat qui pelote*). En 1819, le maréchal de Cari-

1. Aujourd'hui, rue Royer-Collard.
2. Depuis plus d'un quart de siècle, modifiée profondément.

gliano donna un bal, où Eugène de Rastignac fut présenté par sa cousine, la vicomtesse de Beauséant, et où il fit ainsi ses débuts dans le grand monde (*Le Père Goriot*). Il possédait, sous la Restauration, près de l'Élysée-Bourbon, un bel hôtel qu'il vendit à M. de Lainty (*Sarrasine*).

Carigliano (Duchesse de), femme du précédent, fille du sénateur Malin de Gondreville. — Elle était, à la fin de l'Empire, alors âgée de trente-six ans, la maîtresse du jeune colonel d'Aiglemont et presque en même temps celle du peintre Sommervieux, récemment marié à Augustine Guillaume. La duchesse de Carigliano reçut la visite de madame de Sommervieux et lui donna les conseils les plus ingénieux sur la manière de reconquérir son mari et de se l'attacher à jamais par la coquetterie (*La Maison du Chat qui pelote*). En 1821-1822, elle avait une loge à l'Opéra auprès de madame d'Espard; Sixte du Châtelet l'y vint saluer, le soir-même où Lucien de Rubempré, tout nouvellement arrivé à Paris, fit si piètre figure dans ce théâtre, auprès de madame de Bargeton (*Illusions perdues*). C'est la duchesse de Carigliano qui, après de grands efforts, découvrit une femme noble pour le général de Montcornet, mademoiselle de Troisville (*Les Paysans*). Duchesse napoléonienne, madame de Carigliano n'en était pas moins dévouée aux Bourbons et attachée particulièrement à la duchesse de Berry; lancée aussi dans la plus haute dévotion, elle venait, presque chaque année, faire une retraite aux Ursulines d'Arcis-sur-Aube. En 1839, les amis de Sallenauve comptaient sur l'appui de la duchesse pour le faire nommer député (*Le Député d'Arcis*).

Carmagnola (Giambattista), vieux gondolier de Venise, en 1820; entièrement à la dévotion d'Emilio Memmi (*Massimilla Doni*).

Carnot (Lazare-Nicolas-Marguerite), né à Nolay (Côte-d'Or), en 1753, mort en 1823. En juin 1800, étant ministre de la guerre, il assistait, avec Talleyrand, Fouché et Siéyès, à un conciliabule tenu rue du Bac, au ministère des relations extérieures, et où se méditait le renversement du premier consul Bonaparte (*Une Ténébreuse Affaire*).

Caroline (Mademoiselle), nom sous lequel la duchesse de Langeais, en 1818-1819, partit pour l'Espagne comme femme de chambre de lady Julia Hopwood, après son aventure avec le général de Montriveau (*Histoire des Treize*. — *La Duchesse de Langeais*.

Caroline (Mademoiselle), sous l'Empire, gouvernante des quatre enfants de M. et madame de Vandenesse, dont les trois connus sont : Charles, Félix et madame de Listomère. Elle était « terrible » (*Le Lys dans la Vallée*).

Caroline, à Paris, rue Saint-Dominique-Saint-Germain[1], entre 1827 et 1828, femme de chambre de la marquise de Listomère, quand celle-ci reçut une lettre d'Eugène de Rastignac destinée à Delphine de Nucingen (*Étude de femme*).

Caroline, servante des Thuillier, en 1840 (*Les Petits Bourgeois*).

Caron, avocat chargé des affaires de mademoiselle Gamard, à Tours, en 1826. — Il agit contre l'abbé François Birotteau (*Le Curé de Tours*).

Carpentier, ancien capitaine des armées impériales, retiré à Issoudun sous la Restauration. — Il avait une place à la mairie ; il s'allia par son mariage à l'une des familles les plus considérables de la ville, les Borniche-Héreau. Ami intime du capitaine d'artillerie Mignonnet, dont il partageait l'aversion pour le commandant Maxence Gilet, il fut, avec lui, le témoin de Philippe Bridau dans son duel avec le chef des chevaliers de la désœuvrance (*La Rabouilleuse*).

Carpi (Benedetto), geôlier d'une prison de Venise, où était détenu Facino Cane, entre 1760 et 1770. — Acheté par le prisonnier, il prit la fuite avec lui, emportant une partie du trésor secret de la République ; mais il périt presque aussitôt en mer, dans une traversée (*Facino Cane*).

1. Depuis 1835, rue Saint-Dominique (tout court).

Carthagenova, basse superbe du théâtre de la Fenice à Venise. — Il chantait, en 1820, le *Moïse* de Rossini, avec Genovese et la Tinti, devant le duc et la duchesse Cataneo, Capraja, Emilio Memmi et Marco Vendramini (*Massimila Doni*).

Cartier, jardinier du quartier Montparnasse à Paris, au temps de Louis-Philippe. — En 1838, il fournissait à M. Bernard (le baron de Bourlac) des fleurs pour sa fille Vanda (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Cartier (Madame), femme du précédent, approvisionnait de lait, d'œufs et d'herbes madame Vauthier, concierge d'un pauvre hôtel du boulevard Montparnasse, et M. Bernard, locataire de l'immeuble (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Casa-Réal (Duc de), frère cadet de madame Balthazar Claës. — allié aux Évangélista, de Bordeaux; d'une famille illustre sous la monarchie espagnole; sa sœur avait renoncé à la succession de père et mère, afin de lui procurer un mariage digne de la noble maison. Il mourut jeune, en 1805, laissant à madame Claës une assez grosse fortune en argent (*La Recherche de l'Absolu. — Le Contrat de Mariage*).

Castagnould, second du *Mignon*, joli brick de cent tonneaux, dont Charles Mignon était le capitaine et le propriétaire, et avec lequel il fit des voyages au long cours et des affaires considérables, de 1826 à 1829. — Castagnould était un Provençal et un ancien serviteur de la famille Mignon (*Modeste Mignon*).

Castanier (Rodolphe), ancien chef d'escadron dans les dragons, sous l'Empire. — Caissier du baron de Nucingen, sous la Restauration, décoré de la Légion d'honneur, il entretint madame de la Garde (Aquilina) et, pour elle, contrefit, en 1821, la signature du banquier sur une lettre de change d'une valeur considérable. L'Anglais John Melmoth le tira de ce mauvais pas, en échangeant son individualité contre celle de l'ancien officier. Castanier eut ainsi toute-puissance, mais s'en dégoûta promptement, et, par le même

procédé d'échange, la transmit à un financier nommé Claparon. Castanier était du Midi; il avait servi depuis l'âge de seize ans jusqu'à près de quarante ans (*Melmoth réconcilié*).

Castanier (Madame), femme du précédent, mariée sous le premier Empire. — Sa famille, de la bourgeoisie de Nancy, trompa Castanier sur le chiffre de la dot et sur celui des « espérances » ; madame Castanier était vertueuse, laide et d'humeur aigre; séparée de son mari, à l'amiable, depuis plusieurs années, elle vivait, en 1821, aux environs de Strasbourg (*Melmoth réconcilié*).

Casteran (De), très ancienne famille noble de la Normandie, alliée à Guillaume le Conquérant; apparentée aux Verneuil, aux Esgrignon, aux Troisville. — Ce nom se prononce *Cateran;* tantôt il prend un accent aigu sur l'*e*, tantôt il l'abandonne. Une demoiselle Blanche de Casteran fut la mère de mademoiselle de Verneuil et mourut abbesse de Notre-Dame de Séez (*Les Chouans*). En 1807, en Normandie, des Casteran accueillaient madame de la Chanterie, alors veuve (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). Un marquis et une marquise de Casteran, vieux alors, fréquentaient, en 1822, le salon du marquis d'Esgrignon, à Alençon (*Le Cabinet des Antiques*). La marquise de Rochefide, née Béatrix-Maximilienne-Rose de Casteran, était la fille cadette d'un marquis de Casteran, qui voulait marier ses deux filles sans dot, afin de réserver toute sa fortune au comte de Casteran, son fils (*Béatrix*). Un comte de Casteran, gendre du marquis de Troisville, parent de madame de Montcornet, était préfet d'un département de la Bourgogne, entre 1820 et 1825 (*Les Paysans*).

Cataneo (Duc), noble Sicilien, né en 1773; premier mari de Massimilla Doni. — Ruiné physiquement par l'abus de toutes les jouissances dès avant son mariage, il n'exerçait en aucune façon ses prérogatives d'époux et ne vivait plus que par et pour la musique. Très riche, il avait fait élever Clara Tinti, découverte par lui tout enfant et simple servante d'auberge : la jeune fille était devenue, par ses soins, la célèbre prima donna du théâtre de la Fenice à Venise, en 1820. Le merveilleux ténor Genovese, du même théâtre,

appartenait également au duc Cataneo, qui le soldait fort cher pour ne chanter qu'avec la Tinti. Le duc Cataneo, d'une tournure ridicule, « semblait avoir pris à tâche de justifier le Napolitain que Serolémo met toujours en scène sur son théâtre de marionnettes » (*Massimilla Doni*).

Cataneo (Duchesse), née Massimilla Doni, femme du précédent; remariée à Emilio Memmi, prince de Varèse. — *V.* Varèse (princesse de).

Catherine, vieille femme au service de M. et madame Saillard, en 1824 (*Les Employés*).

Catherine, femme de chambre de Laurence de Cinq-Cygne et sa sœur de lait, jolie fille de dix-neuf ans en 1803. — Catherine était, ainsi que Gothard, dans les secrets de sa maîtresse, dont elle favorisait toutes les tentatives (*Une Ténébreuse Affaire*).

Cavalier, associé de Fendant; tous deux libraires-éditeurs-commissionnaires rue Serpente, à Paris, en 1821. — Cavalier voyageait pour la maison, qui était sous la raison sociale Fendant et Cavalier. Les deux associés firent faillite, peu de temps après avoir publié, sans aucun succès, le fameux roman de Lucien de Rubempré, *l'Archer de Charles IX*, dont ils avaient changé le titre en une dénomination bizarre (*Illusions perdues*). En 1838, une maison Cavalier publia *l'Esprit des Lois modernes*, du baron de Bourlac, et partagea les bénéfices avec l'auteur (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Cayron, Languedocien, petit marchand de parapluies, d'ombrelles, et de cannes, rue Saint-Honoré, dans une maison mitoyenne de celle qui était habitée, en 1818, par le parfumeur Birotteau. — Avec le consentement de son propriétaire (Molineux), Cayron céda à son voisin deux pièces qu'il avait au-dessus de sa boutique; il fit de mauvaises affaires et disparut subitement, peu de temps après le grand bal donné par Birotteau. Cayron admirait et implorait Birotteau, qu'il accompagna, cour Batave (quartier Saint-Denis)[1], chez Molineux (*César Birotteau*).

1. Aujourd'hui, rue Berger.

Célestin, valet de chambre de Lucien de Rubempré, à Paris, quai Malaquais, dans les dernières années du règne de Charles X (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Cérizet, orphelin de l'hospice des Enfants-Trouvés, de Paris; né en 1802. — Apprenti chez les célèbres typographes Didot, il y fut remarqué par David Séchard, qui l'emmena à Angoulême et l'employa dans son imprimerie, où Cérizet remplit les triples fonctions de metteur en pages, de compositeur et de prote. Bientôt, il trahit son maître et, d'intelligence avec les frères Cointet, rivaux de David Séchard, il se rendit acquéreur de son fonds (*Illusions perdues*). Ensuite, il fut acteur en province, gérant de journaux libéraux sous la Restauration, sous-préfet au commencement du règne de Louis-Philippe, et enfin homme d'affaires. Dans cette dernière position, il fut condamné à deux ans de prison pour escroqueries. Après avoir été l'associé de Georges d'Estourny, puis de Claparon, il tomba dans la misère et devint expéditionnaire au greffe de la justice de paix, dans le quartier Saint-Jacques; en même temps, il entreprit de prêter à la petite semaine et acquit une certaine aisance à spéculer sur les pauvres gens. Quoique absolument délabré par ses vices, Cérizet épousa Olympe Cardinal, vers 1840. A cette époque, il était mêlé aux intrigues de Théodose de la Peyrade et aux intérêts de Jérôme Thuillier. Il avait successivement habité, à Paris, la rue du Gros-Chenet[1], la rue Chabannais et la rue des Poules[2], au coin de la rue des Postes. En 1833, s'étant rendu acquéreur d'une créance signée Maxime de Trailles, il parvint, par des ruses de Scapin, à en obtenir le remboursement intégral (*Un Homme d'Affaires. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Petits Bourgeois*).

Cérizet (Olympe Cardinal, femme), née vers 1824, fille de madame Cardinal, marchande de poisson. — Actrice à Bobino (Luxembourg)[3], puis aux Folies-Dramatiques[4], où elle débuta dans *le Télégraphe*

1. Devenue rue du Sentier.

2. Maintenant, rue Laromiguière.

3. Théâtre qui formait, il y a vingt ans encore, l'un des angles des rues Madame et de Fleurus et avait, aux environs de cette année 1840, Tournemine pour directeur.

4. Direction Mourier, boulevard du Temple, jusqu'en 1862. Les premiers pri-

de l'Amour. D'abord maîtresse d'un premier comique, elle eut ensuite pour amant Julien Minard ; elle reçut du père de ce dernier trente mille francs, pour renoncer à son fils. Cet argent constitua sa dot et contribua à amener son mariage avec Cérizet (*Les Petits Bourgeois*).

Césarine, ouvrière blanchisseuse à Alençon. — Maîtresse du chevalier de Valois et mère d'un enfant qu'on attribuait au vieux noble ; on disait même, dans la ville, en 1816, qu'il avait épousé secrètement Césarine. Ces bruits chagrinaient d'autant plus le chevalier qu'il espérait, à cette époque, mademoiselle Cormon. Césarine, légataire universelle de son amant, n'en recueillit pourtant que six cents livres de rente (*La Vieille Fille*).

Césarine, petite danseuse à l'Opéra de Paris, en 1822, de la connaissance de Philippe Bridau, qui eut, un moment, l'idée de la détacher auprès de son oncle Rouget, à Issoudun (*La Rabouilleuse*).

Chabert (Hyacinthe, dit), comte, grand-officier de la Légion d'honneur, colonel d'un régiment de cavalerie. — Laissé pour mort sur le champ de bataille d'Eylau (7-8 février 1807), il fut guéri à Heilsberg, puis enfermé à l'hospice des fous de Stuttgard. Revenu en France après la chute de l'Empire, il vivait, en 1818, très pauvrement, rue du Petit-Banquier, à Paris, chez le nourrisseur Vergniaud, ancien sous-officier de son régiment. Après avoir cherché à faire valoir, sans scandale, ses droits auprès de Rose Chapotel, sa femme, remariée au comte Ferraud, il retomba dans la misère et fut condamné pour vagabondage. Il finit son existence à l'hospice de Bicêtre ; il était sorti de l'hospice des Enfants-Trouvés (*Le Colonel Chabert*). La scène parisienne s'empara, par deux fois, à vingt ans d'intervalle, de cette poignante histoire : le Vaudeville de la rue de Chartres monta, en 1832, un *Colonel Chabert*[1], drame en deux actes, signé : Louis Lurine et Jacques Arago, et, plus tard, le théâtre Beaumarchais

vilégiés ou directeurs du théâtre, inauguré en janvier 1831, furent Allaux aîné et Léopold, mais pendant fort peu de temps. Allaux en avait été l'architecte. Il bâtit la salle sur l'emplacement de l'ancien Ambigu incendié, reconstruit boulevard Saint-Martin.

1. Joué, pour la première fois, par Volnys et madame Doche.

(direction Bartholy) donna un autre *Colonel Chabert*, avec ce sous-titre : *la Femme à deux Maris*, auteur : Paul de Faulquemont.

Chabert (Madame), née Rose Chapotel. — *V.* Ferraud (comtesse).

Chaboisseau, ancien libraire, escompteur de la librairie, quelque peu usurier, millionnaire, demeurant, en 1821-1822, quai Saint-Michel, où il traita une affaire avec Lucien de Rubempré, amené par Lousteau (*Illusions perdues*). — Ami de Gobseck et de Gigonnet, il fréquentait, comme eux, en 1824, le café Thémis, situé à l'angle de la rue Dauphine et du quai des Augustins (*Les Employés*). Sous Louis-Philippe, il était en rapports avec la société Cérizet-Claparon (*Un Homme d'Affaires*).

Chaffaroux, entrepreneur de bâtiments, l'un des créanciers de César Birotteau (*César Birotteau*), oncle de Claudine Chaffaroux, qui devint madame du Bruel. — Riche et célibataire, il aimait beaucoup sa nièce : elle l'avait aidé à se lancer dans les affaires. Il mourut dans la seconde moitié du règne de Louis-Philippe, laissant quarante mille francs de rente à l'ancienne danseuse (*Un Prince de la Bohème*). En 1840, il fit divers travaux dans une maison inachevée des environs de la Madeleine, achetée par les Thuillier (*Les Petits Bourgeois*). Chaffaroux pouvait être des environs de Paris, de Nanterre, qu'il habita, du moins à une certaine époque.

Chamarolles (Mesdemoiselles) dirigeaient, à Bourges, au commencement du siècle, un pensionnat de jeunes filles qui jouissait d'une grande réputation départementale et où furent élevées Anna Grossetête, mariée plus tard au troisième fils du comte de Fontaine, et Dinah Piédefer, devenue par la suite madame de la Baudraye (*La Muse du Département*).

Champagnac, chaudronnier de Limoges, Auvergnat, veuf. — Jérôme-Baptiste Sauviat épousa, en 1797, la fille de Champagnac, âgée d'au moins trente ans (*Le Curé de Village*).

Champignelles (De), illustre famille de la Normandie. — En 1822,

à Bayeux, un marquis de Champignelles était le chef de la maison princière du pays; par ses alliances, cette famille tenait aux Navarreins, aux Blamont-Chauvry, aux Beauséant. C'est ce marquis de Champignelles qui introduisit Gaston de Nueil chez madame de Beauséant (*La Femme abandonnée*). Un M. de Champignelles — peut-être le même — présenta, avec MM. de Beauséant et de Verneuil, madame de la Chanterie à Louis XVIII, au commencement de la Restauration. La baronne de la Chanterie était, d'ailleurs, une Champignelles (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Champion (Maurice), jeune garçon de Montégnac (Haute-Vienne), fils du maître de poste de cette commune; employé comme garçon d'écurie chez madame Graslin, au temps de Louis-Philippe (*Le Curé de Village*).

Champlain (Pierre), vigneron, voisin du fou Margaritis, à Vouvray, en 1831 (*L'Illustre Gaudissart*).

Champy (Madame de), nom donné à Esther Gobseck, par le baron de Nucingen, d'un petit bien qu'il lui avait acheté (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Chandour (Stanislas de), né en 1781; l'un des habitués du salon des Bargeton à Angoulême et le « beau » de cette société. — En 1821, il était décoré; il obtenait quelques succès auprès des femmes par des plaisanteries graveleuses dans le genre du XVIIIe siècle. Ayant colporté dans la ville une calomnie sur les rapports de madame de Bargeton avec Lucien de Rubempré, il fut provoqué en duel par le mari et reçut une balle dans le cou, blessure qui lui causa une espèce de torticolis perpétuel (*Illusions perdues*).

Chandour (Amélie de), femme du précédent; belle parleuse, mais persécutée par un asthme inavoué. — Elle se posait, dans Angoulême, comme l'antagoniste de son amie, madame de Bargeton (*Illusions perdues*).

Chanor, associé de Florent, tous deux fabricants et marchands

de bronze, rue des Tournelles, à Paris, sous Louis-Philippe. — Wenceslas Steinbock, d'abord apprenti dans la maison, travailla ensuite pour elle (*La Cousine Bette*). En 1845, Frédéric Brunner avait une chaîne de montre et une pomme de canne sortant de chez Florent et Chanor (*Le Cousin Pons*).

Chantonnit, maire des Riceys, près de Besançon, entre 1830 et 1840. — Il était originaire de Neuchatel (en Suisse) et républicain; il eut un procès avec les Watteville ; Albert Savarus plaida pour eux contre Chantonnit (*Albert Savarus*).

Chapeloud (L'abbé), chanoine de l'église Saint-Gatien de Tours. — Ami intime de l'abbé Birotteau, il lui laissa, en mourant (1824), un mobilier et une bibliothèque représentant une assez grande valeur et qui avaient été ardemment désirés par le naïf prêtre (*Le Curé de Tours*).

Chaperon (L'abbé), curé de Nemours (Seine-et-Marne), depuis le rétablissement du culte après la Révolution ; né en 1755, mort en 1841 dans cette ville. — Ami du docteur Minoret, il participa à l'éducation d'Ursule Mirouet, nièce du médecin. On le surnommait « le Fénelon du Gâtinais ». Il eut pour successeur le curé de Saint-Lange, le prêtre qui avait essayé de consoler par la religion madame d'Aiglemont en proie au désespoir (*Ursule Mirouet*).

Chapotel (Rose), nom de famille de madame Chabert, devenue ensuite comtesse Ferraud. — Voir ce dernier nom.

Chapoulot (M. et madame), anciens passementiers de la rue Saint-Denis, en 1845 ; locataires de la maison habitée par Pons et Schmucke, rue de Normandie. — Un soir que M. et madame Chapoulot, accompagnés de leur fille Victorine, revenaient du théâtre de l'Ambigu-Comique[1],

1. Ce théâtre n'était plus situé au boulevard du Temple depuis la fin du règne de Charles X et était dirigé, boulevard Saint-Martin, par Antony Béraud. La salle du boulevard dit du Crime fut incendiée le 14 juillet 1827. Celle du boulevard Saint-Martin fut ouverte, sur l'emplacement de l'hôtel Lambonne, le 7 juin 1829, avec *la Muse du Boulevard*, comme prologue d'inauguration.

ils rencontrèrent dans l'escalier Héloïse Brisetout, et une petite scène conjugale s'ensuivit (*Le Cousin Pons*).

Chapuzot (M. et madame), portiers de Marguerite Turquet, dite Malaga, rue des Fossés-du-Temple[1], à Paris, en 1836; ensuite ses domestiques et ses confidents, lorsqu'elle fut entretenue par Thaddée Paz (*La Fausse Maîtresse*).

Chapuzot, chef de division à la préfecture de police, au temps de Louis-Philippe; visité et consulté, en 1843, par Victorin Hulot, au sujet de madame de Saint-Estève (*La Cousine Bette*).

Chardin (Le père), vieil ouvrier matelassier, ivrogne. — En 1843, il servait d'intermédiaire entre le baron Hulot, dissimulé sous le nom de père Thoul, et la cousine Bette, qui cachait à la famille son chef indigne (*La Cousine Bette*).

Chardin, fils du précédent. — D'abord garde-magasin de Johann Fischer, fournisseur de vivres pour le ministère de la guerre dans la province d'Oran de 1838 à 1841; ensuite claqueur dans un théâtre, sous Braulard, et alors désigné par le nom d'Idamore. Frère d'Élodie Chardin, qu'il procura au père Thoul, afin de supplanter Olympe Bijou, dont il était, d'ailleurs, l'amant. Après Olympe Bijou, Chardin eut pour maîtresse, en 1843, une jeune première du théâtre des Funambules[2] (*La Cousine Bette*).

Chardin (Élodie), sœur de Chardin, dit Idamore; repriseuse de dentelles, maîtresse du baron Hulot (père Thoul) en 1843. — Elle demeurait alors, avec lui, rue des Bernardins, n° 7; elle avait succédé à Olympe Bijou dans l'affection du vieillard (*La Cousine Bette*).

Chardon, ancien chirurgien des armées de la République, établi pharmacien à Angoulême, sous l'Empire. — Il s'était occupé des moyens de guérir la goutte et il avait également songé à remplacer le papier fait de chiffons par du papier végétal, à l'exemple des Chinois. Il mourut, au commencement de la Restauration, à Paris, où il était

1. Cette rue n'existe plus depuis 1863.
2. Démoli en juin 1862.

venu solliciter l'approbation de l'Académie des sciences, désespéré de n'avoir obtenu aucun résultat, laissant dans la misère une femme et deux enfants (*Illusions perdues*).

Chardon (Madame), née Rubempré, femme du précédent. — Dernier rejeton d'une illustre famille; sauvée de l'échafaud, en 1793, par le chirurgien militaire Chardon qui la déclara enceinte de ses œuvres et l'épousa ensuite, malgré leur commune pauvreté. Réduite à la misère par la mort subite de son mari, elle gardait les malades sous le nom de madame Charlotte. Elle adorait ses deux enfants, Ève et Lucien. Madame Chardon mourut en 1827 (*Illusions perdues*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Chardon (Lucien). — *V.* Rubempré (Chardon de).

Chardon (Ève). — *V.* Séchard (madame David).

Charel (Les), honnêtes fermiers des environs d'Alençon, père et mère d'Olympe Charel, qui devint la femme de Michaud, le garde général des propriétés du général de Montcornet (*Les Paysans*).

Chargebœuf (Marquis de), gentilhomme champenois, né en 1739, chef de la maison de Chargebœuf, au temps du Consulat et de l'Empire. — Ses propriétés s'étendaient du département de Seine-et-Marne dans celui de l'Aube. Parent des Hauteserre et des Simeuse, qu'il chercha à faire rayer de la liste des émigrés en 1804 et qu'il assista dans le procès où ils furent impliqués après l'enlèvement du sénateur Malin. Parent également de Laurence de Cinq-Cygne. Les Chargebœuf et les Cinq-Cygne avaient une même origine, le nom franc Duineff leur était commun; Cinq-Cygne devint le nom de la branche cadette des Chargebœuf. Le marquis de Chargebœuf était en relations avec Talleyrand, par l'entremise duquel il fit remettre une pétition au premier consul Bonaparte. M. de Chargebœuf semblait comme rallié au nouvel ordre de choses issu de 89; tout au moins témoignait-il beaucoup de prudence politique. Sa famille comptait pourtant de vieux titres de noblesse datant des croisades : son nom vient de l'exploit d'un écuyer de saint-Louis en Égypte (*Une Ténébreuse Affaire*. — *Pierrette*).

Chargebœuf (Madame de), mère de Bathilde de Chargebœuf, qui épousa Denis Rogron. — Elle vivait, avec sa fille, à Troyes, sous la Restauration; elle était pauvre et avait grand air (*Pierrette*).

Chargebœuf (Bathilde de), fille de la précédente; elle épousa Denis Rogron. — *V.* Rogron (madame).

Chargebœuf (Melchior-René, vicomte de), de la branche pauvre des Chargebœuf. — Nommé sous-préfet d'Arcis-sur-Aube, en 1815, par la protection de madame de Cinq-Cygne, sa parente, il y connut madame Séverine Beauvisage; ils s'aimèrent, et une fille, appelée Cécile-Renée, naquit de leurs relations (*Le Député d'Arcis*). En 1820, le vicomte de Chargebœuf passa à Sancerre, où il fut en relations avec madame de la Baudraye; elle aurait probablement « accepté ses soins », quand il fut nommé préfet et quitta la ville (*La Muse du Département*). Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, le vicomte de Chargebœuf occupait un haut emploi administratif au chemin de fer d'Orléans. Il résidait à Paris; il y revit la femme de Philéas Beauvisage et alla jusqu'à la compromettre (*La Famille Beauvisage*).

Chargebœuf (De), secrétaire du procureur général de Granville, à Paris, en 1830; c'était alors un jeune homme. — Il fut chargé par le magistrat d'organiser les funérailles de Lucien de Rubempré, de façon à ce qu'on pût croire qu'il était mort libre et chez lui, quai Malaquais (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Chargegrain (Louis), aubergiste de Littray, en Normandie. — Affilié aux Brigands, il fut impliqué dans le procès des chauffeurs de Mortagne, en 1809, et acquitté (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Charles, prénom d'un jeune peintre assez farceur, qui, en 1819, prenait ses repas à la pension Vauquer. — Un répétiteur de collège et un employé du Muséum, très enjoués, lui donnaient la réplique dans ses plaisanteries, dont Goriot était souvent l'objet (*Le Père Goriot*).

Charles, jeune impertinent, tué dans un duel au pistolet par

Raphaël de Valentin à Aix (Savoie), en 1831. Charles se vantait d'avoir été « reçu bachelier au tir de Lepage à Paris et docteur chez Lozès, « le roi du fleuret » (*La Peau de Chagrin*).

Charles, valet de chambre de M. d'Aiglemont, à Paris, en 1823. — Le marquis se plaignait de la négligence de son domestique (*La Femme de trente ans*).

Charles, valet de pied du comte de Montcornet aux Aigues (Bourgogne), en 1823. — Il faisait, pour le mauvais motif, un doigt de cour à Catherine Tonsard et était encouragé dans ses projets galants par Fourchon, le grand-père maternel de cette fille, qui était désireux d'introduire une espionne au château. Dans la lutte des paysans contre les Aigues, Charles était plutôt avec les paysans : « Sortie du peuple, la livrée lui reste attachée » (*Les Paysans*).

Charlotte, grande dame, duchesse, veuve sans enfants. — Aimée de Marsay, qui n'avait alors que dix-sept ans, elle avait six ans de plus que lui ; elle le trompait, il s'en vengea en lui donnant une rivale. Elle mourut jeune, d'une pulmonie ; son mari était un homme d'État (*Autre Étude de femme*).

Charlotte (Madame), nom pris, en 1821, à Angoulême, par madame Chardon, obligé de se faire garde-malade (*Illusions perdues*).

Châtelet (Sixte, baron du), né en 1776, était né tout simplement Sixte Châtelet. — Il se qualifia lui-même, dès 1806, et fut nommé baron, plus tard, sous l'Empire. Il commença sa carrière, à titre de secrétaire des commandements d'une princesse impériale, puis entra dans la diplomatie, et enfin, sous la Restauration, fut nommé, par M. de Barante, directeur des contributions indirectes à Angoulême, où il connut madame de Bargeton qu'il épousa, quand elle devint veuve, à la fin de 1821 : il était alors préfet de la Charente (*Illusions perdues*). En 1824, il était comte et député (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Châtelet accompagna le général marquis Armand de Montriveau dans un voyage périlleux et célèbre entrepris en Égypte (*Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*).

Châtelet (Marie-Louise-Anaïs de Nègrepelisse, baronne du), née en 1785, cousine par alliance de la marquise d'Espard, mariée en 1803 à M. de Bargeton, d'Angoulême ; veuve en 1821 et remariée au baron Sixte du Châtelet, préfet de la Charente. — Un moment éprise de Lucien de Rubempré, elle l'entraîna à sa suite dans un voyage que la médisance provinciale et l'ambition l'obligèrent de faire à Paris[1], et, là, elle abandonna son jeune amant, à l'instigation de Châtelet et de madame d'Espard (*Illusions perdues*). En 1824, madame du Châtelet assistait aux soirées de madame Rabourdin (*Les Employés*). Sous la direction de l'abbé Niolant (ou Niollant), madame du Châtelet, orpheline de mère, avait été élevée un peu trop virilement, à l'Escarbas, petit bien paternel situé près de Barbezieux (*Illusions perdues*).

Chatillonest (De), ancien militaire ; père de la marquise d'Aiglemont; il la vit, avec peine, épouser le brillant colonel, son cousin (*La Femme de trente ans*). La devise de la maison de Chatillonest (ou Chastillonest) était : *Fulgens, sequar* (brillante, je te suivrai). Jean Butscha avait mis cette devise sur son cachet, au-dessous d'une étoile (*Modeste Mignon*).

Chaudet (Antoine-Denis), sculpteur et peintre, né à Paris en 1763, s'intéressa à la vocation naissante de Joseph Bridau (*La Rabouilleuse*).

Chaulieu (Henri, duc de), né en 1773, pair de France, l'un des gentilshommes de la cour de Louis XVIII et de celle de Charles X, principalement en faveur sous le second de ces rois. — Après avoir été ambassadeur de France à Madrid, il était, au commencement de 1830, ministre des affaires étrangères. Il eut trois enfants : le duc de Rhétoré, l'aîné ; un second fils qui devint, par son mariage avec Madeleine de Mortsauf, duc de Lenoncourt-Givry, et une fille, Armande-Louise-Marie, qui épousa d'abord le baron de Macumer, et, devenue veuve, le poète Marie Gaston (*Mémoires de Deux Jeunes*

1. Elle séjourna successivement rue de l'Échelle, hôtel du Gaillard-Bois (disparu), et rue de Luxembourg, actuellement rue Cambon.

Mariées. — Modeste Mignon. — La Rabouilleuse). Le duc de Chaulieu, en relations avec les Grandlieu, leur avait promis d'obtenir le titre de marquis pour Lucien de Rubempré, prétendant à la main de leur fille Clotilde (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Le duc de Chaulieu vivait, à Paris, sur le pied d'une grande intimité avec ces mêmes Grandlieu, de la branche aînée ; plus d'une fois il s'intéressa fort à leurs affaires de famille : il employa Corentin pour éclairer les ténébreux côtés de l'existence du fiancé de Clotilde (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Précédemment, M. de Chaulieu faisait partie d'un grave conseil assemblé afin de tirer d'un pas difficile une alliée des Grandlieu, madame de Langeais (*Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*).

Chaulieu (Éléonore, duchesse de), femme du précédent. — Amie de M. d'Aubrion, elle cherchait à le détourner de faire épouser mademoiselle d'Aubrion par Charles Grandet (*Eugénie Grandet*). Elle fut longtemps la maîtresse du poète Canalis, bien plus jeune qu'elle ; elle le protégeait, le poussait dans le monde, dans la vie publique, mais, très jalouse, le surveillait étroitement. A cinquante ans, elle le retenait encore. Madame de Chaulieu donnait à son mari les trois enfants désignés dans la biographie du duc. Sa hauteur et sa coquetterie la rendirent peu accessible aux sentiments maternels. Durant la dernière année de la seconde Restauration, Éléonore de Chaulieu suivit, non loin de Rosny, route de Normandie, une chasse presque royale, où ses intérêts de cœur se trouvaient engagés (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Modeste Mignon*).

Chaulieu (Armande-Louise-Marie de), fille du duc et de la duchesse de Chaulieu. — *V.* Marie Gaston (madame).

Chaussard (Les frères), aubergistes à Louvigny (Orne), anciens gardes-chasse de la terre de Troisville, impliqués dans le procès dit des chauffeurs de Mortagne, en 1809. — Chaussard, l'aîné, condamné à vingt ans de travaux forcés, fut envoyé au bagne et, plus tard, reçut sa grâce de l'Empereur. Chaussard, cadet, contumax, fut condamné à mort ; quelque temps après, il fut jeté à la mer par M. de Boislaurier pour avoir trahi la cause des chouans. Un troisième Chaus-

sard, embauché dans la police par Contenson, fut assassiné dans une affaire nocturne (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Chavoncourt (De), gentilhomme de Besançon, très estimé dans la ville, représentant une vieille famille parlementaire. — Député sous Charles X, l'un des fameux 221 qui signèrent l'adresse au roi le 18 mars 1830, il fut réélu sous Louis-Philippe. Père de trois enfants et ne possédant qu'un assez mince revenu. La famille de Chavoncourt était en relations avec les Watteville (*Albert Savarus*).

Chavoncourt (Madame de), femme du précédent, et l'une des belles femmes de Besançon. — Née vers 1794, mère de trois enfants, elle gouvernait sagement la maison avec les médiocres ressources dont elle disposait (*Albert Savarus*).

Chavoncourt (De), né en 1812. — Fils de M. et madame de Chavoncourt, de Besançon; camarade de collège et ami intime de M. de Vauchelles (*Albert Savarus*).

Chavoncourt (Victoire de), deuxième enfant et fille aînée de M. et madame de Chavoncourt; née entre 1816 et 1817. — M. de Vauchelles était, en 1834, dans l'intention de l'épouser (*Albert Savarus*).

Chavoncourt (Sidonie de), troisième et dernier enfant de M. et madame de Chavoncourt, de Besançon; née en 1818 (*Albert Savarus*).

Chazelle, employé au ministère des finances, dans le bureau de M. Baudoyer, en 1824. — Marié, tyrannisé par sa femme et voulant paraître libre; se querellant sans cesse, pour les motifs et sur les sujets les plus futiles, avec Paulmier, qui était célibataire. L'un fumait, l'autre prisait; cette manière différente d'absorber le tabac était l'un des sujets de discussions continuelles entre Chazelle et Paulmier (*Les Employés*).

Chelius, médecin d'Heidelberg, avec qui Halpersohn corres-

pondait, du temps de Louis-Philippe (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Chervin, brigadier de gendarmerie à Montégnac, près de Limoges, en 1829 (*Le Curé de Village*).

Chesnel ou **Choisnel**, notaire à Alençon, au temps de Louis XVIII; né en 1753. — Ancien intendant de la maison de Gordes, ainsi que de la famille d'Esgrignon, dont il avait sauvé les biens sous la Révolution, veuf, sans enfants, possédant une fortune considérable, il avait la clientèle de l'aristocratie, notamment celle de madame de la Chanterie; il était reçu partout avec la distinction que lui méritaient ses vertus. M. du Bousquier l'avait en haine profonde, lui attribuant le refus que mademoiselle d'Esgrignon lui avait fait de sa main et un échec du même genre qu'il éprouva, tout d'abord, auprès de mademoiselle Cormon. En 1824, par d'habiles manœuvres, Chesnel parvint à sauver de la cour d'assises le jeune Victurnien d'Esgrignon, coupable d'un faux. Le vieux notaire mourut peu de temps après cette affaire (*L'Envers de l'Histoire contemporaine. — La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*).

Chessel (De), propriétaire du château et de la terre de Frapesle, près de Saché, en Touraine. — Ami des Vandenesse, il présenta leur fils Félix chez les Mortsauf, ses voisins. Fils d'un fabricant appelé Durand, qui devint très riche sous la Révolution, il avait complètement abandonné ce nom de roturier; il prit celui de sa femme, unique héritière des Chessel, vieille famille parlementaire. M. de Chessel avait été directeur général et deux fois député. Sous Louis XVIII, il reçut le titre de comte (*Le Lys dans la Vallée*).

Chessel (Madame de), femme du précédent. — Elle était recherchée dans sa toilette (*Le Lys dans la Vallée*). En 1824, elle fréquentait chez madame Rabourdin, à Paris (*Les Employés*).

Chevrel (M. et madame), fondateurs de la maison du *Chat qui pelote*, rue Saint-Denis, à la fin du XVIIIe siècle. Père et mère de madame Guillaume, dont le mari reprit la maison (*La Maison du Chat qui pelote*).

Chevrel, riche banquier, à Paris, tout au commencement du XIXe siècle. — Il était sans doute frère et beau-frère des précédents et eut une fille qui épousa maître Roguin (*La Maison du Chat qui pelote.*)

Chiavari (Prince de), frère du duc de Vissembourg, fils du maréchal Vernon (*Béatrix*).

Chiffreville (M. et madame) tenaient, à Paris, sous la Restauration, une maison de droguerie et de produits chimiques, en pleine prospérité, avec MM. Protez et Cochin pour associés. — Cette maison était en fréquentes relations commerciales avec *la Reine des Roses*, tenue par César Birotteau; elle fournissait également Balthazar Claës (*César Birotteau. — La Recherche de l'Absolu*).

Chigi (Prince), grand seigneur romain, en 1758. — Il se vantait d'avoir « fait un soprano de Zambinella » et révélait à Sarrasine que cet être n'était pas une femme (*Sarrasine*).

Chissé (Madame de), grand'tante de M. du Bruel; vieille provinciale avare, chez qui l'ex-danseuse Tullia, devenue madame du Bruel, fut heureuse de passer un été, en se livrant assez hypocritement aux austérités de la religion (*Un Prince de la Bohème*).

Chocardelle (Mademoiselle), connue sous le nom d'Antonia, courtisane parisienne, pendant le règne de Louis-Philippe; née en 1814. — Maxime de Trailles la déclarait une femme d'esprit: « C'est mon élève, d'ailleurs, » disait-il. Vers 1834 (elle demeurait rue du Helder, à cette époque), elle fut pendant quinze jours la maîtresse de M. de la Palférine, qui lui réclama sa brosse à dents par une lettre restée célèbre (*Béatrix. — Un Prince de la Bohème*). Elle tint, un moment, rue Coquenard [1], un cabinet de lecture que lui avait donné M. de Trailles. Suivant Marguerite Turquet, elle avait autrefois « bien rincé le petit d'Esgrignon » (*Un Homme d'Affaires*). En 1838, elle assistait à une fête d'inauguration dans l'hôtel de Josépha Mirah, rue de la Ville-l'Évêque (*La Cousine Bette*). En 1839, elle vint à Arcis-sur-Aube, avec son amant, Maxime de Trailles, qu'elle seconda

1 Rue Lamartine, depuis 1848.

dans ses négociations officieuses pour l'élection législative d'alors ; en même temps, elle essayait de se faire payer un billet de dix mille francs qui lui avait été souscrit par Charles Keller, récemment mort. Elle devint, par la suite, la maîtresse de Philéas Beauvisage et lui coûta fort cher (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Choin (Mademoiselle), bonne catholique, avait fait construire, au XVIIIe siècle, sur un terrain acheté exprès par elle à Blangy, un presbytère, acquis, plus tard, par Rigou (*Les Paysans*).

Choisnel. — *V.* Chesnel.

Chollet (Mère), concierge d'une maison de la rue du Sentier, où se trouvaient les bureaux du journal de Finot, en 1821 (*Illusions perdues*).

Chrestien (Michel), républicain fédéraliste; Membre du cénacle de la rue des Quatre-Vents, il fut, en 1819, invité, avec tous ses amis, chez madame veuve Bridau, qui célébrait le retour du Texas de son fils aîné, Philippe. Il posa pour un sénateur romain dans un tableau d'histoire : le peintre était son ami Joseph Bridau (*La Rabouilleuse*). Vers 1822, Chrestien eut un duel avec Lucien Chardon de Rubempré, à propos de Daniel d'Arthez. Grand homme d'État resté inconnu, il fut tué au cloître Saint-Merri, le 6 juin 1832 : il y défendait des idées qui n'étaient pas les siennes (*Illusions perdues*). Follement épris de Diane de Maufrigneuse, il ne lui avoua son amour que par une lettre qu'il lui adressa avant de se rendre à la barricade où il mourut. Dans les journées de Juillet 1830, par amour pour la duchesse, il avait sauvé la vie de M. de Maufrigneuse (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*).

Christemio, créole, père nourricier de Paquita Valdès, dont il se constitua le protecteur et comme le garde du corps. — La marquise de San-Réal le fit tuer pour avoir aidé les relations entre Paquita et Marsay (*Histoire des Treize : La Fille aux yeux d'or*).

Christophe, originaire de la Savoie. — Domestique chez madame

Vauquer, rue Neuve-Sainte-Geneviève, à Paris, en 1819, il assista à l'enterrement de Goriot, seul, avec Rastignac, et, avec lui aussi, accompagna le corps jusqu'au Père-Lachaise, dans la voiture du prêtre (*Le Père Goriot*).

Cibot, dit Galope-Chopine, appelé aussi le grand Cibot. — Chouan mêlé à l'insurrection bretonne de 1799, il fut décapité par son cousin Cibot, dit Pille-Miche, et par Marche-à-Terre, pour avoir renseigné, inconsciemment, les bleus sur la position des brigands (*Les Chouans*).

Cibot (Barbette), femme de Cibot, dit Galope-Chopine. — Elle passa aux bleus, après le supplice de son mari, et voua, par vengeance, son fils, tout enfant, à la cause républicaine (*Les Chouans*).

Cibot (Jean), dit Pille-Miche, l'un des chouans de l'insurrection bretonne en 1799 ; cousin de Cibot, dit Galope-Chopine et son meurtrier. — Ce fut aussi Pille-Miche qui tua, d'un coup de fusil, l'adjudant Gérard, de la 72e demi-brigade, à la Vivetière (*Les Chouans*). Signalé, comme le plus hardi, parmi les complices secondaires des brigands dans l'affaire des chauffeurs de Mortagne. Jugé et exécuté en 1809 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Cibot, né en 1786. De 1818 à 1845, tailleur-concierge dans une maison de la rue de Normandie appartenant à Claude-Joseph Pilleault et où demeuraient, au temps de Louis-Philippe, les deux musiciens Pons et Schmucke. Empoisonné par le brocanteur Rémonencq, Cibot mourut, à son poste, le même jour que Sylvain Pons, en avril 1845 (*Le Cousin Pons*).

Cibot (Madame). — *V.* Rémonencq (madame).

Cicognara, cardinal romain, en 1758, protecteur de Zambinella, le chanteur castrat. — Il fit assassiner Sarrasine, qui, d'ailleurs, voulait tuer Zambinella (*Sarrasine*).

Cinq-Cygne, nom d'une illustre famille de la Champagne, branche cadette de la famille de Chargebœuf ; ces deux rameaux d'un même

arbre avaient pour origine commune les Duineff, de la race des Francs. Ce nom de Cinq-Cygne vient de la défense d'un castel faite, en l'absence de leur père, par cinq filles, toutes remarquablement blanches. Sur le blason des Cinq-Cygne, on avait mis pour devise la réponse faite par l'aînée des cinq sœurs à la sommation de se rendre : *Mourir en chantant!* (*Une Ténébreuse Affaire*).

Cinq-Cygne (Comtesse de), mère de Laurence de Cinq-Cygne. — Veuve au temps de la Révolution, elle mourut, dans un accès de fièvre nerveuse, après l'attaque de son château par le peuple, à Troyes, en 1793 (*Une Ténébreuse Affaire*).

Cinq-Cygne (Marquis de), nom d'Adrien d'Hauteserre, après son mariage avec Laurence de Cinq-Cygne. — *V.* Hauteserre (Adrien d').

Cinq-Cygne (Laurence, comtesse, puis marquise de), née en 1781. — Restée orpheline de père et de mère à l'âge de douze ans, elle vivait, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, avec son tuteur et parent M. d'Hauteserre, à Cinq-Cygne (Aube); elle était aimée de ses deux cousins, Paul-Marie et Marie-Paul de Simeuse, et du cadet des deux fils de son tuteur, Adrien d'Hauteserre, qu'elle épousa en 1813. Pour eux, Laurence de Cinq-Cygne lutta vaillamment contre une police habile et redoutable dont l'âme fut Corentin. Le roi de France ayant approuvé, autrefois, la charte du comte de Champagne, en vertu de laquelle, dans la famille de Cinq-Cygne, le ventre « anoblissait et succédait », le mari de Laurence prit le nom et le blason de sa femme. Quoique royaliste ardente, elle alla chercher l'Empereur jusque sur le champ de bataille d'Iéna, en 1806, pour demander la grâce des deux Simeuse et des deux Hauteserre, impliqués dans un procès politique et condamnés, malgré leur innocence, aux travaux forcés. Sa démarche audacieuse réussit, d'ailleurs. La marquise de Cinq-Cygne donna deux enfants à son mari, Paul et Berthe. Cette famille passait l'hiver à Paris, dans un magnifique hôtel situé faubourg du Roule[1] (*Une Ténébreuse Affaire*). En 1832,

1. Partie du faubourg Saint-Honoré actuel, situé entre la rue de la Boëtie et l'avenue de Wagram.

madame de Cinq-Cygne, sur l'invitation de l'archevêque de Paris, consentit à faire une visite à la princesse de Cadignan, amendée (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). En 1836, madame de Cinq-Cygne fréquentait madame de la Chanterie (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). Sous la Restauration, et principalement sous Charles X, madame de Cinq-Cygne exerçait, dans le département de l'Aube, une sorte de royauté, que le comte de Gondreville balançait au moyen de ses alliances et par les libéraux du pays. Quelque temps après la mort de Louis XVIII, elle fit nommer François Michu président du tribunal d'Arcis (*Le Député d'Arcis*).

Cinq-Cygne (Jules de), l'unique frère de Laurence de Cinq-Cygne. —Il émigra au commencement de la Révolution et mourut, à Mayence, pour la cause royaliste (*Une Ténébreuse Affaire*).

Cinq-Cygne (Paul de), fils de Laurence de Cinq-Cygne, et d'Adrien d'Hauteserre, devint marquis après la mort de son père (*Une Ténébreuse Affaire*).

Cinq-Cygne (Berthe de). — *V.* Maufrigneuse (madame Georges de).

Ciprey, de Provins (Seine-et-Marne). — Neveu de la grand'mère maternelle de Pierrette Lorrain; il fit partie du conseil de famille assemblé, en 1828, pour décider si la jeune fille resterait sous la tutelle de Denis Rogron; ce conseil remplaça Rogron par le notaire Auffray et nomma Ciprey subrogé-tuteur (*Pierrette*).

Claës-Molina (Balthazar), comte de Nourho; né à Douai[1] en 1761, mort dans la même ville en 1832; issu d'une célèbre famille de tisserands flamands, alliée, sous Philippe II, à une très noble famille espagnole. — Il épousa, en 1795, Joséphine de Temninck, de Bruxelles, et vécut avec elle heureux jusqu'en 1809, époque à laquelle un officier polonais, Adam de Wierzchownia,

1. Le pays a gardé les aspects, les coutumes et les mœurs chers à Balthazar Claës-Molina : on fête Gayant; on passe l'été à Orchies. — Douai possède encore (notamment près de l'église Saint-Pierre), d'anciennes maisons à pignon, ornées de vieilles fenêtres en fer forgé. Le quartier d'Esquerchin, la rue de Paris, la place Saint-Jacques y existent également comme il y a cinquante-quatre ans.

réfugié, hôte de Claës, traita devant lui, de l'unité de la matière. Dès lors, Balthazar, qui avait fait, autrefois, de la chimie avec Lavoisier, se préoccupa exclusivement de la recherche de l'absolu : il dévora sept millons en expériences et laissa mourir sa femme de chagrin. De 1820 à 1852, il fut receveur des finances en Bretagne, fonctions que sa fille aînée lui avait procurées afin de l'arracher à ses études stériles. Elle rétablit, pendant ce temps, la fortune de la famille. Balthazar Claës mourut, à peu près fou, en s'écriant : « Eurèka ! » (*La Recherche de l'Absolu*).

Claës (Joséphine de Temninck, madame), femme de Balthazar Claës, née à Bruxelles en 1770, morte à Douai en 1816; d'origine espagnole par sa mère; ordinairement désignée sous le nom de Pépita. — Petite, bossue, boiteuse, à l'épaisse chevelure noire, aux yeux ardents. Elle donna à son mari quatre enfants : Marguerite, Félicie, Gabriel (ou Gustave) et Jean-Balthazar. Elle aimait passionnément son mari : aussi mourut-elle de chagrin, en se voyant délaissée pour des expériences scientifiques qui ne devaient jamais aboutir (*La Recherche de l'Absolu*). Madame Claës comptait dans sa parenté les Évangélista, de Bordeaux (*Le Contrat de Mariage*).

Claës (Marguerite), fille aînée de Balthazar Claës et de Joséphine de Temninck. — *V.* Solis (madame de).

Claës (Félicie), seconde fille de Balthazar Claës et de Joséphine de Temninck; née en 1801 (*La Recherche de l'Absolu*). — *V.* Pierquin (madame).

Claës (Gabriel ou Gustave), troisième enfant de Balthazar Claës et de Joséphine de Temninck, né vers 1802. — Il fit ses études au collège de Douai, entra ensuite à l'École polytechnique, devint ingénieur des ponts et chaussées et se maria, en 1825, avec mademoiselle Conyncks, de Cambrai (*La Recherche de l'Absolu*).

Claës (Jean-Balthazar), dernier enfant de Balthazar Claës et de Joséphine de Temninck; né dans les premières années du XIXe siècle (*La Recherche de l'Absolu*).

Clagny (J.-B. de), procureur de roi à Sancerre, en 1836. — Admi-

rateur passionné de Dinah de la Baudraye, il se fit envoyer à Paris, lorsqu'elle s'y rendit, devint successivement substitut du procureur général, avocat général, et, enfin, avocat général à la cour de cassation. Il surveillait et protégeait la femme égarée et il accepta d'être la parrain de l'enfant qu'elle eut avec Lousteau (*La Muse du Département*).

Clagny (Madame de), femme du précédent. — Elle était, suivant l'expression de M. Gravier, d'une laideur à mettre en fuite un jeune Cosaque en 1814; madame de Clagny fréquenta madame de la Baudraye (*La Muse du Département*).

Claparon, employé au ministère de l'intérieur, sous la République et l'Empire ; ami de Bridau père, après la mort duquel il continua ses relations affectueuses avec madame Bridau ; devant leur mère, il se préoccupait de Philippe et de Joseph. Claparon mourut en 1820 (*La Rabouilleuse*).

Claparon (Charles), fils du précédent, né vers 1790 ; homme d'affaires et banquier [1] ; d'abord commis-voyageur ; l'un des auxiliaires de F. du Tillet dans des opérations d'uue honnêteté douteuse. — Il fut invité au fameux bal donné par César Birotteau célébrant, à la fois, sa nomination dans la Légion d'honneur et la libération du territoire (*La Rabouilleuse. — César Birotteau*). En 1821, il fit, à la Bourse de Paris, un singulier trafic avec le caissier Castanier, qui lui transmit, en échange de sa propre individualité, la puissance qu'il tenait de l'Anglais John Melmoth (*Melmoth réconcilié*). Mêlé à la troisième liquidation de Nucingen, en 1826, liquidation qui fit la fortune du banquier alsacien, dont il fut, quelque temps, « l'homme de paille » (*La maison Nucingen*), Associé avec Cérizet, trahi par lui dans une affaire de maison vendue à Thuillier, « brûlé » absolument sur la place de Paris, il s'embarqua pour l'Amérique, vers 1840. Il fut probablement condamné, par contumace, pour banqueroute frauduleuse (*Un Homme d'Affaires. — Les Petits Bourgeois.*)

Clapart, employé à la préfecture de la Seine, sous la Restauration,

1. Rue de Provence, qui se terminait alors à la rue de la Chaussée-d'Antin.

aux appointements de douze cents francs ; né vers 1776. — Il pousa, vers 1803, madame veuve Husson, âgée de vingt-deux ans ; il était employé alors dans les bureaux des finances à dix-huit cents francs et semblait donner des espérances ; mais son incapacité reconnue le maintint dans les rangs secondaires. A la chute de l'Empire, il perdit sa place et obtint son nouvel emploi, sur la recommandation du comte de Sérizy. Madame Husson avait de son premier mari un enfant qui était la bête noire de Clapart. Le ménage occupait, en 1822, un appartement de deux cent cinquante francs, rue de la Cerisaie n° 7. Il y recevait beaucoup un retraité des finances, Poiret aîné. Clapart fut tué, le 28 juillet 1835, lors de l'attentat de Fieschi (*Un Début dans la Vie*).

Clapart (Madame), femme du précédent ; née en 1780. — L'une des « Aspasies » du Directoire, elle fut célèbre par ses relations avec l'un des « Pentarques » ; il la maria avec le fournisseur Husson, qui gagnait des millions, mais qui fut brusquement ruiné par le premier consul et se suicida en 1802. Dans le même temps, elle était la maîtresse de Moreau, régisseur par la suite, de M. de Sérizy ; ce Moreau, qui l'aimait beaucoup, l'aurait épousée ; mais, à cette époque, condamné à mort, il était en fuite. Ce fut alors que, dans sa détresse, elle épousa Clapart, employé aux finances. Madame Clapart avait, de son premier mari, un fils, Oscar Husson, qu'elle chérissait et dont les écarts de jeunesse lui causèrent beaucoup de tourments. Madame Clapart, sous le premier Empire, avait été femme de chambre en titre de Madame Mère (Lœtitia Bonaparte) (*Un Début dans la Vie*).

Clara (Doña), Espagnole, mère de don Fernand, duc de Soria, et de don Felipe, baron de Macumer (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Clarimbault (Maréchal de), aïeul maternel de madame de Beauséant. — Il avait épousé la fille du chevalier de Rastignac, grand-oncle d'Eugène de Rastignac (*Le Père Goriot*).

Claude, crétin, mort en 1829, dans le village du Dauphiné administré et métamorphosé par le docteur Benassis (*Le Médecin de Campagne*).

Claudine, prénom de mademoiselle Chaffaroux, plus connue sous celui de Tullia, et qui devint madame du Bruel.

Clef-des-Cœurs (La), soldat à la 72e demi-brigade, commandée par Hulot; tué par les Chouans, à la Vivetière, vers la fin de l'année 1799 (*Les Chouans*).

Cleretti, architecte de Paris, à la mode en 1843, contre qui Grindot, délaisssé à cette époque, essayait encore de lutter (*La Cousine Bette*).

Clergeot, chef de division au ministère des finances, en 1824-1825 (*Les Employés*).

Clerget (Basine), blanchisseuse d'Angoulême sous la Restauration. — Elle succéda à madame Prieur, chez qui Ève Chardon avait travaillé. Basine Clerget cacha David Séchard et Kolb, lorsque le patron de cet Alsacien fut poursuivi par les frères Cointet (*Illusions perdues*).

Clotilde, l'une des célébrités de l'Opéra, sous Louis XV, fut un instant, avant 1758, la maîtresse du sculpteur Sarrasine (*Sarrasine*).

Clousier, ancien avocat de Limoges, juge de paix à Montégnac depuis 1809. — Il fut en relations avec madame Graslin, lorsqu'elle vint se fixer dans cette commune vers 1830. C'était un homme intègre, insouciant, qui avait fini par vivre à l'état contemplatif des anciens solitaires (*Le Curé de Village*).

Cochegrue (Jean), chouan mort de blessures reçues au combat de la Pèlerine ou au siège de Fougères, en 1799. — Une messe fut dite, dans les bois, par l'abbé Gudin, en l'honneur de Jean Cochegrue et de Nicolas Laferté, Joseph Brouet, François Parquoi, Sulpice Coupiau, tués comme lui par les bleus (*Les Chouans*).

Cochegrue (Père), fermier limousin, qui mourut, au temps des chauffeurs, pour s'être laissé brûler les pieds plutôt que de livrer son argent (*Le Curé de Village*).

Cochet (Françoise), femme de chambre de Modeste Mignon, au Havre, en 1829. — Elle recevait les réponses des lettres adressées par Modeste à Canalis. Elle avait servi également avec fidélité Bettina-Caroline, la sœur aînée de Modeste, qui l'avait emmenée avec elle à Paris (*Modeste Mignon*).

Cochin (Émile-Louis-Lucien-Emmanuel), employé au ministère des finances, division Clergeot, sous la Restauration. — Il avait, dans l'administration, un frère qui le protégeait. Cochin était, en même temps qu'employé, commanditaire de la maison de droguerie Matifat; Colleville avait trouvé l'anagramme du nom de Cochin; avec les prénoms, cela donnait *Cochenille*. Cochin et sa femme, de la société des Birotteau, assistèrent, avec leur fils, au célèbre bal donné par le parfumeur, le 17 décembre 1818. En 1840, Cochin, devenu baron, était, ainsi qu'Anselme Popinot, l'oracle des quartiers des Lombards et des Bourdonnais (*César Birotteau. — Les Employés. — La Maison Nucingen. — Les Petits Bourgeois*).

Cochin (Adolphe), fils du précédent, employé au ministère des finances, comme son père le fut pendant quelques années. — En 1826, ses parents recherchaient pour lui la main de mademoiselle Matifat (*César Birotteau. — La Maison Nucingen*).

Cœur-la-Virole, à la Conciergerie, en 1830, veillait Théodore Calvi, condamné à mort (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Coffinet, concierge, en 1840, d'une maison située rue Saint-Dominique-d'Enfer, à Paris, et appartenant aux Thuillier. — Son propriétaire l'utilisa au service du journal *l'Écho de la Bièvre*, quand Louis-Jérôme Thuillier devint rédacteur en chef de cette feuille (*Les Petits Bourgeois*).

Coffinet (Madame), femme du précédent. — Elle faisait le ménage de Théodose de la Peyrade (*Les Petits Bourgeois*).

Cognet, cabaretier à Issoudun, entre la rue des Minimes et la place Misère, sous la Restauration. — Hôtelier des « chevaliers de la désœuvrance », dirigés par Maxence Gilet; ancien palefrenier; né

vers 1767; petit homme trapu, soumis à sa femme; borgne, il répétait souvent qu'il ne pouvait voir les choses que d'un bon œil (*La Rabouilleuse*).

Cognet (Madame), dite la mère Cognette, femme du précédent, née vers 1783. — Ancienne cuisinière de bonne maison, choisie, à cause de ses talents de « cordon bleu », pour être la Léonarde de l'ordre dont Maxence Gilet était le chef. Femme de haute taille, très brune, l'air intelligent et rieur (*La Rabouilleuse*).

Cointet (Boniface) dirigeait, à Angoulême, sous la Restauration, avec son frère Jean, une imprimerie prospère. — Il ruina, par des procédés peu loyaux, l'imprimerie de David Séchard. Boniface Cointet, l'aîné de Jean, était ordinairement appelé le grand Cointet; il faisait le dévot. Riche à plusieurs millions, il devint député, fut nommé pair de France et ministre du commerce dans une combinaison ministérielle sous Louis-Philippe. En 1842, il épousa mademoiselle Popinot, fille d'Anselme Popinot (*Illusions perdues*. — *La Maison Nucingen*). Le 28 mai 1839, il présidait la séance de la Chambre des députés, où l'élection de Sallenauve fut validée (*Le Député d'Arcis*).

Cointet (Jean), frère cadet du précédent; dit le gros Cointet; dirigeait surtout l'imprimerie, son frère aîné s'étant réservé *les affaires*. Jean Cointet passait pour un bon garçon et faisait le libéral (*Illusions perdues*).

Colas (Jacques), enfant phtisique d'un village des environs de Grenoble; soigné par le docteur Benassis. — Doué d'une voix très pure, sa passion était de chanter. Il vivait chez sa mère, qui était fort pauvre. Mourut, âgé de quinze ans, à la fin de 1829, peu de temps après la mort du médecin, son bienfaiteur. Neveu du vieux laboureur Moreau (*Le Médecin de Campagne*).

Colleville, fils d'un musicien de talent, jadis premier violon de l'Opéra, sous Francœur et Rebel; lui-même première clarinette à l'Opéra-Comique, en même temps commis principal au ministère des finances et, de plus, teneur de livres chez un négociant, de

sept à neuf heures du matin. — Grand faiseur d'anagrammes. Nommé sous-chef dans le bureau de Baudoyer, au moment où celui-ci fut promu chef de division; six mois plus tard, percepteur à Paris. En 1832, secrétaire à la mairie du XIIe arrondissement et officier de la Légion d'honneur; Colleville demeurait alors, avec sa femme et ses enfants, rue d'Enfer, au coin de la rue des Deux-Églises[1]. Il était le plus intime ami de Thuillier (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Colleville (Flavie Minoret, dame), née en 1798; femme du précédent, fille d'une danseuse célèbre et peut-être de M. du Bourguier. Épousée par amour, elle eut, de 1816 à 1826, cinq enfants, qui pouvaient bien avoir, en réalité, chacun, un père différent :

1° Une fille, née en 1816, ressemblant à Colleville;

2° Un fils, Charles, destiné à la carrière militaire, né au temps des relations de sa mère avec Charles de Gondreville, sous-lieutenant aux dragons de Saint-Chamans;

3° Un fils, François, destiné au commerce, né pendant des relations de madame Colleville avec le banquier François Keller;

4° Une fille, Céleste, née en 1821, dont Thuillier, le plus intime ami de Colleville, était le parrain — et le père *in partibus;*

5° Un fils, Théodore ou Anatole, conçu à une époque de religiosité.

Madame Colleville, Parisienne piquante, gracieuse, jolie autant qu'adroite et spirituelle, rendait son mari très heureux : il lui devait son avancement. Dans l'intérêt de leur ambition, elle eut, un instant, « des bontés » pour le secrétaire général Chardin des Lupeaulx. Elle recevait, tous les mercredis, des artistes et des hommes distingués de toute provenance (*Les Employés. — La Cousine Bette. — Les Petits Bourgeois*).

Colleville (Céleste), quatrième enfant de M. et madame Colleville. — *V.* Phellion (madame Félix).

Colliau, pendant le premier séjour de Lucien de Rubempré à

1. La rue d'Enfer est aujourd'hui rue Denfert-Rochereau, et la rue des Deux-Églises, rue de l'Abbé de l'Epée.

Paris, fournit d'articles de lingerie et de toilette l'amant de Coralie (*Illusions perdues*).

Collin (Jacques), né en 1779. — Élevé chez les pères de l'Oratoire, il poursuivit ses études jusqu'à la rhétorique, fut ensuite placé, par sa tante Jacqueline Collin, dans une maison de banque; mais, accusé d'un faux, probablement commis par Franchessini, il prit la fuite. Plus tard, envoyé au bagne, il y resta de 1810 à 1815, s'en évada, vint à Paris, se fixa, sous le nom de Vautrin, à la pension Vauquer, y connut Rastignac tout jeune, s'intéressa à lui, le conseilla, et tenta de le marier avec Victorine Taillefer, à qui il avait procuré une riche dot en faisant tuer son frère dans un duel par Franchessini. Arrêté en 1819 par Bibi-Lupin, chef de la police de sûreté, il fut renvoyé au bagne, s'en évada de nouveau en 1820, et reparut à Paris sous le nom de Carlos Herrera, chanoine honoraire du chapitre de Tolède. Il sauve alors du suicide Lucien de Rubempré et prend la direction de la vie du jeune poète : inculpé, avec lui, de l'assassinat d'Esther Gobseck, qui, en réalité, s'était empoisonnée, Jacques Collin put se justifier de ce crime et réussit à devenir, en 1830, chef de la police de sûreté sous le nom de Saint-Estève. Il resta dans cette position jusqu'en 1845. Avec ses douze mille francs d'appointements, trois cent mille francs dont il hérita de Lucien de Rubempré et le produit d'une fabrique de cuirs vernis à Gentilly, Jacques Collin était riche (*Le Père Goriot. — Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin. — Le Député d'Arcis*). Jacques Collin avait eu, dans sa jeunesse, un fils de Catherine Goussard, jeune Champenoise, fille naturelle de Danton. Il ne retrouva ce fils, Dorlange-Sallenauve, que vers 1840, implora de lui la reconnaissance de sa paternité et en surveilla avec sollicitude la naissante fortune et les progrès dans le monde. A cette époque, Jacques Collin, un instant aide-jardinier chez Sallenauve, sous le nom de père Jacques, se faisait appeler Halpertius ou Halphertius et figurait un Suédois épris de musique et de philanthropie; il protégeait Luigia, l'ancienne gouvernante de Sallenauve, devenue une cantatrice célèbre. L'ex-forçat finit chancelier de la police et de la santé publique dans une principauté italienne, à la fin du règne de Louis-Philippe; il fut tué par le faux monnayeur Schirmer (*Le Comte*

de Sallenauve. — La Famille Beauvisage). Outre le pseudonyme de Monsieur Jules, sous lequel il fut connu de Catherine Goussard, Jacques Collin prit encore un moment le nom anglais de William Barker, créancier de Georges d'Estourny. Sous ce nom, il trompait le rusé Cérizet et se faisait endosser des billets par l'homme d'affaires (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Il fut encore surnommé « Trompe-la-mort ».

Collin (Jacqueline), tante de Jacques Collin, qu'elle avait élevé; née à Java. — dans sa jeunesse, maîtresse de Marat, ensuite liée avec le chimiste Duvignon, condamné à mort, en 1799, pour crime de fausse monnaie. Dans cette intimité, elle avait acquis de dangereuses connaissances en toxicologie. Marchande à la toilette, de 1800 à 1805, elle subit deux ans de prison, de 1806 à 1808, pour avoir livré des mineures à la débauche. De 1824 à 1830, mademoiselle Collin aida fort à la vie aventureuse et hors la loi de Jacques, dit Vautrin. Elle excellait dans les déguisements. En 1839, entrepreneuse de mariages rue de Provence, sous le nom de madame de Saint-Estève. Elle empruntait souvent aussi le nom de madame Nourrisson, son amie, qui, sous Louis-Philippe, faisait de semblables commerces plus ou moins louches, rue Neuve-Saint-Marc[1]. Elle fut en relations avec Victorin Hulot, pour le compte de qui elle organisa la perte de madame Marneffe, maîtresse, puis femme de Crevel. Sous le nom d'Asie, Jacqueline Collin servit d'excellente cuisinière à Esther Gobseck, qu'elle surveillait par ordre de Vautrin. En 1845, elle passa en Italie avec son chimiste Duvignon (Lanty), retrouvé, fit avec lui partie d'une nouvelle association de faux monnayeurs, et, devenue prisonnière de la police locale, s'empoisonna et mourut sous les yeux de son neveu (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin. — La Cousine Bette. — Les Comédiens sans le savoir. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Collinet, musicien en renom, dirigea l'orchestre du célèbre bal donné par César Birotteau le dimanche 17 décembre 1818 (*César Birotteau*).

1. Devenue rue Saint-Marc tout court. La rue Neuve-Saint-Marc allait de la rue Richelieu à la place Boieldieu.

Collinet, épicier à Arcis-sur-Aube, sous Louis-Philippe; électeur du parti libéral dirigé par le colonel Giguet (*Le Député d'Arcis*).

Collinet (François-Joseph), commerçant de Nantes. — Il fit faillite en 1814, par suite des changements politiques, partit pour l'Amérique, revint en 1824, enrichi, et se réhabilita. Il avait fait perdre vingt-quatre mille francs à M. et madame Lorrain, petits détaillants de Pen-Hoël, père et mère du major Lorrain ; mais, à son retour en France, il apporta à madame Lorrain, alors veuve et presque septuagénaire, quarante-deux mille francs, capital et intérêts de ce qu'il lui devait (*Pierrette*).

Colonna, vieillard italien, habitant Gênes, à la fin du XVIIIe siècle. — Il avait élevé Luigi Porta, sous le nom de Colonna et comme son propre fils, depuis l'âge de six ans jusqu'au moment où le jeune homme s'engagea dans l'armée française (*La Vendetta*).

Coloquinte, surnom d'un invalide, garçon de bureau du journal de Finot, en 1820. — Il avait fait la campagne d'Égypte et perdu un bras à la bataille de Montmirail (*La Rabouilleuse. — Illusions perdues*).

Colorat (Jérôme), garde des propriétés de madame Graslin à Montégnac ; né à Limoges. — Ancien soldat de l'Empire, ex-maréchal des logis dans la garde royale, il avait été, également, garde des propriétés de M. de Navarreins, avant d'être au service de madame Graslin (*Le Curé de Village*).

Combabus, surnom donné par des artistes et des gens de lettres à Montès de Montéjanos : d'après l'*Histoire ancienne* de Rollin, Combabus, Abélard volontaire, gardait la femme d'un roi d'Abyssinie, de Perse, de Bactriane et de Mésopotamie (*La Cousine Bette*).

Constance, femme de chambre de madame de Restaud, en 1819. — Par Constance, le père Goriot savait tout ce qui se passait chez sa

fille aînée. Cette Constance, quelquefois appelée Victoire, prêtait, au besoin, de l'argent à sa maîtresse (*Le Père Goriot*).

Constant de Rebecque (Benjamin), né à Lausanne en 1767, mort à Paris le 8 décembre 1830. — Vers la fin de 1821, Benjamin Constant se trouvait dans la boutique du libraire éditeur Dauriat, au Palais-Royal, où Lucien de Rubempré entrevit cette tête fine et ces yeux spirituels (*Illusions perdues*).

Constant, valet de chambre de Napoléon, servait son maître dînant dans une chaumière de Prusse, le 13 octobre 1806, veille de la bataille d'Iéna, lorsque mademoiselle de Cinq-Cygne, venue de France pour voir l'empereur, fut introduite auprès de lui (*Une Ténébreuse Affaire*).

Constantin, Polonais. — Cocher du comte et de la comtesse Laginski, en 1836, à Paris; Thaddée Paz l'avait formé pour en faire le majordome de la maison et on pouvait compter sur lui (*La Fausse Maîtresse*).

Contenson. — *V.* Tours-Minières (Bernard-Polydor Bryond des).

Conti (Gennaro), compositeur de musique; d'origine napolitaine, mais né à Marseille. Amant de mademoiselle des Touches (Camille Maupin) en 1821-1822, il eut ensuite pour maîtresse la marquise Béatrix de Rochefide. (*Illusions perdues*. — *Béatrix*). C'était un chanteur accompli. En 1839, chez le ministre des travaux publics Rastignac, il chanta le fameux air *Pria che spunti l'aurora ;* puis, avec Luigia, le duo de *Semiramide* « Bella imago » (*Le Comte de Sallenauve*).

Conyncks, famille de Bruges, qui était dans l'ascendance maternelle de Marguerite Claës; cette jeune fille, en 1812, âgée de seize ans, était la vivante image d'une Conyncks, son aïeule, dont le portrait existait chez les Balthazar Claës. — Un Conyncks, de Bruges aussi, mais plus tard fixé à Cambrai, grand-oncle des enfants de Balthazar Claës, fut nommé leur subrogé-tuteur après la mort de

madame Claës. Il avait une fille qui épousa Gabriel Claës (*La Recherche de l'Absolu*).

Coquart, greffier du juge d'instruction Camusot de Marville, à Paris, en 1830. Coquart n'avait, à cette époque, que vingt-deux ans (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Coquelin (M. et madame), quincailliers, successeurs de Claude-Joseph-Pillerault dans un magasin du quai de la Ferraille [1], *à la Cloche d'Or*. Invités au célèbre bal donné par César Birotteau le 17 décembre 1818. Avant même de recevoir l'invitation, madame Coquelin avait commandé une superbe robe pour la circonstance (*César Birotteau*).

Coquet, chef de bureau au ministère de la guerre, division Lebrun, en 1838; Marneffe lui succéda. — Coquet était dans l'administration depuis 1809 et rendait les meilleurs services. Il était marié et avait encore sa femme, au moment où il fut mis à la retraite (*La Cousine Bette*).

Coralie (Mademoiselle), actrice au Panorama-Dramatique et au théâtre du Gymnase, à Paris, sous Louis XVIII. — Née en 1803 dans la religion catholique, elle avait cependant le type israélité dans toute sa pureté. Elle mourut en août 1822. Vendue à quinze ans par sa mère au jeune Henri de Marsay, dont elle avait horreur, et, d'ailleurs, bientôt délaissée par lui, elle fut entretenue par Camusot, qui ne la tourmentait pas. Elle s'éprit à première vue, de Lucien de Rubempré, se donna tout de suite à lui et resta sa maîtresse dévouée jusqu'au dernier souffle. La splendeur et la décadence de Coralie datent de ces amours. Un feuilleton original du petit Chardon fit le succès de *l'Alcade dans l'Embarras*, au Marais, et valut à Coralie, une des principales interprètes de la pièce, un engagement de douze mille francs, boulevard Bonne-Nouvelle, où, victime d'une cabale, l'artiste échoua, malgré la protection de Camille Maupin. D'abord domiciliée rue de Vendôme [2], puis rue de la Lune, dans un logement des plus modestes, où elle mourut, soignée et gardée par sa cousine Bérénice. Elle avait vendu son élégant mobi-

1. Aujourd'hui quai de la Mégisserie.
2. Aujourd'hui rue Béranger.

lier à Cardot père, en quittant l'appartement de la rue de Vendôme, et, pour n'en pas changer la destination, il y avait installé Florentine. Coralie était la rivale de madame Perrin (créatrice de *Fanchon la Vielleuse*) et de mademoiselle Fleuriet (créatrice de *Michel et Christine*[1]), auxquelles elle ressemblait et dont le sort devait être le sien. Le service mortuaire de Coralie, se fit à midi, dans la petite église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, en présence du Cénacle (moins Michel Chrestien), de Bérénice, de mademoiselle des Touches, de deux comparses du Gymnase, de l'habilleuse de l'actrice et de Camusot, qui promit d'acheter un terrain à perpétuité au Père-Lachaise. (*Un Début dans la Vie. — Illusions perdues. — La Rabouilleuse*).

Corbigny (De), préfet de Loir-et-Cher, en 1811. Ami de madame de Staël, qui le chargea de placer, à ses frais, Louis Lambert au collège de Vendôme, il mourut probablement en 1812 (*Louis Lambert*).

Corbinet, notaire à Soulanges (Bourgogne), en 1823 et, auparavant, ancien patron de Sibilet. — Les marchands de bois Gravelot étaient de ses clients. Chargé de la vente des Aigues, lorsque le général de Montcornet se lassa de la difficile exploitation de sa propriété. Désigné, une fois, sous le nom de Corbineau (*Les Paysans*).

Corbinet, juge au tribunal de la Ville-aux-Fayes, en 1823; fils du notaire Corbinet. Il appartenait, corps et âme, au tout-puissant maire de la ville, Gaubertin (*Les Paysans*).

Corbinet, ancien capitaine, directeur de la poste aux lettres à la Ville-aux-Fayes, en 1823; frère du notaire Corbinet; la dernière fille de Sibilet, le greffier, âgée de seize ans, lui était fiancée (*Les Paysans*).

Corde-à-Puits, surnom d'un rapin de l'atelier de Chaudet, sous l'Empire (*La Rabouilleuse*).

Corentin, né à Vendôme en 1777; agent de police plein de génie, élève de Peyrade, comme Louis David le fut de Vien. — Favori de

1. Dont un des auteurs, M. Dupin, vit encore.

Fouché et, probablement, son fils naturel, en 1799, il accompagnait mademoiselle de Verneuil, envoyée pour séduire et pour livrer Alphonse de Montauran, le jeune chef des Bretons soulevés contre la République. Depuis deux ans, Corentin s'était attaché à cette étrange fille, comme un serpent à un arbre (*Les Chouans*). En 1803, chargé, avec son maître Peyrade, d'une difficile mission dans le département de l'Aube, il eut à faire des perquisitions chez mademoiselle de Cinq-Cygne; surpris par elle, au moment où il forçait une cassette, il reçut un coup de cravache, dont il se vengea cruellement en impliquant, malgré leur innocence, les Hauteserre et les Simeuse, amis et cousins de la jeune fille, dans l'affaire de l'enlèvement du sénateur Malin. Vers la même époque, il remplit, à la satisfaction de Talleyrand, ministre des relations extérieures, qui l'en félicita, une autre mission délicate à Berlin (*Une Ténébreuse Affaire*). De 1824 à 1830, Corentin eut pour adversaire le terrible Jacques Collin, dit Vautrin, dont il contrecarra cruellement les projets en faveur de Lucien de Rubempré. Ce fut Corentin qui rendit impossible le mariage de l'ambitieux avec Clotilde de Grandlieu et amena, par suite, la perte absolue de ce « grand homme de province à Paris ». Vers mai 1830, il villégiaturait à Passy, rue des Vignes (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Sous Charles X, Corentin était le chef de la contre-police politique du château (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). Il habita, pendant plus de trente ans, rue Honoré-Chevalier, sous le nom de M. du Portail. Depuis la mort de son ami Peyrade, il avait recueilli la fille du vieux policier, Lydie; vers 1840, il lui fit épouser Théodose de la Peyrade, neveu de Peyrade, après avoir déjoué les projets de l'astucieux jeune homme très épris de la grosse dot de Céleste Colleville. Corentin (M. du Portail) installait en même temps, dans les hautes fonctions policières par lui occupées, le mari choisi à son enfant d'adoption (*Les Petits Bourgeois*).

Coret (Augustin), petit clerc chez Bordin, avoué, en 1806 (*Un Début dans la Vie*).

Cormon (Rose-Marie-Victoire). — *V.* Bousquier (madame du).

Cornevin, vieux Percheron, père nourricier d'Olympe Michaud,

née Charel. Il avait dû chouanner en 1794 et en 1799. En 1823, il servait de domestique au ménage Michaud (*Les Paysans*).

Cornoiller (Antoine), garde-chasse à Saumur; épousa la grande Nanon, âgée de cinquante-neuf ans, après la mort de Grandet, vers 1827, et devint garde général des terres et des propriétés d'Eugénie Grandet (*Eugénie Grandet*).

Cornoiller (Madame). — V. Nanon.

Corret, associé de la maison de banque fondée par madame des Grassins à Saumur, en l'absence de M. des Grassins parti pour Paris, d'où il ne devait plus revenir (*Eugénie Grandet*).

Cottereau, célèbre contrebandier, l'un des chefs de l'insurrection bretonne. En 1799, à la Vivetière, dans une scène assez violente, il menaçait le marquis de Montauran de faire sa soumission au premier consul, s'il n'obtenait immédiatement de sérieux avantages en récompense d'un dévouement de sept années à « la bonne cause ». — « Mes hommes et moi, nous avons un créancier diablement importun, » disait-il, en se frappant le ventre. — L'un des trois frères de Jean Cottereau, dont le surnom de *Chouan* fut pris par tous les insurgés de l'Ouest contre la République (*Les Chouans*).

Cottin (Maréchal), prince de Wissembourg, duc d'Orfano, vieux soldat de la République et de l'Empire, ministre de la guerre en 1841; né en 1771. Compagnon d'armes du maréchal Hulot et son ami, il fut obligé de lui causer un grand chagrin, en lui apprenant les concussions de l'intendant Hulot d'Ervy. Le maréchal Cottin avait été, avec Nucingen, le témoin d'Hortense Hulot, quand elle épousa Wenceslas Steinbock (*La Cousine Bette*).

Cottin (Francine), Bretonne, de Fougères (peut-être), née vers 1773. Femme de chambre et confidente de mademoiselle de Verneuil, qui avait été élevée par les parents de Francine, amie d'enfance de Marche-à-Terre, elle put, en usant de son influence sur le chouan, sauver la vie à sa maîtresse, lors du massacre des bleus à la Vivetière, en 1799 (*Les Chouans*).

Cottin, vieillard; domestique de madame de Dey, à Carentan (Manche), en 1793 (*Le Réquisitionnaire*).

Cottin (Brigitte), femme de charge de madame de Dey; mariée à Cottin, domestique dans la même maison. — Tous deux avaient la confiance de leur maîtresse et lui étaient dévoués (*Le Réquisitionnaire*).

Coudrai (Du), conservateur des hypothèques, à Alençon, sous Louis XVIII. Reçu chez mademoiselle Cormon et, ensuite, chez M. du Bousquier, devenu le mari de « la vieille fille ». — L'un des hommes les plus aimables de la ville; son seul défaut était d'avoir épousé une vieille femme riche, mais insupportable, et de commettre d'énormes calembours dont il riait le premier. En 1824, M. du Coudrai avait été destitué : il avait perdu sa place pour avoir mal voté (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*).

Coupiau, Breton, conducteur du courrier de Mayenne à Fougères, en 1799. — Dans la lutte entre les bleus et les chouans, il n'avait pas pris parti, il agissait au gré des circonstances et de son intérêt; il se laissait voler, d'ailleurs, sans aucune résistance, par « les brigands », l'argent des caisses de l'État. Coupiau avait été surnommé Mène-à-Bien par le chouan Marche-à-Terre (*Les Chouans*).

Coupiau (Sulpice), chouan, probablement parent de Coupiau, le conducteur du courrier. Tué, en 1799, au combat de la Pélerine ou au siège de Fougères. — V. Jean Cochegrue (*Les Chouans*).

Courand (Jenny), fleuriste, maîtresse de Félix Gaudissart, en 1831; elle demeurait alors à Paris, rue d'Artois (devenue rue Laffitte) (*L'Illustre Gaudissart*).

Courceuil (Félix), d'Alençon, ancien chirurgien des armées rebelles de la Vendée, fournissait, en 1809, des armes aux « brigands ». Impliqué dans l'affaire dite des « chauffeurs de Mortagne » et contumax, il fut condamné à mort (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Cournant, notaire à Provins, en 1827, compétiteur du notaire Auffray; de l'opposition; l'un des rares libéraux de la petite ville (*Pierrette*).

Courtecuisse, garde-chasse de la propriété des Aigues, en Bourgogne, sous l'Empire et sous la Restauration, jusqu'en 1823. Né vers 1777, il avait été, d'abord, aux gages de mademoiselle Laguerre; il fut congédié par le général de Montcornet, pour sa complète incurie, et remplacé par trois gardes dévoués et vigilants. Courtecuisse était un petit homme à figure de pleine lune, qui se plaisait surtout à ne rien faire. Il réclama, en s'en allant, une somme de onze cents francs qui ne lui était pas due, que son maître lui refusa d'abord avec une vive indignation et qu'il lui abandonna pourtant, menacé d'un procès injuste, dont il voulut éviter le scandale. Courtecuisse, dépossédé de sa place, acheta de Rigou, pour deux mille francs, le petit domaine de la Bâchelerie enclavé dans les terres des Aigues, et il se fatigua, sans profit, dans l'exploitation de son bien. Courtecuisse, avait une fille assez jolie, âgée de dix-huit ans en 1823, qui était, à cette époque, en service chez madame Mariotte, la mère, à Auxerre. On donnait à Courtecuisse le sobriquet de *Courtebotte* (*Les Paysans*).

Courtecuisse (Madame), femme du précédent, tremblait devant l'usurier Grégoire Rigou, maire de Blangy (Bourgogne) (*Les Paysans*).

Courtet, huissier à Arcis-sur-Aube, en 1839 (*Le Député d'Arcis*).

Courteville (les), famille notable de Douai, que maître Pierquin, notaire, une fois devenu le mari de Félicité Claës, se vantait d'attirer chez lui, ainsi que les Magalhens et les Savaron de Savarus (*La Recherche de l'Absolu*).

Courteville (Madame de), cousine du comte Octave de Bauvan dans la ligne maternelle; veuve d'un juge au tribunal de la Seine; elle avait une fille d'une grande beauté, Amélie, que le comte aurait voulu marier à Maurice de l'Hostal, son secrétaire (*Honorine*).

Courtois, meunier à Marsac, près d'Angoulême, sous la Restau-

ration. En 1821, on disait qu'il allait épouser une meunière, veuve de trente-deux ans, sa patronne ; cette femme avait pour cent mille francs de biens. David Séchard recevait de son père le conseil de demander la main de cette riche veuve. A la fin de 1822, Courtois, marié, recueillait Lucien de Rubempré revenant de Paris et presque mourant (*Illusions perdues*).

Courtois (Madame), femme du précédent, accueillit avec soin et pitié Lucien de Rubempré de retour (*Illusions perdues*).

Coussard (Laurent). — *V.* Goussard (Laurent).

Coutelier, créancier de Maxime de Trailles. La créance Coutelier, achetée pour cinq cents francs par la société Claparon-Cérizet, montait à trois mille deux cents francs, soixante-quinze centimes, capital, intérêts et frais ; elle fut recouvrée par Cérizet, à l'aide de stratagèmes dignes de Scapin (*Un Homme d'Affaires*).

Couture, sorte de financier-journaliste d'une réputation équivoque, né vers 1797. L'un des premiers amis de madame Schontz; seule, elle lui resta fidèle, quand il fut ruiné par la chute du ministère du 1er mars 1840. Couture avait toujours son couvert mis chez la courtisane, qui songea, peut-être, à en faire son mari ; mais il amena chez elle Fabien du Ronceret, et « la lorette » l'épousa. En 1836, avec Finot et Blondet, il assistait, dans un cabinet particulier de restaurant célèbre, à la « fine débauche de gueule » où fut racontée, par Jean-Jacques Bixiou, l'origine de la fortune de Nucingen. Au temps de sa passagère opulence, Couture avait brillamment entretenu Jenny Cadine; un instant, il fut célèbre par ses gilets. Sans parenté connue avec madame veuve Couture (*Béatrix*. — *La Maison Nucingen*). Le financier s'était attiré la haine de Cérizet, pour l'avoir trompé dans une affaire d'achat de terrains et de maisons situés aux environs de la Madeleine, affaire où se trouva ensuite mêlé Jérôme Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Couture, avoué, chez qui Fraisier travailla à l'époque de ses débuts (*Le Cousin Pons*).

Couture (Madame), veuve d'un commissaire-ordonnateur de la République française; parente et protectrice de mademoiselle Victorine Taillefer, avec qui elle vivait, en 1819, à la pension Vauquer (*Le Père Goriot*).

Couturier (L'abbé), desservant de l'église Saint-Léonard, à Alençon, sous Louis XVIII. Directeur de la conscience de mademoiselle Cormon, il resta son confesseur après son mariage avec du Bousquier et la poussa dans la voie des macérations excessives (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*).

Crémière, percepteur à Nemours, sous la Restauration. Neveu par alliance du docteur Minoret, qui lui avait procuré la place et fourni le cautionnement; l'un des trois héritiers collatéraux du vieux médecin : les deux autres étaient Minoret-Levrault, maître de poste, et Massin-Levrault, greffier de la justice de paix. Dans la curieuse irradiation de ces quatre familles bourgeoises du Gâtinais, les Minoret, les Massin, les Levrault et les Crémière, le percepteur était de la branche Crémière-Crémière. Il eut plusieurs enfants, entre autres une fille appelée Angélique. — Devint conseiller municipal, après la révolution de Juillet 1830 (*Ursule Mirouet*).

Crémière (Madame), née Massin-Massin, femme du percepteur Crémière, nièce du docteur Minoret, c'est-à-dire fille d'une sœur du vieux médecin. Grosse femme d'un blond douteux, criblée de taches de rousseur, qui passait pour instruite parce qu'elle lisait des romans et dont les comiques *lapsus linguæ* étaient méchamment colportés par Goupil, le clerc de notaire, sous le nom de *Capsulinguettes;* en effet, madame Crémière traduisait ainsi les deux mots latins (*Ursule Mirouet*).

Crémière-Dionis, habituellement appelé Dionis. — Voir ce dernier nom.

Crevel (Célestin), né entre 1786 et 1788, commis du parfumeur César Birotteau, d'abord en second, puis en premier, quand Popinot quitta la maison pour s'établir. En 1819, après la faillite

de son patron, il acheta pour cinq mille sept cents francs le fonds de *la Reine des Roses* et s'y enrichit. Sous le règne de Louis-Philippe, il vivait de ses rentes. Capitaine, puis chef de bataillon dans la garde nationale, officier de la Légion d'honneur, enfin maire de l'un des arrondissements de Paris, c'était un très gros personnage. Il avait épousé la fille d'un fermier de la Brie; devenu veuf en 1833, il se livra au plaisir, entretint Joséphа, qui lui fut enlevée par son ami le baron Hulot, essaya de séduire madame Hulot pour se venger et « protégea » Héloïse Brisetout. Ensuite il s'éprit de madame Marneffe, l'eut pour maîtresse, et l'épousa, lorsqu'elle devint veuve, en 1843. Dans la même année, en mai, Crevel et sa femme moururent d'une horrible maladie qui avait été communiquée à Valérie par un nègre appartenant au Brésilien Montès. Crevel demeurait, en 1838, rue des Saussaies; en même temps, il était propriétaire d'une petite maison rue du Dauphin [1], où il avait fait aménager un appartement secret pour recevoir madame Marneffe; il céda cette maison à Maxime de Trailles. Crevel posséda ensuite : un hôtel rue Barbet de Jouy; la terre de Presles achetée à madame de Sérizy au prix de trois millions. Il se fit alors nommer membre du conseil général de Seine-et-Oise. — Il eut de son premier mariage une fille unique, Célestine, mariée à Victorin Hulot (*César Birotteau*. — *La Cousine Bette*). En 1844-1845, Crevel possédait une part dans la commandite du théâtre dont Gaudissart était le directeur (*Le Cousin Pons*). L'astre Crevel entraînait dans son orbite un satellite, Philéas Beauvisage, qui tâchait d'imiter en tout ce personnage triomphant (*Le Député d'Arcis*. — *La Famille Beauvisage*).

Crevel (Célestine), fille issue du premier mariage du précédent. — *V.* Hulot (madame Victorin).

Crevel (Madame Célestin), née Valérie Fortin en 1815, fille naturelle du comte de Montcornet, maréchal de France, épousa, en premières noces, Marneffe, employé au ministère de la guerre, qu'elle trompait avec l'agrément du bureaucrate, et, en secondes, Célestin Crevel. Elle eut de Marneffe un fils légitime, garçonnet chétif et repoussant, prénommé Stanislas. Amie intime de Lisbeth Fischer, qui

1. Partie de la rue Saint-Roch actuelle, allant de la rue de Rivoli à la rue St-Honoré.

employait les charmes irrésistibles de Valérie à la satisfaction de sa haine pour ses riches parents, madame Marneffe appartint à la fois à Marneffe, au Brésilien Montès, au Polonais Steinbock, à Célestin Crevel et au baron Hulot; à chacun de ces cinq hommes, elle fit accroire qu'il était le père d'un enfant dont elle se trouvait être enceinte en 1841 et qui mourut en venant au monde. Pendant cette période, elle se fit surprendre par un commissaire de police dans la petite maison de la rue du Dauphin, appartenant à Crevel; Hector Hulot était son compagnon de lit. Après avoir demeuré avec Marneffe rue du Doyenné, dans la maison habitée par Lisbeth Fischer (la cousine Bette), elle fut installée rue Vaneau par le baron Hulot; puis, par Crevel, dans un hôtel de la rue Barbet-de-Jouy. Elle mourut en 1843, deux jours avant Célestin. Elle s'éteignit en « faisant Dieu », suivant son expression; elle léguait, comme une restitution, trois cent mille francs à Hector Hulot. — Valérie Marneffe ne manquait pas d'esprit. Le grand critique Claude Vignon appréciait particulièrement l'intelligente dépravation de cette femme (*La Cousine Bette*).

Crochard, danseur à l'Opéra, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Chargé de commander les évolutions sur le théâtre, il dirigea avec entrain une bande d'assaillants contre la Bastille, le 14 juillet 1789, devint officier, colonel, et mourut en 1814, des suites de blessures reçues à Lutzen, le 2 mai 1813 (*Une Double Famille*).

Crochard (Madame), veuve du précédent. Elle avait chanté dans les chœurs, auprès de son mari, avant la Révolution; en 1815, elle vivait pauvrement, à Paris, avec sa fille Caroline, du métier de brodeuse, dans une maison de la rue du Tourniquet-Saint-Jean[1], qui appartenait à Molineux. Madame Crochard, souhaitant de voir un « protecteur » à sa fille, favorisa l'amour du comte de Granville pour Caroline. Il l'en récompensa par une allocation viagère de trois mille francs, et elle mourut, en 1822, dans un logement convenable, rue Saint-Louis, au Marais. Elle portait constamment sur la poitrine la croix de chevalier de la Légion d'honneur conférée à son mari par l'empereur. La veuve Crochard, surveillée par un avide

1. De vieille date, déjà, détruite par les divers dégagements de l'hôtel de ville

entourage, reçut à ses derniers moments la visite de l'abbé Fontanon, confesseur de la comtesse de Granville, et fut très troublée par la démarche suprême de ce prêtre (*Une Double Famille*).

Crochard (Caroline), née en 1797, fille des précédents. — Elle fut, pendant plusieurs années, sous la Restauration, la maîtresse du comte de Granville; on l'appelait alors mademoiselle de Belle-feuille, nom d'une petite terre du Gâtinais, donnée à la jeune femme par un oncle du comte qui l'avait prise en affection. Son amant l'avait installée dans un élégant appartement de la rue Taitbout, où Esther Gobseck lui succéda. Caroline Crochard abandonna M. de Granville et une belle position pour un indigne jeune homme, appelé Solvet, qui lui dévora tout ce qu'elle possédait. Réduite à la misère et malade, elle demeurait, en 1833, rue Gaillon, dans une maison à deux étages de peu d'importance. Elle eut avec le comte de Granville un fils et une fille, Charles et Eugénie (*Une Double Famille*).

Crochard (Charles), fils adultérin du comte de Granville et de Caroline Crochard. En 1833, arrêté pour un vol important, il se réclamait de son père, par l'intermédiaire d'Eugène de Granville, son frère naturel, et le comte donnait à celui-ci de l'argent pour tirer d'affaire le misérable, si la chose était possible (*Une Double Famille*). Ce vol fut commis chez mademoiselle Beaumesnil et au préjudice de cette comédienne; il s'agissait de diamants (*Les Petits Bourgeois*).

Croisier (Du). — *V.* Bousquier (du).

Croizeau, ancien carrossier de la cour impériale sous Bonaparte. Quarante mille francs de rente environ; demeurant rue Buffault; veuf et sans enfant. Il fréquentait avec assiduité le cabinet de lecture tenu par Antonia Chocardelle, rue Coquenard, au temps de Louis-Philippe, et offrait d'épouser la « belle dame » (*Un Homme d'Affaires*).

Crottat (M. et madame), anciens fermiers, père et mère du notaire Crottat, assassinés par des voleurs, dont l'un était le célèbre

Dannepont, dit la Pouraille; le procès de cette affaire s'instruisait en mai 1830 (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). Ils étaient riches et, suivant César Birotteau, qui dut les connaître, le père Crottat était « avare comme un colimaçon » (*César Birotteau*).

Crottat (Alexandre), premier clerc de maître Roguin. — Il lui succéda en 1819, après la fuite de ce notaire, et il épousa la fille de Lourdois, entrepreneur de peinture. Un moment, César Birotteau songeait à en faire son gendre; il l'appelait familièrement *Xandrot*. Alexandre Crottat fut l'un des invités du fameux bal donné par le parfumeur en décembre 1818. En relations amicales avec l'avoué Derville, qu'il tutoyait, il fut chargé par lui de payer une sorte de demi-solde au colonel Chabert. Il était en même temps le notaire de la comtesse Ferraud (*César Birotteau. — Le Colonel Chabert*). Notaire aussi du comte de Sérizy, en 1822 (*Un Début dans la Vie*), et de Charles de Vandenesse, il commettait un soir, chez le marquis, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, force maladresses et, sans qu'il s'en doutât, rappelait à son client et à madame d'Aiglemont des souvenirs très douloureux. Rentré chez lui, il racontait tout à sa femme, qui lui faisait les plus vifs reproches (*La Femme de Trente Ans*). Alexandre Crottat signa, avec Léopold Hannequin, le testament dicté par Sylvain Pons, près de mourir (*Le Cousin Pons*).

Cruchot (L'abbé), prêtre de Saumur, dignitaire du chapitre Saint-Martin de Tours, frère du notaire Cruchot, oncle du président Cruchot de Bonfons; le Talleyrand de sa famille; après de longues préparations, il finit par amener Eugénie Grandet à épouser le président, en 1827 (*Eugénie Grandet*).

Cruchot, notaire à Saumur sous la Restauration, frère de l'abbé Cruchot, oncle du président Cruchot de Bonfons — Il s'employa, comme le prêtre, au succès du mariage de son neveu avec Eugénie Grandet; le père de la jeune fille chargeait M. Cruchot de ses placements usuraires et probablement de toutes ses opérations d'argent (*Eugénie Grandet*).

Cruchot, nom réel du président et de la présidente de Bonfons.

Curel, orfèvre de Paris, colonel dans la garde nationale, invité avec sa femme et ses deux filles au fameux bal donné par César Birotteau le 17 décembre 1818 (*César Birotteau*).

Cursy, pseudonyme littéraire de Jean-François du Bruel.

Curieux (Catherine). — *V.* Farrabesche (madame).

Cydalise, superbe Normande, de Valognes, débarquée à Paris en 1840 pour y vendre sa beauté. — Née en 1824, elle n'avait alors que seize ans; elle servit d'instrument à Montès, le Brésilien, qui, pour se venger de madame Marneffe, devenue madame Crevel, fit communiquer à la jeune fille, par l'un de ses nègres, une terrible maladie, qu'à son tour il gagna de Cydalise, pour la transmettre à son infidèle Valérie, qui en mourut, ainsi que son mari. Peut-être Cydalise accompagna-t-elle ensuite Montès au Brésil, là seulement où cette horrible affection est guérissable (*La Cousine Bette*).

D

Dallot maçon des environs de l'Isle-Adam, qui devait épouser, au début de la Restauration, une paysanne peu intelligente, appelée Geneviève. — Après l'avoir recherchée à cause d'un petit bien qu'elle possédait, il la délaissa pour une autre femme plus aisée et d'un esprit plus dégourdi. Cette rupture frappa si cruellement Geneviève, qu'elle devint tout à fait idiote (*Adieu*).

Damaso Pareto (Marquis), noble Génois, d'un esprit très français, qui assistait, en 1836, chez le consul général de France à Gênes, au récit des infortunes conjugales du comte Octave de Bauvan (*Honorine*).

Dannepont, dit **la Pouraille**, un des assassins de M. et madame Crottat. — Détenu, pour ce crime, en 1830, à la Conciergerie et sous le coup d'une condamnation capitale; forçat libéré, recherché par la police, depuis cinq ans, pour d'autres crimes. Né vers 1785, il avait été envoyé au bagne, dès l'âge de dix-neuf ans; il y avait connu Jacques Collin (Vautrin). Riganson, Sélérier et lui formaient une sorte de triumvirat. Petit homme sec et maigre, à figure de fouine (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Dauphin, petit pâtissier d'Arcis-sur-Aube; républicain très

connu. — En 1839, dans une réunion électorale, il questionnait, sur Danton, Sallenauve, candidat à la députation (*Le Député d'Arcis*).

Dauriat, libraire éditeur de Paris, au Palais-Royal, galeries de Bois[1], sous la Restauration. — Il acheta, pour trois mille francs, à Lucien de Rubempré, qui avait « éreinté » un livre de Nathan, son recueil de sonnets, *les Marguerites*, et le publia, longtemps après seulement, avec un succès que l'auteur déclara posthume. La boutique de Dauriat était le rendez-vous des écrivains et des hommes politiques en vogue de l'époque (*Illusions perdues*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Éditeur des livres de Canalis, Dauriat, recevait, en 1829, de Modeste Mignon, une demande de renseignements intimes sur le poète, à laquelle il répondait assez ironiquement. Dauriat disait en parlant des littérateurs célèbres : « J'ai fait Canalis; j'ai fait Nathan (*Modeste Mignon*). »

David (Madame), femme des environs de Brives, morte de la frayeur que lui causèrent les chauffeurs au temps du Directoire, en liant les pieds de son mari (*Le Curé de Village*).

Delbecq, secrétaire et intendant du comte Ferraud, sous la Restauration. — Ancien avoué. Homme plus qu'habile, ambitieux, entièrement à la dévotion de la comtesse, qu'il aida de ses conseils pour éconduire le colonel Chabert, quand cet officier revendiqua ses droits d'époux (*Le Colonel Chabert*).

Delignon (J.-P.), professeur de rhétorique au collège communal d'Arcis-sur-Aube, sous Louis-Philippe. — Officier de l'Université, auteur d'un opuscule sur les « Cérémonies des funérailles chez les Romains », qui lui valut son admission à l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Troyes, il rédigea, en 1839, un article nécrologique sur le notaire Grévin, dans l'*Impartial de l'Aube* (*Le Comte de Sallenauve*. — *La Famille Beauvisage*).

Delsouq, voleur fameux sous la Restauration; élève du très célèbre Dannepont, dit la Pouraille, auquel il laissait parfois prendre son nom (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

1. La galerie d'Orléans actuelle.

Denisart, nom d'emprunt sous lequel Cérizet, déguisé en vieillard, ancien militaire, ancien directeur des douanes, chevalier de la Légion d'honneur, s'introduisit chez Antonia Chocardelle, loueuse de livres, et parvint à tromper le défiant Maxime de Trailles, en lui arrachant, par une adroite manœuvre, le montant d'une créance jugée d'un recouvrement impossible (*Un Homme d'Affaires*).

Derville, avoué à Paris, rue Vivienne[1], de 1819 à 1840; né en 1794, le septième enfant d'un petit bourgeois de Noyon. — En 1816, n'étant alors que deuxième clerc, il demeurait rue des Grés (actuellement rue Cujas) et avait pour voisin le célèbre usurier Gobseck, qui, plus tard, lui prêta cent cinquante mille francs, à 15 0/0, avec lesquels il acheta l'étude de son patron, homme de plaisir, réduit à la gêne. Par Gobseck, il connut Jenny Malvaut, qu'il épousa; par le même, il apprit les secrets des Restaud. Dans l'hiver de 1829 à 1830, il expliquait leurs malheurs devant la vicomtesse de Grandlieu. Derville avait rétabli la fortune de ce représentant féminin des Grandlieu de la branche cadette, à l'époque de la rentrée des Bourbons, et il était reçu, chez elle, en ami (*Gobseck*). Il avait été clerc chez Bordin (*Un Début dans la Vie. — Une Ténébreuse Affaire*). Il fut l'avoué du colonel Chabert revendiquant ses droits légitimes sur la comtesse Ferraud; il s'intéressa vivement au vieil officier, le secourut, et s'affligea, bien des années après, quand il le revit tombé dans l'idiotisme, à l'hospice de Bicêtre (*Le Colonel Chabert*). Derville fut encore l'avoué du comte de Sérizy, de madame de Nucingen, des ducs de Grandlieu et de Chaulieu, dont il avait toute la confiance. En 1830, avec Corentin, sous le nom de Saint-Denis, il fit une enquête auprès des Séchard, à Angoulême, au sujet des réelles ressources de Lucien de Rubempré (*Le Père Goriot. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Derville (Madame), née Jenny Malvaut, femme de l'avoué Derville; jeune fille parisienne, née pourtant à la campagne. — Seule, en 1826, elle menait l'existence la plus vertueuse et vivait de son travail,

1. Il y eut longtemps aussi la rue Neuve-Vivienne, tronçon de l'unique rue Vivienne actuelle situé entre la Bourse et le boulevard Montmartre.

au cinquième étage d'une triste maison de la rue Montmartre, où Gobseck eut à la voir pour le payement d'un billet souscrit par elle ; il la signala à Derville, qui l'épousa sans dot aucune. Plus tard, elle hérita, d'un oncle, fermier devenu riche, soixante-dix mille francs qui aidèrent son mari à s'acquitter envers Gobseck (*Gobseck*). Désireuse d'assister au fameux bal donné par César Birotteau, le 17 décembre 1818, elle vint faire une visite assez inopinée à la femme du parfumeur; elle lui plut d'ailleurs beaucoup, ainsi qu'à mademoiselle Birotteau, et elle fut invitée à la fête avec son mari. Elle avait, auparavant et dans les années qui précédèrent son mariage, travaillé pour les Birotteau, quand elle était ouvrière en lingerie (*César Birotteau*).

Deschamps, nom pris, lors de son séjour dans l'Amérique du Sud, par Sallenauve, dégoûté du nom qui lui fut imposé (*La Famille Beauvisage*).

Descoings (M. et madame), beau-père et belle-mère du docteur Rouget, d'Issoudun. — Commissionnaires en laine, ils se chargeaient de vendre pour les propriétaires et d'acheter pour les marchands les toisons du Berry. Ils achetèrent aussi des biens nationaux. Riches et avares; ils moururent, à deux ans d'intervalle, sous la République, avant 1799 (*La Rabouilleuse*).

Descoings, fils des précédents, frère cadet de madame Rouget, la femme du docteur; épicier à Paris, rue Saint-Honoré, non loin du logis de Robespierre. — Descoings avait épousé par amour la veuve du sieur Bixiou, son prédécesseur, femme plus âgée que lui de douze ans, mais bien portante et « grasse comme une grive après la vendange ». Accusé d'accaparement, il fut envoyé à l'échafaud avec André Chénier, le 7 thermidor an II (25 juillet 1794) : la mort de l'épicier produisit plus de sensation que celle du poète. César Birotteau transporta le fonds de parfumerie de *la Reine des roses* dans la boutique de Descoings, vers 1800; le successeur immédiat du décapité y avait fait de mauvaises affaires; l'inventeur de l'eau carminative s'y ruina (*La Rabouilleuse*).

Descoings (Madame), née en 1741, veuve de deux maris qui se succédèrent dans la même boutique d'épicerie, rue Saint-Honoré, à Paris, les sieurs Bixiou et Descoings; grand'mère de Jean-Jacques Bixiou, le dessinateur. — Après la mort de M. Bridau, chef de division au ministère de l'intérieur, madame veuve Descoings vint, en 1819, vivre avec sa nièce madame veuve Bridau, née Agathe Rouget, elle apportait, dans la communauté, six mille francs de revenu. Femme excellente, surnommée, dans son temps, « la belle épicière »; elle dirigeait le ménage, mais elle avait la manie de mettre sans cesse à la loterie sur les mêmes chiffres : elle « nourrissait un terne »; elle finit ainsi par ruiner sa nièce, qui lui avait aveuglément confié ses intérêts, mais elle rachetait sa folle conduite par un entier dévouement, tout en continuant à placer son argent sur le terne fatidique. Ses économies lui furent un jour volées dans sa paillasse par Philippe Bridau : aussi ne put-elle renouveler sa mise à la loterie. Or le fameux terne sortit. Madame Descoings en mourut de chagrin, le 31 décembre 1821; sans ce vol, elle devenait millionnaire (*La Rabouilleuse*).

Desfondrilles, juge suppléant à Provins, sous la Restauration; nommé président du tribunal de la même ville, sous Louis-Philippe; vieillard plus archéologue que magistrat, homme fin qui s'amusait des misérables intrigues en action sous ses yeux; il avait quitté le parti des Tiphaine pour le parti libéral, dirigé par l'avocat Vinet (*Pierrette*).

Deslandes, chirurgien d'Azay-le-Rideau, en 1817. — Appelé auprès de M. de Mortsauf pour le saigner, il lui sauva la vie par cette opération (*Le Lys dans la Vallée*).

Desmarets (Jules), agent de change à Paris, sous la Restauration; homme de travail et de probité, ayant eu une jeunesse austère et pauvre. — Il s'éprit, n'étant qu'employé, d'une jeune fille charmante rencontrée chez son patron et l'épousa malgré l'irrégularité de sa naissance; avec des fonds procurés par la mère de sa femme, il put acheter la charge de l'agent de change dont il était le commis et

fut pendant plusieurs années très heureux, avec un amour partagé et dans la plus large aisance : Desmarets possédait deux cent cinquante mille francs de rente. Il habitait, en 1820, avec sa femme, un grand hôtel de la rue Ménars. Dans les premiers temps de son mariage, il tua en duel, sans que madame Desmarets en sût rien, un homme qui l'avait calomniée. Le bonheur parfait, dont jouissait ce couple si bien assorti, finit brusquement par la mort de la femme atteinte au cœur des soupçons que son mari eut, un instant, sur sa fidélité. — Desmarets, veuf, vendit sa charge au frère de Martin Falleix et quitta Paris, désespéré (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*). M. et madame Desmarets furent invités au fameux bal de César Birotteau, en 1818; après la faillite du parfumeur, l'agent de change donna, avec bienveillance, d'utiles conseils pour le placement des fonds amassés péniblement dans le but de désintéresser complètement les créanciers (*César Birotteau*).

Desmarets (Madame Jules), femme du précédent, fille naturelle de Bourignard, dit Ferragus, et d'une femme mariée qui passait pour sa marraine. — Elle n'avait pas d'état civil; lorsqu'elle épousa Jules Desmarets, son nom de Clémence et son âge furent constatés par un acte de notoriété publique. Madame Desmarets fut, malgré elle, aimée d'un jeune officier de la garde royale, Auguste de Maulincour. — Elle fréquentait les Nucingen. Les visites que madame Desmarets faisait secrètement à son père, homme mystérieux, inconnu de son mari, amenèrent la perte d'un bonheur absolu ; Desmarets se crut trahi, et elle mourut de ces soupçons, en 1820 ou 1821. Les restes de Clémence, d'abord portés au Père-Lachaise, furent ensuite déterrés, brûlés et envoyés à Jules Desmarets par Bourignard aidé de douze amis, afin de contenter ainsi la plus poignante des douleurs conjugales (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*). M. et madame Desmarets étaient souvent désignés sous le nom de M. et madame Jules. Au bal donné par César Birotteau, le 17 décembre 1818, madame Desmarets brilla comme la plus belle, au dire même de la femme du parfumeur (*César Birotteau*).

Desmarets, notaire à Paris, sous la Restauration; frère aîné

de l'agent de change Jules Desmarets. — Le notaire avait été établi par son cadet, devenu rapidement riche. Il reçut le testament de son frère. Il l'accompagnait, aux obsèques de madame Desmarets (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*).

Desplein, illustre chirurgien de Paris, né vers le milieu du XVIIIe siècle. — D'une famille pauvre de la province, il eut une jeunesse des plus rudes et ne parvint à passer ses examens que grâce aux secours de son voisin de misère, le porteur d'eau Bourgeat. Avec lui, il demeura, deux ans, au sixième étage d'une triste maison de la rue des Quatre-Vents, où s'établit plus tard le « Cénacle » chez le poète Daniel d'Arthez, maison dite, par la suite, « le bocal aux grands hommes ». Desplein, chassé par le propriétaire qu'il ne pouvait payer, se logea, en second lieu, avec son ami l'Auvergnat, dans la cour de Rohan, passage du Commerce. Reçu interne à l'Hôtel-Dieu, il put reconnaître les bienfaits de Bourgeat, le soigna dans sa dernière maladie, comme un fils dévoué, et fonda, sous l'Empire, en l'honneur de cet homme simple, qui professait des sentiments religieux, une messe dite quatre fois l'an, à Saint-Sulpice, et à laquelle il assistait pieusement, bien qu'athée déterminé (*La Messe de l'Athée*). En 1806, Desplein avait condamné à une mort prochaine un vieux garçon, alors âgé de cinquante-six ans, et qui vivait toujours en 1846 (*Le Cousin Pons*). Le chirurgien assista à la mort désespérée de M. Chardon, ancien médecin militaire (*Illusions perdues*). Desplein soigna, à leurs derniers moments, madame Jules Desmarets, décédée en 1820 ou 1821, et le chef de division Flamet de la Billardière, mort en 1824 (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants. — Les Employés*). Au mois de mars 1828, à Provins, il fit l'opération du trépan à Pierrette Lorrain (*Pierrette*). Dans la même année, il pratiqua une audacieuse opération sur la personne de madame Philippe Bridau, chez qui l'abus des liqueurs fortes avait développé une « magnifique maladie » que l'on croyait disparue. L'opération fut racontée dans la *Gazette des Hôpitaux;* mais l'opérée en mourut (*La Rabouilleuse*). En 1829, Desplein fut appelé auprès de Vanda de Mergi, fille du baron de Bourlac (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). Dans les derniers mois de ladite année, il opéra, avec succès, madame Mignon,

devenue aveugle, et fut ensuite, en février 1830, l'un des témoins de Modeste Mignon, mariée à Ernest de la Brière (*Modeste Mignon*). Au commencement de la même année 1830, il fut appelé, par Corentin, auprès du baron de Nucingen, languissant d'amour pour Esther van Gobseck, et auprès de madame de Sérizy, malade, après le suicide de Lucien de Rubempré (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*). Avec son élève Bianchon, il dut assister madame de Bauvan sur le point de mourir, fin de 1830 ou commencement de 1831 (*Honorine*). Desplein avait une fille unique, dont le mariage, en 1829, était arrangé avec le prince de Loudon.

Desroches, employé au ministère de l'intérieur, sous l'Empire, ami de Bridau père, qui lui avait procuré la place. — En relations suivies également avec la veuve du chef de division, chez laquelle il rencontrait, presque chaque soir, ses collègues MM. du Bruel et Claparon. Homme sec et dur, qui n'avait pu, malgré ses talents, devenir sous-chef; il ne gagnait que dix-huit cents francs et sa femme douze cents avec un bureau de papier timbré. Mis à la retraite, après le second retour de Louis XVIII, il parlait d'entrer, comme chef de bureau, dans une compagnie d'assurances, dès que sa pension serait réglée. En 1821, malgré son caractère peu tendre, Desroches s'employa, avec beaucoup d'empressement et d'adresse, pour tirer d'un mauvais pas Philippe Bridau, qui avait pratiqué un *emprunt* sur la caisse du journal où il était employé, et il fit accepter sa démission sans scandale. Desroches, homme d'une bonne « judiciaire », resta le dernier ami de madame veuve Bridau, après la mort de MM. du Bruel et Claparon. Il pêchait à la ligne (*La Rabouilleuse*).

Desroches (Madame), femme du précédent. — En 1826, alors veuve, elle recherchait la main de mademoiselle Matifat pour son fils, l'avoué Desroches (*La Maison Nucingen*).

Desroches, fils des précédents, né vers 1795, élevé durement par un père d'une extrême sévérité. — Il entra, comme quatrième clerc, chez Derville, en 1818, et, dès l'année suivante, passa second clerc. Chez Derville, il vit le colonel Chabert. En 1821 ou 1822, il acheta une

étude d'avoué, un titre nu, rue de Béthizy[1]. Retors et habile, il eut surtout pour clients des gens de lettres, des artistes, des filles de théâtre, des lorettes en renom, des bohèmes élégants. Conseiller d'Agathe et de Joseph Bridau, il donnait aussi des instructions très précieuses à Philippe Bridau, partant pour Issoudun vers 1822 (*La Rabouilleuse*. — *Le Colonel Chabert*. — *Un Début dans la Vie*. — *Le Comte de Sallenauve*). Desroches était l'avoué de Charles de Vandenesse plaidant contre son frère Félix, de la marquise d'Espard cherchant à faire interdire son mari, et du secrétaire général Chardin des Lupeaulx, qu'il conseillait avec astuce (*La Femme de Trente Ans*. — *L'Interdiction*. — *Les Employés*). Lucien de Rubempré consulta Desroches, lors de la saisie des meubles de Coralie, sa maîtresse, en 1822 (*Illusions perdues*). Vautrin appréciait l'avoué ; il disait qu'on aurait pu le charger de « refaire » la terre de Rubempré, de l'augmenter et de constituer ainsi à Lucien trente mille francs de rente qui lui auraient permis probablement d'épouser Clotilde de Grandlieu (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). En 1826, Desroches rechercha, un instant, en mariage Malvina d'Aldrigger (*La Maison Nucingen*). Vers 1840, il racontait chez mademoiselle Turquet (Malaga), alors entretenue par le notaire Cardot, et devant Bixiou, Lousteau et Nathan, invités du tabellion, les ruses employées par Cérizet pour arracher à Maxime de Trailles le montant d'une créance (*Un Homme d'affaires*). Desroches fut, d'ailleurs, l'avoué de Cérizet, qui eut un différend avec Théodose de la Peyrade, en 1840; il représenta aussi les intérêts de Sauvaignou, l'entrepreneur, à la même époque (*Les Petits Bourgeois*). L'étude de Desroches se trouva installée peut-être, à une certaine époque, rue de Buci (*La Rabouilleuse*).

Desroys, employé au ministère des finances, dans le bureau de Baudoyer, sous la Restauration. — Fils d'un conventionnel qui n'avait pas voté la mort du roi, républicain, ami de Michel Chrestien, il ne fravait avec aucun de ses collègues et tenait à ce point sa vie cachée, que l'on ignorait son domicile. Destitué, en décembre 1824, à cause de ses opinions et sur la dénonciation de Dutocq (*Les Employés*).

Desroziers, musicien, prix de Rome, mort dans cette ville, d'une

1. Disparue dans les prolongements de la rue de Rivoli, de 1852 à 1855.

fièvre typhoïde, en 1836. — Ami du sculpteur Dorlange, à qui il raconta l'histoire de Zambinella, la mort de Sarrasine et le mariage du comte de Lanty : Desroziers donnait des leçons d'harmonie à Marianina, fille du comte. Le musicien engagea son ami, momentanément en grand besoin d'argent, à entreprendre une copie d'une statue d'Adonis, qui reproduisait les traits de Zambinella, et il fit acheter cette copie par M. de Lanty (*Le Député d'Arcis*).

Desroziers, imprimeur à Moulins (département de l'Allier). — Après 1830, il imprima, en un petit volume in-18, les œuvres de « Jan Diaz, fils d'un prisonnier espagnol, et né en 1807, à Bourges ». Ce volume était précédé d'une notice sur Jan Diaz par M. de Clagny. Il contenait une élégie : *Tristesse;* deux poèmes : *Paquita la Sévillane* et *le Chêne de la messe;* trois sonnets, une nouvelle intitulée : *Carola*, etc. (*La Muse du Département*).

Destourny. — *V.* Estourny (d').

Dey (Comtesse de), née vers 1755. — Veuve d'un lieutenant général, retirée à Carentan (département de la Manche), elle y mourut subitement, d'une grande émotion maternelle, en novembre 1793 (*Le Réquisitionnaire*).

Dey (Auguste, comte de), fils unique de madame de Dey. — A dix-huit ans, nommé lieutenant de dragons, il avait obéi au point d'honneur, en suivant les princes dans l'émigration. Il était adoré de sa mère, qui était restée en France pour lui conserver une fortune. Il avait fait partie de l'expédition de Granville ; prisonnier à la suite de cette affaire, il écrivait à madame de Dey qu'il se présenterait chez elle, sous trois jours, déguisé, après s'être évadé. Mais il fut fusillé dans le Morbihan, au moment précis où sa mère mourait du saisissement d'avoir reçu, pour son fils, le réquisitionnaire Julien Jussieu (*Le Réquisitionnaire*).

Diard (Pierre-François), né aux environs de Nice, fils d'un prévôt des marchands, quartier-maître du 6e de ligne, en 1808, puis chef de bataillon dans la garde impériale ; retraité avec ce dernier grade, à la suite d'une blessure assez grave reçue en Allemagne ;

ensuite administrateur, homme d'affaires; joueur effréné. Mari de Juana Mancini, qui avait été la maîtresse du capitaine Montefiore, l'ami le plus intime de Diard. En 1823, à Bordeaux, Diard, réduit aux expédients, tua, pour le voler, Montefiore, qu'il avait rencontré par hasard; rentré chez lui, il avoua son crime à sa femme, qui le supplia vainement de se donner la mort, et lui brûla elle-même la cervelle, d'un coup de pistolet (*Les Marana*).

Diard (Maria-Juana-Pepita), fille de la Marana, courtisane vénitienne, et d'un jeune Italien noble (Mancini), qui la reconnut. — Femme de Pierre-François Diard, qu'elle accepta pour mari, sur l'injonction de sa mère, après s'être abandonnée à Montefiore, qui ne voulut pas l'épouser. Juana, élevée de la manière la plus austère, chez l'Espagnol Perez de Lagounia, à Tarragone, portait le nom de son père; elle était l'héritière d'une longue série de courtisanes, d'une famille purement féminine, où aucun mariage légal n'avait eu lieu; le sang de ses aïeules était dans ses veines : elle le montra inconsciemment par la manière dont elle se donna tout d'abord à Montefiore. Quoiqu'elle n'aimât pas son mari, elle lui fut, néanmoins, strictement fidèle; et le le tua pour l'honneur. — Elle eut deux enfants (*Les Marana*).

Diard (Juan), premier enfant de madame Diard. — Il vint au monde sept mois après le mariage de sa mère, et il était peut-être le fils de Montefiore. Il ressemblait absolument à Juana, qui lui prodiguait ses caresses en secret, tandis qu'elle feignait de lui préférer son fils cadet. Par « une espèce de flatterie admirable », Diard avait fait de Juan son préféré (*Les Marana*).

Diard (Francisque), second fils de M. et madame Diard, né à Paris. — Portrait complet du père et, seulement en apparence, le préféré de la mère (*Les Marana*).

Diaz (Jan), pseudonyme dont madame Dinah de la Baudraye signa, dans *l'Écho du Morvan*, un poème assez excentrique, intitulé : *Paquita la Sévillane*, et un volume imprimé par Desroziers, à Moulins, vers 1830 (*La Muse du Département*).

Diodati, nom du propriétaire d'une villa sur le lac de Genève en 1823-1824. — Personnage d'une nouvelle, *l'Ambitieux par amour*, publiée, en 1834, par Albert Savarus, dans la *Revue de l'Est* (*Albert Savarus*).

Dionis, notaire à Nemours, depuis 1813, environ, jusqu'aux premières années de Louis-Philippe. — C'était un Crémière-Dionis; mais il n'était habituellement désigné que par le second nom. Homme fin et faux, secrètement associé à Massin-Levrault, pour faire l'usure, il s'intéressait à la succession du docteur Minoret et donnait des conseils aux trois héritiers du vieux médecin. Après la Révolution de 1830, il fut nommé maire de Nemours, en remplacement du sieur Levrault, et, vers 1837, devint député. Il fut alors reçu aux bals de la cour avec sa femme, et madame Dionis « trôna » dans sa petite ville, « au moyen du trône ». Le ménage eut, au moins, une fille (*Ursule Mirouet*). Dionis déjeunait familièrement chez Rastignac, ministre des travaux publics, de 1839 à 1845 (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Doguereau, libraire à Paris, rue du Coq, en 1821 et depuis le commencement du siècle; ancien professeur de rhétorique. — Lucien de Rubempré lui proposa son roman : *l'Archer de Charles IX;* mais, le libraire n'en ayant voulu donner que quatre cents francs, l'affaire ne se fit point (*Illusions perdues*).

Doisy, portier de l'institution Lepître, à Paris, dans le quartier du Marais, vers 1814, époque à laquelle Félix de Vandenesse y vint achever ses études. — Ce jeune homme contracta, auprès de Doisy, une dette de cent francs qui lui valut les plus sévères réprimandes de sa mère (*Le Lys dans la Vallée*).

Dominis (L'abbé de), prêtre de Tours, sous la Restauration; précepteur de Jacques de Mortsauf (*Le Lys dans la Vallée*).

Dommanget, médecin-accoucheur, célèbre à Paris, au temps de Louis-Philippe. — Appelé, en 1840, auprès de madame Calyste du

Guénic, qu'il avait accouchée, et qu'une subite révélation de l'infidélité de son mari avait fait tomber dans un état dangereux ; car elle nourrissait son fils, à cette époque. Dommanget, mis dans la confidence, traita et guérit la malade par des remèdes tout moraux (*Béatrix*).

Doni (Massimilla), *V.* Varèse (princesse de)

Dorlange (Charles), premier nom de Sallenauve. — *V.* Sallenauve.

Dorlonia (Duc). — *V.* Torlonia.

Dorsonval (Madame), bourgeoise de Saumur, en relations avec M. et madame des Grassins, au temps de la Restauration (*Eugénie Grandet*).

Doublet, deuxième clerc chez l'avoué Desroches, en 1822 (*Un Début dans la Vie*).

Doublon (Victor-Ange-Herménégilde), huissier à Angoulême, sous la Restauration. — Il instrumenta, pour le compte des frères Cointet, contre David Séchard (*Illusions perdues*).

Drake (Sir Francis), Anglais, directeur du Théâtre-Italien de Londres, en 1839. — Il eut pour prima donna Luigia, qui succédait à la Serboni (*Le Comte de Sallenauve*).

Duberghe, marchand de vins de Bordeaux, à qui Nucingen acheta, en 1815, avant la bataille de Waterloo, cent cinquante mille bouteilles de ses vins, moyennant trente sous la bouteille ; le financier les revendit, chacune, six francs aux alliés de 1817 à 1819 (*La Maison Nucingen*).

Dubourdieu, né vers 1805, peintre de symbolismes, fouriériste, décoré. — En 1845, rencontré et accosté, au coin de la rue Neuve-

Vivienne, par son ami Léon de Lora, il exposait ses idées sur l'art et la philosophie devant Gazonal et Bixiou accompagnant le célèbre paysagiste (*Les Comédiens sans le savoir*).

Dubut, de Caen, commerçant, apparenté à MM. de Boisfranc, de Boisfrelon et de Boislaurier, qui étaient aussi des Dubut et dont le grand-père vendait de la toile. — Dubut, de Caen, impliqué dans le procès des chauffeurs de Mortagne, en 1808, fut condamné à mort, par contumace. Sous la Restauration, il espérait, pour son dévouement à la cause royale, obtenir de succéder au titre de M. de Boisfranc; Louis XVIII le nomma grand-prévôt, en 1815 et, plus tard, procureur général sous le nom convoité; enfin, il mourut premier président de Cour (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Ducange (Victor), romancier et dramaturge français, né en 1783, à La Haye, mort en 1833; l'un des collaborateurs de *Trente Ans ou la Vie d'un Joueur* et l'auteur de *Léonide ou la Vieille de Suresnes*. Victor Ducange devait assister, en 1821, chez Braulard, chef de claque, à un dîner où étaient conviés également Adèle Dupuis, Frédéric Dupetit-Méré et mademoiselle Millot, maîtresse de Braulard (*Illusions perdues*).

Dudley (Lord), homme d'État, l'un des vieillards les plus distingués de la pairie anglaise, fixé à Paris, depuis 1816; mari de lady Arabelle Dudley; père naturel d'Henri de Marsay, dont il ne s'occupa guère et qui devint l'amant d'Arabelle. — Personnage « profondément immoral », il compta dans sa nombreuse postérité illégale Euphémia Porrabéril, et, parmi les femmes qu'il entretint, une certaine Hortense, qui habitait rue Tronchet. Lord Dudley, avant de se fixer en France, vivait dans son pays natal, avec deux fils nés en légitime mariage, mais qui ressemblaient étonnamment à Marsay (*Le Lys dans la Vallée. Histoire des Treize : La Fille aux Yeux d'Or. — Un Homme d'Affaires*). Lord Dudley, peu de temps après 1830, était présent à un raout chez mademoiselle des Touches, où Marsay, alors premier ministre, racontait son premier amour, et ces deux hommes d'État échangeaient des réflexions philosophiques (*Autre Étude de femme*). En 1834, il était venu, par hasard, à un

grand bal donné par sa femme, et il jouait dans un salon avec des banquiers, des ambassadeurs et d'anciens ministres (*Une Fille d'Ève*).

Dudley (Lady Arabelle), femme du précédent; d'une illustre famille anglaise, pure de toute mésalliance depuis la conquête; immensément riche; l'une de ces ladies à demi souveraines; l'idole de la grande société parisienne sous la Restauration. — Elle vivait loin de son mari, à qui elle avait laissé deux fils ressemblant fort à Marsay, dont elle avait été la maîtresse. Elle arracha, en quelque sorte, Félix de Vandenesse à madame de Mortsauf et causa ainsi le désespoir de cette femme vertueuse. Elle était née, disait-elle, dans le Lancashire, où les femmes meurent d'amour (*Le Lys dans la Vallée*). Dans les premières années du règne de Charles X, au moins pendant l'été, elle habitait le village de Châtenay, près de Sceaux (*Le Bal de Sceaux*). Raphaël de Valentin la désirait et aurait cherché à l'obtenir, s'il n'avait craint d'user la peau de chagrin (*La Peau de Chagrin*). En 1832, elle assistait à une soirée chez madame d'Espard, où la duchesse de Maufrigneuse fut « abîmée » en présence de Daniel d'Arthez épris d'elle (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). Très jalouse de madame Félix de Vandenesse, la femme de son ancien amant, en 1834-1835, elle manœuvrait, avec madame de Listomère et madame d'Espard, pour faire tomber la jeune femme dans les bras du poète Nathan, qu'elle aurait voulu encore plus laid. Elle disait à madame Félix de Vandenesse : « Le mariage, mon enfant, est notre purgatoire; l'amour est notre paradis » (*Une Fille d'Ève*). Lady Dudley fit, par vengeance, mourir de chagrin lady Brandon (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Dufau, juge de paix dans une commune des environs de Grenoble dont le docteur Benassis était le maire sous la Restauration; alors, grand homme sec, à cheveux gris, vêtu de noir. — Il contribua fortement à l'œuvre de rénovation accomplie par le médecin dans le village (*Le Médecin de Campagne*).

Dufaure (Jules-Armand-Stanislas), avocat et homme politique français; né le 4 décembre 1798 à Saujon (Charente-Inférieure),

mort, académicien, à Rueil, dans l'été de 1881 ; ami et condisciple de Louis Lambert et de Barchou de Penhoën, au collège de Vendôme, en 1811 (*Louis Lambert*).

Duineff, nom franc, commun aux deux familles Cinq-Cygne et Chargebœuf (*Une Ténébreuse Affaire*).

Dulmen, branche d'une famille Rivaudoult d'Arschoot, de Galicie, à laquelle Armand de Montriveau était allié (*Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*).

Dumay (Anne-François-Bernard), né à Vannes en 1777. — Fils d'un assez méchant avocat, président d'un tribunal révolutionnaire sous la République et qui périt sur l'échafaud après le 9 Thermidor. Sa mère morte de chagrin, Anne Dumay partit comme soldat, en 1799, pour l'armée d'Italie. Il se retira, à la chute de l'Empire, avec le grade de lieutenant et s'attacha au sort de Charles Mignon, qu'il avait connu dès les premiers jours de sa vie militaire. Entièrement dévoué à son ami, qui lui avait, d'ailleurs, sauvé la vie à Waterloo, il l'aida puissamment dans les entreprises commerciales de la maison Mignon et veilla fidèlement sur madame et mademoiselle Mignon, pendant une longue absence du chef de cette famille, ruiné subitement. Mignon, revenu riche de l'Amérique, fit profiter largement Dumay de sa fortune (*Modeste Mignon*).

Dumay (Madame), née Grummer, femme du précédent. — Américaine, jolie petite personne, elle fut épousée par Dumay dans un voyage fait en Amérique pour le compte de son patron et ami Charles Mignon, sous la Restauration. Ayant eu le malheur de perdre plusieurs enfants à leur naissance et privée de l'espérance d'en avoir d'autres, elle s'attacha entièrement aux deux filles de Mignon. Elle était, comme son mari, complètement dévouée à leur famille (*Modeste Mignon*).

Dumets, petit clerc chez Desroches, avoué en 1822 (*Un Début dans la Vie*).

Dupetit-Méré (Frédéric), né à Paris en 1785, mort en 1827; auteur dramatique qui eut son heure de célébrité. — Sous le nom de Frédéric, il fit représenter seul, ou en collaboration avec Ducange, Rougemont, Brazier, etc., un grand nombre de mélodrames, de vaudevilles et de féeries. En 1821, il devait assister à un dîner chez le chef de claque Braulard, avec Ducange, Adèle Dupuis et mademoiselle Millot (*Illusions perdues*).

Duplanty (L'abbé), vicaire de l'église Saint-François, de Paris; mandé par Schmucke, il administra l'extrême onction, en avril 1845, à Pons mourant, qui le connaissait et appréciait sa bonté (*Le Cousin Pons*).

Duplay (Madame), femme d'un menuisier de la rue Honoré, chez qui demeurait Robespierre; cliente de l'épicier Descoings, qu'elle dénonça comme accapareur. — Cette dénonciation amena l'incarcération et la mort du détaillant sur l'échafaud (*La Rabouilleuse*).

Dupotet, espèce de banquier établi au Croisic, sous la Restauration. — Il avait en dépôt le modeste patrimoine de Pierre Cambremer (*Un Drame au bord de la mer*).

Dupuis, notaire du quartier Saint-Jacques, sous Louis-Philippe; d'une piété affichée; marguillier de sa paroisse. Il possédait les économies d'un grand nombre de domestiques. Théodose de la Peyrade, qui lui recrutait des capitaux dans ce monde spécial, détermina madame Lambert, la gouvernante de M. Picot, à placer deux mille cinq cents francs, économisés au détriment de son maître, chez ce homme vertueux, qui fit banqueroute (*Les Petits Bourgeois*).

Dupuis (Adèle), actrice de Paris qui tint, longtemps et brillamment, l'emploi des « jeunes premiers rôles » à la Gaîté; elle devait dîner, en 1821, chez Braulard, le chef de claque, avec Ducange, Frédéric Dupetit-Méré et mademoiselle Millot, maîtresse de l'amphitryon (*Illusions perdues*).

Durand, nom réel des Chessel. — Ce nom de Chessel avait été emprunté à madame Durand, née Chessel. Les Tourangeaux de la Restauration trouvaient M. de Chessel peu « en Durand » ou peu « endurant » (*Le Lys dans la Vallée*).

Duret (L'abbé), curé de Sancerre sous la Restauration, vieillard de l'ancien clergé. — Homme de bonne compagnie, de la société habituelle de madame de la Baudraye, chez qui il satisfaisait son penchant pour le jeu. Très fin, Duret expliquait à cette jeune femme le vrai caractère de M. de la Baudraye; il lui conseilla de détourner en littérature secrète l'amertume de l'existence conjugale (*La Muse du Département*).

Duriau, célèbre accoucheur de Paris. — Aidé de Bianchon, il accoucha madame de la Baudraye, en 1837, chez Lousteau, d'un garçon qu'elle eut du journaliste (*La Muse du Département*).

Durieu, cuisinier et factotum du château de Cinq-Cygne sous le Consulat. — Ancien et fidèle serviteur, tout dévoué à sa maîtresse, Laurence de Cinq-Cygne, dont il avait toujours suivi la fortune. Il était marié; sa femme avait l'office de femme de charge dans la maison (*Une Ténébreuse Affaire*).

Duroc (Gérard-Christophe-Michel), duc de Frioul, grand maréchal du palais de Napoléon, né à Pont-à-Mousson en 1772, tué sur le champ de bataille en 1813. — Le 13 octobre 1806, veille de la bataille d'Iéna, il introduisit le marquis de Chargebœuf et Laurence de Cinq-Cygne auprès de l'empereur (*Une Ténébreuse Affaire*); au mois d'avril 1813, il assistait à une revue au Carrousel, à Paris, et Napoléon lui adressait, au sujet de mademoiselle de Chatillonest, distinguée par lui dans la foule, quelques paroles qui firent sourire le grand maréchal (*La Femme de Trente ans*).

Durut (Jean-François), criminel que Prudence Servien contribua, par sa déposition en cour d'assises, à faire condamner aux travaux forcés. — Durut jura à Prudence, devant le tribunal même, qu'il la tuerait, une fois libre; mais il fut exécuté au bagne de Toulon quatre ans après, en 1829. Jacques Collin, dit Vautrin, pour obte-

nir le dévouement de Prudence, se vantait de l'avoir délivrée de Durut, dont la menace la tenait dans une terreur continuelle (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Dutheil (L'abbé), un des deux vicaires généraux de l'évêque de Limoges, sous la Restauration; l'une des lumières du clergé gallican; nommé à un évêché, en août 1831, et promu archevêque en 1840. — Il présida la cérémonie de la confession publique de madame Graslin, dont il fut l'ami et le conseiller, et dont il suivit l'enterrement, en 1844 (*Le Curé de Village*).

Dutocq, né en 1786. — Il entra, en 1814, au ministère des finances et succéda à Poiret aîné, mis à la retraite, dans le bureau dirigé par Rabourdin; il y était commis d'ordre. Incapable et flâneur, il haïssait son chef, dont il provoqua la perte. Très méchant et très intéressé, il essayait de consolider sa position en se faisant l'espion des bureaux; le secrétaire général, Chardin des Lupeaulx, était instruit par lui des moindres événements. Dutocq affecta, en outre, dès 1816, des sentiments religieux très prononcés, qu'il croyait utiles à son avancement. Il collectionnait avec passion les vieilles gravures et possédait au complet « son Charlet », qu'il pouvait céder ou prêter à la femme du ministre. Il demeurait à cette époque, rue Saint-Louis-Saint-Honoré[1], près du Palais-Royal, au cinquième étage d'une maison à allée, et prenait ses repas dans une pension de la rue de Beaune (*Les Employés*). En 1840, retraité, il était greffier de la justice de paix à la mairie du Panthéon et habitait la maison des Thuillier, rue Saint-Dominique d'Enfer. Resté garçon, il avait des vices, mais cachait soigneusement sa vie et savait se maintenir, par la flatterie, auprès de ses supérieurs. Il fut mêlé à de vilaines intrigues avec Cérizet, son commis au greffe, et avec Théodose de la Peyrade, l'avocat retors (*Les Petits Bourgeois*).

D..val, opulent maître de forges d'Alençon, dont la fille, petite-nièce de M. du Croisier (du Bousquier) fut mariée, en 1830, avec

1. Disparue, en 1854, dans les transformations de la rue de l'Échelle.

trois millions de dot à Victurnien d'Esgrignon (*Le Cabinet des Antiques*).

Duval, professeur et chimiste célèbre, à Paris, en 1843. — Ami du docteur Bianchon, il analysa pour lui le sang de M. et madame Crevel, infectés d'une étrange maladie cutanée dont ils moururent (*La Cousine Bette*).

Duvignon. — *V.* **Lanty** (de).

Duvivier, bijoutier à Vendôme, sous l'Empire. — Madame de Merret affirmait à son mari qu'elle avait acheté chez ce marchand un crucifix d'ébène incrusté d'argent, qu'elle tenait, en réalité, de son amant, Bagos de Férédia. C'est sur ce crucifix qu'elle fit son faux serment (*La Grande Bretèche*).

E

Ellis (William), célèbre médecin aliéniste anglais qui dirigeait l'asile d'Hanwell en 1839, à l'époque où Marie Gaston, devenu fou, y fut admis (*Le Comte de Sallenauve*).

Emile, « lion de l'espèce la plus triomphante », de la connaissance de madame Komorn (comtesse Godollo). — Un soir de 1840 ou de 1841, sur le boulevard des Italiens, cette femme, pour échapper à Théodose de la Peyrade, prenait le bras du dandy et le priait de la conduire à Mabille[1], qui clôturait ses bals ce jour-là (*Les Petits Bourgeois*).

Ernest, enfant invité par Naïs de l'Estorade au bal masqué, donné à Paris, par la mère de cette petite fille, en 1839. — A cette fête, un jeune « Écossais » engageait Ernest à venir fumer un cigare dans un endroit écarté : « Je ne peux pas, mon cher ; répondait-il, tu sais que Léontine me fait toujours des scènes, quand elle s'aperçoit que j'ai fumé. Elle est charmante, ce soir. Tiens, regarde donc ce qu'elle vient de me donner. » — C'était une bague en crin (*Le Comte de Sallenauve*).

1. A la place du célèbre bal Mabille, disparu depuis quatre ans environ, on a bâti une maison de rapport qui est habitée aujourd'hui par le professeur Germain Sée.

Esgrignon (Charles-Marie-Victor-Ange Carol, marquis d') ou des Grignons, suivant d'anciens titres, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, né vers 1750, mort en 1830. — Chef d'une très ancienne famille de Francs, les Karawl, venus du Nord pour conquérir les Gaules et qui furent chargés de défendre une des marches françaises. Les Esgrignon [1], quasi princiers sous les Valois, tout-puissants sous Henri IV, furent très oubliés à la cour de Louis XVIII, et le marquis, ruiné par la Révolution, vivait assez étroitement à Alençon, dans une vieille maison à pignon qui lui avait appartenu jadis, qui avait été vendue comme bien national, et que le dévoué notaire Chesnel dut racheter pour son maître, ainsi que certaines parties des autres domaines : le marquis d'Esgrignon, quoique n'ayant pas émigré, avait été obligé de se cacher. Il prit part à la lutte des Vendéens contre la République et fut l'un des membres du comité royal d'Alençon. En 1800, âgé de cinquante ans, afin de continuer sa race, il épousa mademoiselle de Nouastre, qui mourut bientôt en couches, laissant au marquis un fils unique. M. d'Esgrignon ignora toujours les escapades de cet enfant, à qui Chesnel sauva l'honneur, et il s'éteignit, peu de temps après la chute de Charles X, en disant : « Les Gaulois triomphent » (*Les Chouans*. — *Le Cabinet des Antiques*).

Esgrignon (Madame d'), née Nouastre ; du plus pur sang noble ; mariée, à vingt-deux ans, en 1800, avec le marquis Carol d'Esgrignon, quinquagénaire. — Elle mourut bientôt en couches de son fils unique. C'était « la plus jolie des créatures humaines : en elle revivaient les grâces, maintenant imaginaires, des figures féminines du XVIe siècle » (*Le Cabinet des Antiques*).

Esgrignon (Victurnien, comte, puis marquis d'), fils unique du marquis Charles-Marie-Victor-Ange Carol d'Esgrignon ; né vers 1800, à Alençon. — Beau et intelligent, élevé avec une indulgence et une bonté extrêmes par sa tante, mademoiselle Armande d'Esgrignon, il s'abandonnait sans contrainte à toutes ses fantaisies, selon le naïf égoïsme de son âge. De dix-huit à vingt et un ans, il dévora quatre-vingt mille francs, sans que son père et sa tante en fussent informés :

1. Ils portaient d'or à deux bandes de gueules. « Cil est nostre » devint la devise de leur blason.

le dévoué Chesnel payait tout. Le jeune d'Esgrignon était systématiquement poussé au désordre par un complice de son âge, Fabien du Ronceret, perfide courtisan que soldait M. du Croisier. Vers 1823, Victurnien d'Esgrignon fut envoyé à Paris; pour son malheur, il tomba dans le monde des roués parisiens, les Marsay, Ronquerolles, Trailles, Chardin des Lupeaulx, Vandenesse, Ajuda-Pinto, Beaudenord, Martial de la Roche-Hugon, Manerville, rencontrés chez la marquise d'Espard, chez les duchesses de Grandlieu, de Carigliano, de Chaulieu; chez les marquises d'Aiglemont et de Listomère; chez madame Firmiani, chez la comtesse de Sérizy; à l'Opéra, aux ambassades, partout où le menaient son beau nom et sa fortune apparente. Bientôt il devint l'amant de la duchesse de Maufrigneuse, se ruina pour elle et finit par faire un faux, au préjudice de M. du Croisier, pour se procurer cent mille francs. Ramené, en toute hâte, à Alençon, par sa tante, il fut sauvé, à grand'peine, des poursuites judiciaires. Il eut ensuite un duel avec M. du Croisier, qui le blessa assez dangereusement. Victurnien d'Esgrignon épousa, néanmoins, peu de temps après la mort de son père, mademoiselle Duval, nièce de l'ancien fournisseur. Il ne se préoccupa, d'ailleurs, nullement de sa femme et reprit sa joyeuse vie de garçon (*Le Cabinet des Antiques*. — *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Suivant Marguerite Turquet, « le petit d'Esgrignon avait été bien rincé » par Antonia (*Un Homme d'Affaires*). En 1832, Victurnien d'Esgrignon déclarait chez madame d'Espard, devant une nombreuse compagnie, que la princesse de Cadignan (madame de Maufrigneuse) était une femme dangereuse. « Je lui dois l'infamie de mon mariage, » ajoutait-il. Daniel d'Arthez, alors épris de cette femme, était présent à l'entretien (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). En 1838, Victurnien d'Esgrignon assistait, avec des artistes, des lorettes et des hommes d'affaires, à l'inauguration de l'hôtel offert à Josépha Mirah, par le duc d'Hérouville, rue de la Ville-l'Évêque. Le jeune marquis avait été, lui aussi, l'amant de Josépha : le baron Hulot la lui avait disputée autrefois (*La Cousine Bette*).

Esgrignon (Marie-Armande-Claire d'), née vers 1775, sœur du marquis d'Esgrignon, tante de Victurnien d'Esgrignon, à qui elle tint lieu de mère avec une tendresse absolue. — Dans ses vieux jours,

son père avait épousé, en secondes noces, la petite fille d'un traitant anobli sous Louis XIV; elle était née de cette union, considérée comme une horrible mésalliance, et, quoique le marquis l'aimât beaucoup, il voyait en elle une étrangère. Il la fit, un jour, pleurer de reconnaissance, en lui disant, dans une circonstance solennelle : « Vous êtes une Esgrignon, ma sœur. » Émile Blondet, élevé à Alençon, avait connu et aimé, tout enfant, mademoiselle Armande, dont il louait, plus tard, la beauté et les vertus. Elle avait refusé, par dévouement pour son neveu, d'épouser M. de la Roche-Guyon et le chevalier de Valois; elle repoussa également M. du Bousquier. Elle donna les plus grandes preuves de son affection toute maternelle pour Victurnien, à l'époque où il commit à Paris les fautes qui l'auraient mené sur les bancs de la cour d'assises sans les habiles démarches de Chesnel. Elle survécut à son frère, « à ses religions et à ses croyances détruites ». Vers le milieu du règne de Louis-Philippe, Blondet, venu à Alençon pour chercher les papiers nécessaires à son mariage, contempla encore avec émotion cette noble figure (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques.*)

Espard (Charles-Maurice-Marie-Andoche, comte de Négrepelisse, marquis d'), né aux approches de 1789. — Négrepelisse de son nom; d'une vieille famille méridionale, qui acquit, par un mariage, sous Henri IV, les biens et les titres de la famille d'Espard, du Béarn, alliée, elle-même, à la maison d'Albret. La devise du blason de ces Espard était : *Des partem leonis*. Les Négrepelisse, catholiques militants, ruinés à l'époque des guerres de religion, s'enrichirent ensuite considérablement des dépouilles d'une famille de négociants protestants, les Jeanrenaud, dont le chef avait été pendu, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Ces biens mal acquis profitèrent merveilleusement aux Négrepelisse-d'Espard : le grand-père du marquis put, grâce à sa fortune, épouser une Navarreins-Lansac, héritière très riche; son père, une Grandlieu (de la branche cadette). — Le marquis d'Espard se maria, en 1812, avec mademoiselle de Blamont-Chauvry, âgée de seize ans; il en eut deux fils, mais le désaccord se produisit bientôt entre les deux époux. Par ses folles dépenses, madame d'Espard força le marquis à un emprunt, et il la quitta en 1816. Avec ses enfants, il alla se fixer rue de la Montagne-Sainte-

Geneviève, n° 22, dans l'ancien hôtel Duperron[1], s'adonna à l'éducation de ses fils, ainsi qu'à la composition d'un grand ouvrage : l'*Histoire pittoresque de la Chine*, dont les profits, joints aux économies réalisées par un genre de vie austère, lui permirent de restituer, en douze ans, aux héritiers du supplicié Jeanrenaud, onze cent mille francs, représentant la valeur (au temps de Louis XIV) des terres confisquées à leur aïeul. Cette *Histoire pittoresque de la Chine* fut écrite, pour ainsi dire, en collaboration avec l'abbé Crozier, et ses résultats financiers soulagèrent encore discrètement la vieillesse d'un ami ruiné, M. de Nouvion. En 1828, madame d'Espard essaya de faire interdire son mari, en travestissant la noble conduite du marquis : mais le défendeur eut, à la fin, raison devant les tribunaux (*L'Interdiction*). Lucien de Rubempré, qui entretint le procureur général Granville de cette affaire, ne fut sans doute pas étranger au jugement rendu en faveur de M. d'Espard : mais il s'attira, de cette manière, la haine de la marquise (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Espard (Camille, vicomte d'), second fils du marquis d'Espard, né en 1815, fit avec son frère aîné, le comte Clément de Négrepelisse, ses études au collège Henri IV ; en 1828, il était en rhétorique (*L'Interdiction*).

Espard (Chevalier d'), frère du marquis d'Espard, qu'il aurait voulu voir interdire pour être nommé curateur ; figure en lame de couteau, froide et âpre. — Suivant le juge Popinot, il y avait en lui un peu du Caïn. C'était l'un des plus profonds personnages du salon de la marquise d'Espard et « la moitié de la politique » de cette femme (*L'Interdiction*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. — *Les Secrets de la princesse de Cadignan*).

Espard (Jeanne-Clémentine-Athénaïs de Blamont-Chauvry, marquise d'), née en 1795, femme du marquis d'Espard ; d'une des maisons les plus illustres du faubourg Saint-Germain. — Délaissée par son mari en 1816, elle devint, à vingt-deux ans, maîtresse d'elle-même et de sa fortune, qui consistait en vingt-six mille francs de rente. D'abord, elle mena une vie retirée ; puis, en 1820, elle parut

1. Cette maison a disparu, par suite de l'ouverture de la rue des Écoles.

à la cour, donna des fêtes chez elle et ne tarda pas à devenir une femme à la mode ; elle s'assit alors « sur le trône où avaient brillé la vicomtesse de Beauséant, la duchesse de Langeais, madame Firmiani, laquelle, après son mariage avec M. de Camps, avait résigné le sceptre aux mains de la duchesse de Maufrigneuse, à qui madame d'Espard l'arracha ». Froide, égoïste et coquette, elle n'avait ni haine ni amour ; son indifférence était profonde pour tout ce qui n'était pas elle-même. Elle ne se remuait pas ; elle avait des procédés savants pour conserver sa beauté, n'écrivait jamais, mais parlait, sachant que deux mots d'une femme peuvent faire tuer trois hommes. Plusieurs fois, elle avait donné, soit à des députés, soit à des pairs, des mots et des idées qui, de la tribune, avaient retenti en Europe. Parmi les hommes, encore jeunes en 1828, auxquels l'avenir appartenait, et qui se pressaient dans ses salons, se remarquaient MM. de Marsay, de Ronquerolles, de Montriveau, Martial de la Roche-Hugon, de Sérizy, Ferraud, Maxime de Trailles, Listomère, les deux Vandenesse, Sixte du Châtelet ; les deux célèbres banquiers Nucingen et Ferdinand du Tillet, ceux-ci sans leur femme. Madame d'Espard demeurait rue du faubourg Saint-Honoré, 104 (*L'Interdiction*). C'était une superbe Célimène. Elle se montrait d'autant plus prude et sévère qu'elle était séparée de son mari, sans que le monde eût pu pénétrer la cause de leur désunion ; elle était entourée des Navarreins, des Blamont-Chauvry, des Lenoncourt, ses parents ; les femmes les plus collet-monté la fréquentaient. Cousine de madame de Bargeton, qui se réclama d'elle à son arrivée d'Angoulême en 1821, elle la guida dans Paris, l'initia à tous les secrets de la vie élégante et la détacha de Lucien de Rubempré. Plus tard, lorsque le « grand homme de province » fut parvenu à se faire accepter de la haute société, d'accord avec madame de Montcornet, elle l'engagea dans le parti royaliste (*Illusions perdues*). En 1824, elle se trouvait au bal de l'Opéra, où l'avait amenée un rendez-vous donné par un billet anonyme, et, au bras de Sixte du Châtelet, elle abordait Lucien de Rubempré, dont la beauté la frappait et qu'elle semblait, d'ailleurs, ne pas reconnaître. Le poète se vengeait de son ancien dédain par des mots piquants, et Jacques Collin (Vautrin), masqué, achevait de troubler la marquise en lui persuadant que Lucien était l'auteur du billet et qu'il l'aimait (*Splendeurs et Misères des Courti-*

sanes). Les Chaulieu étaient en relations fréquentes avec elle, à l'époque où leur fille Louise se faisait aimer du baron de Macumer (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Malgré l'opposition muette du faubourg Saint-Germain, après la Révolution de 1830, la marquise d'Espard n'avait pas fermé son salon, ne voulant pas renoncer à son influence sur Paris ; elle fut imitée en cela par une ou deux femmes de son monde et par mademoiselle des Touches (*Autre Étude de femme*). Elle recevait le mercredi. En 1833, elle était à une soirée chez la princesse de Cadignan, où Marsay révélait les secrets de l'enlèvement du sénateur Malin en 1806 (*Une Ténébreuse Affaire*). Malgré la cruauté d'un mot acéré répandu contre elle par madame d'Espard, la princesse disait à Daniel d'Arthez que la marquise était sa meilleure amie ; en même temps, elle était sa parente (*Les Secrets de la princesse de Cadignan*). Par jalousie pour madame Félix de Vandenesse, madame d'Espard encourageait les relations naissantes de cette jeune femme avec le poète Nathan ; elle aurait voulu voir se compromettre celle qu'elle considérait comme une rivale. En 1835, la marquise défendait le vaudeville contre lady Dudley qui déclarait ne pouvoir le souffrir, étant pour cela, disait-elle, comme Louis XIV pour les Téniers ; madame d'Espard soutenait que « les vaudevilles étaient maintenant de charmantes comédies » ; elle s'y amusait fort (*Une Fille d'Ève*). En 1840, à une sortie des Italiens[1], madame d'Espard humilia madame de Rochefide, en se détournant d'elle ; toutes les femmes l'imitèrent, et le vide se fit autour de la maîtresse de Calyste du Guénic (*Béatrix*). La marquise d'Espard était, du reste, une des personnes les plus impertinentes de son temps ; elle avait un caractère aigre et malveillant sous les dehors les plus élégants ; mais sa maison put être dite, par un vieil académicien, « le palais de la Renommée » (*Le Comte de Sallenauve*).

Estival (L'abbé d'), prêtre provençal, prêcha le carême, en 1840, à l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, de Paris. — D'après Théodose de la Peyrade, qui le signalait à madame Colleville, il s'était voué à la prédication dans l'intérêt des classes pauvres ; il rachetait, par de l'onction et de l'âme, un extérieur peu agréable (*Les Petits Bourgeois*).

1. Installés alors dans la salle de l'Odéon.

Estorade (Baron, puis comte de l'), petit gentilhomme de Provence, père de Louis de l'Estorade; vieillard très chrétien et assez avare, qui thésaurisa pour son fils. — Il perdit sa femme vers 1814, morte du chagrin qu'elle éprouva de ne pas revoir ce fils dont on n'avait plus eu de nouvelles depuis la bataille de Leipzig. M. de l'Estorade fut un excellent grand-père. Il mourut à la fin de 1826 (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Estorade (Louis, chevalier, puis vicomte et comte de l'), pair de France, président de chambre à la cour des comptes, grand officier de la Légion d'honneur, né en 1787; fils du précédent. — Après avoir été longtemps soustrait à la conscription sous l'Empire, il dut être envoyé à l'armée en 1813 et servit en qualité de garde d'honneur. A Leipzig, il fut pris par les Russes et ne reparut en France que sous la Restauration. Il eut beaucoup à souffrir en Sibérie; à trente-sept ans, il en paraissait cinquante. Pâle, maigre, taciturne, un peu sourd, il ressemblait assez au chevalier de la Triste-Figure; il parvint pourtant à se faire agréer de Renée de Maucombe, qu'il épousa, sans dot, d'ailleurs, en 1824. Poussé par sa femme, devenue ambitieuse dès qu'elle fut mère, il quitta la Crampade, domaine provençal, et, quoique très ordinaire, arriva aux plus hautes fonctions. Il mourut à Paris, en juin 1841, d'une angine gangreneuse (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. — *Le Député d'Arcis*. — *La Famille Beauvisage*).

Estorade (Madame de l'), née Renée de Maucombe, en 1807, d'une très ancienne famille provençale, établie dans la vallée de Géménos, à vingt kilomètres de Marseille. — Élevée au couvent des carmélites de Blois, elle s'y lia avec Louise de Chaulieu : les deux amies restèrent en relations constantes; elles échangèrent, pendant plusieurs années, une longue correspondance sur la vie, l'amour et le mariage, où la sage Renée donnait à la passionnée Louise des conseils de raison et de prudence peu suivis. En 1836, madame de l'Estorade accourut de la province, pour assister aux derniers moments de son amie, devenue madame Marie Gaston. Mariée à l'âge de dix-sept ans dès qu'elle fut sortie du couvent, Renée de Maucombe donna trois enfants à son mari, qu'elle n'aima jamais d'amour, et se livra, tout entière, aux devoirs de la maternité (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

En 1838-1839, la quiétude de cette sage personne fut troublée par la rencontre de Dorlange-Sallenauve ; elle put se croire désirée de lui et eut à se défendre d'un secret penchant pour cet homme. Madame de Camps conseilla et éclaira avec beaucoup de clairvoyance madame de l'Estorade dans cette crise délicate. Beaucoup plus tard, devenue veuve, madame de l'Estorade fut sur le point de donner sa main à Sallenauve, qui devint son gendre. Elle ressemblait, comme une sœur, à Marianina de Lanty : toutes deux avaient, en effet, sans le savoir, le même père, M. de Maucombe ; mais Marianina était la fille légale de M. de Lanty (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*). En 1841, madame de l'Estorade disait de M. et madame Savinien de Portenduère : « C'est le plus joli bonheur que j'aie jamais vu ! » (*Ursule Mirouet*).

Estorade (Armand de l'), fils aîné de M. et madame de l'Estorade ; filleul de Louise de Chaulieu, successivement baronne de Macumer et madame Marie Gaston. — Né en décembre 1825, il fit ses études au collège Henri IV. D'abord lourd et méditatif, il se dégagea ensuite, fut couronné en Sorbonne, ayant obtenu le premier prix de version latine, et, en 1845, passa, avec éclat, sa thèse pour le doctorat en droit. Il n'aimait pas Sallenauve, qui, pourtant, le sauva d'une assez méchante affaire avec le repris de justice Bélisaire (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Député d'Arcis. — La Famille Beauvisage*).

Estorade (René de l'), second enfant de M. et madame de l'Estorade. Il s'annonçait, dans son enfance, comme hardi et aventureux ; il avait une volonté de fer, et sa mère était convaincue que ce serait « le plus rusé marin du monde » (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Estorade (Jeanne-Athénaïs de l'), fille et troisième enfant de M. et madame de l'Estorade. — On l'appelait ordinairement « Naïs » par abréviation. Mariée, en 1847, à Charles de Sallenauve. — *V.* Sallenauve (madame Charles de).

Estourny (Charles d'), nom d'un jeune élégant de Paris qui vint au Havre, sous la Restauration, pour voir la mer, se fit recevoir

dans la famille Mignon, et enleva Bettina-Caroline, la fille aînée. — Il l'abandonna ensuite, et elle mourut de chagrin. En 1827, Charles d'Estourny fut condamné par la police correctionnelle pour de constantes fraudes au jeu (*Modeste Mignon.*) Un Georges-Marie Destourny, se faisant appeler Georges d'Estourny, fils d'un huissier de Boulogne, près Paris, et qui est, sans nul doute, le même homme que Charles d'Estourny, fut un instant le protecteur d'Esther van Gobseck, dite la Torpille. Il était né vers 1801, et, après avoir reçu une brillante éducation, avait été laissé sans aucune ressource par son père, obligé de vendre sa charge dans de mauvaises conditions. Georges d'Estourny avait fait des affaires à la Bourse avec l'argent des femmes entretenues dont il était le confident. Après sa condamnation, il quitta Paris sans payer ses différences. Il avait patronné Cérizet et l'avait même associé à ses affaires. Il était joli garçon, bon enfant et généreux comme un chef de voleurs. Bixiou, en raison des tricheries qui l'avaient mené devant les tribunaux, le surnommait : la Méthode des Cartes (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Un Homme d'Affaires*).

Étienne et **Cie**, négociants à Paris, sous l'Empire. — En relations avec Guillaume, marchand de draps rue Saint-Denis, qui prévoyait leur faillite et l'attendait « avec anxiété, comme au jeu » (*La Maison du Chat qui pelote*).

Eugène, Corse, colonel du 6e de ligne, presque exclusivement composé d'Italiens, qui entra le premier dans Tarragone, en 1808. — Le colonel Eugène, second Murat, était d'une bravoure extraordinaire ; il savait tirer parti des espèces de bandits qui formaient son régiment (*Les Marana*).

Eugénie, prénom-pseudonyme de Prudence Servien. — Voir ce dernier nom.

Euphrasie, courtisane à Paris, sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe. — Jolie et gracieuse blonde aux yeux bleus et à la voix mélodieuse, à l'air le plus candide, profondément dépravée et experte en vices raffinés, en 1821, elle communiqua au second clerc du notaire Crottat une terrible maladie dont il mourut

Elle demeurait, alors, rue Feydeau. Euphrasie prétendit que, dans sa première jeunesse, elle avait passé des jours et des nuits, en vue de nourrir un amant qui l'avait laissée pour un héritage. Avec la brune Aquilina, Euphrasie prit part à une orgie fameuse, chez Frédéric Taillefer, rue Joubert, en compagnie d'Émile Blondet, de Rastignac, de Bixiou et de Raphaël de Valentin. On la vit ensuite, au Théâtre-Italien, avec l'antiquaire centenaire qui vendit à Raphaël la célèbre « peau de chagrin » : elle dévorait les trésors du vieux marchand (*Melmoth réconcilié*. — *La Peau de Chagrin*).

Europe, nom d'emprunt de Prudence Servien. — Voir ce dernier nom.

Évangélista (Madame), née Casa-Réal, en 1781, d'une grande famille espagnole descendant collatéralement du duc d'Albe et alliée aux Claës (de Douai); créole venue à Bordeaux, en 1800, avec son mari, gros financier espagnol. Restée veuve, en 1813, avec sa fille. Elle ignorait la valeur de l'argent et n'avait jamais su résister à ses caprices. Aussi dut-elle, un matin de 1821, faire appeler le brocanteur-expert Élie Magus, pour l'estimation de ses magnifiques diamants, au milieu desquels figurait certain « discreto », pierre superbe, antique et historique. Lasse de la vie de province, elle favorisa le mariage de sa fille avec Paul de Manerville, afin de suivre le jeune ménage à Paris, où elle rêvait de paraître en grand équipage et d'exercer encore de la puissance. Elle se montra, d'ailleurs, très astucieuse dans le règlement des intérêts relatifs à ce mariage, où maître Solonet, son notaire, épris d'elle au point de désirer l'épouser, la défendit chaudement contre maître Mathias, tabellion des Manerville. Sous les apparences d'une femme excellente, elle savait, comme Catherine de Médicis, haïr et attendre (*Le Contrat de Mariage*).

Évangélista (Natalie), fille de madame Évangélista; mariée à Paul de Manerville. — Voir ce dernier nom.

Évelina, jeune fille noble, riche et bien élevée, d'une austère

famille janséniste, aimée et recherchée en mariage par Benassis, au commencement de la Restauration. Évelina répondait à l'amour de Benassis; mais les parents s'opposèrent à l'union des deux jeunes gens. Devenue libre, Évelina mourut, et le docteur ne lui survécut pas (*Le Médecin de Campagne*).

F

Faille et Bouchot, parfumeurs parisiens qui firent faillite en 1818. — Ils avaient commandé, pour contenir un nouveau cosmétique, dix mille flacons de forme écrasée, en façon de citrouille et à côtes, qu'Anselme Popinot acheta quatre sous la pièce à six mois de terme, dans l'intention d'y mettre « l'huile céphalique » inventée par César Birotteau (*César Birotteau*).

Falcon (Jean), dit Beaupied ou plutôt Beau-Pied, sergent à la 72e demi-brigade, en 1799, sous les ordres du colonel Hulot. — Jean Falcon était le loustic de sa compagnie; il avait d'abord servi dans l'artillerie (*Les Chouans*). En 1808, toujours sous les ordres d'Hulot, il faisait partie de l'armée d'Espagne et des troupes commandées par Murat; en cette année, il fut témoin de la mort du chirurgien français Béga, assassiné par un Espagnol (*La Muse du Département*). En 1841, il était le factotum de son ancien colonel, devenu maréchal ; il le servait depuis trente ans (*La Cousine Bette*).

Falcon (Marie-Cornélie), célèbre cantatrice de l'Opéra, née, à Paris, le 28 janvier 1812. Le 20 juillet 1832, elle débuta avec éclat dans le rôle d'Alice[1] de *Robert le Diable* et créa ensuite, avec un égal succès, Rachel de *la Juive* et Valentine des *Huguenots*. En 1836, le compositeur Conti déclarait à Calyste du Guénic qu'il était

[1] Établi par madame Dorus-Gras, vivante encore actuellement.

follement épris de cette chanteuse, « la plus belle et la plus jeune de son temps » ; il voulait même l'épouser, disait-il, mais ce langage n'avait probablement pour but que d'abuser Calyste amoureux de la marquise de Rochefide, dont le musicien était, à cette époque, l'amant (*Béatrix*). Cornélie Falcon disparut de la scène en 1840, après une soirée célèbre, où, devant un public ému, elle pleura sa voix éteinte. Elle se maria avec un financier, M. Malençon; elle est maintenant grand'mère. Madame Falcon a donné, en province, son nom à l'emploi des « soprani » tragiques. *La Vierge de l'Opéra*, intéressant récit de M. Emmanuel Gonzalès, révélerait, dit-on, certains épisodes de son existence.

Falleix (Martin), Auvergnat, fondeur en cuivre, rue du Faubourg Saint-Antoine, à Paris; né vers 1796 ; il était venu de sa province, le chaudron sur le dos. Patronné par Bidault, dit Gigonnet, qui lui prêtait de l'argent, à gros intérêts d'ailleurs, il fut, par l'usurier, introduit chez Saillard, caissier au ministère des finances, qui, avec ses économies, le commandita pour une découverte en fonderie. Martin Falleix obtint un brevet d'invention et une médaille d'or, à l'Exposition de 1824. Madame Baudoyer faisait l'éducation de cet homme, qu'elle rêvait pour gendre; il s'employa, de son côté, à l'avancement de son futur beau-père (*Les Employés*). Vers 1826, il discutait à la Bourse, avec F. du Tillet, Werbrust et Claparon, la troisième liquidation de Nucingen, qui fonda définitivement la fortune du célèbre banquier alsacien (*La Maison Nucingen*).

Falleix (Jacques), frère du précédent; agent de change, l'un des plus habiles et des plus riches, le successeur de Jules Desmarets et l'agent de change en titre de la maison Nucingen. — Il avait meublé, rue Saint-Georges[1], une petite maison des plus élégantes pour sa maîtresse, madame du Val-Noble. Victime d'une des liquidations de Nucingen, il fit faillite en 1829 (*Les Employés*. — *Histoire des Treize : Ferragus, chef des Décorants*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

1. La partie de cette rue, comprise entre la rue Saint-Lazare et la place Saint-Georges, s'appela jusqu'en 1851, rue Neuve-Saint-Georges.

Fanchette, servante chez le docteur Rouget, à Issoudun, à la fin du XVIIIe siècle; grosse Berrichonne qui, avant la Cognette, était réputée la meilleure cuisinière de la ville (*La Rabouilleuse*).

Fanjat, médecin quelque peu aliéniste, oncle de la comtesse Stéphanie de Vandières; elle passait pour avoir péri dans le désastre de la campagne de Russie; il la retrouva et la recueillit, folle, auprès de Strasbourg, en 1816. Il l'amena dans les environs de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise), à l'ancien couvent des Bons-Hommes, l'y soigna avec une tendre sollicitude et eut la douleur de la voir mourir, en 1819, dans une scène tragique, où, recouvrant tout d'un coup la raison, elle reconnut son ancien amant, Philippe de Sucy, qu'elle n'avait pas revu depuis 1812 (*Adieu*).

Fanny, vieille domestique au service de lady Brandon, à la Grenadière[1], sous la Restauration; elle ferma les yeux à sa maîtresse, qu'elle adorait, puis emmena les deux enfants de celle-ci chez une cousine à elle, ancienne couturière retirée à Tours, rue de la Guerche[2], où elle pensait vivre avec eux; mais l'aîné des fils de lady Brandon s'engagea dans la marine et mit son frère au collège, sous la surveillance de Fanny (*La Grenadière*).

Fanny, jeune fille romanesque, pâle et blonde; la fille unique d'un banquier de Paris. — En demandant un soir, chez son père, au Bavarois Hermann une « histoire allemande qui fit peur », elle amena innocemment la mort de Frédéric Taillefer, coupable, dans sa jeunesse, d'un assassinat ignoré, précisément raconté devant lui par l'étranger (*L'Auberge rouge*).

Fario, vieil Espagnol, prisonnier de guerre à Issoudun, sous l'Empire. — Après la paix, il resta dans le pays, où il fit un petit commerce de grains. Il était de Grenade et avait été paysan. Il fut en butte à de fort méchants tours, de la part des « chevaliers de la désœuvrance », et il s'en vengea, en portant un coup de couteau à leur chef, Maxence Gilet. Cette tentative d'assassinat fut, un moment, imputée à Joseph Bridau. Fario finit par satisfaire pleinement

1. La Grenadière existe encore aujourd'hui, d'après notre ami Renault, du *Journal de Balzac*.

2. La rue de la Guerche s'appelle aujourd'hui rue Marceau.

son instinct vindicatif et par voir tomber, mortellement frappé en duel, de la main de Philippe Bridau, Gilet, déjà démonté par la présence du marchand de grains sur le lieu du combat (*La Rabouilleuse*).

Farrabesche, ancien forçat, l'un des gardes des propriétés de madame Graslin, à Montégnac, sous Louis-Philippe; d'une vieille famille de la Corrèze. Né vers 1791, il avait eu un frère aîné, tué à Montebello, en 1800, capitaine de vingt-deux ans, qui, par son trépas héroïque, sauva l'armée et le consul Bonaparte; puis un second frère, mort sergent dans le 1er régiment de la garde, à Austerlitz, en 1805. Farrabesche, lui, s'était mis en tête de ne point servir; lorsqu'il fut appelé en 1811, il s'enfuit dans les bois. Il s'affilia ensuite plus ou moins avec des chauffeurs et, accusé de plusieurs assassinats, fut condamné à mort par contumace. Sur les instances de l'abbé Bonnet, il se livra lui-même, au commencement de la Restauration, fut envoyé au bagne pour dix ans et revint en 1827. Après 1830, réhabilité et rendu à ses droits de citoyen, il épousa Catherine Curieux, dont il avait un enfant. L'abbé Bonnet, d'une part, madame Graslin, de l'autre, se montrèrent les conseillers et les bienfaiteurs de Farrabesche (*Le Curé de Village*).

Farrabesche (Madame), née Catherine Curieux, vers 1798. Fille des fermiers de MM. Brézac, à Vizay, fort bourg de la Corrèze; maîtresse de Farrabesche dans les dernières années de l'Empire, elle eut de lui un fils, à l'âge de dix-sept ans, fut bientôt séparée de son amant, parti pour le bagne, et se rendit, à Paris, où elle se mit en service. En dernier lieu, elle était chez une vieille dame, qu'elle soigna avec dévouement et qui mourut sans lui rien laisser. En 1833, elle revint dans son pays, sortant de l'hôpital, guérie d'une maladie causée par la fatigue, mais encore très faible; à cette époque, elle épousa son ancien amant. Catherine Curieux, assez grande, bien faite, blanche, douce, et affinée par son séjour à Paris, ne savait ni lire ni écrire. Elle avait trois sœurs mariées, l'une à Aubusson, l'autre à Limoges, la dernière à Saint-Léonard (*Le Curé de Village*).

Farrabesche (Benjamin), fils de Farrabesche et de Catherine Cu-

rieux; né en 1815; élevé par les parents de sa mère jusqu'en 1827, puis repris par son père, qu'il aimait beaucoup et dont il avait le caractère énergique et sauvage (*Le Curé de Village*).

Faucombe (Madame de), sœur de madame des Touches et tante de Félicité des Touches (Camille Maupin); religieuse de Chelles, à qui Félicité fut confiée par sa mère mourante, en 1793. La religieuse emmena sa nièce à Faucombe, terre considérable près de Nantes, appartenant à la défunte, et elle y mourut de peur, en 1794 (*Béatrix*).

Faucombe (De), grand-oncle maternel de Félicité des Touches; né vers 1734, mort en 1814. Il habitait Nantes et avait épousé dans sa vieillesse une jeune femme frivole, à qui il abandonnait le gouvernement de ses affaires. Archéologue passionné, il ne s'occupa nullement de l'éducation de sa petite-nièce, qui lui fut amenée, en 1794, après la mort de madame de Faucombe, l'ancienne religieuse de Chelles; en sorte que Félicité grandit auprès de ce vieillard et de cette jeune femme, sans aucune direction, entièrement livrée à elle-même (*Béatrix*).

Faustine, jeune femme d'Argentan, qui fut exécutée en 1813, à Mortagne, pour avoir tué son enfant. En 1816, Suzanne (la future madame du Val-Noble) évoquait le souvenir de la « belle Faustine » devant M. du Bousquier, en lui soutirant de l'argent, sous le prétexte qu'elle était enceinte de ses œuvres (*La Vieille Fille*).

Félicie, femme de chambre de madame Diard, à Bordeaux, en 1823 (*Les Marana*).

Félicité, grosse fille rousse et louche, servante de madame Vauthier, qui tenait un hôtel garni rue Notre-Dame-des-Champs et boulevard du Montparnasse, sous Louis-Philippe (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Félix, garçon de bureau du procureur général Granville, en 1830 (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Fendant, ancien premier commis de la maison Vidal et Porchon; associé de Cavalier. — Tous deux étaient libraires-éditeurs-commissionnaires, rue Serpente, à Paris, vers 1821. Ils y furent, à cette époque, en relations avec Lucien Chardon de Rubempré. La maison avait comme raison sociale Fendant et Cavalier. Demi-fripons passant pour habiles. Tandis que Cavalier voyageait, Fendant, le plus madré des deux, dirigeait les affaires (*Illusions perdues*).

Ferdinand, nom réel de Ferdinand du Tillet.

Ferdinand, nom de guerre d'un des principaux acteurs de l'insurrection bretonne de 1799; l'un des compagnons de MM. du Guénic, de la Billardière, de Fontaine, de Montauran (*Les Chouans*. — *Béatrix*).

Férédia (Comte Bagos de), Espagnol prisonnier de guerre à Vendôme, sous l'Empire; amant de madame de Merret. Surpris un soir par le retour inopiné du mari, il se réfugia dans un cabinet dont l'entrée fut murée sur l'ordre de M. de Merret, et y mourut héroïquement, sans même pousser un cri (*La Grande Bretèche*).

Féret (Athanase), clerc en l'étude de maître Bordin, procureur au Châtelet, en 1787 (*Un Début dans la Vie*).

Ferragus XXIII. — V. Bourignard.

Ferraro (Comte), colonel italien que Castanier avait connu, que, seul, il avait vu mourir dans les marais de Zembin, sous l'Empire, et dont, après avoir signé de fausses lettres de change, il se proposait un moment d'aller « chausser la pelure » en Italie (*Melmoth réconcilié*).

Ferraud (Comte), fils d'un ancien conseiller au parlement de Paris qui avait émigré sous la Terreur et se trouva ruiné par les événements. Né en 1781, rentré en France sous le Consulat, il avait reçu de Bonaparte des offres qu'il refusa : il resta constamment fidèle aux intérêts de Louis XVIII. Doué de formes agréables, il

avait des succès, et le faubourg Saint-Germain le revendiquait comme une de ses gloires. Vers 1809, il épousa la veuve du colonel Chabert, qui possédait alors 40000 francs de rente; il eut d'elle deux enfants, un fils et une fille. Il demeurait rue de Varenne et avait une belle villa dans la vallée de Montmorency. Sous la Restauration, il fut nommé directeur général dans un ministère et conseiller d'État (*Le Colonel Chabert*).

Ferraud (Comtesse), née Rose Chapotel, femme du comte Ferraud. D'abord mariée, sous la République, ou au commencement de l'Empire, avec un officier appelé Hyacinthe et dit Chabert, qui fut laissé pour mort sur le champ de bataille d'Eylau, en 1807, et essaya, vers 1818, de revendiquer ses droits de mari. Le colonel Chabert disait avoir pris Rose Chapotel au Palais-Royal, dans un mauvais lieu. Sous la Restauration, cette femme, devenue comtesse, fut l'une des reines du monde parisien. Mise en présence de son premier mari, elle feignit d'abord de ne point le reconnaître, puis l'abreuva de tels dégoûts, qu'il abandonna sa légitime revendication (*Le Colonel Chabert*). La comtesse Ferraud fut la dernière maîtresse de Louis XVIII et resta en faveur à la cour de Charles X. En 1824, avec mesdames de Listomère, d'Espard, de Camps et de Nucingen, elle était invitée aux soirées intimes du ministre des finances (*Les Employés*).

Ferraud (Jules), fils du comte Ferraud et de Rose Chapotel, comtesse Ferraud. Tout enfant encore, en 1817 ou 1818, il se trouva, un jour, chez sa mère, en présence du colonel Chabert la voyant pleurer, il demandait avec colère si l'officier était l'auteur du chagrin de la comtesse. Celle-ci, entourée de ses deux enfants, jouait au colonel une comédie maternelle qui obtint du succès auprès du naïf soldat (*Le Colonel Chabert*).

Fessard, épicier à Saumur, sous la Restauration. Fournisseur des Grandet; s'étonnant un jour de se voir acheter de la bougie par Nanon, leur servante, il lui demanda si « les trois mages étaient chez eux » (*Eugénie Grandet*).

Fichet (Mademoiselle), la plus riche héritière d'Issoudun sous la

Restauration. Godet fils, l'un des « chevaliers de la désœuvrance », aimait la mère de mademoiselle Fichet, dans l'espoir d'obtenir, en récompense de cette corvée, la main de la jeune fille (*La Rabouilleuse*).

Fil-de-Soie, l'un des surnoms du malfaiteur Sélérier. — Voir ce dernier nom.

Finot (Andoche), directeur de journaux et de revues, sous la Restauration et sous Louis-Philippe. Fils d'un chapelier de la rue du Coq[1], Finot débuta misérablement, abandonné par son père, dur commerçant. Il rédigea un prospectus mirifique pour « l'huile céphalique » de Popinot; le premier, il en soigna les annonces et réclames dans la presse : aussi fut-il invité au célèbre bal donné par César Birotteau, en décembre 1818. Andoche Finot était déjà en relations avec Félix Gaudissart, qui venait précisément de le recommander au petit Anselme, comme courtier et sonneur de cloches merveilleux. Il fut auparavant de la rédaction du *Courrier des Spectacles* et eut une pièce jouée à la Gaîté (*César Birotteau*). En 1820, il dirigeait un petit journal de théâtre, dont les bureaux étaient situés rue du Sentier. Neveu du capitaine de dragons Giroudeau, il fut l'un des témoins du mariage de Philippe Bridau avec Flore Brazier, veuve de J.-J. Rouget (*La Rabouilleuse*). En 1821, le journal de Finot était rue Saint-Fiacre. Étienne Lousteau, Hector Merlin, Félicien Vernou, Nathan, F. du Bruel et Blondet y collaboraient; à cette époque, Lucien de Rubempré y fit ses débuts par un remarquable compte rendu de *l'Alcade dans l'embarras*, pièce en trois actes, jouée au théâtre du Panorama-Dramatique. Finot avait alors son domicile particulier, rue Feydeau (*Illusions perdues*). En 1824, il était, au bal de l'Opéra, dans un groupe de dandys et de gens de lettres qui entoura Lucien de Rubempré flirtant avec Esther Gobseck (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). En cette même année, Finot assistait à une soirée chez le chef de bureau Rabourdin et se laissait gagner à la cause du fonctionnaire par son ami Chardin des Lupeaulx, qui lui demandait d'agir, par la voie de la presse, contre Baudoyer, le rival

1. Aujourd'hui rue Marengo.

de Rabourdin (*Les Employés*). En 1825, il assistait aussi au déjeuner donné, au *Rocher de Cancale*, par Frédéric Marest célébrant sa bienvenue à l'étude de l'avoué Desroches; il fut encore de l'orgie qui suivit, chez Florine (*Un Début dans la Vie*). Gaudissart, en 1831, disait de son ami Finot qu'il avait trente mille francs de rente, qu'il allait devenir conseiller d'État, et se ferait nommer pair de France; il aspirait à finir comme lui « actionnaire » (*L'Illustre Gaudissart*). En 1836, Finot, dans un cabinet particulier d'un restaurant célèbre, en compagnie de Blondet, son caudataire, et de Couture, l'homme d'affaires, écoutait le récit des roueries financières de Nucingen, spirituellement racontées par Bixiou (*La Maison Nucingen*). Finot « cachait une volonté brutale sous des dehors lourds », et sa « bêtise impertinente était frottée d'esprit comme le pain d'un manœuvre est frotté d'ail » (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Firmiani épousa, en 1813, quadragénaire respectable, celle qui devint ensuite madame Octave de Camps. Il n'aurait pu, dit-on, lui offrir que son nom et sa fortune; il avait été receveur général dans le département de Montenotte. Il mourut en Grèce, en 1823 (*Madame Firmiani*).

Firmiani (Madame). — V. Camps (madame de).

Fischer, nom de trois frères, laboureurs dans un village situé sur les extrêmes frontières de la Lorraine, au pied des Vosges; ils partirent pour l'armée du Rhin, par suite des réquisitions républicaines. Le premier, Pierre, père de Lisbeth, dite la cousine Bette, fut tué en 1815, dans les francs-tireurs. Le second, André, père d'Adeline, qui devint la femme du baron Hulot, mourut à Trèves, en 1820. Le troisième, Johann, ayant commis, à l'instigation de son neveu Hulot, des actes de concussion, comme fournisseur des vivres en Algérie, dans la province d'Oran, se suicida en 1841. Il était plus que septuagénaire quand il se tua (*La Cousine Bette*).

Fischer (Adeline). — V. Hulot d'Ervy (baronne Hector).

Fischer (Lisbeth), dite la cousine Bette, née en 1796. — Élevée en paysanne; sacrifiée, dans son enfance, à sa cousine germaine, la jolie Adeline, qui était dorlotée par toute la famille. En 1809, appelée à Paris par le mari d'Adeline, elle entra en apprentissage chez les fameux Pons frères, brodeurs de la cour impériale. Devenue très habile ouvrière, elle était sur le point de s'établir, lorsque l'Empire fut renversé. Lisbeth Fischer, restée républicaine, avait un caractère rétif, capricieux, indépendant et d'une inexplicable sauvagerie. Elle refusa toujours de se marier : elle repoussa successivement un employé du ministère de la guerre, un major, un entrepreneur de vivres, un capitaine en retraite et un passementier enrichi dans la suite. Le baron Hulot l'avait surnommée la Chèvre. Demeurant rue du Doyenné [1], où elle travaillait pour Rivet, successeur des Pons, elle y fit la connaissance de son voisin Wenceslas Steinbock, un Livonien exilé, qu'elle arracha à la misère et au suicide, mais qu'elle surveillait avec une jalousie étroite. Hortense Hulot chercha et réussit à voir le Polonais : un mariage s'ensuivit, dont la cousine Bette conçut un ressentiment profond, dissimulé adroitement, mais qui eut des effets terribles. Par elle, Wenceslas fut introduit chez l'irrésistible madame Marneffe, et le bonheur du jeune ménage se vit détruit; il en arriva de même pour le baron Hulot, dont Lisbeth favorisa, en secret, l'inconduite. Lisbeth Fischer mourut, en 1844, d'une phthisie pulmonaire, mais surtout du chagrin de voir la famille Hulot reconstituée et réunie. Les parents de la vieille fille ignorèrent toujours ses ténébreuses manœuvres; ils l'entourèrent, la soignèrent et la pleurèrent comme « l'ange de la famille ». Mademoiselle Fischer décéda rue Louis-le-Grand, après avoir successivement habité à Paris les rues du Doyenné, Vaneau, Plumet [2] et du Montparnasse, où elle tint le ménage du maréchal Hulot, dont elle rêva de porter légitimement la couronne comtale et dont elle crut devoir prendre le deuil (*La Cousine Bette*).

Fitz-William (Miss Margaret), fille d'un noble et riche Irlandais qui était l'oncle maternel de Calyste du Guénic et ainsi cou-

1. Rue que l'achèvement du Louvre détruisit vers 1855.
2. Aujourd'hui rue Cadinot.

sine germaine de ce jeune homme. Madame du Guénic, la mère, aurait voulu marier son fils avec miss Margaret (*Béatrix*).

Flamet. — V. la Billardière (Flamet de).

Fleurant (La mère) tenait, au Croisic, un café que fréquentait Jacques Cambremer (*Un Drame au bord de la Mer*).

Fleuriot, grenadier de la garde impériale, d'une taille colossale, à qui Philippe de Sucy confia Stéphanie de Vandières, lors du passage de la Bérésina, en 1812. Séparé, par malheur, de Stéphanie, le grenadier ne la retrouva plus qu'en 1816, dans une auberge de Strasbourg, où elle s'était réfugiée, après s'être évadée d'une maison de fous : tous deux furent alors recueillis par le docteur Fanjat et emmenés en Auvergne, où Fleuriot mourut bientôt (*Adieu*).

Fleury, ancien capitaine d'infanterie, contrôleur au Cirque-Olympique et employé, sous la Restauration, au ministère des finances, dans le bureau de Rabourdin ; il adorait son chef, qui l'avait sauvé de la destitution. Souscripteur, d'ailleurs mal payant, des *Victoires et Conquêtes* ; zélé bonapartiste et libéral. Ses trois grands hommes étaient Napoléon, Bolivar et Béranger, dont il savait par cœur et dont il chantait, d'une belle voix sonore, toutes les chansons. Il était couvert de dettes. Sa force à l'escrime et au pistolet le préservait des plaisanteries de Bixiou ; il était également très redouté de Dutocq, qui le flattait bassement. Fleury fut destitué, en décembre 1824, après la nomination de Baudoyer comme chef de division ; il s'en moquait, ayant, disait-il, à sa disposition dans un journal, une place d'éditeur responsable (*Les Employés*). En 1840, toujours employé au contrôle du même théâtre, Fleury devint gérant de *l'Echo de la Bièvre*, journal dont Thuillier avait la propriété (*Les Petits Bourgeois*).

Flicoteaux, rival de Rousseau l'Aquatique ; historique, légendaire et spartiate restaurateur du quartier Latin entre les rues de la Harpe et des Grés (Cujas), fréquenté vers 1821-1822 par Daniel

d'Arthez, Étienne Lousteau et Lucien Chardon de Rubempré (*Illusions perdues*).

Florent, associé de Chanor; tous deux étaient fabricants et marchands de bronze, rue des Tournelles, à Paris, sous Louis-Philippe. La maison avait comme raison sociale Florent et Chanor (*La Cousine Bette. — Le Cousin Pons*).

Florentine. V. Cabirolle (Agathe-Florentine).

Florimond (madame), mercière, rue Vieille-du-Temple, à Paris, en 1844-1845. Entretenue par un « vieux », elle hérita de lui, grâce à l'homme d'affaires Fraisier, qu'elle aurait peut-être épousé, par reconnaissance, sans la terrible infirmité de cet homme (*Le Cousin Pons*).

Florine. — V. Nathan (Madame Raoul).

Florville (La), actrice du Panorama-Dramatique, en 1821; elle y eut pour camarades Coralie, Florine et Bouffé ou Vignol. Le soir de la première représentation de *l'Alcade dans l'embarras*, elle jouait, en lever de rideau, dans *Bertram*, un gros mélodrame, signé Raymond et imité d'une tragédie de Robert-Charles Maturin, romancier et dramaturge irlandais. La Florville fut, pendant quelques jours, la maîtresse d'un prince russe qui l'entraîna à Saint-Mandé et, pour l'avoir ainsi éloignée du théâtre, paya une grosse indemnité au directeur (*Illusions perdues*).

Foedora (comtesse), née vers 1805, Russe d'origine populaire, d'une merveilleuse beauté, épousée, peut-être morganatiquement, par un grand seigneur de sa nation. Devenue veuve, elle régnait sur Paris, en 1827. On lui supposait quatre-vingt mille francs de rente. Elle recevait dans son salon tous les gens célèbres de l'époque, et là « s'éditaient toutes les productions romantiques qui ne parurent pas ». Présenté à la comtesse par Rastignac, Raphaël de Valentin en devint éperdument épris; mais il sortit de chez elle, un jour, pour n'y plus revenir, après avoir bien définitivement reconnu que cette femme était « sans cœur ». Elle avait une mémoire cruelle et

une adresse à désespérer un diplomate; quoique l'ambassadeur de Russie ne la reçût pas, elle était de la société de madame de Sérizy; allait chez mesdames de Nucingen et de Restaud; recevait la duchesse de Carigliano, la maréchale la plus *collet-monté* de toute la coterie bonapartiste. Elle avait écouté beaucoup de jeunes fats et le fils d'un pair de France, qui lui avaient offert leur nom en échange de sa fortune (*La Peau de Chagrin*).

Fontaine (Madame), cartomancienne à Paris, rue Vieille-du-Temple, sous Louis-Philippe. Ancienne cuisinière; née en 1767. Elle gagnait beaucoup d'argent; mais, autrefois, elle avait fait de grosses pertes à la loterie. Depuis l'abolition de ce jeu de hasard, elle amassait pour un neveu. Madame Fontaine se servait dans ses divinations d'un crapaud énorme appelé Astaroth et d'une poule noire, aux plumes ébouriffées, nommée Cléopâtre ou Bilouche. Ces deux animaux impressionnèrent beaucoup Sylvestre-Palafox-Castel Gazonal en 1845, lorsqu'il fut amené chez la devineresse par Léon de Lora et Bixiou. Le Méridional ne demanda, d'ailleurs, que le jeu de cinq francs, tandis qu'en la même année madame Cibot, venue là aussi, mais pour une consultation grave, paya cent francs le grand jeu D'après Bixiou, « le tiers des lorettes, le quart des hommes d'État et la moitié des artistes » consultaient madame Fontaine; elle était l'Égérie d'un ministre, et lui-même attendait « une fortune honnête » qui lui avait été promise par Bilouche. Léon de Lora disait aussi qu'il ne faisait rien d'important, sans prendre l'avis d'Astaroth (*Les Comédiens sans le savoir*. — *Le Cousin Pons*). En 1839, madame Fontaine était l'amie et presque l'associée de madame de Saint-Estève (Jacqueline Collin), alors entrepreneuse de mariages (*Le Comte de Sallenauve*).

Fontaine (Comte de), l'un des chefs de la Vendée en 1799, surnommé alors le Grand-Jacques (*Les Chouans*). Un des intimes de Louis XVIII. Maréchal de camp, conseiller d'État, administrateur au domaine extraordinaire de la couronne, député, puis pair de France sous Charles X; décoré de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Louis. Chef de l'une des plus anciennes familles du Poitou, il avait épousé une demoiselle de Kergarouët, sans fortune, mais

d'une très vieille famille de Bretagne et dont la mère était parente des Rohan. Il en eut trois fils et trois filles. Des trois fils, l'aîné, président de chambre, épousa une jeune fille dont le père, plusieurs fois millionnaire, avait fait le commerce du sel; le second, lieutenant général, se maria avec mademoiselle Mongenod, fille d'un riche banquier, que la tante du duc d'Hérouville avait refusée pour son neveu (*Modeste Mignon*); le troisième, directeur d'une administration municipale de Paris, puis directeur général au ministère des finances, épousa la fille unique de M. Grossetête, receveur général à Bourges. Des trois filles, la première fut mariée à M. Planat de Baudry, receveur général; la seconde à un magistrat d'origine bourgeoise fait noble par le roi, le baron de Villaine; la troisième, Émilie, épousa son vieil oncle, le comte de Kergarouët; puis, veuve, le marquis Charles de Vandenesse (*le Bal de Sceaux*). Le comte de Fontaine assista, avec sa famille, au fameux bal donné par César Birotteau, le dimanche 17 décembre 1818, et, après la faillite du parfumeur, lui procura une place (*César Birotteau*). Il mourut en 1824 (*Les Employés*).

Fontaine (Émilie de). — V. Vandenesse (marquise Charles de).

Fontaine (Baronne de), née Anna Grossetête, fille unique du receveur général de Bourges; élevée au pensionnat des demoiselles Chamarolles, avec Dinah Piédefer, qui devint madame de la Baudraye. Grâce à sa fortune, elle épousa le troisième fils du comte de Fontaine. Mariée, elle demeurait à Paris et entretenait une correspondance active avec son ancienne amie de pension, fixée à Sancerre; elle la tenait au courant des modes et des moindres révolutions du luxe. La baronne de Fontaine, partant en Italie avec son mari, voulut revoir Dinah et s'arrêta dans la sous-préfecture, où son séjour eut pour effet d'attrister madame de la Baudraye par la comparaison qu'elle fit des élégances de la Parisienne avec ses élégances provinciales. Plus tard, à la première représentation d'un drame de Nathan, vers le milieu du règne de Louis-Philippe, Anna de Fontaine affecta de ne plus reconnaître cette même baronne de la Baudraye, alors maîtresse affichée d'Étienne Lousteau (*la Muse du Département*).

Fontanieu (Madame), amie et voisine de madame Vernier, à Vouvray, en 1831; la commère la plus rieuse, la plus grande goguenarde du pays; elle assista à cet entretien entre le fou Margaritis et Félix Gaudissart, où le commis voyageur fut si bien mystifié (*L'Illustre Gaudissart*).

Fontanon (L'abbé), né vers 1770. — Chanoine de la cathédrale de Bayeux au commencement du XIXe siècle, il « dirigeait les consciences » de madame et de mademoiselle Bontems. En novembre 1808, il se fit nommer dans le clergé de Paris, espérant obtenir une cure et peut-être, ensuite, l'évêché; il redevint le directeur de mademoiselle Bontems, mariée à M. de Granville et contribua à troubler leur ménage par « l'âpreté de son catholicisme provincial et son inflexible bigoterie ». Il révéla ensuite à la femme du magistrat les relations de Granville avec Caroline Crochard. Il troubla aussi les derniers moments de madame Crochard, la mère (*Une Double Famille*). En décembre 1824, à Saint-Roch, il prononça l'oraison funèbre du baron Flamet de la Billardière (*Les Employés*). Avant cette année 1824, l'abbé Fontanon était vicaire à l'église Saint-Paul, rue Saint-Antoine (*Honorine*). Confesseur de madame de Lanty en 1839, et toujours empressé à s'ingérer dans les intérêts secrets des familles, il se chargea d'une négociation auprès de Dorlange-Sallenauve, à propos de Mariannina de Lanty (*Le Député d'Arcis*).

Fortin (Madame), mère de madame Marneffe. — Maîtresse du général de Montcornet, qui l'avait comblée d'argent pendant les séjours qu'il faisait à Paris, elle avait tout dissipé, sous l'Empire, dans une vie folle : pendant vingt ans, elle avait vu tout le monde à ses pieds. Elle mourut pauvre, se croyant riche encore. Sa fille tenait d'elle des goûts de courtisane (*La Cousine Bette*).

Fortin (Valérie), fille de la précédente et du maréchal de Montcornet. — *V.* Crevel (madame).

Forzheim (Comte de). — *V.* Hulot (maréchal).

Fosseuse (La), fille orpheline d'un fossoyeur, d'où ce surnom; née

en 1807. Frêle, nerveuse, indépendante, isolée d'abord, elle essaya de la domesticité, puis tomba dans le vagabondage et la mendicité. Élevée et vivant dans un bourg des environs de Grenoble, où le docteur Benassis vint se fixer sous la Restauration, elle devint l'objet des soins particuliers du médecin, qui s'intéressait vivement à cette douce, loyale et bizarre créature, éminemment impressionnable. Laide, la Fosseuse avait cependant quelque charme. Peut-être aimait-elle en secret son bienfaiteur (*Le Médecin de Campagne*).

Fouché (Joseph), duc d'Otrante, né près de Nantes, en 1753; mort en exil, à Trieste, en 1820. — Oratorien, député à la Convention nationale, conseiller d'État, ministre de la police sous le Consulat et sous l'Empire, chargé encore du département de l'intérieur et du gouvernement des provinces Illyriennes, enfin président du gouvernement provisoire, en 1815. Au mois de septembre 1799, le colonel Hulot disait : « Bernadotte, Carnot, tout jusqu'au citoyen Talleyrand, nous a quittés. Bref, il ne nous reste plus qu'un seul bon patriote, l'ami Fouché, qui tient tout par la police; voilà un homme! » Fouché protégeait particulièrement Corentin, son fils naturel, peut-être. Il l'envoya en Bretagne, lors d'un soulèvement au commencement de l'an VIII, pour accompagner et diriger dans sa mission mademoiselle de Verneuil, chargée de séduire et de livrer le marquis de Montauran, chef des chouans (*Les Chouans*). En 1803, il fit enlever et séquestrer pendant quelques jours, par des agents masqués, le sénateur Malin de Gondreville, afin qu'on pût à l'aise faire des perquisitions dans le château de Gondreville, où se trouvaient d'importants papiers, d'ailleurs aussi compromettants pour le sénateur que pour Fouché. Cet enlèvement, imputé à Michu, aux Simeuse et aux Hauteserre, amena l'exécution de l'un et brisa l'existence des autres. En 1833, Marsay, président du conseil des ministres, expliquant les mystères de cette entreprise chez la princesse de Cadignan, appréciait ainsi Fouché : « Génie ténébreux, profond, extraordinaire, peu connu, mais génie certainement égal à celui de Philippe II, de Tibère et de Borgia » (*Une Ténébreuse Affaire*). En 1809, Fouché, que secondait Peyrade, sauva la France, lors de l'affaire de Walcheren; à son retour de la campagne d'Iéna, l'empereur l'en récompensa par la destitution (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Fouquereau, concierge de M. Jules Desmarets, agent de change, rue Ménars, en 1820; renté spécialement par son maître pour surveiller et noter de suspectes sorties de madame Jules Desmarets (*Histoire des Treize : Ferragus, Chef des Dévorants*).

Fourchon, ancien fermier de la terre de Ronquerolles, située au delà de la forêt des Aigues, en Bourgogne. — Ancien maître d'école, ancien facteur; vieillard tombé dans des habitudes d'ivrognerie, depuis son veuvage, il exerçait, en 1823, à Blangy, les triples fonctions d'écrivain public de trois communes, de praticien de la justice de paix et de joueur de clarinette; en même temps, il faisait le métier de cordier avec son apprenti, Mouche, fils naturel d'une de ses filles naturelles, mais le principal revenu de ces deux êtres leur venait de la chasse ou pêche aux loutres. Fourchon était le beau-père de Tonsard, le cabaretier du *Grand Vert* (*Les Paysans*).

Foy (Maximilien-Sébastien), général et orateur célèbre, né en 1775, à Ham ; mort à Paris en 1825. — En décembre 1818, à la veille de faire faillite, César Birotteau, venu chez les Keller pour solliciter un crédit de cent mille francs, voyait sortir de chez le banquier le général Foy, reconduit jusqu'à l'antichambre par François Keller. Vers la même époque, les discours du tribun-soldat remuaient les fibres patriotiques et libérales de l'anti-bourbonien Claude-Joseph Pillerault, oncle par alliance de Birotteau (*César Birotteau*). En 1821, le général Foy, causant dans la boutique du libraire Dauriat avec un des rédacteurs du *Constitutionnel* et le directeur de *la Minerve*, remarquait la beauté de Lucien de Rubempré, venu avec Lousteau, pour offrir son recueil de sonnets (*Illusions perdues : Un Grand Homme de Province à Paris*).

Fraisier, né vers 1814 ; peut-être de Mantes. — Fils d'un cordonnier, avocat, agent d'affaires rue de la Perle n° 9, à Paris, en 1844-1845. Il « grossoya » d'abord chez maître Couture. Après avoir été, pendant six ans, premier clerc chez maître Desroches, il acheta l'étude de maître Levroux, avoué à Mantes, où il eut occasion de voir Leboeuf, Vinet, Vatiaelle, Bouyonnet ; mais il dut vendre bientôt et quitter la ville à la suite d'un acte indélicat. Alors il installa un cabinet de con-

sultations à Paris. Ami du docteur Poulain, qui le traitait et qui soigna Sylvain Pons mourant, il conseilla habilement madame Cibot, avide des dépouilles du vieux célibataire, et il assura aux Camusot de Marville l'héritage du vieux musicien, leur parent, après l'avoir astucieusement arraché au fidèle Schmucke. Il succéda, en 1845, au juge de paix Vitel; cette place qu'il ambitionnait lui fut procurée par les Camusot de Marville, en récompense de son dévouement à leurs intérêts. En Normandie encore, il servit heureusement cette famille pour une grosse question d'herbages à laquelle fut mêlé l'Anglais Wadmann. Fraisier, petit homme froid et sec, à figure bourgeonnée, d'un sang vicié, exhalait une odeur épouvantable. A Mantes, une certaine madame Vatinelle « n'en eut pas moins des bontés pour lui », et il vécut au Marais, avec une servante-maîtresse, la femme Sauvage; mais il manqua plus d'une mariage et n'épousa ni sa cliente madame Florimond, ni la fille de Tabareau. A vrai dire, les Camusot de Marville finirent par lui conseiller de dédaigner mademoiselle Tabareau (*Le Cousin Pons*).

Franchessini (Colonel), né vers 1789, servit dans la garde impériale, puis fut l'un des plus brillants colonels de la Restauration, mais dut donner sa démission à la suite de soupçons sur son honorabilité. — En 1808, pour subvenir à de folles dépenses où l'entraînait une femme, il avait fait de fausses lettres de change. Jacques Collin (Vautrin) prit sur lui le crime, qui l'envoya au bagne pour plusieurs années. En 1819, Franchessini tua en duel le jeune Taillefer, à l'instigation de Vautrin. L'année suivante, il était, avec lady Brandon, sa maîtresse — peut-être, — au grand bal donné par la vicomtesse de Beauséant avant sa fuite. En 1839, Franchessini, l'un des membres les plus actifs du Jockey-Club, exerçait les fonctions de colonel dans la garde nationale; marié à une riche Irlandaise, pieuse et charitable, il occupait un des plus beaux hôtels du quartier Bréda. Nommé député, intime d'Eugène de Rastignac, il se montra très hostile à Sallenauve et vota contre la validation des pouvoirs de son collègue, pour être agréable à Maxime de Trailles. Franchessini demeura, presque toute sa vie, en relations avec Jacques Collin, dit Vautrin (*Le Père Goriot. — Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve*).

Francine. — *V.* Cottin (Francine).

François (L'abbé), curé de la paroisse, à Alençon, en 1816. — « Cheverus au petit pied », il avait prêté le serment constitutionnel sous la Révolution, et, par cette raison, il était méprisé des « ultras » de la ville, quoiqu'il fût un modèle de charité et de vertu. L'abbé François fréquenta M. et madame du Bousquier et M. et madame Granson; mais M. du Bousquier et Athanase Granson étaient seuls à bien l'accueillir. Dans ses derniers jours, il se vit réconcilié avec le desservant de Saint-Léonard, l'église aristocratique d'Alençon, et mourut universellement pleuré (*La Vieille Fille*).

François, premier valet de chambre du maréchal comte de Montcornet, aux Aigues, en 1823; attaché spécialement à la personne d'Émile Blondet, quand le journaliste y logeait; douze cents francs de gages. François possédait la confiance et les secrets de Montcornet (*Les Paysans*).

François, en 1822, conducteur d'une diligence chargée du service de Paris à Beaumont-sur-Oise et appartenant à l'entreprise Touchard. — Il fit à l'aubergiste de Saint-Brice une communication, qui, répétée au fermier Léger, fut pour lui une révélation très utile (*Un Début dans la Vie*).

Françoise, servante de madame Crochard, rue Saint-Louis au Marais[1], en 1822. — Vieille édentée, en service depuis trente ans. Elle assista aux derniers moments de sa maîtresse; c'était la quatrième qu'elle enterrait (*Une Double Famille*).

Françoise, servante des Minard, en 1840 (*Les Petits Bourgeois*).

Frappart, en 1839, à Arcis-sur-Aube, propriétaire de la salle de bal où se tint, présidée par le colonel Giguet, la réunion électorale dans laquelle fut acclamé le candidat député Dorlange-Sallenauve (*Le Député d'Arcis*).

1. Aujourd'hui, rue Turenne.

Frappier, le premier menuisier de Provins, en 1827-1828. — C'est chez lui que Jacques Brigaut entra comme compagnon, quand il vint dans la petite ville rejoindre son amie d'enfance, Pierrette Lorrain. Frappier recueillit cette jeune fille, lorsqu'elle quitta la maison des Rogron. Frappier était marié (*Pierrette*).

Frédéric, l'un des rédacteurs du journal de Finot, en 1821. — Il fut chargé d'y rendre compte des pièces représentées au Théâtre-Français et à l'Odéon (*Illusions perdues*).

Frelu (La grande), fille du Croisic. — Elle avait un enfant de Simon Gaudry. Nourrice de Pierrette Cambremer, dont la mère mourut toute jeune. Le père de l'enfant étant dans la gêne, il était dû, parfois, deux ou trois mois à la grande Frelu (*Un Drame au Bord de la Mer*).

Frémiot (Jean-Baptiste), professeur demeurant rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, n° 22, dans la maison habitée, en 1828, par le marquis d'Espard, auquel il était légèrement hostile, ainsi, d'ailleurs, qu'Edme Becker, autre locataire (*L'Interdiction*).

Fresconi, Italien qui, sous la Restauration, jusqu'en 1828, dirigea une magnanerie, boulevard du Montparnasse et rue Notre-Dame-des Champs, à Paris. — Cette entreprise ne réussit pas. Barbet, le libraire, y avait des fonds : la magnanerie devint sa propriété ; il la transforma en maison de rapport : le baron de Bourlac y demeura avec sa fille et son petit-fils (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Fresquin, vieux conducteur des ponts et chaussées, marié, père de famille. — Employé, au temps de Louis-Philippe, par Grégoire Gérard, dans des travaux hydrauliques pour madame Graslin à Montégnac. En 1843, Fresquin fut nommé percepteur du canton (*Le Curé de Village*).

Frisch (Samuel), juif ; bijoutier, demeurant rue Sainte-Avoie[1], en

1. Partie de la rue du Temple actuelle allant de la rue Saint-Merry à la rue des Haudriettes.

1829 ; fournisseur et créancier d'Esther Gobseck ; achetait, vendait et prêtait des reconnaissances du Mont-de-piété (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Fritaud (L'abbé), prêtre de Sancerre en 1836, à l'époque où Dinah de la Baudraye y brillait avec le surnom de la Sapho de Saint-Satur (*La Muse du Département*).

Fritot, marchand de châles du quartier de la Bourse, à Paris, sous Louis-Philippe. — Émule de Gaudissart, il parvint à vendre six mille francs, un châle ridicule à mistress Noswell, Anglaise capricieuse et défiante. — Fritot était invité à la table du roi (*Gaudissart II*).

Fritot (Madame), femme du précédent. — Après le succès du bon tour commercial, joué devant Jean-Jacques Bixiou et Fabien du Ronceret, elle donnait des ordres au jeune commis blond, Adolphe (*Gaudissart II*).

Froidfond (Marquis de), né vers 1777 ; gentilhomme de Maine-et-Loire. — Très jeune, il se ruina et vendit son château près de Saumur ; l'achat en fut fait, à très bon compte, pour Félix Grandet, par l'entremise du notaire Cruchot, en 1811. Vers 1827, le marquis de Froidfond était veuf, avec des enfants ; on parlait de le nommer pair de France. A cette époque, madame des Grassins essayait de persuader à Eugénie Grandet, devenue orpheline, qu'elle pourrait épouser le marquis, et que ce mariage était même dans les idées du père Grandet. En 1832, d'ailleurs, lorsqu'Eugénie fut veuve de Cruchot de Bonfons, la famille du marquis tenta de la marier avec M. de Froidfond (*Eugénie Grandet*).

Fromaget, pharmacien à Arcis-sur-Aube, sous Louis-Philippe. — Comme il ne fournissait pas le château de Gondreville, il semblait disposé à cabaler contre les Keller ; c'est pourquoi, lors des élections de 1839, il vota très probablement pour Simon Giguet (*Le Député d'Arcis*).

Fromenteau, agent de police. — Il avait appartenu à la police politique de Louis XVIII, avec Contenson ; en 1845, il aidait les gardes du commerce à découvrir les individus poursuivis pour dettes. Rencontré chez Théodore Gaillard par Sylvestre-Palafox-Castel Gazonal, il révélait quelques curieux détails sur les différentes polices au provincial ahuri, flanqué de son cousin Léon de Lora et du caricaturiste Bixiou. Vieux, Fromenteau ne dédaignait pas les femmes et semblait encore les courir (*Les Comédiens sans le savoir*).

Funcal (Comte de), l'un des noms d'emprunt de Bourignard, rencontré, vers 1820, à Paris, chez l'ambassadeur d'Espagne, par Henri de Marsay et Auguste de Maulincour. — Il y eut un véritable comte de Funcal, Portugais-Brésilien, de son vivant marin, dont Bourignard revêtit exactement la peau. Il dut même, pour cela, apprendre, dans son âge mûr, l'anglais et le portugais. Le vrai Funcal aurait bien pu avoir été « supprimé » violemment par le propre usurpateur de ses nom et titre (*Histoire des Treize : Ferragus, Chef des Dévorants*).

G

Gabilleau, déserteur du 17e de ligne et chauffeur exécuté à Tulle, sous l'Empire, le jour même où il avait préparé son évasion. — Il était l'un des complices de Farrabesche, qui profita d'une percée pratiquée par le condamné dans son cachot, pour s'évader lui-même (*Le Curé de Village*).

Gabriel, né vers 1790, garçon de bureau au ministère des finances et receveur des contremarques dans un théâtre royal, sous la Restauration; Savoyard; neveu d'Antoine, le plus vieux garçon de bureau du ministère; mari d'une habile blanchisseuse de dentelles, repriseuse de cachemires. Il habitait avec son oncle Antoine et un autre de ses parents, son camarade au ministère, l'huissier Laurent (*Les Employés*).

Gabusson, commis-caissier de Dauriat, l'éditeur du Palais-Royal, en 1821 (*Illusions perdues*).

Gaillard (Théodore), journaliste, propriétaire ou gérant de journaux. — En 1822, il fonda, avec Hector Merlin, un journal royaliste et romantique, où Lucien de Rubempré, palinodiste, arbora les opinions gouvernementales d'alors et « éreinta » un très beau livre de son ami Daniel d'Arthez (*Illusions perdues*). Sous Louis-Philippe, il était l'un

des propriétaires d'un des plus importants journaux politiques (*Béatrix. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*). En 1845, gérant d'un journal important. Jadis homme d'esprit, « il avait fini par devenir stupide, en restant dans le même milieu ». Il parsemait son dialogue des mots célèbres des pièces en vogue, qu'il prononçait avec l'accentuation que leur avaient donnée les acteurs fameux. Gaillard possédait fort bien son Odry et mieux encore Frédérick Lemaître. Il demeurait alors rue Ménars. Il y reçut Léon de Lora, Jean-Jacques Bixiou, Sylvestre-Palafox-Castel Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*).

Gaillard (Madame Théodore), née à Alençon, vers 1800. Prénom : Suzanne. — « Beauté normande, fraîche, éclatante, rebondie ». L'une des ouvrières de madame Lardot, la blanchisseuse, en 1816, année où elle quitta sa ville natale après avoir tiré quelque argent de M. du Bousquier, en lui persuadant qu'elle était enceinte de ses œuvres. Le chevalier de Valois aimait beaucoup Suzanne ; mais il ne se laissa pas prendre au même piège. Suzanne, arrivée à Paris, y devint rapidement une courtisane à la mode. Peu de temps après son départ, elle reparut un instant à Alençon[1], comme pour y suivre l'enterrement d'Athanase Granson, et y pleura devant la mère désolée à qui elle dit en s'éloignant : « Je l'aimais ! » En même temps, d'un coup de langue, elle ridiculisa le mariage de mademoiselle Cormon avec M. du Bousquier, vengeant ainsi le défunt et le chevalier de Valois (*La Vieille Fille*). Sous le nom de madame du Val-Noble, elle devint célèbre dans le monde de la galanterie et de l'art. En 1821-1822, elle était la maîtresse d'Hector Merlin ; à cette époque, elle recevait Lucien de Rubempré, Rastignac, Bixiou, Chardin des Lupeaulx, Finet, Blondet, Vignon, Nucingen, Beaudenord, Philippe Bridau, Conti (*Illusions perdues. — La Rabouilleuse*). Après avoir été entretenue par Jacques Falleix, agent de change qui fit faillite, elle le fut, un moment, en 1830, par Peyrade, caché sous le nom de Samuel Johnson, « le nabab ». Elle était en relations avec Esther Gobseck, qui occupait, rue Saint-Georges, un hôtel aménagé pour elle, Suzanne, par

1. Elle descendit hôtel du More, aujourd'hui café de la Renaissance, et, en 1799, auberge des *Trois Maures*, où se rencontrèrent, pour la première fois, Montauran et mademoiselle de Verneuil.

Falleix, et que Nucingen acquit pour Esther (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). En 1838, elle épousa Théodore Gaillard, son amant depuis 1830; en 1845, rue Ménars, elle recevait, un peu à l'improviste, Léon de Lora, Jean-Jacques Bixiou, Sylvestre-Palafox-Castel Gazonal (*Béatrix*. — *Les Comédiens sans le savoir*).

Gaillard, l'un des trois gardes qui succédèrent à Courtecuisse, et sous les ordres de Michaud, dans la surveillance des propriétés du général de Moncornet, aux Aigues. Vieux soldat, ancien sous-lieutenant, criblé de blessures; il avait à sa charge une fille naturelle, vivant avec lui (*Les Paysans*).

Galard, maraîcher d'Auteuil, père de madame Lemprun, grand-père maternel de madame Jérôme Thuillier; il mourut âgé, et d'un accident, en 1817 (*Les Paysans*).

Galard (Mademoiselle), vieille fille, propriétaire à Besançon, rue du Perron. — Elle loua, en 1834, le premier étage de sa maison à Albert Savaron de Savarus, qui prit pour domestique l'ancien valet de chambre de feu M. Galard, père de mademoiselle Galard (*Albert Savarus*).

Galardon, receveur des contributions à Provins. — Il épousa, sous la Restauration, madame veuve Guénée (*Pierrette*).

Galardon (Madame), née Tiphaine, sœur aînée de M. Tiphaine, le président du tribunal de Provins. — D'abord, mariée à un sieur Guénée, elle tint à Paris, rue Saint-Denis, une des plus fortes maisons de détail en mercerie : *A la sœur de famille*. Vers la fin de l'année 1815, elle céda son fonds aux Rogron et se retira à Provins. Elle avait trois filles qu'elle maria, dans la petite ville : la première à M. Lesourd, procureur du roi, la seconde à M. Martener, médecin, la troisième à M. Auffray, le notaire; ensuite, elle épousa elle-même, en secondes noces, M. Galardon, receveur des contributions. Elle ajoutait, invariablement à sa signature : « née Tiphaine ». Elle défendit Pierrette Lorrain et fut hostile aux libéraux provinois, amenés à persécuter cette pupille des Rogron (*Pierrette*).

Galathionne (Prince et princesse), Russes. — Le prince fut l'un des amants de Diane de Maufrigneuse (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). En septembre 1815, il protégeait la Minoret, danseuse célèbre de l'Opéra, dont il dota la fille (*Les Petits Bourgeois*). En 1819, Marsay, ayant paru dans la loge de la princesse Galathionne, aux Italiens, mettait madame de Nucingen au supplice (*Le Père Goriot*). En 1821, Lousteau disait que « l'histoire des diamants du prince Galathionne, l'affaire Maubreuil et la succession Pombreton » étaient des sujets de chantage productifs pour le journalisme (*Illusions perdues*). En 1834-1835, la princesse Galathionne donnait des bals, où allait la comtesse Félix de Vandenesse (*Une Fille d'Ève*). Vers 1840, le prince essaya de « souffler » madame Schontz au marquis de Rochefide; mais cette femme lui dit : « Mon prince, vous n'êtes pas plus beau, mais vous êtes plus âgé que Rochefide ; vous me battriez, et il est comme un père pour moi » (*Béatrix*).

Galope-Chopine. — *V.* Cibot.

Gamard (Sophie), vieille fille, propriétaire à Tours, rue de la Psalette[1], d'une maison adossée à l'église Saint-Gatien, qu'elle louait, en partie, à des prêtres. — Ce fut là que logèrent les abbés Troubert, Chapeloud et François Birotteau. Cette maison avait été acquise de la nation, pendant la Terreur, par le père de mademoiselle Gamard, marchand de bois, espèce de paysan parvenu. Mademoiselle Gamard prenait en pension ses locataires ecclésiastiques. Après avoir bien accueilli l'abbé Birotteau, elle le prit en haine, poussée secrètement par Troubert, et elle en vint à le déposséder de l'appartement et des meubles auxquels il tenait tant. Mademoiselle Gamard mourut en 1826, d'un refroidissement. Troubert répandit partout le bruit que Birotteau avait causé cette mort par les chagrins dont il avait abreuvé la vieille fille (*le Curé de Tours*).

Gambara (Paolo), musicien, né à Crémone en 1791, fils d'un facteur d'instruments, assez bon exécutant et plus fort compositeur, qui fut chassé de sa maison par les Français et ruiné par la guerre. Ces événements contraignirent Paolo Gambara à une vie errante,

1. La rue de la Psalette, où logeaient des ecclésiastiques au commencement du siècle, est habitée maintenant par des blanchisseuses.

dès l'âge de dix ans. Il ne goûta un peu de calme et ne trouva une situation supportable qu'à Venise, vers 1813. A cette époque il fit représenter, au théâtre de la Fenice, un opéra, *Mahomet*, qui échoua misérablement. Néanmoins, il obtint la main de Marianina, qu'il aimait, et avec elle il parcourut l'Allemagne pour aboutir, enfin, à Paris, où il habitait, en 1831, dans un appartement misérable de la rue Froidmanteau[1]. Le musicien, théoricien émérite, ne parvenait à réaliser aucune de ses remarquables idées, et il jouait, à ses auditeurs stupéfaits, des compositions informes qu'il prenait pour de sublimes inspirations ; mais il analysait avec enthousiasme *Robert le Diable :* Andréa Marcosini le fit alors assister à l'une des représentations du chef-d'œuvre de Meyerbeer. En 1837, il en était réduit à raccommoder des instruments de musique, et, parfois, il allait, avec sa femme, chanter des duos, en plein vent, aux Champs-Élysées, pour recueillir quelques sous. Émilio et Massimilla de Varèse prirent particulièrement en pitié les Gambara rencontrés dans les environs du Faubourg-Saint-Honoré. Paolo Gambara n'avait de bon sens que dans l'ivresse. Il avait inventé un étrange instrument, qu'il appelait le *panharmonicon* (*Gambara*).

Gambara (Marianina), Vénitienne, femme de Paolo Gambara. — Elle mena, avec lui, une vie presque constamment misérable et, longtemps, entretint, à Paris, le ménage du produit de son aiguille. Ses clientes, rue Froidmanteau, étaient surtout des prostituées qui, d'ailleurs, étaient généreuses et pleines d'égards avec elle. De 1831 à 1836, Marianina abandonna son mari ; elle partit avec un amant, le comte Andréa Marcosini, qui l'abandonna, au bout de cinq ans, pour épouser une danseuse, et, au mois de janvier 1837, elle revint, au domicile conjugal, amaigrie, noircie, poudreuse, « espèce de squelette nerveux », reprendre une vie plus misérable encore qu'auparavant (*Gambara*).

Gandolphini (Prince), Napolitain, ancien partisan du roi Murat. — Victime de la dernière Révolution, il était, en 1823, proscrit et pauvre. A cette époque, il avait soixante-cinq ans et se faisait le

1. Rue disparue depuis plus de trente ans au moins, était située sur l'emplacement actuel des magasins du Louvre.

masque d'un octogénaire; il vivait assez modestement, avec sa jeune femme, à Gersau (canton de Lucerne), sous le nom anglais de Lovelace. Il se fit aussi passer pour un certain Lamporani, libraire alors célèbre de Milan. Lorsque, devant Rodolphe, le prince reprit sa véritable physionomie, il dit : « Je sais parfaitement me grimer, je jouais à Paris, du temps de l'Empire, avec Bourrienne, madame Murat, madame d'Abrantès et *tutti quanti.* » — Personnage d'une nouvelle, *l'Ambitieux par amour*, publiée par Albert Savarus dans *la Revue de l'Est*, en 1834. Sous des noms supposés, l'auteur racontait sa propre histoire : Rodolphe, c'était lui-même; le prince et la princesse Gandolphini figuraient le duc et la duchesse d'Argaïolo (*Albert Savarus*).

Gandolphini (Princesse), née Francesca Colonna, Romaine d'une origine illustre, quatrième enfant du prince et de la princesse Colonna. — Toute jeune, elle épousa le prince Gandolphini, l'un des plus riches propriétaires de la Sicile. Cachée sous le nom de miss Lovelace, elle fut rencontrée en Suisse et aimée de Rodolphe. Héroïne de la nouvelle intitulée : *l'Ambitieux par amour*, publiée par Albert Savarus, dans *la Revue de l'Est*, en 1834, et où il raconta sa propre histoire sous des noms supposés (*Albert Savarus*).

Ganivet, bourgeois d'Issoudun. En 1822, dans une conversation où il était beaucoup question de Maxence Gilet, le commandant Potel menaçait Ganivet de lui « faire avaler sa langue, et sans sauce », s'il continuait à médire de l'amant de Flore Brazier (*La Rabouilleuse*).

Ganivet (Mademoiselle), femme d'Issoudun, « laide comme les sept péchés capitaux ». — Elle n'en parvint pas moins à séduire un certain Borniche-Héreau, qui lui laissa mille écus de rente, en 1778 (*La Rabouilleuse*).

Gannerac, commissionnaire en roulage à Angoulême; en 1821-1822, mêlé à l'affaire des billets souscrits par Lucien de Rubempré sous la signature imitée de son beau frère, David Séchard (*Illusions perdues*).

Garangeot, en 1845, dans un grand théâtre populaire, dirigé par

Félix Gaudissart, obtint le bâton de chef d'orchestre, précédemment en la possession de Sylvain Pons. — Cousin germain d'Héloïse Brisetout, qui lui fit obtenir cette place. Pons disait de Garangeot qu'il avait sollicité de lui l'emploi de premier violon, mais qu'il n'avait aucun talent, et qu'il était incapable de composer un air; que, pourtant, c'était un homme de beaucoup d'esprit, faisant d'excellents feuilletons sur la musique (*Le Cousin Pons*).

Garceland, maire de Provins sous la Restauration, gendre de Guépin. — Il défendit indirectement Pierrette Lorrain contre le parti libéral de la petite ville, que maître Vinet dirigeait et que représentait Rogron (*Pierrette*).

Garcenault (De), premier président de la cour de Besançon, en 1834. — Il engagea le chapitre de la cathédrale à prendre pour avocat Albert Savarus, dans le procès que ce chapitre avait avec la ville, en revendication des bâtiments de l'ancien couvent. Albert Savarus plaida, en effet, pour le chapitre et lui gagna son procès (*Albert Savarus*).

Garnery, l'un des deux commissaire aux délégations en mai 1830; chargé par le procureur général de Granville d'aller prendre possession des lettres écrites à Lucien de Rubempré par madame de Sérizy, la duchesse de Maufrigneuse et mademoiselle Clotilde de Grandlieu, lettres qui étaient gardées par Jacqueline Collin et que Vautrin consentit à livrer (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Gars (Le). — *V.* Montauran (marquis Alphonse de).

Gasnier, paysan des environs de Grenoble, né vers 1789. — Marié, père de plusieurs enfants qu'il aimait beaucoup, il ne pouvait se consoler de la perte de l'aîné; le docteur Benassis, maire de la commune, signalait cette affection paternelle au commandant Genestas, comme un fait rare parmi les ouvriers de la terre (*Le Médecin de Campagne*).

Gasselin, Breton, né en 1794, domestique des Guénic, à Guérande, en 1836, et depuis l'âge de quinze ans. — Petit homme trapu, à chevelure noire, à figure bistrée, silencieux et lent. Il soignait le jardin

et pansait les chevaux. En 1832, lors de l'équipée de la duchesse de Berry, à laquelle Gasselin prit part avec le baron du Guénic et son fils Calyste, le fidèle serviteur reçut un coup de sabre à l'épaule, en se mettant devant le jeune homme. Cette action parut si naturelle dans la famille, que Gasselin fut à peine remercié (*Béatrix*).

Gaston (Louis), fils aîné adultérin de lady Brandon, né en 1805. — Resté orphelin par la mort de sa mère, dans les premières années de la Restauration, il servit, tout enfant, de père à son frère cadet, Marie Gaston, qu'il plaça au collège de Tours, et s'embarqua ensuite, comme novice, sur un navire de l'État. Après avoir été élevé au grade de capitaine de vaisseau dans une république américaine et s'être enrichi aux Indes, il mourut à Calcutta, dans les premiers temps du règne de Louis-Philippe, à la suite de la faillite du « fameux Halmer », au moment où il allait rentrer en France, heureux et marié (*La Grenadière. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Gaston (Marie), second fils adultérin de lady Brandon, né en 1810, élevé au collège de Tours, d'où il sortit en 1827; poète, protégé par Daniel d'Arthez, qui lui donna souvent la « pâtée et la niche ». — Rencontré chez madame d'Espard, en 1831, par Louise de Chaulieu, veuve de Macumer, il l'épousa, au mois d'octobre 1833, quoiqu'il eût, pour toute fortune, trente mille francs de dettes et qu'elle fût plus âgée que lui. Le ménage, retiré dans la solitude, à Ville-d'Avray, fut heureux jusqu'au jour où la jalouse Louise conçut des soupçons, injustifiés, sur la fidélité de son mari; elle en mourut au bout de deux ans de mariage. Pendant ces deux ans, Marie Gaston composa, au moins, quatre pièces de théâtre; l'une d'elles, faite en collaboration avec sa femme, fut représentée, avec le plus grand succès, à Paris, sous les noms de Nathan et MM*** (*La Grenadière. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Dans sa première jeunesse, Marie Gaston avait publié, aux frais de son ami Dorlange, un volume de vers, *les Perce-neige*, dont tous les exemplaires, vendus trois sous le volume à un bouquiniste, inondèrent, un beau jour, les quais, du pont Royal au pont Marie. Veuf, Marie Gaston voyagea, mais jamais il ne put se consoler. Il devint fou et mourut, en 1839, dans l'asile d'aliénés d'Hanwel, en Angleterre, d'un coup de fusil que lui tira

un autre fou (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve*).

Gaston (Madame Louis), Anglaise, froide et apprêtée; femme de Louis Gaston; mariée, sans doute, dans les Indes, où elle perdit son mari, à la suite de sinistres commerciaux. — Veuve, elle vint en France, avec deux enfants, et, sans ressources, tomba à la charge de son beau-frère, qui la visitait et la secourait secrètement. Elle habitait alors, à Paris, la rue de la Ville-l'Évêque. Les visites que lui faisait Marie Gaston furent révélées à sa belle-sœur, qui en devint jalouse, n'en connaissant pas l'objet, et madame Louis Gaston fut ainsi la cause indirecte de la mort de madame Marie Gaston. Retournée aux Indes par la suite, madame Louis Gaston revint en France après quelques années et eut encore la quasi-responsabilité d'une autre catastrophe: elle était allée voir son beau-frère, à l'asile d'Hanwel, avec ses deux enfants; le fou, devenu furieux à cette vue, se saisit d'un des deux enfants, l'emporte sur la plate-forme d'une tour et menace de l'en précipiter; un autre fou, voyant le danger, s'empare d'un fusil, tire, et atteint très adroitement Marie Gaston: l'enfant était sauvé (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Comte de Sallenauve*).

Gaston (Madame Marie), née Armande-Louise-Marie de Chaulieu, en 1805. — Destinée d'abord à prendre le voile, élevée au couvent des carmélites de Blois avec Renée de Maucombe, qui devint madame de l'Estorade, elle resta constamment en relations, au moins par lettres, avec cette fidèle amie, conseillère prudente et sage. Louise de Chaulieu épousa, en 1825, son professeur d'espagnol, le baron de Macumer, qu'elle perdit en 1829, et, en 1833, elle contracta une nouvelle union avec le poète Marie Gaston. Ses deux mariages furent stériles; dans le premier, elle était adorée et croyait aimer; dans le second, elle était aimée autant qu'elle aimait, mais sa jalousie folle, ses courses à cheval de Ville-d'Avray chez Verdier la perdirent, et elle mourut, en 1835, d'une phthisie, contractée volontairement, par désespoir, se croyant trahie. Une fois hors des Carmélites de Blois, madame Marie Gaston se déplaça successivement ainsi : on la vit tour à tour, à Paris, au faubourg Saint-Germain, où elle entrevit M. de Bonald; à Chantepleur, domaine bour-

guignon; à la Crampade, en Provence, chez madame de l'Estorade; en Italie; à Ville-d'Avray, où elle dort son dernier sommeil dans un parc de sa création (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Gatienne, servante de madame et de mademoiselle Bonte , à Bayeux, en 1805 (*Une Double Famille*).

Gaubert, l'un des plus illustres généraux de la République; premier mari d'une demoiselle de Ronquerolles, qu'il laissa veuve à vingt ans, en l'instituant son héritière. Madame veuve Gaubert, sœur du marquis de Ronquerolles, se remaria, en 1806 : elle épousa le comte de Sérizy (*Un Début dans la Vie*).

Gaubertin (François), né vers 1770, fils de l'ex-bailli de Soulanges, en Bourgogne, avant la Révolution. — Vers 1791, après avoir été cinq ans le comptable de l'intendant de mademoiselle Laguerre aux Aigues, il fut, à son tour, accepté pour cette place. Son père, le bailli, étant devenu accusateur public au département sous la République, il fut, à la même époque, nommé maire de Blangy. Marié, en 1796, avec la citoyenne Isaure Mouchon, il eut d'elle trois enfants: un garçon, Claude, et deux filles, Jenny (madame Leclercq), et Élisa. Il avait encore un fils naturel, Bournier, qu'il établit imprimeur-gérant d'une feuille locale. A la mort de mademoiselle Laguerre, après vingt-cinq ans de gestion comme intendant, Gaubertin possédait six cent mille francs; il avait fini par rêver d'acquérir la terre des Aigues; mais le comte de Montcornet l'acheta, le garda comme régisseur, le surprit ensuite en train de le voler et le chassa ignominieusement. Gaubertin reçut même des coups de cravache, dont il ne se vanta point et dont il se vengea. L'ancien intendant n'en devint pas moins un gros personnage. En 1820, il était maire de la Ville-aux-Fayes et fournisseur du tiers environ de l'approvisionnement en bois de Paris; agent général de ce commerce dans le pays, il dirigeait les exploitations en forêt, l'abatage, la garde, etc. Par ses rameaux généalogiques, Gaubertin embrassait tout un arrondissement, ainsi qu'un « boa tourné sur un arbre gigantesque »; l'église, la magistrature, la municipalité, l'administration marchaient à son gré. Les paysans eux-mêmes, servaient ses intérêts indirectement. Lorsque le général, dégoûté par des vexa-

tions sans nombre, dut vendre les Aigues, Gaubertin se rendit acquéreur des bois, et ses complices, Rigou et Soudry, obtinrent les vignes et les autres lots (*Les Paysans*).

Gaubertin (Madame), née Isaure Mouchon, en 1778. — Fille d'un conventionnel ami de Gaubertin père; femme de François Gaubertin; minaudière jouant, à la Ville-aux-Fayes, le rôle d'une élégante à grands effets, elle donnait dans le genre passionné-vertueux. Elle avait, en 1823, pour attentif, le procureur du roi, son *patito*, disait-elle (*Les Paysans*).

Gaubertin (Claude), fils de François Gaubertin, filleul de mademoiselle Laguerre, aux frais de qui il fut élevé à Paris; l'avoué le plus occupé de la Ville-aux-Fayes, en 1823; il parlait, après cinq ans d'exercice, de vendre son étude. Peut être devint-il juge (*Les Paysans*).

Gaubertin (Jenny), fille aînée de François Gaubertin. — *V.* Leclercq (madame).

Gaubertin (Élisa ou Élise), seconde fille de François Gaubertin. — Aimée, courtisée, espérée, dès 1819, par le sous-préfet de la Ville-aux-Fayes, M. des Lupeaulx (neveu). M. Lupin, notaire à Soulanges, recherchait, d'autre part, la main de la jeune fille pour son fils unique, Amaury (*Les Paysans*).

Gaubertin-Vallat (Mademoiselle), en 1823, vieille fille, sœur de madame Sibilet, la femme du greffier du tribunal de la Ville-aux-Fayes; tenait le bureau de papier timbré dans cette petite ville (*Les Paysans*).

Gaucher, était, en 1803, petit domestique de Michu, le régisseur de la terre de Gondreville. — Par ses bavardages, plus ou moins désintéressés, cet enfant tenait le fermier Violette au courant des moindres faits et gestes de son maître, qui, pourtant, le croyait fidèle (*Une Ténébreuse Affaire*).

Gaudebert, prénom commun à tous les représentants masculins de la maison du Guénic (*Béatrix*).

Gaudet, deuxième clerc chez l'avoué Desroches, en 1824. — Il fit, deux fois, une légère erreur dans le compte de sa « petite caisse » et donna sans doute sa démission, sur le conseil du premier clerc, Godeschal (*Un Début dans la Vie*).

Gaudin. — Chef d'escadron dans les grenadiers à cheval de la garde impériale, créé baron de l'Empire, avec la dotation de Wistchnau ou Vitschnau, fait prisonnier par les Cosaques au passage de la Bérésina, il s'échappa de captivité pour passer aux Indes et, dès lors, ne donna plus de ses nouvelles ; il revint pourtant en France, vers 1830, très souffrant, mais archimillionnaire (*La Peau de Chagrin*).

Gaudin (Madame), femme du précédent, tenait l'hôtel *Saint-Quentin* [1], rue des Cordiers, à Paris, sous la Restauration. Elle comptait, au nombre de ses locataires, Raphaël de Valentin. — Elle devint riche et baronne, par le retour de son mari, vers 1830 (*La Peau de Chagrin*).

Gaudin (Pauline), fille des précédents, connut, aima et secourut délicatement Raphaël de Valentin, pauvre, à l'hôtel *Saint-Quentin*. — Après le retour de son père, elle habitait, avec ses parents, la rue Saint-Lazare. Elle n'avait pas vu, depuis longtemps, Raphaël, qui avait quitté brusquement l'hôtel *Saint-Quentin*, lorsqu'elle fut retrouvée par lui, un soir, au théâtre des Italiens : ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se déclarèrent leur mutuel amour. Devenu riche, lui aussi, Raphaël résolut d'épouser Pauline ; mais, effrayé par la diminution de la « peau de chagrin », il prit brusquement la fuite et revint à Paris : Pauline, accourue, vit mourir, sur sa poitrine découverte, son amant, qui, dans un accès suprême d'amour furieux et impuissant, la marqua d'une morsure au sein (*La Peau de Chagrin*).

Gaudissart (Jean-François), père de Félix Gaudissart (*César Birotteau*).

1. Hôtel, aujourd'hui disparu, qui fut habité par Jean-Jacques Rousseau et George Sand.

Gaudissart (Félix), Normand, né vers 1792, « illustre » commis voyageur, voué plus spécialement à la chapellerie ; connu des Finot et au service du père d'Andoche ; adonné aussi à tout « article de Paris ». — En 1816, il fut arrêté sur la dénonciation de Peyrade (le père Canquoëlle). Il s'était imprudemment entretenu, au café *David*, avec un officier en demi-solde, d'une conspiration près d'éclater contre les Bourbons. Cette conspiration avorta ainsi et mena deux hommes sur l'échafaud. Gaudissart, mis hors de cause par le juge Popinot, chargé de l'instruction, lui en garda reconnaissance et se dévoua aux intérêts du neveu de ce magistrat : une fois ministre, Anselme Popinot obtint à Gaudissart le privilège d'un grand théâtre du boulevard qui, en 1834, eut l'intention de réaliser un Opéra pour le peuple. Ce théâtre employait Sylvain Pons, Schmucke, Wilhem Schwab, Garangeot et Héloïse Brisetout, maîtresse de Félix. Le directeur y « exploitait brutalement sa commandite » et rêvait la carrière politique (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Le Cousin Pons*). L'« illustre » Gaudissart, alors jeune, assista au fameux bal donné par César Birotteau, en décembre 1818, un peu malgré le parfumeur, qui lui reprochait d'être un « pris de justice ». Vers ce temps, il pouvait habiter, à Paris, la rue des Deux-Écus et fréquenter le Vaudeville[1] (*César Birotteau*). Sous la Restauration, « faux commissionnaire en fleurs » adressé, par le juge Popinot, au comte Octave de Bauvan, il achetait, à des prix exorbitants, les fleurs fabriquées par Honorine ; elle aimait les pièces d'or que lui donnait Gaudissart, autant que lord Byron aimait celles de Murray (*Honorine*). A Vouvray, en 1831, cet homme, si habitué à « rouler » les autres, avait été mystifié assez drôlement par un ancien teinturier, espèce de « Figaro campagnard », nommé Vernier. Un duel sans résultat s'ensuivit. Après l'aventure, Gaudissart se vantait encore d'en être sorti à son avantage. Il était, « à cette époque saint-simonienne », l'amant de Jenny Courand (*L'Illustre Gaudissart*).

Gaudron (L'abbé), Auvergnat ; vicaire, puis curé de l'église Saint-

1. Ce théâtre était alors situé rue de Chartres, tout près de la place du Palais-Royal ; de ces deux voies, la première a disparu et la seconde est modifiée.

Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet. — Paysan plein de foi, carré de base comme de hauteur, « bœuf sacerdotal », dans une ignorance complète en fait de monde et de littérature. Directeur d'Isidore Baudoyer, il s'employa, en 1824, pour l'avancement de cet incapable chef de bureau des finances. En cette même année, présent, chez le comte Octave de Bauvan, à un dîner auquel assistaient MM. de Sérizy, de Granville, Maurice de l'Hostal, l'abbé Loraux, curé des Blancs-Manteaux, et où s'agitaient des questions de femme, de mariage et d'adultère (*Les Employés*. — *Honorine*). En 1826, l'abbé Gaudron confessa madame Clapart et la jeta dans la dévotion : l'ancienne Aspasie du Directoire n'avait pas paru « au tribunal de la pénitence », depuis quarante ans. Au mois de février 1830, le prêtre obtint la protection de la dauphine pour Oscar Husson, fils d'un premier lit de madame Clapart, et ce jeune homme fut promu sous-lieutenant dans le régiment où il servait comme sous-officier (*Un Début dans la Vie*).

Gaudry (Simon), paysan ou pêcheur breton, fut l'amant de la grande Frelu, nourrice de Pierrette Cambremer (*Un Drame au Bord de la Mer*).

Gault, directeur de la Conciergerie, en mai 1830, quand y furent enfermés Jacques Collin et Lucien Chardon de Rubempré ; il était vieux alors (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Gay, cordonnier à Paris, rue de la Michodière, en 1821, avait fourni des bottes à Lucien de Rubempré, bottes qui, laissées chez Coralie, apprirent à Matifat, entreteneur de l'actrice, qu'elle le trompait avec le poète (*Illusions perdues*).

Gazonal (Sylvestre-Palafox-Castel), l'un des plus habiles fabricants de draps des Pyrénées-Orientales, commandant de la garde nationale, septembre 1795. — Venu à Paris, en 1845, pour le règlement d'un grand procès, il alla trouver son cousin, le paysagiste Léon de Lora, qui, dans une journée, avec le caricaturiste Bixiou, lui révéla les dessous de la ville et lui montra toute une galerie de « comédiens sans le

savoir », danseuses, actrices, agent de police, peintre, tireuse de cartes, marchande à la toilette, chapelier, coiffeur, pédicure, concierge, usurier, hommes politiques. Grâce à ses deux cicerones, Gazonal gagna son procès et retourna dans sa province, après avoir eu, sans bourse délier, contre son opinion première, les bonnes grâces de Jenny Cadine, la fameuse rivale de Déjazet (*Les Comédiens sans le savoir*).

Gendrin, dessinateur, locataire de M. Molineux, cour Batave[1], en 1818. — Suivant son propriétaire, cet artiste, homme profondément immoral, qui dessinait des caricatures contre le gouvernement, rentrait chez lui avec des femmes de mauvaise vie et rendait l'escalier impraticable. Il avait « fait des infamies dignes de Marat » et s'obstinait à rester, sans payer, dans son appartement vide (*César Birotteau*).

Gendrin, beau-frère de Gaubertin, le régisseur des Aigues. — Il avait épousé, comme lui, l'une des deux filles du conventionnel Mouchon ; autrefois avocat, puis longtemps juge au tribunal de première instance de la Ville-aux-Fayes, il en était devenu le président, par la protection du comte de Soulanges, sous la Restauration (*Les Paysans*).

Gendrin, conseiller à la cour d'un chef-lieu de département en Bourgogne, parent éloigné du président Gendrin, de la Ville-aux-Fayes, contribua, par sa protection, à faire nommer, en 1817, Sibilet régisseur des propriétés du général de Montcornet aux Aigues, en remplacement de Gaubertin, chassé (*Les Paysans*).

Gendrin, fils unique du président du tribunal de la Ville-aux-Fayes; conservateur des hypothèques, dans cette sous-préfecture, en 1823 (*Les Paysans*).

Gendrin-Wattebled (ou Vatebled), né vers 1733. — Garde général des eaux et forêts, à Soulanges (Bourgogne), depuis le règne de Louis XV ; il était encore en fonctions en 1823. Nonagénaire, il

1. La rue Berger actuelle occupe une partie de l'emplacement de la cour Batave.

parlait, dans ses moments lucides, de la juridiction de la Table de marbre. Il avait régné sur Soulanges, avant l'avènement de madame Soudry, née Cochet, la femme d'esprit de cette petite ville (*Les Paysans*).

Général (Le), surnom particulier du comte de Mortsauf (*Le Lys dans la Vallée*).

Général-Hardi. — *V.* Herbomez ou Herbomez (d') (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Genestas (Pierre-Joseph), né en 1779, officier de cavalerie. — D'abord enfant de troupe, puis soldat. Sous-lieutenant en 1802; officier de la Légion d'honneur après la bataille de la Moskowa, chef d'escadrons en 1829. Il épousa, en 1814, la veuve du sous-officier Renard, son ami, laquelle mourut immédiatement; un enfant qu'elle avait fut reconnu par Genestas, puis, déjà adolescent, confié par lui au docteur Benassis, dont l'officier entendit parler par son ami Gravier, de Grenoble, et chez qui, d'abord, il se présenta sous le nom de Bluteau, pour le pouvoir observer à loisir. Au mois de décembre 1829, Genestas fut promu lieutenant-colonel dans un régiment en garnison à Poitiers (*Le Médecin de Campagne*).

Genestas (Madame Judith), juive polonaise, née en 1795, épousa, vers 1812, mais à la mode sarmate, son amant, le Français Renard, maréchal des logis, tué en 1813. Judith lui donna un fils, Adrien, et survécut, un an, au père. *In extremis*, elle se remaria avec Genestas, ancien amoureux congédié, qui reconnut Adrien (*Le Médecin de Campagne*).

Genestas (Adrien), fils adoptif du commandant Genestas, né en 1813, de Judith, juive polonaise, et du Parisien Renard, sous-officier de cavalerie, qui fut tué avant la naissance de son enfant. — Vivant portrait de sa mère, Adrien avait le teint olivâtre, de beaux yeux noirs, spirituellement mélancoliques, et une chevelure trop forte pour son corps chétif. A seize ans, il n'en paraissait que douze. En proie à de mauvaises habitudes, après huit mois de séjour auprès

du docteur Benassis, il était guéri et devenu robuste (*Le Médecin de Campagne*).

Geneviève, paysanne idiote, laide et relativement riche. — Amie et compagne de la comtesse de Vandières, devenue folle, à l'asile des Bons-Hommes, près de l'Isle-Adam, sous la Restauration. Délaissée par un maçon, appelé Dallot, qui avait promis de l'épouser, Geneviève avait perdu le peu d'intelligence que l'amour avait développé en elle (*Adieu*).

Geneviève, forte et grosse fille ; cuisinière des Phellion, en 1840. — Ils avaient, en outre, à cette époque, un petit domestique mâle, âgé de quinze ans (*Les Petits Bourgeois*).

Genovese, ténor au théâtre de la Fenice, à Venise, en 1820. — Né à Bergame, en 1797 ; élève de Veluti. Amant, d'abord platonique, de la Tinti, il chanta outrageusement mal en présence de cette prima donna aussi longtemps qu'elle lui résista, mais il reprit tous ses moyens quand elle s'abandonna à lui (*Massimilla Doni*). Dans l'hiver de 1823-1824, chez le prince Gandolphini, à Genève, Genovese chantait avec sa maîtresse, la princesse Gandolphini et un prince italien alors en exil, le fameux quatuor *Mi manca la voce* (*Albert Savarus*).

Gentil, l'un des domestiques de la duchesse de Grandlieu, en mai 1830, pendant le procès et l'incarcération de Lucien Chardon de Rubempré (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Gentil, vieux valet de chambre de madame de Bargeton, à Angoulême, sous la Restauration. — Pendant l'été de 1821, avec Albertine et Lucien Chardon de Rubempré, il accompagna sa maîtresse à Paris et la suivit successivement hôtel du Gaillard-Bois, près de la rue de l'Échelle, puis rue de Luxembourg, devenue rue Cambon (*Illusions perdues*).

Gentillet vendit, en 1835, une vieille calèche de voyage à Albert Savarus quittant Besançon après la visite que l'avocat reçut du

prince Soderini, père de la duchesse d'Argaïolo. — Cette calèche avait appartenu à feu madame de Saint-Vier (*Albert Savarus*).

Gentillet (Madame), grand'mère des Félix Grandet, du côté maternel. — Elle mourut en 1806, laissant une importante succession. Dans la « salle » de Grandet, à Saumur, il y avait un pastel représentant madame Gentillet en bergère. Eugénie Grandet avait dans son trésor trois quadruples d'or espagnols de Philippe V frappés en 1729, donnés par madame Gentillet (*Eugénie Grandet*).

Georges, valet de chambre de la comtesse Fœdora, (*La Peau de Chagrin*).

Georges, valet de chambre intime du baron de Nucingen, à Paris, au temps de Charles X, connut particulièrement les amours sexagénaires de son maître, qu'il servit ou contraria successivement (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Georges, cocher de Pauline Gaudin, devenue millionnaire et alors appelée Pauline de Wistchnau ou Vitschnau (*La Peau de Chagrin*).

Gérard (François-Pascal-Simon, baron), célèbre peintre (1770-1837), procurait à Joseph Bridau, en 1818, deux copies du portrait de Louis XVIII qui firent gagner au débutant, alors très pauvre, mille francs, bien nécessaires à la famille Bridau (*La Rabouilleuse*). Le salon parisien de Gérard, choisi et couru, avait, Chaussée-d'Antin, un rival dans celui de mademoiselle des Touches (*Béatrix*).

Gérard, adjudant général à la 72e demi-brigade commandée par Hulot. — Une éducation soignée avait développé un esprit supérieur chez l'adjudant Gérard, qui était profondément républicain. Il fut tué par le chouan Pille-Miche, à la Vivetière, en décembre 1799 (*Les Chouans*).

Gérard (Grégoire), né en 1802, très probablement du Limousin,

protestant, d'un extérieur quelque peu ingrat, fils d'un ouvrier charpentier mort assez jeune, filleul de F. Grossetête. — Dès l'âge de douze ans, il avait été dirigé par ce banquier vers les sciences exactes en raison de dispositions remarquées chez lui, d'abord à l'École polytechnique de dix-neuf à vingt et un ans; il entrait, ensuite, élève ingénieur à l'École des ponts et chaussées pour en sortir, en 1826, à l'âge de vingt-quatre ans et passer ingénieur ordinaire, deux années après. Grégoire Gérard, tête froide, cœur ardent, se dégoûta du métier, en reconnut les inconvénients, les préparations mauvaises, les horizons bornés, et assista aux journées de Juillet 1830 à Paris. Il allait peut-être adopter la doctrine saint-simonienne, lorsque M. Grossetête lui fit accepter la direction de travaux importants chez madame Pierre Graslin, châtelaine de Montégnac dans la Haute-Vienne. Gérard y accomplit des prodiges avec son conducteur Fresquin et les esprits distingués ou les natures vaillantes qui s'appelaient Bonnet, Roubaud, Clousier, Farrabesche, Ruffin; il devint maire du pays (Montégnac), en 1838. Madame Graslin mourut vers 1844, Grégoire Gérard obéit aux vœux différents de la défunte, dont il habita le château; il prit aussi la tutelle de l'orphelin, Francis Graslin. Trois mois plus tard, afin de respecter les mêmes volontés, Gérard épousait une fille de la contrée, Denise Tascheron, sœur d'un condamné à mort exécuté sur la fin de 1829 (*Le Curé de Village*).

Gérard (Madame Grégoire), femme du précédent, née Tascheron (Denise), de Montégnac en Limousin, dernier enfant d'une assez nombreuse famille. — Elle prodigua son dévouement fraternel au condamné à mort Jean-François Tascheron; visita le prisonnier, dont elle adoucit l'humeur farouche; secondée par un autre de ses frères, Louis-Marie, elle fit disparaître certaines traces compromettantes du crime de son aîné, puis restitua l'argent volé. Elle quitta ensuite le pays et, avec les siens, gagna l'Amérique, où elle s'enrichit. Prise de nostalgie, Denise Tascheron revint, quinze ans plus tard, à Montégnac, y reconnut et embrassa Francis Graslin, son neveu naturel, dont elle devint la seconde mère quand elle épousa l'ingénieur Grégoire Gérard. Le mariage entre ce protestant et cette catholique eut lieu en 1844. « Pour la grâce et la modestie, la religion et la beauté,

madame Gérard tenait de l'héroïne de *la Prison d'Édimbourg* » (*Le Curé de Village*).

Gérard (Madame), femme honnête et pauvre, veuve, mère de filles déjà grandes, tenait, à Paris, vers la fin de la Restauration, un hôtel garni, situé rue Louis-le-Grand. — Ayant eu à se louer de madame Théodore Gaillard, elle accueillit Suzanne du Val-Noble quand la courtisane fut expulsée d'un bel appartement de la rue Saint-Georges par la ruine et la fuite de son « entreteneur », l'agent de change Jacques Falleix. Madame Gérard n'était nullement parente des Gérard ci-dessus mentionnés (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Germain, prénom sous lequel est plus habituellement désigné Bonnet, valet de chambre de Canalis (*Modeste Mignon*).

Giardini, cuisinier napolitain assez âgé, marié. — Secondé par sa femme, il tenait une table d'hôte à Paris, située rue Froidmanteau, en 1830-1831. Il avait d'abord fondé, d'après son dire, trois restaurants en Italie : à Naples, à Parme et à Rome. Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, sa cuisine « insensée » nourrit Paolo Gambara. En 1837, ce fou tout particulier, de restaurateur « sublime », était tombé pauvre « regrattier », sans quitter la rue Froidmanteau (*Gambara*).

Giboulard (Gatienne), d'Auxerre, très belle fille d'un riche menuisier, fut vainement désirée pour femme, vers 1823, par Sarcus, faute du consentement paternel de Sarcus le Riche. — Plus tard, les familiers du salon de madame Soudry, qui représentaient la première société d'une petite ville voisine, rêvèrent, un moment, de se venger des châtelains des Aigues, en leur détachant Gatienne Giboulard : elle aurait brouillé M. et madame de Montcornet ; peut-être même, compromis l'abbé Brossette (*Les Paysans*).

Gigelmi, chef d'orchestre italien réfugié à Paris, avec les Gambara, fut, après la Révolution de 1830, commensal de Giardini dans la rue Froidmanteau. Gigelmi avait, de Beethoven, au moins la surdité (*Gambara*).

Gigonnet, pittoresque et significatif surnom de Bidault. — Voir ce nom.

Giguet (Colonel), peut-être originaire d'Arcis-sur-Aube, où, d'ailleurs, il se retira; l'un des frères de madame Marion. — Officier des plus estimés de la grande armée; caractère probe et délicat; onze ans simple capitaine d'artillerie dans la garde, chef de bataillon en 1813, major en 1814; par attachement pour Napoléon, il refusa de servir les Bourbons après la première abdication et donna de telles preuves de dévouement en 1815, qu'il eût été banni sans le comte de Gondreville, dont le crédit lui obtint une pension de retraite avec le grade de colonel. Vers 1806, il avait épousé l'une des filles d'un riche banquier de Hambourg, qui lui donna trois enfants et mourut en 1814. Giguet perdit en outre, de 1818 à 1825, les deux cadets, auxquels survécut, seul, un fils du nom de Simon. Bonapartiste et libéral, le colonel fut, pendant la Restauration, président du comité directeur d'Arcis et y fraya avec les chefs des familles Grévin, Beauvisage, Varlet, notabilités du même bord. Il abandonna la politique militante, lorsque ses idées triomphèrent, et, sous le règne de Louis-Philippe, il devint un horticulteur émérite, le créateur de la fameuse rose Giguet. Néanmoins, le colonel restait le dieu du très influent salon de sa sœur, où il parut, surtout au moment des élections législatives de 1839. Dans les premiers jours de mai de cette année, le petit vieillard, admirablement conservé, présida, chez Frappart, une réunion électorale; candidats en présence : son propre fils, maître Simon Giguet; Philéas Beauvisage; Sallenauve-Dorlange (*Le Député d'Arcis*).

Giguet (Colonel), frère du précédent et de madame Marion, était brigadier de gendarmerie à Arcis-sur-Aube, en 1803. — Il passa lieutenant en 1806. Comme brigadier, Giguet fut un des hommes les plus avisés de la légion. Le commandant de Troyes l'avait signalé aux policiers de Paris, Peyrade et Corentin, chargés de surveiller les manœuvres des Simeuse et des Hauteserre qui aboutirent à la perte des jeunes royalistes par les conséquences du fictif enlèvement de Gondreville. Pourtant, une adroite machination du petit François Michu empêcha d'abord le brigadier Giguet de saisir les conspirateurs dont il flairait la retraite. Promu lieutenant, il réussit

à les arrêter et devint colonel de gendarmerie à Troyes, où le suivit madame Marion, alors mademoiselle Giguet. Le colonel Giguet mourut avant ses frère et sœur et fit de madame Marion sa légataire universelle (*Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis*).

Giguet (Simon), né sous le premier Empire, l'aîné et le seul survivant des enfants du colonel d'artillerie Giguet. — Il perdit, en 1814, sa mère, fille d'un riche banquier de Hambourg, et, en 1826, son grand-père maternel, dont il ne recueillit que deux mille francs de rente, l'Allemand ayant avantagé le reste de sa nombreuse famille directe. Il n'espérait plus que la succession de sa tante paternelle, madame Marion, grossie de celle du colonel de gendarmerie Giguet. Aussi, après avoir fait ses études avec le sous-préfet Antonin Goulard, Simon Giguet, frustré d'une fortune qui, d'abord, lui paraissait assurée, devint-il simple avocat dans la petite ville d'Arcis, où les avocats sont à peu près inutiles. La situation de sa tante et celle de son père lui firent ambitionner la carrière politique. Giguet visait en même temps la main et la dot de Cécile Beauvisage. Homme du centre gauche, médiocre sous tous les rapports, il échoua aux élections législatives de mai 1839, où il s'était porté candidat pour l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube (*Le Député d'Arcis*). Vers 1840, Simon épousa Ernestine Mollot, la fille du greffier du tribunal, la beauté d'Arcis ; en 1845, il fut enfin élu député : Giguet remplaçait Maxime de Trailles. De 1839 à 1845, la ville d'Arcis envoyait successivement, au Palais-Bourbon, Sallenauve-Dorlange, Philéas Beauvisage, Maxime de Trailles et Simon Giguet (*Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Gilet (Maxence), né en 1789. — Il passait à Issoudun pour le fils naturel de M. Lousteau, le subdélégué ; d'autres lui donnaient, comme père, le docteur Rouget, ami en même temps que rival de Lousteau. En somme, « heureusement pour l'enfant, le docteur et le subdélégué se disputaient cette paternité ». Or, il n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. Son vrai père se trouvait être « un charmant officier de dragons en garnison à Bourges ». Sa mère, femme d'un pauvre sabotier ivrogne du faubourg de Rome à Issoudun, avait la beauté surprenante d'une Transtévérine. Le mari savait les désordres de sa

femme et en profitait: par intérêt, on laissa croire au subdélégué et au docteur Rouget ce qu'ils voulurent au sujet de leur paternité; de telle sorte que l'un et l'autre concoururent à l'éducation de Maxence, qu'on avait coutumed'appeler Max. En 1806, âgé de dix-sept ans, Max s'engagea dans un régiment en route pour l'Espagne; en 1809, il fut laissé pour mort, au Portugal, dans une batterie anglaise; pris par les Anglais et envoyé sur les pontons espagnols de Cabrera, Gilet y resta de 1810 à 1814. Quand il revint à Issoudun, son père et sa mère étaient morts à l'hospice. Au retour de Bonaparte, Max servit en qualité de capitaine dans la garde impériale. Sous la seconde Restauration, il rentra à Issoudun et devint le chef des *Chevaliers de la désœuvrance*, qui se livraient à de byroniennes récréations nocturnes plus ou moins agréables pour les habitants de la ville. « Max jouait à Issoudun un rôle presque semblable à celui du Forgeron dans *la Jolie Fille de Perth;* il y était le champion du bonapartisme et de l'opposition. On comptait sur lui, comme les bourgeois de Perth comptaient sur Smith dans les grandes occasions ». César Borgia possible sur un terrain plus étendu, Gilet vivait alors fort bien, quoique dénué de ressources personnelles. Voici pourquoi : tenant de sa naissance ses défauts et ses qualités, Max s'installa crânement chez son prétendu frère naturel, Jean-Jacques Rouget, riche et inepte vieux célibataire que dominait une superbe servante-maîtresse, Flore Brazier, dite la Rabouilleuse. Dès 1816, Gilet régnait dans le ménage : le beau garçon avait conquis le cœur de mademoiselle Brazier. Entouré d'une sorte d'état-major où figuraient Potel, Renard, Kouski, François Hochon, Baruch Borniche, Maxence convoita désormais l'importante succession Rouget, sut merveilleusement la disputer à deux des héritiers légitimes, Agathe et Joseph Bridau, et il se l'appropriait, sans l'intervention d'un troisième, Philippe Bridau. — Max fut tué en duel par Philippe, dans les premiers jours du mois de décembre 1822 (*La Rabouilleuse*).

Gillé, ancien imprimeur de l'empereur; possesseur de caractères d'écriture que Jérôme-Nicolas Séchard employait en 1819 et vantait au point de les regarder comme les pères des *anglaises* de la maison Didot (*Illusions perdues*).

Gimon, curé d'Arcis-sur-Aube, en 1845 (*La Famille Beauvisage*).

Gina, personnage de *l'Ambitieux par amour*, nouvelle autobiographique d'Albert Savarus, publiée, dans sa *Revue de l'Est*, sous Louis-Philippe; déguisant un certain « farouche » Sormano. — Représentée comme une jeune Sicilienne de quatorze ans au service des Gandolphini, proscrits réfugiés en 1823 à Gersau (Suisse); dévouée au point de feindre le mutisme par discrétion et de frapper plus ou moins gravement le héros du roman, Rodolphe, entré clandestinement chez les Gandolphini (*Albert Savarus*).

Gina, en 1836, à Gênes, au service de M. et madame Maurice de l'Hostal (*Honorine*).

Ginetta (La), jeune fille corse. — Très petite, fort mince, non moins adroite, maîtresse de Théodore Calvi et complice du double crime commis par son amant, vers la fin de la Restauration, elle put, en effet, grâce à sa taille et à sa sveltesse, s'introduire par le haut d'un four chez madame veuve Pigeau, et elle ouvrit ensuite la porte de la maison à Théodore, qui tua et dévalisa les deux habitantes (la veuve et la servante) (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Girard, sous la Restauration, à Paris, banquier escompteur, peut-être un peu usurier et de la connaissance de Jean-Esther van Gobseck. — Comme Palma, Werbrust et Gigonnet, Girard possédait une quantité de lettres de change signées Maxime de Trailles, et Gobseck, qui le savait, en profita contre le comte, amant de madame de Restaud, lorsque Trailles vint implorer vainement l'argentier de la rue des Grés (*Gobseck*).

Girard (La mère), qui tenait un modeste restaurant, à Paris, dans la rue de Tournon, avant 1838, eut un successeur, chez lequel Godefroid promit de prendre pension quand il parcourait en tournée d'inspection l'extrême rive gauche de la Seine et s'efforçait d'y secourir les familles Bourlac-Mergi (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Girardet, avoué à Besançon entre 1830 et 1840. — Homme verbeux, partisan d'Albert Savarus, il suivit, probablement, pour lui, le commencement d'un procès où les intérêts des Watteville avaient à être défendus. Quand Savarus quitta précipitamment Besançon, Girardet se chargea du règlement des affaires de l'avocat et lui prêta cinq mille francs (*Albert Savarus*).

Giraud (Léon) était, à Paris, dès 1821, membre du cénacle présidé, rue des Quatre-Vents, par Daniel d'Arthez. — Il y représentait l'élément philosophique. Ses « doctrines » prédisaient la fin du christianisme et de la famille. Giraud, en cette même année 1821, dirigeait un journal d'opposition « digne et grave ». Il devint le chef d'une école morale et politique dont « la sincérité compensa les erreurs » (*Illusions perdues*). A peu près vers la même date, Giraud fréquentait chez la mère de son ami Joseph Bridau et s'y rendait au moment où se compromettait le frère aîné du peintre, le bonapartiste Philippe (*La Rabouilleuse*). La révolution de Juillet ouvrit la carrière politique à Léon Giraud, maître des requêtes en 1832, puis conseiller d'État : il avait su gré à Louis-Philippe d'avoir autorisé les honneurs funèbres pour Chrestien, le combattant de Saint-Merri. En 1845, Giraud siégeait à la Chambre, sur les bancs du centre gauche (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*. — *Les Comédiens sans le savoir*).

Gireix, de Vizay. — Parent de Farrabesche, il gagna cent louis, en le livrant à la gendarmerie. Farrabesche, d'ailleurs, ne resta qu'une seule nuit enfermé dans la prison de Lubersac (*Le Curé de Village*).

Girel, de Troyes. — Au dire de Michu, et comme lui, sous la première Révolution, Girel, également royaliste, fit le jacobin, dans l'intérêt de sa fortune. De 1803 à 1806, au moins, il dut correspondre avec cette maison Breintmayer (de Strasbourg) dont usèrent les jumeaux de la famille Simeuse, traqués par la police de Bonaparte (*Une Ténébreuse Affaire*).

Girodet (Anne-Louis), célèbre peintre, né à Montargis en 1767, mort à Paris en 1824. — Sous l'Empire, il était en rapports d'amitié

avec son confrère Théodore de Sommervieux; un jour, il admirait beaucoup, dans l'atelier de celui-ci, un portrait d'Augustine Guillaume et une scène d'intérieur, dont il déconseillait, mais en vain, l'envoi au Salon, trouvant les deux toiles trop vraies pour être encore comprises du public. Et il ajoutait : « Les tableaux que nous peignons, mon bon ami, sont des écrans, des paravents. Tiens, faisons plutôt des vers et traduisons les anciens (*La Maison du Chat qui pelote*). »

Giroud (L'abbé), confesseur de Rosalie de Watteville, à Besançon, entre 1830 et 1840 (*Albert Savarus*).

Giroudeau, né vers 1774. — Oncle d'Andoche Finot, parti simple cavalier à l'armée de Sambre et Meuse, cinq ans maître d'armes au 1er hussards (armée d'Italie), il avait chargé, avec le colonel Chabert, à Eylau. Il passa dans les dragons de la garde impériale. Giroudeau y était capitaine en 1815. La Restauration interrompit sa carrière militaire. Finot, entrepreneur de revues parisiennes et de feuilles diverses, lui confia la caisse et les écritures d'un petit journal spécialement consacré aux choses dramatiques, dont il avait la direction entre les années 1821 et 1822. Giroudeau était aussi le gérant responsable; et la réplique armée des provocations concernait le soudard, qui menait, du reste, joyeuse vie. Catarrheux, alors du mauvais côté de la quarantaine, il eut pour maîtresse Florentine Cabirolle (de la Gaîté). Il fréquentait plus d'un viveur de toute sorte; entre autres un ancien camarade retrouvé, Bridau (aîné). Aussi assistait-il, comme témoin, à son mariage avec la veuve de Jean-Jacques Rouget (1824). Frédéric Marest (novembre 1825) fêtant par un grand déjeuner de bienvenue les clercs de maître Desroches, conviait également Giroudeau chez le célèbre Borel du *Rocher de Cancale*, et les uns et les autres passèrent ensuite la soirée dans un appartement de la rue de Vendôme où mademoiselle Florentine Cabirolle, qui les recevait magnifiquement, compromit, fort involontairement, le petit Oscar Husson. L'ex-capitaine Giroudeau fit le coup de feu pendant les trois glorieuses, reprit du service après l'avènement de la royauté citoyenne, devint en peu de temps colonel, puis général (1834-1835). Il sut, à

ce moment, satisfaire un légitime ressentiment contre son ancien ami le colonel Philippe Bridau et entraver son avancement (*Illusions perdues. — Un début dans la Vie. — La Rabouilleuse*).

Givry, un des nombreux noms du second fils du duc de Chaulieu, qui devint, par son mariage avec Madeleine de Mortsauf, un Lenoncourt-Givry-Chaulieu (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Lys dans la vallée. — Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Gobain (Madame Marie), ancienne cuisinière d'évêque, habita sous la Restauration, à Paris, la rue Saint-Maur (quartier Popincourt), en des conditions bien particulières. — Marie Gobain y servit les Octave de Bauvan. Elle fut la femme de chambre et la femme de charge de la comtesse Honorine, échappée du vieil hôtel conjugal et devenue fleuriste. Madame Gobain avait été secrètement procurée par M. de Bauvan, qui, de la sorte, vivait mystérieusement de la vie de sa femme. Quoique surveillant sa maîtresse pour le compte du mari, elle se montra dévouée et sut introduire, chez Honorine, Maurice de l'Hostal, secrétaire d'Octave. — La comtesse prit, un moment, le nom de sa servante (*Honorine*).

Gobenheim, beau-frère de François et d'Adolphe Keller, dut même joindre leur nom au sien. — Vers 1819, à Paris, désigné, d'abord, comme juge-commissaire dans la faillite de César Birotteau, il fut ensuite remplacé par Camusot (*César Birotteau*). Sous Louis-Philippe, Gobenheim, agent de change du parquet parisien, faisait valoir les très belles économies de madame Fabien du Ronceret (*Béatrix*).

Gobenheim, neveu de Gobenheim-Keller (de Paris), jeune banquier du Havre, en 1829, fréquentait les Mignon, sans rechercher leur héritière, Marie-Modeste (*Modeste Mignon*).

Gobet (Madame), en 1829, au Havre, cordonnière de madame et de mademoiselle Mignon, et grondée, alors, par Marie-Modeste, pour

le défaut d'élégance des bottines et souliers fournis (*Modeste Mignon*).

Gobseck (Jean-Esther van), usurier, né en 1740, à Anvers, d'une juive et d'un Hollandais, commença par être mousse. — Il n'avait que dix ans, quand sa mère le fit embarquer pour les possessions hollandaises de l'Inde. Jean-Esther connut, aux Indes ou en Amérique, M. de Lally, l'amiral de Simeuse, M. de Kergarouët, M. d'Estaing, le bailli de Suffren, M. de Portenduère, lord Cornwallis, lord Hastings, le père de Tippo-Saïb lui-même. Il fut en relations aussi avec Victor Hughes et plusieurs célèbres corsaires, parcourut le monde, exerça tous les métiers comme tous les commerces. La passion de l'argent le prit tout entier. L'entassement de l'or et la puissance, résultat de l'avarice, lui procurèrent mille joies. Il gagna Paris, qui devint le centre de ses nombreuses affaires et s'établit rue des Grés (aujourd'hui Cujas). Là, Gobseck, araignée au milieu de sa toile, abattit la superbe de Maxime de Trailles et vit couler des larmes des yeux de madame de Restaud et de ceux de Jean-Joachim Goriot (1819). Vers la même époque, Ferdinand du Tillet recherchait l'argentier, opérait avec lui, et le saluait « l'illustre Gobseck, le maître des Palma, des Gigonnet, des Werbrust, des Keller et des Nucingen ». Jean-Esther, assuré de rencontrer son ami Bidault-Gigonnet, allait, chaque soir, jouer aux dominos au café *Thémis*, entre la rue Dauphine et le quai des Augustins (1824). Il s'y vit relancer (décembre de cette année) par Élisabeth Baudoyer, et lui promit son intervention : en effet, Gobseck, flanqué de Mitral, sut gagner Clément Chardin des Lupeaulx, dont le crédit sérieux détermina la nomination d'Isidore Baudoyer, successeur du chef de division Flamet de la Billardière. En 1830, Jean-Esther, octogénaire, s'éteignit sordidement, rue des Grés, bien que puissamment riche. Derville eut les recommandations dernières de l'argentier. On sait que Gobseck maria l'avoué, le reçut amicalement et ne lui ménagea pas les confidences. Quinze années après la mort du Hollandais, le boulevard parisien le qualifiait de « dernier des Romains », d'usurier vieux-jeu, ainsi que Gigonnet, Chaboisseau, Samanon, auxquels Lora et Bixiou opposaient le moderne Vauvinet (*Gobseck*. — *Le Père Goriot*. —

César Birotteau. — Les Employés. — Les Comédiens sans le savoir).

Gobseck (Sarah van), dite la belle Hollandaise. — Signe particulier : dans la famille Gobseck (dans la maison des Marana, également), la lignée féminine conserve toujours la première désignation patronymique. Ainsi Sarah van Gobseck était la petite-nièce de Jean-Esther van Gobseck. — Cette prostituée, mère d'Esther, autre femme galante, avait les mœurs et la nature des filles de Paris; elle conduisit à la faillite le notaire des Birotteau, maître Roguin, et se vit, elle-même, ruinée par Maxime de Trailles, quelle adora et nourrit quand il était simple page de Napoléon Ier. Elle mourut dans une maison du Palais-Royal; saisi d'un amoureux accès de folie furieuse, un capitaine l'y assassina (décembre 1818). L'événement fit du bruit; Juan et Francis Diard en parlaient alors et le commentaient. Le souvenir de Sarah Gobseck lui survécut. Le Paris du boulevard, aussi bien en 1824 qu'en 1839, citait volontiers les prodigalités et l'orageuse existence de la courtisane (*Gobseck. — César Birotteau. — Les Marana. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Le Député d'Arcis*).

Gobseck (Esther van), née en 1805, d'origine juive, fille de la précédente et arrière-petite-nièce de Jean-Esther van Gobseck. — Elle exerça longtemps à Paris le métier de sa mère, qu'elle commença de bonne heure et dont elle connut les divers hasards. Elle eut promptement un surnom significatif, celui de la Torpille. Elle fut quelque temps un des « rats » de l'Académie royale de musique et compta parmi ses entreteneurs Clément Chardin des Lupeaulx; fort gênée en 1823, elle faillit quitter Paris et gagner Issoudun, où, dans un but machiavélique, Philippe Bridau l'aurait donnée comme maîtresse à Jean-Jacques Rouget, sur la recommandation collective de Nathan, Florine, Bixiou, Finot, Mariette, Florentine, Giroudeau, Tullia. L'affaire manqua ; Esther Gobseck s'échoua dans la maison de tolérance de madame Meynardie, qu'elle abandonna vers la fin de 1823. Une soirée de sortie, passée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, réunit fortuitement Esther et Lucien Chardon

de Rubempré, qui s'aimèrent à première vue. Leurs amours traversèrent ensuite mille péripéties. Le poète et l'ex-prostituée commirent la faute de s'aventurer à l'Opéra, pendant un des bals de l'hiver 1824. Démasquée, insultée, Esther Gobseck s'enfuit rue de Langlade[1], où elle vivait misérablement. Le dangereux, puissant et occulte protecteur de Rubempré, Jacques Collin, la suivit chez elle, la sermonna, et, enfin, décida de l'existence d'Esther, qu'il rendit catholique, éleva soigneusement et ramena, plus tard, pour Lucien, rue Taitbout. Gardée par Jacqueline Collin, Paccard et Prudence Servien, mademoiselle Gobseck occupa l'appartement de Caroline Crochard. La promenade ne lui était permise que la nuit. Cependant, le baron de Nucingen découvrit ce mystère voulu et devint amoureux fou d'Esther; Jacques Collin exploita la situation : Esther dut accepter le banquier, et enrichir ainsi Chardon de Rubempré. En 1830, Esther Gobseck possédait, rue Saint-Georges, un hôtel dont jouirent auparavant plusieurs célèbres courtisanes, et recevait madame du Val-Noble, Tullia et Florentine (deux danseuses), Fanny Beaupré et Florine (deux actrices). Sa nouvelle position avait provoqué la formidable intervention policière de Louchard, Contenson, Peyrade et Corentin. Le 13 mai 1830, incapable de supporter davantage Nucingen, à qui elle s'était livrée la veille afin de s'exécuter, la Torpille absorba un topique javanais. Elle mourut, héritière sans le savoir de sept millions de son arrière-grand-oncle, Jean-Esther van Gobseck (*Gobseck. — La Maison Nucingen. — La Rabouilleuse. — Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Godain, né en 1796, dans la campagne bourguignonne voisine de Soulanges, Blangy et la Ville-aux-Fayes, neveu d'un des maçons constructeurs de la maison de madame Soudry; malingre travailleur des champs, réformé pour l'exiguité de sa taille, avare et pauvre qu'il était; fut d'abord l'amant, puis le mari de Catherine Tonsard, qu'il épousa vers 1823 (*Les Paysans*).

Godain (Madame Catherine), l'aînée des filles légitimes de Tonsard, cabaretier du *Grand Vert* situé entre Couches et la Ville-aux-Fayes (Bourgogne). — Beauté virile, nature aux instincts dépravés,

1. Supprimée par suite de l'ouverture de l'avenue de l'Opéra.

assidue au Tivoli-Socquard ; sœur dévouée de Nicolas Tonsard, pour qui elle tenta de perdre Geneviève Niseron ; courtisée par Charles, valet aux Aigues-Montcornet ; redoutée d'Amaury Lupin ; épousa Godain, un de ses amants, et se vit dotée de mille francs adroitement obtenus de madame Montcornet (*Les Paysans*).

Godard (Joseph), né en 1798, probablement à Paris, quelque peu allié des Baudoyer par Mitral ; chétif et punais ; fifre dans la garde nationale ; collectionneur imbécile ; chaste célibataire logé chez sa sœur, fleuriste rue Richelieu ; entre les années 1824-1825, au ministère des finances, médiocre sous-chef du bureau d'Isidore Baudoyer, dont il rêvait d'être le gendre, et l'une des victimes des mystifications de son collègue Bixiou. Avec Dutocq, Joseph Godard soutint sans cesse les Baudoyer et leurs parents, les Saillard. Il prôna leur avancement administratif ; on le rencontrait fréquemment chez eux, où, les soirs d'apparat, il jouait volontiers du flageolet (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Godard (Mademoiselle), sœur du précédent, le logeait, rue Richelieu, à Paris, où elle avait, en 1824, un magasin de fleurs. Mademoiselle Godard occupa Zélie Lorain, devenue plus tard la femme de l'employé des finances François Minard. Elle recevait Minard et aussi Dutocq (*Les Employés*).

Godard était en mai 1830, 104, faubourg Saint-Honoré, au service de la marquise d'Espard ; pendant le procès Collin-Rubempré, il partit à cheval pour le ministère de la justice, chargé d'un petit billet qu'avait sollicité la femme du juge d'instruction Camusot (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Godard (Manon), servante de madame de la Chanterie, fut arrêtée, en 1809, entre Alençon et Mortagne, et impliquée dans l'affaire dite des Chauffeurs, qui aboutit à l'exécution capitale de madame des Tours-Minières, fille de madame de la Chanterie. — Manon Godard fut condamnée par contumace à vingt-deux ans de reclusion et se livra, pour ne pas abandonner madame de la Chanterie captive. Longtemps après la délivrance de la baronne, sous Louis-Philippe, Manon

Godard vivait encore chez elle, rue Chanoinesse, dans la maison de refuge où s'abritaient Alain, Montauran, Godefroid, etc. (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Godde-Hérau, sous la Restauration, famille de banquiers d'Issoudun, dont les membres, en 1823, le soir de l'arrivée d'Agathe et de Joseph Bridau, rencontraient, chez les vieux Hochon, les Borniche, Beaussier, Lousteau-Prangin et Fichet (*La Rabouilleuse*).

Goddet, ancien chirurgien-major au 3e régiment de ligne, vers 1823, le meilleur médecin d'Issoudun. — Il avait pour fils un des chevaliers de la désœuvrance placés sous les ordres de Maxence Gilet. Goddet fils, semblait courtiser madame Fichet, afin d'arriver, par la mère, à la fille, pourvue de la plus grosse dot d'Issoudun (*La Rabouilleuse*).

Godefroid, uniquement connu par ce prénom; né, vers 1806, probablement à Paris; fils de détaillants riches d'économies; élève de l'institution Liautard; nature faible au moral et au physique; essaya successivement et vainement du notariat, des bureaux, de la littérature, du plaisir, du journalisme, de la politique et du mariage. — Sur la fin de 1836, il se trouva très appauvri et complètement isolé et voulut alors combler son passif et vivre parcimonieusement. Il quitta la Chaussée-d'Antin et s'installa rue Chanoinesse, où il devint un des pensionnaires de madame de la Chanterie, désignés Frères de la Consolation. La recommandation des banquiers Mongenod le fit accueillir. L'abbé de Vèze, Montauran, Lecamus de Tresnes, Alain et la baronne, surtout, l'initièrent, le formèrent, lui confièrent des missions charitables, entre autres, quartier Montparnasse, vers le milieu du règne de Louis-Philippe, celle de surveiller et de secourir les effroyables misères des familles Bourlac et Mergi, dont les chefs, magistrats impériaux, avaient persécuté judiciairement, en 1809, mesdames de la Chanterie et des Tours-Minières. Après cette généreuse expédition bien conduite, l'ordre des Frères de la Consolation admit ouvertement Godefroid, qui se déclara heureux du résultat obtenu (*L'Envers de l'Histoire contemporaine.*)

Godenars (L'abbé de), né vers 1795, l'un des vicaires généraux de l'archevêque de Besançon, entre 1830 et 1840. — Dès 1835, il voulait passer évêque et se trouvait, à cette époque, en soirée dans l'aristocratique salon des Watteville, au moment même de la fuite précipitée d'Albert Savarus, provoquée par leur jeune héritière (*Albert Savarus*).

Godeschal (François-Claude-Marie), né vers 1804. — Il était, à Paris, en 1818, troisième clerc d'avoué chez maître Derville, rue Vivienne, quand y parut l'infortuné Chabert (*Le Colonel Chabert*). En 1820, orphelin, misérable, frère dévoué de sa sœur, la danseuse Mariette, il habitait avec elle un huitième étage, rue Vieille-du-Temple. Godeschal se révélait déjà nature pratique et caractère intéressé, égoïste, droit pourtant, et parfois capable de généreux élans (*La Rabouilleuse*). En 1822, devenu second clerc, il quittait maître Derville pour entrer premier clerc chez l'avoué Desroches, lequel se félicita de la conduite et du travail de son nouvel auxiliaire, qui prit même à tâche de diriger et de dresser Oscar Husson (*Un Début dans la vie*). Godeschal, qui se trouvait encore le premier clerc de maître Desroches six ans plus tard, rédigea la requête par laquelle madame d'Espard sollicitait, en justice, l'interdiction de son mari (*L'Interdiction*). Sous Louis-Philippe, il devint un des avoués de Paris et paya la moitié de sa charge (1840), se proposant d'acquitter l'autre avec la dot de Céleste Colleville, dont la main lui fut refusée, malgré la recommandation du notaire Cardot ; les Thuillier et les Colleville écartèrent Godeschal, à cause de sa sœur Marie Godeschal, la danseuse, dite Mariette. L'ancien clerc de Derville et de Desroches n'en eut pas moins la clientèle de Théodose de la Peyrade, ami de ces familles, et s'occupa de l'affaire de l'une d'elles : il s'agissait de l'achat d'une maison près de la Madeleine (*Les Petits Bourgeois*). Godeschal exerçait dans les environs de 1845 et possédait parmi ses clients les Camusot de Marville (*Le Cousin Pons*).

Godeschal (Marie), née vers 1804. — Elle entretint, presque toute sa vie, les plus tendres et les plus étroites relations d'amitié avec son frère, le notaire Godeschal. Sans parents et sans fortune

elle avait, en 1820, le même domicile que lui : c'était le huitième étage d'une maison de la rue Vieille-du-Temple, à Paris. Le dévouement fraternel et la volonté firent de Marie une danseuse. Dès l'âge de dix ans, elle apprit son métier. Le fameux Vestris la forma et lui prédit un brillant avenir. Sous le nom de Mariette, elle fut successivement pensionnaire de la Porte-Saint-Martin et de l'Académie royale de musique. Ses succès au boulevard mécontentèrent la célèbre Bégrand. Très peu de temps après, dans le mois de janvier 1821, sa beauté angélique, entretenue par sa froideur de chorégraphe, lui ouvrait les portes de l'Opéra. Elle eut alors des amants. L'aristocratique, l'élégant Maufrigneuse la protégea et certainement la conserva plusieurs années consécutives. Mariette accepta encore Philippe Bridau et fut la cause involontaire d'un vol commis par cet officier afin de lutter contre Maufrigneuse. Quatre mois plus tard, elle partit pour Londres, où elle exploita les lords opulents de la Chambre Haute, et revint premier sujet de l'Académie de musique transportée rue Le Peletier (1822). Mariette comptait, dans les personnes préférées de son entourage, Florentine Cabirolle, et fréquentait fort cette ballerine de la Gaîté, qui recevait beaucoup au Marais. Ce fut chez elle que Mariette tira d'un mauvais pas le jeune Oscar Husson, neveu de Cardot (1825). Du reste, Marie ne manquait aucune fête : elle vit l'éclatante réapparition publique d'Esther applaudissant, à la Porte-Saint-Martin, Frédérick Lemaître, du fond d'une loge du rez-de-chaussée, qui réunissait aussi Tullia et M. de Brambourg. Sur la fin du règne de Louis-Philippe, on continuait à citer Mariette parmi les illustrations de l'Opéra (*La Rabouilleuse. — Un Début dans la vie. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Le Cousin Pons*).

Godet, famille d'Issoudun, sous la Restauration, quand la cité berrichonne se passionnait pour la succession de Jean-Jacques Rouget, que se disputaient Bridau et Gilet (*La Rabouilleuse*).

Godet, sous la Restauration, voleur, assassin et complice de Dannepont et de Ruffard dans le meurtre des Crottat (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Godin, sous Louis-Philippe, bourgeois parisien en vive discussion avec un ami de M. de la Palférine, à qui, en raison de son ignoble et scandaleuse roture, le duel fut refusé, sur le conseil de Charles-Édouard Rusticoli (*Un Prince de la bohème*).

Godin (La), vers 1823, paysanne de Conches en Bourgogne, dont, pour le compte des Montcornet, le praticien Vermichel parlait de saisir la vache, avec le secours de son patron, l'huissier Brunet, et de son autre collègue, Fourchon (*Les Paysans*).

Godivet, receveur de l'enregistrement d'Arcis-sur-Aube, en 1839. — Nommé, par les efforts et les soins d'Achille Pigoult, l'un des deux assesseurs au bureau d'une réunion électorale préparatoire qu'organisa un des candidats à la députation, Simon Giguet, et que Philéas Beauvisage présida (*Le Député d'Arcis*).

Godollo (Comtesse Torna de), probablement Hongroise, policière aux ordres de Corentin. — Elle eut mission de faire manquer le mariage de Théodose de la Peyrade avec Céleste Colleville. Dans ce but, vers 1840, elle se fit locataire des Thuillier, à Paris, près de la Madeleine, les fréquenta, les séduisit et les domina. Madame de Godollo prenait aussi, au besoin, le nom de madame Komorn. L'esprit et la beauté de cette prétendue comtesse fascinèrent un moment Théodose de la Peyrade (*Les Petits Bourgeois*).

Goguelat, fantassin du premier Empire, passé dans la garde, en 1812, décoré par Napoléon Bonaparte sur le champ de bataille de Valontina, rentra, sous la Restauration, dans la commune de l'Isère dont Benassis était maire, et devint le piéton de la poste. — A une veillée villageoise de 1829, il raconta l'histoire de Napoléon Bonaparte, avec une familiarité rustique et pittoresque, devant une assemblée où se mêlaient Gondrin, la Fosseuse, Genestas, Benassis (*Le Médecin de campagne*).

Goguelu (Mademoiselle), en 1799, Bretonne « margaudée » par le chouan Marie Lambrequin, qui se trouvait, pour ce fait, sous le coup d'un péché mortel quand les bleus le tuèrent (*Les Chouans*).

Gohier, à Paris, en 1824, orfèvre du roi de France, fournit à Élisabeth Baudoyer l'ostensoir dont elle décora l'église Saint-Paul, afin d'assurer l'avancement ministériel d'Isidore Baudoyer (*Les Employés*).

Gomez, capitaine du *Saint-Ferdinand*, brick espagnol, qui ramenait d'Amérique en France, vers 1833, le général marquis d'Aiglemont, enrichi à nouveau. Gomez fut, à cette époque, abordé par un corsaire colombien dont le capitaine, le Parisien, le fit jeter à la mer (*La Femme de trente ans*).

Gondrand (L'abbé), sous la Restauration, à Paris, confesseur de la duchesse Antoinette de Langeais, dont il digérait les bons dîners et les jolis péchés, béatement installé dans une bergère du salon, où le général Armand de Montriveau le surprenait souvent (*Histoire des Treize. — La Duchesse de Langeais*).

Gondreville (Malin, réel nom patronymique; plus souvent connu sous le nom de comte de), né en 1763, sans doute à Arcis-sur-Aube. — Petit et gros; petit-fils d'un maçon employé par le général marquis de Simeuse à la construction du château de Gondreville; fils unique du propriétaire de la maison d'Arcis où demeurait, en 1839, son ami Grévin; sur la recommandation de Danton, entré chez un procureur au Châtelet de Paris (1787); principal clerc de maître Bordin, dans la même ville et dans la même année; revint au pays, deux ans plus tard, pour être avocat à Troyes; devint un obscur et lâche conventionnel; se fit l'ami de Talleyrand et de Fouché, dès juin 1800, en de singulières conditions et en des circonstances opportunes; successivement passa tribun, conseiller d'État, comte de l'Empire (créé comte de Gondreville), enfin sénateur. En 1802, secondé par Jacqueline Collin, Gondreville mit à mal une fille mineure d'Arcis, Catherine-Antoinette Goussard. — Conseiller d'État, Malin de Gondreville s'occupa de la rédaction du Code; joua un grand rôle à Paris. Il avait acheté l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain et épousé la fille unique de Sibuelle, riche fournisseur assez déconsidéré, que Gondreville nomma co-receveur général de l'Aube avec un des Marion. Le mariage eut lieu au temps du Directoire ou du Consulat Trois

enfants naquirent de cette union : Charles de Gondreville, la maréchale de Carigliano, madame François Keller. Alors, Malin, soignant ses intérêts particuliers, se rapprocha de Bonaparte. Plus tard encore, devant le même Bonaparte empereur et le préfet de police Dubois, Gondreville, en prudent égoïste, simulant une adroite générosité, sollicita la radiation de la liste des émigrés en faveur des Hauteserre et des Simeuse, qu'on accusa faussement, dans la suite, de l'avoir fait enlever et séquestrer. En 1809, à Paris, Malin, sénateur, donna une grande fête où il attendit vainement l'empereur et où madame de Lansac réconcilia le ménage Soulanges. Louis XVIII promut pair de France le comte Malin. Beaucoup d'expérience et la possession de bien des secrets favorisaient Gondreville, dont les conseils écartèrent Decazes et prônèrent Villèle. Charles X bouda Malin, demeuré trop l'intime de Talleyrand. Sous Louis-Philippe, ces liens étroits se relâchèrent. La monarchie de Juillet combla le comte de Gondreville, de nouveau pair de France. Un soir de 1833, il rencontra, chez la princesse de Cadignan, le premier ministre Henri de Marsay, tout plein de vieilles historiettes politiques également ignorées, quoique très connues de Malin. Les élections législatives de 1839 préoccupèrent Gondreville. Il patronna son petit-fils, Charles Keller, dans l'arrondissement d'Arcis. Malin se soucia quelque peu et différemment des candidats, par la suite, arrivés députés, Dorlange-Sallenauve, Philéas Beauvisage, Trailles, Giguet. — Gondreville mourut à la fin de 1845, pendant que l'église d'Arcis célébrait les funérailles de son ancienne victime, Catherine-Antoinette Goussard (*Une Ténébreuse Affaire. — Un Début dans la vie. — La Paix du ménage. — Le Député d'Arcis. — La Famille Beauvisage*).

Gondreville (Comtesse Malin de), née Sibuelle, femme du précédent ; personne dont la complète insignifiance se manifesta dans la grande fête donnée à Paris par le comte en 1809 (*La Paix du ménage*).

Gondreville (Charles de), fils des précédents et sous-lieutenant aux dragons de Saint-Chamans (1818), jeune, riche, périt dans la campagne d'Espagne de 1823. Sa mort affligea sa maîtresse, madame Colleville (*Les Petits Bourgeois*).

Gondrin, du département de l'Isère, né en 1774. — Pris par la grande réquisition de 1792 et incorporé dans l'artillerie, il fit les campagnes d'Italie et d'Égypte sous Bonaparte, comme simple soldat, et revint d'Orient, à la paix d'Amiens. Enrégimenté, sous l'Empire, dans les pontonniers de la garde, Gondrin parcourut l'Allemagne, traversa la Russie ; fut de l'affaire de la Bérésina, pour la construction du pont sur lequel passèrent les débris de l'armée ; reçut, avec ses quarante et un camarades, les encouragements de son chef, le général Éblé, qui le remarqua tout particulièrement ; seul survivant des pontonniers, rentra de Wilna, pendant la première des deux Restaurations après la mort d'Éblé. Ne sachant ni lire ni écrire, sourd et infirme, Gondrin, fort misérable, quitta Paris, qui lui était inhospitalier, et regagna sa commune du Dauphiné, où le docteur Benassis, maire, l'occupait comme fossoyeur, et le secourait encore en 1829 (*Le Médecin de campagne*).

Gondrin (L'abbé), jeune prêtre de Paris vers le milieu du règne de Louis-Philippe. — Élégant et éloquent, successivement vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas et de la Madeleine, il habita le n° 8 de la rue de la Madeleine[1] et fréquenta la famille Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Gondureau, l'un des noms d'emprunt de Bibi-Lupin (*Le Père Goriot*).

Gonore (La), veuve du juif Moïse, chef des rouleurs du midi, en mai 1830, maîtresse du voleur et de l'assassin Dannepont, dit la Pouraille, gérait alors, à Paris, pour madame Nourrisson, une maison de tolérance, rue Sainte-Barbe[2]. Jacques Collin la traitait de « largue et de voleuse » remarquable (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Gordes (Mademoiselle de), à la tête d'un salon aristocratique d'Alençon, vers 1816, époque où vivait encore son père, le vieux marquis de Gordes, qui habitait avec elle ; — recevait le chevalier de Valois, du Bousquier, etc., etc. (*La Vieille Fille.*)

1. Aujourd'hui, rue Boissy-d'Anglas.
2. Aujourd'hui, rue Portalès.

Gorenflot, maçon à Vendôme, mura le cabinet où fut enfermé l'amant de madame de Merret, l'Espagnol Bagos de Férédia (*La Grande Bretèche*).

Gorenflot posa peut-être pour le Quasimodo de la *Notre-Dame* de Victor Hugo. — Infirme et contrefait, sourd, d'une taille lilliputienne, il habitait Paris, vers 1830, tenait le soufflet d'orgues dans l'église de Saint-Louis en l'Ile et y sonnait aussi les cloches. Gorenflot servait encore de mystérieux correspondant financier entre Jacques Bricheteau et Sallenauve-Dorlange (*Le Député d'Arcis*).

Goriot[1] (Jean-Joachim), né vers 1750, fut d'abord, à Paris, simple fort de la halle au blé. — Sous la première Révolution, quoique sans instruction première, mais ayant la vocation du négoce, il entreprit le commerce des grains ou pâtes et y réussit grandement. L'économie et la chance favorisèrent aussi Goriot, qui opéra pendant la Terreur. Il sut passer pour un citoyen farouche et un bon bougre de patriote. La prospérité de ses affaires lui permit de contracter un mariage d'inclination avec la fille unique d'un riche fermier de la Brie, qui mourut jeune et adorée. Le vermicellier de la rue de la Jussienne reporta sur les enfants issus de son union (Anastasie et Delphine) la tendresse dont la mère avait été l'objet, les gâta beaucoup, les établit magnifiquement. Les malheurs de Goriot datèrent de leur fastueuse installation conjugale au cœur de la Chaussée-d'Antin. Loin de reconnaître ses sacrifices d'argent, ses gendres, Restaud et Nucingen, ses filles elles-mêmes, rougirent de son extérieur bourgeois. Ainsi, dès 1813, il se retirait, appauvri et attristé, rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans la pension de madame veuve Vauquer, née Conflans. Les querelles de mesdames de Restaud et de Nucingen, leurs plaintes avides l'y relancèrent, et, dans l'année 1819, elles allèrent en s'accentuant. Presque tous les hôtes de la maison et surtout la veuve Vauquer, née Conflans, déchue d'ambitieuses espérances, tourmentaient également Goriot, ruiné à

1. Deux théâtres de Paris et cinq auteurs mirent sur la scène la vie de Jean-Joachim Goriot : le 6 mars 1835, au Vaudeville, Ancelot, et Paul Duport ; le mois suivant de la même année, aux Variétés, Théaulon, Alexis de Comberousse et Jaime père. Enfin le Bœuf-Gras du carnaval de l'une des années ultérieures porta le nom de Goriot.

peu près. Le vieux vermicellier trouva quelque répit agréable, quand il abrita, rue d'Artois[1], les amours adultérines de madame de Nucingen et d'Eugène de Rastignac, son confident à la pension Vauquer. Les angoisses financières de madame de Restaud, proie de Maxime de Trailles, achevèrent Jean-Joachim. Alors il dut livrer les derniers et les plus précieux restes de son argenterie et implorer Jean-Esther van Gobseck, l'argentier de la rue des Grés. Ce coup suprême terrassa Goriot. Une apoplexie séreuse l'emporta. Il s'éteignit rue Neuve-Sainte-Geneviève. Le jeune Rastignac le veilla, et l'interne Bianchon le soigna. Seuls, deux hommes, Christophe, le domestique de madame Vauquer et Eugène de Rastignac accompagnèrent le convoi de Goriot à Saint-Étienne du Mont et au Père-Lachaise; les voitures de la famille, vides, suivirent également jusqu'au cimetière (*Le Père Goriot*).

Goritza (La princesse), charmante Hongroise, célèbre pour sa beauté vers la fin du règne de Louis XV, et à laquelle, alors jeune, s'était attaché le chevalier de Valois, au point de se battre pour l'illustre étrangère contre M. de Lauzun, et dont il ne parlait qu'avec émotion. — De 1816 à 1830, l'aristocratie d'Alençon put voir le portrait de la princesse qui ornait la boîte d'or où le chevalier prenait son tabac (*La Vieille Fille*).

Gorju (Madame), femme du maire de Sancerre, en 1836, et mère d'une fille « dont la taille menaçait de tourner à la première grossesse », assistait parfois avec elle aux soirées de la « Muse du département », madame de la Baudraye. — Un soir de l'automne de 1836, dans le salon de celle qu'on appelait encore la Sapho de Saint-Satur, madame Gorju entendit l'ironique lecture de fragments d'*Olympia ou les Vengeances romaines*, faites par Étienne Lousteau (*La Muse du département*).

Gothard, né en 1788, habitait, vers 1803, l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, où son adresse et son courage lui valurent d'être le petit écuyer de Laurence de Cinq-Cygne. — Dévoué domestique de la comtesse, il fut un des acteurs acquittés du procès criminel qui aboutit à l'exécution capitale de Michu (*Une Ténébreuse Affaire*).

1. Sous le premier empire, rue Cérutti et, depuis Louis-Philippe, rue Laffitte.

Gothard ne quitta jamais la famille de Cinq-Cygne. Trente-six ans plus tard, il en était l'intendant. Avec son beau-frère Poupard, l'aubergiste d'Arcis, Gothard servit alors les intérêts électoraux de ses maîtres (*Le Député d'Arcis*).

Gouges (Adolphe de), nom d'emprunt d'Henri de Marsay, en avril 1815, lorsqu'il se fit aimer de Paquita Valdès; le prétendu Adolphe de Gouges disait habiter au n° 54 de la rue de l'Université (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'Or*).

Goujet (L'abbé), curé de Cinq-Cygne, dans l'Aube, vers 1792, découvrit, sous la Révolution, pour le fils des fermiers Beauvisage, restés bons catholiques, le prénom grec de Philéas, un des très rares saints non abolis par le nouveau régime (*Le Député d'Arcis*). Ancien abbé des Minimes, il avait pour ami Hauteserre. Il fut le précepteur d'Adrien et de Robert d'Hauteserre. L'abbé Goujet jouait le boston de leurs parents (1803). Sa politique prudente blâmait parfois l'intrépide audace de leur alliée, mademoiselle de Cinq-Cygne. Cependant il tint tête bien finement au persécuteur de toute la noble maison, le policier Corentin, et il assista Michu, quand cette victime du célèbre procès criminel dit « l'enlèvement de Gondreville », porta sa tête sur l'échafaud. L'abbé Goujet devint évêque de Troyes, pendant la Restauration (*Une Ténébreuse Affaire*).

Goujet (Mademoiselle), sœur du précédent, vieille fille bonne, gaie, laide et parcimonieuse qui vivait avec son frère. — Presque chaque soir, elle faisait, en 1803, à Cinq-Cygne (Aube), le boston des Hauteserre et s'effrayait des visites policières de Corentin, prologue du procès criminel terminé par la tragique mort de Michu (*Une Ténébreuse Affaire*).

Goulard, maire de Cinq-Cygne (Aube) en 1803. — Gros, grand et avare, il avait épousé une riche marchande de Troyes, dont le bien, augmenté par lui de toutes les terres de la riche abbaye du Val-des-Preux, touchait la commune de Cinq-Cygne. Goulard habitait cette abbaye, très proche du château de Cinq-Cygne; malgré ses attaches révolutionnaires, il fermait les yeux sur les menées

de ses voisins, MM. d'Hauteserre et de Simeuse, conspirateurs royalistes (*Une Ténébreuse Affaire*).

Goulard (Antonin), enfant d'Arcis, comme Simon Giguet. — Né vers 1807, fils de l'ancien piqueur de la maison de Simeuse, enrichi par un achat de biens nationaux (Voir la biographie précédente). De bonne heure orphelin de mère, il vint habiter Arcis avec son père, qui abandonnait l'abbaye de Valpreux (Val-des-Preux). Envoyé au lycée impérial, il y eut pour camarade Simon Giguet, retrouvé plus tard sur les bancs de l'École de droit de Paris. Le crédit de Gondreville le fit décorer de la Légion d'honneur. La royauté de 1830 lui ouvrit la carrière administrative. Goulard était, en 1839, sous-préfet d'Arcis-sur-Aube, pendant la période électorale. Le délégué ministériel, Maxime de Trailles, satisfit la rancune d'Antonin contre Simon Giguet: les recommandations officielles désiraient l'échec de ce dernier; l'un et l'autre, l'aspirant député comme le sous-préfet, recherchèrent vainement la main de Cécile Beauvisage. Goulard fréquentait les fonctionnaires (la colonie[1]) : Frédéric Marest, Olivier Vinet, Martener, François Michu (*Le Député d'Arcis*).

Gounod était neveu de Vatel, garde chez le général de Montcornet, aux Aigues (en Bourgogne). — Vers 1823, il devint probablement un des serviteurs du garde général des Aigues, Michaud, que traquaient Fourchon, Rigou, Tonsard, Bonnébault, Soudry, etc. (*Les Paysans*).

Goupil (Jean-Sébastien-Marie), né en 1802; espèce de bossu sans bosse, fils d'un fermier aisé. — Après avoir dissipé à Paris l'héritage paternel, il devint premier clerc du notaire Crémière-Dionis, de Nemours (1829). Pour le compte de François Minoret-Levrault, y tourmenta de toutes les manières, même sous le voile de l'anonyme, Ursule Mirouet après la mort du docteur Minoret. Il s'en repentit par la suite, desservit même l'instigateur de ces infamies et remplaça comme notaire Crémière-Dionis. Grâce à son intelligence, il devint honorable, correct, et se transforma complètement. Goupil, une fois établi, épousa mademoiselle Massin aînée, fille de

1. Terme connu et consacré en province.

Massin-Levrault, junior, greffier de la justice de paix de Nemours, laide personne qui lui apportait quatre-vingt mille francs en dot, et dont il eut des enfants rachitiques et hydrocéphales. — Combattant des « trois glorieuses », Jean-Sébastien-Marie Goupil avait obtenu la décoration de Juillet : il en étalait le ruban (*Ursule Mirouet*).

Gouraud (Général, baron), né en 1782, à Provins, probablement. — Il commanda le 2e régiment de hussards sous l'Empire, qui l'anoblit. La Restauration lui valut des années de misère passées à Provins. Il y fit de la politique et de l'opposition, rechercha la main et surtout la dot de Sylvie Rogron, persécuta l'héritière présumée de cette vieille fille, mademoiselle Pierrette Lorrain (1827), et, secondé par l'avocat Vinet, recueillit, après Juillet 1830, les fruits de son adroit libéralisme. Gouraud, grâce au crédit de maître Vinet, l'ambitieux parvenu, épousa, malgré ses cheveux gris et son enveloppe épaisse, une fille de vingt-cinq ans, mademoiselle Matifat, de la célèbre maison de drogueries de la rue des Lombards, qui apportait cinquante mille écus dans sa corbeille de noce. Titres, charges et profits affluèrent successivement. Il reprit du service, devint général, commanda une division voisine de la capitale et obtint la pairie. Sa conduite sous le ministère Casimir Perier était ainsi récompensée. De plus, il reçut le grand cordon de la Légion d'honneur, après avoir enlevé les barricades de Saint-Merri, et fut « heureux de taper sur le bourgeois, resté sa bête noire », quinze années consécutives (*Pierrette*). Vers 1845, il commanditait le théâtre dont Félix Gaudissart avait la direction (*Le Cousin Pons*).

Gourdon aîné, mari de la fille unique du vieux garde général des eaux et forêts Gendrin-Wattebled, était, en 1823, médecin à Soulanges (Bourgogne) et soignait les Michaud. — Néanmoins il faisait partie de la première société de Soulanges présidée par madame Soudry, qui regardait comme un savant de premier ordre incompris et méconnu le gendre de Gendrin-Wattebled, perroquet de Buffon et de Cuvier, simple collectionneur, empailleur vulgaire (*Les Paysans*).

Gourdon jeune, frère du précédent, composa le poème de *la*

Bilboquéide, qui fut imprimé par Bournier. — Il épousa la nièce et unique héritière de l'abbé Taupin, curé de Soulanges (Bourgogne), où lui-même était, en 1823, greffier de Sarcus; il était plus riche que le juge de paix. Madame Soudry et sa société d'élus accueillaient avec admiration le chantre de *la Bilboquéide* et le préféraient à Lamartine, dont les œuvres leur furent, d'ailleurs, révélées bien tardivement (*Les Paysans*).

Goussard (Laurent) fut membre de la municipalité révolutionnaire d'Arcis-sur-Aube. — Ami particulier de Danton, il se servit de l'influence du tribun pour sauver la tête de l'ex-supérieure des Ursulines d'Arcis ou des environs d'Arcis, la mère Marie-des-Anges, dont la reconnaissance pour ces procédés, généreux et habiles, enrichit considérablement cet acquéreur des immeubles de la sainte maison, « vendus nationalement ». Aussi, plus de quarante ans après, l'adroit libéral possédait-il, sur la rivière de l'Aube, de nombreux moulins et était-il encore le chef de la gauche avancée de l'arrondissement. Les divers candidats à la députation, au printemps de 1839, Charles Keller, Simon Giguet, Philéas Beauvisage, Dorlange-Sallenauve, et l'agent officiel du moment, le comte de Trailles, se préoccupèrent donc de Laurent Goussard, reconnurent son crédit, saluèrent son autorité. Laurent Goussard assistait, d'ailleurs, à la réunion d'avril qui entendit Simon Giguet et que présida Philéas Beauvisage. Grand-oncle naturel de Dorlange-Sallenauve, il le vit triompher dans Arcis. Au milieu du règne de Louis-Philippe, L. Goussard vivait encore, mais très vieux et très goutteux (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Goussard (Françoise), sœur du meunier Laurent Goussard, d'Arcis; physiquement et moralement bien remarquable. — De ses relations avec Danton, non encore marié, elle eut une fille, Catherine-Antoinette Goussard; au moment du procès de son amant, Françoise vint à Paris trouver l'ancienne maîtresse de Marat, Jacqueline Collin, devenue celle du chimiste Duvignon-Lanty. Par cette femme, mademoiselle Goussard obtint du poison et mourut, le jour même de l'exécution de Danton (*La Famille Beauvisage*).

Goussard (Catherine-Antoinette), fille de Françoise Goussard et de Danton, née vers 1789 (avant le premier mariage du conventionnel avec Antoinette-Gabrielle Charpentier), élevée aux Ursulines d'Arcis, eut les charmes et la tragique existence de sa mère. — Dès 1802, elle inspira à Jacques Bricheteau, neveu de la mère Marie-des-Anges, le plus platonique et aussi le plus fervent et le plus constant des amours. Puis elle devint la proie de Malin de Gondreville, déjà vieux, qui, pour la détourner et la posséder, eut recours aux services de Jacqueline Collin. Emmenée à Paris et isolée au moment de l'arrestation de Jacqueline (1807), Catherine-Antoinette fut alors la maîtresse d'un certain Jules, qui n'était autre que Jacques Collin, et qui la rendit enceinte (1809). Perfidement entraînée dans la maison de tolérance de madame Nourrisson par Jacqueline Collin, redevenue libre, mademoiselle Goussard y accoucha, refusa de se prostituer et, comme châtiment de sa rébellion, se vit enlever passagèrement son enfant. Les secrets, les ressources scientifiques du chimiste Duvignon la tirèrent des griffes de madame Nourrisson. Pendant qu'on la croyait suicidée, Catherine accompagnait Duvignon, qui l'abandonna en pleine Amérique du Sud. Là, favorite du docteur Francia, dictateur de la République du Paragnay, mademoiselle Goussard, ambitieuse pour son propre fils, lui voulut assurer la succession du célèbre président. Dans ce but, elle chercha pour cet enfant un père légal convenable et découvrit un gentilhomme taré, ce marquis de Sallenauve, qu'elle rapprocha d'elle et résolut même d'épouser (1840); mais il l'exploita indignement pour assouvir sa passion du jeu (1842). Malheureusement, l'octogénaire Francia mourut, et son successeur enferma mademoiselle Goussard dans une prison voisine d'un désert. Elle parvint à s'évader : un serpent la piqua et l'empoisonna. Charles de Sallenauve, fils de Catherine-Antoinette, accouru afin de la délivrer, put encore la reconnaître, fit brûler ses restes et en rapporta les cendres. L'église d'Arcis-sur-Aube célébra donc les obsèques de mademoiselle Goussard (fin de 1845), et un superbe monument lui fut élevé ; Charles de Sallenauve l'exécuta : le couvent des Ursulines d'Arcis le renferme encore (*La Famille Beauvisage*).

Grados avait entre les mains des billets du nourrisseur Ver-

gniaud, possesseur d'une vacherie sise à Paris, dans la rue du Petit-Banquier; grâce à la provision fournie par l'avoué Derville, Grados fut payé, en 1818, par le colonel Chabert, hôte de Vergniaud (*Le Colonel Chabert*).

Graff (Johann), frère d'un tailleur établi à Paris sous Louis-Philippe, y vint lui-même après avoir été premier garçon de l'aubergiste francfortois Gédéon Brunner, et, dans la rue du Mail, tint l'hôtel du Rhin, où débarquèrent pauvres, en 1835, Frédéric Brunner et Wilhem Schwab. L'hôtelier procura de petites places aux deux jeunes gens: au premier, chez les Keller; au second, chez son frère le tailleur (*Le Cousin Pons*).

Graff (Wolfgang), frère de l'hôtelier et riche tailleur du centre de Paris, chez qui, en 1838, Lisbeth Fischer habilla Wenceslas Steinbock. Sur la recommandation de Johann Graff, il employa Wilhem Schwab, et, six années après, le fit entrer dans sa famille en le mariant avec Émilie Graff; il reçut alors et fêta MM. Berthier, Frédéric Brunner, Schmucke, Sylvain Pons (*La Cousine Bette. — Le Cousin Pons*).

Grancey (L'abbé de), né en 1764. — Il entra dans les ordres par désespoir d'amour, devint prêtre en 1786 et curé en 1788; ecclésiastique distingué, refusa trois évêchés pour ne pas quitter Besançon. Il y était, en 1834, vicaire général du diocèse. L'abbé de Il avait une belle tête fine; il prodiguait les mots incisifs. Grancey connut Albert Savarus, l'aima et le protégea. Familier du salon des Watteville, il devina et moralisa leur fille, Rosalie, cette ennemie singulière et redoutable de l'avocat. Le vicaire général savait encore intervenir entre madame et mademoiselle de Watteville. Grancey mourut à la fin de l'hiver 1836-1837 (*Albert Savarus*).

Grancour (L'abbé de), sur la fin de la Restauration, l'un des vicaires généraux de l'évêque de Limoges et comme l'antithèse physique de l'autre vicaire, le maigre et sérieux abbé Dutheil, dont, avec une prudente lâcheté, il partageait secrètement les hautes et indépendantes doctrines libérales. Grancour fréquenta le salon

Graslin et eut sans doute connaissance de la tragique affaire Tascheron (*Le Curé de Village*).

Grandemain était, à Paris, en 1822, clerc d'avoué chez maître Desroches, dont l'étude pouvait alors posséder aussi Godeschal, Marest, Oscar Husson (*Un Début dans la Vie*).

Grandet (Félix), de Saumur, né entre 1745 et 1749. — Maître tonnelier aisé, convenablement instruit, il épousa, dans les premiers temps de la République, la fille d'un riche marchand de planches, dont il eut, en 1796, un enfant, Eugénie. Avec la réunion des capitaux amassés, Félix Grandet acheta fort bon marché les plus beaux vignobles de l'arrondissement de Saumur, ainsi qu'une vieille abbaye et plusieurs métairies. Sous le Consulat, il devint successivement membre de l'administration du district et maire de Saumur; mais l'Empire, qui le supposait jacobin, lui retira cette dernière fonction, bien qu'il fût l'homme le plus imposé de la ville. Sous la Restauration, le despotisme de son avarice extraordinaire troubla sa vie de famille. Son frère cadet, Guillaume, fit faillite et se tua, en chargeant Félix de la liquidation de ses affaires et en lui confiant son fils Charles, accouru, inconscient du désastre paternel. Eugénie aima son cousin et lutta contre l'avide parcimonie de Grandet, qui arrangea pour ses avantages particuliers la déconfiture de son frère. Le combat entre Eugénie et son père brisa madame Félix Grandet. Les phases du terrible duel furent violentes et nombreuses. La passion de Félix Grandet s'armait de ruse et de volonté opiniâtre. La mort seule eut raison du tyran domestique. Une paralysie l'emporta, octogénaire et dix-sept fois millionnaire, en 1827 (*Eugénie Grandet*).

Grandet (Madame Félix), femme du précédent, née vers 1770, fille d'un riche marchand de planches, M. de la Gaudinière, se maria, dans le commencement de la République et mit au monde son unique enfant, Eugénie, en 1796. — Elle enrichit considérablement, en 1806, la communauté matrimoniale avec les deux très importantes successions de sa mère et de M. de la Bertellière, son grand-père maternel. Personne pieuse, effacée, insignifiante, courbée sous le joug domestique, madame Grandet ne dut jamais quitter Saumur

où elle mourut, au mois d'octobre 1822, d'un mal de poitrine aggravé par le chagrin que lui causèrent la rébellion de sa fille et la dureté de son mari (*Eugénie Grandet*).

Grandet (Victor-Ange-Guillaume), frère cadet de Félix Grandet, fit, à Paris, le commerce des vins en gros et s'y enrichit. — En 1815, avant la bataille de Waterloo, Frédéric de Nucingen lui acheta cent cinquante mille bouteilles de champagne payées, chacune, trente sous, revendues six francs, et que burent les alliés, lors de l'occupation étrangère (1817-1819) (*La Maison Nucingen*). Le commencement de la Restauration vit briller Guillaume Grandet, mari de la charmante fille naturelle d'un grand seigneur, qu'il perdit jeune et qui l'avait rendu père. Colonel de la garde nationale, juge au tribunal de commerce, il administra un des arrondissements de Paris et obtint la députation. La ville de Saumur l'accusait de la renier et de vouloir devenir le beau-père d'une petite duchesse façon impériale. Maître Roguin, par sa banqueroute, fut la cause partielle de la ruine de Guillaume, qui se fit sauter la cervelle pour éviter la déconsidération (mois de novembre 1819). Dans ses dernières dispositions, Guillaume Grandet implorait son frère aîné, pour Charles, enfant que son suicide rendait doublement orphelin (*Eugénie Grandet*).

Grandet (Charles), unique enfant légitime de Victor-Ange-Guillaume Grandet (de Paris) et de la charmante fille naturelle d'un grand seigneur, neveu de Félix Grandet (de Saumur), né en 1797. — Il mena d'abord la vie mondaine de la jeunesse opulente et entretint des relations avec une certaine Annette, femme mariée et bien posée. La tragique mort de son père (novembre 1819) le surprit, lui fit gagner Saumur. Il crut aimer sa cousine germaine, Eugénie, à laquelle il jura fidélité. Charles Grandet parti ensuite pour les Indes, y prit le pseudonyme de Carl Sepherd afin de masquer impunément des actions déloyales, revint en France excessivement riche (1827), débarqua dans Bordeaux (juin 1827), accompagné des Aubrion, dont il épousa la fille, Mathilde, et laissa Eugénie Grandet achever de désintéresser les créanciers de la maison Guillaume Grandet (*Eugénie Grandet*). Charles Grandet, par le fait de son mariage, devint comte d'Aubrion (*La Maison Nucingen*).

Grandet (Eugénie[1]). — *V.* Bonfons (Eugénie Cruchot de) (*Eugénie Grandet*).

Grandlieu (Comtesse de), du commencement du XVIIe siècle; alliée aux Hérouville; souche probable des Grandlieu, célèbres, en France, près de deux siècles plus tard (*L'Enfant maudit*).

Grandlieu (Duc Ferdinand de), né vers 1773, pouvait descendre de la comtesse de Grandlieu, du commencement du XVIIe siècle, et relever, en conséquence, d'une famille de bonne et vieille noblesse du duché de Bretagne dont la devise était : *Caveo non timeo.* — A la fin du XVIIIe, au commencement et au milieu du XIXe siècle, Ferdinand de Grandlieu se trouvait chef de la branche aînée, riche et ducale, de la maison de Grandlieu. Sous le Consulat ou l'Empire, sa haute situation, conservée, lui permit d'intervenir auprès de Talleyrand en faveur de MM. d'Hauteserre et de Simeuse, compromis dans le fictif enlèvement de Malin de Gondreville. Ferdinand de Grandlieu, de son mariage avec une Ajuda, de la branche aînée, alliée aux Bragance d'origine portugaise, eut plusieurs filles, dont l'aînée prit le voile en 1822. Ses autres filles étaient Clotilde-Frédérique, née en 1802; Joséphine, la troisième; Sabine, née en 1809; Marie-Athénaïs, née vers 1820. Oncle par alliance de madame de Langeais, il avait à Paris, dans le faubourg Saint-Germain, un hôtel où, sous le règne de Louis XVIII, la princesse de Blamont-Chauvry, le vidame de Pamiers et le duc de Navarreins se réunirent en conseil de famille pour juger une escapade bruyante d'Antoinette de Langeais. Au moins dix années plus tard, Grandlieu se servit de son ami intime Henri de Chaulieu et aussi de Corentin (Saint-Denis), afin d'arrêter les poursuites de Lucien de Rubempré, qui compromettaient sa fille Clotilde-Frédérique (*Une Ténébreuse Affaire. — Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants; la Duchesse de Langeais. — La Rabouilleuse. — Modeste Mignon. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

1. Les incidents de sa vie ont été mis à la scène par Bayard, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, sous le titre : *La Fille de l'avare.*

Grandlieu (Mademoiselle de), sous le premier Empire, épousa un chambellan impérial, peut-être aussi préfet de l'Orne, et se vit, seule, reçue dans Alençon, parmi les membres exclusifs de l'aristocratie locale, que dominaient les Esgrignon (*Le Cabinet des Antiques*).

Grandlieu (Duchesse Ferdinand de), d'origine portugaise, née Ajuda et de la branche aînée de cette maison alliée aux Bragance, femme du duc Ferdinand de Grandlieu, mère de plusieurs filles, dont l'aînée prit le voile, en 1822. — Personne sédentaire, fière, pieuse[1], bonne et belle, elle exerça, dans Paris, pendant la Restauration, une sorte de suprématie par son salon du faubourg Saint-Germain. Le second et l'avant-dernier de ses enfants lui donnèrent de nombreux soucis. Luttant contre l'hostilité de son entourage, elle accueillit Rubempré, aimé de sa fille Clotilde-Frédérique (1829-1830). Les suites malheureuses du mariage de son autre fille Sabine, baronne Calyste du Guénic, préoccupèrent, dès 1837, madame de Grandlieu, qui sut réconcilier ce jeune ménage, avec le concours de l'abbé Brossette, de Maxime de Trailles et de Charles-Édouard Rusticoli de la Palférine. Un scrupule religieux l'avait bien un moment arrêtée; mais il tomba, comme sa fidélité politique, et, ainsi que mesdames d'Espard, de Listomère, des Touches, peu d'années après l'avènement du nouveau régime, elle reconnut implicitemnt la royauté bourgeoise et ouvrit de nouveau les portes de son salon. Tous les siens et elle-même se trouvaient à l'église, lorsque Trailles épousa Renée-Cécile Beauvisage, pour laquelle madame de Grandlieu se fit singulièrement gracieuse (1841) (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*. — *Béatrix*. — *Une Fille d'Ève*. — *La Famille Beauvisage*).

Grandlieu (Mademoiselle de), fille aînée du duc et de la duchesse de Grandlieu, prit le voile en 1822 (*La Rabouilleuse*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Grandlieu (Clotilde-Frédérique de), née en 1802, seconde fille du duc et de la duchesse Ferdinand de Grandlieu, personne

1. Elle eut pour paroisse Sainte-Valère, située rue de Bourgogne, chapelle qui servait au culte pendant la construction de Sainte-Clotilde.

longue et plate, la caricature de sa mère. — Elle ne trouva que l'appui maternel quand elle aima et voulut épouser, dans le printemps de 1830, l'ambitieux Lucien de Rubempré. Elle le vit, pour la dernière fois, route d'Italie, dans la forêt de Fontainebleau, près de Bouron, en des circonstances bien pénibles : le jeune homme fut arrêté sous ses yeux ; Madeleine de Lenoncourt accompagnait mademoiselle de Grandlieu (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Grandlieu (Joséphine de). — *V.* Ajuda-Pinto (marquise Miguel d').

Grandlieu (Sabine de). — *V.* Guénic (baronne Calyste du).

Grandlieu (Marie-Athénais de). — *V.* Grandlieu (vicomtesse Juste de).

Grandlieu (Vicomtesse de), sœur du comte de Born, plus directement que le duc, descendante de la comtesse de Grandlieu du XVIIe siècle ; chef depuis 1813, époque de la mort de son mari, de la maison cadette des Grandlieu, dont « Grands faits, grand lieu » était la devise ; mère de Camille et de Juste de Grandlieu, belle-mère d'Ernest de Restaud, revenue en France avec Louis XVIII. — Elle vécut, d'abord, des secours royaux et, ensuite, rentra dans une grande partie de ses biens, par les soins de maître Derville, dès le commencement de la Restauration. Le vicomtesse de Grandlieu témoigna toujours de la reconnaissance à l'avoué, qui la défendit encore contre la Légion d'honneur, fut de ses familiers et lui raconta les secrets du ménage Restaud, un soir de l'hiver 1830, quand Ernest de Restaud, fils de la comtesse Anastasie, recherchait Camille, qu'il épousa dans la suite (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Le Colonel Chabert. — Gobseck*).

Grandlieu (Camille de). — *V.* Restaud (comtesse Ernest de).

Grandlieu (Vicomte Juste de), fils de la vicomtesse de Grandlieu, frère de la comtesse Ernest de Restaud, cousin, d'abord, et ensuite mari de Marie-Athénaïs de Grandlieu, réunit, par cette

allience, la fortune des deux maisons de Grandlieu et obtint le titre ducal (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Gobseck*).

Grandlieu (Vicomtesse Juste de), née, vers 1820, Grandlieu (Marie-Athénaïs de), dernière fille du duc et de la duchesse Ferdinand de Grandlieu, épousée par son cousin, le vicomte Juste de Grandlieu. — Elle recevait, à Paris, dans les premières années du régime de Juillet, une jeune mariée comme elle, madame Félix de Vandenesse, alors en coquetterie réglée avec Raoul Nathan (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Gobseck. — Une fille d'Ève*).

Granet, en 1818, adjoint au maire du IIe arrondissement de Paris (Athanase Flamet de la Billardière), fut, ainsi que sa très laide femme, invité au fameux bal donné par son collègue municipal, César Birotteau, le dimanche 17 décembre de la même année (*César Bittoreau*).

Granet, un des hommes influents de Besançon, sous Louis-Philippe. — En reconnaissance d'un service rendu par Albert Savarus, il devait proposer, comme candidat à la députation, cette victime de Rosalie de Watteville (*Albert Savarus*).

Granson (Madame), pauvre veuve d'un lieutenant-colonel d'artillerie, tué à Iéna, et dont elle eut un fils, Athanase. — Dès 1816, elle habitait, 8, rue du Bercail[1], à Alençon, où la bienveillance d'une parente éloignée, madame du Bousquier, lui confia la trésorerie d'une société maternelle locale contre l'infanticide et la mit en relations, dans des circonstances tout à fait particulières, avec celle qui devint madame Théodore Gaillard (*La Vieille Fille*).

Granson (Athanase), fils de la précédente, né en 1793, chétif employé de la mairie d'Alençon pour les actes de l'état civil, espèce de poète, libéral et rempli d'une légitime ambition ; las de la misère et plein de grandioses conceptions. — Il aima, dès avant 1816,

1. La rue du Bercail, toujours ainsi dénommée, est située en face de l'église Notre-Dame et prolonge la rue du Cygne.

d'une passion, que se disputaient et les sens et l'intérêt, madame du Bousquier, alors mademoiselle Cormon et son aînée de plus de dix-sept ans. En 1816 eut lieu précisément le mariage redouté par Athanase Granson. Il ne put supporter ce cruel déboire, et il alla se noyer dans la Sarthe. Il ne fut regretté que de sa mère et de Suzanne du Val-Noble (*La Vieille Fille*). Néanmoins, huit ans plus tard, on disait de lui : « Les Athanase Granson doivent mourir, étouffés, comme les graines qui tombent sur une roche nue (*Les Employés*). »

Granville (Comte de) eut un état civil défectueux, l'orthographe du nom variant assez fréquemment par l'adjonction de la lettre *d* entre les lettres *n* et *v*. — En 1805, assez âgé, il vivait à Bayeux, où il était né, peut-être : il avait pour père un ancien président du parlement de Normandie. A Bayeux, le comte maria un fils avec la riche Angélique Bontems (*Une Double Famille*).

Granville (Vicomte de), fils du comte de Granville et comte à la mort de son père, né dans les environs de 1779, et, magistrat par tradition de famille. Protégé de Cambacérès, il passa par tous les grades administratifs et judiciaires. Il étudia sous la tutelle de maître Bordin, plaida la cause de Michu dans la ténébreuse affaire de la séquestration du sénateur Malin, en connut officiellement et officieusement une des conclusions, peu de temps après son mariage avec une jeune fille de Bayeux, riche héritière d'un acquéreur de biens nationaux. Paris fut presque toujours le théâtre de la brillante carrière de maître Granville, qui, sous l'Empire, abandonna le quai des Augustins, où il habitait, pour s'installer avec sa femme au rez-de-chaussée d'un hôtel du Marais, entre les rues Vieille-du-Temple et Neuve-Saint-François[1]. Il devint successivement avocat général près la cour de la Seine et président d'une des chambres de ladite cour. Pendant cette période, l'existence de Granville fut traversée par le drame domestique suivant : choqué dans ses idées ouvertes et larges par le bigotisme de madame de Granville, il

[1] La rue Neuve-Saint-François est devenue, depuis une vingtaine d'années, la rue Debelleyme.

chercha au dehors les joies du ménage, quoiqu'il eût déjà quatre enfants de son mariage. Il avait rencontré Caroline Crochard, rue du Tourniquet-Saint-Jean; il l'installa rue Taitbout, et trouva, dans ce commerce d'une trop courte durée, les joies familiales vainement espérées dans le ménage légitime. Granville abrita du pseudonyme de Roger ce fragile bonheur. Une fille, un fils, Eugénie, Charles, naquirent de l'union adultérine que rompit la désertion de mademoiselle Crochard et qu'attrista l'inconduite cruellement surprise de ce même Charles. Jusqu'à la mort de madame Crochard, mère de Caroline, Granville put garder et sauver les apparences devant la comtesse Angélique. Aussi l'accompagnait-il à la campagne, en Seine-et-Oise, quand il y secourut MM. d'Albon et de Sucy. Le reste de la vie de Granville, abandonné par sa femme et par sa maîtresse, s'écoula, solitaire, dans le commerce d'étroites amitiés où figurèrent Octave de Bauvan et Sérizy. Le travail et les honneurs le consolèrent à demi. Son réquisitoire de procureur général fit réhabiliter César Birotteau, l'un de ses locataires du 397 de la rue Saint-Honoré, au fameux bal duquel Angélique et lui avaient été conviés plus de trois années auparavant. Procureur général à la Cour de cassation, Granville protégea secrètement Lucien de Rubempré lors du célèbre procès criminel du poète et s'attira l'affection et l'inimitié, puissantes également, de Jacques Collin et d'Amélie Camusot. La révolution de Juillet maintint la belle situation de Granville, pair de France du nouveau régime, possédant et habitant un petit hôtel rue Saint-Lazare, ou bien encore parcourant l'Italie. Il était à cette époque l'un des clients du docteur Bianchon (*Une Ténébreuse Affaire. — Une Double Famille. — Adieu. — César Birotteau. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin. — Une Fille d'Ève. — Le Cousin Pons*).

Granville (Comtesse Angélique de), femme du précédent et fille du fermier Bontems, espèce de jacobin qu'enrichit la Révolution, par suite de l'achat à vil prix de biens d'émigrés. Elle naquit à Bayeux en 1787 et y reçut, de sa mère, une éducation fort bigote. Au commencement de l'Empire, elle épousa le fils d'un des voisins de sa famille, alors vicomte et plus tard comte de Granville, et, sous

l'influence de l'abbé Fontanon, elle conserva dans Paris des habitudes et des mœurs extrêmement dévotieuses. Angélique de Granville provoqua ainsi l'infidélité de son mari, que précéda un simple abandon, et, sur ses quatre enfants, conserva la direction de l'enseignement de ses deux filles. Elle se sépara complètement de leur père, quand elle découvrit l'existence de sa rivale, mademoiselle de Bellefeuille (Caroline Crochard), et retourna finir ses jours à Bayeux, demeurée constamment la créature austère, avare et bigote qu'avait scandalisée autrefois l'éclat des amours de Montriveau et de madame de Langeais. Elle mourut en 1822 (*Une Double Famille. — Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais. — Une Fille d'Ève*).

Granville (Vicomte de), fils aîné de la précédente et du comte de Granville. — Il fut élevé par son père. Il était, en 1828, substitut à Limoges, où il devint avocat général et aima Véronique Graslin, dont il encourut la secrète disgrâce par son réquisitoire contre l'assassin J.-François Tascheron. Le vicomte de Granville eut une carrière presque identique à celle du comte. En 1833, il fut nommé premier président à Orléans, et, en 1844, procureur général. Plus tard, près de cette même ville de Limoges, il surprit un spectacle qui l'émut profondément : la confession publique de Véronique Graslin. — Le vicomte de Granville avait été l'inconscient bourreau de la châtelaine de Montégnac (*Une Double Famille. — Une Fille d'Ève. — Le Curé de Village*).

Granville (Baron Eugène de), frère cadet du précédent, procureur du roi à Paris dès mai 1830, y remplissait encore les mêmes fonctions trois ans plus tard, quand il informa son père, le comte de Granville, de l'arrestation d'un voleur, nommé Charles Crochard, qui était son frère naturel (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Une Double Famille*).

Granville (Marie-Angélique de). — *V.* Vandenesse (comtesse Felix de).

Granville (Marie-Eugénie de). — *V.* Tillet (madame Ferdinand du).

Graslin (Pierre), né en 1775 ; Auvergnat, compatriote et ami de Sauviat, dont il épousait à Limoges, en 1822, la fille, Véronique. — Il débuta simple commis de banque chez Grossetête et Perret, bonne maison de cette ville. Homme d'affaires, capable, travailleur acharné, il devint successeur de ses patrons. La fortune de Pierre Graslin, augmentée à la suite d'heureuses spéculations faites avec Brézac, lui permit l'acquisition de l'un des plus beaux hôtels du chef-lieu de la Haute-Vienne. Pierre Graslin ne sut point gagner le cœur de sa femme. Ses disgrâces physiques, résultats de ses négligences et de son avarice laborieuses, étaient compliquées d'un despotisme domestique promptement révélé. Il fut donc seulement le père légal d'un fils nommé Francis, mais ignora cette situation ; car, juré de cour d'assises, désigné pour décider du sort de J.-F. Tascheron, véritable père de l'enfant, il réclama, mais en vain, l'acquittement de l'accusé. Deux ans après la naissance du bâtard et l'exécution de l'amant de la mère, au mois d'avril 1831, Pierre Graslin mourut d'épuisement et de chagrin : la révolution de Juillet, en éclatant soudain, avait ébranlé sa position pécuniaire, péniblement reprise et reconquise. Précisément Graslin venait d'acheter Montégnac aux Navarreins (*Le Curé de Village*).

Graslin (Madame Pierre), femme du précédent, née Sauviat (Véronique) à Limoges, en mai 1802, belle, malgré les traces d'une petite vérole, eut l'enfance gâtée, quoique simple, d'une fille unique. — A vingt ans, elle épousa Pierre Graslin. Aussitôt après son mariage, sa nature naïve, romanesque et distinguée souffrit en secret de l'étroitesse tyrannique de l'homme dont elle portait le nom. Véronique n'en repoussa pas moins les galants, familiers de son salon, et particulièrement le vicomte de Granville : elle était et demeura la maîtresse bien cachée de J.-F. Tascheron, ouvrier porcelainier ; elle allait fuir avec lui, lorsque se découvrit le crime commis par son amant. Madame Graslin subit ainsi des tortures atroces, accoucha de l'enfant du guillotiné au moment précis de l'exécution du père, et se condamna par les plus dures austérités et les plus implacables macérations. Elle put s'y livrer avec plus de liberté après son veuvage, survenu deux ans plus tard, et abandonna Limoges pour Montégnac où elle s'illustra vraiment par de charitables et

grandioses créations ou fondations. Madame Graslin eut successivement pour collaborateurs : F. Grossetête, Bonnet, Grancour, Dutheil, Grégoire Gérard, M. Champion, Roubaud, Clousier, Aline, Ruffin, Colorat, madame Sauviat, Farrabesche. Le retour imprévu d'une sœur de son amant lui porta le dernier coup. Elle eut cependant la force de préparer l'union de Denise Tascheron avec Grégoire Gérard, leur confia son fils, prodigua d'importants legs dignes de perpétuer sa mémoire, et mourut, pendant l'été de 1844, après avoir tenu à se confesser publiquement, en présence de Bianchon, Dutheil, Granville, de madame Sauviat et de Bonnet, saisis d'admiration et d'attendrissement (*Le Curé de Village*).

Graslin (Francis), né à Limoges en août 1829. — Unique enfant de Véronique Graslin, fils légal de Pierre Graslin, et fils naturel de J.-F. Tascheron; il perdit son père légal deux années après sa venue au monde, et sa mère, treize ans plus tard. Son précepteur, M. Ruffin, son aïeule maternelle, madame Sauviat, surtout les Grégoire Gérard entourèrent son adolescence, qui se passa dans Montégnac (*Le Curé de Village*).

Grasset, garde du commerce et successeur de Louchard. — Sur la requête de Lisbeth Fischer et le conseil de Rivet, il arrêta, en 1838, en plein Paris, W. Steinbock, pour le diriger sur la prison de Clichy[1] (*La Cousine Bette*).

Grassins (Des), ancien quartier-maître de la garde grièvement blessé à Austerlitz, retraité et décoré. — Il devint, sous Louis XVIII, le plus riche banquier de Saumur, qu'il quitta bientôt pour Paris, où il se fixa dans le but d'arranger les malheureuses affaires du suicidé Guillaume Grandet, et où il finit par se faire nommer député. Quoique père de famille, il s'amouracha, au détriment de sa fortune, de Florine (madame Raoul Nathan), jolie pensionnaire du théâtre de Madame[2] (*Eugénie Grandet*).

Grassins (Madame des), née vers 1780, femme du précédent,

1. Cette maison d'arrêt pour dettes existait encore, il y a vingt ans ; elle occupait l'emplacement actuel de la rue Nouvelle.

2. Redevenu le Gymnase-Dramatique depuis le 29 juillet 1830.

qu'elle rendit père deux fois, passa presque toute sa vie à Saumur. — La situation de son mari et quelques avantages physiques, qu'elle eut conserver jusqu'aux abords de la quarantaine, lui permirent d'y briller d'un certain éclat. Avec les Cruchot, elle fréquenta les Félix Grandet, et, comme la famille du président de Bonfons, rêva Eugénie pour l'établissement de son fils Adolphe. Les désordres parisiens du père et la conspiration des Cruchot déjouèrent les plans de madame des Grassins : en outre, elle pourvut mal sa fille. Cependant, séparée de biens et heureuse de sa position, madame des Grassins continua, seule, la maison de banque de Saumur (*Eugénie Grandet*).

Grassins (Adolphe des), né en 1797, fils de M. et madame des Grassins, fit son droit à Paris et y vécut assez largement, puisqu'il fréquenta les Nucingen, chez lesquels il rencontra Charles Grandet. Il regagna Saumur en 1819 et courtisa vainement la riche Eugénie Grandet. Adolphe des Grassins reprit ensuite le chemin de Paris et rejoignit son père, dont il imita les folies (*Eugénie Grandet*).

Grassou (Pierre), né à Fougères (Bretagne) en 1795; fils d'un paysan vendéen et royaliste militant. — Débarqué jeune dans Paris, il fut, d'abord, commis d'un marchand de couleurs originaire de Mayenne et parent éloigné des Orgemont. Une fausse vocation le poussa vers la peinture. Son entêtement de Breton lui fit successivement fréquenter les ateliers de Servin, Schinner et Sommervieux. Il étudia ensuite, mais sans fruit, les œuvres de Granet et de Drolling[1]; puis il compléta son éducation artistique chez Duval-Lecamus. Pierre Grassou ne profita nullement des leçons de ces maîtres, et son intimité avec Léon de Lora et Joseph Bridau ne lui apprit également rien. Pourtant il savait comprendre et admirer; mais la faculté créatrice et la science de l'exécution lui manquaient. Aussi Grassou, appelé assez ordinairement Fougères par ses camarades, obtint-il d'eux un chaud concours et put-il faire admettre, au salon de 1829, sa *Toilette d'un chouan condamné à mort*, tableau des plus médiocres, platement imité de Gérard Dow. L'œuvre lui valut, de Charles X, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Enfin ses toiles rencontrèrent des acquéreurs. Élie Magus lui commanda

1. Peut-être encore, celles de Decamps.

plus d'un sujet de la manière flamande, qu'il vendait à Vervelle comme des Dow ou des Téniers. Grassou, qui habitait alors rue de Navarin, numéro 2, devint le gendre de ce Vervelle. En effet, le peintre, client de maître Cardot, épousa, dans l'année 1832, Virginie Vervelle, héritière d'anciens marchands de bouchons, qui lui apportait une dot de cent mille francs, ainsi que maisons à la ville et à la campagne. Son obstinée médiocrité ouvrit les portes de l'Académie à Grassou, promu officier de la Légion d'honneur en 1839 comme chef de bataillon de la garde nationale, après l'émeute du 12 mai. Adoré des bourgeois, Grassou était leur portraitiste attitré. On a de lui toutes les familles Crevel et Thuillier, ainsi que le directeur de théâtre, prédécesseur de Gaudissart; autant de croûtes, affreuses ou ridicules, dont une vint échouer dans l'humble intérieur des Topinard (*Pierre Grassou. — La Rabouilleuse. — La Cousine Bette. — Les Petits Bourgeois. — Le Cousin Pons*).

Grassou (Madame Pierre), née Vervelle (Virginie), rousse et laide, unique héritière de marchands de bouchons enrichis de la rue Boucherat[1], femme du précédent, qu'elle épousa à Paris, en 1832. Il existe d'elle, de cette même année, un portrait fait avant son mariage, dont l'ébauche incolore était de Grassou et qui fut, séance tenante, puissamment retouché par Joseph Bridau (*Pierre Grassou*).

Gravelot frères, marchands de bois de Paris, qui achetaient en 1823 le bois des Aigues, propriété du général de Montcornet située en Bourgogne (*Les Paysans*).

Gravier, payeur général d'armée sous le premier Empire, mêlé alors à de grands intérêts en Espagne avec certains généraux en chef. — Dès le retour des Bourbons, il acheta net, vingt mille francs, de M. P. de la Baudraye, la recette particulière des finances de Sancerre, qu'il occupait encore vers 1836. Comme l'abbé Duret, le sous-préfet Chargebœuf, le procureur du roi Clagny, il fréquentait chez madame Dinah de la Baudraye; petit homme gros et gras, il échoua dans la cour faite à la baronne, malgré ses talents et ses relations multiples de vieux célibataire couru. Gravier chantait la romance,

1. La rue Boucherat n'existe plus sous ce nom; c'était la partie de la rue Turenne (autrefois rue Saint-Louis) qui va de la rue Vieille-du-Temple à la rue Charlot.

contait l'anecdote, apportait l'autographe prétendu rare (*La Muse du Département*).

Gravier (de Grenoble), marié, père de famille, beau-père d'un notaire, chef de division à la préfecture de l'Isère en 1829. — Il connut Genestas, et lui recommanda le docteur Benassis, maire de la commune dont il était l'un des bienfaiteurs, pour soigner Adrien Genestas-Renard (*Le Médecin de Campagne*).

Grenier, dit Fleur-de-Genêt, déserteur de la 69e demi-brigade; chauffeur exécuté en 1809 pour complicité dans l'affaire qu'eurent alors à juger Bourlac et Mergi (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Grenouville, à Paris, vers 1840, propriétaire d'un grand et magnifique magasin de nouveautés établi boulevard des Italiens, et client des Bijou, brodeurs également installés dans Paris; amoureux, en ce temps, de mademoiselle Olympe Bijou, ancienne maîtresse du baron Hulot et d'Idamore Chardin, il l'épousa et renta les parents (*La Cousine Bette*).

Grenouville (Madame), femme du précédent, née Olympe Bijou, vers 1824. — Au milieu du règne de Louis-Philippe, elle vivait à Paris, près de la Courtille, dans la rue Saint-Maur-du-Temple; jolie et pauvre ouvrière brodeuse entourée d'une misérable et nombreuse famille, quand Josépha Mirah lui procura le vieux baron Hulot et une maison de commerce. Ayant abandonné Hulot pour Idamore Chardin, qui la délaissa, Olympe se fit épouser par Grenouville et devint une notable négociante (*La Cousine Bette*).

Grenville (Arthur-Ormond, lord), riche Anglais, se guérissait à Montpellier d'une affection de poitrine, quand la rupture de la paix d'Amiens le fit interner dans la ville de Tours. Vers 1814, il s'y éprit de la marquise Victor d'Aiglemont, la revit plus tard ailleurs; improvisé médecin, la reconquit pour la soigner malade et réussit dans son traitement. Lord Arthur-Ormond Grenville revint auprès de madame d'Aiglemont resta à Paris, et, afin de lui sauver l'honneur, mourut, les doigts écrasés par la rainure d'une porte (1823) (*La Femme de Trente ans*).

Grévin, d'Arcis (Aube), eut les mêmes débuts que son compatriote et ami intime, le comte Malin de Gondreville. — Il fut, en 1787, le deuxième clerc de maître Bordin, procureur au Châtelet de Paris, et retourna dans la Champagne, quand éclata la Révolution. La protection successive de Danton, de Napoléon Bonaparte et de Malin le suivit chez lui. Grâce à eux, il devint comme un des oracles écoutés du parti libéral, put épouser mademoiselle Varlet, fille unique du meilleur médecin de la ville, acheta une étude de notaire et resta riche fort longtemps. Homme de bon conseil, Grévin dirigea fréquemment Gondreville, dont il instruisit le ténébreux et fictif enlèvement (1803 et années suivantes). De son union avec mademoiselle Varlet, morte assez jeune, lui naquit une fille, Séverine (madame Philéas Beauvisage). Dans sa vieillesse, il se préoccupa beaucoup de ses enfants et de leur brillant avenir, surtout pendant la période électorale de mai 1839. Les Beauvisage lui durent la possession du superbe hôtel Beauséant (du faubourg Saint-Germain de Paris) et s'y fixèrent après la mort de leur père, qu'emporta une attaque soudaine pendant la lecture du contrat de mariage de Cécile-Renée, future comtesse de Trailles (*Un Début dans la Vie*. — *Une Ténébreuse Affaire*. — *Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*).

Grévin (Madame), femme du précédent, née Varlet, fille du meilleur médecin d'Arcis-sur-Aube, sœur d'un autre Varlet, médecin de la même localité, mère de madame Séverine Philéas Beauvisage. — Elle fut, avec madame Marion, dans cet arrondissement d'Arcis, au commencement du XIXe siècle, mêlée — plus ou moins — aux complications du ténébreux et fictif enlèvement de Malin de Gondreville. Elle mourut assez jeune. (*Une Ténébreuse Affaire*).

Grévin, corsaire, qui servit l'amiral de Simeuse dans les Indes; il vivait en 1816, paralytique et sourd, avec sa petite-fille, madame Lardot, blanchisseuse d'Alençon, qui occupait Césarine et Suzanne (devenue madame Théodore Gaillard) et avait dans ses pratiques le chevalier de Valois (*La Vieille Fille*).

Gribeaucourt (Mademoiselle de), vieille fille de Saumur sous la Restauration et amie des Cruchot entrés dans la famille des Félix Grandet par le mariage de Bonfons (*Eugénie Grandet*).

Griffith (Miss), née en 1787, Écossaise, fille assez pauvre d'un ministre, était, sous la Restauration, gouvernante d'Armande-Marie-Louise de Chaulieu dont elle se fit aimer, grâce à sa bienveillance et à son esprit quelque peu observateur (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Grignault (Sophie). — *V.* Nathan (madame Raoul).

Grimbert, tenait, en 1819, à Ruffec, dans la Charente, le bureau des messageries royales. — Il reçut alors, de mesdemoiselles Laure et Agathe de Rastignac, une somme d'argent assez importante, avec ordre de l'adresser à Paris, pension Vauquer, où habitait, rue Neuve-Sainte-Geneviève, un pauvre étudiant, leur frère, Eugène de Rastignac (*Le Père Goriot*).

Grimont, né vers 1786, prêtre non sans mérite, curé de Guérande (Bretagne). — En 1836, assidu chez la famille du Guénic, il usa d'une influence conquise tardivement sur Félicité des Touches, dont il surprit les désenchantements de cœur et dont il détermina l'entrée dans les ordres. La conversion de mademoiselle des Touches fit nommer Grimont vicaire général du diocèse de Nantes (*Béatrix*).

Grimprel, médecin à Paris, dans le quartier du Panthéon, sous Louis XVIII, eut, au nombre de ses clientes, madame veuve Vauquer, née Conflans, qui l'envoya chercher pour Vautrin, lorsqu'il tomba foudroyé, après l'absorption d'un narcotique perfidement administré, par mademoiselle Michonneau (*Le Père Goriot*).

Grindot, architecte français de la première moitié du XIXe siècle, avait eu le prix de Rome en 1814. — Son talent, qui sentait le concours et l'académie, se vit promptement accueilli de la bourgeoisie parisienne. Dès la fin de 1818, César Birotteau lui confiait, sans compter, la restauration de ses appartements de la rue Saint-Honoré il l'invitait au fameux bal fêtant le territoire libéré. Matifat, entre les années 1821 et 1822, chargeait le même architecte d'embellissements rue de Bondy, chez madame Raoul Nathan. Le comte de Sérizy l'employait aussi (1822) à la restauration de son château de Presles[1], près de Beaumont-sur-Oise. Vers 1829, rue Saint-Georges,

1. Le château de Presles existe encore.

Grindot embellissait un petit hôtel où s'installèrent successivement Suzanne Gaillard et Esther van Gobseck. Sous Louis-Philippe, Arthur de Rochefide, M. et madame Fabien du Ronceret lui confiaient des travaux. Son déclin et celui du règne concordèrent. Il n'en eut que plus de vogue sous le gouvernement de Juillet. Sur la réquisition de Chaffaroux, il retira vingt-cinq mille francs de la décoration de quatre salons d'un immeuble des Thuillier. Enfin Crevel, homme d'imitation et de routine, accapara Grindot, rue des Saussaies, du Dauphin[1] et Barbet-de-Jouy, pour ses résidences officielles ou mystérieuses (*César Birotteau. — Illusions perdues. — Un Début dans la Vie. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Béatrix. — Les Petits Bourgeois. — La Cousine Bette*).

Groison, sous-officier de cavalerie dans la garde impériale; puis, sous la Restauration, garde champêtre de Blangy, où il remplaça Vaudoyer, aux gages de trois cents francs. — Montcornet, maire de cette commune de la Bourgogne, maria l'ancien militaire avec la fille orpheline d'un de ses métayers qui lui apporta trois arpents de vigne (*Les Paysans*).

Gros (Antoine-Jean), le célèbre peintre, né à Paris en 1771, se noya vers la fin de juin 1835). — Il fut le maître de Joseph Bridau, et, malgré ses habitudes parcimonieuses, pourvut de fournitures, vers 1818, le futur auteur de : *le Sénateur vénitien et la Courtisane*, qui put alors tirer cinq mille francs d'une double commande administrative (*La Rabouilleuse*).

Groslier, commissaire de police d'Arcis-sur-Aube au début de la période électorale ouverte en 1839 dans l'arrondissement, pour les divers candidats à la députation : Keller, Giguet, Beauvisage, Dorlange-Sallenauve, Trailles; fut ainsi en relations fréquentes avec le sous-préfet, Antonin Goulard (*Le Député d'Arcis*).

Grosmort, petit gars d'Alençon en 1816. — Il quitta cette ville pendant la belle saison de ladite année et se rendit au Prébaudet, propriété de madame du Bousquier (alors mademoiselle Cormon),

1. La rue du Dauphin a perdu son nom. Elle est aujourd'hui la partie de la rue Saint-Roch qui va de la rue de Rivoli à la rue Saint-Honoré.

afin de lui annoncer l'arrivée de Troisville dans le chef-lieu de l'Orne (*La Vieille Fille*).

Grossetête (F.), directeur, avec Perret, sous l'Empire et la Restauration, d'une maison de banque à Limoges. — Il eut, pour commis et successeur, Pierre Graslin. Retiré, considéré, marié, aïeul, F. Grossetête, riche, horticulteur passionné, vécut beaucoup aux champs, dans les environs de Limoges. Doué d'une intelligence supérieure, il parut comprendre Véronique Graslin, dont il rechercha la société, et dont il essaya de connaître les secrets : il introduisit auprès d'elle Grégoire Gérard, son filleul (*Le Curé de Village*).

Grossetête (Madame F.), femme du précédent; personne considérable dans Limoges, au temps de la Restauration, félicita Véronique Sauviat « sur son heureux mariage », lorsqu'elle épousa Pierre Graslin (*Le Curé de Village*).

Grossetête, frère cadet de F. Grossetête; sous la Restauration, receveur général de Bourges. — Il avait une grande fortune qui permit à sa fille Anna d'épouser un Fontaine, vers 1823 (*Le Curé de Village*. — *La Muse du Département*).

Gross-Narp (Comte de), gendre, assurément fictif, d'une extraordinaire grande dame inventée et représentée par Jacqueline Collin, pour servir dans Paris, vers la fin de la Restauration, les intérêts compromis de Jacques Collin (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Grozier (L'abbé) fut pris, au commencement de la Restauration, pour arbitre entre deux correcteurs (dont l'un était Claude-Henri de Saint-Simon), dans une discussion concernant le papier de Chine. — Il démontra que les Chinois tiraient leur papier du bambou (*Illusions perdues*). L'abbé Grozier fut bibliothécaire de l'Arsenal à Paris; il avait été le précepteur du marquis d'Espard. Grozier connaissait bien l'histoire et les mœurs de la Chine. Il communiqua sa science à son élève (*L'Interdiction*)[1].

1. L'abbé Grosier ou Grozier (Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre), né le 17 mars 1743 à Saint-Omer, mort le 8 décembre 1823 à Paris, collaborateur de l'*Année littéraire* de Fréron et de Geoffroy, et l'auteur d'une *Histoire générale de la Chine* (Paris, 1777-1781, 12 vol. in-4).

Gruget (Madame Étienne), née dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Vers 1820, passementière, à Paris, dans la rue des Enfants-Rouges[1], au numéro 12, elle protégea, soigna et cacha chez elle Gratien Bourignard, amant de sa fille Ida, qui se noya volontairement : Bourignard était père de madame Jules Desmarets (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*). Devenue garde-malade, vers la fin de 1824, madame Gruget veillait le chef de division Athanase Flamet de la Billardière agonisant (*Les Employés*). En 1828, elle exerçait le même métier pour dix sous par jour, la nourriture comprise. Elle assistait alors, Chaussée-d'Antin, rue du Houssay ou du Houssais[2], les derniers moments de la comtesse Flore Philippe de Brambourg, non encore transportée à la maison Dubois (*La Rabouilleuse*).

Gruget (Ida), fille de la précédente ; vers 1820, couturière en corsets, à Paris, rue de la Corderie du Temple, n° 14 ; employée par madame Meynardie. — Elle était aussi — du moins pendant cette année — la maîtresse de Gatien Bourignard. Passionnément jalouse, elle fit, avec irréflexion, du scandale chez Jules Desmarets, gendre de son amant. Elle se noya ensuite, par désespoir amoureux, et fut enterrée dans un petit cimetière d'un village de Seine-et-Oise (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*).

Gua Saint-Cyr (Madame du), malgré l'invraisemblance créée par l'âge, en 1799, passa un moment pour la mère d'Alphonse de Montauran. Elle avait été mariée et se trouvait alors veuve ; Gua n'était pas le véritable nom de cette femme. Elle fut la dernière maîtresse de Charette et, jeune encore elle-même, le remplaça par le tout jeune Alphonse de Montauran. Madame du Gua se montra jalouse, et jusqu'à la férocité, de mademoiselle de Verneuil. L'une des premières escarmouches vendéennes de 1799, organisée par madame du Gua, fut malheureuse et ridicule : l'ancienne « jument de Charette » fit piller l'argent du courrier de Mayenne à Fougères ; or, cet argent lui était précisément envoyé par sa mère (*Les Chouans*).

1. C'est aujourd'hui la partie de la rue des Archives allant de la rue Pastourelle à la rue Portefoin.

2. Partie actuelle de la rue Taitbout comprise entre les rues de Provence et de la Victoire.

Gua Saint-Cyr (Du), en Bretagne, en 1799, nom d'emprunt du chef des chouans, Alphonse de Montauran, se donnant pour un élève sorti de l'École polytechnique, promu officier dans la marine (*Les Chouans*).

Gua Saint-Cyr (M. et madame du), fils et mère, légitimes et réels titulaires de ce nom, furent, ainsi qu'un courrier, assassinés par les chouans, au mois de novembre 1799 (*Les Chouans*).

Gudin (L'abbé), né vers 1759, était l'un des chefs des chouans, en 1799. — C'était un homme redoutable, un de ces jésuites assez obstinés, assez dévoués peut-être, pour braver sur le sol français l'édit proscripteur de 1763. Boute-feu de la guerre dans l'Ouest, l'abbé Gudin, tué par les Bleus, tomba presque sous les yeux de son propre neveu, le sous-lieutenant patriote Gudin (*Les Chouans*).

Gudin, neveu du précédent et néanmoins conscrit patriote de Fougères (Bretagne), pendant la campagne de 1799 ; successivement caporal et sous-lieutenant. — Il dut le premier de ses grades à Hulot. Il commanda Beau-Pied. Gudin fut tué devant Fougères par Marie de Verneuil, qui avait revêtu les habits de son mari, Alphonse de Montauran (*Les Chouans*).

Guénée (Madame). — *V.* Galardon (madame).

Guénic (Gaudebert-Calyste-Charles, baron du), né en 1763. — Chef d'une famille bretonne de la plus haute antiquité, il justifia, toute sa longue vie durant, la devise inscrite sur son blason, qui était : *Fac!* et, sans espoir de récompense, en Vendée et en Bretagne, défendit constamment le roi et Dieu, les armes à la main comme soldat ou capitaine, avec Charette, Cathelineau, La Rochejacquelein, Elbée, Bonchamp et le prince de Loudon. L'un des commandants de la campagne de 1799, il prit le surnom de « l'Intimé » et fut, ainsi que Bauvan, témoin du mariage *in extremis* d'Alphonse de Montauran et de Marie de Verneuil. Trois ans plus tard, il gagna l'Irlande ; il y épousa miss Fanny O'Brien, d'une noble maison de cette contrée.

Les événements de 1814 lui permirent de rentrer à Guérande (Loire-Inférieure), où les siens et lui, bien que pauvres, exerçaient une grande influence. Comme remerciement de son constant dévouement à la cause royaliste, M. du Guénic n'eut que la croix de Saint-Louis. Incapable de protester, l'année suivante, Gaudebert-Calyste-Charles disputa intrépidement sa ville aux bataillons du général Travot. La dernière insurrection chouanne, celle de 1832, le fit encore partir et combattre. Accompagné de Calyste, son fils unique, et d'un serviteur, Gasselin, Gaudebert-Calyste-Charles du Guénic reprit le chemin de Guérande, vécut encore quelque temps, malgré ses nombreuses blessures, et mourut subitement, âgé de soixante-quatorze ans, en 1837 (*Les Chouans*. — *Béatrix*).

Guénic (Baronne du), femme du précédent, Irlandaise, née Fanny O'Brien, vers 1793, de race aristocratique. — Pauvre et entourée d'alliés riches, belle et distinguée, elle épousa, en 1813, Gaudebert-Calyste-Charles, baron du Guénic, le suivit, un an plus tard, à Guérande, et lui consacra facilement sa jeunesse et son existence. Fanny du Guénic mit au monde Gaudebert-Calyste-Louis, fut plutôt une sœur aînée pour ce fils unique, se préoccupa des deux premières maîtresses du jeune homme, finit par comprendre Félicité des Touches, mais trembla toujours devant Béatrix de Rochefide, même après le mariage de Calyste, qui eut lieu dans l'année de la mort du baron (*Béatrix*).

Guénic (Gaudebert-Calyste-Louis du), né sans doute en 1815, à Guérande (Loire-Inférieure) ; unique enfant des précédents, dont il fut adoré et dont il subit la double influence. — Il était le portrait physique et moral de sa mère. Son père voulut faire de lui un gentilhomme des anciennes époques. Le chevalier Gaudebert-Calyste se battit donc, pendant l'année 1832, pour le représentant légitime des Bourbons. Il avait d'autres aspirations, qu'il put contenter chez une illustre châtelaine des environs, mademoiselle Félicité des Touches. Le chevalier du Guénic s'éprit du célèbre écrivain en jupons, qui le façonna, ne l'accepta point pour amant et lui présenta madame Arthur de Rochefide. Béatrix joua, près de l'héritier de la maison du Guénic, la mauvaise comédie dans laquelle se complut aussi

Antoinette de Langeais, à l'égard de Montriveau. Calyste se maria, sur ces entrefaites. Il épousa mademoiselle Sabine de Grandlieu, prit le titre de baron après la mort de son père, habita Paris et le faubourg Saint-Germain[1]; fréquenta, de 1838 à 1840, Georges de Maufrigneuse, Savinien de Portenduère, les Rhétoré, les Lenoncourt-Chaulieu, revit madame de Rochefide et devint enfin son amant. L'intervention de la duchesse de Grandlieu rompit leurs amours adultérines. L'abbé Brossette, Miguel d'Ajuda-Pinto, Maxime de Trailles, Rusticoli de la Palférine, madame Fabien du Ronceret, Arthur de Rochefide secondèrent la belle-mère du jeune baron du Guénic (*Béatrix*).

Guénic (Madame Calyste du), née Sabine de Grandlieu; femme du précédent, qu'elle épousa vers 1837; près de trois ans plus tard, fut en danger de mort, au moment où elle allait accoucher et se avait une rivale heureuse, rue de Chartre s-du-Roule[2], dans Béatrix de Rochefide (*Béatrix*).

Guénic (Zéphirine du), née en 1756, à Guérande, vécut presque toujours auprès de son frère cadet, Gaudebert-Calyste-Charles, baron du Guénic, dont elle partagea les idées, les principes et les traditions. — Elle rêva la régénération de sa noble maison appauvrie et poussa l'avarice au point de se refuser l'opération de la cataracte. Longtemps mademoiselle du Guénic désira pour nièce par alliance mademoiselle Charlotte de Kergarouët (*Béatrix*).

Guépin, de Provins, qui s'établit à Paris. — Il fut, aux *Trois-Quenouilles*, un des plus forts marchands merciers de la rue Saint-Denis et eut, pour premier commis, son compatriote Jérôme-Denis Rogron. En 1815, il abandonna sa maison à son petit-fils et rentra dans Provins, où sa famille forma un clan. Il y revit plus tard, également retiré, Jérôme-Denis Rogron (*Pierrette*).

Guépin, jeune soldat, voleur et déserteur; compagnon de bagne de Farrabesche (*Le Curé de Village*).

1. La rue Bourbon ou de Bourbon (aujourd'hui rue de Lille).

2. Depuis 1851, partie de la rue de Courcelles allant de la rue Monceau au boulevard de Courcelles.

Guerbet, riche fermier de l'arrondissement de la Ville-aux-Fayes; marié dans les dernières années du XVIIIe siècle ou tout au commencement du XIXe; épousa la fille unique de Mouchon cadet, alors maître de poste à Conches (Bourgogne). Après la mort de son beau-père, vers 1817, il hérita de la place (*Les Paysans*).

Guerbet, frère du précédent et allié aux Gaubertin et aux Gendrin. — Riche percepteur de Soulanges (Bourgogne) et appelé par Fourchon « Guerbel *el parcepteur* de Soulanges »; gros bonhomme lourd, à figure de beurre, à faux toupet, à boucles d'oreilles et à cols immenses; donnait dans la pomologie; était l' « homme d'esprit » de la petite ville et l'un des « héros » du salon de madame Soudry (*Les Paysans*).

Guerbet, en 1823, juge d'instruction de la Ville-aux-Fayes (Bourgogne). — Comme son oncle le maître de poste et son père le percepteur encore vivants, il était entièrement acquis à Gaubertin (*Les Paysans*).

Guerbet, procureur au Châtelet de Paris sous l'ancien régime et prédécesseur de Bordin, dans l'étude que celui-ci acheta en 1806 (*Un Début dans la Vie*).

Guillaume, dans le courant ou sur la fin du XVIIIe siècle, fut d'abord commis de Chevrel, marchand de draps, rue Saint-Denis, à Paris, à l'enseigne du *Chat qui pelote*, près de la rue du Petit-Lion[1]; devint ensuite son gendre, lui succéda, s'enrichit et se retira sous le premier Empire, après avoir marié, le même jour, ses deux filles, mesdemoiselles Virginie et Augustine. Il devint membre du Comité consultatif pour l'habillement des troupes, changea de quartier, vécut chez lui rue du Colombier[2], fréquenta les Ragon, les Birotteau, et fut, ainsi que madame Guillaume, parmi les invités du bal de *la Reine des Roses*, donné le 17 décembre 1818, rue Saint-Honoré (*La Maison du Chat qui pelote*. — *César Birotteau*).

Guillaume (Madame), femme du précédent, née Chevrel; cou-

1. Partie actuelle de la rue Tiquetonne allant de la rue Saint-Denis à la rue Montorgueil.

2. Partie actuelle de la rue Jacob située entre les rues de Seine et Bonaparte.

sine germaine de madame Roguin et raide bourgeoise que scandalisa le mariage de la deuxième de ses filles, mademoiselle Augustine Guillaume, devenue madame Théodore de Sommervieux (*La Maison du Chat qui pelote*).

Guillaume, en 1823, domestique du marquis d'Aiglemont (*La Femme de Trente ans*).

Guinard (L'abbé), prêtre de Sancerre, en 1836, à l'époque où Dinah de la Baudraye fêtait Étienne Lousteau et Horace Bianchon (*La Muse du Département*).

Gyas (Marquise de), vivait à Bordeaux, sous la Restauration; rêvait l'établissement de sa fille, et, liée avec madame Évangélista, concevait un certain dépit, lorsque Natalie Évangélista épousait, en 1822, Paul de Manerville. — Cependant, le marquis de Gyas fut un des témoins de mademoiselle Natalie Évangélista (*Le Contrat de Mariage*).

H

Habert (L'abbé), sous la Restauration, vicaire à Provins, ecclésiastique redouté, ambitieux, gênait Vinet et rêvait de marier sa sœur Céleste Habert avec Jerôme-Denis Rogron (*Pierrette*).

Habert (Céleste), sœur du précédent, née vers 1797, dirigeait à Provins un pensionnat de jeunes filles, dans les dernières années du règne de Charles X. — Elle fréquentait M. et mademoiselle Rogron. Aussi Gouraud et Vinet la craignaient-ils (*Pierrette*).

Hadot (Madame), qui habitait, en 1836, la Charité (Nièvre), se vit, un soir, confondue avec madame Barthélemy-Hadot, romancier français du commencement du XIXe siècle, dont il était parlé chez madame de la Baudraye, aux environs de Sancerre (*La Muse du Département*).

Halga (Chevalier du), marin estimé de Suffren et de Portenduère, capitaine du pavillon de Kergarouët, amant de la femme de cet amiral, à laquelle il survécut. — Il servit aux Indes et en Russie, refusa de porter les armes contre la France; revint avec une maigre pension, après le temps de l'émigration; connut beaucoup Richelieu et resta, en plein Paris, l'inséparable, la fidèle copie et l'obligé de Kergarouët. Il fréquenta, près de la Madeleine, mesdames de Rou-

ville, autres protégées de son ami. La mort de Louis XVIII ramena le chevalier du Halga dans Guérande, sa ville natale, dont il devint le maire et qu'il habitait encore en 1836. M. du Halga y était l'intime de la famille du Guénic et se ridiculisait par d'imaginaires maladies, comme par une sollicitude exagérée pour sa chienne Thisbé (*La Bourse. — Béatrix*).

Halmer, maison renommée dont la faillite, vers 1830, causa la ruine et la mort de Louis Gaston (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Halpertius (orthographié aussi : Halphertius), nom pris, sous Louis-Philippe, par Jacques Collin figurant un « seigneur suédois fou de musique et de philanthropie », protecteur de Luigia (*Le Comte de Sallenauve*).

Halpersohn (Moïse), juif polonais réfugié, médecin capable, communiste, fort excentrique, très avare, ami du révolutionnaire Lelewel. — Sous Louis-Philippe il soigna, dans Paris, Vanda de Mergi, déjà condamnée par de nombreux docteurs et comprit seul la maladie compliquée de la fille du baron de Bourlac (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Hannequin (Léopold), notaire à Paris. — *La Revue de l'Est*, périodique paraissant, sous Louis-Philippe, à Besançon, donna, dans une nouvelle autobiographique de son rédacteur en chef, Albert Savarus, intitulée *l'Ambitieux par amour*, le récit de la jeunesse de Léopold Hannequin, restée inséparable de celle de l'auteur du petit roman. Savarus, dans *la Revue*, racontait des voyages accomplis en commun et rappelait la calme préparation de son ami au notariat, pendant l'époque dite de la Restauration. Durant la monarchie des barricades, maître Léopold Hannequin demeura l'ami fidèle d'Albert Savarus, dont il connut, un des premiers, la dernière retraite. Maître Léopold Hannequin avait alors une étude à Paris. Il s'y mariait avantageusement, devenait père de famille, passait adjoint de la mairie d'un des arrondissements et obtenait la décoration pour une blessure reçue au cloître Saint-Merri. Le faubourg Saint-Germain, le

quartier Saint-Georges et le Marais accueillirent et employèrent Léopold Hannequin. Appelé par les Grandlieu, il dressa le contrat de mariage de leur fille Sabine avec Calyste du Guénic (1837). Quatre ans plus tard, Léopold Hannequin instrumenta chez le vieux maréchal Hulot, rue du Montparnasse, pour les dispositions engageant ou concernant mademoiselle Fischer et madame Steinbock. Vers 1845, sur la recommandation d'Héloïse Brisetout, maître Hannequin rédigea aussi, rue de Normandie, le testament de Sylvain Pons (*Albert Savarus*. — *Béatrix*. — *La Cousine Bette*. — *Le Cousin Pons*).

Happe et **Duncker**, célèbres banquiers d'Amsterdam, grands amateurs de tableaux, fastueux parvenus, achetèrent, en 1813, la belle galerie de Balthazar Claes et la payèrent cent mille ducats (*La Recherche de l'absolu*).

Haudry, médecin à Paris pendant la première moitié du XIXe siècle. — Vieux homme, défenseur des vieilles formules, ayant une clientèle surtout bourgeoise, il soigna successivement les César Birotteau, les Jules Desmarets, madame Descoings, Vanda de Mergi. Le nom du docteur Haudry était encore cité vers la fin du règne de Louis-Philippe (*César Birotteau*. — *Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*. — *La Rabouilleuse*. — *L'Envers de l'Histoire contemporaine*. — *Le Cousin Pons*).

Haugoult (Le père), oratorien et régent au collège de Vendôme, vers 1811. — Dur, étroit, il ne comprit pas le génie en fleur d'un de ses élèves, Louis Lambert, et détruisit le *Traité de la Volonté* composé par l'enfant (*Louis Lambert*).

Hauteserre (D'), né en 1751, grand-père du marquis de Cinq-Cygne ; tuteur de Laurence de Cinq-Cygne ; père de Robert et d'Adrien d'Hauteserre. — Gentilhomme timoré, il aurait volontiers pactisé avec la Révolution : on put s'en apercevoir, à partir de 1803, dans l'arrondissement où il résidait (Arcis), et surtout pendant les années qui suivirent et que marquèrent des aventures et une affaire où certains membres de sa famille risquaient leur tête. Malin de Gondreville, Peyrade, Corentin, Fouché, Napoléon Bonaparte effrayaient

beaucoup M. d'Hauteserre. Il enterra ses fils (*Une Ténébreuse Affaire*. — *Le Député d'Arcis*).

Hauteserre (Madame d'), née en 1763, femme du précédent, mère de Robert et d'Adrien d'Hauteserre, porta dans toute sa personne fatiguée et assombrie les restes de l'ancien régime. — Sous l'influence des Goujet, elle montra de l'indulgence pour mademoiselle de Cinq-Cygne, l'intrépide et la fougueuse contre-révolutionnaire de l'arrondissement d'Arcis, pendant les années 1803 et suivantes. Madame d'Hauteserre enterra ses fils (*Une Ténébreuse Affaire*).

Hauteserre (L'abbé d'), frère du tuteur de Laurence de Cinq-Cygne; caractère se rapprochant un peu de celui de sa jeune parente; portait assez haut sa noblesse champenoise: aussi expira-t-il, frappé d'une balle, en 1792, quand le peuple de Troyes attaqua l'hôtel de Cinq-Cygne (*Une Ténébreuse Affaire*).

Hauteserre (Robert d'), fils aîné de M. d'Hauteserre, le tuteur de Laurence de Cinq-Cygne. — Rude, rappelant les hommes du moyen âge malgré un extérieur débile, plein d'honneur, il suivit la fortune de son frère Adrien et de ses parents ou alliés, MM. de Simeuse. Comme eux, il émigra pendant la première Révolution et revint également aux environs d'Arcis, vers 1803. Comme eux aussi, il s'éprit de mademoiselle de Cinq-Cygne. Accusé à tort d'avoir enlevé le sénateur Malin et condamné à dix ans de travaux forcés, Robert d'Hauteserre obtint de l'empereur sa grâce et fut envoyé dans un régiment de cavalerie, comme sous-lieutenant. Il mourut colonel, à l'attaque de la redoute de la Moskowa, le 7 septembre 1812 (*Une Ténébreuse Affaire*).

Hauteserre (Adrien d'), second fils de M. d'Hauteserre, le tuteur de Laurence de Cinq-Cygne, différa de Robert, son aîné, dont cependant il partagea beaucoup la vie. — Le sentiment de l'honneur le guidait et l'animait aussi. Adrien, comme Robert, émigra et subit, au retour, la même condamnation; il obtint également de

Napoléon sa grâce et son admission dans l'armée, remplaça Robert pendant l'attaque de la redoute de la Moskowa, et, récompensé pour ses graves blessures, passa général de brigade après la bataille de Dresde (26-27 août 1813). Les portes du château de Cinq-Cygne se rouvrirent devant le mutilé, qui, par une inclination dépourvue de réciprocité, épousa la châtelaine, Laurence. Le mariage fit Adrien marquis de Cinq-Cygne. Sous la Restauration, Adrien d'Hauteserre, élevé à la pairie, promu lieutenant général, eut aussi la croix de Saint-Louis. Il mourut en 1829, pleuré par sa femme, ses parents et ses enfants (*Une Ténébreuse Affaire*).

Hautoy (Du), sous la Restauration, famille de Saumur, assez bien vue de M. et madame des Grassins (*Eugénie Grandet*).

Hautoy (Francis du), gentilhomme d'Angoulême, fut consul à Valence. — Il habitait, entre 1821 et 1824, le chef-lieu de la Charente; fréquentait les Bargeton; vivait dans la plus étroite intimité avec les Senonches, et passait pour être le père de Françoise de la Haye (elle-même fille de madame de Senonches). Francis du Hautoy paraissait légèrement supérieur aux gens de son milieu (*Illusions perdues*).

Henri, agent de la police à Paris, en 1840, détaché par Corentin et placé comme domestique successivement chez les Thuillier et chez Népomucène Picot, avec mission de surveiller Théodose de la Peyrade (*Les Petits Bourgeois*).

Herbelot, notaire d'Arcis-sur-Aube, pendant la période électorale, au printemps de 1839, fréquentait les familles Beauvisage, Marion, Mollot. Il dut ou put se préoccuper du mystérieux agent Maxime de Trailles (*Le Député d'Arcis*).

Herbelot (Malvina), née en 1809; sœur du précédent, dont elle partagea l'instinct de curiosité, lors des élections législatives de l'arrondissement d'Arcis. — Malvina Herbelot fréquentait aussi les

Beauvisage et les Mollot, et, malgré ses trente ans, recherchait la société de leurs jeunes héritières (*Le Député d'Arcis*).

Herbomez (de Mayenne), surnommé « Général-Hardi », chauffeur compromis dans le mouvement royaliste auquel prit part Henriette Bryond, sous le premier Empire. — Comme la fille de madame de la Chanterie, Herbomez paya de sa tête cette rébellion armée. Son exécution eut lieu en 1809 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Herbomez (D'), frère du précédent, plus heureux que lui, finit par devenir comte et par obtenir une recette générale (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Hérédia (Marie). — *V.* Soria (duchesse de).

Hérisson, l'un des clercs de l'avoué Desroches, en 1822, chez lequel il dut connaître Godeschal, Oscar Husson, Marest (*Un Début dans la Vie*).

Hermann, négociant nurembergeois, commanda, en octobre 1799, une compagnie franche formée contre les Français. — Arrêté, jeté dans une prison d'Andernach, il eut, pour compagnon de captivité, Prosper Magnan, jeune chirurgien sous-aide, natif de Beauvais (Oise). Hermann apprit ainsi le terrible secret d'une détention injuste, suivie d'une exécution capitale également inique, et, à Paris, fort longtemps après, raconta le martyre de Prosper Magnan devant F. Taillefer, auteur impuni du double crime qui avait causé la détention et la mort d'un innocent (*L'Auberge rouge*).

Héron, notaire à Issoudun, tout au commencement du XIXe siècle, fut, pour les placements et affaires, le conseil des Rouget père et fils (*La Rabouilleuse*).

Hérouville (Maréchal d'), dont les ascendants eurent dans l'histoire de France, aux XVIe et XVIIe siècles, des pages marquées d'éclat et de mystère dramatique; lui-même duc de Nivron. — Il fut le der-

nier gouverneur de la Normandie, revint d'émigration avec Louis XVIII en 1814 et mourut fort âgé, en 1819 (*L'Enfant maudit. — Modeste Mignon*).

Hérouville (Duc d'), fils du précédent, né en 1796, à Vienne (Autriche), pendant l'émigration, « fruit de l'automne matrimonial du dernier gouverneur de Normandie », descendant d'un comte d'Hérouville, soudard normand, qui vivait sous Henri IV et Louis XIII. — Il était marquis de Saint-Sever, duc de Nivron, comte de Bayeux, vicomte d'Essigny, grand écuyer et pair de France, chevalier de l'ordre de l'Éperon et de la Toison d'or, grand d'Espagne; on lui attribuait cependant une origine plus modeste. Le fondateur de sa maison aurait été un huissier à verge de Robert de Normandie. La devise du blason n'en était pas moins : *Herus Villa* (maison du chef). Dans tous les cas, les disgrâces physiques et l'insuffisance relative des ressources financières du duc d'Hérouville, espèce de nain, contrastaient avec l'éclat aristocratique. Pourtant, sa situation lui permettait un hôtel rue Saint-Thomas du Louvre[1], dans Paris, et la fréquentation des Chaulieu. Hérouville entretenait Fanny Beaupré, qui devait lui coûter cher : car, vers 1829, il rechercha la main de la riche héritière des Mignon de la Bastie (du Havre). Durant le règne de Louis-Philippe, le duc d'Hérouville, alors dans le faste, eut des relations avec la famille Hulot, fut connu comme célèbre amateur d'art, et résida rue de Varenne, au faubourg Saint-Germain. Plus tard, il enleva Joséphа Mirah à Hulot, généreusement et convenablement casé par lui rue Saint-Maur-du-Temple, auprès d'Olympe Bijou (madame Grenouville) (*L'Enfant maudit. — Le Cabinet des Antiques. — Modeste Mignon. — La Cousine Bette*).

Hérouville (Mademoiselle d'), tante du précédent, rêva un riche mariage pour cet avorton, sorte de reproduction d'un Hérouville mal venu des siècles passés. — Elle convoita pour lui Marie-Modeste Mignon de la Bastie; mais sa fierté aristocratique repoussa mes-

1. Cette rue, qui n'existe plus depuis longtemps, occupait une partie de la place du Carrousel actuelle.

demoiselles Mongenod et Augusta de Nucingen (*Modeste Mignon*).

Hérouville (Hélène d'), nièce et sœur des précédents, les accompagnait au Havre, en 1829; par suite, elle fut en relations avec les Mignon (*Modeste Mignon*).

Herrera (Carlos), enfant non reconnu du duc d'Ossuna, chanoine de la cathédrale de Tolède, chargé d'une mission politique en France par le roi Ferdinand VII. — Il fut attiré dans une embuscade par Jacques Collin, qui le tua, le dépouilla, et, plus tard, le remplaça et le doubla complètement jusqu'aux environs de 1830 (*Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Hiclar, musicien à Paris, en 1845, reçut de Dubourdieu, peintre symbolique, auteur d'une figure de l'Harmonie, la commande d'une symphonie susceptible d'être jouée devant cette composition (*Les Comédiens sans le savoir*).

Hiley, dit le Laboureur, chauffeur et le plus habile des complices secondaires du mouvement royaliste de l'Orne, auquel prit part Henriette Bryond, sous le premier Empire. Il paya de sa tête cette rébellion armée. Son exécution eut lieu en 1809 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Hippolyte, jeune officier, aide de camp du général Éblé pendant la campagne de Russie; ami du major Philippe de Sucy. — Tué en attaquant les Russes, le 28 novembre 1812, près de Studzianka (*Adieu*).

Hochon, né à Issoudun vers 1738, fut receveur des tailles à Selles, en Berry. — Hochon épousa la sœur du subdélégué Lousteau, mademoiselle Maximilienne. Il eut d'elle trois enfants, dont une fille, devenue madame Borniche. Le mariage de M. Hochon et les changements de régimes politiques le ramenèrent dans sa ville natale où l'on dit longtemps des siens les *cinq Hochon*. L'établissement

de mademoiselle Hochon et la mort de ses frères permirent le maintien de la plaisanterie ; car M. Hochon, malgré une avarice proverbiale, adopta leur postérité que représentèrent François Hochon, Baruch et Adolphine Borniche. M. Hochon dut mourir fort âgé : il vivait encore sur la fin de la Restauration, et prodiguait des conseils avisés aux Bridau réclamant la succession Rouget (*La Rabouilleuse*).

Hochon (Madame), femme du précédent, née Maximilienne Lousteau, vers 1750; sœur du subdélégué d'Issoudun, Lousteau; en outre, maternelle marraine de madame Bridau, née Rouget. — Elle se réfugia, toute sa longue existence, dans une pitié douce et résignée : mère de famille effacée ou tremblante, elle subit le joug marital d'un second Félix Grandet (*La Rabouilleuse*).

Hochon, fils aîné de M. et madame Hochon; enterra ses frère et sœur; épousa, très jeune, une femme riche dont il eut un fils; mourut un an avant elle, en 1813, tué à la bataille de Hanau (*La Rabouilleuse*).

Hochon (François), fils du précédent, né en 1798. — Orphelin à seize ans, il fut adopté par ses aïeux paternels et habita la ville d'Issoudun, où il vécut encore avec ses cousins, les petits Borniche. François Hochon fréquenta secrètement son allié Maxence Gilet, figura parmi les chevaliers de la désœuvrance, jusqu'au jour où il fut découvert. La sévérité du grand-père bannit le jeune homme, envoyé à Poitiers, où il fit son droit et reçut une pension annuelle de six cents francs (*La Rabouilleuse*).

Honorine. — *V.* Bauvan (comtesse Octave de).

Hopwood (Lady Julia), Anglaise, qui entreprit, entre les années 1818 et 1819, un voyage en Espagne et eut alors, un moment, sous le nom de Caroline, une femme de chambre qui n'était autre qu'Antoinette de Langeais, fugitive, désertant Paris, où Montriveau la repoussait (*Histoire des Treize : La Duchesse de Langeais*).

Horeau (Jacques), dit « le Stuart », avait été lieutenant de la 69e demi-brigade. — Il devint l'un des affiliés de Tinténiac, assez connu pour sa participation à l'expédition de Quiberon; se fit chauffeur; se compromit, au temps du premier Empire, dans le mouvement royaliste de l'Orne, où Henriette Bryond laissa la vie. Jacques Horeau subit la même destinée. Son exécution capitale eut lieu en 1809 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Hortense fut, sous Louis-Philippe, une des nombreuses maîtresses de lord Dudley. — Mademoiselle Hortense habitait la rue Tronchet, quand Cérizet se servit d'Antonia Chocardelle pour mystifier le comte Maxime de Trailles (*Un Homme d'Affaires. — Le Député d'Arcis*).

Hostal (Maurice de l'), né en 1802, vivant portrait physique de Byron, neveu et comme fils adoptif de l'abbé Loraux. — Il devint, au Marais, dans la rue Payenne, le secrétaire d'abord, ensuite le confident d'Octave de Bauvan; connut Honorine de Bauvan, rue Saint-Maur-Popincourt; faillit s'éprendre de la femme de son bienfaiteur, se fit diplomate, quitta la France, épousa l'Italienne Onorina Pedrotti, dont il eut des enfants. Vers 1836, étant consul à Gênes, il revit Octave de Bauvan, mourant, veuf, et qui lui recommanda son fils. M. de l'Hostal reçut alors Claude Vignon, Léon de Lora, Félicité des Touches et leur conta ses débuts ainsi que les vicissitudes conjugales des Bauvan (*Honorine*).

Hostal (Madame Maurice de l'), femme du précédent, née Onorina Pedrotti; belle Génoise exceptionnellement riche[1]; un peu jalouse du consul, écouta peut-être le récit fait aux artistes Vignon, Lora, Félicité des Touches (*Honorine*).

Huet (Jacques) était, à Paris, en 1787, clerc de maître Bordin, procureur au Châtelet. Il eut, sans doute, pour camarades Malin de Gondreville, Grévin, etc. (*Un Début dans la Vie*).

Hulot, né en 1766, servit sous la première république et l'Empire. —

1. Ordinairement l'exhérédation atteint les filles des familles de Gênes.

Il prit une part active aux guerres et aux tragédies du temps. Hulot commandait la 72e demi-brigade, surnommée la Mayençaise, lors du soulèvement chouan de 1799. Il combattit Montauran. Son passé de soldat et d'officier était si bien rempli, déjà, que ses trente-trois années apparaissaient comme de vieux hivers. Partout on le retrouva. De bonne heure, il coudoya Montcornet. Plus tard, les habitués du salon de madame de la Baudraye apprirent une de leurs prouesses. Hulot resta démocrate sous l'Empire. Bonaparte le récompensa néanmoins. Hulot devint colonel des grenadiers de la garde, comte de Forzheim, obtint le maréchalat. Retiré dans son magnifique hôtel situé dans la rue du Montparnasse[1], il y passa bien simplement ses dernières années, demeuré l'ami de Cottin de Wissembourg, affligé de surdité, entouré souvent de la famille d'un frère dont les désordres hâtèrent en 1841. Hulot eut de superbes funérailles (*Les Chouans. — La Muse du Département. — La Cousine Bette*).

Hulot d'Ervy (Baron Hector), né vers 1775, frère du précédent, se fit de bonne heure appeler Hulot d'Ervy, afin de se distinguer du maréchal, son aîné, auquel il dut les commencements brillants d'une carrière à la fois administrative et militaire. — Hulot d'Ervy devint commissaire ordonnateur sous la République. L'Empire le créa baron. Pendant l'une ou l'autre de ces périodes, il épousait Adeline Fischer, dont il eut deux enfants. Les régimes qui suivirent, entre autres celui de Juillet au moins, favorisèrent aussi Hector Hulot, successivement intendant général, directeur au ministère de la guerre, conseiller d'État, grand-officier de la Légion d'honneur. Les désordres de sa vie privée datèrent de ces époques et allèrent s'accentuant et s'aggravant pendant ses différentes installations parisiennes dans les rues de l'Université, Plumet, Vaneau, du Dauphin, Saint-Maur-du-Temple, de la Pépinière et de la Bienfaisance (passage du Soleil[2]), Louis-le-Grand. Chacune de ses maîtresses successives Jenny Cadine, Josépha Mirah, Valérie Marneffe, Olympe Bijou-Grenouville, Élodie Chardin, Atala Judici, Agathe Piquetard.

1. Probablement au numéro 23, non loin de la maison où mourut Sainte-Beuve.

2. Le passage du Soleil est devenu la galerie de Cherbourg.

précipita sa chute, provoqua son déshonneur. Il se cacha à plusieurs reprises sous les noms de Thoul, Thorec et Vyder, anagrammes de Hulot, Hector, d'Ervy. Les persécutions usurières de Samanon, l'influence de sa famille ne corrigèrent pas Hulot d'Ervy, qui, après la mort de sa femme, se remaria, le 1er février 1846, avec Agathe Piquetard, sa fille de cuisine et le rebut de l'office (*La Cousine Bette*).

Hulot d'Ervy (Baronne Hector), femme du précédent, née Adeline Fischer, dans un village des Vosges, vers 1790, remarquée pour sa beauté, fut épousée par inclination réciproque, malgré son extraction, et vécut longtemps heureuse, aimée, fêtée, adorée de son mari et vénérée par son beau-frère. — A la fin de l'Empire commencèrent peut-être ses malheurs et les infidélités d'Hector Hulot, en dépit des deux enfants issus de leur union, Victorin, Hortense. Sans ses inquiétudes maternelles, la baronne, aurait pardonné la dégradation successive de son mari. L'honneur du nom, l'établissement de mademoiselle Hulot la préoccupèrent. Aucun sacrifice ne l'arrêta. Elle s'offrit inutilement à Célestin Crevel, qu'elle avait d'abord repoussé, subit l'insulte du parvenu, implora mademoiselle Josépha Mirah, détacha le baron d'Atala Judici. Adeline Hulot eut passagèrement plus clémentes les dernières années de son existence. Elle remplissait des fonctions de charité, habitait la rue Louis-le-Grand, auprès de ses enfants mariés et de leur père reconquis. L'intervention de Victorin, la mort du maréchal comte de Forzheim, de Lisbeth Fischer, de M. et madame Crevel avaient ramené une aisance et une sécurité compromises fréquemment; mais les amours surprises d'Hector et d'Agathe Piquetard brisèrent net madame Hulot d'Ervy, affectée, depuis longtemps déjà, d'un tremblement nerveux. Elle mourut à cinquante-six ans environ (*La Cousine Bette*).

Hulot (Victorin), l'aîné des deux enfants des précédents. — Il épousa mademoiselle Célestine Crevel, eut des enfants de cette union; devint, sous Louis-Philippe, l'un des premiers avocats de Paris; fut député, avocat du contentieux de la guerre, avocat consultant de la préfecture de police et conseil de la Liste civile: Victorin Hulot se fit ainsi dix-huit mille francs de traitement. Il siégeait au Palais-

Bourbon, quand on discuta l'élection de Dorlange-Sallenauve. L'avant-dernière des places ci-dessus énumérées lui permit de sauver sa famille des griffes de madame Valérie Crevel. Dès 1834, propriétaire d'une maison rue Louis-le-Grand, sept ou huit ans plus tard Victorin y recueillit presque tous les Hulot et leurs alliés proches, mais ne put empêcher le second mariage de son père (*Le Député d'Arcis. — La Cousine Bette*).

Hulot (Madame Victorin), femme du précédent, née Célestine Crevel, mariée par l'effet de la rencontre de son père et de son beau-père, deux libertins. — Elle prit partie dans les dissensions des deux familles, remplaça Lisbeth Fischer pour les soins du ménage de la rue Louis-le-Grand, et ne vit, sans doute la seconde madame Célestin Crevel qu'au lit de mort de l'ancien parfumeur (*La Cousine Bette*).

Hulot (Hortense). — *V.* Steinbock (comtesse Wenceslas).

Hulot d'Ervy (Baronne Hector), née Agathe Piquetard, d'Isigny, où elle sut devenir la seconde femme du baron Hector Hulot d'Ervy. — Entrée à Paris fille de cuisine chez les Hulot vers décembre 1845, elle fut épousée par son vieux maître, alors veuf, le 1er février 1846 (*La Cousine Bette*).

Humann, le célèbre tailleur parisien de 1836 et des années suivantes, à l'instigation des étudiants Rabourdin et Juste, habilla « en homme politique » Zéphirin Marcas dénué de toute ressource (*Zéphirin Marcas*).

Huré, natif de Mortagne, était, au commencement de la Restauration, expéditionnaire dans l'étude parisienne de maître Derville, avoué rue Vivienne, quand y parut Hyacinthe-Chabert (*Le Colonel Chabert*).

Husson (Madame). — *V.* Clapart (Madame).

Husson (Oscar), né vers 1804, fils de la précédente et de M. Husson (fournisseur des armées), mena une vie heurtée, expliquée par ses origines et par son enfance. — A peine connut-il son père, dont la fortune se fit et se défit. Le passé galant de sa mère, remariée dans la suite, créa ou maintint des relations plus ou moins influentes, qui, sous le premier Empire, l'installèrent femme de chambre en titre auprès de Madame Mère (Lœtitia Bonaparte). La chute de Napoléon détermina la ruine des Husson. Oscar et sa mère, remariée à M. Clapart, habitèrent alors un modeste appartement de la rue de la Cerisaie, à Paris. Des étourderies de garçon gâté, vaniteux, commises au château du comte de Sérizy, non loin de l'Isle-Adam, lui valurent les sévères admonestations de son quasi-parrain, M. Moreau. Sa licence obtenue, Oscar Husson devint clerc de l'avoué parisien Desroches et fut formé par Godeschal. Pendant cette période, Husson croisa des jeunes gens, deux cousins, les Marest. Déjà l'un d'eux avait provoqué une première escapade du jeune homme, suivie d'une autre plus grave, rue de Vendôme[1], chez Florentine Cabirolle, que protégeait et entretenait l'oncle d'Oscar, le riche Cardot. Husson dut abandonner la cléricature et prendre l'état militaire. Il fit partie du régiment de cavalerie du duc de Maufrigneuse et du vicomte de Sérizy. L'intervention de la dauphine et de l'abbé Gaudron lui procura de l'avancement, ainsi que la décoration. Successivement on vit Oscar aide de camp de La Fayette, capitaine, officier de la Légion d'honneur, lieutenant-colonel. Une action d'éclat l'illustra sur le territoire algérien, durant l'affaire de la Macta : Husson perdit le bras gauche pour avoir essayé vainement de sauver le vicomte de Sérizy. Mis à la retraite, il obtint la perception de Beaumont-sur-Oise. Il épousait alors (1838) Georgette Pierrotin et revoyait des complices ou des témoins de ses légèretés d'autrefois, un des Marest, les Moreau, etc. (*Un Début dans la Vie*).

Husson (Madame Oscar), femme du précédent; née Georgette Pierrotin; fille de l'entrepreneur des messageries de l'Oise (*Un Début dans la Vie*).

Hyacinthe, seul véritable nom du colonel Chabert.

1. Aujourd'hui, rue Béranger.

Hyacinthe (Monseigneur). — V. Troubert (l'abbé).

Hyde de Neuville (Jean-Guillaume, baron) (1776-1857), qui fut du ministère Martignac, en 1828, était, en 1797, l'un des agents les plus actifs des princes de Bourbon : il entretint les guerres civiles de l'Ouest et eut, en 1799, avec le premier consul, Napoléon Bonaparte, une conférence sur la question de rétablir Louis XVIII (*Les Chouans*).

I

Idamore, nom de guerre de Chardin fils, devenu claqueur dans un théâtre du boulevard du Temple à Paris (*La Cousine Bette*).

Isemberg (Maréchal, duc d'), était probablement de noblesse impériale; il perdait au jeu, en novembre 1809, dans une grande fête donnée à Paris, chez le sénateur Malin de Gondreville, pendant que la duchesse de Lansac opérait la réconciliation d'un jeune ménage (*La Paix du Ménage*).

Jacmin (Philoxène), d'Honfleur, peut-être cousine de Jean Butscha, femme de chambre d'Éléonore de Chaulieu, aimait Germain Bonnet, valet de chambre de Melchior de Canalis (*Modeste Mignon*).

Jacométy, chef des surveillants de la Conciergerie à Paris, en mai 1830, pendant la détention de L.-C. Rubempré (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Jacquelin, né en Normandie, vers 1776, était, en 1816, au service de mademoiselle Cormon, vieille fille d'Alençon. Il se maria quand elle épousa M. du Bousquier. Après ce double événement, Jacquelin resta, quelque temps au moins encore, chez la nièce de l'abbé de Sponde (*La Vieille Fille*).

Jacques, assez longtemps valet de chambre de Claire de Beaussant, la suivit à Bayeux. — Essentiellement « aristocrate, intelligent et discret », il comprenait les souffrances de sa maîtresse (*Le Père Goriot*. — *La Femme abandonnée*).

Jacquet (Claude-Joseph), un honnête bourgeois, sous la Restauration, marié, père de famille, affligé de certaines manies. — Claude-Joseph Jacquet remplissait les fonctions d'adjoint de la

mairie d'un des arrondissements de Paris et les cumulait avec l'emploi d'archiviste au ministère des affaires étrangères. Il devait beaucoup à son ami Jules Desmarets. Aussi lui déchiffrait-il, vers 1820, une lettre, mystérieusement compliquée, de Gratien Bourignard. Quand mourut Clémence Desmarets, M. Jacquet soutint l'agent de change dans l'église Saint-Roch et dans le cimetière du Père-Lachaise (*Histoire des Treize: Ferragus, chef des Dévorants*).

Jacquinaut, en 1822, petit clerc de l'avoué de Paris, maître Derville (*Un Début dans la Vie*).

Jacquinot aurait été, sous Louis-Philippe, notaire à Paris après maître Cardot (*Les Petits Bourgeois*); mais, comme le gendre et successeur de Cardot fut Berthier, ce dernier fait semble controuvé.

Jacquotte servit un curé d'abord, ensuite le docteur Benassis, dont elle dirigea la maison avec un dévouement et surtout avec un soin caractérisés par beaucoup de despotisme (*Le Médecin de Campagne*).

Jamouillot (Madame) seconda madame Fontaine dans les divinations de la fameuse cartomancienne (*Le Comte de Sallenauve*).

Jan[1], peintre, faisait « fi de la gloire ». — Vers 1838, à Paris, dans la rue du Dauphin, il couvrit de fleurs et décora la porte de la chambre à coucher d'un petit appartement dont Crevel avait la propriété, et où se constata le double adultère de Valérie Marneffe et du baron Hulot (*La Cousine Bette*).

Janssen, cordonnier de l'Opéra, en 1823, fournissait de chaussures Éléonore et Louise de Chaulieu (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Janvier, prêtre dans un village de l'Isère en 1829, « vrai Fénelon réduit aux proportions d'une cure », connut, comprit, aida Benassis (*Le Médecin de Campagne*).

1. Peut-être le peintre décorateur Laurent-Jan, l'auteur de *Misanthropie sans repentir* et l'ami de Balzac, qui lui dédia le drame de *Vautrin*.

Japhet (Baron), célèbre chimiste, soumit à l'acide phtorique (fluorhydrique), au chlorure d'azote et à l'action de la pile voltaïque l'étrange peau de chagrin de Raphaël de Valentin. A sa grande stupéfaction, le savant n'obtint aucune modification du tissu (*La Peau de Chagrin*).

Jean, à Paris, domestique des Piombo, fut envoyé, dans l'été de 1815, au-devant de leur fille attardée (*La Vendetta*).

Jean, cocher et homme de confiance de M. de Merret, à Vendôme, en 1816 (*La Grande Bretèche. — Autre étude de femme*).

Jean, à Paris et sous l'Empire, valet de chambre de la marquise de Listomère (*Le Lys dans la Vallée*).

Jean, ouvrier terrassier sans doute, un peu jardinier peut-être, vers novembre 1819, travaillait dans une prairie au bord de la Loire pour le compte de Félix Grandet, comblant des trous laissés par des peupliers coupés et en plantant d'autres (*Eugénie Grandet*).

Jean, l'un des domestiques du duc de Grandlieu, en mai 1830 (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Jean, jardinier de Nucingen à Paris, vers la fin de la Restauration (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Jean, l'un des gardiens du Père-Lachaise en 1820-1821, guida Jules Desmarets et C.-J. Jacquet vers la tombe de Clémence Bourignard[1], enterrée tout récemment (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*).

Jean, à Paris, en 1843, domestique de Josépha Mirah, quand elle reçut Adeline Hulot (*La Cousine Bette*).

Jean, domestique de Camusot de Marville, à Paris, vers le temps où Madeleine Vivet persécutait Sylvain Pons (*Le Cousin Pons*).

Jean, cocher du ministre des finances, en 1824, au temps où

1. En 1868, à Paris, MM. Ferdinand Duguué et Peaucellier ont fait représenter, sur le théâtre de la Gaîté, un drame dont Clémence Bourignard-Desmarets est un des principaux personnages.

mourut le chef de division Athanase Flamet de la Billardière (*Les Employés*).

Jean, frère convers d'une abbaye jusqu'en 1791, époque où il reçut asile chez Niseron, curé de Blangy (Bourgogne); quitta peu Grégoire Rigou, dont il devint par la suite le valet-factotum (*Les Paysans*).

Jeannette, en 1823, jeune, piquante et jolie servante-maîtresse du maire de Soulanges, Soudry (*Les Paysans*).

Jeannette, née en 1758; cuisinière des Ragon, en 1818, à Paris, dans la rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice[1]; se distinguait particulièrement, les dimanches de réception (*César Birotteau*).

Jeanrenaud (Madame), protestante, veuve d'un conducteur de bateaux de sel dont elle eut un fils. — Grosse bonne femme laide et commune, elle retrouva, sous la Restauration, une fortune ravie aux siens par les ancêtres catholiques d'Espard et restituée par leur héritier, malgré un procès en interdiction intenté pour ce fait. Madame Jeanrenaud habita alors successivement Villeparisis et Paris, où elle demeura, rue de la Vrillière n° 8, d'abord; puis, grande rue Verte[2] (*L'Interdiction*).

Jeanrenaud, fils de la précédente, né vers 1792. — Il servit comme officier dans la garde impériale française et, par la protection d'Espard-Nègrepelisse, devint, en 1828, chef d'escadron au 1er régiment de cuirassiers de la garde royale. Charles X le créa baron. Jeanrenaud dut alors épouser une nièce de Mongenod. Sa belle villa du lac de Genève se trouve mentionnée dans *l'Ambitieux par amour*, d'Albert Savarus, dont la publication date du règne de Louis-Philippe (*L'Interdiction*. — *Albert Savarus*).

Jenny fut, sous la Restauration, la femme de chambre et la

1. Partie de la rue Saint-Sulpice actuelle comprise entre les rues de Condé et de Seine.

2. Dénommée aujourd'hui rue de Penthièvre.

confidente d'Aquilina de la Garde; ensuite, mais pour très peu de temps, la maîtresse de Castanier (*Melmoth réconcilié*).

Jérémie, domestique au service de Marie de Verneuil, à Fougères, en 1799 (*Les Chouans*).

Jérôme (Le père), bouquiniste-étalagiste au pont Notre-Dame, à Paris, en 1821, au temps du noviciat lutécien Chardon de Rubempré (*Illusions perdues*).

Jérôme, successivement valet de chambre de Galard et d'Albert Savarus, à Besançon. — Il servit moins fidèlement peut-être l'avocat de Paris, à cause de Mariette, domestique chez les Watteville, dont il courtisa la dot (*Albert Savarus*).

Johnson (Samuel), sous la Restauration, à Paris, déguisement du policier Peyrade en nabab, quand il entretint assez maigrement madame Théodore Gaillard et lorsqu'il prit Contenson pour domestique mulâtre, afin de servir Nucingen contre Jacques Collin (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Jolivard, employé de l'enregistrement, à Paris, dans la rue de Normandie, vers la fin du règne de Louis-Philippe. — Il occupait le premier étage de la maison dont C.-J. Pillerault était propriétaire, les Cibot concierges, les Chapoulot, Pons et Schmucke locataires (*Le Cousin Pons*).

Jonathas, père nourricier de Raphaël de Valentin et valet de chambre de M. de Valentin père, fut ensuite l'intendant du jeune homme, devenu plusieurs fois millionnaire, le servit fidèlement et lui survécut (*La Peau de Chagrin*).

Jordy (De) avait été successivement capitaine au régiment de Royal-Suédois et professeur à l'École militaire. — C'était un esprit distingué et un cœur délicat, le type du gentilhomme pauvre et résigné. Son âme devait être le foyer de chagrins secrets. Certains indices permettent de supposer qu'il eut des enfants, les adora et les perdit. M. de Jordy se retira modestement à Nemours. Une parité d'intelligence et de caractère l'y rapprocha de Denis Minoret,

dont il devint l'intime ami et chez lequel il se prit d'affection pour la jeune pupille du docteur (madame Savinien de Portenduère), qu'il instruisit d'une façon remarquable et à laquelle il laissa quatorze cents francs de rente, quand il mourut en 1823 (*Ursule Mirouet*).

Joseph, avec Charles et François, faisait partie du personnel domestique de Montcornet, aux Aigues, en Bourgogne, vers 1823 (*Les Paysans*).

Joseph, vers 1831, à Paris, au service de Pauline Gaudin, devenue riche (*La Peau de Chagrin*).

Joseph, vers le milieu de la Restauration vieux valet de chambre du comte de Fontaine (*Le Bal de Sceaux*).

Joseph, fidèle domestique d'Eugène de Rastignac sous la Restauration, à Paris. — En 1828, il porta à la marquise de Listomère une lettre écrite par son maître à madame de Nucingen : cette erreur, dont Joseph ne put, d'ailleurs, être rendu responsable, causa le dépit de la marquise, lorsqu'elle sut la missive destinée à une autre (*La Peau de Chagrin. — Étude de femme*).

Joseph, à Paris, dans la Chaussée-d'Antin, au service de Ferdinand du Tillet, déjà lancé et recevant avec faste César Birotteau (*César Birotteau*).

Joseph, prénom d'un honnête fumiste de la rue Saint-Lazare, à Paris, vers la fin du règne de Louis-Philippe. — Italien d'origine, marié, père de famille, sauvé de la faillite par Adeline Hulot, agissant pour le compte de madame de la Chanterie. Joseph, en relations avec l'écrivain public Vyder, lui amena madame Hulot, qui retrouva en lui Hector Hulot d'Ervy (*La Cousine Bette*).

Josépha. — *V.* Mirah (Joséph**a**).

Joséphin, vieux valet de chambre de Victurnien d'Esgrignon; « espèce de Chesnel en livrée » (*Le Cabinet des Antiques*).

Joséphine, femme de chambre de madame Jules Desmarets, à Paris, en 1820, rue Ménars (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*).

Joséphine, domestique des Thuillier, à Paris, en 1840 (*Les Petits Bourgeois*).

Josette, cuisinière chez Balthazar Claes (de Douai); très attachée à mesdames Joséphine, Marguerite et Félicie Claes. — Elle mourut vers la fin de la Restauration (*La Recherche de l'Absolu*).

Josette, vieille gouvernante de maître Mathias, à Bordeaux, sou la Restauration; elle accompagnait son maître, quand celui-ci embarqua Paul de Manerville émigrant (*Le Contrat de Mariage*).

Josette, en 1816, et sans doute antérieurement, femme de chambre de Victoire-Rose Cormon (d'Alençon). — Elle épousa Jacquelin, quand leur maîtresse commune devint madame du Bousquier (*La Vieille Fille*).

Josette, femme de chambre de Diane de Maufrigneuse, en mai 1830 (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Judici (Atala), née vers 1829, d'origine lombarde, eut un aïeul paternel, riche fumiste parisien du premier Empire, patron de Joseph, mort en 1819. — Mademoiselle Judici, loin de jouir de cette fortune, que dissipa son père, dans le courant de l'année 1844, fut livrée, dit-on, par sa mère, à Hector Hulot, pour quinze mille francs. Alors elle s'éloigna de sa famille, qui habitait la rue de Charonne, et vécut maritalement avec son entreteneur, devenu écrivain public, passage du Soleil (aujourd'hui galerie de Cherbourg). La jolie Atala fut obligée de quitter Hulot, quand Adeline le retrouva Madame Hulot promit de la doter et de lui faire épouser le fils aîné de Joseph. A Paris, mademoiselle Judici était quelquefois désignée Judix, corruption française du nom italien (*La Cousine Bette*).

Judith. — *V.* Genestas (madame).

Julia, femme de chambre de la célèbre cantatrice Clarina Tinti, en 1820, à Venise (*Massimilla Doni*).

Julien, l'un des « surveillants » de la Conciergerie, en 1830, au moment de l'instruction criminelle Herrera-Rubempré (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Julien fut, en 1818-1819, valet de chambre chez Antoinette de Langeais (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Julien, probablement Champenois, était, en 1839, et jeune alors, dans l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube et dans la ville d'Arcis, au service du sous-préfet, Antonin Goulard. — Il connut par Anicette et révéla aux familles Beauvisage et Mollot les intrigues légitimistes du château de Cinq-Cygne, où résidaient Georges de Maufrigneuse, Daniel d'Arthez, mesdames Laurence de Cinq-Cygne, Diane de Cadignan, Berthe de Maufrigneuse (*Le Député d'Arcis*).

Juliette, vieille cuisinière de Justin et d'Olympe Michaud, 1823, dans la Bourgogne (*Les Paysans*).

Julliard était, à Paris, vers 1806, le chef de la « maison Julliard ». — Il vendait, rue Saint-Denis, *au Ver chinois*, de la soie en bottes; y employait Sylvie Rogron, comme « seconde ». Vingt ans plus tard, il devait la retrouver dans leur pays natal, Provins, où il se retira, dès 1815, marié, père d'une famille groupée autour des Guépin et des Guénée et formant ainsi trois grandes races (*Pierrette*).

Julliard, fils aîné du précédent, épousa la fille unique d'un riche fermier et s'éprit, à Provins, mais platoniquement, de Mélanie Tiphaine, la plus belle femme de la colonie officielle pendant la Restauration. Julliard fit du commerce et de la littérature : il eut l'entreprise d'une diligence et un journal baptisé *la Ruche*, où il encensa madame Tiphaine (*Pierrette*).

Jussieu (Julien), jeune réquisitionnaire de la grande levée de

1793. — Envoyé, avec un billet de logement, chez madame de Dey, à Carentan, il causa innocemment la mort subite de cette femme, qui attendait précisément, ce jour-là, le retour de son fils, royaliste traqué par la République (*Le Réquisitionnaire*).

Juste, né en 1811, étudia la médecine à Paris, et, ses études achevées, s'en alla exercer en Asie. — Il logeait, en 1836, rue Corneille, et, avec Charles Rabourdin, assistait Zéphirin Marcas tombé dans la pauvreté (*Z. Marcas*).

Justin, vieux et habile valet du vidame de Pamiers, fut, à Paris, en 1820, tué secrètement, sur l'ordre de Bourignard, pour avoir su découvrir le nom réel, mais tenu caché, du père de madame J. Desmarets (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*).

Justine était, à Paris, femme de chambre de la comtesse Fœdora, quand sa maîtresse recevait M. de Valentin (*La Peau de Chagrin*).

K

Katt, Flamande, nourrice de Lydie de la Peyrade, ne la quitta presque jamais. — Elle la servait à Paris dans la rue des Moineaux[1] vers 1829; la gardait encore, folle, rue Honoré-Chevalier, en 1840 (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Petits Bourgeois*).

Keller (François) fut un des grands et riches banquiers de Paris, pendant une période qui va peut-être de 1809 à 1839. — Comme tel, il figurait, sous l'Empire, au mois de novembre de l'année 1809, parmi les invités d'une fête fastueuse, donnée par le comte Malin de Gondreville, et y rencontrait Isemberg, Montcornet, mesdames de Lansac, de Vaudemont, société mélangée de vieille aristocratie et d'illustrations impériales. A cette époque, d'ailleurs, François Keller faisait partie de la famille de Malin de Gondreville, dont il avait épousé une des filles. Ce mariage, qui le faisait beau-frère du maréchal de Carigliano, lui assurait, en même temps, la députation, qu'il obtint dès 1816 et conserva jusqu'en 1836. Les électeurs de l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube lui maintinrent le siège législatif pendant cette longue période. François Keller eut, de son mariage avec mademoiselle de Gondreville, un fils, Charles, mort avant ses parents, dans le printemps de 1839. Député, François Keller devint l'un des plus célèbres orateurs du centre gauche. Il brillait au milieu

1. Rue que la création de l'avenue de l'Opéra fit disparaître.

de l'opposition, surtout de 1819 à 1825. Il s'affublait adroitement du manteau des philanthropes. La politique ne le détourna jamais de la finance. Rue du Houssay[1], vers 1819, tandis que Decazes l'attendait, François Keller, secondé par son frère et associé Adolphe Keller, se refusait à relever le malheureux parfumeur César Birotteau. Entre les années 1821 et 1823, les créanciers du banqueroutier Guillaume Grandet, d'une voix unanime, le désignaient, avec M. des Grassins (de Saumur), pour liquidateur de la faillite. La vie privée de François Keller ne resta pas irréprochable, malgré l'étalage de dehors puritains. En 1825, on pouvait lui connaître une liaison illégitime et coûteuse avec Flavie Colleville. Rallié à la nouvelle monarchie de 1830 à 1836, François Keller vit son zèle philippiste récompensé vers 1839. Il troqua son mandat du Palais-Bourbon contre le fauteuil de la pairie et reçut le titre de comte. (*La Paix du Ménage. — César Birotteau. — Eugénie Grandet. — Les Employés. — Le Député d'Arcis*).

Keller (Madame François), femme du précédent; fille de Malin de Gondreville; mère de Charles Keller mort en 1839. — Elle inpira, sous la Restauration, une profonde passion au fils de la duchesse de Marigny (*La Paix du Ménage. — Le Député d'Arcis. — Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Keller (Charles), né en 1809, fils des précédents, petit-fils du comte de Gondreville, neveu de la maréchale de Carigliano, eut une vie prématurément brisée en 1839, alors que de brillantes destinées l'attendaient. — Comme chef d'escadron d'état-major, aux côtés du prince royal (Ferdinand d'Orléans), il tenait la campagne dans la Kabylie. Son intrépidité lui fit poursuivre l'émir Abd-el-Kader et rencontrer la mort devant l'ennemi. Vicomte par suite du récent anoblissement paternel, assuré des faveurs de l'héritier présomptif du trône, Charles Keller, au moment où la mort le surprit, allait siéger à la Chambre basse : car le groupe censitaire des électeurs de l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube répondait presque d'une élection que les Tuileries désiraient ardemment (*Le Député d'Arcis*).

1. Partie actuelle de la rue Taitbout comprise entre les rues de Provence et de la Victoire.

Keller (Adolphe), frère — probablement cadet — de François et son associé; homme très fin, traitant réellement les affaires, « vrai loup-cervier ». — En raison de relations étroites avec Nucingen et F. du Tillet, il éconduisit net, vers 1819, César Birotteau, qui l'implorait (*Les Petits Bourgeois. — Pierrette. — César Birotteau*).

Kergarouët (Comte de), né dans le milieu du XVIIIe siècle; de noblesse bretonne; entra dans la marine, tint longtemps et vaillamment la mer, commanda *la Belle-Poule*, et finit vice-amiral. — Possesseur d'une grande fortune, il racheta par ses charités les « noirceurs » galantes des années de sa jeunesse (1771 et suivantes), et, à Paris, près de la Madeleine, vers le commencement du XIXe siècle, il obligea délicatement la baronne Leseigneur de Rouville. Un peu plus tard, veuf de vieille date, retiré, fréquentant, aux environs de Sceaux, des alliés, les Fontaine, les Planat de Baudry, Kergarouët, âgé de soixante-douze ans, épousa l'une des filles des Fontaine, sa nièce. Il mourut avant elle. M. de Kergarouët avait aussi une parenté avec les Portenduère et ne les oubliait pas. (*La Bourse. — Le Bal de Sceaux. — Ursule Mirouet*).

Kergarouët (Comtesse de). — *V.* Vandenesse (marquise Charles de).

Kergarouët (Vicomte de), neveu du comte de Kergarouët, mari d'une Pen-Hoël, dont il eut quatre filles. — Devait habiter Nantes, en 1836 (*Béatrix*).

Kergarouët (Vicomtesse de), femme du précédent, née Pen-Hoël, en 1789; sœur cadette de Jacqueline; mère de quatre filles; femme prétentieuse et jugée telle par mesdames Félicité des Touches et Arthur de Rochefide. — Habitait Nantes, en 1836 (*Béatrix*).

Kergarouët (Charlotte de), née en 1821, l'une des filles des précédents, petite-nièce du comte de Kergarouët, la préférée des quatre nièces de la riche Jacqueline de Pen-Hoël; bonne petite nature de provinciale; s'éprit, en 1836, de Calyste du Guénic, mais ne put l'épouser (*Béatrix*).

Kolb, Alsacien, fut, à Paris, homme de peine chez les Didot; servit dans les cuirassiers. — Il devint sous la Restauration le « singe » de l'imprimeur d'Angoulême, David Séchard, auquel il prodigua un dévouement constant et dont il épousa l'employée ou la domestique, Marion (*Illusions perdues*).

Kolb (Marion), femme du précédent, qu'elle rencontra et connu, chez David Séchard. — Elle fut, d'abord, au service de l'imprimeur d'Angoulême, Jérôme-Nicolas Séchard, dont elle eut moins à se louer que des David. — Marion Kolb imita son mari, pour le naïf dévouement continué (*Illusions perdues*).

Kouski, Polonais, lancier de la garde impériale française, vécut fort misérablement pendant les deux années 1815-1816 et connut des jours meilleurs, en 1817. Il habitait alors Issoudun, où, chez le riche Jean-Jacques Rouget, il servit, comme domestique, le commandant Maxence Gilet. Ce dernier devint l'idole de Kouski reconnaissant (*La Rabouilleuse*).

Kropoli (Zéna), Monténégrine de Zahara, séduite en 1809 par le canonnier français Auguste Niseron, dont elle eut une fille, Geneviève. — Elle mourut des suites de l'accouchement, un an après, à Vincennes (France). Arrivés quelques jours plus tôt, les papiers indispensables pour qu'un mariage fût valable régularisaient la situation de Zéna Kropoli (*Les Paysans*).

X

La Bastie (M., madame et mademoiselle de). — *V.* Mignon (M., madame et mademoiselle).

La Bastie la Brière (Ernest de), né d'une bonne famille de Toulouse en 1802; portrait de Louis XIII; de 1824 à 1829, secrétaire particulier du ministre des finances. — Sur les conseils de madame d'Espard, et servant ainsi Éléonore de Chaulieu, il devint secrétaire de Melchior de Canalis et, en même temps, conseiller référendaire à la cour des comptes. — Chevalier de la Légion d'honneur. — En 1829, il conduisit pour Canalis un roman d'amour épistolaire dont l'héroïne et la correspondante fut Marie-Modeste Mignon de la Bastie (du Havre) et joua si bien son rôle qu'une passion réciproque lui permit le mariage. Cette union, qui le fit riche et vicomte de la Bastie la Brière, se célébra dans le courant de février 1830. Canalis et le ministre de 1824 étaient les témoins d'Ernest de la Brière qui mérita pleinement son bonheur (*Les Employés*. — *Modeste Mignon*).

La Bastie la Brière (Madame Ernest de), femme du précédent, née Marie-Modeste Mignon vers 1809, fille cadette de Charles Mignon de la Bastie et de Bettina Mignon de la Bastie (née Wallenrod). — Elle aima, en 1829 (du Havre, où elle résidait avec sa famille, et de l'amour littéraire que Bettina Brentano d'Arnim conçut pour Gœthe), Melchior de Canalis; elle écrivit souvent et secrètement au poète, qui lui répondait par l'entremise d'Ernest de la Brière; c'est ainsi que naquit, entre la jeune fille et le secrétaire, une incli-

nation réciproque, qui fut suivie d'un mariage. Les témoins de Marie-Modeste Mignon furent le duc d'Hérouville et le docteur Desplein. Devenue une des Parisiennes les plus enviées, madame Ernest de la Bastie la Brière fréquenta, sous Louis-Philippe, mesdames de l'Estorade et Popino (*Modeste Mignon*. — *Le Député d'Arcis*. — *La Famille Beauvisage*. — *La Cousine Bette*). (La Bastie est quelque fois écrit La Bâtie.)

La Baudraye[1] (Jean-Athanase-Polydore Milaudde), Berrichon, né en 1780, descendait de simples Milaud anoblis. — M. de la Baudraye eut pour père un financier, bel esprit galant; pour mère une Castéran la Tour. Il était de santé frêle et de constitution pauvre, héritage de la folle vie paternelle. Son père, après sa mort, lui avait laissé une grande quantité de créances sur les beaux noms de l'aristocratie émigrée. D'une avarice très éveillée, Polydore de la Baudraye s'occupa de ses recouvrements, une fois la Restauration venue; fit de fréquents voyages à Paris; négocia, hôtel de *Saxe*, rue Saint-Honoré, avec Clément Chardin des Lupeaulx; obtint, sous promesse réalisée de les vendre fructueusement, des places ou des titres, et successivement passa référendaire aux sceaux, baron, officier de la Légion d'honneur, maître des requêtes. La recette particulière de Sancerre, qui lui échut aussi, fut achetée par Gravier. M. de la Baudraye ne quitta point Sancerre: il se maria, vers 1823, avec mademoiselle Dinah Piédefer, devint gros propriétaire par suite de l'acquisition du château et du domaine d'Anzy, constitua un majorat dont bénéficia un fils né des amours adultérines de sa femme, sut exploiter celle-ci, lui arracha procuration et signature, s'embarqua pour l'Amérique, revint enrichi de l'important patrimoine de Silas Piédefer (1836-1842). Il possédait alors, à Paris, un superbe hôtel, rue de l'Arcade. Il y reconquit sa femme, qui l'avait abandonné, et l'y installa; se vit promu comte, commandeur de la Légion d'honneur, pair de France. Frédéric de Nucingen le reçut comme tel et lui servit de parrain, quand la mort de Ferdinand d'Orléans (été 1842) nécessita au Luxembourg la présence de M. de la Baudraye (*La Muse du Département*).

1. La devise du blason des La Baudraye était: *Deo patet sic fides et hominibus*.

La Baudraye (Madame Polydore Milaud de), femme du précédent, Berrichonne, née Dinah Piédefer en 1807 ou 1808, fille du calviniste Moïse Piédefer, nièce de Silas Piédefer, devenu riche, dont elle hérita. — Elle fut brillamment élevée, à Bourges, au pensionnat Chamarolles, avec Anna de Fontaine, née Grossetête (1819). Cinq ans plus tard, elle abjura, par ambition, le protestantisme, pour acquérir l'appui du cardinal-archevêque de Bourges, et se maria vers 1823, peu de temps après sa conversion. Durant au moins treize années consécutives, madame de la Baudraye sembla trôner dans la ville de Sancerre et dans les environs (maison de campagne de Saint-Satur, château d'Anzy). Une cour variée l'entourait, composée de l'abbé Duret et de MM. de Clagny, Gravier, Gatien Boirouge. Clagny et Duret connurent seuls, tout d'abord, les essais littéraires de Jan Diaz, pseudonyme de madame de la Baudraye, qui venait d'acheter le mobilier artistique des Rouget (d'Issoudun) et qui appelait et recevait deux « Parisiens de Sancerre », Horace Bianchon et Étienne Lousteau (septembre 1836). Une liaison adultérine s'ensuivit au profit d'Étienne Lousteau, chez lequel madame de la Baudraye vécut à Paris, rue des Martyrs (1837-1839). Elle en eut deux fils reconnus plus tard par M. de la Baudraye. Madame de la Baudraye sut rajeunir le talent fatigué de son amant ; redevint écrivain ; fit *un Prince de la Bohème*, d'après une anecdote qu'elle tenait de Raoul Nathan, et publia probablement cette nouvelle. La crainte du scandale éternisé, les obsessions conjugales et maternelles, l'indignité de Lousteau ramenèrent Dinah de la Baudraye auprès de son mari, qui habitait un magnifique hôtel, rue de l'Arcade. Ce retour, datait de mai 1842; il étonna madame d'Espard, femme qui se troublait difficilement. Le Paris du règne de Louis-Philippe cita souvent Dinah de la Baudraye; s'occupa d'elle plus ou moins fréquemment. Pendant cette même année 1842, elle assista à la première représentation de *la Main droite et la Main gauche*, drame de Léon Gozlan joué à l'Odéon (*La Muse du Département*. — *Un Prince de la Bohème*. — *La Cousine Bette*).

La Berge (De), confesseur de madame de Mortsauf à Clochegourde ; sévère et vertueux. — Il mourut en 1817, regretté pour « sa force

apostolique », par sa pénitente, qui lui donna comme successeur le trop doux François Birotteau (*Le Lys dans la Vallée*).

La Bertellière, père de madame la Gaudinière, grand-père de madame Félix Grandet, fut lieutenant aux gardes françaises et mourut en 1806, laissant une succession importante. — Il « appelait un placement, *une prodigalité* ». Près de vingt ans plus tard, son portrait ornait encore, à Saumur, la « salle » des Félix Grandet (*Eugénie Grandet*)

La Billardière (Athanase-Jean-François-Michel, baron Flamet de), fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, fut mêlé aux guerres de Vendée, comme chef, sous le nom du Nantais, et, comme négociateur, joua le rôle le plus singulier à Quiberon. — La Restauration récompensa les services de ce personnage de petite noblesse, de très médiocre intelligence et d'un catholicisme plus tiède que son monarchisme. Il devint maire du IIe arrondissement de Paris et chef de division au ministère des finances, grâce à sa parenté avec un député de la droite. Il figura parmi les invités du fameux bal donné par son adjoint, César Birotteau, qu'il connaissait depuis vingt ans. A sa mort, fin décembre 1824, il avait, bien que vainement, désigné pour son successeur un de ses chefs de bureau, Xavier Rabourdin, réel directeur de la division dont la Billardière était titulaire. Les journaux d'alors publièrent un article nécrologique sur le défunt. La courte notice, due à la collaboration de Chardin des Lupeaulx, J.-J. Bixiou et de F. du Bruel, énumérait les titres et les décorations multiples de Flamet de la Billardière : gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, etc., etc. (*Les Chouans. — César Birotteau. — Les Employés*).

La Billardière (Benjamin, chevalier de), fils du précédent, né en 1802. — Il fréquentait le jeune vicomte de Portenduère, en 1824, époque où, riche surnuméraire, il faisait partie du bureau d'Isidore Baudoyer, dépendant de la division Flamet de la Billardière. Son impertinence et sa fatuité ne le firent pas regretter, quand il quitta les finances pour les sceaux, vers la fin de la même année 1824, date de la mort, attendue et peu déplorée, du baron Flamet de la Billardière (*Les Employés*).

La Blottière (Mademoiselle Merlin de), sous la Restauration, sorte de douairière et de chanoinesse à Tours; avec mesdames Pauline Salomon de Villenoix et de Listomère, défendait, recevait et accueillait François Birotteau (*Le Curé de Tours*).

Labranchoir (Comte de), propriétaire dans le Dauphiné, sous la Restauration, et, comme tel, victime des déprédations du braconnier Butifer (*Le Médecin de Campagne*).

La Brière (Ernest de). — *V.* La Bastie la Brière (Ernest de).

La Brière (Madame Ernest de). — *V.* La Bastie la Brière (madame Ernest de).

Lacépède (Comte de), naturaliste célèbre, né à Agen, en 1756, mort à Paris, en 1825. — Grand chancelier de la Légion d'honneur pendant quelques années, au commencement du XIXe siècle. — L'illustre savant fut invité au célèbre bal de César Birotteau, le 17 décembre 1818 (*César Birotteau*).

La Chanterie (Le Chantre de), d'une famille normande tombée, à la fin du XVIIIe siècle, dans l'obscurité, quoique datant de la croisade de Philippe-Auguste, possédait un petit fief entre Caen et Saint-Lô. M. le Chantre de la Chanterie avait amassé environ trois cen mille écus dans les fournitures des armées du roi, pendant la guerre de Hanovre. Il mourut sous la Révolution, mais avant la Terreur (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

La Chanterie (Baron Henri Le Chantre de), né en 1763, fils du précédent, beau, adroit, séduisant. — Maître des requêtes au grand conseil en 1788, il épousa, dans la même année, mademoiselle Barbe-Philiberte de Champignelles. Ruiné sous la Restauration pour avoir perdu sa charge et dévoré la fortune paternelle, Henri Le Chantre de la Chanterie devint l'un des plus féroces présidents du tribunal révolutionnaire et fut la terreur de la Normandie. Emprisonné après le 9 thermidor, il dut sa délivrance à sa femme, par suite d'échange de leurs vêtements, et ne la revit plus que trois fois durant huit ans, la dernière en 1802 : le baron, devenu bigame, revint, chez elle, mourir d'une maladie honteuse, laissant, par conséquent, une se-

conde veuve pareillement ruinée ; double fait révélé seulement vers 1804 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

La Chanterie (Baronne Henri Le Chantre de la), femme du précédent, née Barbe-Philiberte de Champignelles en 1772, issue d'une des premières familles de la basse Normandie. — Mariée en 1788, elle recueillit, quatorze ans plus tard, mourant, bigame, poursuivi par la justice, l'homme dont elle portait le nom et dont elle eut une fille, Henriette, exécutée vers 1809, pour avoir été mêlée aux entreprises des chauffeurs dans l'Orne. Injustement compromise elle-même et emprisonnée à l'affreux Bicêtre de Rouen, la baronne parvint à moraliser les femmes de mauvaise vie au milieu desquelles elle se trouva jetée. La chute de l'Empire la délivra. Vingt ans après, co-propriétaire d'une maison de Paris, derrière Notre-Dame, rue Chanoinesse, madame de la Chanterie acceptait et formait Godefroid. Elle exerçait alors un généreux ministère privé, avec la collaboration de Manon Godard et de MM. de Vèze, de Montauran, Mongenod, Alain. Madame de la Chanterie sauvait les Bourlac, les Mergi, famille de magistrats devenus misérables qui l'avaient persécutée en 1809. Ses œuvres pieuses prirent de l'extension. La baronne dirigeait, en 1843, une association de charité qui devait consacrer civilement et religieusement les unions libres. Elle détachait alors une des sociétaires, Adeline Hulot d'Ervy, et l'envoyait, passage du Soleil (alors quartier de la Petite-Pologne), pour essayer de marier Vyder (Hector Hulot d'Ervy) avec Atala Judici (*L'Envers de l'Histoire contemporaine. — La Cousine Bette*). — La Révolution ayant supprimé les titres, madame de la Chanterie s'appela momentanément madame — ou citoyenne — Lechantre.

Lachapelle dressa, en 1819, à Paris, chez madame Vauquer, le procès-verbal de l'arrestation de Jacques Collin (*Le Père Goriot*).

Lacroix, restaurateur en 1822, place du Marché, à Issoudun, chez qui les officiers bonapartistes fêtaient le couronnement de l'empereur. — Le 2 décembre de cette même année, le duel de Philippe Bridau et de Maxence suivit le repas (*La Rabouilleuse*).

Laferté (Nicolas). — *V.* Cochegrue (Jean).

Lafin de Dieu, d'après Albert Savarus, et *l'Ambitieux par Amour*, eut, entre 1821 et 1824, Claire de Beauséant, pour locataire de sa villa du lac de Genève (*Albert Savarus*).

La Garde (Madame de). — *V.* Aquilina.

La Gaudinière (Madame), née La Bertellière; mère de Madame Félix Grandet; très avare; mourut en 1806, laissant aux Félix Grandet une succession « dont l'importance ne fut connue de personne » (*Eugénie Grandet*).

Laginski (Comte Adam Mitgislas), riche proscrit, appartenait à l'une des plus vieilles et des plus illustres familles de la Pologne, et comptait des alliés parmi les Sapiéha, les Radziwill, les Mniszech, les Rezwuski, Czartoriski, Lecszinski, Lubomirski. — Il avait des parents dans les maisons princières de l'Allemagne, et sa mère naquit Radziwill. Jeune, laid avec une certaine distinction, possesseur de quatre-vingt mille francs de rente, Laginski brilla dans Paris, durant le règne de Louis-Philippe. Chaussée-d'Antin (rue du Mont-Blanc), après la révolution de Juillet, novice encore, il fut d'un raout chez Félicité des Touches et put y écouter les délicieuses causeries ne Henri de Marsay et d'Émile Blondet. Par inclination, le comte Adam Laginski épousa, pendant l'automne de 1835, mademoiselle Clémentine du Rouvre, nièce des Ronquerolles. L'amitié de Paz, qu'il prit pour intendant, le sauva d'une ruine où l'entraînaient son insouciance de créole, sa frivolité et ses dissipations. Il vécut parfaitement heureux avec sa femme, ignora les tempêtes domestiques qu'on lui cachait, fut guéri d'un mal, jugé mortel, par le docteur Horace Bianchon et grâce au dévouement de Paz et de madame Laginska. Le comte Adam Laginski résidait rue de la Pépinière, devenue en partie rue de la Boëtie. Il occupait un des plus charmants et des plus artistiques hôtels de l'époque dite de Louis-Philippe. Il vint en 1838, rue de la Ville-l'Évêque, fêter l'inauguration des appartements de Josépha Mirah. En cette même année, il

assistait au mariage de Wenceslas Steinbock (*Autre Étude de femme. — La Fausse Maîtresse. — La Cousine Bette*).

Laginska (Comtesse Adam), née Clémentine du Rouvre (vers 1816), femme du précédent, nièce, par sa mère, du marquis de Ronquerolles et de madame de Sérizy. — Elle fit partie du groupe charmant de jeunes femmes où brillaient mesdames de l'Estorade, de Portenduère, Marie de Vandenesse, du Guénic et de Maufrigneuse. Le capitaine Paz aima la comtesse, sans jamais se déclarer; elle surprit pourtant le secret de son intendant et finit par ressentir comme de l'amour pour lui. La vertu héroïque de Paz la préserva, non seulement en cette circonstance, mais dans une autre plus dangereuse : au mois de janvier 1842, il l'enleva à M. de la Palférine, qu'elle avait consenti à rencontrer au bal de l'Opéra et qui allait l'entraîner dans un cabinet particulier de restaurant (*La Fausse Maîtresse*).

Lagounia (Perez de), marchand drapier à Tarragone (Catalogne) au temps de Napoléon; l'obligé de la Marana. — Il éleva comme sa propre fille, et fort pieusement, Juana, l'enfant de la célèbre courtisane italienne, jusqu'au jour de la visite maternelle, lors de l'occupation par les Français en 1808 (*Les Marana*).

Lagounia (Doña de), femme du précédent, veilla, comme lui, sur Juana Marana, jusqu'à l'arrivée de la mère dans Tarragone, saccagée par les Français (*Les Marana*).

La Grave (Mesdemoiselles) tenaient, à Paris, en 1824, dans la rue Notre-Dame-des-Champs, un pensionnat où M. et madame Phellion donnaient des leçons (*Les Employés*).

Laguerre (Mademoiselle), du prénom probable de Sophie; née en 1740, morte en 1815, l'une des « impures » les plus célèbres du XVIIIe siècle; cantatrice à l'Opéra, fervente picciniste. — Épouvantée, en 1790, par la marche des affaires publiques, elle vint s'établir aux Aigues (Bourgogne), que lui acquit Bouret, le précédent possesseur. Avant Bouret, elle eut pour entreteneur le grand-père de La Pal-

férine, qu'elle acheva de ruiner. L'insouciance de la chanteuse, entourée de fripons émérites, comme Gaubertin, Fourchon, Tonsard, madame Soudry, prépara bien des difficultés au propriétaire qui lui succéda, Montcornet. Ignorées de leur parente, onze familles de pauvres cultivateurs des environs d'Amiens se partagèrent l'héritage de Sophie Laguerre (*Les Paysans*. — *Un Prince de la Bohème*). — M. H. Gourdon de Genouillac donna, de l'artiste, une biographie dont les détails démentent ceux que nous publions ci-dessus. Entre autres observations, le prénom de mademoiselle Laguerre aurait été Joséphine et non Sophie.

La Haye (Mademoiselle de). — *V.* Petit-Claud (madame).

Lamard, un rival probable de Félix Gaudissart. — En mai 1831, dans un café de Blois, il vantait fort l'illustre commis voyageur, qui le traitait néanmoins de « petit criquet » (*L'Illustre Gaudissart*).

Lambert (Louis), né en 1797 à Montoire (Loir-et-Cher). — Fils unique de tanneurs modestes, qui ne contrarièrent point ses dispositions, manifestées prématurément, pour l'étude, il fut envoyé, en 1807, chez Lefebvre, son oncle maternel, curé de Mer, petite ville sur la Loire, près de Blois. Par la protection charitable de madame de Staël, il passa ensuite, au collège de Vendôme, les années 1811, 1812, 1813 et 1814. Lambert coudoya Barchou de Penhoën et Jules Dufaure, parut un mauvais écolier, se révéla prodige, endura les persécutions du père Haugoult, dont les mains brutales confisquèrent et détruisirent un *Traité de la Volonté* composé pendant les heures de classes. Le mathématicien se doublait déjà du philosophe. Ses camarades l'avaient surnommé Pythagore. Sa logique achevée, Louis Lambert, orphelin de père, habita deux ans Blois, auprès de Lefebvre; puis, désireux de voir madame de Staël, il gagna pédestrement Paris, arriva le 14 juillet 1817, ne put saluer, vivante, son illustre bienfaitrice et repartit vers 1820. Pendant ces trois années, Lambert vécut de la vie du travailleur, fréquenta beaucoup Meyraux, devint le membre chéri et admiré du cénacle de la rue des Quatre-Vents que présidait Arthez. Il reprit encore le chemin de Blois, courut la Touraine, connut Pauline Salomon de Villenoix et l'aima d'une

passion payée de réciprocité. Quelques troubles cérébraux précédèrent une promesse de mariage et, la date fixée, rapprochée, allèrent s'aggravant, quoique traversés d'éclaircies. Durant l'une de ces bonnes périodes, au Croisic, en 1822, Lambert rencontra les Cambremer et, sur le conseil de Pauline de Villenoix, il retraça leur histoire. Le mal revint, entrecoupé de sublimes échappées de pensées que recueillait mademoiselle Salomon. Louis avait comme des accès de démence : il se crut impuissant et voulut, un jour, pratiquer sur sa personne la célèbre opération d'Origène. — Lambert mourut le 25 septembre 1824 : il devait épouser Pauline, le lendemain (*Louis Lambert. — Illusions perdues. — Un Drame au Bord de la Mer*).

Lambert (Madame), tante à succession de madame Mollot, habitait, vers 1839, la ville de Troyes, en Champagne (*Le Député d'Arcis*).

Lambert (Madame) habitait Paris en 1840. — Elle avait alors un âge canonique, représentait « une béate » et remplissait les fonctions de femme de charge chez M. Picot, professeur de mathématiques, rue du Val-de-Grâce, n° 9. Elle réalisait d'énormes profits, au service de ce vieux savant. Madame Lambert exploitait hypocritement un dévouement apparent. Elle s'adressa donc à Théodose de la Peyrade, le pria de lui rédiger un mémoire pour l'Académie : la servante rêvait les récompenses fondées par Montyon. En même temps, elle confia à La Peyrade vingt-cinq mille francs, économies de ses vols domestiques. Dans cette circonstance, madame Lambert paraît avoir été l'instrument secret du fameux policier Corentin (*Les Petits Bourgeois*).

Lambrequin (Marie), chouan que, dans la Bretagne, les Bleus fusillèrent en 1799 (*Les Chouans*).

Lamporani, un des noms d'emprunt du prince Gandolphini exilé (*Albert Savarus*).

Langeais (Duc de), émigré sous la Restauration, se concertait, à l'époque de la Terreur et par correspondance, avec l'abbé de Marolles et le marquis de Beauséant, pour faire sortir de Paris, où elles

se réfugiaient, deux religieuses dont une, sœur Agathe, était une Langeais (*Un Épisode sous la Terreur*). Langeais épousait, en 1812, mademoiselle Antoinette de Navarreins, âgé de dix-huit ans. Il sut laisser libre sa femme et, n'abandonnant aucun de ses goûts, ne se privant d'aucun de ses plaisirs, vécut même, séparé d'elle. En 1818, Langeais commandait une divison militaire et avait une charge à la cour. Il mourut en 1823 (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Langeais (Duchesse Antoinette de)[1], femme du précédent, fille du duc de Navarreins ; née en 1794 ; élevée par la princesse de Blamont-Chauvry, sa tante ; petite-nièce du vidame de Pamiers ; nièce du duc de Grandlieu par son mariage. — Adorablement belle et spirituelle, madame de Langeais régnait sur Paris, au commencement de la Restauration. Sa « meilleure amie » était, en 1819, la vicomtesse Claire de Beauséant, qu'elle s'amusa pourtant à frapper cruellement en venant chez elle, un matin, tout exprès, pour lui annoncer le mariage du marquis d'Ajuda-Pinto ; perfidie dont elle se repentit et s'excusa d'ailleurs, plus tard, auprès de l'abandonnée. La duchesse de Langeais se plut ensuite à séduire le marquis de Montriveau, joua pour lui le rôle de Célimène et le fit beaucoup souffrir. Il s'en vengea. Dédaignée, à son tour, ou se croyant dédaignée, elle disparut subitement de Paris, après avoir scandalisé tout le faubourg Saint-Germain par une station prolongée dans sa voiture devant l'hôtel de Montriveau. Des carmélites déchaussées, espagnoles, la reçurent dans leur île de la Méditerranée ; elle devint sœur Thérèse. Après de longues recherches, Montriveau la découvrit, eut avec elle une conversation derrière une grille, en présence de la mère supérieure, et, enfin, parvint à l'enlever — mais morte. Dans cette audacieuse entreprise, le marquis avait été aidé par onze des Treize parmi lesquels Ronquerolles et Marsay. La duchesse, ayant perdu son mari depuis un an, était libre, lorsqu'elle mourut en 1824 (*Le Père Goriot. — Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

1. Sur les théâtres du Vaudeville et de la Gaîté, à Paris, Ancelot et Alexis Decomberousse, d'une part, MM. Ferdinand Dugué et Peaucellier, de l'autre, en 1834 et en 1868, ont successivement et différemment retracé la vie d'Antoinette de Langeais.

Langeais (Marquis de) père d'une fille, laide, sans dot, âgée de trente ans en 1828 et que Rastignac, alors, engageait, railleusement, Philippe Bridau à épouser (*La Rabouilleuse*).

Langeais (Mademoiselle de). — *V.* Agathe (sœur).

Langlumé, meunier, petit homme réjoui, louvoyant, adjoint au maire de Blangy (Bourgogne), vers 1823, pendant les luttes politiques, terriennes et financières, dont la contrée devint le théâtre, avec Rigou et Montcornet pour acteurs. — Il obligea et secourut l'aïeul paternel de Geneviève Niseron (*Les Paysans*).

Languet, curé, bâtit Saint-Sulpice et fut connu par Toupillier, qui mendiait, vers 1840, aux portes de cette église de Paris, une des paroisses du VIe arrondissement depuis l'année 1860 (*Les Petits Bourgeois*).

Lansac (Duchesse de), de la branche cadette de la maison de Navarreins, tante du comte et de la comtesse de Soulanges. — Elle représentait, à Paris, en 1809, l'aristocratie féminine qui brilla sous Louis XV. La duchesse de Lansac, au mois de novembre de cette même année, consentait, un soir, à rencontrer, chez les Malin de Gondreville, Isemberg, Montcornet, Martial de la Roche-Hugon, pour accomplir la besogne de réconcilier ses neveu et nièce, ménage brouillé (*La Paix du Ménage*).

Lantimêche, né vers 1770. — En 1840, à Paris, compagnon serrurier, inventeur sans ressources, il allait, comme tel, chez l'usurier Cérizet, dans la rue des Poules, afin d'obtenir cent francs d'emprunt (*Les Petits Bourgeois*).

Lanty (Comte de), propriétaire, près de l'Elysée-Bourbon, d'un splendide hôtel, acquis du maréchal de Carigliano, y donnait, sous la Restauration, des fêtes magnifiques, auxquelles assistait le grand monde parisien, ignorant, d'ailleurs, les antécédents du comte. Lanty, personnage mystérieux, passait pour un habile chimiste. Il avait épousé la riche nièce du singulier castrat Zambinella, dont il

eut deux enfants, Marianina et Filippo (*Sarrasine*. — *Le Député d'Arcis*). Petit, sombre et grêlé, cet aventurier s'appelait réellement Duvignon. Il avait été, sous la Révolution, l'amant de Jacqueline Collin. En 1800, condamné à mort pour crime de fausse monnaie, il parvint à s'échapper par un suicide simulé; ensuite, il voyagea, en Amérique, avec Catherine-Antoinette Goussard, qu'il abandonna dans le nouveau monde. Revenu en France depuis longtemqs, Duvignon fut reconnu, en 1845, par Jacques Collin; il résolut alors de disparaître, feignit de mourir d'apoplexie, eut de somptueuses obsèques à Saint-Philippe-du-Roule, sa paroisse, fut enterré au château de Marcoussis, près de Montlhéry. Avec le secours de Jacqueline Collin, il sortit de son tombeau, partit avec elle pour l'Italie, se remit à fabriquer en grand de la fausse monnaie, et, six mois après, attaqué, avec ses complices, par les carabiniers italiens, dans un vieux château ruiné, fut tué sur place (*La Famille Beauvisage*).

Lanty (Comtesse de), femme du précédent, née vers 1795, nièce et comme fille adoptive du très opulent castrat Zambinella, fut la maîtresse de M. de Maucombe, dont elle eut Marianina de Lanty. — La Restauration connut la splendeur de madame de Lanty, qui était et resta longtemps fort belle. La Révolution de 1830 la ramena en Italie. La comtesse fit un séjour dans Rome, avec Lanty, Marianina, Filippo son deuxième enfant, leur oncle Zambinella, qui voulait mourir (et qui mourut) sur le théâtre de ses succès du XVIIIe siècle. Madame de Lanty prit pour amant le comte Maxime de Trailles, mais dissimula cette dernière intrigue et laissa plutôt retomber un soupçon injurieux sur Marianina et Sallenauve (Charles Dorlange) (*Sarrasine*. — *Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*. — *La Famille Beauvisage*).

Lanty (Marianina de), fille de la précédente et légalement du comte de Lanty, mais, en réalité, de M. de Maucombe; née en 1809. Portrait frappant et sœur de Renée de l'Estorade, née Maucombe. — Vers 1825, elle cachait et entourait de soins, à Paris, dans le bel hôtel de sa famille, son grand-oncle Zambinella. Durant le séjour de ses parents à Rome, elle prit des leçons de sculpture, de Charles Dorlange, qui devait devenir député d'Arcis, en 1839,

sous le nom de comte de Sallenauve. Maxime de Trailles, amant de madame de Lanty, exploita les relations tendres, mais chastes, de l'élève et du professeur. Le désespoir d'amour de mademoiselle de Lanty, grâce au concours de l'abbé Fontanon, la jeta au couvent; elle y prit le nom de sœur Eudoxie et revit momentanément Sallenauve-Dorlange. Une maison religieuse du faubourg Saint-Honoré renfermait alors mademoiselle de Lanty. — C'était une jeune fille d'une beauté merveilleuse, accomplie de tout point, musicienne absolument supérieure, dont le chant put être comparé à celui des Malibran, des Sontag et des Fodor[1] (*Sarrasine*. — *Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*).

Lanty (Filippo de), frère cadet de la précédente, second enfant du comte et de la comtesse de Lanty, assistait, jeune et beau, sous la Restauration, aux fêtes données chez ses parents. — Par son mariage, qui eut lieu sous Louis-Philippe, il entra dans une famille grand-ducale allemande (*Sarrasine*. — *Le Député d'Arcis*).

La Palférine ou **La Palferine**[2] (Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Édouard Rusticoli, comte de), né en 1802; d'origine italienne; de maison historique mais appauvrie; petit-fils (dans la ligne paternelle) d'un des entreteneurs de Joséphine-Sophie Laguerre; descendait indirectement de la comtesse Albany, d'où le prénom de Charles-Édouard, et avait dans les veines le double sang du condottiere et du gentilhomme. — Sous Louis-Philippe, désœuvré, ruiné, avec sa mine Louis XIII, son esprit endiablé, ses façons de haute allure indépendantes, impertinentes et séduisantes, il fut le type de l'étincelant bohème du boulevard de Gand; si bien que, sur des notes fournies par Nathan, madame de la Baudraye voulut un jour crayonner et raconter le personnage d'une manière où le déguisement et la transparence devaient se combiner. Les traits abondaient : le singulier serviteur de La Palférine, le petit Savoyard (dit le père Anchise); le

1. Madame Mainvielle-Fodor vivait encore, à Passy, rue de la Pompe, il y a près de trente ans.

2. La devise des La Palférine étaii : *In hoc signo vincimus*.

mépris manifesté incessamment pour l'espèce et le régime bourgeois; la brosse à dents réclamée à mademoiselle Antonia Chocardelle, maîtresse quittée; la rencontre de madame du Bruel, poursuivie, prise, négligée, marionnette souple, dont La Palférine brisa le cœur et fit étrangement la fortune. Il habitait alors, faubourg du Roule, une simple mansarde et parfois y recevait Zéphirin Marcas. La misère de ce domicile ne lui n'interdit jamais les fréquentations brillantes, et Josepha Mirah invita et reçut La Palférine, rue de la Ville-l'Évêque, lors de l'inauguration de son hôtel. Dans des circonstances et des conditions bizarres, le comte Rusticoli devint l'amant de Béatrix de Rochefide, peu d'années après les faits relatés, quand les *Débats* insérèrent de lui une nouvelle qui eut du retentissement. Nathan prépara les voies. Trailles, maître de Charles-Édouard, poussa les négociations, précipita intrigue et aventure, d'après l'assentiment de l'abbé Brossette et sur la requête de la duchesse de Grandlieu : la liaison de La Palférine avec madame de Rochefide réconciliait le ménage Calyste du Guénic. De son côté, le comte Rusticoli abandonna Béatrix et la renvoya chez son mari Arthur de Rochefide. Pendant l'hiver de 1842, La Palférine s'éprit madame de Laginska, eut avec elle des rendez-vous, mais échoua devant la soudaine intervention de Thaddée Paz (*Un Prince de la Bohème. — Un Homme d'Affaires. — La Cousine Bette. — Béatrix. — La Fausse Maîtresse*).

La Peyrade (Charles-Marie-Théodose de), né aux environs d'Avignon, en 1813; l'un des onze enfants du plus jeune frère du policier Peyrade, chétivement établi sur un petit domaine appelé Canquoëlle. — Dangereux Méridional, blond et réfléchi, doué d'ambition, d'entregent et d'astuce, il quittait, vers 1829, le département de Vaucluse pour gagner pédestrement Paris et y chercher Peyrade, qu'il supposait riche, mais dont il ignorait la profession. Théodose débarqua ainsi par la barrière d'Enfer[1], au moment où Jacques Collin tuait l'ami de Corentin. A cette date, il pénétra dans une maison publique, où il eut, à son insu, pour maîtresse de passage, Lydie Peyrade, sa propre cousine germaine. Théodose vécut alors, pendant

1. Supprimée depuis 1860.

trois ans, de cent louis que fort secrètement lui passa Corentin. Le chef de la police du royaume y joignait, mystérieusement encore, une exhortation : celle de prendre la carrière judiciaire; mais, d'abord, le journalisme tenta M. de la Peyrade, qui fit de la politique et fut un des rédacteurs d'une feuille ayant Cérizet comme gérant. La disparition de cette gazette laissa de nouveau Théodose très misérable. Néanmoins il put commencer et poursuivre son droit, Corentin, toujours caché, payant les frais d'études. M. de la Peyrade, une fois licencié, devint avocat, et, professant un socialisme catholique, devant la justice de paix du XIe ou XIIe arrondissement, plaida volontiers la cause des pauvres. Il occupait, rue Saint-Dominique-d'Enfer, le troisième étage de la maison des Thuillier. Entre les mains de Dutocq et de Cérizet, créanciers difficultueux dont il subissait la pression, Théodose conçut désormais le plan, et voulut épouser la fille adultérine de M. Thuillier, mademoiselle Céleste Colleville, mais il eut à lutter contre l'amour de Félix Phellion et, malgré le triple soutien péniblement acquis de madame Colleville et de M. et mademoiselle Thuillier, il échoua devant les manœuvres de Corentin. Son mariage avec Lydie Peyrade répara ses anciens torts involontaires. Successeur de Corentin, il obtint en plus la direction de la police du royaume (1840) (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Petits Bourgeois*).

La Peyrade (Madame de), cousine germaine et femme du précédent, née Lydie Peyrade vers 1810, fille naturelle du policier Peyrade et de mademoiselle Beaumesnil, passa sa première jeunesse successivement en Hollande et à Paris, dans la rue des Moineaux, d'où l'arracha la vengeance de Jacques Collin, sur la fin de la Restauration. — Légèrement éprise alors de Lucien de Rubempré, elle fut jetée dans une maison publique, tandis que Peyrade se mourait. Elle en sortit folle. Son cousin germain, Théodose de la Peyrade l'y avait possédée fortuitement et sans la connaître. Corentin se fit le père d'adoption de la démente, qui était musicienne et chanteuse des plus remarquables. Rue Honoré-Chevalier (1840), il prépara le mariage et la guérison de sa pupille (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Petits Bourgeois*).

La Pouraille, surnom habituel de Dannepont.

Larabit (Docteur) fut, en 1843, l'un des trois médecins consultants appelés auprès d'Adeline Hulot (*La Cousine Bette*).

Laravine, cité, en 1829, par le prince de Cadignan, grand veneur, pour ce propos : « Tout ce qui ne sent pas le chenil infecte » (*Modeste Mignon*).

Laravinière, aubergiste ou cabaretier dans l'Ouest de la France, logeait les « brigands » armés pour la cause royaliste sous le premier Empire. — Il fut condamné à cinq ans de reclusion vers 1809, et sans doute par Bourlac ou Mergi (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Larchevêque, pseudonyme de Jacques Bricheteau en 1840 (*La Famille Beauvisage*).

Lardot (Madame), née en 1771, habitait Alençon[1], en 1816, y exerçait le métier de blanchisseuse, y logeait Grévin, son parent, et le chevalier de Valois. — Elle comptait, au nombre de ses ouvrières, Césarine et Suzanne, qui devint madame Théodore Gaillard (*La Vieille Fille*).

Laroche, né, en 1763, à Blangy (Bourgogne), était, en 1823, un vieil ouvrier vigneron et poursuivait d'une haine sourde et froide les riches, particulièrement les Montcornet, châtelains des Aigues (*Les Paysans*).

La Roche (Sébastien de), né au commencement du XIXe siècle; probablement fils d'un modeste employé retraité du Trésor. — A Paris, en décembre 1824, pauvre, capable et zélé, il se trouvait surnuméraire au ministère des finances, dans le bureau de Xavier Rabourdin. Il habitait avec sa mère (veuve alors), en plein Marais, la rue du Roi-Doré. M. et madame Rabourdin l'accueillaient et le protégeaient. M. de la Roche leur témoigna sa vive reconnaissance par la copie

1. Rue du Cours, qui porte encore aujourd'hui ce nom.

soignée d'un mystérieux et précieux travail administratif, que Dutocq surprit malheureusement et dont la révélation entraîna la double démission du chef et du subalterne (*Les Employés*).

La Roche-Guyon (De), l'aîné d'une des plus anciennes familles du département de l'Orne, jadis alliée aux Esgrignon et qui les fréquentait. — Par maître Chesnel, il fit demander, en 1805, sans l'obtenir, la main d'Armande d'Esgrignon (*Le Cabinet des Antiques*).

La Roche-Hugon (Martial de), Méridional délié, remuant et audacieux, fit brillamment une longue carrière administrative et politique. — Dès 1809, le conseil d'État le comptait parmi ses maîtres des requêtes. Napoléon Bonaparte protégeait le jeune Provençal. Aussi, dans le mois de novembre de la même année, Martial était-il invité à la fête donnée chez Malin de Gondreville, où l'empereur fut vainement attendu, où parut Montcornet, et où la duchesse de Lansac réconcilia ses neveu et nièce, M. et madame de Soulanges. M. de la Roche-Hugon avait alors pour maîtresse madame de Vaudremont, également présente à ce bal. Depuis cinq ans, il s'était lié, avec Montcornet, d'une amitié qui dura. En 1815, l'acquisition des Aigues par Montcornet devint l'œuvre de Martial, passé préfet de l'Empire et resté en fonctions sous les Bourbons. Ainsi, de 1821 à 1823, M. de la Roche-Hugon régna sur le département bourguignon, dont relevaient les Aigues et la sous-préfecture de M. des Lupeaulx, la Ville-aux-Fayes. Une destitution (le comte de Castéran le remplaça) jeta Martial dans l'opposition libérale, mais ce fut momentanément, car il accepta promptement une ambassade. Le régime de Louis-Philippe accueillit M. de la Roche-Hugon; en fit un ministre, un ambassadeur, un conseiller d'État. Eugène de Rastignac, qui l'avait distingué, lui accorda la main d'une de ses sœurs. Des enfants naquirent de cette union. Martial conserva son influence et fréquenta des favoris du jour, M. et madame de l'Estorade. Ses relations avec le chef de la police du royaume, Corentin, attestaient encore son crédit en 1840. Député l'année suivante, le beau-frère de Rastignac prit probablement la direction qu'Hector Hulot laissait vacante au ministère de la guerre (*La Paix du Ménage*. — *Les Paysans*. — *Une Fille d'Ève* — *Le Député d'Arcis*. — *Les Petits Bourgeois*. — *La Cousine Bette*).

La Roche-Hugon (Madame Martial de). — *V.* Rastignac (Mesdemoiselles de).

La Rodière (Stéphanie de). — *V.* Nueil (madame Gaston de).

Larose, caporal à la 72e demi-brigade ; tué dans un engagement avec les Chouans, en septembre 1799 (*Les Chouans*).

La Roulie (Jacquin), chef des piqueurs du prince de Cadignan, fit partie, avec son maître, vers 1829, de la brillante chasse donnée dans la Normandie, à laquelle assistèrent ou prirent part les Mignon de la Bastie, les Maufrigneuse, les Hérouville, M. de Canalis, Éléonore de Chaulieu, Ernest de la Brière. Jacquin la Roulie, vieux alors, incarnait l'école française et protestait contre John Barry, qui, présent aussi, tenait pour les principes anglais (*Modeste Mignon*).

Larsonnière (M. et madame de) formaient, sous la Restauration, l'aristocratie de la petite ville de Saumur, dont Félix Grandet avait été le maire dans les années antérieures au premier Empire (*Eugénie Grandet*).

La Thaumassière (De), petit-fils de l'historien du Berry, jeune propriétaire, le dandy de Sancerre. — Admis dans le salon de madame de la Baudraye, il eut le malheur de bâiller pendant une explication que celle-ci lui donnait, pour la quatrième fois, de la philosophie de Kant et fut, dès lors, regardé comme un homme complètement dépourvu d'intelligence et d'âme (*La Muse du Département*).

Latournelle (Simon-Babylas), né en 1777, fut notaire au Havre, où il avait acheté la plus belle étude, avec cent mille francs prêtés en 1817 par Charles Mignon de la Bastie. — Il épousa mademoiselle Agnès Labrosse, en eut un fils, Exupère, et resta l'ami dévoué de ses bienfaiteurs, les Mignon de la Bastie (*Modeste Mignon*).

Latournelle (Madame), femme du précédent, née Agnès Labrosse, fille du greffier du tribunal de première instance du Havre. — De taille élevée, de tournure et d'extérieur ingrats, bourgeoise très arriérée, bonne personne en même temps, elle eut, de son mariage, sur le

tard, un fils du prénom d'Exupère et recueillit Jean Butscha. Madame Latournelle fréquenta beaucoup aussi les Mignon de la Bastie et sut, en toute circonstance, leur témoigner son affection (*Modeste Mignon*).

Latournelle (Exupère), fils des précédents, les accompagnait fréquemment chez les Mignon de la Bastie, sur la fin de la Restauration. C'était alors un grand jeune homme insignifiant (*Modeste Mignon*).

Laudigeois, marié, père de famille, vrai petit bourgeois, occupait, sous la Restauration, à la mairie du XIe ou du XIIe arrondissement de Paris, un emploi qui lui fut pris injustement par Colleville, en 1840. — Dès 1824, intime, voisin et sosie moral des Phellion, il était de leur modeste jeu du jeudi soir. Laudigeois, amené par les Phellion, finit par fréquenter les Thuillier, dans le milieu du règne de Louis-Philippe. Son état civil manquait de correction : le nom de Leudigeois figurait sur quelques-uns de ses papiers (*Les Employés*. — *Les Petits Bourgeois*).

Laure, prénom d'une douce et charmante jeune fille de condition pauvre qui suivait, à Paris, en 1815, le cours de peinture de Servin et défendait Ginevra di Piombo, son affectueuse camarade et son aînée (*La Vendetta*).

Laurent, Savoyard, neveu d'Antoine ; mari d'une habile blanchisseuse de dentelles, repriseuse de cachemires, etc. — Dès 1824, il vivait à Paris, avec eux et Gabriel, leur parent. Il recevait, le soir, les contremarques dans un théâtre subventionné ; le jour, il remplissait les fonctions d'huissier au ministère des finances. Laurent, comme tel, apprit, le premier, le succès mondain et officiel remporté par Célestine Rabourdin, quand elle visa, pour Xavier, la succession de Flamet de la Billardière (*Les Employés*).

Laurent, du 5e chasseurs, pendant la campagne de Russie, en 1812, soldat-ordonnance du major Philippe de Sucy, mourut avant de passer la Bérésina (*Adieu*).

Laurent, à Paris, en 1815, domestique de M. Henri de Marsay; l'égal des Frontin de l'ancien régime; sut obtenir, pour son maître, par Moinot, facteur, l'adresse de Paquita Valdès et quelques renseignements sur elle (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'or*).

Laurent, à Ville-d'Avray, en 1845, jardinier dans la maison de Charles de Sallenauve, habitée alors, avec Jacques Bricheteau, par son propriétaire débarqué d'Amérique (*La Famille Beauvisage*).

Lavienne, domestique de Jean-Jules Popinot, à Paris, rue du Fouarre[1], en 1828; « fait pour le maître », dont il aidait la charité active par des dégagements et des renouvellements de reconnaissances du mont-de-piété, ou qu'il suppléait pendant le séjour du magistrat au palais de justice (*L'Interdiction*).

Lavrille, illustre naturaliste, attaché au jardin des Plantes et demeurant rue de Buffon, à Paris, en 1831. — Consulté sur l'étrange « peau de chagrin » dont Raphaël de Valentin désirait passionnément l'extension, Lavrille ne sut que disserter à ce sujet et renvoya le jeune homme au professeur de mécanique Planchette. Lavrille, « ce grand pontife de la zoologie », réduisait la Science à une nomenclature : il était alors occupé d'une monographie du genre canard (*La Peau de Chagrin*).

Lebas (Joseph), né vers 1779, orphelin sans fortune recueilli à Paris et employé, d'abord, par les Guillaume, drapiers, dans la rue Saint-Denis, *au Chat qui pelote*. — Sous le premier Empire, il épousa, Augustine, l'aînée de leurs deux filles, bien qu'épris de la cadette, mademoiselle Virginie, et devint en même temps leur successeur (*La Maison du Chat qui pelote*). Pendant les premières années de la Restauration, il présida le tribunal de commerce. Joseph Lebas, qui fréquentait alors M. et madame Birotteau, fut, avec sa femme, de leur bal et, comme Jules Desmarets, prépara la réhabilitation de César (*César Birotteau*). Durant le règne de Louis-Philippe, il eut

1. Vieux mot et vieux nom; signifiait, autrefois : rue de la Paille

pour intime Célestin Crevel, se retira des affaires et habita Corbeil (*La Cousine Bette*).

Lebas (Madame Joseph), femme du précédent, née Virginie Guillaume vers 1784 et l'aînée des deux filles de Guillaume, du *Chat qui pelote;* le portrait physique et moral de sa mère.—Sous le premier Empire, elle fit, dans l'église paroissiale de Saint-Leu, à Paris, un mariage où l'inclination était de son côté seulement et qui fut célébré le jour même du mariage de sa sœur cadette, Augustine de Sommervieux. Elle comprit médiocrement les infortunes de celle-ci, fréquenta successivement les Birotteau, les Crevel, et, retirée du commerce, finit par habiter Corbeil vers le milieu du règne de Louis-Philippe (*La Maison du Chat qui pelote. — César Birotteau. — La Cousine Bette*).

Lebas, probablement fils des précédents. — Vers 1836, premier substitut du procureur du roi à Sancerre; deux ans plus tard, conseiller à la cour de Paris; il épousait Hortense Hulot, sans Crevel, qui fit manquer le mariage (1838) (*La Muse du Département. — La Cousine Bette*).

Leblanc, vers 1840, huissier du ministre des travaux publics, Eugène de Rastignac (*Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Lebœuf, longtemps attaché au parquet de Mantes, en présida le tribunal, sur la fin du règne de Louis-Philippe. — Il y avait connu les Camusot de Marville et un peu moins maître Fraisier, qui eut à se réclamer de lui vers 1845 (*Le Cousin Pons*).

Lebrun, sous-lieutenant, puis capitaine dans la 72e demi-brigade, commandée par Hulot, pendant la guerre contre les Chouans, en 1799 (*Les Chouans*).

Lebrun, chef de division au ministère de la guerre, en 1838, comptait Marneffe parmi ses employés (*La Cousine Bette*).

Lebrun, l'obligé, l'ami et le disciple du docteur Bouvard. — Médecin de la Conciergerie, en mai 1830, il fut appelé pour constater le décès de Lucien de Rubempré (*La Dernière Incarnation de Vau-*

trin). Vers 1845, Lebrun était chef du service médical du théâtre des Boulevards parisiens, dirigé par Félix Gaudissart (*Le Cousin Pons*).

Lecamus, baron de Tresnes, qui fut conseiller à la cour royale de Paris, vivait, en 1816, rue Chanoinesse, auprès de madame de la Chanterie. — On l'y connut, sous le nom de Joseph, comme Frère de la Consolation, ainsi que Montauran, Alain, l'abbé de Vèze, Godefroid (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Lechesneau, nommé, par le crédit de Cambacérès et de Bonaparte, procureur général en Italie, fut obligé, malgré ses réelles capacités, de quitter son poste, à la suite de scandales galants. Entre la fin de la République et le commencement de l'Empire, il devint le directeur du jury d'accusation de Troyes. Lechesneau, tout acquis au sénateur Malin, eut, vers 1806, à s'occuper de l'affaire Hauteserre-Simeuse-Michu (*Une Ténébreuse Affaire*).

Leclercq, Bourguignon, commissionnaire des marchands de vin du département dont dépendait la Ville-aux-Fayes, une des sous-préfectures de cette même province, obligea Gaubertin, madame Soudry, peut-être aussi Rigou, et fut également leur obligé. — Une commandite lui permit de fonder la « maison Leclercq et Compagnie », quai de Béthune, en l'île Saint-Louis, à Paris, antagoniste de la fameuse « maison Grandet ». Leclercq épousait, en 1815, mademoiselle Jenny Gaubertin. Banquier de l'entrepôt des vins, régent de la Banque, il représenta, pendant la Restauration, comme député du centre gauche, l'arrondissement de la Ville-aux-Fayes et, non loin de la sous-préfecture, acquit, vers 1823, une magnifique terre rapportant trente mille francs de rente (*Les Paysans*).

Leclercq (Madame), femme du précédent, née Jenny Gaubertin, fille aînée de Gaubertin, régisseur des Aigues, en Bourgogne, reçut deux cent mille francs de dot (*Les Paysans*).

Leclercq, frère et beau-frère des précédents, fut, pendant la Restauration, receveur particulier à la Ville-aux-Fayes (Bourgogne)

et, comme les membres de sa famille, persécuta plus ou moins le comte de Montcornet (*Les Paysans*).

Lecocq, commerçant dont Guillaume, du *Chat qui pelote*, sut adroitement deviner la faillite. — Cette faillite fut la bataille de Marengo de Guillaume (*La Maison du Chat qui pelote*).

Lecœur, sur la fin de la Restauration et dans le commencement du règne de Louis-Philippe, à Nemours, huissier dont Goupil faillit acheter l'étude (*Ursule Mirouet*).

Lécuyer fut, à Bordeaux, le premier clerc du notaire Solonet et lui succéda en 1827 (*Le Contrat de Mariage*).

Lefebvre, oncle de Louis Lambert, successivement oratorien, prêtre assermenté, et curé de Mer, petite ville située au-dessus de Blois. — Nature exquise et cœur d'une rare tendresse, il prit soin de l'enfance et de la jeunesse de son remarquable neveu. L'abbé Lefebvre habita ensuite Blois, la Restauration l'ayant révoqué. Vers 1822, sous forme de lettre, il eut la primeur du récit envoyé du Croisic et consacré à Cambremer. L'année suivante, paraissant bien vieux, l'abbé racontait, dans une voiture publique, l'affreux état de souffrance, mêlé parfois d'une infinie grandeur intellectuelle, qui précéda la mort de Louis Lambert (*Louis Lambert. — Un Drame au Bord de la Mer*).

Lefebvre (Robert), peintre français bien connu, du temps du premier Empire. — Il fit, en 1806, le portrait de Michu, pour le compte de Laurence de Cinq-Cygne (*Une Ténébreuse Affaire*). Dans le nombre assez considérable des toiles de Robert Lefebvre figure un portrait de Hulot d'Ervy sous l'uniforme de commisaire-ordonnateur de la garde impériale. — Cette œuvre date de 1810 (*La Cousine Bette*).

Léganès (Marquis de), grand d'Espagne, marié, père de deux filles : Clara et Mariquita ; de trois fils : Juanito, Philippe, Manuel. — Il montra du patriotisme dans la guerre soutenue contre les Français

pendant l'Empire et mourut alors en de tragiques circonstances, involontairement provoquées par Mariquita : le marquis de Léganès périt de la main de l'aîné de ses enfants condamné à faire l'office de bourreau (*El Verdugo*).

Léganès (Marquise de), femme du précédent et destinée à périr, avec les siens, de la main de Juanito, l'aîné de ses fils, lui épargna cette horrible rigueur de la guerre, en se donnant la mort (*El Verdugo*).

Léganès (Clara de), fille des précédents, subit la mort infligée au marquis de Léganès et périt de la main de Juanito (*El Verdugo*).

Léganès (Mariquita de), sœur de la précédente, sauva d'un péril, en 1808, Victor Marchand, chef de bataillon dans l'infanterie française, qui, désireux de lui témoigner sa reconnaissance, put obtenir la grâce d'un seul des Léganès avec une condition d'une atroce cruauté : celle de devenir bourreau et d'exécuter ainsi le reste de la famille (*El Verdugo*).

Léganès (Juanito de), frère et fils des précédents, né en 1778. — Petit, assez mal fait, l'air fier, dédaigneux, de manières nobles, doué de la délicatesse de sentiment qui rendit autrefois célèbre la galanterie espagnole. Sur l'insistance même des orgueilleux membres de sa famille, il consentit à exécuter son père, ses deux sœurs et ses deux frères. — Juanito fut seul préservé de la mort, afin de continuer sa race (*El Verdugo*).

Léganès (Philippe de), frère cadet du précédent, né vers 1788, Espagnol et noble, condamné à mort, fut exécuté par son frère aîné, en 1808, pendant la guerre soutenue contre les Français (*El Verdugo*).

Léganès (Manuel de), né en 1800, dernier des cinq héritiers de la maison Léganès, eut, en 1808, durant la guerre entreprise par les Français en Espagne, le sort de son père le marquis et de ses aînés :

le plus jeune rejeton de la noble famille périt de la main de Juanito de Léganès (*El Verdugo.*)

Léger, gros fermier de Beaumont-sur-Oise, épousa la fille de Reybert, successeur de Moreau dans la régie du domaine de Presles, appartenant au comte de Sérizy, et eut d'elle une fille qui devint, en 1838, madame Joseph Bridau (*Un Début dans la Vie*).

Legras, caissier de Ferdinand du Tillet en 1818 (*César Birotteau*).

Legrelu, bel homme, grand et chauve, établi, en 1840, marchand de vins, à Paris, dans la rue des Canettes, au coin de la rue Guisarde; fournissait alors Toupillier, oncle de madame Cardinal et « pauvre » devant Saint-Sulpice (*Les Petits Bourgeois*).

Lelewel, révolutionnaire du XIXe siècle, chef du parti républicain polonais, à Paris, en 1835, avait pour ami le docteur Moïse Halpersohn (*La Fausse Maîtresse. — L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Lemarchand. — *V.* Tours-Minières (des).

Lemire, professeur de dessin au lycée impérial à Paris en 1812, pressentit la vocation de Joseph Bridau, l'un de ses élèves, et en avisa la mère du futur peintre, qui fut consternée du fait (*La Rabouilleuse*).

Lempereur, en 1819, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris, commis de Charles Claparon « l'homme de paille » actu le de MM. du Tillet, Roguin et Compagnie (*César Birotteau*).

Lemprun, né en 1745, gendre du maraîcher d'Auteuil, Galard. — Successivement attaché aux maisons Thélusson et Keller (de Paris), il fut peut-être le premier des garçons de la Banque de France, car son entrée data de la fondation de l'établissement. Il y connut mademoiselle Brigitte Thuillier et maria, en 1814, sa fille unique, Céleste,

qui épousait le frère de Brigitte, Louis-Jérôme Thuillier. — M. Lemprun mourut, l'année suivante (*Les Petits Bourgeois*).

Lemprun (Madame), femme du précédent, fille de Galard, maraîcher d'Auteuil, mère de madame Céleste Thuillier, son unique enfant. — Elle habita le village d'Auteuil[1] de 1815 à 1829, date de sa mort. Elle y éleva et garda enfant Céleste Phellion, fille de L.-J. Thuillier et de madame F. Colleville. Madame Lemprun laissa une petite fortune qu'avait administrée mademoiselle Brigitte Thuillier, car elle hérita de son père, M. Galard. Cette succession Lemprun se composait de vingt mille francs d'économies et d'une maison vendue vingt-huit mille francs (*Les Petits Bourgeois*).

Lemulquinier, originaire de la Flandre, devait son nom aux marchands de fil de lin de cette province qu'on appelait *mulquiniers*. — Il habita Douai, fut le valet de chambre de Balthazar Claes, encouragea et seconda les folles recherches de son maître, malgré une froideur septentrionale et contre le gré de Josette, de Martha et des femmes de la famille Claes. Lemulquinier alla même jusqu'à sacrifier à M. Claes tout ce qu'il possédait (*La Recherche de l'Absolu*).

Lenoncourt (De), né vers 1708, maréchal de France, marquis d'abord, puis duc, fut l'ami de Victor-Amédée de Verneuil, et recueillit Marie de Verneuil, fille naturelle reconnue de son vieux camarade quand celui-ci mourut. — Passant à tort pour l'amant de cette jeune fille, le septuagénaire M. de Lenoncourt refusa de l'épouser, émigra et, sans elle, gagna Coblentz (*Les Chouans*).

Lenoncourt (Duc de), père de madame de Mortsauf. — Les commencements de la Restauration furent l'époque brillante de sa carrière. Il obtint la pairie, posséda un hôtel à Paris dans la rue Saint-Dominique-Saint-Germain[2], protégea et plaça Birotteau failli. Lenoncourt jouit de la faveur de Louis XVIII, fut premier gentilhomme de la chambre du roi, et accueillit Victurnien d'Esgrignon, avec lequel il pouvait avoir quelques liens de parenté. Le duc de

1. Depuis 1860, enclavé dans Paris et devenu l'un des quartiers du XVIe arrondissement.

2. Depuis 1838, Saint-Dominique tout court.

Lenoncourt était, en 1835; chez la princesse de Cadignan, lorsque Marsay exposait les causes d'ordre politique qui avaient amené l'enlèvement mystérieux de Gondreville. Trois ans plus tard, il mourait assez âgé (*Le Lys dans la Vallée*. — *César Birotteau*. — *Le Cabinet des Antiques*. — *Une Ténébreuse Affaire*. — *Béatrix*).

Lenoncourt (Duchesse de), femme du précédent, née en 1758, personne froide, sèche, dissimulée, ambitieuse, fut presque toujours peu tendre avec sa fille devenue madame de Mortsauf (*Le Lys dans la Vallée*).

Lenoncourt-Givry (Duc de), dernier fils de M. et madame de Chaulieu, suivit d'abord la carrière des armes. — Titres et noms lui échurent en partage, quand il épousa, vers 1827, Madeleine de Mortsauf devenue leur unique héritière (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Le duc de Lenoncourt-Givry brilla quelque peu dans le Paris de Louis-Philippe et fut invité à la fête d'inauguration des appartements de Josépha Mirah, rue de la Ville-l'Évêque. (*La Cousine Bette*). L'année suivante, on s'occupait encore indirectement de lui, pendant que Sallenauve se battait pour Marie Gaston, beau-frère du duc (*Le Député d'Arcis*).

Lenoncourt-Givry (Duchesse de), femme du précédent, portait le prénom de Madeleine. — Madame de Lenoncourt-Givry était l'un des deux enfants du comte et de la comtesse de Mortsauf. Elle survécut presque seule à sa famille et dut perdre de bonne heure d'abord sa mère, puis son frère Jacques. Élevée dans la Touraine, elle y connut, jeune fille, Félix de Vandenesse, qu'elle sut tenir à l'écart quand elle devint orpheline. Ses héritages de titres, de noms et de biens amenèrent son mariage avec le dernier fils de M. et madame de Chaulieu (1827) et l'amitié des Grandlieu, dont une fille, Clotilde, l'accompagnait en Italie vers mai 1830; pendant la première journée du voyage, eut lieu, près de Bouron (Seine-et-Marne), sous leurs yeux, l'arrestation de Lucien Chardon de Rubempré (*Le Lys dans la Vallée*. — *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Lenormand fut, à Paris, greffier de la Cour pendant la Restaura-

tion, et rendit au comte Octave de Bauvan le service de passer pour le propriétaire d'une maison de la rue Saint-Maur, dont ce haut magistrat était le réel possesseur et où demeurait Honorine de Bauvan, femme séparée de corps de ce puissant personnage (*Honorine*).

Léon était le prénom d'un sous-officier d'infanterie qui ravit à Castanier Aquilina de la Garde[1] et mourut exécuté, le 21 septembre 1822, sur la place de Grève, à Paris, avec le sergent-major Bories et deux sergents du 45e de ligne (*Melmoth réconcilié*).

Léopold, qui figura dans *l'Ambitieux par Amour*, nouvelle d'Albert Savarus, était maître Léopold Hannequin. L'auteur lui prêta — inventée ou réelle — une vive passion pour la mère de Rodolphe, héros de cette nouvelle autobiographique, publiée par *la Revue de l'Est* sous le règne de Louis-Philippe (*Albert Savarus*).

Lepas (Madame), longtemps aubergiste à Vendôme, d'un physique de Flamande, connut M. et madame de Merret, fournit sur eux des renseignements au docteur Horace Bianchon, car elle logeait le comte Bagos de Férédia, qui mourut si tragiquement. Elle put aussi renseigner l'auteur qui, sous le titre de *Valentine*, porta sur la scène du Gymnase-Dramatique l'histoire de l'adultère et de la punition de Joséphine de Merret. L'hôtelière vendômoise prétendait également avoir logé des princesses, M. Decazes, le général Bertrand, le roi d'Espagne, le duc et la duchesse d'Abrantès (*La Grande Bretèche. — Autre Étude de femme*).

Lepître, fervent royaliste, eut des relations avec M. de Vandenesse, quand on voulut arracher du Temple Marie-Antoinette. — Plus tard, sous l'Empire, établi chef d'institution, à Paris, au quartier Saint-Antoine, dans le vieil hôtel Joyeuse, Lepître compta parmi ses élèves un des fils de M. de Vandenesse, Félix. Lepître était gros comme Louis XVIII et pied-bot (*Le Lys dans la Vallée*).

Lepître (Madame), femme du précédent, veillait sur Félix de Vandenesse (*Le Lys dans la Vallée*).

1. Décédée sans doute en 1864

Lepressoir ou **Lapressoir**, notaire des libéraux d'Alençon en 1816, avait un clerc, qui plus tard devint lui-même notaire et succéda à maître Chesnel (*La Vieille Fille*).

Leprince (M. et madame). — M. Leprince était commissaire-priseur à Paris vers la fin de l'Empire et au commencement de la Restauration. Il vendit ensuite sa charge avec grand profit; mais, atteint par une des liquidations de Nucingen, il perdit dans des spéculations à la Bourse les bénéfices qu'il avait réalisés. Beau-père de Xavier Rabourdin, Leprince, qui risqua son avoir en ces entreprises périlleuses, pour augmenter le bien-être du ménage de son gendre, mourut, attristé, sous Louis XVIII. Il laissa quelques beaux tableaux qui ornèrent le salon de ses enfants logés rue Duphot. — Madame Leprince, morte avant le commissaire-priseur ruiné, femme distinguée, nature artiste, adora et gâta son unique enfant Célestine, devenue madame Xavier Rabourdin, lui communiqua ses goûts, développa chez la jeune fille, inconsidérément peut-être, des instincts de luxe intelligent et raffiné (*Les Employés*).

Leroi (Pierre), dit Marche-à-terre, chouan de Fougères, dont le rôle fut assez important pendant la guerre civile de 1799 en Bretagne, où se manifestèrent son courage et sa cruauté. — Il survécut au drame de ce temps, car il eût pu se trouver sur la place d'Alençon vers 1809 quand Cibot (Pille-Miche) comparut devant le tribunal comme chauffeur et tenta de fuir. Près de vingt ans plus tard (1827), le même Pierre Leroi faisait paisiblement sur les marchés de sa province le commerce des bestiaux (*Les Chouans*. — *L'Envers de l'Histoire contemporaine*. — *La Vieille Fille*).

Leroi (Madame), mère du précédent, étant malade, fut guérie en venant à Fougères prier sous le chêne de la Patte-d'Oie, décoré d'une belle vierge de bois rappelant l'apparition de Sainte-Anne d'Auray en cet endroit (*Les Chouans*).

Leseigneur de Rouville (Baronne), veuve sans pension d'un

capitaine de vaisseau mort à Batavia, sous la République, pendant un combat soutenu contre un bâtiment anglais; mère de madame Hippolyte Schinner. Au commencement du XIXe siècle, elle vivait à Paris avec Adélaïde, sa fille non encore mariée. Locataire de Molineux rue de Surène, près de la Madeleine, madame Leseigneur occupait, au quatrième étage, un logement pauvre et sombre. Elle y reçut alors, et fréquemment, Hippolyte Schinner, MM. du Halga, de Kergarouët. Elle recueillit, de deux de ces personnages, plusieurs délicates marques de discrète sympathie malgré les malveillants propos des alentours étonnés de voir madame et mademoiselle de Rouville porter des noms différents ou choqués de leurs allures fort suspectées. La manière dont mesdames Leseigneur distinguèrent les bons offices de Schinner amena le mariage de ce dernier avec mademoiselle de Rouville (*La Bourse*).

Leseigneur (Adélaïde). — *V.* Schinner (madame Hippolyte).

Lesourd épousa la première fille de madame Guénée (de Provins) et, vers la fin de la Restauration, présida le tribunal de cette ville, dont il avait été le procureur du roi d'abord. — Vers 1828, il put bien défendre Pierrette Lorrain et manifester ainsi contre les chefs du libéralisme local que représentaient Rogron, Vinet, Gouraud (*Pierrette*).

Lesourd (Madame), femme du précédent et première fille de madame Guénée; longtemps appelée dans Provins « la petite madame Lesourd ». (*Pierrette*).

Léveillé (Jean-François), notaire d'Alençon, le correspondant incorrigible des royalistes de la Normandie sous l'Empire, leur fournit des armes, reçut le surnom de Confesseur, et, pendant l'année 1809, subit avec eux l'exécution capitale, par suite d'un jugement que rendit Bourlac (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Levrault, enrichi dans le commerce des fers à Paris et mort en 1813, avait été propriétaire de la maison de Nemours que posséda

et habita, par la suite, le docteur Minoret au commencement de 1815 (*Ursule Mirouet*).

Levrault-Crémière, de la famille des précédents, ancien meunier, devenu royaliste sous la Restauration, fut maire de Nemours de 1829 à 1830 et remplacé, après la révolution de Juillet, par le notaire Crémière-Dionis (*Ursule Mirouet*).

Levrault-Levrault, fils aîné, ainsi désigné pour établir une distinction entre de nombreux homonymes ou parents, était boucher à Nemours en 1829, pendant les persécutions que subit Ursule Mirouet (*Ursule Mirouet*).

Levroux, avoué à Mantes, eut pour successeur maître Fraisier (*Le Cousin Pons*).

Lewin (Lord Charles-Philippe) rencontra à Florence Marie Gaston, veuf de Louise de Chaulieu, s'attacha d'une grande amitié au poète, vint le voir à Ville-d'Avray et, en 1839, lorsque Gaston fut devenu fou, le conduisit lui-même à l'asile d'aliénés d'Hanwell dirigé par le docteur Ellis. Lord Lewin survécut peu de temps à Marie Gaston : il se tua et fit Charles de Sallenauve l'héritier de son immense fortune (*Le Comte de Sallenauve*).

Liautard (L'abbé), dans les premières années du XIXe siècle, chef d'institution à Paris, eut, parmi ses élèves, Godefroid, le commensal de madame de la Chanterie en 1836 et le futur Frère de la Consolation (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Lina (Duc de), Italien; à Milan dans les premières années du siècle, l'un des amants de la Marana, mère de madame Diard (*Les Marana*).

Lindet (Jean-Baptiste-Robert, dit Robert), membre de l'Assemblée législative et de la Convention, né à Bernay en 1743, mort à Paris en 1825, ministre des finances sous la République, exténua de travail Antoine et les frères Poiret, maintenus au Trésor près de vingt-cinq ans plus tard (*Les Employés*).

Lisieux (François), dit le Grand-Fils, réfractaire du département de la Mayenne, chauffeur sous le premier Empire et compromis dans le mouvement royaliste de l'Ouest qui valut une condamnation à madame de la Chanterie (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Listomère (Marquis de), fils de la « vieille marquise de Listomère »; député de la majorité sous Charles X et rêvant la pairie; mari de mademoiselle de Vandenesse aînée, sa cousine. — Un soir, en 1828, en son hôtel de la rue Saint-Dominique, il lisait tranquillement *la Gazette de France*, sans remarquer à côté de lui le manège de coquetterie de sa femme avec Eugène de Rastignac alors âgé de vingt-cinq ans (*Le Lys dans la Vallée. — Illusions perdues. — Étude de femme*).

Listomère (Marquise de), femme du précédent, l'aînée des filles de M. de Vandenesse, l'une des deux sœurs de Charles et de Félix. — Elle brilla dans Paris comme son mari et cousin dès le début de la Restauration, dont elle fut un des types, conciliant la dévotion et le monde, admettant au besoin la politique, dissimulant sa jeunesse pour faire parade d'austérité. Cependant son masque sembla tomber vers 1828, au moment du décès de madame de Mortsauf, quand, à tort, elle put se croire courtisée par Eugène de Rastignac. Sous Louis-Philippe, elle fit partie du complot qui avait pour but de faire tomber sa belle-sœur Marie de Vandenesse dans les bras de Raoul Nathan (*Le Lys dans la Vallée. — Illusions perdues. — Étude de femme. — Une Fille d'Ève*).

Listomère (Marquise de), mère, belle-mère des précédents, était née Grandlieu. — Elle vivait à Paris, fort âgée, dans l'île Saint-Louis, pendant les premières années du XIXe siècle; recevait, les jours de sortie, son petit-neveu Félix de Vandenesse, alors écolier, et l'épouvantait par l'aspect solennel ou gelé de tout ce qui entourait son austère personne (*Le Lys dans la Vallée*).

Listomère (Baronne de) avait été la femme d'un lieutenant géné-

ral. — Veuve, elle habita la ville de Tours sous la Restauration, y montrant les grands airs des siècles passés. Elle aida les frères Birotteau; elle reçut, en 1823, le payeur des armées, Gravier, et le terrible mari espagnol qui tua, en 1808, le chirurgien français Béga. Madame de Listomère mourut, en instituant vainement l'abbé François Birotteau son légataire partiel (*Le Curé de Tours*. — *César Birotteau*. — *La Muse du Département*).

Listomère (Baron de), neveu de la précédente, né en 1791; on le connut successivement lieutenant et capitaine de vaisseau. — Pendant un congé passé à Tours auprès de sa tante, commença par intervenir en faveur de l'abbé François Birotteau persécuté, mais fit ensuite le contraire quand il eut à redouter la puissance de la congaation et lorsque le prêtre se vit porté sur le testament de la baronne de Listomère (*Le Curé de Tours*).

Listomère (Comtesse de), vieille, en 1839, à Paris, faubourg Saint-Honoré, rencontrait, chez les Espard, Rastignac, madame de Nucingen, Ferdinand du Tillet, Maxime de Trailles (*Le Député d'Arcis*).

Listomère-Landon (Marquise de), née en Provence vers 1744, y fut de femme du XVIIIe siècle, avait été l'amie de Duclos et du maréchal de Richelieu. — Elle habita plus tard la ville de Tours, où elle se proposait de venir en aide, par des conseils dégagés de préjugés, à l'inexpérience de sa jeune nièce par alliance, la marquise Victor d'Aiglemont; mais la goutte et la joie étouffèrent madame de Listomère, au retour du duc d'Angoulême en 1814 (*la Femme de Trente ans*).

Livingston, à Paris, faubourg du Temple, posa, dans la fabrique de parfumerie de César Birotteau, la presse hydraulique destinée à extraire des noisettes la fameuse « huile comagène » (*César Birotteau*).

Lolotte, une des plus belles « marcheuses » de l'Opéra, fut, à Paris et sous la Restauration, la maîtresse de Jean-Jacques Rouget, qu'elle vit presque mourir dans ses bras, chez Florentine (*La Rabouilleuse*).

Lolotte. — *V.* Topinard (madame).

Longueville (De), famille noble et illustre, dont le dernier rejeton appartint à la dernière branche cadette et fut le duc de Rostein-Limbourg exécuté en 1793 (*Le Bal de Sceaux*).

Longueville, député sous Charles X; fils de procureur, fit indûment précéder son nom de la particule. — M. Longueville, intéressé dans la maison Palma, Werbrust et Cie, père d'Auguste, de Maximilien et de Clara, désirait la pairie pour lui-même et aurait voulu la fille d'un ministre pour son fils aîné, doté, à cet effet, de cinquante mille francs de rente (*Le Bal de Sceaux*).

Longueville (Auguste), fils du précédent, né dans les dernières années du XVIIIe siècle, doté de cinquante mille francs de rente; épousa probablement la fille d'un ministre, fut secrétaire d'ambassade, vit à Paris, pendant un congé, madame Émilie de Vandenesse, et lui confia le secret de la famille. — Mourut jeune, durant une mission chez les Russes (*Le Bal de Sceaux*).

Longueville (Maximilien), l'un des trois enfants de Longueville, se sacrifia pour ses frère et sœur, entra dans le commerce, logea rue du Sentier (qui n'était déjà plus rue du Gros-Chenet), fut attaché à un riche magasin de lingerie situé près de la rue de la Paix, adora Émilie de Fontaine, qui devint madame Charles de Vandenesse, d'une passion dont la réciprocité cessa quand la jeune fille apprit qu'il était simple commis de nouveautés. Cependant M. Longueville dut aux morts promptement arrivées de son père et de son frère la position de banquier, l'anoblissement, la pairie, et finalement devint le vicomte « Guiraudin de Longueville » (*Le Bal de Sceaux*).

Longueville (Clara), sœur et fille des précédents, née sans doute sous l'Empire, frêle, fraîche et fine jeune personne du temps de la Restauration, fut la compagne et la protégée de son frère aîné, Maximilien, futur vicomte Guiraudin, et se vit accueillir au pavillon des Planat de Baudry, situé dans la vallée de Sceaux, où elle fréquenta

la dernière héritière non encore mariée du comte de Fontaine (*Le Bal de Sceaux*).

Longuy fut des soulèvements de l'Ouest de la France, pendant la fin du XVIIIe siècle et durant les premières années du XIXe (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Lora (Léon de), né en 1806, d'une des plus nobles familles du Roussillon, Espagnole d'origine, fils assez pauvre du comte Fernand Didas y Lora et de Léonie de Lora, née Gazonal. — Frère cadet de don Juan de Lora, neveu de mademoiselle Urraca y Lora, il quitta de bonne heure son pays natal et sa famille restée, moins sa mère, longtemps au complet après son départ. — Jamais il ne s'informa des siens. Il vint à Paris, fut admis dans l'atelier du peintre Schinner et, sous le sobriquet de Mistigris, s'y rendit célèbre par sa verve et ses saillies. Dès 1820, il brillait ainsi, quittant peu Joseph Bridau, l'escortant chez le comte de Sérizy, à Presles, dans la vallée de l'Oise. Plus tard, Léon protégea son très sympathique, mais fort médiocre confrère, Pierre Grassou. Vers 1830, il devint célèbre. Arthez lui confia la décoration d'un château et Léon de Lora s'y révéla maître. Quelques années ensuite, il parcourait l'Italie avec Félicité des Touches et Claude Vignon. Présent au récit des infortunes domestiques des Bauvan, Lora sut finement analyser le caractère d'Honorine devant M. de l'Hostal. De toutes les fêtes comme de tous les mondes, Léon, à l'inauguration de l'une des installations de mademoiselle Brisetout, rue Chauchat, rencontra Bixiou, Étienne Lousteau, Stidmann, Vernisset. Il fréquenta les Hulot et leur entourage; appuyé de Joseph Bridau, il tira de Clichy W. Steinbock, le vit épouser Hortense et fut invité au second mariage de Valérie Marneffe. Il était alors le plus grand peintre de paysage et de marine existant, l'un des rois du bon mot, de la vie effrénée, le pendant de Bixiou. Fabien du Ronceret lui commandait l'ornementation d'un appartement de la rue Blanche. Riche, illustre, voisin, rue de Berlin, de Joseph Bridau et de Schinner, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, Léon reçut alors son cousin Palafox Gazonal et, flanqué de Bixiou, lui montra Ninette, Jenny Cadine, Marius, Ossian, Massol, Masson, Giraud, Vignon, Carabine, Rastignac, Dubourdieu, madame Nourrisson,

madame Fortaise (*Les Comédiens sans le savoir. — La Rabouilleuse. — Un Début dans la Vie. — Pierre Grassou. — Honorine. — La Cousine Bette. — Béatrix*).

Lora (Don Juan de), frère aîné du précédent, demeuré toute sa vie dans le Roussillon, pays natal, contesta ou nia l'illustration artistique de son cadet « le petit Léon » devant leur cousin Palafox Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*).

Loraux (L'abbé), né en 1752, doué, sous une enveloppe ingrate, de toutes les délicatesses de l'âme. — Confesseur des élèves du lycée Henri IV et d'Agathe Bridau, pendant vingt-deux ans vicaire de Saint-Sulpice à Paris et directeur, en 1818, de César Birotteau, il passa, dès 1819, curé des Blancs-Manteaux, paroisse du Marais. Il devint ainsi voisin d'Octave de Bauvan, chez lequel il plaça, vers 1824, M. de l'Hostal, son neveu et son fils adoptif. Loraux, qui ramena chez Bauvan la comtesse Honorine, l'eut comme pénitente et mourut en 1830, veillé par elle (*Un Début dans la Vie. — La Rabouilleuse. — César Birotteau. — Honorine*).

Lorrain, petit commerçant de Pen-Hoël au commencement du XIXe siècle, marié, eut un fils établi à son tour, le perdit et secourut la famille qu'il laissait, composée d'une enfant, Pierrette, et d'une veuve. — Lorrain se ruina complètement sur le tard, se réfugia dans un asile de la vieillesse nécessiteuse et confia Pierrette, devenue absolument orpheline, à de proches parents, les Rogron, de Provins. Lorrain mourut, lui-même, avant sa propre femme (*Pierrette*).

Lorrain (Madame), femme du précédent et grand'mère de Pierrette Lorrain, née vers 1757. — Elle vécut de la vie de son mari, lui ressembla d'ailleurs, connut, veuve et sur la fin de la Restauration, une aisance reparue, effet du retour de Collinet (de Nantes); courut alors, à Provins, reprendre sa petite-fille, la trouva mourante; retirée dans Paris, lui survécut peu et fit de Jacques Brigaut son héritier (*Pierrette*).

Lorrain, fils des précédents, Breton, capitaine dans la garde impériale, puis major dans la ligne, épousa la seconde fille de l'épi-

cier de Provins, Auffray, eut d'elle Pierrette et mourut sans fortune sur le champ de bataille, à Montereau, le 18 février 1814 (*Pierrette*).

Lorrain (Madame), femme du précédent et mère de Pierrette; née Auffray en 1793, sœur consanguine de la mère de Sylvie et de Denis Rogron (de Provins). — Dès 1814, veuve, pauvre et très jeune encore, elle se retira chez les Lorrain de Pen-Hoël, bourg du Marais vendéen, fut, dit-on, consolée par l'ex-major des armées catholiques, Brigaut, et ne survécut que trois ans au triste mariage de madame Néraud, veuve d'Auffray, aïeule maternelle de Pierrette (*Pierrette*).

Lorrain (Pierrette), fille des précédents, née au bourg de Pen-Hoël en 1813; orpheline de père à quatorze mois et de mère à six ans; adorable nature toute de délicatesse et de spontanéité. — Après une heureuse enfance passée auprès de ses excellents grands-parents maternels et d'un camarade, Jacques Brigaut, elle fut envoyée chez des cousins germains maternels, de Provins, les riches Rogron, qui devinrent ses tyrans inconscients. Pierrette mourut le mardi de Pâques de mars 1828, des suites d'une maladie causée par les brutalités de sa cousine Sylvie Rogron, qui en était venue à lui porter une jalousie féroce. — Une action judiciaire contre ses bourreaux suivit l'événement, et, malgré les efforts de la vieille madame Lorrain, de Jacques Brigaut, de Martener, de Desplein et de Bianchon, échoua devant l'influence adroite de Vinet (*Pierrette*).

Louchard, le plus habile des gardes du commerce de Paris; chargé par Frédéric de Nucingen de rechercher Esther van Gobseck qui lui échappait; en relations avec maître Fraisier (*Splendeurs et Misères des courtisanes. — Le Cousin Pons*).

Louchard (Madame), femme séparée du précédent et devenue lorette, connut madame Komorn de Godollo et, vers 1840, fournit sur elle des renseignements à Théodose de la Peyrade (*Les Petits Bourgeois*).

Loudon (Prince de), général de la cavalerie vendéenne, vivait au Mans durant la Terreur. — Il était frère d'une Verneuil guillotinée.

fut célèbre par « sa hardiesse et le martyre de son supplice » (*Les Chouans. — Modeste Mignon*).

Loudon (Prince Gaspard de), né en 1791, troisième fils et seul survivant des quatre enfants du duc de Verneuil, gros, commun, portant assez piteusement le nom du célèbre général de la cavalerie vendéenne, devint probablement le gendre de Desplein. Il assistait, en 1829, à une grande chasse normande avec les Hérouville, les Cadignan et les Mignon de la Bastie (*Modeste Mignon*).

Louis XVIII (Louis-Stanislas-Xavier), né à Versailles le 16 novembre 1754, mort le 16 septembre 1824, roi de France. — Il fut en relations politiques avec Alphonse de Montauran, Malin de Gondreville, et, quelque temps auparavant, sous le nom de comte de Lille, avec la baronne de la Chanterie. Il estimait comme policier Peyrade, qu'il protégea. Le roi Louis XVIII, ami du comte de Fontaine, prit pour secrétaire Félix de Vandenesse. Sa dernière maîtresse fut la comtesse Ferraud (*Les Chouans. — L'Envers de l'Histoire contemporaine. — Une Ténébreuse Affaire. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Le Bal de Sceaux. — Le Lys dans la vallée. — Le Colonel Chabert. — Les Employés*).

Louise, vers la fin du règne de Louis-Philippe, femme de chambre de madame W. Steinbock, à Paris, rue Louis-le-Grand, et courtisée par le cuisinier des Hulot d'Ervy, à l'époque où Agathe Piquetard, qui devait devenir la deuxième baronne Hulot, faisait partie de l'office (*La Cousine Bette*).

Lourdois, pendant l'Empire, riche maître peintre en bâtiments. — Durant la Restauration, entrepreneur pourvu de trente mille francs de rente; libéral d'opinion. Il se fit chèrement payer les travaux qu'il exécuta pour la fameuse décoration des appartements de César Birotteau, et, invité, ainsi que sa femme et sa fille, au grand bal du 17 décembre 1818, accueillit plus tard, un peu sèchement, le parfumeur après sa faillite (*La Maison du Chat qui pelote. — César Birotteau*).

Lousteau, subdélégué d'Issoudun et successivement l'intime et

l'ennemi du docteur Rouget, parce qu'il fut peut-être le père de mademoiselle Agathe Rouget, devenue madame Bridau. — Lousteau mourut en 1800 (*La Rabouilleuse*).

Lousteau (Étienne), fils du précédent, né à Sancerre en 1799, neveu de Maximilienne Hochon, née Lousteau, condisciple du professeur Bianchon. — Poussé par une sorte de vocation littéraire, il débarqua sans fortune à Paris vers 1819, s'essaya dans la poésie au début, fut le collaborateur de Victor Ducange pour un mélodrame représenté sur la scène de la Gaîté en 1821, prit la rédaction d'un petit journal de théâtre dont Andoche Finot était propriétaire. Il avait alors deux domiciles : un dans le quartier Latin, rue de La Harpe[1], au-dessus du café Servel ; un autre, situé rue de Bondy, chez Florine, sa maîtresse. Il devint parfois, mais faute de mieux, le convive de Flicoteaux avec Daniel d'Arthez et surtout avec Lucien de Rubempré, qu'il dressa, pilota, produisit devant Dauriat, dont enfin il facilita les premiers pas, non sans en éprouver plus tard des regrets. — Moyennant mille francs par mois, Lousteau débarrassa Philippe Bridau de sa femme Flore Bridau, en la jetant parmi les courtisanes. Il était à l'Opéra, le soir du bal masqué de l'année 1824, où Blondet, Bixiou, Rastignac, Jacques Collin, Châtelet, madame d'Espard surprirent Lucien de Rubempré avec Esther Gobseck. Lousteau écrivit des feuilletons, des petits romans, fit de la critique, collabora à diverses revues et à une gazette de Raoul Nathan, habita la rue des Martyrs et fut l'amant de madame Schontz. Il brigua quelque peu la députation à Sancerre, entretint une longue liaison avec Dinah de la Baudraye, faillit épouser madame Berthier, alors Félicie Cardot, eut des enfants de madame de la Baudraye et fit part en ces termes de la naissance de l'aîné : « Madame la baronne de la Baudraye est heureusement accouchée d'un fils ; M. Étienne Lousteau a l'honneur de vous en faire part. » Pendant cette liaison, Lousteau, pour une somme de cinq cents francs, livra à Fabien du Ronceret, qu'il fit ainsi décorer, un discours pour une exposition horticole. Il apparut chez mademoiselle Brisetout, rue Chauchat, à une pendaison de crémaillère ; réclama la fin ou la moralité du *Prince de la bohème*, de Dinah et de Na-

1. Voie aujourd'hui raccourcie.

than. L'existence de Lousteau se continua à peu près sans changement, quand madame de la Baudraye le quitta. Il entendit maître Desroches raconter un exploit de Cérizet, vit madame Marneffe épouser Crevel, dirigea *l'Écho de la Bièvre* et partagea la gestion d'un théâtre avec le vaudevilliste Ridal (*Illusions perdues. — La Rabouilleuse. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Une Fille d'Ève. — Béatrix. — La Muse du Département. — La Cousine Bette. — Un Prince de la bohème. — Un Homme d'affaires. — Les Petits Bourgeois. — Les Comédiens sans le savoir*).

Lousteau-Prangin, parent éloigné des précédents. — Vers 1822, juge au tribunal d'Issoudun; père d'un fils, ami de Maxence Gilet et probablement chevalier de la Désœuvrance (*La Rabouilleuse*).

Lovelace, nom de deux personnages fictifs et réels tout ensemble de *l'Ambitieux par Amour*, nouvelle autobiographique d'Albert Savarus publiée sous Louis-Philippe dans *la Revue de l'Est* (*Albert Savarus*).

Lucas fut longtemps au service des Estorade (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Député d'Arcis*).

Luigia, jeune et belle Romaine des faubourgs, femme de Benedetto, qui prétendait la vendre. — Elle voulut se tuer avec lui et fut seule sauvée. Charles de Sallenauve (Dorlange) la protégea, la recueillit quand elle devint veuve, et en fit sa gouvernante à Paris, vers 1839. Luigia quitta bientôt son bienfaiteur, la médisance pouvant s'attaquer à leur innocente situation réciproque. Née musicienne, douée d'une voix splendide, elle embrassa la carrière lyrique, après un essai dans l'église Saint-Sulpice. D'abord applaudie chaudement chez Rastignac, au ministère des travaux publics, elle devint le premier sujet acclamé du Théâtre-Italien de Londres, se vit courtisée par lord Barimore, le marquis de Ronquerolles, Eugène de Rastignac, le duc d'Almada, qui l'adopta et qui lui laissa son titre et sa fortune, et enfin par le prince souverain d'un petit État d'Italie qu'elle épousa morganatiquement sur la fin de 1845 (*le Député d'Arcis. — La Famille Beauvisage. — Le Comte de Sallenauve*).

Lupeaulx (Clément Chardin des), administrateur et homme politique, né vers 1785, tenait de son père, anobli sous Louis XV, des armes où figuraient « un loup ravissant de sable emportant un agneau de gueules » avec cette devise : *En lupus in historia.* — Homme fin et ambitieux, prêt à toutes les entremises même les plus compromettantes, Clément des Lupeaulx sut se rendre utile à Louis XVIII dans des circonstances délicates. Plusieurs membres influents de l'aristocratie revenue lui confièrent des affaires embarrassées ou litigieuses. Il servit ainsi d'intermédiaire entre le duc de Navarreins et Polydore Milaud de la Baudraye et devint une sorte de puissance qu'Annette sembla craindre pour Charles Grandet. Il cumula fonctions et grades : fut maître des requêtes au conseil d'État, secrétaire général du ministère des finances, colonel dans la garde nationale, commissaire du gouvernement près d'une Société anonyme. Pourvu encore d'une inspection dans la maison du roi, il était, de plus, chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur. Effronté voltairien, mais allant à la messe, Bertrand toujours à la recherche d'un Raton, égoïste et vain, libertin et gourmand, cet homme d'esprit, très répandu dans tous les mondes, sorte de « femme de ménage » du ministre, mena de front jusqu'en 1825 le plaisir et le souci, les essais de fortune politique et les conquêtes galantes. On lui connut pour maîtresses Esther van Gobseck, Flavie Colleville ; peut-être même la marquise d'Espard. On le vit au bal de l'Opéra, où reparut Lucien de Rubempré, dans l'hiver de 1824. La fin de cette année modifia l'existence du secrétaire général. Criblé de dettes, au pouvoir de Gobseck, Bidault, Mitral, il fut contraint de donner l'une des divisions du Trésor à Isidore Baudoyer, malgré des intérêts de cœur qui le rapprochaient du ménage Rabourdin et gagna successivement à ce jeu la couronne de comte et la députation. Il ambitionnait encore la pairie, le titre de gentilhomme de la chambre du roi, une place à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et la croix de commandeur. Ami du vicomte Savinien de Portenduère, il l'adressa, dans un jour de détresse, aux usuriers de sa connaissance qui n'écorchèrent pas trop le jeune homme. Dans l'année 1839, M. des Lupeaulx, largement quinquagénaire mais toujours empressé auprès des femmes, courtisait la seconde madame Matifat (*La Muse du Département. — Eugénie Grandet. — La Rabouilleuse. — Illu-*

sions perdues. — Les Employés. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Ursule Mirouet. — La Dernière Incarnation de Vautrin. — Le Comte de Sallenauve).

Lupeaulx (Des), neveu du précédent et, grâce à lui, nommé, en 1821, sous-préfet de la Ville-aux-Fayes (Bourgogne), dans le département qu'administrèrent successivement Martial de la Roche-Hugon et Castéran. — Gendre probable de Gaubertin, épousant les intérêts de sa future famille, M. des Lupeaulx dégoûta des Aigues Montcornet, leur propriétaire (*Les Paysans*).

Lupin, né en 1778, fils du dernier intendant de la maison de Soulanges en Bourgogne; régisseur à son tour du domaine; notaire et adjoint du maire de la ville de Soulanges. — Bien que marié, ayant de la famille, M. Lupin, suffisamment conservé, brillait encore, vers 1823, dans le salon de madame Soudry, où il était fameux pour sa voix de haute-contre et ses prétentions galantes, justifiées par deux liaisons avec des femmes de la bourgeoisie, madame Sarcus, femme de Sarcus le Riche, et Euphémie Plissoud (*Les Paysans*).

Lupin (Madame), femme du précédent, dite « Bébelle ». — Fille unique d'un marchand de sel que la Révolution enrichit, aima platoniquement le premier clerc Bonnac. Madame Lupin était grasse, mal faite, fort commune, très peu intelligente. Aussi Lupin et le salon Soudry la négligèrent-ils (*Les Paysans*).

Lupin (Amaury), fils unique des précédents, peut-être l'amant d'Adeline Sarcus devenue madame Adolphe Sibilet, fut sur le point d'épouser l'une des filles de Gaubertin, celle que rechercha et obtint sans doute M. des Lupeaulx. — Entre cette liaison et ces visées matrimoniales, Amaury Lupin fut envoyé à Paris par ordre paternel, afin d'y étudier le notariat chez maître Crottat, y eut pour camarade, comme clerc, Georges Marest; fit avec lui des folies et des dettes (1822). Amaury l'accompagna jusqu'au *Lion d'argent*, rue d'Enghien du faubourg Saint-Denis, quand Marest prit la voiture de Pierrotin, qui desservait l'Isle-Adam : ils rencontrèrent Oscar Husson, dont ils se moquèrent. — L'année suivante, Amaury Lupin regagna Souanges en Bourgogne (*Les Paysans*. — *Un Début dans la vie*).

M

Machillot (Madame) tenait, en 1838, à Paris, dans le quartier Notre-Dame-des-Champs, une modeste table d'hôte que Godefroid se proposait de fréquenter; car l'établissement avoisinait le domicile de Bourlac (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Macumer (Felipe Hénarez, baron de), Espagnol d'origine maure, sur qui Talleyrand fournit maints renseignements, avait droit aux titres ou désignations que voici : Hénarez, des ducs de Soria, baron de Macumer. Jamais il ne les porta complets; car toute sa jeunesse fut une succession de dévouements, de sacrifices et de malheurs injustement éprouvés. Macumer, l'un des auteurs de la Révolution espagnole de 1823, la vit tourner contre lui : Ferdinand VII, rétabli sur le trône, le subit comme ministre constitutionnel, sans lui pardonner de l'avoir été. La confiscation et l'exil atteignirent Felipe, qui vint se réfugier à Paris, où il se logea pauvrement rue Hillerin-Bertin[1] et s'improvisa maître d'espagnol pour ne pas mourir de faim, malgré sa baronnie de Sardaigne, ses fiefs magnifiques et son palais à Sassari. Le cœur de Macumer souffrait également : il adorait, sans retour, une femme qu'aimait son propre frère; cette inclination étant réciproque, il se dépouilla et fit leur bonheur à tous deux.

1. Partie de la rue Bellechasse actuelle allant de la rue de Grenelle à la rue de Varenne.

Devenu, sous le simple nom de Hénarez, professeur d'Armande-Marie-Louise de Chaulieu, Macumer s'éprit de son élève et en fut aimé. Il l'épousa (mars 1825). Alternativement, le baron habita ou posséda : Chantepleurs, château nivernais; un hôtel, rue du Bac, et la Crampade, résidence provençale de Louis de l'Estorade. La folle jalousie tracassière de madame de Macumer empoisonna la vie, ruina la santé de Felipe, idolâtré en dépit d'une laideur caractérisée : il mourut en 1829 (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Macumer (Baronne de). — *V.* Gaston (madame Marie).

Madeleine, surnom significatif de Théodore Calvi (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Madeleine, prénom porté dans la domesticité par Vivet (Madeleine) (*La Dernière Incarnation de Vautrin. — Le Cousin Pons*).

Madou (Angélique), grosse femme prompte, « populacière » et, bien qu'ignorante, fort habile en son commerce de fruits secs. — Elle habitait, au commencement de la Restauration, à Paris, la rue Perrin-Gasselin[1], où elle était pourtant la proie de l'usurier Bidault (Gigonnet). Angélique Madou maltraita tout d'abord César Birotteau, quand il ne put remplir des engagements pris; mais elle le félicita plus tard, lorsque, réhabilité, le parfumeur la désintéressa complètement. Angélique Madou avait alors un petit filleul et semblait s'en préoccuper quelquefois (*César Birotteau*).

Madou (Joséphine) continuait, de mère en fille, le commerce des fruits secs, à Paris, dans le quartier des Halles. — Plus encore que la précédente — vingt ans ultérieurement, — elle devint la proie des usuriers Cérizet, Samanon, Chaboisseau. Joséphine Madou avait un filleul, Charles de Sallenauve, sur qui veillèrent concurremment Jacques Bricheteau, madame Tancrède, Victorine et la seconde femme de Matifat (*Le Comte de Sallenauve*).

Magalhens, au commencement du XIXe siècle, famille notable de

1. Cette rue, qui était située près de la rue de la Lingerie, a disparu.

Douai, dont Perquin recherchait la fréquentation (*La Recherche de l'absolu*).

Magnan (Prosper), de Beauvais; fils de veuve; médecin sous-aide-major; exécuté en 1799, à Andernach, sur les bords du Rhin, comme auteur d'un double crime (vol, assassinat), dont il n'était pas coupable, malgré toutes les apparences, et qu'avait commis son camarade Jean-Frédéric Taillefer, resté impuni (*L'Auberge rouge*).

Magnan (Madame), mère du précédent, habitait Beauvais, où elle mourut peu de temps après son fils, et avant l'arrivée de Hermann, chargé d'une lettre de Prosper (*L'Auberge rouge*).

Mahoudeau (Madame), troublait, en 1840, avec madame Cardinal, son amie, une des représentations de Bobino, petit théâtre situé près du Luxembourg, où jouait Olympe Cardinal, reconnue par sa mère dans la « jeune première » (*Les Petits Bourgeois*).

Magus (Élie), Israélite flamand, d'origine hollando-belge, né en 1770. — Elle habita Bordeaux et Paris alternativement; y négocia les objets de prix, tableaux, diamants, curiosités. Par lui, madame Luigi Porta, née Ginevra di Piombo, obtint, d'un marchand d'estampes, une entreprise de coloriage. Madame Évangélista le chargea d'estimer ses bijoux. Il commanda une copie de Rubens à Joseph Bridau, des sujets flamands à Pierre Grassou, les revendit pour des Rembrandt ou des Téniers authentiques à Vervelle; négocia le mariage du peintre avec la fille du fabricant de bouchons. Fort riche, retiré des affaires depuis 1835, ayant quitté son installation du boulevard Bonne-Nouvelle pour occuper un vieil hôtel de la Chaussée des Minimes[1] avec ses trésors et sa fille Noémi, gardés par Abramko, Élie Magus vivait encore vers 1845 et venait d'acquérir, quelque peu malhonnêtement, plusieurs toiles superbes sorties de la collection de Sylvain Pons (*La Vendetta. — Le Contrat de mariage. — La Rabouilleuse. — Pierre Grassou. — Le Cousin Pons*).

Mahuchet (Madame), au XIXe siècle, à Paris, cordonnière pour femmes; « personne assez mal embouchée », au dire de madame

1. Aujourd'hui, rue de Béarn.

Nourrisson ; mère de sept enfants. — Après avoir en vain réclamé d'une comtesse cent francs qui lui étaient dus, elle imagina, un soir que sa débitrice donnait un grand dîner, d'emporter, comme gage, l'argenterie étalée ; mais elle rendit promptement les couverts pris ; car ils étaient en maillechort (*Les Comédiens sans le savoir*).

Malaga, surnom de Marguerite Turquet.

Malassis (Jeanne), sur la fin de la Restauration, servante de campagne chez Pingret, vieux et riche paysan avare, de la banlieue de Limoges. — Mortellement frappée en accourant au secours de son maître, pillé et assassiné, elle fut la seconde victime de J.-F. Tascheron (*Le Curé de Village*).

Malfatti, médecin de Venise ; en 1820, appelé en consultation, avec un de ses confrères de France, pour examiner le duc Cataneo (*Massimilla Doni*).

Malin. — *V.* Gondreville.

Mallet, gendarme du département de l'Orne en 1809. — Chargé de découvrir et d'arrêter madame Bryond des Minières, il la laissa fuir, de complicité avec son camarade Ratel, qui devait, au contraire, le seconder ; emprisonné pour le fait, Mallet fut déclaré, par Bourlac, passible de la peine capitale et exécuté la même année (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Malvaut (Jenny). — *V.* Derville (madame).

Mancini (De), Italien blond, efféminé, dont la Marana devint follement éprise et dont elle eut une fille, Juana-Pepita-Maria de Mancini, devenue madame Diard (*Les Marana*).

Mancini (Juana-Pepita-Maria de). — *V.* Diard (madame).

Manerville (De), né en 1731 ; gentilhomme normand à qui le gouverneur de la Guyenne, Richelieu, fit épouser une des plus riches héritières de Bordeaux. — Il acheta la charge de major des gardes de la porte, sur la fin du règne de Louis XV ; eut, de sa femme, un

fils, Paul, élevé durement ; émigra, la Révolution venue ; gagna la Martinique, mais conserva ses biens, Lanstrac, etc., etc., grâce à maître Mathias, alors premier clerc de notaire. Veuf depuis 1810, Manerville mourut vers 1813 (*Le Contrat de mariage*).

Manerville (Paul-François-Joseph, comte de), fils du précédent, né en 1794, fit ses études au collège de Vendôme ; les termina sur la fin de 1810, date de la mort de sa mère. — Il passa trois années à Bordeaux avec son père, devenu despote et avare; orphelin, hérita d'une grosse fortune (château de Lanstrac, en Gironde ; hôtel à Paris, rue de la Pépinière); parcourut six ans l'Europe, comme diplomate ; passa l'époque de ses congés à Paris; y fréquenta Henri de Marsay, amoureux de Paquita Valdès; y subit les moqueries de madame Charles de Vandenesse (alors Émilie de Fontaine); y rencontra peut-être Lucien de Rubempré, et, dans l'hiver de 1821, revint à Bordeaux où il brilla : Paul de Manerville reçut le surnom caractéristique de « la fleur des pois ». Malgré les bons conseils de ses deux amis dévoués, maître Mathias et Marsay, il demanda, par l'entremise de sa grand'-tante, madame de Maulincour, la main de Natalie Évangélista et l'obtint ; après cinq ans de mariage, il se sépara de sa femme, corps et biens, et s'embarqua pour Calcutta, sous le nom de Camille, l'un des prénoms de sa mère (*Histoire des Treize : la Fille aux yeux d'or. — Le Bal de Sceaux. — Illusions perdues. — Le Contrat de mariage*).

Manerville (Comtesse Paul de), femme du précédent, née mademoiselle Natalie Évangélista, par sa famille descendante indirecte du duc d'Albe, alliée encore par elle aux Claes. — Gâtée comme jeune fille, nature sèchement dominatrice, elle dépouilla son mari, mais ne s'appauvrit pas, et brilla aussi bien à Paris qu'à Bordeaux. Devenue la maîtresse de Félix de Vandenesse, elle accueillit mal la dédicace d'un récit où il exaltait madame de Mortsauf et, plus tard, de concert avec lady Dudley, mesdames d'Espard, Charles de Vandenesse, de Listomère, tenta de perdre, au profit de Raoul Nathan, la comtesse Félix de Vandenesse, récemment mariée. (*Le Contrat de mariage. — Le Lys dans la Vallée. — Une Fille d'Ève*).

Manette, sous la Restauration, à Clochegourde, en Touraine,

femme de charge de la comtesse de Mortsauf, la suppléait, seule, auprès de ses jeunes maîtres, Madeleine et Jacques de Mortsauf (*Le Lys dans la Vallée*).

Manon. — *V.* Godard (Manon).

Manon-la-Blonde, pendant les dernières années de la Restauration, fille publique de Paris, tomba follement amoureuse de Théodore Calvi, devint la recéleuse d'un vol, compliqué d'assassinat, commis par le compagnon de Jacques Collin, et put être ainsi la cause indirecte ou involontaire de l'arrestation du Corse (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Manseau (Le père), aubergiste aux Échelles, bourg savoisien, accueillit la Fosseuse, réduite à la mendicité, et logea dans une grange cette malheureuse, future protégée du docteur Benassis. (*Le Médecin de campagne*).

Marana (La), née en 1772, la dernière d'une longue série de filles galantes portant le même nom ; descendante naturelle des Hérouville. — On lui connut plus d'un amant de marque : Mancini, le duc de Lina, un roi de Naples ; elle brilla dans Venise, dans Milan et dans Naples. Elle eut de Mancini une enfant qu'il reconnut, Juana-Pepita-Maria ; la fit pieusement élever par les Lagounia, ses obligés ; vint la chercher à Tarragone en Espagne (1808) ; la surprit enfermée avec Montefiore ; dédaigna de se venger de lui ; accepta, pour mari de la jeune fille, F. Diard, qui s'était proposé. Vers 1823, au moment de mourir à l'hospice de Bordeaux, la Marana revit sa fille, demeurée vertueuse, mais restée malheureuse (*L'Enfant maudit. — Les Marana*).

Marcas (Zéphirin), né vers 1803, Breton, d'une famille de Vitré, de parents d'une fortune très médiocre et qu'il soutint ; élevé gratuitement au séminaire ; sans vocation pour la prêtrise. — Débarqué à Paris, fort léger d'argent, pendant l'année 1823 ou 1824, Z. Marcas fit son droit chez un avoué dont il devint premier clerc ; il étudia ensuite les hommes et les choses dans cinq capitales, Londres, Berlin, Vienne, Pétersbourg, Constantinople ; fut, cinq ans, journaliste ; ren-

dit ainsi compte des « Chambres ». Il fréquenta R. de la Palférine; auprès des femmes, il dut être de la race des passionnés-timides Tête de lion, organe magnifique, orateur valant Berryer, dépassant M. Thiers, Marcas fit longtemps une capacité politique d'un député passé ministre; mais, convaincu de sa déloyauté, il le renversa, puis le restaura, pour peu de temps; rentra dans la polémique; vit mourir les gazettes où sa haute critique militante sut briller; vécut, misérable, sur un budget quotidien de trente sous produit par des écritures pour le Palais. Marcas habitait alors le grenier d'un hôtel garni de la rue Corneille (1836). Son ingrat obligé, de nouveau ministre, le chercha de nouveau. Sans le cordial empressement de jeunes voisins, Rabourdin, Juste, qui fournirent des vêtements convenables et l'habillèrent aux frais d'Humann, Marcas aurait refusé la rentrée qu'on lui offrait. Son retour dura peu. La troisième chute du gouvernant précipita celle de Marcas; revenu rue Corneille, il fut pris d'une fièvre nerveuse : le mal s'aggrava et emporta ce génie méconnu. Z. Marcas fut enterré dans la fosse commune, au cimetière Montparnasse, en janvier 1838 (*Un Prince de la bohème. — Z. Marcas*).

Marcelin était avoué d'Arcis-sur-Aube, durant la période électorale ouverte en avril 1839, dans l'arrondissement représenté jusqu'à cette date par François Keller (*Le Député d'Arcis*).

Marchand (Victor), fils d'un épicier de Paris, chef de bataillon d'infanterie pendant la campagne de 1808, amoureux et obligé de Clara Léganès, essaya vainement d'épouser cette fille de la noblesse espagnole, qui préféra subir la plus horrible des morts : la décapitation, de la main de Juanito Léganès, son frère (*El Verdugo*).

Marche-à-terre. — *V.* Leroi (Pierre).

Marcillac (Madame de). — Grâce à des connaissances qu'elle avait gardées de l'ancienne cour et à sa parenté avec les Rastignac dont elle était, vers 1819, la modeste commensale, elle sut introduire, chez leur brillante cousine, Claire de Beauséant, le chevalier de Rastignac, son petit-neveu, pour qui elle avait un faible (*Le Père Goriot*).

Marcosini (Comte Andréa), né en 1807, à Milan; bien qu'aristocrate, réfugié dans Paris comme libéral, mais temporairement; poète, beau et riche; mena légèrement la vie d'exil, vers 1834. On le vit accueilli par mesdames d'Espard et Paul de Manerville. Rue Froidmanteau, il poursuivit Marianna Gambara; à la table d'hôte de l'Italien Giardini, il disserta musique et parla de *Robert le Diable*. Cinq ans, il eut pour maîtresse la femme de Paolo Gambara; puis l'abandonna pour épouser une danseuse en Italie (*Gambara*).

Maréchal, sous la Restauration, avoué à la Ville-aux-Fayes, en Bourgogne, conseil de Montcornet, contribua, par sa recommandation, à faire nommer, vers 1817, Sibilet régisseur des Aigues (*Les Paysans*).

Mareschal dirigeait les études au collège de Vendôme, en 1811, quand Louis Lambert devint un des élèves de cette maison d'enseignement (*Louis Lambert*).

Marest (Frédéric), né vers 1802, fils de la veuve d'un riche marchand de bois, cousin de Georges Marest, clerc d'un avoué de Paris (novembre 1825), amant de Florentine Cabirolle qu'entretenait Cardot, connut chez maître Desroches Oscar Husson et le mena, rue de Vendôme, à une fête donnée par mademoiselle Cabirolle, où son camarade se compromit sottement (*Un Début dans la vie*). Frédéric Marest, passé, en 1838, juge d'instruction du parquet parisien, dut interroger Auguste de Mergi pour un vol commis au préjudice du docteur Halpersohn (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). L'année suivante, procureur du roi à Arcis-sur-Aube[1], Frédéric Marest, célibataire alourdi, rencontra les fils Martener, Goulard, Michu, Vinet; rechercha les familles Beauvisage et Mollot (*Le Député d'Arcis*).

Marest (Georges), cousin du précédent et dont le père fut, à Paris, chef d'une grande maison de quincaillerie de la rue Saint-Martin. — Il se trouvait, en 1822, le deuxième clerc de maître A. Crottat, notaire parisien. Il eut alors pour compagnon d'études et de plaisirs Amaury Lupin. Vers le même temps, la vanité de Marest se

1. Cette ville possédait une promenade, l'Avenue des Soupirs, où, en 1839, se réunissait fréquemment la colonie des fonctionnaires.

donna sottement carrière dans la voiture de Pierrotin, qui faisait le service de la vallée de l'Oise; il mystifia Husson, amusa Bridau et Lora, importuna le comte de Sérizy. Trois ans plus tard, Georges Marest était devenu le maître clerc de Léopold Hannequin; mais il perdit en débauches une fortune du chiffre de trente mille francs de rente et finit simple courtier d'assurances (*Les Paysans. — Un Début dans la vie*).

Margaritis, d'origine italienne, fixé à Vouvray, en 1831, vieil homme dérangé d'esprit, tenait les propos les plus incohérents et pouvait se prétendre viticulteur. — Il fut amené par Vernier à mystifier Gaudissart pendant une tournée commerciale de l'illustre voyageur (*L'Illustre Gaudissart*).

Margaritis (Madame), femme du fou Margaritis. — Elle le gardait auprès d'elle par économie, et dédommagea Gaudissart mystifié (*L'Illustre Gaudissart*).

Marguerite, née en 1762, appelée ordinairement Gritte, servait, en 1822, les vieux Hochon, d'Issoudun (*La Rabouilleuse*[1]).

Marguerite, bonne chez Johann Fischer (*La Cousine Bette*).

Margueron, opulent bourgeois de Beaumont-sur-Oise, sous Louis XVIII, désirait pour son fils, percepteur, la recette particulière de cette ville, où il possédait une ferme qui dépendait du Presles de Sérizy et qu'il avait louée à Léger (*Un Début dans la vie*).

Marialva (Doña Concha), duègne attachée à la personne de Paquita Valdès (*Histoire des Treize : la Fille aux yeux d'or*).

Marianne, servante de Sophie Gamard, pendant la Restauration, à Tours (*Le Curé de Tours*).

Marianne, vers octobre 1803, dans l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, à Cinq-Cygne, en même temps que Gaucher, domestique de Michu. — Elle servit son maître avec discrétion et fidélité (*Une Ténébreuse Affaire*).

1. *Un Ménage de Garçon*, dans toutes les anciennes éditions de *la Comédie Humaine*.

Mariast, propriétaire, à Paris, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, 22, eut MM. d'Espard pour locataires, pendant presque toute la durée de la Restauration (*L'Interdiction*).

Marie-Jeanne, servante d'Angélique Madou, à Paris, en 1818 (*César Birotteau*[1]).

Marie des Anges (La mère), née en 1762, tante de Jacques Bricheteau, supérieure des Dames Ursulines d'Arcis-sur-Aube, préservée de l'échafaud par Danton, fit célébrer, le 5 avril de chaque année, une messe anniversaire à l'intention de son neveu et, sous Louis-Philippe, protégea un descendant du célèbre révolutionnaire, Charles de Sallenauve, nommé député de l'arrondissement par son influence (*Le Député d'Arcis*).

Mariette, le nom chorégraphique ou galant de Marie Godeschal.

Mariette, née en 1798, depuis 1817 au service des Watteville (de Besançon), fut, sous Louis-Philippe, malgré son horrible laideur, mais à cause de ses économies, courtisée par Jérôme, domestique d'Albert Savarus. — Mademoiselle de Watteville, éprise de l'avocat, exploitait Mariette et Jérôme au profit de son amour (*Albert Savarus*).

Mariette, vers 1816, cuisinière de mademoiselle Cormon (d'Alençon); quelquefois conseillée par M. du Ronceret; simple fille de cuisine dans le même service, quand sa maîtresse devint madame du Bousquier (*La Vieille fille*).

Mariette fut au service de la Fosseuse, vers la fin de la Restauration, dans le village dont Benassis était le maire (*Le Médecin de campagne*).

Mariette, en 1841, à Paris, dans la rue Plumet, cuisinière d'Adeline Hulot alors presque dénuée de tout (*La Cousine Bette*).

Marigny (Duchesse de), recherchée dans le faubourg Saint-Ger-

1. Abréviation du titre qui, dans l'édition définitive de *la Comédie Humaine*, est : *Histoire de la Grandeur et de la Décadence de César Birotteau*.

main; liée avec les Navarreins et les Grandlieu; femme de conseil et d'expérience; vrai chef de sa maison; décédée vers 1819 (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Marigny[1] (De), fils de la précédente, agréable écervelé, s'amouracha de madame Keller, bourgeoise de la Chaussée-d'Antin (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Marin (Le père), en 1836, vieil ouvrier parisien à qui l'abbé de Vèze refusait de s'intéresser (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Marin, en 1839, à Cinq-Cygne, dans l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, premier valet de chambre de Georges de Maufrigneuse et protecteur d'Anicette (*Le Député d'Arcis*).

Marion, d'Arcis, petit-fils d'un intendant de la maison de Simeuse; beau-frère de madame Marion, née Giguet. — Il jouit de la confiance de Malin, acquit pour lui la terre de Gondreville et devint avocat dans l'Aube; puis président d'une cour impériale (*Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis*).

Marion, frère du précédent et beau-frère du colonel Giguet, dont il épousa la sœur, devint, avec Sibuelle, par l'influence de Malin, co-receveur général de l'Aube (*Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis*).

Marion (Madame), femme du précédent, sœur du colonel Giguet. — Elle fut en relations avec Malin de Gondreville, survécut à son mari, abandonna Troyes et, revenue dans son pays natal (Arcis), eut un salon très fréquenté. Sous Louis-Philippe, madame Marion usa de son crédit en faveur de Simon Giguet, fils du colonel (*Une Ténébreuse Affaire — Le Député d'Arcis*).

Marion. — *V.* Kolb (madame).

Mariotte, Bretonne, née vers 1791, sous Louis-Philippe, servait, avec Gasselin, chez la famille du Guénic, à Guérande (*Béatrix*).

1. Dans les siècles derniers, des Marigny eurent, avant les Verneuil, Rosembray, domaine où une grande chasse réunit, en 1829, Cadignan, Chaulieu, Canalis, Mignon, etc., etc.

Mariotte, d'Auxerre; compétiteur du puissant Gaubertin dans l'adjudication des forêts du département de la Bourgogne où se trouvaient les Aigues, la grande propriété de Montcornet (*Les Paysans*).

Mariotte (Madame), d'Auxerre, mère du précédent, eut à son service, en 1823, mademoiselle Courtecuisse (*Les Paysans*).

Marius, surnom, devenu héréditaire, d'un Toulousain, établi coiffeur à Paris, au commencement du XIXe siècle, et ainsi baptisé par le chevalier de Parny, l'un des clients de la maison: il transmit ce nom de Marius, comme une propriété quasi perpétuelle, à ses successeurs (*Les Comédiens sans le savoir*).

Marivault (De), riche et médiocre littérateur, signa un ouvrage écrit par M. de Valentin fils (*La Peau de chagrin*).

Marmus (Madame), femme d'un savant, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut. — Elle habitait avec lui, à Paris, la rue Duguay-Trouin et fréquentait Zélie Minard, vers 1840 (*Les Petits Bourgeois*).

Marmus, mari de la précédente et célèbre par ses distractions (*Les Petits Bourgeois*).

Marneffe (Jean-Paul-Stanislas), né en 1794, employé au ministère de la guerre. — Simple commis à douze cents francs, il épousa, vers 1833, mademoiselle Valérie Fortin. « Corrompu comme un bagne », il quitta, par la protection du baron Hulot, amant de sa femme, la rue du Doyenné pour s'installer avec luxe au faubourg Saint-Germain et successivement passa premier commis, sous-chef, puis chef de bureau, chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. — Jean-Paul-Stanislas Marneffe, pourri au physique comme au moral, mourut en mai 1842 (*La Cousine Bette*).

Marneffe[1] (Madame). — *V.* Crevel (madame Célestin).

1. En 1849, à Paris, Clairville transportait, modifiés, sur la scène du Gymnase Dramatique, les épisodes de la vie de madame Marneffe, sous le double titre suivant : *Madame Marneffe* ou *le Père prodigue* (drame-vaudeville, cinq actes).

Marneffe (Stanislas), fils légal des deux précédents; scrofuleux; assez négligé de ses parents (*La Cousine Bette*).

Marolles (L'abbé de), vieux prêtre de la fin du XVIIIe siècle, échappé au massacre du couvent des Carmes[1] en septembre 1792, et, caché à Paris, dans le haut du faubourg Saint-Martin, près de la route d'Allemagne. — Il protégeait alors deux religieuses également compromises, sœur Marthe et sœur Agathe. Le 22 janvier 1793 et le 21 janvier 1794, l'abbé de Marolles dit, devant elles, des messes pour le repos de l'âme de Louis XVI, et sur la prière de l'exécuteur du « roi martyr », présent aussi, mais dont il n'apprit l'identité que le 25 janvier 1794, d'après un renseignement fourni au coin de la rue des Frondeurs[2], par le citoyen Ragon (*Un Épisode sous la Terreur*).

Maronis (L'abbé de), prêtre plein de génie, qui, sous la tiare, aurait été un Borgia. Il fut le précepteur d'Henri de Marsay et l'éleva dans un scepticisme complet, à une époque où les églises étaient fermées. L'abbé de Maronis mourut évêque, en 1812 (*Histoire des Treize : la Fille aux yeux d'or*).

Marron, sous la Restauration, médecin de Marsac, en Charente; neveu du curé Marron. — Il maria sa fille au pharmacien Postel, d'Angoulême, et fréquenta les David Séchard (*Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Marron, curé de Marsac, en Charente, sous la Restauration; vieil oncle à succession du précédent (*Illusions perdues*).

Marsay (De) vieux gentilhomme plein de vices. — Marié par lord Dudley, dont il épousa l'une des maîtresses et reconnut le fils, Henri, moyennant cent mille francs de rente viagère, promptement dévorés dans les mauvais lieux, il confia l'enfant à sa vieille sœur, mademoiselle de Marsay et mourut, comme il avait vécu, loin de sa femme (*Histoire des Treize : la Fille aux yeux d'or*).

Marsay (Madame de). — V. Vordac (marquise de).

1. Rue de Vaugirard; aujourd'hui simple chapelle.
2. Voie disparue. Elle était située près des rues de l'Échelle, des Moineaux et Saint-Honoré.

Marsay (Mademoiselle de), belle-sœur et sœur des précédents, prit soin de leur fils Henri et sut se faire suffisamment pleurer par lui, quand elle mourut, assez âgée (*Histoire des Treize* : *la Fille aux yeux d'or*).

Marsay (Henri de), né entre 1792 et 1796, fils de lord Dudley et de la célèbre marquise de Vordac, mariée en premières noces à Marsay, qui reconnut l'enfant et en devint ainsi le père légal. — Le jeune Henri fut élevé par mademoiselle de Marsay et par l'abbé de Maronis; il fréquentait, dès 1815, Paul de Manerville et faisait déjà partie des Treize[1], tout-puissants, avec Bourignard, Montriveau, Ronquerolles; il découvrait alors, rue Saint-Lazare, une fille de Lesbosen, Paquita Valdès, dont il voulait faire sa maîtresse, et rencontrait en même temps pour la première fois sa propre sœur naturelle, madame de San-Réal, dont il était le rival auprès de Paquita. Marsay avait d'abord été l'amant de la duchesse Charlotte, puis d'Arabelle Dudley, dont les enfants étaient son portrait. On lui connut aussi d'intimes relations avec Delphine de Nucingen, rompues dans le courant de l'année 1819, et avec Diane de Cadignan. En sa qualité de membre des Treize, Henri fit partie de l'équipée de Montriveau, enlevant des Carmélites Antoinette de Langeais. Il acheta Coralie pour soixante mille francs. Toute sa vie, sous la Restauration, se passa près des jeunes gens ou des femmes: compagnon et conseiller de Victurnien d'Esgrignon, de Savinien de Portenduère et surtout de Paul de Manerville, qu'il essaya vainement de piloter après un mauvais mariage et auquel il annonçait, comme possible, sa propre union, Marsay protégea Lucien de Rubempré et, avec Rastignac, lui servit de témoin dans un duel contre Michel Chrestien. Les représentants féminins des familles Chaulieu et Fontaine redoutaient ou admiraient Henri de Marsay, que dédaignait le poète fêté, M. de Canalis. La révolution de Juillet 1830 fit de Marsay un personnage considérable, qui, cependant, chez Félicité des Touches, contait gravement de vieilles amours. Premier ministre de 1832 à 1833, familier du salon légitimiste de

1. *La Closerie des Genêts*, drame de Frédéric Soulié joué pour la première fois, à Paris, à l'Ambigu, le 14 octobre 1846, rappelle cette particularité de la vie de M. de Marsay.

la princesse de Cadignan, où il servit de paravent à la dernière insurrection vendéenne. Là, encore, Marsay découvrait les dessous cachés de l'enlèvement déjà ancien de Malin. Marsay mourut épuisé en 1834; un peu auparavant et lorsque Nathan courtisait Marie de Vandenesse, l'homme d'État se préoccupait de cette intrigue, tout en méprisant l'écrivain (*Histoire des Treize*. — *Les Comédiens sans le savoir*. — *Autre Étude de femme*. — *Le Lys dans la Vallée*. — *Le Père Goriot*. — *Le Cabinet des Antiques*. — *Ursule Mirouet*. — *Le Contrat de mariage*. — *Illusions perdues*. — *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. — *Le Bal de Sceaux*. — *Modeste Mignon*. — *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*. — *Une Ténébreuse Affaire*. — *Une Fille d'Ève*).

Martainville (Alphonse-Louis-Dieudonné), publiciste et auteur dramatique, né en 1776, à Cadix, de parents français, mort le 27 août 1830. — Royaliste fanatique, il prodigua, comme tel, entre les années 1821 et 1822, ses conseils et son appui à Lucien de Rubempré, alors apostat du libéralisme (*Illusions perdues*).

Martellens, savant cité par le naturaliste Lavrille devant Raphaël de Valentin, pour l'origine du mot « chagrin » (*La Peau de chagrin*).

Martener, vieil homme instruit, vivant à Provins, sous la Restauration, expliquait à l'archéologue Desfondrilles, qui le consultait, pourquoi l'Europe oisive, dédaignant les eaux minérales de leur ville, recherchait Spa, moins efficace d'après la médecine française (*Pierrette*).

Martener, fils du précédent; médecin à Provins, en 1827; homme capable, simple et doux. — Il épousa la seconde fille de madame Guénée; consulté un jour par mademoiselle Habert, il prononça contre le mariage des vierges quadragénaires un arrêt dont se désola Sylvie Rogron; défendit et soigna Pierrette Lorrain, la victime de cette vieille fille (*Pierrette*).

Martener (Madame), femme du précédent, seconde fille de madame Guénée, sœur de madame Auffray. — Prise de pitié pour Pierrette Lorrain, malade, elle lui donnait, en 1828, les distrac-

tions de la musique et jouait pour elle du Weber, du Beethoven ou de l'Hérold (*Pierrette*).

Martener, fils des précédents, protégé de Vinet père, honnête et lourd, était, en 1839, juge d'instruction à Arcis-sur-Aube et fréquentait, pendant la période électorale, vers le printemps de cette même année, les fonctionnaires Michu, Goulard, O. Vinet, Marest (*Le Député d'Arcis*).

Martha fut longtemps la dévouée femme de chambre de madame Joséphine Claes; elle mourut dans un âge avancé, entre 1828 et 1830 (*La Recherche de l'Absolu*).

Marthe (Sœur), sœur grise, Auvergnate, de 1809 à 1816, enseigna la lecture, l'écriture, l'histoire du peuple de Dieu, l'Ancien et le Nouveau Testament, le catéchisme et un peu de calcul à Véronique Sauviat (madame Graslin) (*Le Curé de Village*).

Marthe (Sœur), née Beauséant, vers 1730, religieuse de l'abbaye de Chelles, réfugiée avec sœur Agathe (née Langeais) et l'abbé de Marolles dans un pauvre logement du haut du faubourg Saint-Martin. — Elle alla chercher, chez un pâtissier, près de Saint-Laurent, le 22 janvier 1793, l'hostie nécessaire à une messe pour le repos de l'âme de Louis XVI, à laquelle elle assista, ainsi que le bourreau du roi. L'année suivante (21 janvier 1794), cette même cérémonie se répéta et sœur Marthe y assista également; elle passa ces deux années de la Terreur sous la protection de Mucius Scœvola (*Un Épisode sous la Terreur*).

Marthe (Sœur), sous la Restauration, au couvent des carmélites de Blois, connut, jeunes filles, mesdames de l'Estorade et Gaston (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Martin (La femme), pour trois francs par mois et une livre de savon, gardait, vers 1829, en Dauphiné, les enfants de l'hospice, dans la commune dont le docteur Benassis était le maire. Elle fut peut-être la première personne aperçue au pays par Genestas-Bluteau et la première encore à le renseigner (*Le Médecin de Campagne*).

Martineau (Les), deux frères attachés aux exploitations agricoles de M. de Mortsauf, en Touraine; l'aîné, d'abord métivier, puis régisseur, et le cadet, garde (*Le Lys dans la Vallée*).

Martineau, fils de l'un des deux frères Martineau (*Le Lys dans la Vallée*).

Marty (Jean-Baptiste), acteur de mélodrame; pensionnaire ou directeur de la Gaîté, avant et après l'incendie de 1836, à Paris; né en 1779; célèbre sous la Restauration; entre 1819 et 1820, applaudi, dans *le Mont-Sauvage*, par madame Vauquer (née Conflans), que conduisait, au boulevard du Crime, son pensionnaire de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, Jacques Collin, dit Vautrin, dont cette soirée précéda l'arrestation (*Le Père Goriot*). — Marty mourut fort âgé, en 1868, chevalier de la Légion d'honneur, après avoir été longtemps maire de la commune de Charenton.

Marville (De)[1]. — *V.* Camusot.

Mary, Anglaise au service de la famille Louis de l'Estorade, sous la Restauration et sous Louis-Philippe (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Député d'Arcis*).

Massin-Levrault junior, fils d'un pauvre serrurier de Montargis, petit-neveu du docteur Denis Minoret par suite de son mariage avec une Levrault-Minoret, père de trois filles : Paméla, Aline, madame Goupil, acheta, en janvier 1815, le greffe de la justice de paix de Nemours et vécut, d'abord, avec sa famille, des bienfaits du docteur Minoret, par qui sa propre sœur obtint la direction de la poste aux lettres de Nemours. Massin-Levrault, junior, l'un des persécuteurs indirects d'Ursule de Portenduère, conseiller municipal après juillet 1830, commença à prêter aux paysans à gros intérêts avec l'argent donné par le docteur et, finalement, devint un parfait usurier (*Ursule Mirouet*).

Massin-Levrault (Madame), femme du précédent, née Levrault-Minoret, vers 1793, par la ligne maternelle, petite-nièce du docteur Denis Minoret, fille d'un père victime de la campagne de France,

1. Il avait un frère, portant le nom de Camusot, qui sortit de l'École polytechnique.

courtisa fort son riche grand-oncle, dans la mesure de ses moyens, persécuta Ursule de Portenduère (*Ursule Mirouet*).

Massol, natif de Carcassonne, avocat stagiaire et rédacteur de la *Gazette des Tribunaux* en mai 1830. — Il guida inconsciemment Jacqueline près de Jacques Collin, hôte de la Conciergerie, et, sur l'ordre de Granville, attribua, dans son journal, la mort volontaire de Lucien de Rubempré à la rupture d'un anévrisme. Républicain, faute d'une particule devant son nom, et fort ambitieux, il était, en 1834, l'associé de Raoul Nathan pour l'exploitation d'un grand journal et cherchait à tirer parti du poète, fondateur de cette feuille. Massol fut, avec Stidmann, Steinbock et Claude Vignon, témoin du second mariage de Valérie Marneffe. En 1845, conseiller d'État, président de section, il entretenait Jenny Cadine; il fut alors chargé du procès administratif de S.-P. Gazonal (*Splendeurs et Misères des courtisanes. — La Peau de chagrin. — Une Fille d'Ève. — La Cousine Bette. — Les Comédiens sans le savoir*).

Masson, ami de maître Desroches et agréé, auquel, sur l'avis de l'avoué, recourut, vers 1821, Lucien de Rubempré, lorsque les meubles de Coralie furent saisis (*Illusions perdues*).

Masson (Publicola), né vers 1795, le premier pédicure du Paris de 1845, républicain radical de l'école de Marat, lui ressemblait physiquement et comptait Léon de Lora parmi ses clients (*Les Comédiens sans le savoir*).

Mathias, né en 1753. — Il débuta comme troisième clerc du notaire bordelais Chesneau, lui succéda, se maria, perdit sa femme en 1826, eut un fils dans la magistrature, une fille établie, et, type de l'ancien tabellion, prodigua ses conseils éclairés à deux générations de Manerville (*Le Contrat de mariage*).

Mathilde (La grande), dans les premières années du règne de Louis-Philippe, à Paris, en relations avec Jenny Courand (*L'Illustre Gaudissart*).

Mathurine, cuisinière, pieuse, probe, d'abord au service de l'évêque de Nancy, fut ensuite placée à Paris, rue Vaneau, chez

Valérie Marneffe, par Lisbeth Fischer, sa parente du côté maternel (*La Cousine Bette*).

Matifat, riche droguiste de Paris, dans la rue des Lombards, au commencement du XIXe siècle, fournisseur de la « Reine des Roses », dont Ragon et Birotteau furent successivement les propriétaires, type du bourgeois commun, étroit et satisfait, grivois en paroles et, peut-être, en action. — Il se maria et eut une fille, qu'il mena, avec sa femme, au célèbre bal donné, rue Saint-Honoré, par César Birotteau, le dimanche 17 décembre 1818 : ami des Colleville, des Thuillier et des Saillard, Matifat avait quêté pour eux une invitation que César Birotteau consentit, sans doute, à envoyer. Vers 1821, Matifat entretenait, rue de Bondy, une actrice passée promptement du Panorama au Gymnase-Dramatique, Florine, de son vrai nom Sophie Grignault, devenue plus tard madame Nathan. J.-J. Bixiou et madame Desroches le fréquentèrent particulièrement, pendant l'année 1826, alternativement rue du Cherche-Midi et aux environs de Paris. Sous Louis-Philippe, Matifat, veuf, remarié, se retira des affaires. Il commandita le théâtre que dirigeait Gaudissart (*César Birotteau. — La Rabouilleuse. — Illusions perdues. — La Maison Nucingen. — Le Comte de Sallenauve. — Le Cousin Pons*).

Matifat (Madame), première femme du précédent ; personne qui portait le turban et les couleurs voyantes. — Elle brilla, sous la Restauration, dans la petite bourgeoisie et mourut probablement pendant le règne de Louis-Philippe (*César Birotteau. — La Maison Nucingen*).

Matifat (Mademoiselle), fille des précédents, assista au bal dse Birotteau, fut recherchée en mariage par Adolphe Cochin et par maître Desroches, épousa le général baron Gouraud, sans fortune, son aîné de beaucoup, et lui apporta en dot cinquante mille écus, et, comme espérances, un immeuble situé rue du Cherche-Midi, ainsi qu'une maison à Luzarches. (*César Birotteau. — La Maison Nucingen. — Pierrette*).

Matifat (Madame), seconde femme de Matifat, née en 1800, d'humble extraction, de passé compromis, l'une des protectrices de l'enfance de Charles de Sallenauve, en 1839 assistait à une

représentation de l'Opéra-Comique et se faisait ouvrir la porte de sa loge par madame Tancrède, une de ses vieilles connaissances du *Feu Éternel*, restaurant du boulevard de l'Hôpital, à Paris (*Le Comte de Sallenauve*).

Maucombe (Comte de), Provençal, d'une famille déjà célèbre sous le roi René. — Pendant la Révolution, il « endossa l'humble veste d'un prote de province », à Angoulême, chez Jérôme-Nicolas Séchard, imprimeur ; eut plusieurs enfants : Renée, qui devint madame de l'Estorade, Jean, Marianina, celle-ci fille naturelle, reconnue par Lanty ; fut député sur la fin de l'année 1826 ; siégea entre le centre et la droite. Le comte de Maucombe, type achevé du Marseillais pur sang, vivait encore, très vert, en 1841 (*Illusions perdues. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — La Famille Beauvisage*).

Maucombe (Jean de), fils du précédent, sacrifia sa part d'hoirie en faveur de sa sœur, madame de l'Estorade, née Renée de Maucombe, et son aînée (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Maufrigneuse (Duc de), né en 1778, fils du prince de Cadignan mort octogénaire tout à la fin de la Restauration, passé alors, comme aîné de la maison, prince de Cadignan[1] ; amant de madame d'Uxelles, dont, vers 1814, il épousa la fille, Diane, avec laquelle il vécut en mauvais termes ; entretint Marie Godeschal ; fut colonel de cavalerie pendant les règnes de Louis XVIII et de Charles X ; eut sous ses ordres Philippe Bridau, le vicomte de Sérizy, Oscar Husson ; fréquenta MM. de Grandlieu et d'Espard (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Un Début dans la vie. — La Rabouilleuse. — Splendeurs et Misères des courtisanes*).

Maufrigneuse (Duchesse de), femme du précédent, née Diane d'Uxelles en 1796, mariée vers 1815. Elle fut successivement la maîtresse de Marsay, de Miguel d'Ajuda-Pinto, de Victurnien d'Esgrignon, de Maxime de Trailles, d'Eugène de Rastignac, d'Armand de Montriveau, du marquis de Ronquerolles, du prince Galathionne, du duc de Rhétoré, d'un Grandlieu, de Lucien de Rubempré, de

1. Les armes des Cadignan étaient : *d'or à cinq fusées de sable accolées et mises en fasce;* — MEMINI, pour devise.

Daniel d'Arthez; habita, à diverses époques, Anzy, près de Sancerre, Paris (en cette ville, les rues du faubourg Saint-Honoré et Miromesnil), Cinq-Cygne dans la Champagne, Genève et les bords du Léman; inspira une folle passion platonique à Michel Chrestien; sembla repousser par le plus piquant et le plus joli des mots le duc d'Hérouville, qui la recherchait également sur la fin de la Restauration. Ses premières et dernières liaisons marquèrent surtout. Pour elle, le marquis Miguel d'Ajuda-Pinto délaissa Berthe de Rochefide, sa femme : il se trouvait ainsi venger son ancienne maîtresse, Claire de Beauséant. Ses amours avec Victurnien d'Esgrignon devinrent le plus orageux des romans : madame de Maufrigneuse, déguisée en homme et munie d'un passeport au nom de Félix de Vandenesse, réussit à sauver de la cour d'assises le jeune homme qui s'était compromis pour subvenir aux folles prodigalités de sa maîtresse. La duchesse, en effet, sous des airs angéliques, était la proie de ses fournisseurs; elle dissipa des trésors, et ses désordres amenèrent la vente d'Anzy au profit de Polydore Milaud de la Baudraye. Quelques années plus tard, elle essaya vainement de préserver Lucien de Rubempré dont s'instruisait le procès criminel. La Restauration et la royauté de 1830 lui donnèrent une vie et un éclat différents. Héritière du sceptre mondain de mesdames de Langeais et de Beauséant, qu'elle connut d'ailleurs, elle était intime avec la marquise d'Espard, à qui elle disputait, en 1822, « la fragile royauté de la mode », et elle fréquentait les Chaulieu, retrouvés à une chasse fameuse, près du Havre. En juillet 1830, réduite à la portion congrue, délaissée entièrement par son mari, mais passée princesse de Cadignan, pécuniairement secourue par ses parentes, mesdames d'Uxelles et de Navarreins, Diane opéra comme une sorte de retraite, s'occupa de son fils, Georges, et, s'aidant du souvenir de Chrestien, ainsi que de la fréquentation de madame d'Espard, elle sut s'attacher, riche, mûr, célèbre, le député de la droite Daniel d'Arthez lui-même, sans abandonner complètement le monde : elle entendit, en effet, chez elle et chez Félicité des Touches, entre 1832 et 1835, des récits anecdotiques de Marsay. La princesse de Cadignan possédait le portrait de ses nombreux amants. Elle avait aussi celui de Madame, qu'elle servit, et cela sous les yeux et à l'encontre de Marsay, ministre de Louis-Philippe. Elle possédait encore un portrait de

Charles X, qui portait cette mention : *Donné par le Roi*. Après le mariage de son fils, qui épousa une Cinq-Cygne, elle habita beaucoup la terre de ce nom. Elle s'y trouvait, en 1839, pendant la période électorale (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Modeste Mignon. — Le Cabinet des antiques. — La Muse du département. — Splendeurs et Misères des courtisanes. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Autre Étude de femme. — Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis*).

Maufrigneuse (Georges de), fils unique de la précédente, né vers 1814, eut successivement à son service Toby et Marin, prit le titre de duc sur la fin de la Restauration, fut de la dernière insurrection vendéenne; par les soins de sa mère, qui, en 1833, préparait le mariage, il épousa mademoiselle Berthe de Cinq-Cygne, vers 1838 ; put hériter du domaine du même nom, l'année suivante, pendant la période électorale (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Une Ténébreuse Affaire. — Béatrix. — Le Député d'Arcis*).

Maufrigneuse (Berthe de), femme du précédent, fille d'Adrien et de Laurence de Cinq-Cygne, mariée vers 1838, était déjà, en 1833, presque fiancée et se trouvait avec toute sa famille, dans le domaine patrimonial de l'Aube, pendant le printemps de l'année 1839 (*Béatrix. — Une Ténébreuse Affaire. — Le Député d'Arcis*).

Maugredie, célèbre médecin, pyrrhonien ; appelé en consultation, il eut à se prononcer sur le cas, très grave, de Raphaël de Valentin (*La Peau de chagrin*).

Maulincour[1] (Baronne de), née Rieux, femme du XVIIIe siècle qui « ne perdit pas la tête »... pendant la Révolution; intime amie du vidame de Pamiers. — La Restauration venue, elle se partagea entre son hôtel du faubourg Saint-Germain, où elle acheva l'éducation de son petit-fils, Auguste Carbonnon de Maulincour, et ses terres du Bordelais, où elle demanda, pour son petit-neveu, Paul de Manerville, la main de Natalie Évangélista et porta en même temps, à bon droit, sur la famille de cette jeune personne, un jugement peu favorable.

1. Des Maulaincourt eurent, aux siècles derniers, Chaussée des Minimes, dans le Marais, un hôtel dont Élie Magus devint par la suite propriétaire (1835-1845).

La baronne de Maulincour mourut peu de temps avant son petit-fils, des chagrins qu'elle éprouva des malheurs du jeune homme (*Le Contrat de mariage. — Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants*).

Maulincour (Auguste Carbonnon de), né en 1797, petit-fils de la précédente, élevé par elle, formé par le vidame de Pamiers, les quitta peu, habita Paris (rue de Bourbon), eut une courte existence, pleine d'éclat et de malheur, sous le règne de Louis XVIII. — Ayant embrassé la carrière des armes, il fut décoré, et, de chef d'escadrons dans un régiment de cavalerie de la garde royale, passa lieutenant-colonel d'une compagnie des gardes du corps. Il courtisa inutilement madame de Langeais; devint amoureux de Clémence Desmarets, la poursuivit, la compromit, la persécuta; s'attira, par ses obsessions indiscrètes, la redoutable inimitié de Gratien Bourignard, père de madame Desmarets. Dans cette lutte acharnée, Maulincour, négligeant les avertissements que lui apportaient plusieurs accidents provoqués et certain duel avec le marquis de Ronquerolles, succomba empoisonné et suivit de près, au Père-Lachaise, la vieille baronne, sa grand'mère (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais; Ferragus, chef des Dévorants*).

Mauny (Baron de) fut assassiné d'un coup de hache, aux environs de Versailles, pendant la Restauration ou après 1830, par Victor (le Parisien), qui se présentait ensuite chez les Aiglemont et obtenait asile dans la famille d'Hélène, sa future maîtresse (*La Femme de trente ans*).

Maupin (Camille). — *V.* Touches (Félicité des).

Maurice, valet de chambre du comte et de la comtesse de Restaud sous la Restauration. — Son maître le croyait tout dévoué à ses intérêts, tandis qu'il prenait, au contraire, ceux de la comtesse, absolument opposés (*Le Père Goriot. — Gobseck*).

Médal (Robert), acteur célèbre et d'un grand talent, jouait à Paris, dans les dernières années de Louis-Philippe, à l'époque où Sylvain Pons dirigeait l'orchestre du théâtre de Gaudissart (*Le Cousin Pons*).

Melin, aubergiste ou cabaretier dans l'Ouest de la France, logea,

en 1809, les royalistes que jugea Mergi, et eut, pour sa part, cinq ans de reclusion (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Melmoth (John), Irlandais « puant l'Anglais », personnage satanique, fit avec Rodolphe Castanier[1], caissier infidèle de Nucingen, un étrange marché qui avait pour objet l'échange de leurs personnalités réciproques; il mourut en odeur de sainteté, rue Férou, à Paris, en 1821 (*Melmoth réconcilié*).

Memmi (Emilio). — *V.* Varèse (prince de).

Mène-à-Bien, surnom de Coupiau.

Mergi (De), magistrat de l'Empire et de la Restauration, dont le zèle, récompensé par les deux régimes, frappa toujours les représentants de la cause vaincue : la Cour, qu'il présidait en 1809, fut chargée de juger « les chauffeurs de Mortagne »; Mergi déploya beaucoup d'acharnement contre madame de la Chanterie (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Mergi (De), fils du précédent, épousa Vanda de Bourlac (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Mergi (Baronne Vanda de), née Bourlac, d'origine polonaise, du côté maternel, de la famille Tarlowski, épousa le fils de Mergi, le magistrat fameux, et lui survécut, misérable, pauvre, malade condamnée; secourue dans Paris par Godefroid, messager de madame de la Chanterie et soignée par son père, par les docteurs Bianchon, Desplein, Haudry, elle fut enfin sauvée par Moïse Halpersohn (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Mergi (Auguste de), pendant la seconde moitié du règne de Louis-Philippe, successivement lycéen, étudiant, fort modeste employé du Palais, à Paris, soignait et servait sa mère, Vanda de Mergi, avec un ingénieux dévouement. Pour elle, il vola quatre mille francs à Moïse Halpersohn, mais ne fut pas « inquiété », grâce à l'un des

1. Ils virent ensemble, et en compagnie d'Aquilina, *le Comédien d'Étampes*, vaudeville du Gymnase, que signèrent Moreau et Sewrin et dont la représentation eut lieu le 23 juin 1821.

frères de la Consolation, hôte et commensal de madame de la Chanterie (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Merle, capitaine dans la 72e demi-brigade; gai et insouciant. — Tué, à la Vivetière, en décembre 1799, par Pille-Miche (Cibot) (*Les Chouans*).

Merlin (de Douai), conventionnel et, deux ans, l'un des cinq directeurs; procureur général à la cour de cassation; fit rejeter, vers la fin de septembre 1805, le pourvoi des Simeuse, des Hauteserre et de Michu, condamnés pour la séquestration du sénateur Malin. (*Une Ténébreuse Affaire*).

Merlin (Hector) vint, de Limoges, faire du journalisme à Paris; fut royaliste; brilla surtout pendant les deux années des débuts, littéraires et politiques, de Lucien de Rubempré. Merlin, alors amant de Suzanne du Val-Noble, polémiste dans une feuille centre-droit, honorait en même temps de sa collaboration la petite gazette d'Andoche Finot. C'était un journaliste dangereux, qui, pourtant, ramassait, au besoin, le chapeau du rédacteur en chef. En mars 1822, avec Théodore Gaillard, il fondait *le Réveil*, autre sorte de *Drapeau blanc*. Hector Merlin avait « une figure chafouine, percée de deux yeux d'un bleu tendre, effrayants de malice. Sa voix tenait du miaulement des chats et de l'étouffement asthmatique de l'hyène » (*Illusions perdues*).

Merlin de la Blottière (Mademoiselle), de l'aristocratie de Tours, en 1826; amie de François Birotteau (*Le Curé de Tours*).

Merret (De), gentilhomme picard, propriétaire de la Grande-Bretèche, près de Vendôme, sous l'Empire, fit murer le cabinet où il savait caché l'amant de sa femme, l'Espagnol Bagos de Férédia, et mourut en 1816, à Paris, à la suite d'excès (*Autre Étude de femme. — La Grande Bretèche*).

Merret (Madame Joséphine de), femme du précédent, maîtresse de Bagos de Férédia, qu'elle refusa de livrer à son mari et le vit périr presque sous ses yeux. Elle mourut l'année même de la mort de Merret, à la Grande Bretèche, des suites du saisissement qu'elle avait éprouvé. L'histoire de madame de Merret inspira un vaude-

ville représenté au théâtre du Gymnase-Dramatique, sous le titre de *Valentine* (*Autre Étude de femme. — La Grande Bretèche*).

Merkstus, banquier à Douai, sous la Restauration avait une lettre de change de dix mille francs, souscrite par Balthazar Claes, et, en 1819, se présentait chez celui-ci pour la toucher (*La Recherche de l'Absolu*).

Métivier, marchand de papier dans la rue Serpente à Paris, sous la Restauration, correspondant de David Séchard, ami de Gobseck et de Bidault, fréquentait, comme eux, le café *Thémis*, entre la rue Dauphine et le quai des Augustins. Il quitta les affaires, ayant deux filles et riche de cent mille francs de rente (*Illusions perdues. — Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Métivier, neveu et successeur du précédent, dont il put épouser une des filles. — Il fit de la librairie avec Morand et Barbet; exploita Bourlac (1838); habita, rue Saint-Dominique-d'Enfer, la maison des Thuillier (1840); fut en relations usurières avec Jeanne-Marie-Brigitte, Cérizet, Dutocq, escompteurs à divers titres ou degrés (*L'Envers de l'Histoire contemporaine. — Les Petits Bourgeois*).

Meynardie (Madame) eut successivement, sous la Restauration, à Paris : peut-être un magasin ou un atelier où travaillait Ida Gruget; certainement, une maison de tolérance où elle compta, parmi ses pensionnaires, Esther van Gobseck (*Histoire des Treize : Ferragus, chef des Dévorants. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Meyraux, docteur en médecine; jeune savant avec lequel se liait, à Paris, Louis Lambert, vers novembre 1819. — Meyraux fut membre du cénacle de la rue des Quatre-Vents, présidé par Daniel d'Arthez, et mourut en 1832 (*Louis Lambert. — Illusions perdues*).

Michaud (Justin), ancien maréchal des logis chef aux cuirassiers de la garde impériale, chevalier de la Légion d'honneur. — Il épousa une fille de chambre des Montcornet, Olympe Charel, et devint, sous la Restauration, garde général des propriétés de Montcornet à Blangy, en Bourgogne. Il fut, secrètement et à son insu, aimé par Geneviève Niseron. Sa franchise militaire et son dévouement loyal succombèrent devant une redoutable ligue formée contre lui par

Sibilet, régisseur des Aigues, et par les Rigou, Soudry, Gaubertin, Fourchon, Tonsard. Grâce à la complicité de Courtecuisse et de Vaudoyer, la balle de François Tonsard eut, en 1823, raison de la vigilance de Michaud (*Les Paysans*).

Michaud (Madame Justin), originaire du Perche, femme du précédent; née Olympe Charel; fille de cultivateurs; jolie et honnête; d'abord, femme de chambre de madame de Montcornet, née Troisville, avant son mariage et son installation aux Aigues en Bourgogne; épousa Justin Michaud par inclination partagée; eut à son service Cornevin, Juliette et Gounod; recueillit Geneviève Niseron, dont elle parut pénétrer la nature un peu étrange; trembla souvent pour son mari, haï dans le canton de Blangy, et mourut des suites de ses inquiétudes, la nuit même du meurtre de Michaud : elle venait d'accoucher d'un enfant qui ne vécut pas (*Les Paysans*).

Michel, garçon de café chez Socquard, limonadier à Soulanges, en 1823; il faisait aussi les vignes du patron et tenait le jardin propre (*Les Paysans*).

Michonneau (Christine-Michelle). — *V.* Poiret aîné (madame).

Michu joua, pendant et après la Révolution française, dans le département de l'Aube, un rôle contraire à ses véritables attachements politiques. — Une humble origine, un extérieur dur, un mariage contracté avec la fille d'un tanneur de Troyes, d'opinion avancée, tout conspira pour rendre vraisemblable un républicanisme étalé et voulu, derrière lequel Michu dissimulait sa foi de royaliste et un dévouement actif aux Simeuse, aux Hauteserre, aux Cinq-Cygne. — Michu régit, de 1789 à 1804, la terre de Gondreville, enlevée aux légitimes possesseurs, et, sous la Terreur, présida le club des jacobins d'Arcis. A la suite de l'assassinat du duc d'Enghien (21 mars 1804), il se vit retirer l'intendance de Gondreville. Michu vécut alors non loin de là, auprès de Laurence de Cinq-Cygne, lui révéla le secret de sa conduite et devint le fermier de toutes les réserves du château. S'étant ouvertement montré l'antagoniste de Malin, il passa pour le principal complice d'une séquestration du nouveau seigneur de Gondreville et, condamné à mort comme tel, fut exécuté en

octobre 1806, malgré son innocence (*Une Ténébreuse Affaire*).

Michu (Marthe), femme du précédent, fille d'un tanneur de Troyes, « l'apôtre de la Révolution dans cette ville », qui fut compromis et condamné comme babouviste. — Blonde aux yeux bleus, faite comme une statue antique, elle représenta, de par la volonté paternelle, la déesse de la Liberté dans une cérémonie publique, en dépit de sa touchante modestie. Marthe Michu adora son mari, dont elle eut un fils, François, et dont elle ignora longtemps le secret. Aussi vécut-elle, d'abord, en quelque sorte séparée de lui et rapprochée de sa mère. Quand elle connut les manœuvres royalistes de Michu, dévoué aux Cinq-Cygne, elle y participa; mais, tombant dans un piège habilement préparé, elle causa inconsciemment la condamnation capitale de son mari : une lettre fausse l'ayant amenée dans la retraite de Malin, madame Michu rendit ainsi tout à fait vraisemblable l'accusation de séquestration. Elle subit alors la détention et attendit un jugement que sa mort précéda (novembre 1806) (*Une Ténébreuse Affaire*).

Michu (François), fils des précédents, né en 1793. — Dès 1803, il dépistait, au service de la maison de Cinq-Cygne, la gendarmerie, que représentait Giguet. La tragique mort de ses parents (le portrait de l'un d'eux décorait Cinq-Cygne) le fit adopter en quelque sorte par la marquise Laurence, dont les soins lui ouvrirent la carrière du barreau, où il exerça de 1817 à 1819, et qu'il quitta pour la magistrature. Il était, en effet, juge suppléant du tribunal d'Alençon, en 1824. Puis il fut nommé procureur du roi et reçut la croix de la Légion d'honneur, après l'action intentée contre Victurnien d'Esgrignon par M. du Bousquier et les libéraux. Trois ans plus tard, il remplissait les mêmes fonctions près du tribunal d'Arcis, dont il devint président en 1839. Riche de douze mille francs de rente que madame de Cinq-Cygne lui avait constitués en 1814, François Michu épousa une héritière champenoise, mademoiselle Girel, de Troyes. Dans Arcis, il fréquentait seulement les fonctionnaires et la famille de Cinq-Cygne, devenue l'alliée des Cadignan (*Une Ténébreuse Affaire. — Le Cabinet des Antiques. — Le Député d'Arcis*).

Michu (Madame François), femme du précédent, née Girel. — Comme son mari, elle semblait, en 1839, bouder les gens d'Arcis et sortir peu du cercle obligé des fonctionnaires ainsi que des relations avec la maison de Cinq-Cygne (*Une Ténébreuse Affaire*. — *Le Député d'Arcis*).

Migeon, en 1836, concierge, rue des Martyrs, de la maison qu'habitait, depuis trois ans, Étienne Lousteau, fut chargé, l'année suivante, par madame de la Baudraye, vivant alors chez l'écrivain, de porter pour neuf cents francs de bijoux au mont-de-piété (*La Muse du Département*).

Migeon (Paméla), fille du précédent, née vers 1823, et, en 1837, l'intelligente petite femme de chambre de madame de la Baudraye, quand la baronne s'intalla chez Lousteau (*La Muse du Département*).

Mignon de la Bastie (Charles), né en 1773; originaire du département du Var, « dernier rejeton de la famille à laquelle Paris doit la rue et l'hôtel bâtis par le cardinal Mignon », partit soldat, sous la République; se lia avec Anne Dumay. — Au commencement de l'Empire, il fit un mariage d'inclination réciproque, en épousant Bettina Wallenrod, fille unique d'un banquier francfortois; peu de temps avant le retour des Bourbons, il fut nommé lieutenant-colonel et devint commandeur de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, Charles Mignon de la Bastie s'établit au Havre avec sa femme; y acquit, dans le commerce et la banque, une grande fortune; la perdit; s'expatria seul, et revint d'Orient, plusieurs fois millionnaire, dans la dernière année du règne de Charles X. Ayant eu de son mariage quatre enfants, il en perdit trois, dont deux décédés en bas âge; le troisième, Bettina Caroline, séduite, puis abandonnée par M. d'Estourny, mourut en 1827; Marie-Modeste, seule survivante, confiée, durant les voyages de son père, à la protection des Dumay, obligés des Mignon, devint madame Ernest de la Bastie-La Brière[1]. — La carrière et l'existence, alors brillantes, de Charles Mignon lui permirent de reprendre son nom et son titre de comte de la Bastie (*Modeste Mignon*).

1. On disait aussi : la Brière-La Bastie.

Mignon (Madame Charles), femme du précédent, née Bettina Wallenrod-Tustall-Bartenstild, fille gâtée d'un banquier de Francfort-sur-le-Mein. — Elle perdit la vue, après les malheurs et la fin prématurée de l'aînée de ses deux filles, Bettina-Caroline, et pressentit le roman de jeune fille de la cadette, Marie-Modeste[1], devenue madame Ernest de la Bastie-La Brière. Dans les derniers mois de la Restauration, madame Charles Mignon, opérée par Desplein, recouvra la vue et fut témoin du bonheur de Marie-Modeste (*Modeste Mignon*).

Mignon (Bettina-Caroline), fille aînée des précédents; née en 1805; portrait de son père ; vrai type méridional; préférée de sa mère, à qui ressemblait, au contraire, sa sœur cadette, Marie-Modeste, sorte de « Gretchen ». — Bettina-Caroline fut séduite, enlevée, puis délaissée par un aventurier nommé d'Estourny, et ne tarda point à succomber, au Havre, sous le poids de sa faute et de ses malheurs, entourée de presque toute sa famille. Depuis 1827, on peut lire sur une tombe, dans le petit cimetière d'Ingouville, l'inscription suivante : « Bettina-Caroline Mignon, morte à vingt-deux ans. Priez pour elle ! » (*Modeste Mignon*).

Mignon (Marie-Modeste). — *V.* La Bastie-La Brière (madame Ernest de).

Mignonne, surnom donné par le Provençal, en souvenir d'une maîtresse appelée Virginie, à la panthère qu'il apprivoisa dans le désert (*Une Passion dans le Désert*).

Mignonnet, né en 1782, sorti des Écoles, fut capitaine d'artillerie dans la garde impériale et se retira, sous la Restauration, à Issoudun. — Petit homme sec, plein de dignité, occupé de science; ami de l'officier de cavalerie Carpentier : tous deux firent chorus avec la bourgeoisie contre Maxence Gilet, dont les deux partisans militaires, le commandant Potel et le capitaine Renard, appartenaient au faubourg de Rome, Belleville de la cité berrichonne (*La Rabouilleuse*).

1. Passionnée lectrice des poésies de Melchior de Canalis et particulièremen de la pièce intitulée : *Chant d'une jeune fille.*

Milaud de la Baudraye. — *V.* La Baudraye (Jean-Athanase-Polydore Milaud de).

Milaud, bel homme, représentant de la branche roturière et enrichie des Milaud, parent de Jean-Athanase-Polydore Milaud de la Baudraye, dont il pensa hériter et au mariage duquel il ne crut point. — Avec la protection de Marchangy, il aborda la carrière du ministère public. On le connut, sous Louis XVIII, substitut à Angoulême, où il put avoir pour successeur maître Petit-Claud. Milaud remplit ensuite les mêmes fonctions à Nevers, probablement son pays natal (*Illusions perdues*. — *La Muse du Département*).

Millet, épicier à Paris, rue Chanoinesse, chargé de la location d'un petit appartement vacant, en 1836, chez madame de la Chanterie, renseigna Godefroid, après lui avoir fait subir un véritable interrogatoire (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Millot (Mademoiselle) était, en 1821, la maîtresse du chef de claque Braulard (*Illusions perdues*).

Minard (Louis), réfractaire, chauffeur, compromis dans le soulèvement royaliste de l'Ouest de la France, en 1809, passa devant les tribunaux où siégeaient Bourlac et Mergi; condamné à la peine capitale, il fut exécuté la même année (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Minard (Auguste-Jean-François), commis à quinze cents francs au ministère des finances. — Il connut, chez la sœur d'un camarade (mademoiselle Godard, fleuriste de la rue Richelieu), une ouvrière, fille d'un portier, Zélie Lorain; l'aima, l'épousa, eut d'elle deux enfants, Julien et Prudence. Il demeura près de la barrière de Courcelles, et, travailleur, économe, inoffensif, supporta au Trésor les railleries de J.-J. Bixiou. La misère lui donna du courage et de l'esprit d'initiative. Démissionnaire en décembre 1824, François Minard entreprit un commerce de thés et de chocolats falsifiés, à bon marché, dans le quartier Saint-Marcel, et devint plus tard distillateur. En 1835, il était le plus riche commerçant du quartier de la place Maubert et possédait une des plus belles maisons de la rue des

Maçons-Sorbonne[1]. Vers 1840, Minard se trouvait maire du XIe arrondissement (qu'il habitait), juge au tribunal de commerce et officier de la Légion d'honneur. Il revit alors beaucoup de ses anciens collègues du temps de la Restauration : Colleville, Thuillier, Dutocq, Fleury, Phellion, Xavier Rabourdin, Saillard, Isidore Baudoyer, Godard (*Les Employés. — La Maison Nucingen. — Les Petits Bourgeois*).

Minard (Madame), femme du précédent, née Zélie Lorain, fille de concierges. — Elle s'essaya d'abord au Conservatoire ; mais, tempérament froid, caractère prudent, elle ne persista pas dans cette voie et entra comme ouvrière fleuriste, rue Richelieu, chez mademoiselle Godard. Zélie Lorain, qui se maria alors, donna deux enfants à son mari, François Minard, et, avec l'aide de madame Lorain, sa mère, put les élever modestement barrière de Courcelles[2]. Sous Louis-Philippe, devenue riche et habitant cette partie du faubourg Saint-Germain qui avoisine le faubourg Saint-Jacques, elle montra promptement, ainsi que son mari, la sottise gonflée des parvenus (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Minard (Julien), fils des précédents, avocat, passa d'abord pour « le génie de la maison », et, vers 1840, fit à Paris des folies avec Olympe Cardinal, créatrice du *Télégraphe de l'amour*, joué, en ce temps, au boulevard, sur la petite scène de Mourier[3]. Ces dissipations eurent pour terme une séparation provoquée par les parents de Julien, ainsi que l'établissement de l'artiste, devenue madame Cérizet (*Les Petits Bourgeois*).

Minard (Prudence), fille et sœur des précédents, fut recherchée en mariage par Félix Gaudissart, vers la fin du règne de Louis-Philippe (*Les Petits Bourgeois. — Le Cousin Pons*).

Minette[4], actrice du Vaudeville de la rue de Chartres sous la

1. C'est aujourd'hui, diminuée dans son parcours, la rue Champollion.

2. Depuis 1860, cette banlieue de Paris fait partie de la ville et dépend du VIIIe arrondissement.

3. Théâtre fondé en 1831, boulevard du Temple, sur l'emplacement du premier Ambigu et transporté 40 rue de Bondy, le 30 décembre 1862.

4. Minette épousa M. Marguerite ; elle habitait, à Paris, pendant les der-

Restauration, morte, au commencement du second Empire, femme légitime d'un directeur du Gaz, eut la réputation de faire des mots et fut l'auteur de celui-ci : « Le temps est un grand maigre », cité quelquefois devant Lucien de Rubempré, en 1821-1822 (*Illusions perdues*).

Minoret (Les), représentants de la fameuse « compagnie vivrière », dont l'intendant de mademoiselle Sophie Laguerre, prédécesseur de Gaubertin, aux Aigues, en Bourgogne, avait acquis la troisième part en renonçant à la gestion du domaine (*Les Paysans*). — Les parents de madame Flavie Colleville (fille d'une danseuse qu'entretint Galathionne et peut-être le fournisseur du Bourguier) étaient des Minoret alliés, on peut le supposer, aux Minoret vivriers (*Les Employés*).

Minoret (Docteur Denis), originaire de Nemours, né en 1746, eut l'appui de Dupont, le député aux états généraux de 1789, dont il était le compatriote ; lié avec l'abbé Morellet, il fut aussi l'élève de Rouelle le chimiste, et le disciple fervent de Bordeu (ami de Diderot) grâce auquel ou aux intimes duquel il conquit une belle clientèle. — Denis Minoret inventa le baume Lelièvre, connut et protégea Robespierre, épousa la fille du célèbre claveciniste Valentin Mirouet, morte subitement peu de temps après l'exécution de madame Roland. L'Empire, comme les régimes antérieurs, récompensa le talent de Minoret, médecin consultant de Sa Majesté Impériale et Royale (1805), médecin en chef d'un hôpital, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Michel, membre de l'Institut. Retiré à Nemours[1] (janvier 1815), il y vécut avec sa pupille, Ursule Mirouet, fille de de son beau-frère Joseph Mirouet, plus tard madame Savinien de Portenduère, qu'il avait recueillie orpheline. Comme elle était le vrai portrait de feu madame Denis Minoret, il l'aima au point que ses propres héritiers, Minoret-Levrault, Massin, Crémière, craignant de perdre une succession importante, persécutèrent l'enfant adopté. Le docteur Minoret, au moment où il se préoccupait de leurs intrigues, revit Bouvard, un confrère parisien jadis fré-

nières années de sa vie, la haute maison qui est au coin des rues Saint-Georges et de Provence.

1. Rue des Bourgeois, aujourd'hui Bezout.

quenté, grâce à lui se passionna pour le magnétisme, et, entouré de quelques personnes choisies hors de sa famille, mourut fort âgé, voltairien converti sous l'influence d'Ursule, qu'il avantagea par son testament (1835) (*Ursule Mirouet*).

Minoret-Levrault (François), fils du frère aîné du précédent, son héritier le plus proche, né vers 1769, hercule brutal et illettré, maître de poste et premier aubergiste de Nemours, par suite de son mariage avec Zélie Levrault-Crémière, fille unique. — Adjoint au maire après la Révolution de 1830, Minoret-Levrault fut, en sa qualité de collatéral du docteur Minoret, le pire des persécuteurs d'Ursule Mirouet et déroba le testament qui avantageait la jeune fille. Plus tard, obligé à restitution, saisi de remords, frappé dans son fils Désiré, victime d'un accident de voiture, et dans sa femme, devenue folle, François Minoret-Levrault se constitua l'intendant sévère des biens d'Ursule, devenue madame Savinien de Portenduère (*Ursule Mirouet*).

Minoret-Levrault (Madame François), femme du précédent, née Zélie Levrault-Crémière, d'apparence frêle, de mine et de ton aigres, âpre, avide, inculte à l'égal de son mari, lui apporta la moitié de son nom de fille (tradition locale) et une excellente auberge. — Elle fut la vraie directrice de la maison de poste de Nemours; adora son fils Désiré, et, punie de ses persécutions cupides contre Ursule de Portenduère par la fin tragique de cet enfant, mourut folle, chez le docteur Blanche[1], au village de Passy[2], en 1841 (*Ursule Mirouet*).

Minoret (Désiré), fils des précédents, né en 1805. — Élève, demi-boursier, au lycée Louis-le-Grand, à Paris, par la protection de Fontanes, connu du docteur Minoret, il fit ensuite son droit, eut, sous l'influence de Goupil, une jeunesse quelque peu dissipée, et aima successivement Esther van Gobseck, Sophie Grignault (Florine), qui le refusa pour mari et qui devint plus tard madame Nathan. — Désiré Minoret prit peu de part aux persécutions de sa famille

1. Maison de santé, maintenant rue Berton.
2. Banlieue de Paris annexée depuis 1860 et aujourd'hui l'un des quartiers du XVIe arrondissement.

contre Ursule de Portenduère. La Révolution de 1830 le servit. Il combattit pendant les trois glorieuses journées, obtint la décoration et fut nommé substitut du procureur du roi à Fontainebleau. Il mourut d'un accident de voiture, au mois d'octobre 1836 (*Ursule Mirouet*).

Mirah (Joséphа), née en 1814. — Juive, fille naturelle d'un riche banquier israélite, abandonnée en Allemagne, quoique portant, comme signe de reconnaissance, l'anagramme du nom hébraïque[1], Hiram. A quinze ans, ouvrière à Paris, elle fut découverte et débauchée par Célestin Crevel qu'elle quitta ensuite pour Hector Hulot moins économe. Le faste de l'intendant militaire la posa : elle put alors cultiver des facultés vocales qui, sous Louis-Philippe, lui valurent de brillants engagements, aux Italiens d'abord, ensuite rue Le Peletier[2]. Quand elle abandonna Hector Hulot ruiné, elle déserta, du même coup, son hôtel, voisin de l'Académie royale de musique, situé rue Chauchat (habité aussi, à diverses époques, par Tullia, comtesse du Bruel, et par Héloïse Brisetout). Le duc d'Hérouville devint l'amant de mademoiselle Mirah. Cette liaison amena une magnifique pendaison de crémaillère, dans la rue de la Ville-l'Évêque, où se trouva convié le tout-Paris d'alors. Joséphа, d'ailleurs, eut toujours une sorte de cour. Un des Keller et le marquis d'Esgrignon furent comme « fous » d'elle. Eugène de Rastignac, étant ministre, l'appela chez lui et lui fit chanter la grande cavatine de *la Muette*. Inexacte, capricieuse, avide, spirituelle, bonne parfois, Joséphа Mirah donna des preuves de générosité, quand elle protégea ou secourut Hector Hulot malheureux, auquel elle procura même Olympe Grenouville. Enfin la chanteuse renseigna madame Adeline Hulot sur le sort du baron, caché passage du Soleil (quartier de la Petite-Pologne). — On a, de Joséphа Mirah, un portrait peint par Joseph Bridau (*La Cousine Bette. — Le Comte de Sallenauve*).

Mirault, nom d'une branche de la famille de Bargeton ; négociants à Bordeaux, aux XVIIIe et XIXe siècles (*Illusions perdues*).

Mirbel (Madame de), célèbre miniaturiste (1796-1849), fit suc-

1. Plutôt un chiffre.
2. Où se trouvait le précédent Opéra de Paris (1822-1873).

cessivement : le portrait de Louise de Chaulieu, donné par la jeune fille à son futur mari le baron de Macumer ; le portrait de Lucien de Rubempré destiné à Esther Gobseck ; le portrait de Charles X, orné de la mention : *Donné par le roi*, pour la princesse de Cadignan, qui le garda accroché dans son petit salon de la rue Miromesnil, après la Révolution de 1830 (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Secrets de la Princesse de Cadignan*).

Mirouet (Ursule). — *V.* Portenduère (vicomtesse Savinien de).

Mirouet (Valentin), fameux claveciniste ; facteur d'instruments ; un des plus célèbres organistes français ; beau-père du docteur Minoret ; mourut en 1785, son fonds fut acheté par Érard (*Ursule Mirouet*).

Mirouet (Joseph), fils naturel du précédent, beau-frère naturel du docteur Denis Minoret, musicien de quelque mérite, nature bohémienne, appartint, comme artiste, à un régiment, pendant les guerres du commencement du XIXe siècle ou de la fin du XVIIIe, traversa l'Allemagne et y épousa Dinah Grollman, dont il eut une fille, Ursule (plus tard vicomtesse de Portenduère), laissée, de bonne heure, orpheline et pauvre (*Ursule Mirouet*).

Mistigris, surnom de rapin de Lora (Léon de).

Mitant (La), femme de Conches, Bourguignonne, sans ressources et condamnée pour un délit de pâturage sur les domaines de Montcornet, eut, en 1823, sa vache saisie par l'huissier Brunet, assisté de Vermichel et de Fourchon (*Les Paysans*).

Mitouflet, ancien grenadier de la garde impériale, mari d'une riche vigneronne, tenait l'auberge du *Soleil d'Or*, à Vouvray, en Touraine. — Après 1830, il y logea Félix Gaudissart et lui servit de témoin dans un duel peu « méchant », provoqué par une mystification infligée à l'illustre voyageur de commerce, dupe du fou Margaritis (*L'Illustre Gaudissart*).

Mitouflet, huissier au ministère de la guerre, sous Louis-Phi-

lippe, du temps de Cottin de Wissembourg, de Hulot d'Ervy et de Marneffe (*La Cousine Bette*).

Mitral, célibataire, homme dont les yeux et le visage avaient la couleur du tabac, huissier à Paris sous la Restauration, usurier en même temps, compta, dans sa clientèle, Molineux et Birotteau, et fut invité au bal célèbre du parfumeur donné en décembre 1818. — Oncle maternel d Isidore Baudoyer, lié avec Bidault, dit Gigonnet, et Esther-Jean van Gobseck, Mitral, par leur concours, obtint l'avancement de son neveu au Trésor (décembre 1824). Il se partageait alors entre l'Isle-Adam, le Marais et le faubourg Saint-Marceau, résidences diverses de sa nombreuse famille. Riche d'une petite fortune qui devait sans doute revenir aux Isidore Baudoyer, Mitral se retira dans le département de Seine-et-Oise (*César Birotteau. — Les Employés*).

Mizerai, en 1836, restaurateur, à Paris, dans la rue Michel-le-Comte, chez qui Zéphirin Marcas dînait pour neuf sous (*Z. Marcas*).

Modinier, intendant de M. de Watteville, « gouverneur » des Rouxey, terre patrimoniale des Watteville (*Albert Savarus*).

Moinot, facteur des postes vers 1815, à Paris, pour le quartier de la Chaussée-d'Antin, marié, père de quatre enfants, demeurant 11 rue des Trois-Frères (aujourd'hui rue Taitbout) au *cintième*, révélait alors naïvement l'adresse de Paquita Valdès à Laurent, domestique de Marsay, qui cherchait adroitement à l'obtenir de lui. « Mon nom, disait le facteur au valet, s'écrit absolument comme un moineau : M-o-i-n-o-t. — Effectivement, répliquait Laurent » (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'Or*).

Moïse, juif qui avait été à la tête des *rouleurs* du Midi et dont la Gonore était veuve en 1830 (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Moïse, musicien de Troyes que madame Beauvisage se proposait, en 1839, de faire venir à Arcis-sur-Aube pour donner des leçons à sa fille Cécile (*Le Député d'Arcis*).

Molineux (Jean-Baptiste), avare et avide propriétaire parisien. —

Il comptait, en 1815, mesdames Crochard parmi les locataires de l'un de ses immeubles, sis entre les rues du Tourniquet-Saint-Jean [1] et de la Tixeranderie; vers le même temps à peu près, il logeait encore chez lui, rue de Surène, mesdames Leseigneur de Rouville et Hippolyte Schinner. — Jean-Baptiste Molineux demeura cour Batave, pendant les premières années du règne de Louis XVIII. Il possédait alors, rue Saint-Honoré, une maison contre laquelle s'adossait la boutique de César Birotteau. Molineux fut l'un des nombreux invités venus au célèbre bal du 17 décembre 1818 et, quelques mois plus tard, le syndic tracassier de la faillite du parfumeur (*Une Double Famille. — La Bourse. — César Birotteau*).

Mollot, en 1839, à Arcis-sur-Aube, nommé greffier de la justice de paix par l'influence de sa femme Sophie, allait souvent chez madame Marion et y voyait Beauvisage, Goulard, Giguet, Herbelot, (*Le Député d'Arcis*).

Mollot (Madame Sophie), femme du précédent, curieuse, bavarde, s'inquiéta beaucoup de Maxime de Trailles, pendant la période électorale ouverte dans l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, en avril 1839, et s'occupa longuement de la famille Beauvisage, durant les fréquents changements de député qui suivirent cette date. (*Le Député d'Arcis. — Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Mollot (Ernestine), fille des précédents, était, en 1839, une jeune personne à marier. Elle finit par épouser Simon Giguet, vers 1840 (*Le Député d'Arcis. — La Famille Beauvisage. — Le Comte de Sallenauve*).

Mongenod, né en 1764; fils d'un avocat au grand conseil, qui lui laissa de cinq à six mille livres de rente. — Ruiné sous la Révolution et, d'abord, clerc, avec Frédéric Alain chez le procureur Bordin, Mongenod essaya sans succès de diverses entreprises : du journalisme, avec *la Sentinelle*, fondée ou reprise par lui; de la composition musicale avec *les Péruviens*, opéra-comique repré-

1. De vieille date, quartier entièrement bouleversé.

senté en 1798 sur le théâtre Feydeau[1]. Son mariage et les charges de famille qui en résultèrent rendirent ses affaires de plus en plus embarrassées : Mongenod avait prêté de l'argent à Frédéric Alain, pour lui permettre d'assister à la première du *Mariage de Figaro;* il lui emprunta, à son tour, une certaine somme qu'il ne put lui restituer dans le délai convenu. Il partit alors pour l'Amérique, y fit une fortune, revint en janvier 1816 et s'acquitta envers Alain. De cette époque, date la création de la célèbre maison de banque parisienne Mongenod et compagnie, dont la raison sociale devint ensuite Mongenod et fils, puis Mongenod frères. Vers 1819, la faillite du parfumeur César Birotteau étant survenue, Mongenod s'en préoccupait à la Bourse[2], où il coudoyait commerçants et escompteurs. Mongenod mourut pendant l'année 1827 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine. — César Birotteau*).

Mongenod (Madame Charlotte), femme du précédent, supporta courageusement la misère pendant l'année 1798 et vendit alors ses cheveux pour deux écus de six livres, afin d'apporter du pain dans son ménage. Devenue riche, veuve depuis 1827, madame Mongenod resta, sous Louis-Philippe, le conseil et l'âme de la maison de banque dirigée par ses deux fils, Frédéric et Louis, à Paris, dans la rue de la Victoire (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Mongenod (Frédéric), l'aîné des trois enfants des précédents, reçut de sa famille reconnaissante le prénom que portait M. Alain et devint, dans la rue de la Victoire, après 1827, le chef de la maison de banque paternelle. Sa clientèle prouvait son honnêteté : le marquis d'Espard, Charles Mignon de la Bastie, la baronne de la Chanterie, Godefroid lui confièrent leurs fonds (*L'Interdiction. — Modeste Mignon. — L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Mongenod (Louis), frère cadet du précédent, le secondait rue de la Victoire, où il recevait les prudentes recommandations de ma-

1. Le théâtre Feydeau et ses dépendances (le passage du même nom, existèrent à Paris jusqu'en 1826; la rue de la Bourse occupe aujourd'hui leur emplacement.

2. La Bourse, alors et provisoirement, se tenait rue Feydeau, pendant que s'élevait son palais actuel.

dame Charlotte Mongenod, sa mère, lors d'une visite de Godefroid en 1836 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Mongenod (Mademoiselle), sœur et fille des précédents, née en 1799, fut proposée en mariage, dans le mois de janvier 1816, à Frédéric Alain, qui n'accepta point ce témoignage de la reconnaissance des Mongenod enrichis. Mademoiselle Mongenod épousa le vicomte de Fontaine (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Monistrol, Auvergnat, brocanteur, à Paris, vers la fin du règne de Louis-Philippe, successivement rue de Lappe et sur le nouveau boulevard Beaumarchais, entreprit, l'un des premiers, le commerce de l'article *curiosités*, qui s'est par la suite tant développé, mais que connaissaient déjà les Popinot, les Pons et les Rémonencq (*Le Cousin Pons*).

Montauran (Marquis Alphonse de) fut, sur la fin du XVIIIe siècle, en France et hors de France, mêlé à presque toutes les intrigues royalistes importantes. Aussi, avec Flamet de la Billardière et le comte de Fontaine, était-il assidu chez le parfumeur Ragon, propriétaire de *la Reine des Roses*, où se faisait la correspondance royaliste de l'Ouest avec Paris. Trop jeune pour avoir vu Versailles, Alphonse de Montauran n'avait pas « cette fine fleur de manières qui distinguait Lauzun, Adhémar, Coigny, comme tant d'autres »; son éducation avait été manquée. Vers l'automne de l'année 1799, il se distingua particulièrement. Sa personne séduisante, sa jeunesse, un mélange de bravoure et d'autorité le désignèrent à Louis XVIII, qui le chargea de gouverner la Bretagne, la Normandie, le Maine et l'Anjou. Devenu, sous le nom du *Gars*, le chef des chouans, dès le mois de septembre le marquis les conduisit contre les bleus au-dessus du plateau de la Pélerine, situé entre Fougères (Ille-et-Vilaine) et Ernée (Mayenne), où s'engagea une action. Madame du Gua ne le quittait point alors. D'après cette dernière maîtresse de Charette, Alphonse de Montauran recherchait la main de mademoiselle d'Uxelles. Il s'éprit pourtant de l'espionne Marie de Verneuil, venue exprès en Bretagne pour le livrer aux bleus, et il l'épousa dans Fougères mais les républicains le tuèrent, lui et sa femme, quelques heures après le mariage (*César Birotteau*. — *Les Chouans*).

Montauran (Marquise Alphonse de), femme du précédent ; née Marie-Nathalie de Verneuil, à la Chanterie, près d'Alençon, fille naturelle de mademoiselle Blanche de Castéran, décédée abbesse de Notre-Dame de Séez, et de Victor-Amédée, duc de Verneuil, qui la reconnut et l'avantagea aux dépens de son fils légitime : un procès s'ensuivit entre le frère et la sœur. — Marie-Nathalie, recueillie alors par le maréchal duc de Lenoncourt, son tuteur, passa pour sa maîtresse, lui demanda vainement de l'épouser et fut abandonnée par lui. Elle traversa les milieux politiques ou sociaux les plus différents pendant l'époque de la Révolution. Après avoir brillé dans les fêtes de la Cour, elle eut Danton pour amant. Durant l'automne de 1799, Fouché chargea Marie de Verneuil de livrer Alphonse de Montauran ; mais la belle espionne et le chef des blancs s'aimèrent. Ils se marièrent quelques heures avant leur mort, vers la fin de cette année 1799, où jacobins et chouans combattirent sur le sol de la Bretagne. Madame de Montauran portait le costume du marquis Alphonse de Montauran, quand une balle républicaine vint la frapper (*Les Chouans*).

Montauran (Marquis de), frère cadet d'Alphonse de Montauran, était, en 1799, à Londres, quand il reçut une lettre du colonel Hulot chargé des dernières recommandations d'Alphonse. — Montauran s'y conforma, émigra sans porter les armes contre la France, conserva ses biens par l'intervention du même colonel Hulot et servit ensuite les Bourbons dans la gendarmerie, où il devint lui-même colonel. L'avènement de Louis-Philippe parut lui commander une retraite absolue. Sous le nom de M. Nicolas, il fut, rue Chanoinesse, l'un des Frères de la Consolation réunis chez madame de la Chanterie et sauva M. Auguste de Mergi d'une poursuite judiciaire. En 1841, on vit Montauran rue du Montparnasse : il assistait aux obsèques de Hulot aîné (*Les Chouans*. — *L'Envers de l'Histoire contemporaine*. — *La Cousine Bette*).

Montbauron (Marquise de), tante de Raphaël de Valentin, morte sur l'échafaud pendant la Révolution (*La Peau de chagrin*).

Montcornet (Maréchal, comte de), grand-croix de la Légion d'honneur, commandeur de Saint-Louis, né en 1774, fils d'un

ébéniste du faubourg Saint-Antoine, « enfant de Paris » mêlé activement à presque toutes les guerres des dernières années du XVIIIe siècle et des premières du XIXe. — Il commanda en Espagne et en Poméranie et fut colonel des cuirassiers de la garde impériale. Il supplantait alors, auprès de madame de Vaudremont, Martial de la Roche-Hugon, son ami. Le comte de Montcornet eut ensuite des relations intimes avec madame ou mademoiselle Fortin, mère de Valérie Crevel. Vers 1815, Montcornet acheta, au prix de cent mille francs environ, les Aigues, ancienne terre de Sophie Laguerre, sise entre Conches et Blangy, proche de Soulanges et de la Ville-aux-Fayes. La Restauration l'attira : le comte voulut se faire pardonner son origine, s'imposer au régime nouveau, effacer la trace du surnom significatif reçu de ses paysans de la Bourgogne qui l'appelaient « le Tapissier ». Au commencement de 1819, il épousa Virginie de Troisville. Son traitement, grossi de soixante mille francs de rente, lui permit de mener grand train ; il habita, l'hiver, en son bel hôtel parisien de la rue Neuve-des-Mathurins[1] et se produisit dans des milieux divers, fréquentant les Raoul Nathan et les Esther Gobseck. Pendant l'été, le comte, maire de Blangy, séjournait aux Aigues. Son impopularité et la rancune des Gaubertin, Rigou, Sibilet, Soudry, Tonsard, Fourchon lui en rendirent le séjour insupportable, et il dut se résigner à les vendre. — Montcornet, caractère violent et faible, ne pouvait manquer d'avoir aussi le dessous dans son ménage. La monarchie de 1830 combla Montcornet, alors lieutenant général en disponibilité, et lui confia une division. Le comte, devenu maréchal, fréquentait alors beaucoup le Vaudeville[2]. Montcornet mourut pendant l'année 1837. Il ne reconnut point et oublia complètement sa fille, Valérie Crevel. Montcornet repose probablement au Père-Lachaise, où un monument funèbre avait été commandé pour lui à W. Steinbock. — La devise du maréchal de Montcornet était : « Sonnez la charge » (*La Paix du Ménage*. — *Illusions perdues*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. — *Les Paysans*. — *Un Homme d'Affaires*. — *La Cousine Bette*).

1. Aujourd'hui, rue des Mathurins.

2. Théâtre de Paris jusqu'en 1838 situé rue de Chartres. La rue de Chartres, disparue également quoique plus tard, se trouvait entre la place du Palais-Royal et la place du Carrousel.

Montcornet (Comtesse de). — *V.* Blondet (madame Émile).

Montefiore, Italien de la célèbre famille des Montefiore, de Milan; capitaine d'habillement au 6e de ligne sous l'Empire; un des plus jolis garçons de l'armée; marquis, mais ne pouvant, d'après les lois du royaume d'Italie, porter son titre. — Jeté par la nature « dans le moule des Rizzio », il faillit être assassiné, en 1808, dans la ville de Tarragone, par la Marana, qui le surprit avec sa fille, Maria-Juana-Pepita Mancini, qu'épousa François Diard. Montefiore se maria lui-même, plus tard, avec une illustre Anglaise, et, en 1823, fut tué et dévalisé, au milieu d'une ruelle déserte de Bordeaux, par Diard, qui l'avait retrouvé, après plusieurs années d'absence, dans la maison de jeu d'une ville d'eaux (*Les Marana*).

Montès de Montejanos (Baron), Brésilien riche, nature sauvage et primitive, jeune vers 1840, fut un des premiers amants de Valérie Fortin (successivement madame Marneffe et madame Célestin Crevel), la revit, tantôt au faubourg Saint-Germain, tantôt place ou pâté des Italiens[1], eut lieu de se trouver jaloux d'Hector Hulot, de W. Steinbock, d'autres encore, et se vengea en communiquant à sa maîtresse une maladie étrange dont elle mourut, ainsi que Célestin Crevel (*La Cousine Bette*).

Montpersan (Comte de), neveu d'un chanoine de Saint-Denis, fréquemment son commensal; hobereau ambitieux, aigri par suite d'échecs et de déceptions; marié; père de famille; possédait et habitait, au commencement de la Restauration, le château de Montpersan à huit lieues de Moulins, dans l'Allier. En 1819, il y reçut la visite d'un jeune homme inconnu qui venait annoncer la mort de l'amant de madame de Montpersan (*Le Message*).

Montpersan (Comtesse Juliette de), femme du précédent, née vers 1781, habitait Montpersan avec sa famille, quand elle apprit, d'un compagnon de route de son amant, la mort de celui-ci, résultat d'une chute de voiture. La comtesse récompensa délicatement le messager de malheur (*Le Message*).

Montpersan (Mademoiselle de), fille des précédents, tout enfant,

1. Aujourd'hui, place Boïeldieu.

était présente à l'arrivée du message dont les douloureux détails contraignirent sa mère à quitter la table. Elle ne saisit que le côté comique de la situation et remarqua la gloutonnerie de son père, auquel le départ précipité de la comtesse permettait de rompre une sorte de diète imposée *(Le Message)*.

Montriveau (Général marquis de), père d'Armand de Montriveau. — Quoique chevalier des ordres, il tenait à toute la haute noblesse de Bourgogne, et dédaigna les avantages financiers et nobiliaires qu'il pouvait espérer de sa naissance : encyclopédiste et « l'un des ci-devant qui servirent noblement la République », Montriveau périt, tué près de Joubert, à Novi (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Montriveau (Comte de), oncle paternel d'Armand de Montriveau. — Gros homme, « grand mangeur d'huîtres » ; au contraire de son frère, il émigra, sut se faire bien accueillir, dans son exil, des Rivaudoult d'Arschoot, de la branche Dulmen, avec lesquels il avait des liens de famille, et mourut à Pétersbourg (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Montriveau (Général marquis Armand de), neveu du précédent, fils unique du général de Montriveau. — Orphelin et sans fortune, il fut placé par Bonaparte à l'école de Châlons, entra dans l'artillerie, fit les dernières campagnes de l'Empire, entre autres celle de Russie, et reçut plusieurs blessures graves sur le champ de bataille de Waterloo : il était alors colonel dans la garde. Montriveau passa, loin de l'Europe, les trois premières années de la Restauration. Il voulait explorer la haute Égypte, le centre de l'Afrique. Des sauvages le réduisirent en esclavage. Une évasion audacieuse le tira de leurs mains et lui permit de revenir à Paris, où il habita la rue de Seine, près de la Chambre des pairs. A cet époque, pauvre, sans protections ni ambition, il fut cependant bientôt promu général. Son association avec *les Treize*, puissance occulte et redoutable, qui comptait parmi ses membres Ronquerolles, Marsay, Bourignard, lui valut peut-être une faveur qu'il n'avait pas sollicitée. Cette même franc-maçonnerie seconda Montriveau désirant se venger des coquetteries raffinées d'Antoinette de Langeais, et, plus

tard encore, lorsque, toujours amoureux de la duchesse, il l'enleva morte aux carmélites espagnoles. Vers le même temps, le général rencontrait, chez madame de Beauséant, Rastignac, tout frais débarqué à Paris, et lui dépeignait Anastasie de Restaud. Une soirée d'Opéra, sur la fin de 1821, rapprocha le général de mesdames d'Espard et de Bargeton. — Montriveau, vivant portrait de Kleber, sorte de veuf tragique d'Antoinette de Langeais et célèbre par son grand voyage traversé d'aventures, était devenu le lion à la mode, au moment où il revit Sixte Châtelet, son compagnon en Égypte. Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, Chaussée-d'Antin, chez mademoiselle des Touches, il raconta, devant un auditoire choisi d'artistes et de nobles, comment il avait été la cause involontaire de la vengeance du mari d'une certaine Rosina. Cette histoire datait des guerres impériales. Montriveau, pair de France, commandait alors un département, et infidèle au souvenir d'Antoinette de Langeais, courtisait la belle madame Rogron, née Bathilde de Chargebœuf, qui espérait bientôt pouvoir l'épouser. En 1839, il servit, ainsi que M. de Ronquerolles, de témoin au duc de Rhétoré, dans le duel que le frère aîné de Louise de Chaulieu eut avec Dorlange-Sallenauve, à propos de Marie Gaston (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais. — Le Père Goriot. — Illusions perdues. — Autre Étude de femme. — Pierrette. — Le Député d'Arcis*).

Morand, d'abord commis du libraire Barbet, puis, en 1838, son associé avec Métivier, essayait alors d'exploiter le baron de Bourlac, auteur d'un *Traité des législations comparées* (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Moreau, né en 1772; fils d'un « dantoniste », procureur syndic à Versailles pendant la Révolution; fut l'amant de madame Clapart et lui demeura dévoué presque toute sa vie. Après une existence fort agitée, Moreau prit, vers 1805, la régie du domaine de Presles, situé dans la vallée de l'Oise, et appartenant au comte de Sérizy; épousa Estelle, femme de chambre de Léontine de Sérizy, en eut trois enfants, conserva durant dix-sept années la gestion du domaine; se retira, riche, le jour où, sur les rapports des Reybert, il fut convaincu de marchés frauduleux conclus avec Léger. Une sotte

étourderie de son filleul, Oscar Husson, décida, surtout, du renvoi de l'ancien intendant de Presles. Moreau conquit, sous Louis-Philippe, une situation superbe : ayant fait fortune dans le commerce des biens, beau-père de Constant-Cyr-Melchior de Canalis, il devint enfin le député du centre bien connu, sous le nom de Moreau (de l'Oise) (*Un Début dans la Vie*).

Moreau (Madame Estelle), personne blonde, femme du précédent, née, à Saint-Lô, de parents paysans, fut, d'abord, fille de chambre au service de Léontine de Sérizy ; la fortune venue, elle montra des prétentions et n'accueillit jamais que sèchement ou froidement Oscar Husson, fils du premier lit de madame Clapart. Elle employait Nattier pour les fleurs de sa coiffure et se révélait, parée ainsi, dans l'automne de 1822, devant Joseph Bridau et Léon de Lora, venus de Paris, chargés de travaux pour Sérizy (*Un Début dans la Vie*).

Moreau (Jacques), l'aîné des trois enfants des précédents, était, à Presles, l'intermédiaire habituel entre sa mère et Oscar Husson (*Un Début dans la Vie*).

Moreau, le premier tapissier d'Alençon, rue de la Porte-de-Séez, près de l'église, fournit, en 1816, à madame de Bousquier (alors mademoiselle Rose Cormon), les meubles nécessaires pour installer chez elle M. de Troisville, arrivé inopinément de Russie (*La Vieille Fille*).

Moreau, vieux laboureur du Dauphiné, oncle du petit Jacques Colas, vivait, sous la Restauration, pauvre et résigné, avec sa femme, dans le village des environs de Grenoble, métamorphosé par le docteur Benassis (*Le Médecin de Campagne*).

Moreau-Malvin, « fort boucher », mort vers 1820, dont le superbe tombeau de marbre blanc orne, rue du Maréchal-Lefebvre, le Père-Lachaise, près des sépultures de madame Jules Desmarets et de mademoiselle Raucourt (de la Comédie-Française) (*Histoire des Treize : Ferragus, Chef des Dévorants*).

Morillon (Le père), prêtre qui fut chargé pendant quelque temps, sous l'Empire, de la première éducation de Gabriel Claes (*La Recherche de l'Absolu*).

Morin (La), vieille femme très pauvre qui éleva la Fosseuse, orpheline, avec une certaine bonté, dans un bourg des environs de Grenoble, mais qui lui donnait, néanmoins, des coups de cuiller sur les doigts quand l'enfant allait trop vite en mangeant la soupe dans l'écuelle commune. La Morin travaillait la terre comme un homme et se plaignait souvent du misérable grabat qu'elle partageait avec la Fosseuse (*Le Médecin de Campagne*).

Morin (Jeanne-Marie-Victoire Tarin, veuve), accusée de tentative d'extorsion de signatures de billets à ordre et de tentative d'assassinat sur la personne du sieur Ragoulleau, fut condamnée, le 11 janvier 1812, à vingt ans de travaux forcés, par la cour d'assises de Paris. — Poiret aîné, l' « idémiste », qui déposa comme témoin à décharge, rappelait souvent cette circonstance. La veuve Morin, née à Pont-sur-Seine (Aube), était la compatriote de Poiret, né à Troyes (*Le Père Goriot*). — Divers détails ont été ici extraits des pièces publiées de cette affaire criminelle.

Morisson invente des pilules purgatives qu'essaya d'imiter, débutant sous Louis-Philippe et cherchant fortune, le docteur Poulain, médecin de Pons et des Cibot (*Le Cousin Pons*).

Mortsauf (Comte de), représentant d'une famille de la Touraine, qui dut à un ancêtre du temps de Louis XI, échappé à la potence [1], fortune, armes, illustration. — Le comte fut l'incarnation de « l'émigré ». L'exil, volontaire ou forcé, le rendit valétudinaire de corps et d'esprit. Il épousa Blanche-Henriette de Lenoncourt, dont il eut deux enfants, Jacques et Madeleine; reçut, au retour des Bourbons, un brevet de maréchal de camp, mais ne quitta point Clochegourde, castel apporté en dot par sa femme et situé sur les rives de l'Indre et du Cher (*Le Lys dans la Vallée*).

Mortsauf (Comtesse de) [2], femme du précédent; née Blanche-Henriette de Lenoncourt; de « la maison de Lenoncourt-Givry sur le point

1. Indication, exceptionnellement puisée en dehors de *la Comédie humaine* et fournie par les *Contes drolatiques*.

2. Le 14 juin 1873, Beauplan et Barrière ont fait représenter, à Paris, sur la scène de la Comédie-Française, un drame ayant pour héroïne madame de Mortsauf.

de s'éteindre » vers les premières années de la Restauration ; venue au monde après la mort de trois frères, eut ainsi une enfance et une jeunesse tristes ; trouva une vraie mère chez sa tante, une Blamont-Chauvry, et, mariée, se consola surtout par la maternité. Ce sentiment lui permit de refouler l'amour qu'elle éprouva pour Félix de Vandenesse : l'effort, que lui coûta cette lutte intime, détermina chez la comtesse, une terrible maladie d'estomac dont elle mourut en 1820 (*Le Lys dans la Vallée*).

Mortsauf (Jacques de), l'aîné des deux enfants des précédents l'élève de Dominis, le plus délicat de la famille, mourut prématurément. Avec lui s'éteignirent, au moins directement, les Lenoncourt-Givry, dont il se trouvait l'héritier désigné (*Le Lys dans la Vallée*).

Mortsauf (Madeleine de), sœur du précédent, après la mort de sa mère, bouda Félix de Vandenesse, que madame de Mortsauf avait aimé ; elle devint, par la suite, duchesse de Lenoncourt-Givry (*V.* cette biographie) (*Le Lys dans la Vallée*).

Mouche, né en 1811, bâtard d'une des filles naturelles de Fourchon et d'un soldat mort en Russie ; fut recueilli, orphelin, par son grand-père maternel, qu'il aidait parfois, comme apprenti cordier. Vers 1823, dans l'arrondissement de la Ville-aux-Fayes (Bourgogne), il tirait aussi profit de la crédulité des étrangers, en feignant de leur faciliter la chasse aux loutres. La tenue, les propos de Mouche, entré un jour d'automne de cette même année 1823, aux Aigues, chez Montcornet, scandalisèrent les châtelains et leurs hôtes (*Les Paysans*).

Mouchon, l'aîné de trois frères qui habitèrent, en 1793, la vallée bourguignonne de l'Avonne ou des Aigues ; régit les biens de la famille de Ronquerolles ; devint député de son département à la Convention ; eut une réputation d'intégrité, sauva les propriétés et la vie des Ronquerolles ; mourut dans l'année 1804, laissant deux filles, mesdames Gendrin et Gaubertin (*Les Paysans*).

Mouchon, frère du précédent, fut maître de poste à Conches (Bourgogne) ; eut une fille qui épousa le riche fermier Guerbet ; mourut en 1817 (*Les Paysans*).

Mouchon, frère des précédents, né en 1756 ; prêtre, eut, avant la Révolution, la cure de la Ville-aux-Fayes, et sut la garder sous la Restauration. Cette habileté peignait l'homme ; il était, d'ailleurs, populaire dans la région ou le milieu des Rigou, Soudry, Gaubertin, Sibilet, Fourchon, Tonsard, etc., etc. On le désignait parfois sous le nom de « Moucheron » (*Les Paysans*).

Mougin, né, vers 1805, à Toulouse, était le cinquième des coiffeurs parisiens qui se succédèrent sous le nom de Marius dans le même établissement ; en 1845, riche, marié, père de famille, capitaine de la garde nationale, décoré (après 1832), électeur, éligible, stimulé par J.-J. Bixiou et Léon de Lora, il trônait, place de la Bourse, artiste capillaire émérite, sous les yeux émerveillés de S.-P. Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*).

Mouilleron, procureur du roi à Issoudun, en 1822, cousin de tout le monde dans la ville, pendant les dissensions qui existaient entre les familles Rouget et Bridau (*La Rabouilleuse*).

Mouilleron, commissaire de police à Issoudun, quand les Bridau y luttaient contre Gilet, installé chez Rouget (*La Rabouilleuse*).

Murat (Joachim, prince) se trouvait avec Lannes et Rapp, chez Bonaparte, premier consul, en octobre 1800, le jour où Bartholomeo di Piombo fut introduit par Lucien Bonaparte. — Il était grand-duc de Berg en 1806, époque des fameux démêlés entre les Simeuse et Malin de Gondreville. Murat vint au secours du régiment de cavalerie que commandait le colonel Chabert à la bataille d'Eylau (7-8 février 1807). « Homme tout oriental », il donna, même avant son avènement au trône de Naples (1808), l'exemple d'un luxe absurde chez les militaires modernes. Durant une veillée villageoise du Dauphiné, vingt ans plus tard, Benassis et Genestas entendaient un vétéran, devenu laboureur, mêler à l'histoire de Bonaparte le récit de force traits éclatants de l'intrépide Murat (*La Vendetta*. — *Une Ténébreuse Affaire*. — *Le Colonel Chabert*. — *La Paix du Ménage*. — *Le Médecin de Campagne*).

Muret donna des renseignements sur Jean-Joachim Goriot, son

prédécesseur commercial pour l'article « pâtes alimentaires » (*Le Père Goriot*).

Musson, mystificateur célèbre au commencement du XIXe siècle, dont le policier Peyrade, quand il joua le rôle d'un nabab entretenant Suzanne Gaillard, imitait, vingt ans plus tard, les tours adroits et les habiles déguisements (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

N

Nanon, dite la grande Nanon, en raison de sa taille (1m,93); née vers 1769. — Elle garda, d'abord, les vaches dans une ferme qu'elle fut forcée de quitter après un incendie; rebutée de partout, en raison de sa figure, qui était repoussante, elle entra, vers 1791, âgée de vingt-deux ans, chez Félix Grandet, de Saumur, et ne sortit plus de la maison. Elle se montra toujours reconnaissante envers son maître de l'avoir recueillie; courageuse, dévouée et sobre, unique domestique de l'avare, elle ne recevait, comme gages, pour un très pénible service, que soixante francs par an. Cependant l'accumulation de sommes aussi misérables lui permit, vers 1819, un placement viager de quatre mille francs, chez maître Cruchot. Nanon eut encore, de madame de Bonfons, un viager de douze cents francs; demeura près de la fille de son ancien maître, décédé, et, vers 1827, presque sexagénaire, épousa Antoine Cornoiller. Avec son mari, elle continua son œuvre de dévouement auprès d'Eugénie de Bonfons[1] (*Eugénie Grandet*).

Napolitas, en 1830, secrétaire de Bibi-Lupin, le chef de la police de sûreté. — « Mouton » à la Conciergerie, il jouait le rôle d'un fils de famille accusé de faux, afin d'observer Jacques Collin, qui se prétendait Carlos Herrera (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

1. Contrairement à la marche suivie, dans le *Répertoire*, pour l'ordre et la disposition des biographies, Nanon a été classée à cette place, en raison de son tardif mariage avec Cornoiller.

Narzicof (Princesse), Russe; avait, suivant Fritot, laissé à ce marchand, en payement de fournitures, la calèche dans laquelle mistress Noswell, affublée du châle dit Sélim, regagna l'hôtel Lawson (*Gaudissart II*).

Nathan (Raoul), fils d'un brocanteur juif, mort banqueroutier peu de temps après avoir épousé une catholique, fut pendant vingt-cinq ans (1820-1845) un des écrivains de Paris les plus remarqués. — Raoul Nathan aborda bien des genres : journal, roman, poésie, théâtre. En 1821, Dauriat publia de lui une œuvre d'imagination, que Lucien de Rubempré exalta et attaqua successivement; la critique acerbe visait uniquement l'éditeur. Nathan fit aussi représenter alors un « imbroglio », joué sur la scène du Panorama-Dramatique, sous ce titre : *l'Alcade dans l'embarras*[1]; il signa de son simple prénom de Raoul; il avait un collaborateur, Cursy (M. du Bruel). La pièce réussit. Vers le même temps, il supplanta Lousteau, amant de Florine, l'une de ses principales interprètes. Raoul fréquentait, vers cette même époque, Émile Blondet, qui lui écrivait une lettre datée des Aigues (Bourgogne), dans laquelle il dépeignait les Montcornet et racontait leurs difficultés locales. Raoul Nathan, de toutes les compagnies joyeuses et dissipées, fut, avec Giroudeau, Finot et Bixiou, témoin de Philippe Bridau épousant madame J.-J. Rouget; se montra chez Florentine Cabirolle, quand les Marest et Oscar Husson s'y produisirent, et apparut souvent, rue Saint-Georges, dans la maison d'Esther van Gobseck, fréquentée déjà par Blondet, Bixiou et Lousteau. Raoul, à cette époque, s'occupait beaucoup de presse et se piquait de royalisme. L'avènement de Louis-Philippe ne diminua pas le cercle étendu de ses relations. La marquise d'Espard l'accueillait. Ce fut chez elle qu'il entendit médire de Diane de Cadignan, au grand mécontentement de Daniel d'Arthez, également présent. Marie de Vandenesse, nouvellement mariée, remarqua Nathan, beau d'une laideur artiste, inculte et élégant avec irrégularité, en plein épanouissement de sa gloire littéraire ou galante. Raoul résolut d'exploiter la situation. Bien que devenu républicain, il caressa très volontiers l'idée de posséder une femme de l'aristocratie. La conquête de madame la comtesse de Van-

1. Mélodrame comique.

denesse l'aurait vengé du mépris témoigné par lady Dudley; mais, tombé entre les mains des usuriers, acoquiné avec Florine, domicilié d'une façon piteuse, dans un passage entre les rues Basse-du-Rempart et Neuve-des-Mathurins[1], retenu souvent rue Feydeau, dans les bureaux d'un journal qu'il avait fondé, Raoul échoua près de la comtesse, que Vandenesse parvint même à ramener à lui, en se servant fort habilement de Florine elle-même. Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, Nathan donna un drame bruyant et brillant, dont les deux collaborateurs étaient M. et madame Marie Gaston, désignés seulement sur l'affiche par des étoiles. Il avait fait jouer, dans sa jeunesse, à l'Odéon, une pièce romantique genre *Pinto*[2], à une époque où le classique régnait en maître; et le théâtre avait été si rudement agité pendant trois jours, que la pièce fut défendue. Plus tard, il donnait au Théâtre-Français, un grand drame qui tombait « avec tous les honneurs de la guerre, aux salves d'articles foudroyants ». En 1837-1838, Vanda de Mergi lut un nouveau roman de Nathan intitulé *la Perle de Dol*. Le souvenir de ses intrigues mondaines poursuivait encore Nathan, lorsqu'il rendit, si difficilement, à M. de Clagny, qui le lui réclamait, un billet imprimé, annonçant la naissance de Melchior de la Baudraye, en ces termes : « Madame la baronne de la Baudraye est heureusement accouchée d'un fils; M. Étienne Lousteau a l'honneur de vous en faire part ». Nathan rechercha, du reste, la société de madame de la Baudraye, qui recueillit de lui, rue de Chartres-du-Roule, chez Béatrix de Rochefide, pour l'arranger en nouvelle, certain récit, plus ou moins conté à la manière de Sainte-Beuve, sur les bohèmes et leur prince, Rusticoli de la Palférine. Raoul cultiva également la société de la marquise de Rochefide, et, un soir d'octobre 1840, une avant-scène des Variétés réunit Canalis, Nathan, Béatrix. Partout reçu, familier du boudoir de Marguerite Turquet, Raoul entendit, au milieu d'un groupe formé par Bixiou, la Palférine et maître Cardot, narrer par maître Desroches comment Cérizet usa d'Antonia Chocardelle, afin

1. Certainement le passage Sandrié, qui commençait au numéro 38 de la rue Basse-du-Rempart, pour finir au numéro 5 de la rue Neuve-des-Mathurins.

2. Drame de Népomucène Lemercier; d'après Labitte, « la première œuvre du théâtre renouvelé ».

de « refaire » Maxime de Trailles. Nathan se maria sur le tard avec Florine sa maîtresse, née réellement Sophie Grignault (*Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Une Fille d'Ève. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — L'Envers de l'Histoire contemporaine. — La Muse du Département. — Un Prince de la bohème. — Un Homme d'affaires. — Les Comédiens sans le savoir*).

Nathan (Madame Raoul), femme du précédent, née Sophie Grignault, en 1805, dans la Bretagne. Elle était d'une beauté parfaite ; son pied seul laissait à désirer. — Elle aborda, fort jeune, la double carrière de la galanterie et du théâtre, sous le nom, devenu célèbre, de Florine. Les premiers temps de cette existence restèrent obscurs; Madame Nathan, comparse de la Gaîté (1820), eut six amants, avant de prendre Étienne Lousteau, qu'on lui connut dans l'année 1821. Elle était liée alors avec Florentine Cabirolle, Claudine Chaffaroux, Coralie et Marie Godeschal. Elle possédait aussi un entreteneur, le droguiste Matifat, et logeait rue de Bondy, où, après un éclatant succès au Panorama-Dramatique[1], à côté de Coralie et de Bouffé, elle resevait magnifiquement des diplomates et Lucien de Rubempré, Camusot, etc. Florine changea bientôt, avec avantage, d'amoureux, de domicile, de théâtre, de protecteur : Nathan, qu'elle épousa plus tard, vers le milieu du règne de Louis-Philippe, remplaça Lousteau; la rue Hauteville[2], la rue de Bondy; le Gymnase, le Panorama. Engagée au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle, elle y retrouva son ancienne rivale, Coralie, contre qui elle organisa une cabale; se distingua par le luxe de ses toilettes, et successivement s'attacha l'opulent Dudley, Désiré Minoret, M. des Grassins, banquier saumurois, M. du Rouvre ; elle ruina même les deux derniers. La fortune de Florine grandit encore pendant la monarchie de Juillet. Son association avec Nathan servit également leurs intérêts mutuels le poète imposait l'actrice, qui savait, d'ailleurs, se rendre redoutable par son esprit d'intrigue et l'âpreté de ses saillies. Qui ne connut point son hôtel de la rue Pigalle ! En effet, madame Nathan

1. Sur la scène du boulevard du Temple, madame Nathan (Florine) toucha désormais huit mille francs d'appointements.

2. Aujourd'hui, rue Hauteville.

fréquenta ou coudoya Coralie, Esther la Torpille, Claudine du Bruel, Euphrasie, Aquilina, madame Théodore Gaillard, Marie Godeschal; admit ou fêta Émile Blondet, Andoche Finot, Étienne Lousteau, Félicien Vernou, Couture, Bixiou, Rastignac, Vignon, F. du Tillet, Nucingen, Conti. Les œuvres de Bixiou, F. Souchet, Joseph Bridau, H. Schinner ornaient son appartement — Marie de Vandenesse, vaguement éprise de Nathan, aurait détruit ces joies et cette splendeur, sans le dévouement de la maîtresse de l'écrivain, d'une part, et l'intervention de Vandenesse, de l'autre : Florine, ayant définitivement reconquis Nathan, ne tarda pas à l'epouser (*La Muse du Département. — Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Les Employés. — La Rabouilleuse. — Ursule Mirouet. — Eugénie Grandet. — La Fausse Maîtresse. — Un Prince de la bohème. — Une Fille d'Ève. — Les Comédiens sans le savoir*).

Navarreins (Duc de), né vers 1767, gendre (en premières noces) du prince de Cadignan; père d'Antoinette de Langeais; parent de madame d'Espard; cousin de Valentin; accusé de « hauteur ». — Il protégea M. du Bruel (Cursy) débutant dans l'administration ; eut une affaire contre les hospices, confiée aux soins de maître Derville; fit décorer et nommer receveur Polydore de la Baudraye, pour « avoir *quitus* » d'une dette contractée pendant l'émigration; tint un conseil de famille en compagnie des Grandlieu et des Chaulieu, quand sa fille se compromit à la porte de Montriveau; accueillit Victurnien d'Esgrignon; posséda, près de la Ville-aux-Fayes, sous-préfecture de l'Auxerrois, des biens immenses, respectés des Gaubertin, Rigou, Soudry, Fourchon, Torsard, ennemis de Montcornet; accompagna madame d'Espard au bal de l'Opéra, lorsque Jacques Collin et Lucien de Rubempré « intriguèrent » la marquise ; vendit cinq cent mille francs aux Graslin ses terres et sa forêt de Montégnac, près de Limoges; connut Fœdora par l'entremise de Valentin; fréquenta la princesse de Cadignan, après la mort de leur beau-père commun, dont il avait eu peu à se louer, en particulier dans des règlements de comptes. Le duc de Navarreins avait, à Paris, son hôtel rue du Bac (*La Rabouilleuse. — Le Colonel Chabert. — La Muse du Département. — Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais.*

— *Le Cabinet des Antiques.* — *Les Paysans.* — *Splendeurs et Misères des Courtisanes.* — *Le Curé de Village.* — *La Peau de Chagrin.* — *Une Ténébreuse Affaire.* — *Les Secrets de la Princesse de Cadignan.* — *La Cousine Bette*).

Négrepelisse (De), famille remontant aux croisades, connue déjà du temps de Saint-Louis; nom de la branche cadette de « l'illustre famille » d'Espard, porté, sous la Restauration, dans l'Angoumois, par le beau-père de M. de Bargeton, M. de Négrepelisse, vieux gentilhomme campagnard, imposante figure, un des derniers représentants de l'ancienne noblesse française, maire de l'Escarbas, pair de France, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. — Négrepelisse survécut, de quelques années, à son gendre, qu'il accueillit, quand Anaïs de Bargeton se rendit à Paris dans l'été de 1821 (*L'Interdiction.* — *Illusions perdues*).

Négrepelisse (Comte Clément de) né en 1812; petit-cousin du précédent, qui lui laissa son titre. — Il était l'aîné des deux fils légitimes du marquis d'Espard. Il fit ses études au collège Henri IV et habita Paris pendant la Restauration, ainsi que son frère, sous le toit paternel, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Le comte de Négrepelisse fréquenta peu sa mère, la marquise d'Espard, installée, seule, faubourg Saint-Honoré (*L'Interdiction*).

Negro (Marquis di), noble Génois, « frère hospitalier de tous les talents qui voyagent », était, dans l'année 1836, chez le consul général de France, à Gênes, quand Maurice de l'Hostal conta, devant Damaso Pareto[1], Claude Vignon, Léon de Lora et Félicité des Touches, la séparation, le rapprochement, l'histoire entière du couple Octave de Bauvan (*Honorine*).

Népomucène, enfant abandonné; petit domestique de madame Vauthier, gérante-concierge de la maison du boulevard Montparnasse habitée par les familles Bourlac et Meigi. — Népomucène portait habituellement une blouse déguenillée, et, en guise de souliers, des chaussons ou des sabots. Il cumulait son service chez

1. Ou, peut-être, Paceto (Damaso); à qui, dans tous les cas, est dédié *le Message* (histoire du couple Montpersan).

madame Vauthier avec un travail quotidien dans les chantiers de bois du voisinage, et, pendant l'été, les dimanches et les lundis, servait chez les marchands de vin de la barrière (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Néraud, l'un des médecins de Provins pendant la Restauration. — Il ruina sa femme, veuve de l'épicier Auffray, qui l'avait épousé par amour et à laquelle il survécut. Homme taré, compétiteur du docteur Martener, Néraud fut du parti de Gouraud et de Vinet, représentants de l'opinion libérale, et soutint peu contre les Rogron leur pupille Pierrette Lorrain, petite-fille d'Auffray (*Pierrette*).

Néraud (Madame), femme du précédent. — Mariée d'abord à l'épicier Auffray, âgé de soixante-cinq ans, elle n'en avait que trente-huit lorsqu'elle devint veuve; presque aussitôt elle épousa le médecin Néraud. De son premier mariage, elle eut une fille qui fut la femme du major Lorrain et la mère de Pierrette. Madame Néraud mourut de chagrin, dans la misère, deux ans après son second mariage. Les Rogron, issus du premier lit du vieil Auffray, l'avaient presque entièrement dépouillée (*Pierrette*).

Nicolas. — *V.* Montauran (marquis de).

Nicolle, vieux domestique adjoint à Jacquotte, la servante du docteur Benassis (*Le Médecin de Campagne*).

Ninette, née en 1832, « rat » de l'Opéra de Paris, était connue de Léon de Lora et de J.-J. Bixiou, qui la montraient à Gazonal en 1845 (*Les Comédiens sans le savoir*).

Niolland (L'abbé), très bon élève de l'abbé Roze. Caché pendant la Révolution chez M. de Négrepelisse, près de Barbezieux, il fit l'éducation de Marie-Louise-Anaïs (plus tard madame de Bargeton) et lui apprit la musique, l'italien, l'allemand. — Il mourut en 1802 (*Illusions perdues*).

Niseron, curé de Blangy (Bourgogne) avant la Révolution; prédécesseur de l'abbé Brossette en cette cure; oncle de Jean-François Niseron. — Il fut amené, par une espièglie et innocente indiscrétion

de la fille de son neveu, comme par l'influence de dom Rigou, à déshériter les Niseron au profit de mesdemoiselles Pichard, gouvernantes-maîtresses installées auprès de lui (*Les Paysans*).

Niseron (Jean-François), bedeau, sacristain, chantre, sonneur et fossoyeur de la paroisse de Blangy (Bourgogne), sous la Restauration; neveu et unique héritier du curé Niseron; né en 1751. — Il acclama la Révolution; fut le type idéal du républicain, une sorte de Michel Chrestien aux champs; dédaigna froidement la famille Pichard, qui lui prit la succession à laquelle, seul, il avait droit; eut une vie de pauvreté et d'abandon; respecté, néanmoins, il était du parti de Montcornet représenté par Brossette; leur adversaire, Grégoire Rigou, l'estimait, le craignait même. — Jean-François Niseron perdit successivement sa femme, ses deux enfants et ne garda, près de lui, sur ses vieux jours, que Geneviève, fille naturelle de son fils décédé, Auguste (*Les Paysans*).

Niseron (Auguste), fils du précédent; soldat de la République et de l'Empire; canonnier (1809), séduisit, près de Zahara, une Monténégrine, Zéna Kropoli, qui mourut, à Vincennes, au commencement de 1810, en lui donnant une fille. Il ne put ainsi réaliser son dessein de l'épouser. Il périt, lui-même, sous Montereau, pendant l'année 1814, tué d'un éclat d'obus (*Les Paysans*).

Niseron (Geneviève), fille naturelle du précédent et de la Monténégrine Zéna Kropoli; née en 1810, appelée Geneviève ainsi qu'une tante paternelle; orpheline dès l'âge de quatre ans, fut élevée dans la Bourgogne par son aïeul Jean-François Niseron. Elle avait la beauté de son père et l'étrangeté de sa mère. Ses protectrices, mesdames de Montcornet et Michaud, lui donnèrent le surnom de *Péchina*, et, pour la préserver des poursuites de Nicolas Tonsard, la placèrent dans un couvent d'Auxerre, où elle put apprendre la couture et oublier Justin Michaud, qu'elle aimait inconsciemment (*Les Paysans*).

Noël, greffier de Jean-Jules Popinot, à Paris, en 1828; époque où le juge interrogea le marquis d'Espard, dont la femme demandait l'interdiction (*L'Interdiction*).

Noswell (Mistress), Anglaise riche et excentrique, descendue à Paris, vers le milieu du règne de Louis-Philippe, à l'hôtel Lawson; acheta chez Fritot, après bien des hésitations, le châle, dit *Sélim*, d'une vente prétendue « impossible » (*Gaudissart II*).

Nouastre (Baron de), émigré; du plus pur sang noble. — Il revint, ruiné, en 1800, à Alençon, avec sa fille, âgée vingt-deux ans, reçut asile chez le marquis d'Esgrignon, et mourut deux mois après, consumé par les chagrins. — Le marquis épousa l'orpheline, un peu plus tard (*Le Cabinet des Antiques*).

Nourrisson (Madame) fut d'abord, sous l'Empire, dans Paris, attachée au service du prince d'Ysembourg. — La vue des désordres d'une grande mondaine de l'époque décida de la profession lucrative de madame Nourrisson, qui se mit revendeuse à la toilette, rue Neuve-Saint-Marc; on la connut, aussi, maîtresse de maisons de tolérance. D'étroites relations, prolongées pendant plus de vingt ans avec Jacqueline Collin, firent prospérer ce double commerce. Les deux matrones échangeaient volontiers, quelquefois, noms et enseignes, ressources et profits. Ce fut dans la boutique de « défroques » de la rue Neuve-Saint-Marc que Frédéric de Nucingen marchanda Esther van Gobseck. Vers la fin du règne de Charles X, l'un des établissements de madame Nourrisson, situé rue Sainte-Barbe, était géré par la Gonore; du temps de Louis-Philippe, un autre, clandestin, existait près du « pâté dit des Italiens[1] »; on y surprit Valérie Marneffe et Wenceslas Steinbock. Madame Nourrisson, première de nom, n'en conservait pas moins ses magasins de la rue Saint-Marc, puisque, pendant l'année 1845, elle y donnait des détails sur madame Mahuchet devant un auditoire composé du trio Bixiou, Lora, Gazonal, et leur contait sa propre histoire en leur livrant le secret de ses débuts déjà lointains (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Le Comte de Sallenauve. — La Cousine Bette. — Les Comédiens sans le savoir*).

Nouvion (Comte de), gentilhomme revenu ruiné de l'émigration, chevalier de Saint-Louis, habitait Paris en 1828 et vivait alors de

1. Sans doute la place Boïeldieu actuelle.

la charité délicatement déguisée de son ami le marquis d'Espard, qui, le faisant surveiller, 22, rue de la Montagne Sainte-Geneviève, la publication de l'*Histoire pittoresque de la Chine*, l'associait aux produits possibles de l'ouvrage (*L'Interdiction*).

Noverre, célèbre danseur, né à Paris (1727-1807), fut le client « peu sûr » du drapier Chevrel, patron de *la Maison du Chat qui pelote*, beau-père et prédécesseur de Guillaume (*La Maison du Chat qui pelote*).

Nucingen (Baron Frédéric de), né, probablement à Strasbourg, vers 1767. — Il y fut, d'abord, commis de M. d'Aldrigger, banquier alsacien. Plus avisé que son patron, il ne crut pas au succès de l'empereur en 1815 et spécula fort adroitement sur la bataille de Waterloo. Nucingen opérait déjà seul, pour son propre compte, dans Paris et ailleurs; il préparait ainsi lentement la maison fameuse de la rue Saint-Lazare[1] et fondait les assises d'une fortune, qui, sous Louis-Philippe, atteignit presque dix-huit millions. A cette époque, il épousa l'une des deux filles d'un riche vermicelier, mademoiselle Delphine Goriot, dont il eut une fille, Augusta, mariée dans la suite à Eugène de Rastignac. Des premières années de la Restauration date sa réelle splendeur, fruit d'une association avec les Keller, Ferdinand du Tillet et Eugène de Rastignac pour « le coup » des mines de Wortschin, que suivirent d'opportunes liquidations, d'habiles banqueroutes. Ces diverses combinaisons ruinèrent les Ragon, les Aiglemont, les Aldrigger, les Beaudenord. Pendant cette période encore, Nucingen, quoique se disant bruyamment franc bourbonien, éconduisit, implorant du crédit, César Birotteau dont il connaissait pourtant le royalisme. Une époque exista dans la vie du baron, où il parut changer de nature; ce fut, lorsque, cessant d'avoir sa danseuse attitrée, il s'amouracha follement d'Esther van Gobseck, inquiéta son docteur, Horace Bianchon, employa Corentin, Georges, Louchard, Peyrade, et devint surtout la proie de Jacques Collin. Après le suicide d'Esther, au mois de mai 1830, abandonnant « Cythère », ainsi que l'avait fait autrefois Chardin des Lupeaulx, Nucingen redevint l'homme du chiffre et fut comblé de faveurs

1. Cette maison devait être située dans la partie de la rue Saint-Lazare avoisinant la fin de la rue de Châteaudun actuelle.

décorations, pairie, croix de grand-officier de la Légion d'honneur. Nucingen, respecté, considéré, malgré ses naïvetés et son accent germanique, protégea Beaudenord, fréquenta le ministre Cointet; pénétra partout, écouta, chez mademoiselle des Touches, Marsay revenant sur de vieux souvenirs d'amour; entendit, devant Daniel d'Arthez, tout le salon de madame d'Espard médire de Diane de Cadignan; guida Maxime de Trailles entre les mains ou les griffes de Claparon-Cérizet; invité de Joséph a Mirah, se rendit rue de la Ville-l'Évêque. Lorsque Wenceslas Steinbock épousa Hortense Hulot, Nucingen fut, avec Coltin de Wissembourg, le témoin de la jeune fille. Leur père, Hector Hulot d'Ervy, lui emprunta, d'ailleurs, plus de cent mille francs. Le baron de Nucingen assista, comme parrain, Polydore de la Baudraye, promu pair de France. Ami de Ferdinand du Tillet, il était l'un des familiers du boudoir de Carabine, et, un certain soir de 1845, on l'y vit, ainsi que Jenny Cadine, Gazonal, Bixiou, Léon de Lora, Massol, Claude Vignon, Trailles, F. du Bruel, Vauvinet, Marguerite Turquet, les Gaillard de la rue Ménars (*La Maison Nucingen. — Le Père Goriot. — Pierrette. — César Birotteau. — Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes. — Autre Étude de femme. — Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Un Homme d'Affaires. — La Cousine Bette. — La Muse du Département. — Les Comédiens sans le savoir*).

Nucingen (Baronne Delphine de), femme du précédent; née en 1792, blonde, fille gâtée de l'opulent vermicelier Jean-Joachim Goriot; par sa mère (morte jeune), petite-fille d'un fermier. — Elle fit, dans les dernières années de l'Empire, un mariage d'argent, comme elle le désirait vivement. Madame de Nucingen eut, d'abord pour amant Henri de Marsay, qui finit par l'abandonner brutalement. Réduite, sous Louis XVIII, à la société de la Chaussée-d'Antin, elle ambitionnait d'être admise dans le faubourg Saint-Germain, où pénétrait sa sœur aînée, madame de Restaud. Eugène de Rastignac lui ouvrit le salon de madame de Beauséant, sa cousine, rue de Grenelle, en 1819, et devint son amant, à la même époque. Leur liaison dura plus de quinze années. Un appartement de la rue d'Artois, installé par Jean-Joachim Goriot, abrita

leurs premières amours. Ayant alors confié à Rastignac une certaine somme pour la jouer au Palais Royal, la baronne sut, avec le gain, se libérer d'une dette humiliante envers Marsay. Sur ces entrefaites, elle perdit son père ; l'équipage de Nucingen suivit le convoi, mais vide (*Le Père Goriot*). Madame de Nucingen reçut beaucoup, rue Saint-Lazare. — Auguste de Maulincour y vit Clémence Desmarets; Adolphe des Grassins y rencontra Charles Grandet (*Histoire des Treize : Ferragus, Chef des Dévorants. — Eugénie Grandet*). César Birotteau, venant implorer du crédit chez Nucingen, et Rodolphe Castanier, immédiatement après son faux, se trouvèrent aussi en présence de la baronne (*César Birotteau. — Melmoth réconcilié*). Durant cette période, madame de Nucingen prit la loge d'Opéra qu'avait occupée Antoinette de Langeais, croyant, sans doute, disait madame d'Espard, qu'elle en aurait les grâces, l'esprit et le succès (*Illusions perdues. — L'Interdiction*). D'après Diane de Cadignan, Delphine eut, en allant à Naples par mer, une affreuse traversée dont elle rapporta un souvenir des plus pénibles (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). La baronne témoigna d'une indulgence hautaine et moqueuse, lorsque son mari s'éprit d'Esther van Gobseck (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Oubliant ses origines, elle rêvait de voir sa fille Augusta devenir duchesse d'Hérouville; mais les Hérouville, connaissant la source trouble des millions de Nucingen, refusèrent cette alliance (*Modeste Mignon. — La Maison Nucingen*). Peu de temps après 1830, invitée chez Félicité des Touches, la baronne y revit Marsay et l'écouta raconter une ancienne histoire d'amour (*Autre Étude de femme*). Delphine aida de quarante mille francs Marie de Vandenesse et Nathan, pendant leurs amours tourmentées : elle se souvenait, en effet, d'avoir subi des épreuves analogues (*Une Fille d'Ève*). Vers le milieu de la monarchie de Juillet, madame de Nucingen, belle-mère d'Eugène de Rastignac, fréquenta madame d'Espard et vit, faubourg Saint-Honoré, Maxime de Trailles et Ferdinand du Tillet (*Le Député d'Arcis*).

Nueil (De), propriétaire de l'ancien domaine des Manerville, qui, sans doute, revint à son fils cadet, Gaston (*La Femme abandonnée*).

Nueil (Madame de), femme du précédent, survécut à son mari et

à l'aîné de ses fils, devint comtesse douairière de Nueil, eut plus tard le domaine de Manerville et s'y retira. Elle était le type de la mère de famille calculatrice, réglée, correctement mondaine. Elle maria Gaston et fut ainsi la cause involontaire de sa mort (*La Femme abandonnée*).

Nueil (De), fils aîné des précédents, mourut poitrinaire sous Louis XVIII, et laissa le titre du comte de Nueil à son cadet, le baron Gaston (*La Femme abandonnée*).

Nueil (Gaston de), fils et frère du précédent, né vers 1799, de bonne extraction et de convenable situation de fortune. — Il vint, en 1822, à Bayeux, où il avait des relations de famille, pour se refaire des fatigues parisiennes, eut la chance de forcer la porte condamnée de Claire de Beauséant, retirée dans les environs depuis le mariage de Miguel d'Ajuda-Pinto avec Berthe de Rochefide, l'aima, en fut aimé, et, pendant près de dix ans, vécut maritalement avec elle, soit en Normandie, soit en Suisse. Albert Savarus, dans la nouvelle autobiographique, *l'Ambitieux par amour*, les montra, vaguement, installés au bord du lac de Genève. Après la Révolution de 1830, Gaston de Nueil, déjà riche d'herbages normands qui rapportaient dix-huit mille francs de revenu, épousa mademoiselle Stéphanie de la Rodière. Lassé de son ménage, il voulut renouer avec madame de Beauséant. La hautaine résistance de son ancienne maîtresse exaspéra Nueil, qui se tua (*La Femme abandonnée*. — *Albert Savarus*).

Nueil (Madame Gaston de), née Stéphanie de la Rodière vers 1812, personne très insignifiante, épousa, dans le commencement du règne de Louis-Philippe, Gaston de Nueil, à qui elle apporta quarante mille francs de rente. — Elle fut enceinte après le premier mois de son mariage. Devenue comtesse de Nueil, par suite de la mort de son beau-frère, et abandonnée par Gaston, elle continua d'habiter la Normandie. Madame Gaston de Nueil survécut à son mari (*La Femme abandonnée*).

O

O'Flaharty (Major), oncle maternel de Raphaël de Valentin, lui légua dix millions en mourant à Calcutta, au mois d'août 1828 (*La Peau de Chagrin*).

Oignard était, vers novembre 1806, premier clerc de maître Bordin, avoué à Paris (*Un Début dans la Vie*).

Olga, fille des Topinard, née vers 1840, n'était pas encore légitimée par le mariage de ses parents, lorsque Schmucke la vit chez eux en 1845, et l'aima pour ses cheveux d'un blond germanique (*Le Cousin Pons*).

Olivet, avoué d'Angoulême à qui succéda Petit-Claud (*Illusions perdues*).

Olivier fut au service des policiers Corentin et Peyrade, quand ils traquèrent, près d'Arcis, en 1803, les Hauteserre et les Simeuse, de la famille de Cinq-Cygne (*Une Ténébreuse Affaire*).

Olivier (M. et madame), d'abord attachés à la maison de Charles X comme piqueur et lingère, chargés de trois enfants dont l'aîné devint petit clerc de notaire, furent ensuite, sous Louis-

Philippe, rue du Doyenné, puis rue Vaneau, les concierges des Marneffe et de mademoiselle Fischer, à qui, par intérêt ou gratitude, ils se montrèrent exclusivement dévoués (*La Cousine Bette*).

Orfano (Duc d'), titre nobiliaire du maréchal Cottin. — On sait qu'il existe à Venise un canal Orfano[1] (*La Cousine Bette*).

Orgemont (D'), riche et avare banquier, propriétaire à Fougères, acheta les biens de l'abbaye de Juvigny. Resté neutre pendant la chouannerie de 1799, il vit de près Coupiau, Galope-Chopine, mesdames du Gua-Saint-Cyr et de Montauran (*Les Chouans*).

Orgemont (D'), frère du précédent, prêtre breton assermenté, mourut en 1795, et fut enterré dans une cachette que lui avait découverte et assurée M. d'Orgemont, le banquier, pour le préserver des fureurs vendéennes (*Les Chouans*).

Origet, médecin réputé de Tours; connu des Mortsauf, châtelains de Clochegourde (*Le Lys dans la Vallée*).

Orsonval (Madame d') fréquentait à Saumur les familles Cruchot et Grandet (*Eugénie Grandet*)

Ossian, laquais au service de Mougin, le célèbre coiffeur parisien de la place de la Bourse, en 1845. — Ossian, qui avait mission de reconduire « le client », escorta Bixiou, Lora, Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*).

Ottoboni, conspirateur italien, réfugié à Paris, dînait en 1831, rue Froidmanteau[2], chez Giardini, et y rencontrait les Gambara (*Gambara*).

Ozalga, Espagnol, recommanda le baron de Macumer à des Parisiens de sa connaissance (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

1. Les gondoliers de Venise moderne l'appellent Orfanello.
2. Les dégagements ou élargissements des quartiers de Rivoli, du Palais-Royal et du Louvre ont fait disparaître cette voie.

P

Paccard, forçat libéré, sous la dépendance de Jacques Collin; voleur et ivrogne fieffé. — Amant de Prudence Servien et, en même temps qu'elle, placé comme valet de pied chez Esther van Gobseck; domicilié, en 1829, rue de Provence[1], chez un carrossier; déroba, les sept cent cinquante mille francs de la succession Jean-Esther van Gobseck; et fut obligé d'en restituer sept cent trente mille (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Il finit par épouser mademoiselle Servien, qui, sous Louis-Philippe, l'aidait avec Jacques Collin, à soustraire chez Bricheteau, retiré à Ville-d'Avray, une cassette renfermant le secret de la naissance de Sallenauve (*La Famille Beauvisage*).

Paccard (Mademoiselle), sœur du précédent, était sous la dépendance de Jacqueline Collin (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Paddy. — *V.* **Toby**.

Palma, banquier à Paris, faubourg Poissonnière, eut, durant les deux régimes de la Restauration et de Juillet, un grand renom comme financier. « Il était le conseiller intime de la maison Keller. » Le parfumeur Birotteau, embarrassé dans ses affaires, implora vainement du secours auprès de lui (*La Maison Nucingen*. — *César*

1. Voie aujourd'hui augmentée de l'ancienne rue Saint-Nicolas.

Birotteau). Associé de Werbrust, il fit l'escompte avec autant d'habileté que Gobseck et que Bidault, et put servir ainsi Lucien de Rubempré (*Gobseck*. — *Illusions perdues*). Avec M. Werbrust aussi, Palma tenait la mousseline, le calicot, la toile peinte, 5, rue du Sentier, à l'époque où Maximilien Longueville fréquentait chez les Fontaine (*Le Bal de Sceaux*).

Pamiers (Vidame de), « oracle du faubourg Saint-Germain sous la Restauration », fut du conseil de famille devant lequel parut sa petite-nièce, Antoinette de Langeais, qui s'était compromise à la porte de Montriveau (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*). Ex-commandeur de l'Ordre de Malte, figure du XVIIIe siècle au commencement du XIXe, ami très intime et fort ancien de la baronne de Maulincour, Pamiers éleva le jeune baron Auguste de Maulincour, qu'il défendit de son mieux contre la haine de Bourignard (*Histoire des Treize: Ferragus, Chef des Dévorants*). Jadis en relations avec le marquis d'Esgrignon, le vidame présenta le vicomte d'Esgrignon (Victurnien) à Diane de Maufrigneuse : une liaison intime s'ensuivit entre le jeune homme et la future princesse de Cadignan (*Le Cabinet des Antiques*).

Pannier, commerçant et banquier, depuis 1794; trésorier des « brigands » ; impliqué dans l'affaire des *chauffeurs de Mortagne*, en 1809. — Condamné à vingt ans de travaux forcés, ainsi que Chaussard et Vauthier, Pamier fut marqué, et envoyé au bagne. Nommé sous Louis XVIII lieutenant général, il gouverna un château de la couronne et mourut sans enfants (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Paolo (Le père), vieux moine franciscain du couvent de Santo-Antonio (l'un des monastères les plus célèbres de Rio-de-Janeiro). — Confesseur de Luigia, il était toujours présent aux séances pendant lesquelles, en 1842, Sallenauve, redevenu artiste, fit le buste de la chanteuse (*La Famille Beauvisage*).

Paradis, né en 1830; « tigre » de Maxime de Trailles; effronté, intelligent; parcourait, avec son maître, l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, au printemps de 1839, pendant la période électorale, et

croisait Goulard, sous-préfet, Poupart, aubergiste, les familles Cinq-Cygne, Maufrigneuse, Mollot (*Le Député d'Arcis*).

Parquoi (François), l'un des chouans pour qui l'abbé Gudin célébra une messe funèbre au fond des bois, non loin de Fougères, dans l'automne de 1799. — Ainsi que Jean Cochegrue, Nicolas Laferté, Joseph Brouet et Sulpice Coupiau, François Parquoi mourut de blessures reçues au combat de la Pélerine et au siège de Fougères (*Les Chouans*).

Pascal, concierge des Thuillier dans leur maison de la place de la Madeleine, remplissait aussi, à l'église de ce nom, les fonctions de bedeau (*Les Petits Bourgeois*).

Pascal (L'abbé), aumônier de la prison de Limoges en 1829, vieillard plein de douceur, ne put arracher des aveux au détenu Jean-François Tascheron, prévenu de vol suivi d'assassinat (*Le Curé de Village*).

Pastelot, prêtre de l'église Saint-François du Marais[1] en 1845, veilla Sylvain Pons mort (*Le Cousin Pons*).

Pastureau (Jean-François), propriétaire, dans l'Isère, d'une « pièce de terre » endommagée, en 1829, par le passage des administrés du docteur Benassis (*Le Médecin de Campagne*).

Patrat (Maître), notaire à Fougères en 1799, connu du banquier d'Orgemont et recommandé à Marie de Verneuil par le vieil avare (*Les Chouans*).

Patriote, singe ayant appartenu à Marie de Verneuil, qui l'avait dressé à contrefaire Danton. — Le caractère sournois de cet animal rappelait Corentin à Marie (*Les Chouans*).

Paul, domestique de maître Petit-Claud, à Angoulême, en 1822 (*Illusions perdues*).

1. Située dans la rue Charlot actuelle.

Pauline fut longtemps femme de chambre de Julie d'Aiglemont (*La Femme de Trente ans*).

Paulmier, employé au ministère des finances, dans la division de Flamet de la Billardière et le bureau d'Isidore Baudoyer, sous la Restauration. — Paulmier, célibataire, se querellait perpétuellement avec son collègue marié, Chazelles (*Les Employés*).

Paz (Thaddée), Polonais, descendant d'une illustre famille de Florence, les Pazzi, dont l'un des membres, persécuté, se réfugia en Pologne. — Compatriote, contemporain, ami du comte Adam Mitgislas Laginski, Thaddée Paz, comme lui, combattit pour la patrie, le suivit en exil à Paris, pendant le règne de Louis-Philippe, et accepta, par suite d'une misère dignement portée, les fonctions d'intendant chez le comte. — Paz (on prononçait : Pac, et il prenait volontiers le titre de capitaine) tint admirablement l'hôtel Laginski, mais le quitta, quand, fort épris de Clémentine Laginska, il ne vit plus un suffisant rempart contre sa passion dans une *fausse maîtresse* affichée, l'écuyère Marguerite Turquet. Le capitaine Thaddée, qui vit marier les Steinbock, feignit seulement de s'éloigner de France et se montra encore devant la comtesse Laginska, durant l'hiver de 1842 : il l'arracha à Rusticoli de la Palférine, qui allait l'enlever (*La Fausse Maîtresse*. — *La Cousine Bette*).

Péchina (La), surnom de Geneviève Niseron.

Pederotti (Il signor), père de madame Maurice de l'Hostal. — Il fut banquier à Gênes, dota sa fille unique d'un million, la maria au consul français, et laissa en mourant, six mois après (janvier 1831), une fortune évaluée à deux millions et gagnée dans le commerce des blés. Pederotti avait été fait comte par le roi de Sardaigne ; comme il n'avait pas de postérité masculine, le titre s'éteignit avec lui (*Honorine*).

Pelletier, l'un des administrés de Benassis, dans l'Isère, mourut en 1829 et fut enterré le même jour que le dernier des « crétins » conservés par la superstition de la commune. Pelletier laissait une

veuve — qui vit Genestas — et plusieurs enfants, dont l'aîné, Jacques, naquit vers 1807 (*Le Médecin de Campagne*).

Pénélope[1], jument normande bai brun, née en 1792, soignée par Jacquelin avec la plus grande sollicitude, transportait encore, en 1816, au Prébaudet, près d'Alençon, Rose Cormon, sa maîtresse, qui l'aimait beaucoup. Pénélope mourut pendant cette même année 1816, après le mariage de mademoiselle Cormon, devenue madame du Bousquier (*La Vieille Fille*).

Pen-Hoël (Jacqueline de), d'une famille bretonne de la plus haute antiquité, habita Guérande, où elle naquit vers 1780. — Belle-sœur des Kergarouët (de Nantes), protecteurs du major Brigaut, qui ne craignirent point, au grand mécontentement du pays, de se faire nommer aussi Pen-Hoël, Jacqueline accueillit pourtant les filles de sa sœur cadette, la vicomtesse de Kergarouët. Mademoiselle de Pen-Hoël affectionna particulièrement l'aînée de ses nièces, Charlotte : elle comptait la doter et désirait lui voir épouser Calyste du Guénic, amoureux de Félicité des Touches (*Béatrix*).

Pérotte servit, en 1816, Rose Cormon (d'Alençon), qui devint madame du Bousquier (*La Vieille Fille*).

Péroux (L'abbé), frère de madame Julliard; curé de Provins pendant la Restauration (*Pierrette*).

Perrache, petit, bossu, était cordonnier de son état et concierge, dans Paris, en 1840, d'une maison de la rue Honoré-Chevalier appartenant à Corentin (*Les Petits Bourgeois*).

Perrache (Madame), femme du précédent, fréquenta madame Cardinal, nièce de Toupillier, locataire de Corentin (*Les Petits Bourgeois*).

Perret, associé de Grossetête; tous deux banquiers à Limoges, au commencement du XIXe siècle, et prédécesseurs de Pierre Graslin (*Le Curé de Village*).

1. Avec Pénélope finit la série des biographies d'animaux. Les auteurs du *Répertoire* ont cru que ces biographies, en petit nombre, d'ailleurs, pouvaient avoir leur intérêt.

Perret (Madame), femme du précédent, vieille en 1829, s'occupa comme tout Limoges, de l'assassinat commis, cette même année, par Jean-François Tascheron (*Le Curé de Village*).

Perrotet fut, en 1819, aux environs de Saumur, l'un des fermiers de Félix Grandet (*Eugénie Grandet*).

Petit-Claud, fils d'un assez pauvre tailleur de l'Houmeau (faubourg d'Angoulême), fit ses études au lycée de cette ville, — où il connut Lucien de Rubempré, — et son droit à Poitiers. — De retour dans le chef-lieu de la Charente, il devint clerc de maître Olivet, avoué, et lui succéda. Dès lors, Petit-Claud prit sa revanche des mécomptes résultant de son manque de fortune et de ses disgrâces extérieures. Il rencontra l'imprimeur Cointet, et le servit, tout en paraissant défendre les intérêts de Séchard fils, également imprimeur. Cette conduite lui ouvrit la carrière de la magistrature. On le vit successivement substitut et procureur du roi. Petit-Claud ne quitta point Angoulême; il s'y maria convenablement, en 1822, avec mademoiselle Françoise de la Haye, fille naturelle de Francis du Hautoy et de madame de Senonches (*Illusions perdues*).

Petit-Claud (Madame), femme du précédent, fille naturelle de Francis du Hautoy et de madame de Senonches; née Françoise de la Haye, confiée aux soins de madame Cointet la mère; se maria par l'intervention du fils, l'imprimeur, dit le grand Cointet. — Madame Petit-Claud, insignifiante et prétentieuse, apportait une dot convenable (*Illusions perdues*).

Peyrade naquit, vers 1758, en Provence, dans le Comtat, d'une famille nombreuse et pauvre, vivant mal d'un petit domaine appelé Canquoëlle. — Peyrade, oncle paternel de Théodose de la Peyrade, était noble, mais s'en cachait. Il quittait Avignon pour Paris, dès l'année 1776. Deux ans plus tard, la police l'admit parmi ses fonctionnaires. Lenoir l'estimait grandement. Les désordres et les vices de Peyrade entravèrent sa carrière, qui aurait pu être plus brillante et mieux soutenue. Il possédait, en effet, le génie de l'espionnage et de vraies facultés administratives. Fouché l'utilisa et lui adjoignit

Corentin, lors de l'affaire du fictif enlèvement de Gondreville. Une sorte de ministère de la police lui fut confié en Hollande. Louis XVIII le consulta et l'occupa; mais Charles X tint à l'écart cet habile serviteur. Peyrade, misérablement logé rue des Moineaux, se trouvait alors chargé d'une fille qu'il adorait, Lydie, née de relations avec la Beaumesnil (de la Comédie-Française). Des circonstances le rapprochèrent de Nucingen, qui l'employa à la recherche d'Esther Gobseck et le chargea de dépister l'entourage de la courtisane : la haute police, prévenue par le pseudo-abbé Carlos Herrera, intervint et ne permit pas une surveillance pour le compte de particuliers. Malgré la protection de son ami Corentin et malgré le talent de policier qu'il avait déployé sous les pseudonymes de Canquoëlle et de Saint-Germain (notamment lors de l'arrestation de F. Gaudissart), Peyrade eut le dessous dans cette lutte avec Jacques Collin. Sa transformation savante en nabab entreteneur de madame Théodore Gaillard exaspéra l'ancien forçat, qui, pendant la dernière année de la Restauration, se vengea et se défit de lui : sa fille Lydie fut enlevée, et Peyrade mourut empoisonné (*Une Ténébreuse Affaire*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Peyrade (Lydie)[1]. — V. La Peyrade (madame Théodose de).

Phellion, né en 1780, mari d'une femme originaire du Perche, père de trois enfants dont deux fils, Félix et Marie-Théodore, et une fille devenue madame Barniol; commis-rédacteur au ministère des finances (division de Flamet de la Billardière, bureau de Xavier Rabourdin), remplissait encore ces fonctions administratives à la fin de l'année 1824. Il soutenait Rabourdin, qui, du reste, le défendit souvent, habitait la rue du Faubourg-Saint-Jacques près des Sourds-Muets, enseignait l'histoire, la littérature et la morale élémentaire aux élèves de mesdemoiselles La Grave. La révolution de Juillet ne changea rien à ses habitudes. La retraite ne lui fit point quitter son quartier, où il resta domicilié au moins trente ans. Il acheta dix-huit mille francs une petite maison, impasse des Feuillantines[2], l'occupa,

1. Sous le titre de *Lydie*, en 1882, une partie de la vie de la fille de Peyrade été mise à la scène au théâtre des Nations (aujourd'hui Théâtre de Paris); mais l'auteur ne publia point la pièce.

2. Aujourd'hui, rue des Feuillantines.

l'orna et y vécut d'une manière solennellement bourgeoise. Phellion fut chef de bataillon dans la garde nationale. Il conserva la plupart de ses vieilles relations : il fréquenta ou rencontra Baudoyer, Dutocq, Fleury, Godard, Laudigeois, Rabourdin, madame Poiret aîné, surtout les familles Colleville, Thuillier, Minard. La politique et l'art prirent ses heures de loisir. Il devint membre d'un classique comité de lecture à l'Odéon. Son influence électorale et sa voix furent recherchées par Théodose de la Peyrade pour Jérôme Thuillier briguant les honneurs du conseil général ; car Phellion avait un autre candidat, Horace Bianchon, parent du vénéré J.-J Popinot (*Les Employés*. — *Les Petits Bourgeois*).

Phellion (Madame) femme du précédent ; appartenait à une famille fixée dans une province de l'Ouest. — En raison du nombre de ses enfants, qui rendait insuffisant le revenu du ménage se montant cependant à plus de neuf mille francs (pension et rentes réunies), elle continua, sous Louis-Philippe, les leçons « d'harmonie » qu'elle donnait déjà, du temps de la Restauration, chez mesdemoiselles La Grave avec une sévérité sèche qu'elle gardait dans la vie courante (*Les Employés*. — *Les Petits Bourgeois*).

Phellion (Félix), fils aîné des précédents, né en 1817 ; professeur de mathématiques dans un collège royal de Paris, puis membre de l'Académie des sciences et chevalier de la Légion d'honneur à la suite de travaux remarquables et de la découverte d'une étoile ; illustre avant l'âge de vingt-cinq ans, il épousa, quand lui vint cette célébrité, la sœur d'un de ses élèves, Céleste-Louise-Caroline-Brigitte Colleville, qu'il aimait, et pour laquelle, de voltairien, il se fit bon catholique (*Les Petits Bourgeois*).

Phellion (Madame Félix), femme du précédent ; née Céleste-Louise-Caroline-Brigitte Colleville. — Quoique fille de M. et de madame Colleville, elle fut surtout élevée par la famille Thuillier. M. L.-J. Thuillier, qui avait été l'un des amants de madame Flavie Colleville, passa même pour le père de Céleste. M., madame et mademoiselle Thuillier tinrent, les uns et les autres, à lui donner leurs prénoms et à la doter magnifiquement. Aussi Olivier Vinet,

Godeschal, Théodose de la Peyrade, recherchèrent-ils en mariage mademoiselle Colleville. Néanmoins, bien que fort pieuse, elle aima le voltairien Félix Phellion et l'épousa une fois qu'il fut revenu au catholicisme (*Les Petits Bourgeois*).

Phellion (Marie-Théodore), beau-frère, frère cadet, fils des précédents; en 1840, élève à l'École des Ponts et Chaussées (*Les Petits Bourgeois*).

Philippart (MM.) eurent, à Limoges, une fabrique de porcelaine où fut employé Jean-François Tascheron, l'assassin de Pingret et de Jeanne Malassis (*Le Curé de Village*).

Philippe servit dans la famille de madame Marie Gaston; fut attaché, d'abord, à la personnne de la princesse de Vaurémont; devint ensuite l'un des domestiques du duc Henri de Chaulieu; entra, plus tard, chez Marie Gaston, qui le garda après son veuvage (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées. — Le Député d'Arcis*).

Pichard (Mademoiselle), servante-maîtresse de Niseron, curé de Blangy (Bourgogne), avant 1789, introduisit chez lui sa nièce, mademoiselle Arsène Pichard (*Les Paysans*).

Pichard (Arsène), nièce de la précédente. — *V.* Rigou (madame Grégoire) (*Les Paysans*).

Picot (Népomucène), astronome et mathématicien, ami de Biot depuis 1807, auteur d'un traité des *Logarithmes différentiels*, du *Postulatum d'Euclide* et, surtout, d'une *Théorie du mouvement perpétuel* (4 volumes in-4° avec planches, Paris, 1825), habitait, en 1840, au numéro 9 de la rue du Val-de-Grâce. D'une excessive myopie, très original de caractère et de mœurs, volé par sa servante, madame Lambert, il méritait d'être interdit, d'après sa famille. Professeur de Félix Phellion, avec lequel il visita l'Angleterre, Picot révéla, place de la Madeleine, chez les Thuillier, devant les Colleville, les Minard, les Phellion réunis, la gloire de son élève,

que cachait une généreuse modestie; il décida ainsi de l'établissement de Céleste Colleville. Décoré tardivement, Picot épousa, non moins tardivement, une excentrique Anglaise, opulente quadragénaire. Opéré de la cataracte, rajeuni, il se rendit aussitôt rue Saint-Dominique-d'Enfer dans la maison des Thuillier : il devait, par gratitude, laisser aux Félix Phellion la fortune considérable que lui avait apportée madame Picot (*Les Petits Bourgeois*).

Picquoiseau (Comtesse), veuve d'un colonel; avec madame de Vaumerland, pensionnaire d'une concurrente de madame Vauquer, au dire de madame de l'Ambermesnil (*Le Père Goriot*).

Pie VII (Barnabé Chiaramonti) (1740-1823), pape. — Consulté, en 1806, par lettre, sur la question de savoir si une femme pouvait, sans compromettre son salut, se décolleter, aller au bal et au spectacle, fit à sa correspondante, madame Angélique de Granville, une réponse digne du tendre Fénelon (*Une Double Famille*).

Piédefer (Abraham), descendant d'une famille bourgeoise, calviniste, de Sancerre, dont les ancêtres, au XVIe siècle, furent artisans, puis devinrent drapiers, fit de mauvaises affaires pendant le règne de Louis XVI, mourut vers 1786, et laissa dans la plus grande gêne deux fils, Moïse et Silas (*La Muse du Département*).

Piédefer (Moïse), fils aîné du précédent, profita de la Révolution pour imiter ses aïeux; abattit des abbayes et des églises; épousa la fille unique d'un conventionnel guillotiné dont il eut un enfant, Dinah (plus tard, madame Milaud de la Baudraye); compromit sa fortune par des spéculations agricoles; mourut en 1819 (*La Muse du Département*).

Piédefer (Silas), frère et fils cadet des précédents, ne recueillit point, ainsi que Moïse Piédefer, sa part de la modique succession paternelle; gagna les Indes, et mourut à New-York, vers 1837, riche d'environ douze cent mille francs dont hérita madame Milaud de la

Baudraye, sa nièce directe, et dont s'empara le mari (*La Muse du Département*).

Piédefer (Madame Moïse), belle-sœur et femme des précédents, personne sèche, d'une dévotion outrée, pensionnée par son gendre, habita successivement le Sancerrois et Paris avec sa fille, madame Milaud de la Baudraye, qu'elle réussit à séparer d'Étienne Lousteau (*La Muse du Département*).

Pierquin, né vers 1786, successeur de son père, comme notaire, à Douai; par des Pierquin d'Anvers, un peu cousin des Molina-Claes de la rue de Paris; nature intéressée, positive; rechercha en mariage leur fille aînée, Marguerite Claes, devenue madame Emmanuel de Solis; finit par épouser, dans la seconde année du règne de Charles X, la cadette, Félicie (*La Recherche de l'Absolu*).

Pierquin (Madame), femme du précédent, née Félicie Claes, trouva, jeune fille, une seconde mère dans sa sœur aînée, Marguerite (*La Recherche de l'Absolu*).

Pierquin, beau-frère et frère des précédents, médecin à Douai, fut en relations avec les Claes (*La Recherche de l'Absolu*).

Pierrot, surnom de Charles-Amédée-Louis-Joseph Rifoël, chevalier du Vissard (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Pierrotin, né en 1781. — Après avoir servi dans la cavalerie, il quitta l'armée en 1815, pour succéder à son père dans l'exploitation d'un service de voitures entre Paris et l'Isle-Adam, qui, d'abord modeste, finit par prospérer. Un matin de l'automne de 1822, il « prenait », au *Lion d'Argent*[1], des personnages connus ou d'une renommée naissante, le comte Hugret de Sérizy, Léon de Lora, Joseph Bridau, et les conduisait à Presles, terre voisine de Beaumont. Pierrotin, devenu « entrepreneur des messageries de l'Oise », mariait en 1838, sa fille, Georgette, avec Oscar Husson, officier supérieur en retraite, percepteur de Beaumont, et, comme les Canalis ou les Moreau, depuis longtemps « l'un de ses voyageurs » (*Un Début dans la Vie*).

1. Rue du faubourg Saint-Denis, 51 (aujourd'hui 47) et rue d'Enghien, 2, où se trouvait l'entrée de la Messagerie.

Pietro, Corse, l'un des domestiques des Bartholomeo di Piombo, parents de madame Luigi Porta (*La Vendetta*).

Pigeau, sous la Restauration successivement maître carrier et petit propriétaire à Nanterre (entre Paris et Saint-Germain en Laye) d'une maison qu'il bâtit, lui-même, très économiquement (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Pigeau (Madame), femme du précédent; appartenant à une famille de marchands de vin. — Après la mort de son mari, sur la fin de la Restauration, elle fit un tout petit héritage qui lui porta malheur, par suite de son avarice méfiante. Madame Pigeau se proposait de quitter Nanterre et de gagner Saint-Germain pour y vivre de son viager, quand elle fut assassinée, avec ses chiens et sa servante, par Théodore Calvi, dans l'hiver de 1828-1829 (*La Dernière Incarnation d Vautrin*).

Pigeron, d'Auxerre, mourut, dit-on, de la main de sa femme: quoi qu'il en soit, l'autopsie du corps, confiée à Vermut, pharmacien de Soulanges (en Bourgogne), signala du poison (*Les Paysans*).

Pigoult, fut premier clerc de l'étude où Malin de Gondreville et Grévin étudièrent la chicane; puis, vers 1806, et successivement, juge de paix d'Arcis, et président du tribunal de cette ville, au moment du procès relatif à la séquestration de Malin, quand il dut, comme Grévin, poursuivre l'affaire (*Une Ténébreuse Affaire*). Demeuré dans l'arrondissement, Pigoult vivait encore, aux environs de 1839. Il reconnut alors publiquement Pantaléon, marquis de Sallenauve, père putatif de Charles Dorlange devenu comte de Sallenauve, et servit ainsi les intérêts ou les ambitions du député (*Le Député d'Arcis*).

Pigoult, fils du précédent, acquit le fonds de bonneterie de Philéas Beauvisage, fit de mauvaises affaires, et se tua; mais parut être mort subitement (*Le Député d'Arcis*).

Pigoult (Achille), fils et petit-fils des précédents, né en 1801. —

Homme de peu d'extérieur et de beaucoup d'intelligence; il remplaça maître Grévin; fut, en 1819, le notaire le plus occupé d'Arcis. La protection de Gondreville, la fréquentation de Beauvisage et de Giguet firent qu'il se mêla fort aux luttes électorales d'alors : il combattit la candidature Simon Giguet et soutint avec succès le comte de Sallenauve. La présentation du marquis Pantaléon de Sallenauve au vieux Pigoult eut lieu par l'intervention d'Achille Pigoult et assura le triomphe du sculpteur Sallenauve-Dorlange (*Le Député d'Arcis*).

Pillerault (Claude-Joseph), très honnête commerçant parisien, propriétaire de *la Cloche d'Or*, maison de quincaillerie, quai de la Ferraille[1]; fit une modeste fortune; se retira des affaires en 1814. Après avoir successivement perdu sa femme, son fils et un enfant adopté, Pillerault consacra sa vie à sa nièce, Constance-Barbe-Joséphine, dont il était le tuteur et l'unique parent. — Pillerault habita la rue des Bourdonnais, en 1818; il occupait un petit appartement que lui louait Çamusot (du *Cocon d'or*). Durant cette période, Pillerault fut admirable d'intelligence, d'énergie et de cœur auprès des Birotteau, malheureux ou compromis. Il devina Claparon, terrifia Molineux, l'un et l'autre leurs ennemis. La politique, ainsi que le café David, situé entre les rues de la Monnaie et Saint-Honoré, prit le reste des loisirs de Pillerault, républicain stoïque et candide; plein d'égards pour madame Vaillant, sa femme de ménage, et traitant de dieux Manuel, Foy, Perier, Lafayette, Çourier (*César Birotteau*). Pillerault vécut fort âgé. Les Anselme Popinot, ses petits-neveux, l'entouraient en 1844. Poulain guérit d'une maladie l'octogénaire, alors possesseur d'un immeuble (rue de Normandie, au Marais) géré par les Cibot et comptant comme locataires, la famille Chapoulot, Schmucke, Sylvain Pons (*Le Cousin Pons*).

Pillerault (Constance-Barbe-Joséphine). — *V.* Birotteau (madame César).

Pimentel (Marquis et marquise de) jouissaient, pendant la Restauration, d'une haute influence, non seulement, parmi la société

1. Aujourd'hui, quai de la Mégisserie.

parisienne, mais surtout dans le département de la Charente, où ils résidaient, l'été. Ils passaient pour les plus riches propriétaires des environs d'Angoulême, fréquentaient leurs *pairs*, les Rastignac, et composaient avec eux la fleur de la société des Bargeton (*Illusions perdues*).

Pille-Miche. — *V.* Cibot.

Pinaud (Jacques), « pauvre marchand de toiles », nom sous lequel M. d'Orgemont, riche propriétaire de Fougères, essaya de se dissimuler auprès des chouans, afin de ne pas être pillé par eux, en 1799 (*Les Chouans*).

Pingret, oncle à succession de M. et madame des Vanneaulx ; maître de Jeanne Malassis ; avare, habitant une maison isolée du faubourg Saint-Étienne, près Limoges; nuitamment volé et assassiné, en mars 1829, par Jean-François Tascheron (*Le Curé de Village*).

Pinson, restaurateur parisien[1] longtemps fameux, de la rue de l'Ancienne-Comédie, chez qui, sous Louis-Philippe, Théodose de la Peyrade, réduit à la dernière misère, fit, aux frais de Cérizet et de Dutocq, un dîner de quarante-sept francs, où fut conclu entre ces trois hommes un pacte d'intérêts (*Les Petits Bourgeois*).

Piombo (Baron Bartholomeo di), né en 1738, compatriote et ami de Napoléon Bonaparte, dont il avait protégé la mère, au moment des troubles de Corse. — Après une terrible vendetta exercée en Corse contre tous les Porta sauf un seul, il dut quitter le pays misérablement, et vint à Paris avec sa famille. Par l'entremise de Lucien Bonaparte, il vit le premier consul (octobre 1800) et obtint alors biens, titres et places. Piombo ne fut point ingrat : ami de Daru, de Drouot, de Carnot, il témoigna de son dévouement jusqu'au dernier jour de son bienfaiteur. Le retour des Bourbons ne lui retira pas entièrement les ressources qu'il avait acquises. De madame Lœtitia Bonaparte, sur ses propriétés corses, Bartholomeo reçut une somme qui lui permit d'acheter et d'habiter l'hôtel de Portenduère. Le mariage de sa fille adorée,

1. Le restaurant Pinson existait encore tout récemment. Il faisait presque face au café *Procope*, *Zoppi* du temps de la jeunesse de Desplein.

Ginevra, devenue, contre le gré paternel, la femme du dernier des Porta, fut pour Piombo une cause de désolation et d'irritation que rien ne put affaiblir (*La Vendetta*).

Piombo (Baronne Elisa di), née en 1745, femme du précédent et mère de madame Porta, ne put obtenir, de Bartholomeo, le pardon de Ginevra, que son père ne voulut plus voir, une fois mariée (*La Vendetta*).

Piombo (Ginevra di). — *V.* Porta (madame Luigi).

Piombo (Gregorio di), frère et fils des précédents ; périt, enfant, victime des Porta, en vendetta contre les Piombo (*La Vendetta*).

Piquetard (Agathe). — *V.* Hulot d'Ervy (baronne Hector).

Piquoizeau, concierge de Frédéric de Nucingen, quand Rodolphe Castanier tenait la caisse de la maison de banque du baron (*Melmoth réconcilié*).

Plaisir, « illustre coiffeur » de Paris, en septembre 1816, accommoda, rue Taitbout, Caroline Crochard de Bellefeuille, alors maîtresse du comte de Granville (*Une Double Famille*).

Planat de Baudry. — *V.* Baudry (Planat de).

Planchette, illustre professeur de mécanique, consulté par Raphaël de Valentin au sujet de l'étrange peau de chagrin que le jeune homme possédait; le mena chez Spieghalter, mécanicien, et chez le baron Japhet, chimiste, qui tentèrent vainement de donner de l'extension à cette peau. L'impuissance de la science dans cette tentative stupéfia Planchette et Japhet. « Ils étaient comme des chrétiens sortant de leurs tombes sans trouver un Dieu dans le ciel. » Planchette, grand homme sec, était une espèce de poète toujours en contemplation (*La Peau de Chagrin*).

Plantin, publiciste parisien, était, en 1834, rédacteur dans une

revue et ambitionnait une place de maître des requêtes au conseil d'État, lorsque Blondet la recommanda à Raoul Nathan, qui fondait un grand journal (*Une Fille d'Ève*).

Plissoud, ainsi que Brunet, huissier audiencier à Soulanges (Bourgogne) et son concurrent malheureux. — Il appartint, sous la Restauration, à la « seconde » société de la petite ville; se vit exclu de la « première », en raison de l'inconduite de sa femme, née Euphémie Wattebled. Joueur, buveur, Plissoud ne fit pas fortune; car, s'il cumula bien des fonctions, elles étaient peu rétribuées chacune; il fut correspondant des assurances, ainsi qu'agent d'une société contre les chances du recrutement. Adversaire du salon Soudry, maître Plissoud eût facilement servi, surtout contre espèces, les intérêts de Montcornet, châtelain des Aigues (*Les Paysans*).

Plissoud (Madame Euphémie), femme du précédent, fille de Wattebled; régna sur la « seconde » société de Soulanges, comme madame Soudry sur la « première », et, quoique mariée, vécut avec maître Lupin quasi maritalement (*Les Paysans*).

Poidevin était, au mois de novembre 1806, deuxième clerc de maître Bordin, avoué à Paris (*Un Début dans la Vie*).

Poincet, vieil et malheureux écrivain public, interprète au palais de justice de Paris; vers 1815, accompagna Christemio chez Henri de Marsay, pour traduire les paroles de l'envoyé de Paquita Valdès (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'or*).

Poirel (L'abbé), prêtre de Tours, promu chanoine, du temps où monseigneur Troubert, ainsi que mademoiselle Gamard, persécuta l'abbé François Birotteau (*Le Curé de Tours*).

Poiret aîné, né à Troyes. — Il était fils d'un commis des fermes et d'une femme dont l'inconduite fut notoire et qui mourut à l'hôpital. Venu à Paris avec un frère cadet, il devint, comme lui, l'un des employés surchargés de besogne de l'administration de Robert Lindet, où il connut le garçon de bureau Antoine; quitta, retraité, le minis-

tère des finances en 1814, et fut remplacé par Saillard (*Les Employés*). Crétinisé, attaché au célibat en raison de l'horreur que lui inspirait le souvenir des désordres maternels, *idémiste* affligé du tic de répéter, avec quelques variations, les paroles de ses interlocuteurs, Poiret se fixa rue Neuve-Sainte-Geneviève, à la pension bourgeoise de madame Vauquer; occupa, chez la veuve, le second étage de la maison; fréquenta Christine-Michelle Michonneau et l'épousa, quand Horace Bianchon réclama le renvoi de cette fille, dénonciatrice de Jacques Collin (1819) (*Le Père Goriot*). Poiret rencontra souvent alors M. Clapart, camarade retrouvé rue de la Cerisaie, logea rue des Poules et perdit la santé (*Un Début dans la Vie. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Il mourut sous Louis-Philippe (*Les Petits Bourgeois*).

Poiret (Madame), femme du précédent, née Christine-Michelle Michonneau en 1779, eut sans doute une jeunesse orageuse. — Prétendant avoir été persécutée par les héritiers d'un riche vieillard qu'elle avait soigné, Christine-Michelle Michonneau devint, sous la Restauration, une des pensionnaires de madame veuve Vauquer, née Conflans; occupa le troisième étage de la maison de la rue Neuve-Sainte-Geneviève; fit de Poiret son chevalier; s'entendit avec Bibi-Lupin (Gondureau) pour livrer Jacques Collin, hôte de madame Vauquer. Ayant ainsi contenté son avidité et sa rancune, mademoiselle Michonneau fut obligée de quitter la rue Neuve-Sainte-Geneviève, sur la réclamation formelle de Bianchon, l'un des habitués (*L Père Goriot*). Accompagnée de Poiret, qu'elle épousa dans la suite, elle se transporta rue des Poules et loua des garnis. Appelée devant le juge d'instruction Camusot (mai 1830), elle reconnut Jacques Collin dans le pseudo-abbé Carlos Herrera (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Dix ans plus tard, alors veuve, madame Poiret demeurait encore au coin de la rue des Postes et comptait Cérizet parmi ses locataires (*Les Petits Bourgeois*).

Poiret jeune, beau-frère et frère des précédents, né en 1771; eut les débuts, les instincts, la pauvreté d'esprit de son aîné, parcourut la même carrière, accablé de travail sous Lindet; resta commis rédacteur du Trésor, dix années de plus que Poiret aîné;

tint aussi les livres de deux négociants dont un fut Camusot du *Cocon d'or*; habita la rue du Martroi; dîna régulièrement au *Veau qui tette*[1], place du Châtelet; se fournit de chapeaux chez Tournan, rue Saint-Martin, et, victime des mystifications de J.-J. Bixiou, finit employé des finances dans le bureau de Xavier Rabourdin. Retraité le 1er janvier 1825, Poiret jeune comptait se retirer à la maison Vauquer (*Les Employés*).

Polissard, adjudicataire du bois de Ronquerolles, en 1821; employa probablement, à cette époque, sur la recommandation de Gaubertin, comme garde-vente, Vaudoyer, paysan de Ronquerolles, garde champêtre de Blangy (Bourgogne), destitué peu de temps auparavant (*Les Paysans*).

Pollet, libraire éditeur à Paris, en 1821; concurrent de Doguereau; publia *Léonide ou La Vieille de Suresnes*, roman de Victor Ducange; fut en relations avec Porchon et Vidal; se trouva chez eux, quand Lucien de Rubempré leur présenta son *Archer de Charles IX* (*Illusions perdues*).

Pombreton (Marquis de), personnage problématique; lieutenant des mouquetaires noirs sous l'ancien régime, ami du chevalier de Valois, qui se targuait de lui avoir prêté, afin de le faire émigrer, douze cents pistoles. Pombreton les rendit, sans doute, plus tard, mais ce fait demeura toujours incertain; car M. de Valois, joueur trop heureux, avait intérêt à répandre le bruit de cette restitution, pour masquer les ressources qu'il tirait du jeu : aussi, cinq ans après, vers 1821, Étienne Lousteau déclarait-il la succession Pombreton, de même que l'affaire Maubreuil[2], un des « clichés » productifs du journalisme. Enfin, *le Courrier de l'Orne* de M. du Bousquier publia, dans les environs de l'année 1830, ces lignes : « Il sera délivré une inscription de mille francs de rente à la personne qui pourra démontrer l'existence d'un M. de Pombreton avant, pendant ou après l'émigration » (*Illusions perdues*. — *La Vieille Fille*).

Pomponne (La). — *V.* Toupinet (madame).

1. Cet établissement a disparu depuis au moins trente-cinq ans.
2. Maubreuil mourut à la fin du second empire.

Pons (Sylvain)[1], né vers 1785; fils tard venu de M. et madame Pons, qui fondèrent, avant 1789, la célèbre maison parisienne de broderies d'uniformes achetée, en 1815, par M. Rivet; cousin germain de la première madame Camusot du *Cocon d'or*, unique héritière des fameux Pons, frères, brodeurs de la Cour; prix de Rome, sous l'Empire, pour la composition musicale, revint à Paris vers 1810, et fut célèbre pendant quelques années par des romances et des mélodies fines et pleines de grâce. De son séjour en Italie, Pons rapporta surtout le culte du bibelot et le goût des objets d'art. Sa passion de collectionneur dévora presque tout son patrimoine. Pons devint le rival de Sauvageot. Monistrol, Élie Magus apprécièrent secrètement, avec envie, les richesses artistiques ingénieusement et économiquement rassemblées par le musicien. Pons, ignorant lui-même la valeur brute de son musée, courut le cachet, enseigna l'harmonie. Cette inconscience le perdit plus tard; car il était d'autant plus amoureux de tableaux, de pierres ou de meubles, que la gloire lyrique lui fut refusée, et que sa laideur, compliquée de sa prétendue pauvreté, l'empêcha de se marier. Les satisfactions de la gourmandise remplacèrent celles de l'amour; il rencontra également dans l'amitié de Schmucke des compensations à son isolement. Pons pâtit de son goût pour la bonne chère; il vieillit en parasite au delà même du cercle de sa famille, toléré tout juste par ses petits-cousins, les Camusot de Marville et leurs alliés, Cardot, Berthier, Popinot. Ayant rencontré, en 1834, à la distribution de prix d'un pensionnat de jeunes filles, le pianiste Schmucke, professeur comme lui, il trouva, dans l'étroite intimité qui se forma entre eux, un dédommagement aux mécomptes de son existence. Sylvain Pons dirigeait l'orchestre du théâtre dont Félix Gaudissart fut l'impresario durant la monarchie de Juillet. Il y fit admettre Schmucke, auprès duquel il habita, rue de Normandie, une maison appartenant à C.-J. Pillerault, et vécut heureux plusieurs années. Les rancunes de Madeleine Vivet, celles d'Amélie Camusot de Marville, ainsi que les convoitises de la concierge madame Cibot, de Fraisier, Magus, Poulain, Rémoneneq, aggravèrent peut-être chez Pons une hépatite dont il mourut (avril

1. M. Alphonse de Launay a tiré, de la vie de Sylvain Pons, un drame qui fut représenté à Paris, au théâtre Cluny, vers 1873.

1845), instituant Schmucke son légataire universel devant maître Léopold Hannequin, prévenu par les soins d'Héloïse Brisetout. — Pons allait être chargé de composer la musique d'un ballet intitulé *les Mohicans :* ce travail échut, sans doute, à son successeur Garangeot (*Le Cousin Pons*).

Popinot, échevin de Sancerre, au XVIIIe siècle ; père de Jean-Jules Popinot et de madame Ragon (née Popinot). — Magistrat dont il resta un portrait peint par Latour, décorant, sous la Restauration, le salon de madame Ragon, domiciliée à Paris, dans le quartier Saint-Sulpice (*César Birotteau*).

Popinot (Jean-Jules), fils du précédent, frère de madame Ragon, mari de mademoiselle Bianchon (de Sancerre), embrassa la carrière de la magistrature, mais n'y atteignit pas promptement le rang que lui méritaient ses lumières et son intégrité. Jean-Jules Popinot demeura longtemps simple juge à Paris. Il s'intéressa beaucoup au sort du jeune orphelin Anselme Popinot, son neveu, commis de César Birotteau, et fut invité avec madame Jean-Jules Popinot au célèbre bal du parfumeur, le dimanche 17 décembre 1818. Près de dix-huit mois plus tard, Jean-Jules Popinot revit Anselme, installé droguiste rue des Cinq-Diamants, et rencontra le commis voyageur Félix Gaudissart, dont il essaya d'excuser quelques paroles imprudentes sur la situation politique, relevées par le policier Canquoëlle-Peyrade (*César Birotteau*). Trois ans plus tard, il perdit sa femme, qui lui avait apporté en dot un revenu de six mille francs représentant juste le double de son avoir personnel. Désormais domicilié rue du Fouarre, Popinot put librement donner cours à une vertu qui chez lui était devenue une passion, la charité. Sur la prière d'Octave de Bauvan, Jean-Jules Popinot, pour secourir la femme du comte, Honorine, lui envoya un faux commissionnaire en marchandises, peut-être Félix Gaudissart, payant plus que généreusement les fleurs qu'elle fabriquait (*Honorine*). Jean-Jules Popinot finit par établir une sorte de ministère de la bienfaisance. Lavienne, son domestique, Horace Bianchon, son neveu (du côté de madame Popinot), le secondèrent ; il tira de peine madame Toupinet, pauvresse de la rue du Petit-Banquier (1828). La requête de madame d'Espard pour l'interdiction de son mari vint

distraire Popinot de son rôle de saint Vincent de Paul : homme d'une rare finesse dissimulée sous des dehors incultes ou rudes, il découvrit immédiatement l'injustice des griefs invoqués par la marquise, et reconnut la véritable victime en M. d'Espard, lorsqu'il l'interrogea, 22, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans un appartement, dont il parut envier l'aménagement, quoique bien simple et contrastant avec les splendeurs entrevues faubourg Saint-Honoré, chez la marquise. Un retard venu d'un rhume de cerveau, et surtout l'influence des intrigues de madame d'Espard écartèrent de la cause Popinot, auquel Camusot se trouva substitué (*L'Interdiction*). On a, sur les derniers jours de Jean-Jules Popinot, des renseignements différents. La société de madame de la Chanterie pleurait la mort du juge en 1833 (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*), et Phellion en 1840. J.-J. Popinot décéda probablement, 22, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, dans le logement qu'il avait jadis convoité, conseiller à la Cour, conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine (*Les Petits Bourgeois*).

Popinot (Anselme), orphelin pauvre, neveu du précédent et de madame Ragon (née Popinot), qui prirent soin de son enfance. — Petit, roux, boiteux, il devint aisément commis de César Birotteau, le parfumeur parisien de *la Reine des Roses*, le successeur de Ragon, chez lequel il travailla beaucoup, afin de pouvoir reconnaître les bienfaits d'une partie de sa famille, presque ruinée à la suite de malheureux placements (mines de Wortschin, 1818-1819). Anselme Popinot, secrètement amoureux de Césarine Birotteau, fille de son patron, payé, d'ailleurs, de réciprocité, amena, dans la mesure de ses moyens, la réhabilitation de César, grâce aux bénéfices de sa maison de drogueries, fondée rue des Cinq-Diamants[1] entre 1819 et 1820. L'origine de sa grande fortune et de son bonheur domestique data de cette époque (*César Birotteau*). Après la mort de Birotteau, vers 1822, Popinot épousa mademoiselle Birotteau, dont il eut trois enfants, deux fils et une fille. Les conséquences de la révolution de 1830 portèrent aux honneurs et au pouvoir Anselme Popinot, qui

1. Réunie à la rue Quincampoix depuis 1851, elle était située entre les rues des Lombards et Aubry-le-Boucher. — Une rue des Cinq-Diamants existe actuellement dans le XIIIe arrondissement.

fut deux fois député dès le commencement du règne de Louis-Philippe, et, de plus, ministre du commerce (*L'Illustre Gaudissart*). Anselme Popinot, à double reprise secrétaire d'État, avait enfin été nommé comte et pair de France. Il possédait un hôtel rue Basse-du-Rempart[1]. Il récompensa, en 1834, Félix Gaudissart de services rendus autrefois rue des Cinq-Diamants, et lui confia la direction d'un théâtre du boulevard où alternèrent opéras, drames, féeries, ballets (*Le Cousin Pons*). Quatre ans plus tard, le comte Popinot, de nouveau ministre de l'agriculture et du commerce, amateur d'arts et jouant volontiers le rôle d'un Mécène délicat, achetait deux mille francs un exemplaire du *Groupe de Samson* de Steinbock, et exigeait la destruction du moule, afin qu'il ne restât que deux *Samson*, le sien et celui de mademoiselle Hortense Hulot, fiancée de l'artiste. Lorsque Wenceslas épousa mademoiselle Hulot d'Ervy, Popinot fut, comme Eugène de Rastignac, le témoin du Polonais (*La Cousine Bette*).

Popinot (Madame Anselme), femme du précédent, née Césarine Birotteau en 1801. — Belle et bonne, presque promise, d'abord, à Alexandre Crottat, elle épousa, vers 1822, Anselme Popinot, qu'elle aimait et dont elle était aimée (*César Birotteau*). Une fois mariée, au milieu des grandeurs, elle resta la personne simple, honnête, même naïve, du temps de sa modeste jeunesse[2]. La transformation de la danseuse Claudine du Bruel, l'ancienne Tullia de l'Académie royale de musique, en bourgeoise correcte, surprit madame Anselme, qui la fréquentait (*Un Prince de la Bohème*). La comtesse Popinot secourut délicatement, en 1841, Adeline Hulot d'Ervy. Son intervention et celle de mesdames de Rastignac, de Navarreins, d'Espard, de Grandlieu, de Carigliano, de Lenoncourt, de la Bastie la firent nommer inspectrice de bienfaisance appointée (*La Cousine Bette*). Trois ans plus tard, lorsque l'un de ses trois enfants épousait mademoiselle Camusot de Marville, madame Popinot, qui pourtant se montrait dans les réunions les plus recherchées, imitant le modeste Anselme,

1. Voie bouleversée, transformée depuis environ un quart de siècle.

2. En 1838, le petit théâtre du Panthéon, démoli depuis 1846, donna un drame-vaudeville de M. Eugène Cormon, intitulé *César Birotteau* et dont madame Anselme Popinot était une des héroïnes.

et au contraire d'Amélie Camusot, accueillait Pons, locataire de son grand-oncle maternel, C.-J. Pillerault (*Le Cousin Pons*).

Popinot (Vicomte), l'aîné des trois enfants des précédents, épousa, en 1845, Cécile Camusot de Marville (*Le Cousin Pons*). — Dans le courant de 1846, il questionna Victorin Hulot, sur le second et singulier mariage du baron Hector Hulot d'Ervy, célébré le 1er février de cette même année (*La Cousine Bette*).

Popinot (Vicomtesse), femme du précédent; née Cécile Camusot en 1821, avant l'adjonction du nom de Marville à celui de Camusot, par suite de l'acquisition d'une terre normande. — Rousse, prétentieuse, insignifiante, elle persécuta son arrière-petit-cousin Pons, dont, plus tard, elle hérita; faute de fortune suffisante, elle manqua, d'abord, plus d'un mariage, et fut dédaignée du riche Frédéric Brunner, surtout à cause de sa situation de fille unique, d'enfant gâtée (*Le Cousin Pons*).

Popinot-Chandier (Madame et mademoiselle), mère et fille; de la famille de madame Boirouge; Sancerroises; fréquentant chez madame de la Baudraye, dont elles raillèrent bourgeoisement la supériorité (*La Muse du Département*).

Popole, filleul d'Angélique Madou qui fut en relations commerciales avec le parfumeur Birotteau (*César Birotteau*).

Porchon. — *V.* Vidal.

Porraberil (Euphémie). — *V.* San-Réal (marquise de).

Porriquet, vieux classique, fut professeur de Raphaël de Valentin, qu'il eut pour élève en sixième, en troisième et en rhétorique. Renvoyé sans pension de l'Université après la révolution de Juillet, comme entaché de carlisme, septuagénaire, pauvre, ayant un neveu dont il payait la pension au séminaire Saint-Sulpice, il vint solliciter l'appui de son cher « nourrisson » pour obtenir une place de proviseur en province et fut grossièrement traité par le *carus alumnus* dont chaque acte de volonté abrégeait l'existence (*La Peau de Chagrin*).

Porta (Luigi), né en 1793, portrait frappant d'une sœur du prénom de Nina. — Il était le dernier membre qui restât, au commencement du XIXe siècle, de la famille corse Porta, par suite d'une sanglante vendetta entre ses parents et les Piombo. Luigi Porta, seul, fut sauvé, par Élisa Vanni, au dire de Giacomo [1]; il habita Gênes, où il s'engagea, et se trouva, tout jeune, à l'affaire de la Bérésina. Sous la Restauration il était déjà officier supérieur; il interrompit sa carrière militaire et fut traqué en même temps que Labédoyère. Luigi Porta trouva dans Paris un asile : le peintre bonapartiste Servin, qui avait ouvert un atelier de dessin où il enseignait son art aux jeunes filles, cacha le commandant Porta. Une des élèves, Ginevra di Piombo, découvrit la retraite du proscrit, le secourut, l'aima, s'en fit aimer et l'épousa, malgré Bartholomeo di Piombo, son père. Luigi Porta prit comme témoin, quand il se maria, Louis Vergniaud, son ancien camarade, également connu d'Hyacinthe-Chabert; vécut tant bien que mal d'écritures entreprises, perdit sa femme, brisée par la misère, et vint apprendre cette mort aux Piombo. Il mourut presque aussitôt après elle (1820) (*La Vendetta*).

Porta (Madame Luigi), femme du précédent, née Ginevra di Piombo, vers 1790; eut, en Corse comme à Paris, l'existence tourmentée de ses père et mère, les Piombo, dont elle fut l'enfant adorée. Ginevra connut, dans l'atelier du peintre Servin, où par son talent elle brillait au-dessus de la classe entière, mesdames Tiphaine et Camusot de Marville, alors mesdemoiselles Roguin et Thirion. Défendue par Laure, seule, elle subit même les persécutions cruellement organisées d'Amélie Thirion, royaliste, envieuse, principalement quand l'élève préférée du cours de dessin découvrit et soigna Luigi Porta, épousé par elle un peu plus tard contre le gré de Bartholomeo di Piombo. Madame Porta vécut misérablement; usa de Magus pour des travaux, maigrement payés, de copies de tableaux; mit au monde un fils, Barthélemy; ne put le nourrir; le perdit, et mourut de chagrin et d'épuisement, pendant l'année 1820 (*La Vendetta*).

Portail (Du), nom pris par Corentin, quand, « préfet de police

1. L'insuffisance de renseignements a empêché de reconstituer l'état civil de Giacomo.

occulte de la diplomatie et de la haute politique », il habita, sous Louis-Philippe, la rue Honoré-Chevalier (*Les Employés*).

Portenduère (Comte Luc-Savinien de), petit-fils de l'amiral de Portenduère, né vers 1788, représenta la branche aînée des Portenduère, dont madame de Portenduère et son fils Savinien, ses cousins, représentèrent la branche cadette. — Sous la Restauration, mari d'une femme riche, père de trois enfants, député de l'Isère, il habita, suivant les saisons, le château ou l'hôtel de Portenduère situés, l'un dans le Dauphiné, l'autre à Paris, et ne secourut pas le vicomte Savinien poursuivi pour dettes (*Ursule Mirouet*)

Portenduère (Madame de), née Kergarouët, Bretonne, fière de sa noblesse et de sa race. — Elle épousa un capitaine de vaisseau, neveu du fameux amiral de Portenduère, « le rival des Suffren, des Kergarouët et des Simeuse »; lui donna un fils, Savinien; survécut à son mari; fréquenta les Rouvre, ses voisins de campagne, car, par suite de son peu de fortune, elle habita, sous la Restauration, la petite ville de Nemours, rue des Bourgeois, où logea Denis Minoret. Les dissipations coûteuses de Savinien et la longue résistance opposée à son mariage avec Ursule Mirouet attristèrent ou, du moins, agitèrent les derniers jours de madame de Portenduère (*Ursule Mirouet*).

Portenduère (Vicomte Savinien de), fils de la précédente, né en 1806, cousin du comte de Portenduère descendant du célèbre amiral de ce nom, petit-neveu du vice-amiral de Kergarouët. — Il quitta, pendant la Restauration, la petite ville de Nemours et la compagnie de sa mère, pour aller vivre de la vie de Paris, où, malgré sa parenté avec les Fontaine, il aima, sans rencontrer aucune réciprocité, Émilie de Fontaine, qui fut successivement amirale de Kergarouët et marquise de Vandenesse (*Le Bal de Sceaux*). Savinien s'éprit aussi de Léontine de Sérizy; fréquenta Marsay, Rastignac, Rubempré, Maxime de Trailles, Blondet, Finot; perdit promptement une somme considérable, et, criblé de dettes, devint pensionnaire de Sainte-Pélagie; il reçut alors Marsay, Rastignac, Rubempré, désireux de secourir sa détresse raillée par Florine, plus tard madame Raoul

Nathan (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Poussé par sa pupille, Ursule Mirouet, un des voisins de Savinien à Nemours, Denis Minoret, avança la somme nécessaire pour liquider le passif du jeune Portenduère et le délivra. Le vicomte s'engagea dans la marine et se retira avec le grade d'enseigne et la décoration, deux ans après la révolution de Juillet, cinq ans avant de pouvoir épouser Ursule Mirouet (*Ursule Mirouet*). Le vicomte et la vicomtesse de Portenduère firent un ménage charmant, rappelant deux autres couples parisiens heureux : les Laginski, les Ernest de la Bastie. En 1840, ils habitèrent la rue des Saints-Pères[1], devinrent les intimes des Çalyste du Guénic, et partagèrent leur loge aux Italiens[2] (*Béatrix*).

Portenduère (Vicomtesse Savinien de), femme du précédent, née Mirouet, en 1814. — Fille orpheline d'un artiste malheureux, le capitaine de musique Joseph Mirouet, et de l'Allemande Dinah Grollman; petite-fille naturelle du célèbre claveciniste Valentin Mirouet, et par conséquent nièce du riche docteur Denis Minoret, elle fut recueillie, enfant, par ce dernier et devint sa pupille d'autant plus adorée, qu'elle rappelait, par ses traits et son caractère, madame Denis Minoret, décédée. L'adolescence et la jeunesse d'Ursule, passées à Nemours, furent successivement remplies de joie et d'amertume. Les domestiques, les intimes amis de son tuteur la comblèrent de marques de sollicitude. Musicienne distinguée, la future vicomtesse reçut des leçons d'harmonie du pianiste Schmucke, appelé de Paris. — Pieuse, elle convertit le voltairien Denis Minoret; mais l'influence qu'elle prit sur lui provoqua contre la jeune fille la féroce inimitié des Minoret-Levrault, Massin, Crémière, Dionis, Goupil, qui, pressentant en elle la future légataire universelle du docteur, la dépouillèrent, la calomnièrent et la persécutèrent cruellement. Ursule fut aussi repoussée par madame de Portenduère, dont elle aima le fils, Savinien. Plus tard, le repentir de Minoret-Levrault et de Goupil, manifesté sous des formes diverses, et son mariage avec le vicomte de Portenduère, enfin approuvé par la mère, consolèrent Ursule de

1. Aujourd'hui prolongée.
2. Alors installés dans la salle de l'Odéon.

la perte de Denis Minoret (*Ursule Mirouet*). Paris l'adopta, la fêta; elle obtint, dans le monde, un vif succès de chanteuse (*Autre Étude de Femme*). Au milieu de son bonheur, la vicomtesse se montra, en 1840, l'amie dévouée de madame Calyste du Guénic relevant de couches, presque mourante, pleurant une trahison conjugale (*Béatrix*).

Postel fut, à l'Houmeau, faubourg d'Angoulême, l'élève, le commis du pharmacien Chardon; lui succéda lorsqu'il mourut; se montra bon pour la malheureuse famille de son ancien patron; désira vainement épouser Ève, par la suite madame David Séchard, et devint le mari de Léonie Marron, dont il eut de chétifs enfants (*Illusions perdues*).

Postel (Madame), femme du précédent, née Léonie Marron, fille du docteur Marron, médecin de Marsac (Charente); par jalousie, bouda la belle madame Séchard; par cupidité, choya l'abbé Marron, parent dont elle attendait la succession (*Illusions perdues*).

Potasse (La famille), sobriquet des Protez, fabricants de produits chimiques, associés de Cochin, que connurent Minard, Phellion, Thuillier, Colleville, types de bourgeois parisiens, vers 1840 (*Les Petits Bourgeois*).

Potel, ancien commandant des armées impériales, retiré, pendant la Restauration, à Issoudun, avec le capitaine Renard, prit parti pour Maxence Gilet contre les officiers Mignonnet et Carpentier, adversaires déclarés du chef des « chevaliers de la Désœuvrance » (*La Rabouilleuse*).

Pougaud (La petite), eut, tout enfant, un œil crevé par Jacques Cambremer, qui, dès son jeune âge, témoigna d'une perversité précoce (*Un Drame au bord de la mer*).

Poulain (Madame), née en 1778. — Elle épousa un culottier qui mourut dans une situation de fortune des plus médiocres; et, de la vente du fonds, elle ne recueillit qu'un revenu d'environ onze cents francs. Elle vécut alors, vingt années, de travaux que lui donnèrent

des confrères de feu Poulain, et dont les maigres profits lui permirent de pousser vers les carrières libérales son fils, le futur médecin, pour qui elle rêvait un riche établissement. — Madame Poulain, femme dépourvue d'éducation, mais pleine de tact, se retirait quand les clients arrivaient chez le docteur. Ainsi fit-elle, dès que madame Cibot franchit le seuil de la rue d'Orléans, au commencement de 1845 ou sur la fin de 1844 (*Le Cousin Pons*).

Poulain (Docteur), né vers 1805, sans fortune, sans relations, courut vainement la grande clientèle dans Paris, dès 1835. — Il conserva constamment chez lui sa mère, veuve d'un culottier : pauvre « médecin de quartier », il habita, plus tard, avec elle, au Marais, la rue d'Orléans[1] ; connut madame Cibot, concierge d'une maison de la rue de Normandie, dont il guérit le propriétaire, C.-J. Pillesault oncle des Popinot, que soignait habituellement Horace Bianchon. Par madame Cibot encore, Poulain fut appelé auprès du lit de Pons atteint d'hépatite et, avec l'aide son ami Fraisier, manœuvra en faveur des intérêts des héritiers légaux du musicien, les Camusot de Marville. Un tel service eut sa récompense : en 1845, à la mort de Pons, suivie bientôt de celle de Schmucke, son légataire universel, Poulain se vit attaché à l'hospice des Quinze-Vingts et dirigea le personnel médical de cet important établissement (*Le Cousin Pons*).

Poupart ou **Poupard**, d'Arcis-sur-Aube, mari de la sœur de Gothard, l'un des héros de l'affaire Simeuse; maître de l'auberge du *Mulet*. — Dévoué aux Cadignan, aux Cinq-Cygne, aux Hautesserre, il logea, en 1839, pendant la période électorale, Maxime de Trailles, alors envoyé gouvernemental, ainsi que Paradis, « tigre » du comte (*Le Député d'Arcis*).

Poutin, fut colonel du 2e lanciers, connut le maréchal Cottin, ministre de la guerre en 1841, et lui raconta, longtemps avant cette date, qu'à Saverne, un de ses hommes, ayant volé pour acheter un châle à sa maîtresse, fut pris de repentir et avala du verre brisé, afin d'échap-

1. La rue d'Orléans qui fut, depuis trente-six ans, partie de la rue Charlot, était située entre les rues des Quatre-Fils et de Parion.

per au déshonneur. — Le prince de Wissembourg rapportait ce fait à Hulot d'Ervy, dont il flétrissait les concussions (*La Cousine Bette*).

Prélard (Madame), née en 1808, jolie femme, d'abord maîtresse de l'assassin Auguste, qui fut exécuté. — Elle fut et resta constamment sous la dépendance de Jacques Collin : mariée par Jacqueline Collin, tante du pseudo Herrera, elle épousa le chef d'une maison de quincaillerie, sise à Paris, quai aux Fleurs, portant l'enseigne du *Bouclier d'Achille* (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Prévost (Madame), célèbre marchande de fleurs, dont la maison existe toujours au Palais-Royal. — Au commencement de 1830, Frédéric de Nucingen acheta chez elle un bouquet de dix louis destiné à Esther van Gobseck (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Prieur (Madame), blanchisseuse de fin à Angoulême, chez qui travailla mademoiselle Chardon (plus tard madame David Séchard) (*Illusions perdues*).

Pron (M. et madame), ménage de professeurs : M. Pron enseigna la rhétorique, en 1840, à Paris, dans un collège dirigé par des prêtres. — Née Barniol, et par conséquent belle-sœur de madame Barniol-Phellion, madame Pron succéda, vers le même temps, à mesdemoiselles La Grave, dans la direction de leur pensionnat de jeunes filles. M. et madame Pron habitaient le quartier Saint-Jacques et fréquentaient le salon Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Protez et Chiffreville, fabricants de produits chimiques à Paris, fournirent cent mille francs de marchandises à l'inventeur Balthazar Claes, vers 1812 (*La Recherche de l'Absolu*). Associés de Cochin (du Trésor), « tous les Protez et les Chiffreville » furent invités au célèbre bal donné, rue Saint-Honoré, par César Birotteau, le dimanche 17 décembre 1818 (*César Birotteau*).

Proust était clerc de maître Bordin, avoué de Paris, au mois de novembre 1806 ; — fait connu de Godeschal, Oscar Husson, Marest, plusieurs années après, quand ils relevèrent les registres des procu-

reurs qui se succédèrent, par la suite, en l'étude Bordin (*Un Début dans la vie*).

Provençal (Le), né en 1777, sans doute aux environs d'Arles. — Simple soldat pendant les guerres de la fin du XVIIIe siècle, il fit partie de l'expédition du général Desaix dans la haute Égypte; prisonnier des Maugrabins, il s'échappa, mais ne put quitter le désert où il trouva des dattes pour seule nourriture. — Réduit à la périlleuse société d'une panthère femelle, il l'apprivoisa singulièrement par des caresses d'abord inconscientes, mais ensuite préméditées; il l'appelait ironiquement Mignonne, comme une de ses anciennes maîtresses, Virginie. Le Provençal finit par la tuer, non sans regrets, dans un accès de frayeur causé par les amoureuses fureurs de la bête fauve. Vers le même temps, le soldat fut retrouvé et sauvé par quelques hommes de sa compagnie. Trente années après, vieux débris des guerres impériales, amputé de la jambe droite, il se trouvait un jour dans la ménagerie du dompteur Martin et racontait son aventure à un jeune spectateur (*Une Passion dans le Désert.*)

Q

Quelus (L'abbé), prêtre de Tours ou des environs de Tours, fréquenta, vers le commencement de la Restauration, les Chessel, voisins des Mortsauf (*Le Lys dans la Vallée*).

Queverdo, fidèle intendant des immenses biens du baron de Macumer, en Sardaigne, fut chargé, après la défaite des libéraux d'Espagne (1823), de pourvoir à la sûreté de son maître, que d'habiles pêcheurs de corail vinrent prendre sur la côte d'Andalousie, pour le ramener à Macumer (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Quillet (François) fut garçon de bureau du journal qu'établit, vers 1835, à Paris, rue Feydeau, Raoul Nathan. — Il servit son maître en lui prêtant le nom de François Quillet, sous lequel Raoul, désespéré, dépista les recherches de divers créanciers dans un hôtel garni de la rue du Mail (*Une Fille d'Ève*).

R

Rabouilleuse (La), sobriquet de Flore Brazier, qui, par la suite, devint madame Jean-Jacques Rouget, puis madame Philippe Bridau. — Voir ce dernier nom.

Rabourdin (Xavier), né en 1784, ne connut jamais son père. — Il était le fils d'une femme belle et élégante qui vécut dans le luxe et le laissa orphelin et pauvre à seize ans, âge auquel, sorti du lycée Napoléon, il entra comme surnuméraire au ministère des finances. Promptement appointé, Rabourdin fut sous-chef à vingt-deux ans et chef à vingt-cinq : un protecteur inconnu l'avait ainsi fait avancer! Cette même influence occulte lui ouvrit la maison de M. Leprince, ancien commissaire-priseur, veuf et riche, dont il vit, aima et épousa la fille unique. A partir de ce moment, privé par la mort, sans doute, de son puissant protecteur, Rabourdin vit sa carrière enrayée; malgré les efforts d'un travail dévoué et intelligent, il occupait encore, à quarante ans, le même poste, lorsqu'en 1824, par la mort de M. Flamet de la Billardière, vint à se produire la vacance d'une place de chef de division. Cette place, qu'il ambitionnait et qu'il méritait, fut donnée à l'incapable chef de bureau Baudoyer, soutenu par l'église et la finance. Dégoûté, Rabourdin envoya sa démission. Il avait rédigé un très remarquable projet de réforme administrative et sociale qui contribua peut-être à son échec. Durant sa carrière ministérielle, Rabourdin demeurait rue Duphot. Il eut de

sa femme deux enfants : Charles, né en 1815; une fille, née en 1817. Vers 1830, Rabourdin eut à passer aux finances; il y revit Laurent et Gabriel, ses anciens garçons de bureau, neveux d'Antoine, alors retraité et apprit d'eux que Colleville et Baudoyer étaient devenus percepteurs à Paris (*Les Employés*). Sous l'Empire, il assistait aux soirées de M. Guillaume, le marchand de drap de la rue Saint-Denis (*La Maison du Chat qui Pelote*). Plus tard, il fut invité avec sa femme, au fameux bal donné par César Birotteau, le 17 décembre 1818 (*César Birotteau*). Resté veuf, Rabourdin était, en 1840, directeur d'un chemin de fer en projet; il vint, à cette époque, se loger dans une maison de la place de la Madeleine, récemment achetée par les Thuillier qu'il avait connus au ministère des finances (*Les Petits Bourgeois*).

Rabourdin (Madame), née Célestine Leprince, en 1796 ; grande, belle, très bien faite; élevée par une mère artiste; peignait, était bonne musicienne, parlait plusieurs langues, et même avait quelques notions scientifiques. Mariée toute jeune par son père, alors veuf, elle tint un salon, où l'on pouvait voir, en 1824, à défaut de Jean-Jacques Bixiou, consigné, le poète Canalis, le peintre Schinner, le docteur Bianchon, qui l'appréciait particulièrement; Lucien de Rubempré, Octave de Camps, le comte de Granville, le vicomte de Fontaine, F. du Bruel, Andoche Finot, Derville, Châtelet, alors député; Ferdinand du Tillet, Paul de Manerville et le vicomte de Portenduère; une rivale, madame Colleville, avait surnommé madame Rabourdin *la Célimène de la rue Duphot*. Très gâtée par sa mère, Célestine Leprince se croyait destinée à un grand personnage. Aussi, quoique M. Rabourdin lui plût, hésita-t-elle d'abord à se marier avec lui, en raison surtout du nom qu'il lui donnait. Elle l'aima, du reste, sincèrement, mais l'entraîna dans de grandes dépenses. Elle lui resta toujours strictement fidèle, bien qu'elle eût pu lui procurer la place de chef de division qu'il convoitait, en s'abandonnant à Chardin des Lupeaux, secrétaire général du ministère des finances, très épris d'elle. Madame Rabourdin recevait les mercredis et les vendredis. — Elle mourut en 1840 (*L'Interdiction*. — *Les Employés*).

Rabourdin (Charles), étudiant en droit, fils des précédents, né

en 1815, demeurait de 1836 à 1838, à Paris, dans un hôtel de la rue Corneille. Il y connut Z. Marcas, l'aida dans sa détresse, le soigna à son lit de mort et suivit, seul avec Juste, étudiant en médecine, le convoi du grand homme inconnu jusqu'à la fosse commune du cimetière Montparnasse. Après avoir raconté à quelques amis la navrante et courte histoire de Z. Marcas, Charles Rabourdin s'expatria sur les conseils mêmes du défunt ; il s'embarqua, au Havre, pour les îles de la Malaisie, ne trouvant pas à se faire une position en France (*Z. Marcas*).

Racquets (Des). — *V.* Raquets (des).

Ragon, né vers 1748 ; parfumeur à Paris, rue Saint-Honoré, entre Saint-Roch et la rue des Frondeurs, dans le courant et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ; petit homme de cinq pieds à peine, à figure de casse-noisette, galant et prétentieux. — Il céda son magasin de *la Reine des Roses* à son premier commis, César Birotteau, après le 18 brumaire. Ancien parfumeur de Sa Majesté la reine Marie-Antoinette, M. Ragon demeura toujours un zélé royaliste, et, sous la République, les Vendéens se servirent de lui pour correspondre avec les princes et le comité royaliste de Paris. Il recevait alors et renseignait l'abbé de Marolles, auquel il montrait le bourreau de Louis XVI, dont il lui révélait l'identité. En 1818, victime de la spéculation Nucingen, dite « affaire des mines de Wortschin », Ragon occupait, appauvri, avec sa femme, un appartement de la rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice[1] (*César Birotteau. — Un Épisode sous la Terreur*).

Ragon (Madame), née Popinot, sœur du juge Popinot, femme du précédent, avait le même âge à peu près que son mari ; c'était, en 1818, « une grande femme sèche et ridée, au nez pincé, aux lèvres minces, avec un faux air de marquise de l'ancienne cour » (*César Birotteau*).

Ragoulleau[2] (Jean-Antoine), avocat à Paris, fut l'objet d'une

1. Partie actuelle de la rue Saint-Sulpice, comprise entre la rue de Seine et la place Saint-Sulpice ; la fraction entre la rue Garancière et la place s'appela, précédemment encore, rue des Aveugles.

2. La véritable orthographe du nom, relevée sur des pièces authentiques, est Ragouleau et non Ragoulleau.

tentative d'extorsion de signature et d'assassinat de la part de la veuve Morin, qui fut condamnée, sur diverses dépositions, entre autres, celle de Poiret aîné, à vingt ans de travaux forcés, le 11 janvier 1812 (*Le Père Goriot*).

Raguet était garçon de peine chez le parfumeur César Birotteau, en 1818 (*César Birotteau*).

Raparlier, notaire à Douai, dressa, en 1825, les contrats de mariage de Marguerite Claes avec Emmanuel de Solis, de Félicie Claes avec le notaire Pierquin et de Gabriel Claes avec mademoiselle Conincks (*La Recherche de l'Absolu*).

Raparlier, huissier-priseur à Douai, sous la Restauration; neveu du précédent; fit l'inventaire chez les Claes, après le décès de madame Balthazar Claes, en 1816 (*La Recherche de l'Absolu*).

Rapp, général français, né à Colmar, en 1772; mort en 1821. — Aide de camp du premier consul Bonaparte, il se trouvait, un jour d'octobre 1800, en service aux Tuileries auprès de son chef, lorsque le proscrit corse Bartolomeo di Piombo se présenta inopinément. Rapp, qui se défiait de cette figure et des Corses en général, voulait, pendant l'entrevue, rester aux côtés de Bonaparte, qui fut obligé de le repousser en souriant (*La Vendetta*). Le 13 octobre 1806, veille de la bataille d'Iéna, Rapp venait faire une communication importante à l'empereur, au moment où Napoléon, sur le terrain même, recevait mademoiselle Laurence de Cinq-Cygne et M. de Chargebœuf, arrivant de France pour solliciter la grâce des deux Simeuse et des deux Hauteserre impliqués dans un procès politique et condamnés aux travaux forcés (*Une Ténébreuse Affaire*).

Raquets (Des), de Douai, Flamand dévoué aux traditions et aux usages de sa province, oncle très riche du notaire Pierquin, unique héritier, qui recueillit sa succession dans les dernières années de la Restauration (*La Recherche de l'Absolu*).

Rastignac (Chevalier de), grand-oncle d'Eugène de Rastignac, fut vice-amiral, commanda *le Vengeur* avant 1789, et perdit toute une fortune au service du roi, le gouvernement révolutionnaire

n'ayant pas voulu reconnaître ses créances dans la liquidation qui fut faite de la Compagnie des Indes (*Le Père Goriot*).

Rastignac (Baron et baronne de) avaient, près de Ruffec (Charente), un domaine où ils vivaient à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe et où leur naquirent cinq enfants : Eugène, Laure-Rose, Agathe, Gabriel et Henri. Ils étaient pauvres, vivaient dans une retraite silencieuse, gardaient une imposante dignité et, ainsi que leurs voisins, le marquis et la marquise de Pimentel, exerçaient, par leurs attaches avec la noblesse de cour, une grande influence sur toute leur province. Invités parfois chez madame de Bargeton, à Angoulême, ils y virent Lucien de Rubempré et purent l'apprécier (*Le Père Goriot*. — *Illusions perdues*).

Rastignac (Eugène de)[1], fils aîné du baron et de la baronne de Rastignac, né à Rastignac, près de Ruffec, en 1797. — Il vint à Paris, en 1819, pour étudier le droit ; habita, d'abord, le troisième étage de la pension Vauquer, rue Neuve-Sainte-Geneviève, fut alors en relations avec Jacques Collin, dit Vautrin, qui s'intéressa particulièrement à lui et voulut lui faire épouser Victorine Taillefer ; devint l'amant de madame de Nucingen, seconde fille de Joachim Goriot, ancien vermicelier, et, en février 1820, habita, rue d'Artois, un joli appartement loué, aménagé et meublé par le père de sa maîtresse. Goriot mourut dans ses bras ; seul avec le domestique Christophe, Rastignac suivit le convoi du bonhomme. A la pension Vauquer, il s'était lié intimement avec Horace Bianchon, étudiant en médecine (*Le Père Goriot*). En 1821, à l'Opéra, le jeune Rastignac faisait rire deux loges des ridicules provinciaux de madame de Bargeton et du « fils Chardon » (Lucien de Rubempré) ; ce qui amenait madame d'Espard à quitter le théâtre avec sa parente, en abandonnant lâchement et publiquement le grand homme de province. Quelques mois plus tard, Rastignac courtisait le même Lucien de Rubempré, alors influent ; il acceptait d'être, avec Marsay, l'un des témoins du poète dans le duel qu'il eut avec Michel Chrestien, à propos de Daniel d'Arthez (*Illusions perdues*). Au dernier bal masqué de 1824, Rastignac retrouvait à la fois Rubempré, qui

1. Il existe une [illegible] d'Eugène de Rastignac, [illegible] de Lovenjoul.

avait disparu de Paris, depuis assez longtemps, et Vautrin, qui, en lui rappelant les souvenirs de la pension Vauquer, lui enjoignait avec autorité de traiter Lucien en ami. Peu après, Rastignac devint l'un des habitués du somptueux hôtel installé rue Saint-Georges par Nucingen pour Esther Gobseck (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Rastignac assistait à l'enterrement de Lucien de Rubempré en mai 1830 (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). Vers le même temps, le comte de Fontaine demandait à sa fille Émilie ce qu'elle pensait de Rastignac, qu'il nommait, avec plusieurs autres, comme un mari possible pour elle; mais, connaissant les relations du jeune ambitieux avec madame de Nucingen, elle se déroba par une réponse malicieuse (*Le Bal de Sceaux*). En 1828, Rastignac cherchait à devenir l'amant de madame d'Espard et se voyait détourné de cette tentative par son ami, le docteur Bianchon (*L'Interdiction*). Dans la même année, Rastignac se voyait traité d'impertinent par madame de Listomère. pour lui avoir réclamé une lettre écrite et destinée par lui à madame de Nucingen, mais remise, par erreur, à la première de ces deux femmes (*Étude de Femme*). Après la révolution de Juillet, il se trouva présent à la soirée de mademoiselle des Touches où Marsay raconta son premier amour (*Autre Étude de Femme*). A cette époque, il était en relations amicales avec Raphaël de Valentin et pensait épouser une Alsacienne (*La Peau de Chagrin*). En 1832, Rastignac, devenu baron, était sous-secrétaire d'État au département dont Marsay était le ministre (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). Il se fit, en 1833-1834, le garde-malade du ministre mourant, dans l'espoir d'être mis sur son testament. Un soir, vers ce même temps, il emmena souper, chez Véry, Raoul Nathan et Émile Blondet, rencontrés dans le monde, et il engagea fort Nathan à profiter des faveurs de la comtesse Félix de Vandenesse (*Une Fille d'Ève*). En 1833, chez la princesse de Cadignan, en présence de la marquise d'Espard, des vieux ducs de Lenoncourt et de Navarreins, du comte et de la comtesse de Vandenesse, d'Arthez, de deux ambassadeurs, de deux orateurs célèbres de la Chambre des pairs, Rastignac entendait son ministre révéler les secrets de l'enlèvement du sénateur Malin, affaire datant de 1806 (*Une Ténébreuse Affaire*). En 1836, enrichi par la troisième liquidation de Nucin-

gen, dont il fut le complice plus ou moins conscient, il possédait quarante mille francs de rente (*La Maison Nucingen*). En 1838, il vint à l'inauguration de l'hôtel de Josépha, rue de la Ville-l'Évêque, fut l'un des témoins de Wenceslas Steinbock épousant Hortense Hulot, et se maria, lui-même, avec Augusta de Nucingen, fille de Delphine de Nucingen, son ancienne maîtresse, qu'il avait quittée depuis cinq ans. En 1839, Rastignac, pour la seconde fois ministre, et, cette fois, aux travaux publics, venait d'être fait comte presque malgré lui. En 1845, il était, de plus, pair de France et possédait 300 000 francs de rente. Eugène de Rastignac avait coutume de dire : « Il n'y a pas de vertu absolue, il n'y a que des circonstances » (*La Cousine Bette. — Le Député d'Arcis. — Les Comédiens sans le savoir*).

Rastignac (Laure-Rose et Agathe de)[1], sœurs d'Eugène de Rastignac, deuxième et troisième enfants du baron et de la baronne de Rastignac; l'aînée, Laure, née en 1801, la seconde, Agathe, née en 1802; toutes deux, élevées modestement au château de Rastignac, envoyaient, en 1819, leurs économies à leur frère Eugène, alors étudiant. Plusieurs années après, devenu riche et puissant, il les maria, l'une à Martial de la Roche-Hugon, l'autre à un ministre. En 1821, Laure, reçue avec son père et sa mère chez M. de Bargeton, y admira Lucien de Rubempré (*Le Père Goriot. — Illusions perdues*). Madame de la Roche-Hugon, en 1839, était mère de plusieurs filles qu'elle conduisit à un bal d'enfants, chez madame de l'Estorade, à Paris (*Le Député d'Arcis*).

Rastignac (Monseigneur Gabriel de), frère d'Eugène de Rastignac, l'un des deux derniers enfants du baron et de la baronne de Rastignac, était secrétaire particulier de l'évêque de Limoges à la fin de la Restauration, pendant le procès criminel Tascheron, et devint lui-même, tout jeune, évêque en 1832, âgé de moins de trente ans. Il fut sacré par l'archevêque Dutheil (*Le Père Goriot. — Le Curé de Village. — Une Fille d'Ève*).

1. Mesdemoiselles de Rastignac sont ici biographiées ensemble, et sous le nom de jeune fille, car on ignore laquelle des deux épousa Martial de la Roche-Hugon.

Rastignac (Henri de), sans doute le cinquième enfant du baron et de la baronne de Rastignac; — sa vie n'est pas connue (*Le Père Goriot*).

Ratel, gendarme dans le département de l'Orne, en 1809, fut, avec son collègue Mallet, chargé de découvrir « la dame » Bryond des Minières impliquée dans l'affaire dite des « chauffeurs de Mortagne », parvint, en effet, à trouver l'accusée; mais, se laissant séduire par elle, au lieu de l'arrêter la protégea et la laissa fuir, d'accord avec Mallet. Ratel, emprisonné, avoua tout, et, sans attendre son jugement, se suicida (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Ravenouillet, portier de la maison habitée par Bixiou, en 1845, rue Richelieu, n° 112, était fils d'un épicier de Carcassonne; il fut toujours concierge et dut sa première place à son compatriote Massol. — Ravenouillet, quoique sans aucune instruction, ne manquait pas d'intelligence; d'après Bixiou, il était la « providence à 30 0/0 » des soixante et onze locataires de sa maison, qui lui devaient en moyenne six mille francs par mois (*Les Comédiens sans le savoir*).

Ravenouillet (Madame), femme du précédent (*Les Comédiens sans le savoir*).

Ravenouillet (Lucienne), fille des précédents, était, en 1845, élève du Conservatoire de Paris, pour le chant (*Les Comédiens sans le savoir*).

Raymond, l'un des faux noms de Schirmer (*La Famille Beauvisage*).

Regnauld (Baron) (1754-1829), peintre célèbre, membre de l'Institut. Joseph Bridau, âgé de quatorze ans, fréquentait librement son atelier en 1812-1813 (*La Rabouilleuse*).

Regnauld de Saint-Jean d'Angely, « clerc en l'estude de maistre Bordin, procureur au Chastelet », en 1787 (*Un Début dans la Vie*).

Regnault, ex-premier clerc de maître Roguin, notaire à Paris, vint à Vendôme, en 1816 et y acheta une étude de notaire. — Appelé, par madame de Merret, à son lit de mort, il fut son exécuteur testamentaire : en cette qualité, quelques années plus tard, il priait

le docteur Bianchon de respecter l'une des dernières volontés de la morte, en cessant de se promener dans le jardin de la Grande Bretèche, cette propriété devant rester, durant un demi-siècle, rigoureusement inaccessible. Maître Regnault s'était marié avec une cousine riche, à Vendôme. — Homme long, fluet, front fuyant, petite tête pointue, face blême, il émaillait continuellement sa conversation de l'expression « Petit moment ! » (*La Grande Bretèche*).

Régnier (Claude-Antoine), duc de Massa, né en 1746, mort en 1814; avocat, puis député à la Constituante; était grand juge (c'est-à-dire ministre de la justice) au moment du célèbre procès des Simeuse et des Hauteserre, accusés de l'enlèvement du sénateur Malin; il remarqua le talent montré par Granville dans la défense des accusés, et, un peu plus tard, l'ayant rencontré chez l'archi-chancelier Cambacérès, il emmena le jeune avocat dans sa voiture et le reconduisit jusqu'à la porte de son domicile, quai des Augustins, en lui donnant des conseils pratiques et en l'assurant de sa protection (*Une Ténébreuse Affaire. — Une Double Famille*).

Régulus, l'un des garçons du coiffeur Mougin, dit Marius, place de la Bourse, à Paris, en 1845 (*Les Comédiens sans le savoir*).

Rémonencq, Auvergnat, ferrailleur-brocanteur rue de Normandie, dans la maison habitée par Pons et Schmucke, dont les Cibot étaient concierges. — Rémonencq, venu à Paris pour être commissionnaire, fit, de 1825 à 1831, les courses des marchands de curiosités du boulevard Beaumarchais et des chaudronniers de la rue de Lappe; puis ouvrit, dans ce même quartier, une boutique misérable d'objets dépareillés. Il vivait là, dans une économie sordide. Il avait pu pénétrer chez Sylvain Pons et avait apprécié à leur juste valeur les trésors du vieux collectionneur; son avidité le poussa au crime : il provoqua les vols commis par madame Cibot chez Pons, il en profita, empoisonna le mari de la portière pour épouser ensuite sa veuve et s'établit avec elle marchand de curiosités, dans un superbe magasin, sur le boulevard de la Madeleine. Vers 1846, il s'empoisonna lui-même, par mégarde, avec un verre de vitriol qu'il avait mis à la portée de sa femme (*Le Cousin Pons*).

Rémonencq (Mademoiselle), sœur du précédent, « espèce d'idiote,

au regard vague, vêtue comme une idole japonaise ». — Elle partageait le logement de son frère, dont elle tenait le ménage (*Le Cousin Pons*).

Rémonencq (Madame), née en 1796 ; ancienne belle écaillère du *Cadran bleu*, à Paris ; épousa, en 1828, par amour, le concierge tailleur Cibot, s'établit avec lui dans la loge d'une maison de la rue de Normandie, appartenant à Claude-Joseph Pillerault et où demeuraient les musiciens Pons et Schmucke ; se chargea, quelque temps, du ménage et de la nourriture des deux célibataires, les servit d'abord avec fidélité ; puis, excitée par Rémonencq, encouragée par la nécromancienne Fontaine, vola le malheureux Pons. Son mari ayant été empoisonné par Rémonencq sans qu'elle fût d'ailleurs complice de ce crime, elle épousa le brocanteur devenu marchand de curiosités, trôna dans le beau magasin du boulevard de la Madeleine, et survécut à son second mari (*Le Cousin Pons*).

Rémy ou **Remy** (Jean), paysan d'Arcis-sur-Aube, contre qui un voisin perdit un procès, à propos du bornage d'un champ. — Ce voisin, du reste pris de boisson, exhalait des plaintes intempestives sur Jean Rémy dans une réunion électorale organisée pour l'élection de Dorlange-Sallenauve, au mois d'avril 1839 : d'après lui, Jean Rémy se battait avec sa femme, et avait, à Paris, une fille qui obtint, sans aucun titre, et par la protection d'un député, un bureau de tabac productif, rue Mouffetard (*Le Député d'Arcis*).

Renard, ancien capitaine des armées impériales retiré à Issoudun, sous la Restauration ; l'un des officiers du faubourg de Rome, hostiles aux *pékins* et partisans de Maxence (Max) Gilet. — Renard, avec le commandant Potel, servit de témoin à Maxence dans le duel qu'il eut avec Philippe Bridau et où il fut tué (*La Rabouilleuse*).

Renard, maréchal des logis dans un régiment de cavalerie, en 1812. — Élevé pour être notaire et devenu sous-officier, il avait une figure de jeune fille et passait pour un « enjôleur ». Ami de Genestas, il lui sauva la vie plusieurs fois, mais lui prit une juive polonaise qu'il aimait, l'épousa à la mode sarmate et la laissa enceinte : Renard avait été blessé mortellement dans un engagement contre les Russes, avant la bataille de Lutzen. En mourant, il avoua sa trahi-

son à Genestas, et le pria d'épouser la juive et d'adopter l'enfant qu'elle allait avoir : ce que fit le naïf officier. — Renard était Parisien, fils d'un gros épicier, « un requin sans dents », qui ne voulut pas entendre parler du rejeton du maréchal des logis. (*Le Médecin de Campagne*).

Renard (Madame). — *V.* Genestas (madame).

Renard (Adrien). — *V.* Genestas (Adrien).

René. l'unique domestique de M. du Bousquier à Alençon, en 1816 ; espèce de jocrisse breton d'une goinfrerie remarquable mais d'une discrétion absolue (*La Vieille Fille*).

Restaud (Comte de), dont Barchou de Penhoen, condisciple de Dufaure et de Lambert, apprit, le premier, l'existence attristée. — Né vers 1780, mari d'Anastasie Goriot, il fut ruiné et déshonoré par elle, et mourut au mois de décembre 1824, rue du Helder, à Paris, en essayant de lui faire avantager Ernest, son fils aîné, le seul des trois enfants de madame de Restaud qu'il reconnût pour le sien. Dans ce but, il avait feint des dépenses exagérées et s'était constitué le débiteur fictif de Gobseck, assurant à Ernest, par une contre-lettre, la propriété réelle de ses biens. — M. de Restaud ressemblait au duc de Richelieu et avait la tournure aristocratique des hommes d'État du noble faubourg (*Gobseck*. — *Le Père Goriot*).

Restaud (Comtesse Anastasie de), femme du précédent, fille aînée du vermicelier Jean-Joachim Goriot, brune superbe, de grande allure, avec des airs de race. — Ainsi que sa sœur, la douce et blonde madame de Nucingen, elle se montra dure et ingrate à l'égard du plus tendre et du plus faible des pères. Elle eut trois enfants, deux garçons et une fille, dont l'aîné seul, Ernest, était réellement de son mari. Pour son amant, Maxime de Trailles, elle se ruina, vendit ses bijoux à Gobseck et compromit gravement l'avenir des siens. Aussitôt après le dernier soupir de son mari, qu'elle guettait impatiemment, elle vola sous son oreiller et brûla des papiers qu'elle croyait contraires à ses intérêts et à ceux de ses deux derniers enfants : elle ne fit ainsi qu'assurer à Gobseck, créancier fictif, la propriété de tout ce qui restait (*Gobseck*. — *Le Père Goriot*). Madame de Res-

taud mourut à la fin de l'année 1843 (*La Famille Beauvisage*).

Restaud (Ernest de), fils aîné des précédents, et réellement le seul enfant du mari, les deux autres devant avoir pour père naturel Maxime de Trailles. — Tout enfant, en 1824, il reçut, de son père mourant, commission de remettre à l'avoué Derville un paquet cacheté contenant des dispositions testamentaires; mais madame de Restaud, usant de ssn pouvoir maternel, empêcha Ernest de remplir sa promesse. A sa majorité, Ernest de Restaud, mis en possession de la fortune de M. de Restaud[1] par Gobseck, créancier fictif du défunt, épousa Camille de Grandlieu, qu'il aimait et dont il était aimé. Par ce mariage, Ernest de Restaud se trouva très engagé dans le parti légitimiste, tandis que son frère Félix, pourvu d'un emploi auprès d'un ministre, sous Louis-Philippe, suivait une voie politique tout autre (*Gobseck. — Le Député d'Arcis*).

Restaud (Madame Ernest de), née Camille de Grandlieu, en 1813, fille de la vicomtesse de Grandlieu, aima, toute jeune, Ernest de Restaud, non encore majeur, et l'épousa dans les premières années du règne de Louis-Philippe (*Gobseck — Le député d'Arcis*).

Restaud (Félix-Georges), l'un des deux derniers enfants du comte et de la comtesse de Restaud; était probablement fils naturel de Maxime de Trailles. En 1839, Félix de Restaud était chef du cabinet de son cousin Eugène de Rastignac, ministre des travaux publics (*Gobseck. — Le Député d'Arcis*).

Restaud (Pauline de), fille légale du comte et de la comtesse de Restaud, mais, sans doute, fille naturelle de Maxime de Trailles. — On n'a aucun détail sur son existence (*Gobseck*).

Reybert (De), capitaine au 7e régiment d'artillerie, sous l'Empire; né dans le pays Messin. — Il était, sous la Restauration, retiré à Presles (Seine-et-Oise), avec sa femme et sa fille; il n'avait que six cents francs de pension. Voisin de Moreau, régisseur de la terre appartenant au comte de Sérizy, il eut à se plaindre des procédés de

1. Le blason des Restaud était : *de gueules à la traverse d'argent accompagnée de quatre écussons d'or chargés chacun d'une croix de sable.*

l'intendant, dont il surprit les exactions, et, les ayant fait dénoncer au comte par sa femme, il fut choisi pour succéder à Moreau. Reibert avait marié sa fille, sans dot, au riche fermier Léger (*Un Début dans la Vie*).

Reybert (Madame de), née Corroy, femme du précédent, comme lui, d'origine noble et du pays Messin. — Elle avait une figure trouée en écumoire par la petite vérole, une taille plate et sèche, des yeux ardents et clairs, et se tenait aussi droite qu'un piquet; puritaine austère, abonnée au *Courrier français*. Dans une visite au comte de Sérizy, où elle dévoila les exactions de Moreau, elle obtint à son mari la régie de la terre de Presles (*Un Début dans la Vie*).

Rhétoré (Duc Alphonse de), fils aîné du duc et de la duchesse de Chaulieu, entra dans la diplomatie et fut ambassadeur. — Pendant plusieurs années, sous la Restauration, il entretint Claudine Chaffaroux, dite Tullia, première danseuse de l'Opéra, qui épousa du Bruel, en 1824. Il connut, tant dans son monde que dans le monde galant, Lucien de Rubempré; il le reçut, un soir, dans sa loge, à une première représentation de l'Ambigu, en 1821, et lui reprocha d'avoir mis au désespoir Châtelet et madame de Bargeton par ses railleries dans un journal; en même temps, tout en l'appelant Chardon, il conseillait au jeune homme de se faire royaliste pour obtenir de Louis XVIII une ordonnance qui lui rendit le titre et le nom des Rubempré, ses ancêtres maternels. Le duc de Rhétoré n'aimait d'ailleurs pas Lucien de Rubempré; à une représentation des Italiens, un peu plus tard, il médisait de lui avec désinvolture, auprès de madame de Sérizy, sérieusement éprise du poète (*La Rabouilleuse*. — *Illusions perdues*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*. — *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). En 1835, il épousa la duchesse d'Argaïolo, née princesse Soderini, d'une beauté splendide, d'une fortune immense (*Albert Savarus*). En 1839, il eut un duel avec Dorlange-Sallenauve, ayant été provoqué par celui-ci, pour avoir, en sa présence et à haute voix, sans se douter que cela pût l'atteindre, fort mal parlé de Marie Gaston, second mari de sa propre sœur, Louise de Chaulieu : la scène eut lieu au théâtre de l'Opéra, en présence de M. de Ronquerolles, qui fut, avec le général de Montri-

veau, le témoin du duc de Rhétoré ; Dorlange fut blessé (*Le Député d'Arcis. — Le comte de Sallenauve. — La famille Beauvisage*).

Rhétoré (Duchesse de), née Francesca Soderini, en 1802 ; Florentine très belle et très riche, mariée toute jeune, par sa famille, au duc d'Argaïolo, extrêmement riche lui-même et beaucoup plus âgé qu'elle. — Elle fut rencontrée en Suisse ou en Italie par Albert Savarus, alors que, par suite des événements politiqus, elle et son mari étaient proscrits et privés de leurs biens. La duchesse d'Argaïolo et Albert Savarus s'aimèrent platoniquement, et Francesca promit sa main au Français, quand elle serait veuve. En 1835, ayant perdu son mari depuis quelque temps, et par suite des machinations de Rosalie de Watteville, se croyant oubliée et trahie par Savarus, dont elle n'avait plus de nouvelles, elle donna sa main au duc de Rhétoré, ancien ambassadeur ; le mariage eut lieu à Florence avec beaucoup d'éclat au mois de mai. — La duchesse d'Argaïolo est désignée sous le nom de princesse Gandolphini dans *l'Ambitieux par amour*, nouvelle publiée par *la Revue de l'Est*, en 1834. — Sous Louis-Philippe, la duchesse de Rhétoré croisa mademoiselle de Watteville dans une fête de bienfaisance. Dans une seconde rencontre qui eut lieu au bal de l'Opéra, mademoiselle de Watteville démasqua ses noirceurs et innocenta Savarus (*Albert Savarus*).

Richard (Veuve), femme de Nemours, dont Ursule Mirouet, plus tard vicomtesse de Portenduère, acheta la maison pour l'habiter, après la mort du docteur Minoret, son tuteur (*Ursule Mirouet*).

Ridal (Fulgence), auteur dramatique, membre du cénacle qui se réunissait chez d'Arthez, rue des Quatre-Vents, sous la Restauration ; raillait les doctrines de Léon Giraud ; masque rabelaisien, caractère insoucieux, paresseux et sceptique, à la fois mélancolique et gai, surmonné par ses amis *le Chien du régiment*. Fulgence Ridal, lié avec Joseph Bridau, assistait, avec les autres membres du cénacle, à une soirée qui fut donnée par madame veuve Bridau, en 1819, pour célébrer le retour du Texas de son fils Philippe (*La Rabouilleuse. — Illusions perdues*). En 1845, vieux vaudevilliste très protégé du ministère, il avait la direction d'un théâtre avec Lousteau pour associé (*Les Comédiens sans le savoir*).

Riffé, expéditionnaire au ministère des finances (direction du personnel), en 1824 (*Les Employés*).

Rifoël. — *V*. Vissard (chevalier du).

Riganson, dit le Biffon, dit aussi le Chanoine, formait, avec sa maîtresse la Biffe, un des plus redoutables ménages de la « haute pègre ». — Forçat, il connut Jacques Collin, dit Vautrin, et le revit à la Conciergerie, en mai 1830, lors de l'instruction judiciaire qui suivit la mort d'Esther Gobseck. — Riganson était de petite stature, gros et gras, avait le teint livide, l'œil noir et enfoncé (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Rigou (Grégoire) né en 1756, d'abord moine bénédictin. — Il se maria sous la République avec Arsène Pichard, unique héritière du riche curé Niseron; fit l'usure, devint maire de Blangy, en Bourgogne, et resta dans ses fonctions jusqu'en 1821, époque à laquelle le général de Montcornet le remplaça. A l'arrivée du général, dans le pays, Rigou essaya de se le concilier; mais, ayant été immédiatement écarté, il devint l'un des plus dangereux ennemis de Montcornet, et forma avec Gaubertin, maire de la Ville-aux-Fayes, et Soudry, maire de Soulanges, un triumvirat qui, soulevant les paysans contre le propriétaire des Aigues, avec la complicité plus ou moins directe de la bourgeoisie locale, amena le général à vendre sa propriété, que se partagèrent les trois associés. Rigou était égoïste, voluptueux et avare: il offrait l'aspect d'un condor. Par un calembour facile, il était souvent appelé Grigou (G. Rigou). « Profond comme un moine, silencieux comme un bénédictin, rusé comme un prêtre, cet homme eût été Tibère à Rome, Richelieu sous Louis XIII, Fouché sous la Convention » (*Les Paysans*).

Rigou (Madame), née Arsène Pichard, femme du précédent, nièce d'une demoiselle Pichard, qui fut gouvernante-maîtresse du curé Niseron, sous la Révolution, lui succéda dans cette fonction, et hérita, sans partage, du riche prêtre, qu'elle servit avec sa tante. Elle était connue dans sa jeunesse sous le nom de « la belle Arsène »; elle menait le curé, quoiqu'elle ne sût ni lire ni écrire; mariée à Rigou, elle devint l'esclave de l'ancien bénédictin, et perdit sa fraîcheur à la Rubens, sa taille magique, ses dents superbes et l'éclat de ses

yeux, dans une couche unique, où elle donna naissance à sa fille, mariée, dans la suite, à Soudry fils. Madame Rigou supporta passivement les infidélités constantes de son mari, toujours pourvu de jolies servantes (*Les Paysans*).

Rivaudoult d'Arschoot, de la branche Dulmen, famille illustre de la Galicie ou Russie-Rouge, dont les Montriveau étaient héritiers par leur bisaïeul et aux titres de laquelle ils pourraient ou ont pu succéder, à défaut d'héritiers directs (*Histoire des Treize*): *la Duchesse de Langeais*).

Rivet (Achille), passementier-brodeur, à Paris, rue des Mauvaises-Paroles[1], dans l'ancien hôtel de Langeais, bâti par cette illustre famille au temps où les grands seigneurs se groupaient autour du Louvre. — Il succéda, en 1815, à MM. Pons frères, brodeurs de la Cour, et fut juge au tribunal de commerce. Il employait Lisbeth Fischer, qui se brouilla avec lui, et il rendit quelques services à la vieille fille. Achille Rivet avait un culte pour Louis-Philippe; le roi était pour lui « la représentation auguste de la classe sur laquelle il fonda sa dynastie ». Il aimait moins les Polonais, qui troublaient l'équilibre européen; aussi servit-il volontiers la cousine Bette dans la vengeance que sa jalousie lui inspira, un instant, contre Wenceslas Steinbock (*La cousine Bette*. — *Le Cousin Pons*).

Robert, restaurateur à Paris, près de Frascati, chez qui fut donné, au commencement de 1822, pour le baptême du journal royaliste, *le Réveil*, un repas triomphal, qui dura neuf heures. Théodore Gaillard et Hector Merlin, fondateurs de cette feuille, Nathan et Lucien de Rubempré assistaient au festin, avec Martainville, Auger, Destains et une foule d'auteurs qui « faisaient alors de la monarchie et de la religion ». « Nous nous sommes donné une fameuse culotte monarchique et religieuse! » dit, sur le seuil de la porte, un des écrivains les plus célèbres de la littérature romantique. Ce mot, devenu historique, parut le lendemain dans *le Miroir*; la révélation en fut attribuée faussement à Rubempré, tandis qu'il avait été rapporté par un libraire, invité au repas (*Illusions perdues*).

1. Cette voie, que le prolongement de la rue de Rivoli a fait disparaître, allait de la rue de Lavandière-Sainte-Opportune à la rue des Bourdonnais.

Rochefide (Marquis Arthur de), de noblesse assez récente, fut marié par son père, en 1828, avec Béatrix de Casteran, appartenant à la noblesse la plus ancienne; son père espérait ainsi faire obtenir à son fils la pairie, qu'il n'avait pu obtenir lui-même. La comtesse de Montcornet s'entremit pour ce mariage. Arthur de Rochefide avait servi dans la garde royale; il était belle homme et sans valeur réelle, passant beaucoup de temps à sa toilette, convaincu de porter un corset, ne déplaisant à personne, parce qu'il adoptait les idées et les sottises de tout le monde ; sa spécialité consistait à faire courir, et il protégeait une revue hippique. Mari abandonné, il était plaint sans devenir ridicule et passait pour un « bon garçon »; devenu très riche par la mort de son père et de sa sœur, son aînée, mariée au marquis d'Ajuda-Pinto, il hérita d'un hôtel splendide, rue d'Anjou-Saint-Honoré, où il mangeait et couchait rarement, très heureux de n'avoir pas la sujétion et les frais de représentation des gens mariés et au fond, si satisfait d'avoir été délaissé par sa femme, qu'il disait entre amis : « Je suis né coiffé. » Arthur de Rochefide fut longtemps l'entreteneur de madame Schontz, avec laquelle il finit par vivre maritalement et qui soigna, comme son propre enfant, le fils légitime de son amant : après 1840, elle épousa du Ronceret, tandis qu'Arthur de Rochefide se remettait avec sa femme. Il lui communiqua aussitôt une maladie spéciale que Madame Schontz, par dépit d'être abandonnée, lui avait communiquée à lui-même, ainsi qu'au baron Calyste du Guénic (*Béatrix*). En 1838, Rochefide assistait à la fête d'inauguration donnée par Josépha dans son hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque (*La cousine Bette*).

Rochefide (Marquise de), femme du précédent, fille cadettte du marquis de Casteran, née Béatrix-Maximilienne-Rose de Casteran, vers 1808, au château de Casteran (département de l'Orne); elle y fut élevée puis mariée, en 1828, au marquis Arthur de Rochefide. — Blonde, sèche, coquette et vaniteuse, femme sans cœur et sans tête, c'était une madame d'Espard moins intelligente. Vers 1832, elle quitta son mari pour fuir en Italie avec le musicien Gennaro Conti, qu'elle avait pris à son amie mademoiselle des Touches; ensuite, elle se laissa faire la cour par Calyste du Guénic, rencontré près de

Guérande chez cette amie, résista d'abord au jeune homme, puis s'abandonna à lui quand il fut marié. Cette liaison désespéra madame du Guénic; elle cessa après 1840, par suite des habiles manœuvres de l'abbé Brossette, et madame de Rochefide vint rejoindre son mari dans le splendide hôtel de la rue d'Anjou-Saint-Hanoré; mais elle se retira préablement, avec lui, à Nogent-sur-Marne pour y soigner sa santé compromise par les suites de la reprise de leurs rapports conjugaux. Avant cette réconciliation, elle demeurait à Paris rue de Chartres-du-Roule, près le parc Monceau. La marquise de Rochefide eut, de son mari, un fils longtemps abandonné aux soins de madame Schontz (*Béatrix. — Les secrets de la Princesse de Cadignan*). En 1834, devant madame Félix de Vandenesse, éprise du poète Nathan, la marquise Charles de Vandenesse, sa belle-sœur, lady Dudley, mademoiselle des Touches, la marquise d'Espard, madame Moïna de Saint-Héreen et madame de Rochefide exprimaient leurs idées sur l'amour et le mariage. « L'amour est le paradis, disait lady Dudley. — C'est l'enfer! s'écriait mademoiselle des Touches. — Mais c'est un enfer où l'on aime, répliquait madame de Rochefide; on a souvent plus de plaisir dans la souffrance que dans le bonheur; voyez les martyrs! » (*Une fille d'Ève*). L'histoire de Sarrasine lui fut racontée, aux environs de 1830. La marquise connaissait les Lanty, chez qui elle vit le bizarre Zimbinella (*Sarrasine*). Un après-midi de l'année 1836 ou 1837, dans son hôtel de la rue de Chartres, madame de Rochefide écoutait l'histoire du « prince de la bohème » racontée par Nathan; après ce récit, elle devint folle de La Palférine (*Un Prince de la bohème*).

Rochegude (Marquis de), vieux, en 1821, et possédant six cent mille francs de rente, offrait, à cette époque, un coupé à Coralie, qui se vantait de l'avoir refusé, étant « une artiste et non une fille » (*Illusions perdues*). Ce Rochegude devait être un Rochefide; c'est probablement une altération d'état civil qui établit entre noms et familles une confusion, réparée par la suite.

Rodolphe, fils naturel d'une spirituelle et charmante Parisienne et d'un gentilhomme barbançon qui mourut avant d'avoir pu assurer l'existence de celle qu'il aimait. — Rodolphe, personnage fictif, est

un des héros de *l'Ambitieux par amour*, nouvelle publiée par Albert Savarus, dans *la Revue de l'Est*, en 1834, où, sous ce nom supposé, il a raconté ses propres aventures (*Albert Savarus*).

Roger, général, député, directeur du personnel au ministère de la guerre, en 1841, camarade du baron Hulot depuis trente ans. — Il éclairait, à cette époque, son ami sur sa situation administrative, gravement compromise au moment où il venait demander, pour le sous-chef Marneffe, un avancement nullement mérité, mais rendu possible par la démission de Coquet, chef de bureau (*La Cousine Bette*).

Rogron, aubergiste à Provins, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. — Il fut d'abord charretier, épousa la fille du premier lit de M. Auffray, épicier à Provins; son beau-père mort, il acheta de sa veuve, pour un morceau de pain, la maison du bonhomme et y vécut, retiré des affaires avec sa femme. Il possédait environ deux mille francs de rente, provenant de la location de vingt-sept pièces de terre et des intérêts du prix de son auberge vendue vingt mille francs. Ivrogne, égoïste, devenu avare sur ses vieux jours, fin, d'ailleurs, comme un aubergiste suisse, il éleva grossièrement et sans affection les deux enfants qu'il eut de sa femme, Sylvie et Jérôme-Denis. Il mourut en 1822, alors veuf (*Pierrette*).

Rogron (Madame), femme du précédent; fille du premier lit de M. Auffray, épicier à Provins; sœur de père de madame Lorrain, la mère de Pierrette; née en 1743, assez laide, mariée dès l'âge de seize ans; mourut avant son mari (*Pierrette*).

Rogron (Sylvie), fille aînée des précédents, née, entre 1780 et 1785, à Provins, mise en nourrice à la campagne, envoyée à Paris, dès l'âge de treize ans, comme apprentie, dans une maison de commerce de la rue Saint-Denis. — Elle était, à vingt ans, seconde demoiselle chez Julliard, marchand de soie en bottes au *Ver chinois*, et, vers la fin de 1815, achetait, avec ses économies et celles de son frère, le fonds de *la Sœur de Famille*, une des plus fortes maisons de détail en mercerie, alors tenue par madame Guénée. Sylvie et Jérôme-

Denis, associés pour l'exploitation de ce fonds, se retirèrent à Provins dès 1823; ils y habitèrent la maison de leur père, décédé depuis quelques mois, et y recueillirent leur cousine, la jeune Pierrette Lorrain, orpheline de père et de mère, nature délicate qu'ils traitèrent grossièrement, et qui mourut à la suite d'un acte de brutalité dont elle avait été victime de la part de Sylvie, vieille fille jalouse, recherchée pour sa dot par le colonel Gouraud, et qui se croyait trahie par lui pour Pierrette (*Pierrette*).

Rogron (Jérôme-Denis), de deux ans moins âgé que sa sœur Sylvie, fut, comme elle, envoyé à Paris, par son père; dès son plus jeune âge, entra chez un des plus forts marchands mercers de la rue Saint-Denis, la maison Guépin, aux *Trois Quenouilles*, et en fut le premier commis à dix-huit ans. Associé ensuite avec Sylvie pour l'exploitation du fond de mercerie de *la Sœur de Famille*, il se retira avec elle, en 1823, à Provins. — Jérôme-Denis Rogron, homme chétif, d'esprit très borné, était entièrement dirigé par Sylvie, qui avait « du bons sens et le génie de la vente ». Il laissa persécuter Pierrette Lorrain par sa sœur, et, appelé devant le tribunal de Provins, comme responsable de la mort de la jeune fille, se vit acquitté. Dans sa petite ville, Rogron, à l'instigation de l'avocat Vinet, faisait de l'opposition au gouvernement de Charles X; après 1830, il fut nommé receveur général; l'ancien libéral, sorti du peuple, disait alors que Louis-Philippe ne serait vraiment roi que quand il pourrait faire des nobles. En 1828, quoique laid et sans intelligence, il avait épousé la belle Bathilde de Chargebœuf, qui lui inspira l'amour insensé des vieillards (*Pierrette*).

Rognon (Madame Denis), née Bathilde de Chargebœuf, vers 1803, une des plus belles jeunes filles de Troyes, pauvre, noble et ambitieuse, dont son parent l'avocat Vinet avait fait « une petite Catherine de Médicis », et qui se laissa marier par lui à Denis Rognon. Quelques années après ce mariage, elle espérait être veuve à bref délai et pouvoir épouser le général marquis de Montriveau, pair de France, qui lui rendait des soins et commandait le département où Rognon avait une recette (*Pierrette*).

Roguin, né en 1761; pendant vingt-cinq ans, notaire à Paris,

était un homme grand et gros, à cheveux noirs, au front très découvert, qui ne manquait pas de physionomie, mais punais. Cette infirmité le perdit : marié à la fille unique du banquier Chevrel, il dégoûta tout de suite sa femme, qui le trompa; de son côté, il eut des maîtresses payées; entretint un ménage en ville et fut grugé par Sarah van Gobseck, dite la belle Hollandaise, la mère d'Esther, dont il fit la connaissance vers 1815. En 1818-1819, Roguin, gravement compromis par des spéculations indélicates autant que par ses dissipations, disparut de Paris, en ruinant Guillaume Grandet et César Birotteau, mesdames Descoings et Bridau (*César Birotteau. — Eugénie Grandet. — La Rambouilleuse*). Le notaire Roguin avait eu de sa femme légitime une fille, mariée au président du tribunal de Provins, celle qu'on appelait dans cette ville la belle madame Tiphaine (*Pierrette*). En 1816, il fit, pour Ginevra di Piombo, des sommations respectueuses au père de cette jeune fille, qui épousa Luigi Porta, l'ennemi de sa famille (*La Vendetta*).

Roguin (Madame), née Chevrel, entre les années 1770 et 1780; fille unique du banquier Chevrel, femme du précédent, cousine de madame Guillaume, du *Chat qui pelote*, et de quinze ans moins âgée qu'elle; protégea les amours d'Augustine, fille de sa parente, avec le peintre Sommervieux; jolie et coquette, fut longtemps la maîtresse du banquier du Tillet; assista, avec son mari, au célèbre bal donné par César Birotteau le 17 décembre 1818. Elle avait, à Nogent-sur-Marne, une maison de campagne qu'elle habitait avec son amant, après la fuite de Roguin (*César Birotteau. — La Maison du Chat qui pelote. — Pierrette*). En 1815, Caroline Crochard, alors brodeuse, travaillait pour madame Roguin, qui lui faisait attendre le prix de son travail (*Une double famille*). En 1834-1835, madame Roguin, âgée de plus de cinquante ans, avait encore des prétentions et dominait toujours du Tillet, marié, pourtant, à la charmante Marie-Eugénie de Granville (*Une Fille d'Ève*).

Roguin (Mathilde-Mélanie). — *V.* Tiphaine (madame).

Romette (La). — *V.* Paccard (Jéromette).

Ronceret (Du), président du tribunal d'Alençon, sous la Restau-

ration; était alors un homme grand, sec et mince, au front fuyant aux cheveux grêles et châtains, aux yeux vairons, aux lèvres serrées. — N'ayant pas été accueilli par la noblesse, il s'était tourné vers la bourgeoisie, et, lors du procès contre Victurnien d'Esgrignon, accusé de faux, il prit parti, tout de suite, contre le jeune homme. Pour faire manquer l'instruction de l'affaire, il s'éloigna d'Alençon; mais un jugement qui acquittait Victurnien fut rendu pendant son absence. M. du Ronceret manœuvrait en Machiavel, de façon à obtenir, pour son fils Fabien, la main d'une riche héritière de la ville, mademoiselle Blandureau, également recherchée par le juge Blondet pour son fils Joseph; dans cette lutte, le juge l'emporta sur son chef (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*). M. du Ronceret mourut en 1837, président de chambre à la Cour royale de Caen. Les du Ronceret, anoblis sous Louis XV, avaient des armes, avec le mot SERVIR, pour devise, et le casque d'écuyer (*Béatrix*).

Ronceret (Madame du), femme du précédent, grande créature solennelle et dégingandée, qui s'affublait des modes les plus ridicules, portait des couleurs vives, se parait excessivement et n'allait jamais au bal sans orner sa tête du turban, alors cher aux Anglaises. Madame du Ronceret recevait chaque semaine et donnait, chaque trimestre, un grand dîner à trois services, tambouriné dans Alençon, où le président essayait de lutter, par une abondance d'avare, avec l'élégance de M. du Bousquier. Dans l'affaire de Victurnien d'Esgrignon, madame du Ronceret, dressée par son mari, excita le substitut Sauvages contre le jeune noble (*La vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*).

Ronceret (Fabien-Félicien du) ou **Duronceret**, fils des précédents, né vers 1802, élevé à Alençon; fut, dans cette ville, le compagnon de plaisirs de Victurnien d'Esgrignon, dont il stimulait les mauvaises dispositions, sur l'instigation de M. du Bousquier (*Le Cabinet des Antiques*). D'abord juge à Alençon, du Ronceret donna sa démission après la mort de son père et vint à Paris, en 1838, dans l'intention de se pousser par du tapage. Il débuta dans la bohème, où il fut connu sous le nom de *l'Héritier*, à cause de quelques prodigalités préméditées. Ayant fait la connaissance du journaliste Couture, il

fut présenté par lui à madame Schontz, lorette en vogue, lui succéda dans un rez-de-chaussée luxueusement meublé, rue Blanche, et commença sa fortune comme vice-président d'une société horticole : après une séance d'ouverture dans laquelle il prononça un discours fabriqué par Lousteau et payé cinq cents francs, et où il se fit remarquer pour une fleur donnée par le juge Blondet, il obtint la décoration. Plus tard, il épousa madame Schontz, courtisane aspirant à devenir bourgeoise; Ronceret comptait, par elle, devenir président de Cour et officier de la Légion d'honneur (*Béatrix*). Achetant un châle pour elle chez M. Fritot, en compagnie de Bixiou, Fabien du Ronceret assistait, vers 1844, à la comédie de la vente du châle Sélim à mistress Noswell (*Gaudissart II*).

Ronceret (Madame Fabien du), née Joséphine Schiltz, en 1805, femme du précédent ; fille d'un colonel de l'Empire; orpheline de père et de mère, à neuf ans, elle fut mise à Saint-Denis, par Napoléon, en 1814, et resta dans cette maison d'éducation, comme sous-maîtresse, jusqu'en 1827; à cette époque, Joséphine Schiltz, qui était filleule de l'impératrice, aborda la vie aventureuse des courtisanes, à l'exemple de quelques-unes de ses compagnes, comme elle à bout de patience. Elle substitua alors un *on* à l'*il* paternel et devint madame *Schontz*. On la connut aussi sous le pseudonyme de la petite Aurélie. Vive, spirituelle, jolie et instruite, après avoir sacrifié à l'amour vrai, après avoir connu « des écrivains pauvres mais malhonnêtes », après avoir essayé de quelques riches niais, elle fut rencontrée, dans un jour de détresse, à Valentino-Musard[1], par Arthur de Rochefide, qu'elle fanatisa et qui, laissé par sa femme depuis deux ans, contracta avec elle une union libre. Ce faux ménage dura jusqu'au moment où Joséphine Schiltz fut épousée par Fabien du Ronceret. Pour se venger de l'abandon du marquis de Rochefide, elle lui donna une maladie spéciale qu'elle avait fait contracter à Fabien du Ronceret et qui atteignit aussi Calyste du Guénic. Durant sa vie galante, elle avait eu pour rivales, Suzanne de Val-Noble, Fanny Beaupré, Mariette, Antonia, Florine ; elle fut en relations avec Finot,

1. Le *Nouveau Cirque* occupe actuellement, rue Saint-Honoré, l'emplacement de l'ancien Valentino.

Nathan, Claude Vignon, à qui elle devait probablement son esprit critique, Bixiou, Léon de Lora, Victor de Vernisset, La Palférine, Gobenheim, Vermanton, le philosophe cynique, etc.; elle espéra même donner sa main à quelques-uns d'entre eux. En 1836, elle demeurait rue Fléchier et était la maîtresse de Lousteau, qu'elle essaya de marier avec Félicie Cardot, fille du notaire; plus tard, elle appartint à Stidmann. En 1838, elle assistait à la fête d'inauguration donnée par Josépha dans son hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque; en 1840, à une première représentation de l'Ambigu, elle fit la connaissance de madame de la Baudraye, alors en ménage avec Lousteau. Joséphine Schiltz finit « madame la présidente du Ronceret » (*Béatrix. — La Muse du Département. — La Cousine Bette. — Les Comédiens sans le savoir*).

Ronquerolles (Marquis de), frère de madame de Sérizy, oncle de la comtesse Laginska; l'un des Treize, et un des meilleurs diplomates du gouvernement de Louis-Philippe, l'ambassadeur le plus habile après le prince de Talleyrand; servit admirablement Marsay, pendant son court ministère et fut envoyé en Russie (1838) avec une mission secrète. Il était sans héritiers directs, ayant perdu ses deux enfants pendant le choléra de 1832. Il avait été député du centre gauche, sous la Restauration, pour un département de la Bourgogne, où il était propriétaire d'une forêt et d'un château dépendant des Aigues, commune de Blangy. Soudry disait à propos de Gaubertin, l'intendant, chassé par le comte de Montcornet : « Patience! nous avons pour nous MM. de Soulanges et de Ronquerolles » (*La Fausse Maîtresse. — Les Paysans. — Ursule Mirouet*). M. de Ronquerolles était l'ami intime du marquis d'Aiglemont; ils se tutoyaient (*La Femme de trente ans*). Seul, il pénétra le premier amour de Marsay et sut le nom du mari de « Charlotte » (*Autre étude de femme*). En 1820, le marquis de Ronquerolles provoqua en duel, dans un bal, à l'Élysée-Bourbon, chez la duchesse de Berry, Auguste de Maulincour, dont Ferragus (Bourignard) avait à se plaindre. Également en qualité de « Treize », Ronquerolles, avec Marsay, aida le général de Montriveau à enlever la duchesse de Langeais du couvent des carmélites déchaussées, où elle s'était réfugiée (*Histoire des Treize : Ferragus, Chef des Dévorants : la Duchesse de*

Langeais). En 1839, il fut le témoin de M. de Rhétoré dans un duel qu'eut ce dernier avec le sculpteur Dorlange-Sallenauve, à propos de Marie Gaston (*Le Député d'Arcis*). Plus tard, il fit une cour assidue à Luigia, la chanteuse, ancienne gouvernante du même Dorlange-Sallenauve (*Le Comte de Sallenauve. — La Famille Beauvisage*).

Rosalie, grosse fille fraîche, qui fut femme de chambre de madame de Merret, à Vendôme; puis, après la mort de sa maîtresse, servante de madame Lepas, aubergiste dans cette ville, et finit par raconter à Horace Bianchon le drame de la Grande Bretèche et les malheurs des Merret (*Autre étude de femme. — La Grande Bretèche*).

Rosalie, femme de chambre de madame Moreau, à Presles, en 1822 (*Un Début dans la Vie*).

Rose, femme de chambre de mademoiselle Armande-Louise Marie de Chaulieu, en 1823, à l'époque où la jeune fille, sortant des Carmélites de Blois, vint habiter l'hôtel paternel, sur le boulevard des Invalides, à Paris (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Rosina, Italienne de Messine, femme d'un gentilhomme piémontais, capitaine dans l'armée française, sous l'Empire; maîtresse du colonel de son mari; elle périt avec son amant, près de la Bérésina, en 1812, le mari, devenu subitement jaloux, ayant mis le feu à une baraque où elle était couchée avec le colonel (*Autre Étude de femme*).

Roubaud, né vers 1803; docteur de la faculté de Paris, élève de Desplein, exerçait la médecine à Montégnac (Haute Vienne) sous Louis-Philippe; petit homme blond, avec une mine assez fade, mais des yeux gris trahissant la profondeur du physiologiste et la ténacité des gens studieux. Roubaud fut présenté à madame Graslin par le curé Bonnet, que désespérait son indifférence religieuse. Le jeune médecin soigna, admira, aima secrètement la femme célèbre du Limousin, et devint subitement catholique, au spectacle de la sainte mort de madame Graslin. Elle le chargea, en mourant, d'être le premier médecin d'un hospice fondé par elle aux Tascherons, près de Montégnac (*Le Curé de Village*).

Rouget (Docteur) médecin à Issoudun, sous Louis XVI et la République; né en 1737, mourut en 1805, épousa la plus belle fille de la ville et la rendit, suivant la chronique, très malheureuse. — Il eut d'elle deux enfants, un fils, Jean-Jacques, et, dix ans après, une fille, Agathe, qui devint madame Bridau, dont la naissance le brouilla avec son intime ami le subdélégué Lousteau, attendu que le médecin attribuait, bien à tort, sans doute, la paternité d'Agathe au subdélégué. Ces deux hommes se dirent aussi chacun le père de Maxence Gilet, qui était réellement le fils d'un officier de dragons en garnison à Bourges. Le docteur Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux et point commode, était égoïste et vindicatif. Il éloigna très vite sa fille, qu'il exécrait. Après la mort de sa femme, de son beau-père et de sa belle-mère, il devint assez riche et mena une vie débauchée, mais réglée et exempte de scandales. En 1799, émerveillé de la beauté de la petite « rabouilleuse » Flore Brazier, il l'avait prise chez lui, où elle resta, puis devint la maîtresse, et ensuite la femme de son fils Jean-Jacques, et, pour finir, madame Philippe Bridau, comtesse de Brambourg (*La Rabouilleuse*).

Rouget (Madame), née Descoings, femme du précédent, fille de riches et avares commissionnaires en laines d'Issoudun, sœur aînée de l'épicier Descoings, qui épousa la veuve du sieur Bixiou et mourut sur l'échafaud avec André Chénier, le 25 juillet 1794. — Assez malingre dans sa jeunesse, célèbre, pourtant, par sa beauté, quand elle se maria, né peu sotte sans doute, elle passait pour être fort maltraitée par le docteur Rouget, qui put, d'ailleurs, se croire trompée par elle en faveur du subdélégué Lousteau. Madame Rouget, privée de sa fille, qu'elle aimait, et ne rencontrant aucune affection chez son fils, dépérit rapidement et mourut au commencement de l'année 1799, sans laisser de regrets à son mari, qui avait justement « tablé » sur sa mort prématurée (*La Rabouilleuse*).

Rouget (Jean-Jacques), né à Issoudun en 1768, fils des précédents, frère de madame Bridau et de dix ans son aîné; sans aucune intelligence; follement épris de Flore Brazier, qu'il connut tout enfant, chez son père, il fit de cette fille sa servante-maîtresse à la mort du docteur, souffrit qu'elle installât auprès de lui son amant,

Maxence Gilet, et finit par l'épouser en 1823, à l'instigation de son neveu Philippe Bridau, qui, ensuite, le conduisit à Paris et prépara savamment la mort rapide du vieillard en le lançant dans la débauche (*La Rabouilleuse*). Après le décès de J.-J. Rouget, les La Baudraye (de Sancerre) achetèrent une partie de son mobilier et se le firent expédier d'Issoudun sur Anzy, leur château, jadis propriété des Cadignan (*La Muse du Département*).

Rouget (Madame Jean-Jacques). — *V.* Bridau (madame Philippe).

Rousse (La), surnom significatif de madame Prélard. — Voir ce dernier nom.

Rousseau conduisait une voiture publique, qui faisait le transport de la recette de Caen, et qui fut attaquée et pillée par les « brigands », au mois de mai 1809, dans le bois du Chesnay, à quelque distance de Mortagne (Orne). — Rousseau, considéré comme le complice des assaillants, fut impliqué dans le procès qui suivit cette affaire; mais on l'acquitta (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Roustan, Mameluk, au service de Napoléon Bonaparte. — Il accompagnait son maître la veille de la bataille d'Iéna (13 octobre 1806), quand Laurence de Cinq-Cygne et M. de Chargebœuf le virent prenant le cheval de l'empereur, qui mettait pied à terre, un moment avant qu'eux-mêmes pussent aborder Napoléon pour implorer de lui la grâce des Hauteserre et des Simeuse, condamnés comme complices de l'enlèvement du sénateur Malin (*Une Ténébreuse Affaire*).

Rouville (de). — *V.* Leseigneur (madame).

Rouvre (Marquis du), père de la comtesse Clémentine Laginska ; dissipa une fortune considérable, à laquelle il avait dû son mariage avec une demoiselle de Ronquerolles. Cette fortune fut en partie dévorée par Florine « une des plus charmantes actrices de Paris » (*La Fausse Maîtresse*). M. du Rouvre était le beau-frère du comte de Sérizy, qui, lui aussi, avait épousé une Ronquerolles. Marquis

sous l'ancien régime, M. du Rouvre fut créé comte et fait chambellan par l'empereur (*Un Début dans la Vie*). En 1829, M. du Rouvre, ruiné, habitait Nemours; il avait, près de cette ville, un château qu'il vendit à Minoret-Levrault dans des conditions désastreuses (*Ursule Mirouet*).

Rouvre (Chevalier du), frère cadet du marquis du Rouvre, bizarre personnage, vieux garçon, s'enrichit en trafiquant sur les terres et sur les maisons, et dut laisser sa fortune à sa nièce, la comtesse Clémentine Laginska (*La Fausse Maîtresse. — Ursule Mirouet*).

Rouzeau, imprimeur à Angoulême, au XVIIIe siècle; le prédécesseur et le maître de Jérôme-Nicolas Séchard (*Illusions perdues*).

Rubempré (Lucien Chardon de) né en 1800, à Angoulême; fils de Chardon, chirurgien des armées républicaines, qui devint pharmacien dans cette ville, et de mademoiselle de Rubempré, sa femme légitime, descendante d'une très noble famille. — Journaliste, poète, romancier, auteur des *Marguerites*, recueil de sonnets, et de *l'Archer de Charles IX*, roman historique. Il brilla un moment dans le salon de madame de Bargeton, née Marie-Louise-Anaïs de Négrepelisse, qui s'éprit de lui, l'entraîna à Paris et l'abandonna aussitôt, à l'instigation de madame d'Espard, sa cousine; se lia avec les membres du cénacle de la rue des Quatre-Vents, et particulièrement avec d'Arthez; fit, d'autre part, la connaissance d'Étienne Lousteau, qui lui révéla les dessous honteux de la vie littéraire, le présenta au célèbre libraire Dauriat et le conduisit à une première représentation du théâtre du Panorama-Dramatique, où le poète vit la charmante Coralie. A première vue, elle s'éprit de lui, et il resta son amant jusqu'à la mort de l'actrice en 1822. Lancé par Lousteau dans le journalisme libéral, Lucien de Rubempré passa tout d'un coup dans le camp royaliste et débuta au *Réveil*, organe *ultra*, avec l'espoir d'obtenir du roi une ordonnance qui lui attribuât le nom de sa mère. En même temps, il se mit à fréquenter le monde aristocratique et ruina sa maîtresse. Il fut blessé en duel par Michel Chrestien, qui l'avait provoqué pour

avoir « éreinté », dans *le Réveil*, un très beau livre de Daniel d'Arthez. Coralie morte, il partit, sans ressources, pour Angoulême à pied, avec vingt francs que Bérénice, la cousine et la servante de sa maîtresse, avait reçus d'amants de hasard. Il faillit mourir de fatigue et de chagrin, auprès de sa ville natale ; il y retrouva madame de Bargeton, devenue la femme du comte Sixte du Châtelet, préfet de la Charente, conseiller d'État. Accueilli d'abord par un article enthousiaste d'un journal local et par une sérénade de ses jeunes concitoyens, il quitta brusquement Angoulême, avec la pensée du suicide, désespéré d'avoir amené la ruine de son beau-frère David Séchard. Sur la route, il rencontra le chanoine Carlos Herrera (Jacques Collin-Vautrin), qui l'emmena à Paris et se chargea de sa fortune. En 1824, dans une soirée passée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, Rubempré fit la rencontre d'Esther van Gobseck, dite la Torpille, alors fille soumise en sortie : le poète et la courtisane s'éprirent mutuellement d'une passion folle. Un peu plus tard, s'étant risqués au dernier bal de l'Opéra de l'hiver 1824, ils y auraient compromis et leur sécurité et leur bonheur, sans l'intervention de Jacques Collin, dit Vautrin et si Lucien ne s'était pas dérobé à certaines curiosités malveillantes, grâce à une promesse de souper chez Lointier[1]. La vie d'ambition et de plaisir de Lucien de Rubempré, aspirant à devenir le gendre des Grandlieu, accueilli des Rabourdin, protecteur de Savinien de Portenduère, amant de mesdames de Maufrigneuse et de Sérizy, aimé de Lydie Peyrade, se termina à la Conciergerie, où il fut détenu, comme auteur ou complice de la mort d'Esther et des vols commis chez elle, crimes dont il était innocent ; il se pendit dans sa prison, le 15 mai 1830 (*Illusions perdues. — Les Employés. — Ursule Mirouet. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Lucien de Rubempré habita sucessivement à Paris l'hôtel du Gaillard-Bois, rue de l'Échelle, une chambre au quartier Latin, hôtel et rue de Cluny[2], un logement rue Charlot, un autre rue de la Lune, en compagnie de Coralie, un petit appartement rue Cassette, avec Jacques Collin, qui

1. Le restaurant Lointier, situé rue Richelieu, en face de la rue de la Bourse, était fort à la mode vers 1846.

2. C'est aujourd'hui le « Grand hôtel de Flandre et hôtel de Cluny », 8, rue Victor-Cousin.

le suivit encore au moins dans l'une de ses deux résidences du quai Malaquais et de la rue Taitbout (ancien logis de Beaudenord et de Caroline de Bellefeuille). Il repose au Père-Lachaise, dans un magnifique monument qui contient aussi les restes d'Esther Gobseck et où se trouve une case réservée à Jacques Collin. — On a de Lucien de Rubempré, sous le titre de *les Passants de Paris*, une série d'articles fins et piquants.

Ruffard, dit Arrachelaine, voleur en même temps qu'agent de Bibi-Lupin, chef de la police de sûreté en 1830. — Complice, avec Godet, de l'assassinat des époux Crottat commis par Dannepont, dit la Pouraille (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Ruffin, né en 1815, fut le précepteur de Francis Graslin, à partir de 1840. — Ruffin avait la vocation de l'enseignement, possédait de vastes connaissances ; d'une âme excessivement sensible « qui n'excluait pas la sévérité nécessaire à qui veut gouverner un enfant » ; d'une figure agréable, patient et pieux, il fut amené à madame Graslin, de son diocèse, par l'archevêque Dutheil, et eut, pendant neuf ans au moins, la direction du jeune homme confié à ses soins (*Le Curé de Village*).

Rusticoli. — *V.* La Palférine (Charles-Édouard Rusticoli de).

S

Sabatier, agent de police. — Corentin regrettait de ne pas l'avoir pour aide dans les perquisitions qu'il fit avec Peyrade, à Gondreville, en 1803 (*Une Ténébreuse Affaire*).

Sabatier (Madame), née en 1809. — Elle vendit d'abord des mules dans la galerie marchande du palais de Justice, à Paris; veuve d'un mari tué par les excès alcooliques, devint garde-malade et se remaria avec un homme soigné par elle et guéri d'une affection des voies urinaires (« foies lurinaires », suivant madame Cibot), dont elle eut un enfant superbe. Elle habitait rue Barre-du-Bec[1]. — Madame Bordevin, sa parente, bouchère, rue Charlot, fut marraine de l'enfant (*Le Cousin Pons*).

Sagredo, sénateur vénitien, très riche, né en 1730; mari de Bianca Vendramini; fut étranglé, en 1760, par Facino Cane, qu'il avait surpris avec Bianca, en conversation d'amour d'ailleurs innocente (*Facino Cane*).

Sagredo (Bianca), femme du précédent, née Vendramini, vers

1. Partie de la rue du Temple actuelle entre les rues de la Verrerie et Saint-Merry.

1742 ; parut à tort, en 1760, aux yeux de son mari, entretenir des relations coupables avec Facino Cane, et ne voulut pas suivre hors de Venise son amant platonique après le meurtre de Sagredo (*Facino Cane*).

Saillard, commis très médiocre au ministère des finances, pendant les règnes de Louis XVIII et de Charles X; d'abord teneur de livres au Trésor, où il succéda, croit-on, à Poiret aîné, il fut nommé plus tard caissier central, et conserva ce poste assez longtemps. — Saillard épousa mademoiselle Bidault, fille de marchands de meubles installés sous les piliers des halles de Paris, nièce de l'escompteur de la rue Greneta; eut d'elle une fille, Élisabeth, devenue, par mariage, madame Isidore Baudoyer; posséda un vieil hôtel place Royale; y habita en commun avec les Isidore Baudoyer; devint, durant le régime de Juillet, maire de son arrondissement et revit alors ses anciens camarades du ministère, les Minard et les Thuillier (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Saillard (Madame), femme du précédent, née Bidault, en 1767, nièce de l'escompteur surnommé Gigonnet; fut l'âme de la maison de la place Royale, et surtout le conseil de son mari; éleva étroitement sa fille, Élisabeth, qui devint madame Isidore Baudoyer (*César Birotteau. — Les Employés*).

Sain, tenait, avec Augustin, « le sceptre de la miniature sous l'Empire ». — Il fit, en 1809, avant la campagne de Wagram, une miniature de Montcornet, alors jeune et beau; cette peinture passa des mains de madame Fortin, maîtresse du futur maréchal, dans celles de leur fille, madame Valérie Crevel (ci-devant Marneffe). (*La Cousine Bette*).

Saint-Denis (De), nom d'emprunt du policier Corentin (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Saint-Estève (De), nom de Jacques Collin devenu chef de la sûreté.

Saint-Estève (Madame de), nom d'emprunt commun à mesdames Jacqueline Collin et Nourrisson.

Saint-Foudrille (De), « illustre savant », habita Paris et sans doute le quartier Saint-Jacques, au moins vers 1840, époque où Thuillier désira le connaître (*Les Petits Bourgeois*).

Saint-Foudrille (Madame de), femme du précédent, recevait, vers 1840, la visite empressée du ménage bourgeois Thuillier (*Les Petits Bourgeois*).

Saint-Georges (Chevalier de) (1745-1801), homme de couleur, de taille et de figure superbes, fils d'un fermier général, capitaine des gardes du duc d'Orléans; servit avec distinction sous Dumouriez; arrêté, en 1794, comme suspect, puis rendu à la liberté, après le 9 thermidor, brillait dans les arts d'agrément, tels que la musique et surtout l'escrime. Le chevalier de Saint-Georges se fournit de drap à la maison du *Chat qui pelote*, rue Saint-Denis, mais fut un mauvais client : M. Guillaume avait obtenu une sentence consulaire contre lui (*La Maison du Chat qui pelote*). Plus tard, il fut popularisé par une comédie-vaudeville de Roger de Beauvoir, représentée aux Variétés sous le règne de Louis-Philippe, et interprétée par le comédien Lafont[1].

Saint-Germain (De), un des noms d'emprunt du policier Peyrade (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Saint-Héreen (Comte de), mari de Moïna d'Aiglemont, était l'héritier d'une des plus illustres maisons de France. — Il habitait, avec sa femme et sa belle-mère, un hôtel appartenant à celle-ci et situé rue Plumet (aujourd'hui rue Oudinot), en bordure du boulevard des Invalides; vers le mois de décembre 1843, il quitta, seul, cet hôtel, pour aller accomplir une mission politique; pendant ce temps, sa femme accueillit trop bien les visites fréquentes et compromettantes du jeune Alfred de Vandenesse, et sa belle-mère mourut subitement (*La Femme de Trente ans*).

Saint-Héreen (Comtesse Moïna de), femme du précédent, survi-

1. Vanté, en 1836, au château de madame de la Baudraye par Étienne Lousteau, Horace Bianchon, etc.

vait seule des cinq enfants de M. et madame d'Aiglemont, dans la seconde moitié du règne de Louis-Philippe. Aveuglément gâtée par sa mère, elle ne répondit à cette affection presque exclusive que par de la froideur, de la dureté même. Par un mot cruel, Moïna causa la mort subite de madame d'Aiglemont : elle osa, en effet, rappeler à sa mère ses anciennes relations avec le marquis Charles de Vandenesse, dont elle accueillait elle-même le fils, Alfred, avec trop de complaisance en l'absence de M. de Saint-Héreen (*La Femme de Trente ans*). Dans une conversation sur l'amour entre la marquise de Vandenesse, lady Dudley, mademoiselle des Touches, la marquise de Rochefide et madame d'Espard, Moïna disait en riant : « Un amant, c'est le fruit défendu, mot qui pour moi résume tout » (*Une Fille d'Ève*). Madame Octave de Camps, jugeant Naïs de l'Estorade, encore enfant, faisait ce rapprochement : « Cette petite est inquiétante : elle me rappelle Moïna d'Aiglemont » (*Le Député d'Arcis*).

Saint-Martin (Louis Claude de), dit *le Philosophe inconnu*, né le 18 janvier 1743, à Amboise, mort le 13 octobre 1803; fut très souvent reçu à Clochegourde par madame de Verneuil, tante de madame de Mortsauf, qui l'y connut. — De Clochegourde, Saint-Martin surveilla la publication de ses derniers livres imprimés à Tours chez Letourmy (*Le Lys dans la Vallée*).

Saint-Vier (Madame de). — *V.* Gentillet.

Sainte-Beuve (Charles-Augustin), né à Boulogne-sur-Mer en 1805; mort à Paris, académicien et sénateur du second Empire, en 1869. — Célèbre littérateur français que pastichait assez méchamment Raoul Nathan devant Béatrix de Rochefide, au cours de son récit des aventures de Charles-Édouard Rusticoli de la Palférine (*Un Prince de la Bohème*),

Sainte-Sévère (Madame de), cousine de Gaston de Nueil, habitait Bayeux, où elle reçut, en 1822, son jeune parent, convalescent d'une maladie inflammatoire causée par des excès d'études ou de plaisirs (*La Femme abandonnée*).

Saintot (Astolphe de), l'un des habitués du salon des Bargeton

à Angoulême ; président de la société d'agriculture de la ville ; « ignorant comme une carpe », il passait pour un savant de premier ordre et, quoiqu'il ne fît rien, laissait croire qu'il était occupé depuis plusieurs années à un traité sur la culture moderne. Il réussissait surtout dans le monde par des citations de Cicéron, apprises le matin par cœur et récitées le soir. Grand et gros homme haut en couleur, Saintot semblait dominé par sa femme (*Illusions perdues*).

Saintot (Madame de), femme du précédent ; elle avait pour prénom Élisa et était ordinairement appelée Lili, abréviation enfantine qui contrastait avec le caractère de cette personne, sèche, solennelle, extrêmement pieuse, joueuse difficile et tracassière (*Illusions perdues*).

Sallenauve (François-Henri-Pantaléon Dumirail, marquis de), Champenois, ruiné, perdu par le jeu, vint échouer, en sa vieillesse, comme balayeur de Paris, dans le service que Jacques Bricheteau contrôla ; consentit alors, moyennant espèces, à reconnaître Charles Dorlange, enfant naturel de Catherine-Antoinette Goussard et de Jacques Collin ; tâcha d'exploiter la mère et le fils, et, passager du trois-mâts *la Rétribution*, mourut dans un naufrage, en 1845, pendant une traversée de Fernambouc au Havre, à la hauteur des îles du Cap-Vert (*Le Député d'Arcis*. — *La Famille Beauvisage*).

Sallenauve (Comte de), fils légal du précédent, né en 1809 des relations de Catherine-Antoinette Goussard avec Jacques Collin, petit-fils de Danton par les femmes, condisciple de Marie Gaston dont il resta l'ami et pour lequel il se battit. — Longtemps il ne se connut aucune famille, et vécut, sous le nom de Charles Dorlange, jusqu'à près de trente ans. Il reçut, comme sculpteur, des leçons de Thorwaldsen et compléta ses études artistiques à Rome. Dans cette ville, Dorlange connut les Lanty ; donna des leçons à leur fille Marianina qu'il aima ; rencontra Luigia, la recueillit quand elle devint veuve de Benedetto, la prit pour gouvernante, la respecta ; accompagné d'elle, vint demeurer à Paris, logea 42 rue de l'Ouest[1]. Il avait auparavant habité, avec Marie Gaston, un logement situé, non

1. Aujourd'hui rue d'Assas.

loin de là, rue d'Enfer (actuellement rue Denfert-Rochereau). Il recevait des quartiers de rente suffisants pour assurer son existence, et les touchait par l'entremise de Gorenflot ou de Jacques Bricheteau, représentants mystérieux de Catherine-Antoinette Goussard. Suivant leurs instructions, il accepta, des ursulines d'Arcis, une commande artistique et se porta candidat législatif de l'arrondissement (1839) : il obtint alors l'appui d'Achille Pigoult, et fréquenta les Louis de l'Estorade. Sallenauve parut aimer ou du moins remarqua Renée de l'Estorade, sœur naturelle de Marianina de Lanty. Grâce au marquis François-Henri-Pantaléon de Sallenauve qui l'adopta, Dorlange devint comte de Sallenauve, fut élu député, brilla dans divers milieux mondains et politiques, rencontra Eugène de Rastignac, Maxime de Trailles, Martial de la Roche-Hugon. Discuté et contesté, il se démit de son mandat. Ayant appris le secret de sa naissance, il parcourut l'Amérique du Sud, à la recherche de Catherine-Antoinette Goussard, et montra, au contraire, une grande froideur à l'égard de Jacques Collin. Il regagna Rome, après la mort de ce dernier; occupa, voisin de Thorwaldsen, le palais Barberini; sculpta le tombeau de sa mère, Catherine-Antoinette; reparut dans Arcis, lors de l'inauguration du monument, reconnut, pendant la cérémonie, madame de l'Estorade dans une femme pieusement agenouillée, et finit par épouser mademoiselle Jeanne-Athénaïs de l'Estorade, en 1847 (*Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*. — *La Famille Beauvisage*).

Sallenauve (Comtesse de), femme du précédent, née Jeanne-Athénaïs de l'Estorade (Naïs, par une abréviation familière), en février 1827; enfant précoce et quelque peu gâtée du comte et de la comtesse Louis de l'Estorade. — Elle aima Sallenauve dès le jour de leur première rencontre, et, pour l'épouser, lutta victorieusement contre les résistances de son père, de sa mère et de son frère aîné Armand (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. — *Le Député d'Arcis*. — *Le Comte de Sallenauve*. — *La Famille Beauvisage*).

Salmon, ancien expert du musée de Paris. — En 1826, de passage à Tours, où il était venu voir sa belle-mère, il fut chargé d'estimer une *vierge* de Valentin et un *christ* de Lebrun, tableaux que l'abbé François Birotteau avait hérités de l'abbé Chapeloud et qu'il avait

laissés dans un appartement récemment occupé par lui chez mademoiselle Sophie Gamard (*Le Curé de Tours*).

Salomon (Joseph), de Tours ou des environs de Tours ; oncle et tuteur de Pauline Salomon de Villenoix, israélite très riche ; il aimait beaucoup sa nièce et voulait la marier brillamment. Louis Lambert, fiancé à Pauline, disait : « Ce redoutable Salomon me glace ; cet homme n'est pas de notre ciel » (*Louis Lambert*).

Samanon fit, en louche spéculateur, à Paris, pendant les règnes de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, les multiples métiers d'un manieur d'argent. En 1821, Lucien de Rubempré, encore novice, pénétra dans la boutique de Samanon cumulant alors, au faubourg Poissonnière, les diverses industries de bouquiniste, marchand d'habits, brocanteur, escompteur : il y trouva certain grand homme, resté inconnu, bohème cynique, qui venait emprunter ses propres vêtements déposés en gage (*Illusions perdues*). Près de trois ans plus tard, Samanon fut l'homme de paille de la société Jean-Esther-Gobseck-Bidault (Gigonnet) poursuivant pour dettes Chardin des Lupeaulx (*Les Employés*). Après 1830, l'usurier frayait avec les Cérizet et les Claparon, lorsqu'ils entreprirent de venir à bout de Maxime de Trailles (*Un Homme d'affaires*). Le même Samanon, vers 1844, eut des lettres de change d'une valeur de dix mille francs contre le baron Hulot d'Ervy, devenu le père Vyder et caché sous ce pseudonyme (*La Cousine Bette*).

San-Esteban (Marquise de), nom d'emprunt exotique et aristocratique, sous lequel se déguisa Jacqueline Collin lorsqu'elle franchit le seuil de la Conciergerie, dans le mois de mai 1830, afin de voir le prévenu Jacques Collin, lui-même travesti en Carlos Herrera (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

San-Réal (Don Hijos, marquis de), né vers 1735, seigneur puissant, eut l'amitié de Ferdinand VII, roi d'Espagne, épousa une fille naturelle de lord Dudley, Margarita-Euphémia Porrabéril, née d'une Espagnole, vécut, avec elle, dans Paris, en 1815 ; habita, près de Nucingen, un hôtel de la rue Saint-Lazare (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'Or*).

San-Réal (Marquise de), femme du précédent, née Margarita-Euphémia Porrabéril, fille naturelle de lord Dudley et d'une Espagnole, sœur d'Henri de Marsay; eut l'énergie aventureuse de son frère, auquel elle ressemblait aussi physiquement. — Élevée à la Havane, elle fut ramenée ensuite à Madrid, en compagnie d'une jeune créole des Antilles, Paquita Valdès, avec qui elle eut de fougueuses relations lesbiennes que le mariage fut loin d'interrompre et qui se continuèrent à Paris, en 1815, moment où la marquise, rencontrant un rival dans son frère Henri de Marsay, tua Paquita. Après ce meurtre, madame de San-Réal se retira en Espagne au couvent de *los Dolorès* (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'or*).

Sanson (Charles-Henri), exécuteur des « hautes œuvres » au temps de la Révolution et bourreau de Louis XVI, assistait à deux messes commémoratives de la mort du roi, célébrées en 1793 et 1794, par l'abbé de Marolles, à qui son identité fut révélée plus tard par Ragon (*Un Épisode sous la Terreur*).

Sanson, fils du précédent, né vers 1770, et descendant, comme lui, de bourreaux de Rouen. — Après avoir été capitaine de cavalerie, il aida son père dans l'exécution de Louis XVI, le seconda quand les places Louis XV et du Trône eurent simultanément leur échafaud, et lui succéda par la suite. Sanson allait « accommoder » Théodore Calvi, en mai 1830; il attendait l'ordre décisif, qui d'ailleurs n'arriva pas. Il avait l'aspect d'un Anglais relativement distingué. Sanson, du moins, donna de lui cette impression à Jacques Collin, lorsqu'il croisa l'ancien forçat alors détenu à la Conciergerie (*La Dernière Incarnation de Vautrin*). — Sanson habita dans la rue des Marais (quartier du faubourg Saint-Martin), aujourd'hui raccourcie.

Sarcus fut, sous Louis XVIII, juge de paix de Soulanges (Bourgogne), où il vécut de ses quinze cents francs d'appointements, du produit d'un immeuble habité par lui et de cent écus de rente. Sarcus épousa la sœur aînée du pharmacien de Soulanges, Vermut, dont il eut une fille, Adeline, plus tard madame Adolphe Sibilet. Beau petit vieillard gris pommelé, ce fonctionnaire, d'ordre inférieur, n'en était pas moins l'homme politique de la première société de

Soulanges, sur laquelle régnait madame Soudry, et qui comptait presque tous les adversaires de Montcornet (*Les Paysans*).

Sarcus, cousin au troisième degré du précédent (surnommé Sarcus le Riche), fut, en 1817, conseiller de préfecture du département bourguignon qu'administrèrent, successivement, sous la Restauration, MM. de la Roche-Hugon, de Gasteran, et dont dépendaient la Ville-aux-Fayes, Soulanges, Blangy, les Aigues. Il recommanda Sibilet, comme régisseur, pour les Aigues, propriété de Montcornet. M. Sarcus le Riche fut député; on le disait aussi le bras droit du préfet (*Les Paysans*).

Sarcus (Madame), femme du précédent; née Vallat, en 1778, d'une famille alliée aux Gaubertin, passait pour avoir, dans sa jeunesse distingué M. Lupin, qui courtisait encore, en 1823, cette femme de quarante-cinq ans, mère d'un ingénieur (*Les Paysans*).

Sarcus, fils des précédents, devait devenir, en 1823, l'ingénieur ordinaire des ponts et chaussées de la Ville-aux-Fayes et compléter ainsi le groupe de puissantes familles indigènes, hostile aux Montcornet (*Les Paysans*).

Sarcus-Taupin, meunier de Soulanges, possesseur de cinquante mille francs de rente, le Nucingen de la ville, père d'une fille dont la main fut recherchée par le notaire Lupin et le président Gendrin, pour leurs fils (*Ees Paysans*).

Sarrasine (Matthieu ou Mathieu), laboureur au pays de Saint-Dié, père d'un riche procureur comtois, et aïeul du sculpteur Ernest-Jean Sarrasine (*Sarrasine*).

Sarrasine, riche procureur comtois du XVIIIe siècle, père du sculpteur Ernest-Jean Sarrasine (*Sarrasine*).

Sarrasine (Ernest-Jean), remarquable sculpteur français, né en 1736, à Besançon, fils et petit-fils des précédents. — Tout adolescent, il montra une vocation artistique capable de lutter contre la volonté paternelle, qui le destinait à la magistrature, gagna Paris, entra chez Bouchardon, trouva un protecteur et un ami dans ce

maître ; connut madame Geoffrin, Sophie Arnould, le baron d'Holbach, J.-J. Rousseau. Devenu l'amant de la célèbre pensionnaire de l'Opéra, Clotilde, Sarrasine obtint le prix de sculpture fondé par Marigny, frère de la Pompadour, et reçut les compliments de Diderot. Il alla ensuite habiter Rome (1758) ; fréquenta Vien, Louthrebourg [1], Allegrain, Vitagliani, Cicognara, Chigi. Il s'éprit alors follement du castrat Zambinella, oncle des Lanty-Duvignon : croyant trouver en lui une femme, il fit un buste magnifique du singulier chanteur, entretenu par Cicognara, et, l'ayant enlevé, il périt assassiné, sur l'instigation de son rival, pendant cette même année 1758. — La vie de Sarrasine fut contée, sous la Restauration, à Béatrix de Rochefide (*Sarrasine*. — *Le Député d'Arcis*).

Sauteloup, familièrement appelé « le père Sauteloup », fut chargé, en mai 1830, de lire au condamné à mort, Théodore Calvi, détenu à la Conciergerie, le rejet de son pourvoi en cassation (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Sauvage (Madame), personne d'une figure repoussante, d'une moralité contestable, servante maîtresse de maître Fraisier, tint, à la mort de Pons, avec madame Cantinet, le ménage de Schmucke, légataire du collectionneur au préjudice des Camusot de Marville (*Le Cousin Pons*).

Sauvager, premier substitut du procureur du roi, à Alençon, jeune magistrat marié, âpre, sec, ambitieux, intéressé ; prit parti contre Victurnien d'Esgrignon dans la retentissante affaire dite d'Esgrignon du Bousquier ; après le célèbre procès, il fut envoyé en Corse (*Le Cabinet des Antiques*).

Sauvagnest, successeur du procureur Bordin, prédécesseur de maître Desroches, fut avoué à Paris (*Un Début dans la Vie*).

Sauvaignou, Marseillais, premier ouvrier menuisier, mêlé à la vente de la maison de la place de la Madeleine qu'achetèrent, en

1. Ou Lutherbourg, ou encore Lauterbourg : et omis à dessein dans le *Répertoire*, en raison des divergences d'orthographe du nom.

1840, les Thuillier, poussés par Cérizet, Claparon, Dutocq et surtout par Théodose de la Peyrade (*Les Petits Bourgeois*).

Sauviat (Jérôme-Baptiste), né en Auvergne, vers 1747 ; marchand forain de 1792 à 1796 ; nature commerçante, âpre, active, avare ; cœur profondément religieux ; fut emprisonné pendant la Terreur et faillit être exécuté pour avoir favorisé la fuite d'un évêque ; épousa mademoiselle Champagnac, à Limoges, en 1797 ; eut d'elle une fille, Véronique (madame Pierre Graslin) ; acheta, après la mort de son beau-père, dans cette même ville, la maison qu'il occupait comme locataire, et où il vendait de la ferraille, y continua son commerce ; quitta, riche, les affaires ; entra néanmoins comme surveillant, plus tard, dans la porcelainerie où travailla J.-F. Tascheron, s'occupa de cette fabrique trois ans au moins, et y mourut d'accident en 1827 (*Le Curé de Village*).

Sauviat (Madame), femme du précédent ; née Champagnac, vers 1767 ; fille d'un chaudronnier de Limoges, veuf en 1797, dont, plus tard, elle hérita. — Madame Sauviat habita successivement : près la rue de la Vieille-Poste, un faubourg de Limoges et Montégnac. Ainsi que Sauviat, elle fut laborieuse, âpre, avide, économe, dure, pieuse aussi, et, comme lui encore, elle adora Véronique, dont elle connut le terrible secret, une sorte d'affaire Marcellange[1] (*Le Curé de Village*).

Savaron de Savarus, noble et riche famille de Belgique, dont les divers membres connus au XIXe siècle furent : Savaron de Savarus (de Tournai), Flamand fidèle aux traditions flamandes, avec qui furent, sans doute, en relations les Claes, les Pierquin (*La Recherche de l'Absolu*) ; mademoiselle Savarus, Brabançonne, opulente héritière à marier ; Savarus (Albert), avocat français, descendant, mais en ligne naturelle, du comte de Savarus (*Albert Savarus*).

Savarus (Albert Savaron de) de la famille des précédents, mais fils naturel du comte de Savarus, né vers 1798 ; fut secrétaire d'un ministre de Charles X et maître des requêtes. — La Révolution de 1830

1. Fameux procès criminel du temps.

brisa une carrière bien commencée. Un amour partagé pour la duchesse d'Argaïolo, (madame Alphonse de Rhétoré dans la suite), rendit à Savarus son activité et son esprit d'entreprise : il se fit inscrire au barreau de Besançon, eut une clientèle, réussit brillamment, fonda *la Revue de l'Est*, où il publia une nouvelle autobiographique, *l'Ambitieux par amour*, et posa une candidature législative chaudement appuyée (1834). Albert Savarus, avec son masque de penseur puissant, aurait vu se réaliser tous ses rêves, sans les fantaisies romanesques et jalouses de Rosalie de Watteville, qui surprit et déjoua les plans de l'avocat en amenant le second mariage de madame d'Argaïolo (1842). Ses espérances une fois ruinées, Albert Savarus se fit chartreux de la maison mère, sise près de Grenoble, et devint frère Albert (*La Recherche de l'Absolu. — Albert Savarus*).

Schiltz épousa une Barnheim (de Bade) et eut d'elle une fille, Joséphine, par la suite, madame Fabien du Ronceret ; fut un « intrépide colonel, un chef de ces audacieux partisans alsaciens qui faillirent sauver l'Empereur dans la campagne de France ». Il mourut à Metz, pillé, ruiné (*Béatrix*).

Schiltz (Joséphine) dite madame Schontz. — *V.* Ronceret (madame Fabien du).

Scherbelloff, Scherbellof ou **Sherbelloff** (Princesse), grand'-mère maternelle de madame de Montcornet (*La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques. — Les Paysans*).

Schinner (Mademoiselle) mère du peintre Hippolyte Schinner, fille d'un fermier de l'Alsace ; après avoir été séduite par un homme riche et indélicat, refusa de l'argent offert en compensation d'un refus de légitimation de leurs amours et se réfugia dans la maternité, dont elle remplit les devoirs avec le plus entier dévouement. Au moment du mariage de son fils, elle habitait Paris et partageait avec lui un appartement, situé près de l'atelier de l'artiste, non loin de la Madeleine, rue des Champs-Élysées[1] (*La Bourse*).

1. Aujourd'hui, rue Boissy-d'Anglas

Schinner (Hippolyte) peintre; fils naturel de la précédente; d'origine alsacienne, reconnu seulement par sa mère; élève de Gros, dans l'atelier duquel il noua des relations étroites avec Joseph Bridau (*La Rabouilleuse*). — Schinner se maria sous Louis XVIII; il était alors chevalier de la Légion d'honneur et déjà célèbre. Travaillant à Paris, près de la Madeleine, dans un immeuble appartenant à Molineux, il en connut des locataires, madame et mademoiselle Leseigneur de Rouville, imita sans doute à leur égard la délicate conduite de leur bienfaiteur et ami Kergarouët; fut touché de la cordialité que la baronne sut lui témoigner malgré sa pauvreté; il aima d'une passion partagée Adélaïde de Rouville, et l'épousa (*La Bourse*). Lié avec Pierre Grassou, il lui donna des conseils excellents, dont ce médiocre artiste ne sut guère profiter (*Pierre Grassou*). En 1822, le comte de Sérizy chargea Schinner de décorer son château de Presles; Joseph Bridau, qui s'essayait encore, acheva les travaux du maître, et même, dans un fugitif accès de gaminerie, se para de son nom (*Un Début dans la Vie*). La nouvelle autobiographique, *l'Ambitieux par amour* d'Albert Savarus, mentionna Schinner (*Albert Savarus*). Il était l'ami de Xavier Rabourdin (*Les Employés*). Il fit des vignettes pour les œuvres de Canalis (*Modeste Mignon*). On lui doit les plafonds remarquables de l'hôtel d'Adam Laginski, situé rue de la Pépinière (*La Fausse Maîtresse*). Vers 1845, Hippolyte Schinner habitait non loin de la rue de Berlin, près de Léon de Lora dont il avait été le premier éducateur (*Les Comédiens sans le savoir*).

Schinner (Madame), femme d'Hippolyte Schinner, née Adélaïde Leseigneur de Rouville, fille de la baronne et du baron de Rouville, officier de marine, habitait Paris, pendant la Restauration, avec sa mère, locataire d'une maison située rue de Surène et appartenant à Molineux. Orpheline de père, la future madame Schinner aurait alors attendu, non sans difficultés, la tardive liquidation de la pension paternelle, si l'amiral de Kergarouët, un vieil ami, ne l'avait discrètement secourue, elle et sa mère. Vers le même temps, elle soigna, pour une chute, son voisin Hippolyte Schinner et l'aima d'un amour partagé; le don d'une petite bourse brodée par la jeune fille amena le mariage (*La Bourse*).

Schirmer, Prussien jeune et blond, faux monnayeur, prit, à Paris, plusieurs noms d'emprunt, pendant les années 1840-41. Rue de Verneuil, hôtel du *Cantal*, il se fit passer pour un voyageur de commerce du nom de Raymond. Tombé sous la dépendance de Jacques Collin, Schirmer, devenu baron Werchauffen, séduisit, ou compromit, au moins, la comtesse de Trailles (née Beauvisage). La fortune de Schirmer cessa quand Jacques Collin, après avoir averti M. de Trailles, preuves épistolaires en mains, livra le malfaiteur allemand à la justice (*La Famille Beauvisage*).

Schmucke (Wilhelm), Allemand catholique, homme d'un grand sens musical, naïf, distrait, bon, candide, simple de mœurs, doux et probe de caractère. — Il fut, d'abord, maître de chapelle du margrave d'Anspach; il avait connu l'étrange écrivain Hoffmann, de Berlin, en souvenir duquel il eut, plus tard, un chat appelé Mürr. Schmucke vint ensuite à Paris; il y habitait, en 1835-36, un petit appartement sur le quai Conti, à l'angle de la rue de Nevers[1]. Précédemment, il donna, dans le quartier du Marais, des leçons d'harmonie très appréciées aux filles des Granville, par la suite mesdames de Vandenesse et du Tillet : il revit, plus tard, la première venant lui demander d'endosser des lettres de change destinées à sauver Raoul Nathan (*Une Fille d'Ève*). Schmucke fut aussi le professeur de Lydie Peyrade, avant son mariage avec Théodose de la Peyrade (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*); mais, avec mesdames de Vandenesse et du Tillet, il regarda, comme la préférée de ses élèves, la future vicomtesse de Portenduère, mademoiselle Mirouet[2] (de Nemours), l'une de ses trois « Saintes-Céciles » qui se réunirent pour lui servir une rente viagère (*Ursule Mirouet*). L'ancien maître de chapelle, fort laid et de sénile apparence, obtint facilement accueil auprès des directrices de pensionnats de jeunes filles. Une distribution de prix le rapprocha de Sylvain Pons, qu'il aima promptement d'une affection payée de réciprocité (1834). Leur intimité les rassembla sous le même toit, rue de Normandie, comme locataires de C.-J. Pillerault (1836). Schmucke vécut neuf ans parfaitement heureux.

1. Peut-être l'ancien logis de Napoléon Bonaparte.

2. Ou Mirouët, l'orthographe exacte du nom est assez incertaine. — L'édition définitive donne néanmoins Mirouët.

Gaudissart devenu directeur de théâtre, l'employa dans son orchestre, lui confia l'entreprise des copies, ainsi que le soin de jouer du piano et des divers instruments qui n'étaient pas représentés dans les théâtres du boulevard : viole d'amour, cor anglais, violoncelle, harpe, castagnettes, sonnettes, inventions de Sax, etc. Pons fit de lui son légataire universel (avril 1845); mais le candide allemand n'était pas de force à lutter contre maître Fraisier, l'agent des Camusot de Marville, dépouillés par ce testament. Malgré Topinard, à qui, désespéré de la mort de son ami, il alla demander l'hospitalité cité Bordin, Schmucke se laissa frustrer, et une apoplexie séreuse l'emporta rapidement (*Le Cousin Pons*).

Schontz (Madame), nom que porta mademoiselle Schiltz devenue, par son mariage, madame Fabien du Ronceret. — Voir ce dernier nom.

Schwab (Wilhem), né pendant les premières années du XIXe siècle, à Strasbourg, d'une famille allemande de Kehl, eut pour ami Frédéric (Fritz) Brunner dont il partagea les folies ou secourut la misère et avec lequel il gagna Paris ; ils y descendirent ensemble à l'hôtel du *Rhin*, rue du Mail, chez Graff (Johann), père d'Émilie, frère du célèbre tailleur Wolfgang. Schwab tint les livres de ce rival d'Humann et de Staub. Quelques années plus tard, il devint flûtiste au théâtre dont Sylvain Pons dirigeait l'orchestre. Pendant un entr'acte de la retentissante première de *la Fiancée du Diable*, donnée durant l'automne de 1844, Schwab fit inviter Pons, par Schmucke, à sa noce prochaine ; il épousait, d'inclination réciproque, mademoiselle Émilie Graff et allait se trouver l'associé de Frédéric Brunner, enrichi de l'héritage paternel et devenu banquier (*Le Cousin Pons*).

Schwab (Madame Wilhem), femme du précédent ; née mademoiselle Émilie Graff ; d'une beauté accomplie ; nièce de Wolfgang Graff ; dotée par ce tailleur opulent (*Le Cousin Pons*).

Scio (Madame), cantatrice réputée du théâtre Feydeau en 1798, fut très belle dans *les Péruviens*, opéra-comique de Mongenod, représenté avec un très médiocre succès (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Scœvola (Mucius). — Derrière ce nom d'emprunt se cachait, sous la Terreur, un homme qui fut le piqueur du prince de Conti et lui dut sa fortune. Plâtrier, propriétaire d'une petite maison dans Paris vers le haut du faubourg Saint-Martin [1], près de la rue d'Allemagne, il afficha un civisme exagéré, qui masquait une fidélité persistante aux Bourbons, et il protégea mystérieusement sœur Marthe et sœur Agathe (mesdemoiselles de Beauséant et de Langeais), religieuses échappées de l'abbaye de Chelles, et réfugiées chez lui avec l'abbé de Marolles (*Un Épisode sous la Terreur*).

Séchard (Jérôme-Nicolas), né en 1743. — Après avoir été ouvrier dans une imprimerie d'Angoulême située place du Mûrier, bien que très illettré, il en devint le patron au moment de la Révolution ; connut à cette époque le marquis de Maucombe ; se maria avec une femme pourvue d'une certaine aisance, mais la perdit assez promptement, après avoir eu d'elle un fils, David. Sous Louis XVIII, craignant la concurrence de Cointet, J.-N. Séchard se retira en vendant son établissement à son fils qu'il trompa sciemment dans le marché, et, viticulteur ivrogne, habita Marsac, près d'Angoulême. Pendant toute la fin de sa vie, Séchard aggrava sans pitié les difficultés commerciales au milieu desquelles se débattait son fils David. Le vieil avare mourut vers 1829, laissant un avoir de quelque valeur (*Illusions perdues*).

Séchard (David), fils unique du précédent, condisciple et ami de Lucien de Rubempré, apprit la typographie chez les Didot à Paris. Une fois de retour au pays natal, il donna maintes preuves de bonté et de délicatesse : ayant acheté l'imprimerie de son père, il se laissa sciemment duper et exploiter par lui ; prit pour prote, par discrète charité, Lucien de Rubempré, dont il adora, d'une passion payée de retour, la sœur, Ève Chardon, qu'il épousa malgré leur commune pauvreté, car son imprimerie dépérissait. Les frais assumés, la concurrence des Cointet, et surtout ses recherches d'inventeur poursuivant le secret d'un procédé particulier de fabrication du pa-

1. Sa paroisse était l'église Saint-Laurent, qui prit, un moment, pendant la Révolution, le nom de Temple de la Fidélité.

pier, le réduisirent à une situation très embarrassée. Tout acheva, d'ailleurs, de perdre Séchard : l'habileté et la puissance de la maison Cointet, l'espionnage de l'ingrat Cérizet, son ancien apprenti, l'existence désordonnée de Lucien de Rubempré, la cupidité jalouse de Jérôme-Nicolas Séchard. Victime des manœuvres de Cointet, Séchard livra sa découverte, vécut résigné, hérita de son père, et, entouré du dévouement des Kolb, habita Marsac, où le relança maître Derville, conduit par Corentin, en vue de se renseigner sur l'origine du million de Lucien de Rubempré (*Illusions perdues*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Séchard (Madame David), femme du précédent, née Chardon (Ève) en 1804, fille d'un pharmacien de l'Houmeau (faubourg d'Angoulême) et d'une demoiselle de la maison de Rubempré, travailla d'abord chez madame Prieur, blanchisseuse de fin, à raison de quinze sous par jour ; se montra toute dévouée pour son frère Lucien, et, mariée, en 1821, avec David Séchard, reporta sur lui son dévouement : amenée à diriger l'imprimerie, elle lutta contre Cérizet, Cointet, Petit-Claud, et parvint presque à humaniser Jérôme-Nicolas Séchard. Madame David Séchard recueillit avec son mari l'avoir du vieux J.-N. Séchard, et fut alors la modeste châtelaine de la Verberie, à Marsac. Elle eut de son mari au moins un enfant; il portait le prénom de Lucien. — Madame David Séchard était une grande brune aux yeux bleus (*Illusions perdues*. — *Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Séchard (Lucien), fils des précédents (*Illusions perdues*).

Ségaud, avoué d'Angoulême, fut le successeur de Petit-Claud, passé magistrat vers 1824 (*Illusions perdues*).

Sélérier, dit l'Auvergnat, le père Ralleau, le Rouleur et surtout Fil-de-Soie, appartenait à l'aristocratie du bagne et au groupe des « dix mille » dont Jacques Collin fut le chef; celui-ci soupçonnait pourtant Sélérier de l'avoir vendu à la police, vers 1819, lorsque Bibi-Lupin l'arrêta, maison Vauquer (*Le Père Goriot*). Dans ses attentats, Sélérier ne versa jamais le sang. Philosophe, très égoïste,

incapable d'amour, ignorant l'amitié, en mai 1830, prisonnier à la Conciergerie, il était sur le point d'être condamné à quinze ans de travaux forcés, quand il vit et reconnut Jacques Collin, faux Carlos Herrera, incriminé lui-même (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Senonches (Jacques de), noble Angoumoisin, grand chasseur, sec et hautain, sorte de sanglier, vécut en très bons termes avec l'amant de sa femme, Francis du Hautoy, et fréquenta le salon de madame de Bargeton (*Illusions perdues*).

Senonches (Madame Jacques de), femme du précédent, portait le prénom de Zéphirine (Zizine, par abréviation). Elle eut de Francis du Hautoy, son amant adoré, une fille, Françoise de la Haye, présentée comme sa pupille et qui devint madame Petit-Claud (*Illusions perdues*).

Sepherd (Carl), pseudonyme pris par Charles Grandet, aux Indes, aux États-Unis, en Afrique, etc., quand il faisait la traite des nègres (*Eugénie Grandet*).

Serboni (La), prima donna du Théâtre-Italien de Londres, en 1839, fut remplacée par Luigia (*Le Comte de Sallenauve*).

Sérizy ou **Sérisy** (Comte Hugret de), né en 1765, descendait en droite ligne du fameux président Hugret[1], anobli sous François Ier. La devise de cette famille était *I, semper melius eris*, devise qui, par l's final de *melius*, le mot *eris* et l'*I* du commencement représente le nom (Sérizy) de la terre érigée en comté. Fils d'un premier président de Parlement (mort en 1794), Sérizy fut, lui-même, dès 1787, conseiller au Grand Conseil; il n'émigra point pendant la Révolution ; habita sa terre de Sérizy, près d'Arpajon ; devint membre du conseil des Cinq-Cents et du conseil d'État ensuite. L'Empire le fit comte, le nomma sénateur. Hugret de Sérizy se maria, en 1806, avec Léontine de Ronquerolles, veuve du général Gaubert. Cette union le rendit le beau-

1. La famille de Sérizy *porte parti d'or et de sable à un orle de l'un à l'autre et deux losanges de l'un en l'autre.* — Les auteurs de ce *Répertoire* croient utile d'avertir le lecteur qu'ils n'ont pu y faire figurer l'armorial d'une manière complète, M. de Lovenjoul, se réservant de le publier en entier.

frère des marquis de Ronquerolles et du Rouvre. Tous les honneurs lui échurent successivement : chambellan sous l'Empire, il devint ensuite vice-président du conseil d'État, pair de France, grand-croix de la Légion d'honneur, ministre d'État, membre du conseil privé. La gloire de Sérizy, personnage laborieux et remarquable, ne le dédommagea point de ses malheurs domestiques. Des travaux, des veilles prolongées vieillirent promptement le haut fonctionnaire qui ne sut jamais conquérir le cœur de sa femme, mais l'aima néanmoins et la protégea constamment. Ce fut, surtout pour la venger des indiscrétions du jeune étourdi Oscar Husson, filleul de Moreau, qu'il congédia l'indélicat régisseur de Presles (*Un Début dans la Vie*). Les régimes postérieurs à l'Empire augmentèrent l'influence et le renom de Sérizy, intime ami des Bauvan et des Granville (*La Rabouilleuse. — Honorine. — Modeste Mignon*). Sa faiblesse pour sa femme fut telle, qu'il l'accompagna et l'assista lorsqu'en mai 1830, elle accourut à la Conciergerie dans le but de sauver Lucien de Rubempré, son amant, et pénétra dans la prison où le jeune homme venait de se suicider (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*). Sérizy accepta, même, d'être l'exécuteur testamentaire du poète (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Sérizy (Comtesse de), femme du précédent, née Léontine de Ronquerolles vers 1784, sœur du marquis de Ronquerolles, épousa, en premières noces, toute jeune, le général Gaubert, un des plus illustres militaires de la République; se remaria très jeune encore, mais ne put jamais que respecter M. de Sérizy, son second mari, dont elle eut cependant un fils, mort officier pendant le règne de Louis-Philippe (*Un Début dans la Vie*). Mondaine, brillante, digne de rivaliser avec mesdames de Beauséant, de Langeais, de Maufrigneuse, de Carigliano, d'Espard, Léontine de Sérizy eut plusieurs amants : Auguste de Maulincour, Victor d'Aiglemont, Lucien de Rubempré (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais. — Ursule Mirouet. — La Femme de Trente Ans*). Cette dernière liaison fut des plus agitées. Lucien prit un empire considérable sur madame de Sérizy, et il se servit d'elle pour atteindre la marquise d'Espard, en faisant casser l'arrêt d'interdiction qu'elle avait d'abord obtenu contre le marquis d'Espard, son mari. Aussi, durant la détention

et après la mort de Rubempré subit-elle les plus poignantes angoisses. Léontine de Sérizy brisa presque les grilles de la Conciergerie, maltraita le juge d'instruction Camusot, et sembla devenir folle. L'intervention de Jacques Collin la sauva et la guérit, quand trois médecins fameux, MM. Bianchon, Desplein, Sinard se déclaraient impuissants à la soulager (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin*). La comtesse de Sérizy habita, l'hiver, chaussée d'Antin ; l'été, Sérizy, son domaine préféré, ou bien encore Presles ; quelquefois, près de Nemours, le Rouvre, terre de la famille de ce nom. A Paris, voisine de Félicité des Touches (Camille Maupin), elle fréquenta cette émule de George Sand, se trouva chez elle quand Marsay raconta l'histoire de son premier amour, et prit aussi part à la conversation (*Autre Étude de Femme*). Tante maternelle de Clémentine du Rouvre, madame de Sérizy la dota richement quand elle épousa Laginski, et vit avec Ronquerolles, son frère, rue de la Pépinière, Thaddée Paz, le compagnon du Polonais (*La Fausse Maîtresse*).

Sérizy (Vicomte de), fils unique des précédents, sorti dans les derniers de l'École polytechnique, en 1825, entra par faveur sous-lieutenant au régiment de cavalerie de la garde royale, que commandait le duc de Maufrigneuse, et où, dans le même temps, passa, comme simple soldat, Oscar Husson, le neveu de Cardot (*Un Début dans la Vie*). En octobre 1829, officier de la compagnie des gardes d'Havré, Sérizy eut mission de prévenir M. de Verneuil, propriétaire de giboyeuses « réserves » normandes, que Madame ne pourrait suivre la chasse organisée par lui. Épris de Diane de Maufrigneuse, le vicomte retrouvait, chez Verneuil, la future princesse de Cadignan qui se laissa courtiser, afin d'exercer une vengeance contre Léontine de Sérizy, alors maîtresse de Lucien de Rubempré (*Modeste Mignon*). Parvenu au grade de lieutenant-colonel dans un régiment de cavalerie, il fut blessé grièvement au désastre de la Macta, en Afrique (26 juin 1835) et mourut à Toulon des suites de ses blessures (*La Fausse Maîtresse. — Un Début dans la Vie*).

Servais, le seul bon doreur de Paris, d'après Élie Magus, dont il écouta les conseils : il sut employer l'or anglais, de beaucoup supé-

rieur au français. — Comme le relieur Thouvenin, il était amoureux de ses œuvres (*Le Cousin Pons*).

Servien (Prudence), née en 1806 à Valenciennes, fille de tisserands très pauvres, occupée, dès l'âge de sept ans, dans une filature ; corrompue de bonne heure par le séjour de l'atelier, elle était mère à treize ans ; ayant eu à témoigner en cour d'assises contre Jean-François Durut, elle se fit de lui un ennemi redoutable, et tomba sous la dépendance de Jacques Collin, qui lui promit de la soustraire à l'animosité du forçat. D'abord figurante, elle servit ensuite à Paris, comme femme de chambre, Esther van Gobseck sous le nom d'Eugénie et sous celui d'Europe ; fut la maîtresse de Paccard, qu'elle épousa, sans doute, plus tard ; aida Vautrin à jouer et à exploiter Nucingen ; vola mademoiselle Gobseck après la mort de la courtisane ; restitua une partie de la somme dérobée, et enfin remplaça madame Nourrisson, qui tenait une maison de tolérance rue Sainte-Barbe (*Splendeurs et Misères des Courtisanes. — La Dernière Incarnation de Vautrin. — La Famille Beauvisage*).

Servin, né vers 1775, peintre distingué, mari par inclination de la fille d'un général sans fortune, dirigeait en 1815, à Paris, un atelier que fréquentèrent mademoiselle Laure, et mesdemoiselles Mathilde-Mélanie Roguin, Amélie Thirion, Ginevra di Piombo, devenues plus tard mesdames Tiphaine, Camusot de Marville, Porta. Servin cachait alors un banni recherché par la police, Luigi Porta, qui, précisément, épousa l'élève préférée du maître, mademoiselle Ginevra di Piombo (*La Vendetta*).

Servin (Madame), femme du précédent, se souvenant que le roman d'amour de Porta et de Ginevra avait fait déserter par toutes les élèves l'atelier de son mari, repoussa mademoiselle di Piombo chassée du toit paternel (*La Vendetta*).

Sévérac (De), né en 1764, gentilhomme campagnard, maire d'un village du canton d'Angoulême, auteur d'un mémoire sur les vers à soie était reçu chez madame de Bargeton en 1821. — Veuf, sans enfants, et sans doute assez riche, mais n'ayant pas l'usage du

monde, il ne trouva, un soir, dans le salon de la rue du Minage[1], pour auditeurs complaisants, que la noble et pauvre madame du Brossard et sa fille Camille, âgée de vingt-sept ans (*Illusions perdues*).

Sibilet, greffier du tribunal de la Ville-aux-Fayes (Bourgogne), petit-cousin de François Gaubertin, épousa une Gaubertin-Vallat, et, de ce mariage, eut six enfants (*Les Paysans*).

Sibilet (Adolphe), l'aîné des six enfants du précédent, né vers 1793, fut d'abord clerc de notaire, et ensuite chétif employé du cadastre; puis, sur la fin de 1817, succéda à son petit-cousin François Gaubertin, dans la régie des Aigues, propriété du général de Montcornet, en Bourgogne. — Sibilet avait épousé mademoiselle Adeline Sarcus (de la branche pauvre), qui le rendit père deux fois en trois ans; son intérêt et ses charges personnelles l'amenèrent à servir les rancunes de son prédécesseur, en trahissant Montcornet (*Les Paysans*).

Sibilet (Madame Adolphe), femme du précédent, née Adeline Sarcus, fille unique du juge de paix Sarcus, riche de sa beauté pour toute fortune, fut élevée par sa mère, dans la petite ville de Soulanges (Bourgogne), avec tout le soin possible. N'ayant pu épouser Amaury Lupin, fils du notaire Lupin, dont elle était éprise, trois ans après avoir perdu sa mère, elle se laissa, de désespoir, marier, par son père, au disgracieux et déplaisant Adolphe Sibilet (*Les Paysans*).

Sibilet, fils du greffier, commissaire de police de la Ville-aux-Fayes, en 1821 (*Les Paysans*).

Sibilet (Mademoiselle), fille du greffier, devenue madame Hervé (*Les Paysans*).

Sibilet, fils du greffier; premier clerc de maître Corbinet, notaire à la Ville-aux-Fayes, et son successeur désigné (*Les Paysans*).

Sibilet, fils du greffier, employé des domaines, successeur présumé du receveur d'enregistrement de la Ville-aux-Fayes (*Les Paysans*).

1. Voie aujourd'hui peu aristocratique.

Sibilet (Mademoiselle), fille du greffier, née vers 1807, directrice de la poste aux lettres de la Ville-aux-Fayes; promise au capitaine Corbinet, frère du notaire (*Les Paysans*).

Sibuelle, fournisseur riche et quelque peu taré du temps du Directoire et du Consulat, donna sa fille en mariage à Malin de Gondreville, et, par le crédit de son gendre, devint, avec Marion, co-receveur général du département de l'Aube (*Une Ténébreuse Affaire*).

Sibuelle (Mademoiselle), fille unique du précédent, devint madame Malin de Gondreville (*Une Ténébreuse Affaire*).

Siéyès (Emmanuel-Joseph), né en 1748 à Fréjus, mort à Paris en 1836, successivement vicaire-général de Chartres, député aux États généraux et à la Convention, membre du Comité de Salut public, membre des Cinq-Cents, membre du Directoire, consul et sénateur; célèbre aussi comme publiciste. — Il assistait et prenait part, en juin 1800, au ministère des relations extérieures[1], rue du Bac, avec Talleyrand et Fouché, à un conciliabule où se méditait le renversement du premier consul Bonaparte (*Une Ténébreuse Affaire*).

Signol (Henriette), belle fille; d'une bonne famille de cultivateurs; ouvrière chez Basine Clerget, blanchisseuse d'Angoulême; fut la maîtresse de Cérizet, l'aima, crut en lui et le servit contre l'imprimeur David Séchard (*Illusions perdues*).

Simeuse (Amiral de), père de Jean de Simeuse, fut l'un des marins français les plus éminents du XVIIIe siècle (*La Vieille Fille. — Béatrix. — Une Ténébreuse Affaire*).

Simeuse (Marquis Jean de), dont le nom « Cy meurs » ou « Si meurs » était la devise nobiliaire, descendait d'une grande maison de Bourgogne, jadis propriétaire d'un fief lorrain appelé Ximeuse, devenu Simeuse par corruption. M. de Simeuse comptait dans sa

1. Ce ministère fut ensuite transporté successivement boulevard des Capucines et quai d'Orsay, où il est actuellement situé.

famille un certain nombre d'illustrations; il épousa Berthe de Cinq-Cygne; il était le père de deux jumeaux, Paul-Marie, Marie-Paul. — Il fut guillotiné, sous la Terreur, à Troyes : le beau-père de Michu présida le tribunal révolutionnaire qui rendit la sentence de mort (*Une Ténébreuse Affaire*).

Simeuse (Marquise de), femme du précédent, née Berthe de Cinq-Cygne, fut exécutée à Troyes, en même temps que son mari (*Une Ténébreuse Affaire*).

Simeuse (Paul-Marie et Marie-Paul de), frères jumeaux, fils des précédents, nés en 1773, petits-fils (du côté paternel) de l'amiral fameux par ses dissipations comme par sa vaillance, descendaient des premiers possesseurs de la célèbre terre de Gondreville, dans l'Aube, et appartenaient à la noble famille champenoise des Chargebœuf, dont leur mère, Berthe de Cinq-Cygne, représentait la branche cadette. Paul-Marie et Marie-Paul émigrèrent; ils reparurent en France, vers 1803. Amoureux tous deux de leur cousine, Laurence de Cinq-Cygne, royaliste fervente, ils chargèrent le sort de décider qui deviendrait son mari; la chance favorisa Marie-Paul, c'est-à-dire le cadet, mais les événements ne permirent pas la réalisation du mariage. Les deux jumeaux ne différaient qu'au moral, et sur un seul point : Paul-Marie était mélancolique, Marie-Paul était gai. Malgré les conseils de leur vieux parent, M. de Chargebœuf, MM. de Simeuse se compromirent avec les Hauteserre; guettés par Fouché, qui envoya Peyrade et Corentin pour les surveiller, accusés de l'enlèvement de Malin, dont ils n'étaient pas coupables, ils encoururent une condamnation à vingt-quatre ans de travaux forcés, furent graciés par Napoléon, envoyés, comme sous-lieutenants, dans le même régiment de cavalerie, et tués ensemble à la bataille de Sommo-Sierra (près de Madrid), le 30 novembre 1808 (*Une Ténébreuse Affaire*).

Simonin, loueur de voitures, à Paris, dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré, cour des Coches[1] : vers 1840, il loua une berline à madame de Godollo, qui feignit un voyage d'après les instructions

1. Actuellement cité du Retiro.

de Corentin, le policier, mais ne dépassa pas le bois de Boulogne (*Les Petits Bourgeois*).

Simonnin était, sous Louis XVIII, à Paris, dans la rue Vivienne, « saute-ruisseau » de maître Derville, quand cet avoué reçut Hyacinthe-Chabert (*Le Colonel Chabert*).

Sinard, médecin de Paris, appelé, dans le mois de mai 1830, avec MM. Desplein et Bianchon, auprès de Léontine de Sérizy, devenue comme folle après la fin tragique de Lucien de Rubempré, son amant (*La Dernière Incarnation de Vautrin*).

Sinet (Séraphine), lorette célèbre, née en 1820, connue sous le sobriquet de Carabine, assista, en 1838, à Paris, à la fête d'inauguration de l'hôtel de Josepha Mirah, rue de la Ville-l'Évêque. Cinq ans plus tard, maîtresse du riche F. du Tillet, qui l'entretint et qu'elle domina longtemps, mademoiselle Sinet remplaça la spirituelle Marguerite Turquet comme reine des lorettes (*La Cousine Bette*). Femme splendide, Séraphine fut marcheuse de l'Opéra, et occupa, rue Saint-Georges, le bel appartement où trônèrent, avant elle, Suzanne du Val-Noble, Esther van Gobseck, Florine et madame Schontz. D'esprit vif, de manières cavalières, d'un brillant dévergondage, Carabine recevait beaucoup et bien. Tous les jours, la table était servie magnifiquement, pour dix convives. Des artistes, des littérateurs, des gens du monde fréquentaient la maison. — S.-P. Gazonal y fut amené, en 1845, par Léon de Lora et Bixiou, en compagnie de Jenny Cadine, du théâtre du Gymnase, et il y vit Massol, Claude Vignon, Maxime de Trailles, Nucingen, F. du Bruel, Malaga, M. et madame Gaillard, Vauvinet, avec une foule d'autres personnes, sans omettre F. du Tillet lui-même (*Les Comédiens sans le savoir*).

Sinot, avoué d' Arcis-sur-Aube, possédait la clientèle des « henriquinquistes » en 1839, à l'époque où la ville avait à élire un député pour le remplacement de M. François Keller (*Le Député d'Arcis*).

Socquard fut, sous l'Empire et sous la Restauration, limonadier (café de la *Paix*) à Soulanges (Bourgogne). — Milon de Crotone de la vallée de l'Avonne, gros petit homme, de visage placide, possédant

un petit filet de voix limpide. — Il dirigea le Tivoli, salle de bal annexe du café. MM. Vermichel, violon, et Fourchon, clarinette, étaient de l'orchestre. Plissoud, Bonnébault, Viallet, Amaury Lupin fréquentaient la maison, célèbre longtemps pour son billard, son punch et son vin cuit. En 1823, Socquard était veuf (*Les Paysans*).

Socquard (Madame Junie), femme du précédent, compta beaucoup d'aventures galantes sous l'Empire. Elle était fort belle, et son luxe, auquel contribuèrent les gros bonnets de Soulanges, fut célèbre dans la vallée de l'Avonne. Le notaire Lupin avait fait des folies pour elle, et Gaubertin, qui la lui enleva, eut certainement d'elle son fils naturel, le petit Bournier. Junie fit la prospérité de la maison Socquard. Elle apporta à son mari la propriété d'un clos de vignes, de la maison qu'il habitait et du Tivoli. — Elle mourut sous Louis XVIII (*Les Paysans*).

Socquard (Aglaé), fille des précédents, née en 1801, tenait de son père un ridicule embonpoint. — Recherchée par Bonnébault, qui était fort prisé du père comme consommateur mais peu comme gendre, elle excita la jalousie de Marie Tonsard, et eut maille à partir avec elle (*Les Paysans*).

Soderini (Prince), père de madame d'Argaïolo, qui devint ensuite la duchesse Alphonse de Rhétoré, à Besançon, en 1834, réclama d'Albert Savarus les lettres et le portrait de sa fille. Son arrivée soudaine fit quitter précipitamment le chef-lieu du Doubs à Savarus, candidat à la députation, qui ignorait le prochain second mariage de madame d'Argaïolo (*Albert Savarus*).

Solis (L'abbé de), né vers 1733, dominicain, grand pénitencier de Tolède, vicaire général de l'archevêché de Malines; prêtre vénérable, simple, bon et grand. — Il recueillit et adopta le fils de son frère, Emmanuel de Solis, et, retiré à Douai, protégé reconnaissant des Casa-Réal, confessa et dirigea leur dernière descendante, madame Balthazar Claes. L'abbé de Solis mourut en décembre 1818 (*La Recherche de l'Absolu*).

Solis (Emmanuel de), neveu et fils adoptif du précédent. — Pauvre,

d'une famille originaire de Grenade, il répondit bien à l'excellente éducation qu'il reçut, prit la carrière du professorat, enseigna les humanités au lycée de Douai, dont, plus tard, il fut le proviseur, et donna des leçons aux deux frères de Marguerite Claes, qu'il aima et dont il fut aimé. Il l'épousa en 1825 : pour mieux jouir de son bonheur, il se démit des fonctions d'inspecteur de l'Université, qu'il remplissait alors. Il hérita, un peu plus tard, du titre de comte de Nourho, acquis par la maison de Solis (*La Recherche de l'Absolu*).

Solis (Madame Emmanuel de), femme du précédent, née Marguerite Claes en 1796, sœur aînée de madame Félicie Pierquin, dont le mari l'avait d'abord recherchée, reçut de sa mère mourante la mission de lutter avec une fermeté respectueuse contre les folles tentatives d'inventeur de son père, et, se conformant aux ordres maternels, parvint, par une rare énergie, à rétablir la fortune, plus que compromise, de la famille. — Madame de Solis accoucha d'un enfant, pendant un voyage en Espagne où elle visita Casa-Réal, berceau de sa famille maternelle (*La Recherche de l'Absolu*).

Solonet, né en 1795, obtint la décoration de la Légion d'honneur pour avoir contribué très activement à la seconde rentrée des Bourbons ; fut le notaire jeune et mondain de Bordeaux ; triompha, dans la rédaction du contrat de mariage de Natalie Évangélista avec Paul de Manerville, des résistances de son collègue Mathias, défenseur des intérêts Manerville. Solonet servit avec un empressement amoureux, non payé de retour, madame Évangélista, dont il demanda vainement la main (*Le Contrat de Mariage*).

Solvet, jeune homme d'une jolie figure, joueur et vicieux, aimé de Caroline Crochard de Bellefeuille et préféré par elle à M. de Granville, son généreux protecteur. — Solvet rendit mademoiselle Crochard fort malheureuse, la ruina, et resta cependant adoré. — Faits connus de Bianchon et racontés par lui au comte de Granville, rencontré, un soir, près de la rue Gaillon, sous Louis-Philippe (*Une Double Famille*).

Sommervieux (Théodore de), peintre, prix de Rome, chevalier de la Légion d'honneur, réussit particulièrement les intérieurs ;

excella dans les effets de clair-obscur, à la manière des Hollandais. — Il reproduisit avec talent l'intérieur du *Chat qui pelote* de la rue Saint-Denis, qu'il exposa au salon, en même temps qu'un ravissant portrait de sa future femme, née Guillaume, dont il s'éprit follement, et qu'il épousa vers 1808, presque malgré les parents et grâce aux bons offices de madame Roguin, avec laquelle il était en relations mondaines. Le mariage ne fut pas heureux : la fille des Guillaume adora Sommervieux sans le comprendre. Le peintre délaissa fréquemment son appartement de la rue des Trois-Frères (portion actuelle de la rue Taitbout), et porta ses hommages au faubourg Saint-Germain chez la maréchale de Carigliano. — Il possédait douze mille francs de rente ; son père, avant la Révolution, s'appelait le chevalier de Sommervieux (*La Maison du Chat qui pelote*). Théodore de Sommervieux dessina un ostensoir pour Gohier, orfèvre du roi ; cet ostensoir fut acheté et donné par madame Baudoyer à l'église Saint-Paul, au moment de la mort du chef de division F. de La Billardière, dont elle désirait la place pour son mari (*Les Employés*). Sommervieux fit aussi des vignettes pour les œuvres de Canalis (*Modeste Mignon*).

Sommervieux (Madame Théodore de), femme du précédent, née Augustine Guillaume, vers 1792, seconde fille des Guillaume de la *Maison du Chat qui pelote* (magasin de draperies, à Paris, dans la rue Saint-Denis), eut une triste vie, promptement brisée : car sa famille, madame Roguin exceptée, ne comprit jamais ses aspirations vers un idéal plus relevé, ni le sentiment qui lui fit choisir Théodore de Sommervieux. Mademoiselle Guillaume se maria vers le milieu de l'Empire, à Saint-Leu, sa paroisse, le même jour que sa sœur aînée et immédiatement après l'union de celle-ci avec le commis Lebas. Un peu moins vulgaire d'instincts que ses parents et que leur entourage, mais cependant assez insignifiante, elle déplut insensiblement au peintre et refroidit la verve des amis d'atelier de Sommervieux, Schinner, Bridau, Bixiou, Lora. Seul, Grassou, très bourgeois, pouvait lui ménager les railleries. La délaissée tenta de ressaisir un cœur devenu le bien de madame de Carigliano ; elle vint même consulter sa rivale, mais elle ne sut pas user des armes que lui fournit la coquette maréchale et mourut de chagrin peu de

temps après le célèbre bal où la convia, rue Saint-Honoré, le parfumeur César Birotteau. — Elle est enterrée au cimetière Montmartre (*La Maison du Chat qui pelote. — César Birotteau*).

Sonet, entrepreneur de monuments funéraires et marbrier, à Paris, sous la Restauration et sous Louis-Philippe. — Lorsque Pons mourut, le marbrier détacha près de Schmucke son courtier, avec mission d'obtenir commande pour deux statues de l'Art et de l'Amitié réunies en groupe. Sonet avait pour associé le dessinateur Vitelot. La raison sociale de la maison était : Sonet et Cie (*Le Cousin Pons*).

Sonet (Madame), femme du précédent, sut entourer de soins empressés autant qu'intéressés W. Schmucke, quand il revint du Père-Lachaise, brisé d'émotions, en avril 1845, et lui proposa, avec quelques modifications, des tombeaux allégoriques dont n'avaient pas voulu précédemment les familles Marsay et Keller, qui préférèrent s'adresser à un véritable artiste, le sculpteur Stidmann (*Le Cousin Pons*).

Sophie, émule et homonyme de la fameuse Sophie, le « cordon-bleu » du docteur Véron, et sa contemporaine, fut, à Paris, vers 1844, dans la rue Basse-du-Rempart, cuisinière du comte Popinot. Elle devait être une remarquable artiste culinaire, car Sylvain Pons, réduit, par suite de sa brouille avec les Camusot, à dîner tous les jours chez lui, rue de Normandie, s'écriait parfois, dans des accès de mélancolie : « O Sophie ! » (*Le Cousin Pons*).

Sorbier, notaire parisien, à qui, de sa Normandie, Chesnel (Choisnel) écrivit en 1822, pour recommander l'écervelé Victurnien d'Esgrignon. Malheureusement Sorbier était mort, et la lettre fut remise à sa veuve (*Le Cabinet des Antiques*).

Sorbier (Madame), femme du précédent, mentionnée dans la missive de Chesnel (Choisnel) datée de 1822 et concernant Victurnien d'Esgrignon. — Elle lut à peine le billet et le remit simplement au successeur de son mari défunt, maître Cardot. Inconsciemment, la veuve servit ainsi M. du Bousquier (du Croisier), adversaire des d'Esgrignon (*Le Cabinet des Antiques*).

Soria (Don Fernand, duc de), frère cadet de don Felipe de Macumer, comblé des bontés de son frère aîné, lui dut, par l'effet d'un abandon volontaire, le duché de Soria, ainsi que la main de Marie Hérédia. Soria ne fut point ingrat; il accourut au chevet d'agonie de Macumer, en 1829. — La mort de celui-ci fit don Fernand baron de Macumer (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Soria (Duchesse de), femme du précédent, née Marie Hérédia, fille du riche comte Hérédia, fut aimée de deux frères : don Fernand, duc de Soria, et don Felipe de Macumer. Destinée au second, elle épousa le premier, suivant le penchant de son cœur, le baron de Macumer ayant généreusement renoncé à sa main, en faveur de don Fernand. La duchesse lui conserva une vive reconnaissance de son dévouement, et, plus tard, elle entoura de soins son lit de mort (1829) (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Sormano, serviteur « farouche » des Argaïolo[1] au temps de leur exil en Suisse, figure, comme personnage féminin, sous le nom de Gina, dans la nouvelle autobiographique d'Albert Savarus, intitulée : *l'Ambitieux par amour* (*Albert Savarus*).

Souchet, agent de change de Paris, dont la faillite ruina Guillaume Grandet, frère du célèbre tonnelier de Saumur (*Eugénie Grandet*).

Souchet (François), prix de Rome pour la sculpture vers le commencement du règne de Louis XVIII, ami intime d'Hippolyte Schinner, reçut la confidence de son amour pour Adélaïde Leseigneur de Rouville et le railla (*La Bourse*). Vers 1835, avec Steinbock, Souchet fit les dessus de portes et les cheminées du somptueux hôtel de Laginski, situé, à Paris, rue de la Pépinière (*La Fausse Maîtresse*). Il avait donné à Florine (plus tard madame Raoul Nathan) le plâtre d'un groupe représentant un ange tenant un bénitier, qui ornait, en 1834, le fastueux appartement de l'actrice (*Une Fille d'Ève*).

1. Ce nom s'écrit aussi Argaiolo, sans tréma.

Soudry, né en 1773, fourrier dans l'artillerie, se fit un protecteur de M. de Soulanges, alors adjudant général, en le défendant au péril de sa vie. Devenu brigadier de la gendarmerie de Soulanges (Bourgogne), Soudry, en 1815, épousa mademoiselle Cochet, ancienne femme de chambre de Sophie Laguerre. Six ans plus tard, il fut mis à la retraite, sur la demande de Montcornet, et remplacé dans sa brigade par Viallet; mais, soutenu par l'influence dont disposait François Gaubertin, il fut nommé maire de Soulanges et devint l'ennemi redoutable des Montcornet. Comme Grégoire Rigou, le beau-père de son fils, l'ancien gendarme eut pour maîtresse, sous le toits conjugal, sa servante Jeannette, plus jeune que madame Soudry (*Les Paysans*).

Soudry (Madame), femme du précédent, née Cochet en 1763. — Femme de chambre de Sophie Daguerre, propriétaire des Aigues avant Montcornet, elle s'entendit avec l'intendant du domaine, François Gaubertin, pour exploiter l'ex-pensionnaire de l'Opéra. Vingt jours après l'enterrement de sa maîtresse, la Cochet épousa le brigadier Soudry, son amant, homme superbe, quoique marqué de la petite vérole. Sous Louis XVIII, madame Soudry, qui s'attachait maladroitement à copier la défunte Sophie Laguerre, trôna au milieu de la première société de Soulanges, dans son salon ou fréquentaient les adversaires de Montcornet (*Les Paysans*).

Soudry, fils naturel du brigadier de gendarmerie Soudry, légitimé lors du mariage de son père avec mademoiselle Cochet, en 1815. — Le jour où Soudry acquis officiellement une mère, il venait d'achever son droit à Paris. Il y connut le fils de Gaubertin, pendant un séjour qu'il devait d'abord prolonger pour faire son stage d'avocat et passer ensuite magistrat; mais il regagna la Bourgogne afin d'occuper une charge d'avoué que son père paya trente mille francs. Néanmoins, abandonnant la chicane, Soudry se trouva bientôt substitut du procureur du roi dans un département bourguignon, et, vers 1817, procureur du roi sous les ordres du procureur général Bourlac, qu'il remplaça d'ailleurs en 1821, grâce à la protection de François Gaubertin. Il épousa alors mademoiselle Rigou (*Les Paysans*).

Soudry jeune (Madame), femme du précédent, née Arsène Rigou, fille unique du riche Grégoire Rigou et d'Arsène Rigou, rappela son père par son caractère sournois, et, par sa beauté, sa mère, née Arsène Pichard (*Les Paysans*).

Soulanges (Comte Léon de), né en 1777, était colonel de l'artillerie de la garde en 1809. — Au mois de novembre de cette année, il se trouva chez les Malin de Gondreville, dans leur hôtel, à Paris, un soir de grande fête : il y rencontra Montcornet, ami de régiment ; madame de Vaudremont, qu'il avait eue pour maîtresse, accompagnée de Martial de la Roche-Hugon, son nouvel amant ; enfin, sa femme délaissée, madame de Soulanges, qui avait cessé de fréquenter le monde, mais amenée chez le sénateur par madame de Lansac, en vue d'une réconciliation qui se produisit effectivement (*La Paix du Ménage*). Léon de Soulanges eut, de son mariage, plusieurs enfants : un fils, des filles ; ayant refusé l'une d'elles, comme étant trop jeune, en mariage à Montcornet, il se fit un ennemi du général. Le comte, resté fidèle aux Bourbons pendant les Cent-Jours, fut nommé pair de France et devint général d'artillerie. Distingué par le duc d'Angoulême, il fut pourvu d'un commandement pendant la guerre d'Espagne (1823), se fit remarquer au siège de Cadix, et atteignit les plus hauts grades de la hiérarchie militaire. M. de Soulanges, qui était très riche, posséda, sur le territoire de la commune de Blangy (Bourgogne), une forêt et un château dépendant des Aigues, propriété qui, du reste, avait autrefois appartenu à la maison de Soulanges : du temps des croisades, un ancêtre du comte avait créé ce domaine. — Soulanges avait comme devise : « Je soule agir ». Ainsi que M. de Ranquerolles, il eut avec Montcornet d'assez mauvais rapports de voisinage et parut soutenir François Gaubertin, Grégoire Rigou, et Soudry, adversaire du futur maréchal (*Les Paysans*).

Soulanges (Comtesse Hortense de), femme du précédent et nièce des duchesses de Lansac et de Marigny. — En novembre 1809, dans un bal, donné par Malin de Gondreville, conseillée par madame de Lansac, la comtesse, alors en froid avec son mari, sut triompher de sa timidité fière et reprit à Martial de la Roche-Hugon une bague

qu'elle avait d'abord reçue de son mari; M. de Soulanges l'avait ensuite passée à madame de Vaudremont, sa maîtresse, qui l'avait donnée à son amant, M. de la Roche-Hugon : cette restitution amena la réconciliation du ménage (*La Paix du Ménage*). Hortense de Soulanges reçut en héritage, de madame de Marigny (qui mourut vers 1820), la terre de Guébriant, sous réserve de viager (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*). — Madame de Soulanges suivit son mari en Espagne, lors de la guerre de 1823 (*Les Paysans*).

Soulanges (Amélie de), la plus jeune des filles des précédents, aurait épousé, en 1828, le comte Philippe de Brambourg, sans les désastreuses révélations fournies par Bixiou sur le frère de Joseph Bridau (*La Rabouilleuse*).

Soulanges (Vicomte de), sans doute frère de la précédente, était, en 1836, chef d'escadrons de hussards à Fontainebleau; il devait alors, en compagnie de Maxime de Trailles, assister Savinien de Portenduère dans un duel avec Désiré Minoret, duel empêché par la mort imprévue de ce dernier, et qui aurait eu pour motifs les procédés infâmes des Minoret-Levrault envers Ursule Mirouet, future vicomtesse de Portenduère (*Ursule Mirouet*).

Soulas (Amédée-Sylvain-Jacques de), né en 1809, gentilhomme de Besançon, d'origine espagnole (le nom s'écrivait Souleyas, au temps où la Franche-Comté appartenait à l'Espagne), trouva le moyen de briller dans le chef-lieu du Doubs, avec un revenu de quatre mille francs, qui lui permettait de se faire servir par « le tigre Babylas ». Un pareil désaccord entre sa fortune et son train de vie peut faire pressentir le caractère de ce personnage, qui rechercha vainement la main de Rosalie de Watteville, mais épousa, vers le mois d'août 1837, madame de Watteville, mère, devenue veuve (*Albert Savarus*).

Soulas (Madame Amédée de), née Clotilde-Louise de Rupt en 1798, traits et caractère durs, blonde d'un blond ardent, fut mariée, en 1815, au baron de Watteville, qu'elle sut aisément gouverner. Elle domina moins facilement Rosalie, sa fille, à qui elle essaya inutilement de faire épouser M. de Soulas. La présence à Besançon d'Albert Savarus, aimé secrètement de Mademoiselle de Watteville,

donna, pendant le règne de Louis-Philippe, une couleur politique au salon des parents de Rosalie. Lassée de l'obstination de sa fille, madame de Watteville, alors veuve, épousa M. de Soulas : elle vécut à Paris, du moins l'hiver, et sut rester la maîtresse du logis (*Albert Savarus*).

Sparchmann, chirurgien de l'hôpital d'Heilsberg, soigna le colonel Chabert après la bataille d'Eylau (*Le Colonel Chabert*).

Spencer (Lord) acheta, vers 1830, à la vente faite par Balthazar Claes, de magnifiques boiseries sculptées par van Huysum, ainsi que le portrait du président van Claes, Flamand du XVIe siècle; trésors de famille dont le père de mesdames de Solis et Pierquin se trouvait forcé de se séparer (*La Recherche de l'Absolu*).

Spieghalter, mécanicien allemand demeurant à Paris, rue de la Santé, au commencement du règne de Louis-Philippe, essaya vainement de distendre, par la pression, le battage et le laminage les plus énergiques, la singulière peau de chagrin que lui soumis Raphaël de Valentin, amené par le professeur de mécanique Planchette (*La Peau de Chagrin*).

Sponde (L'abbé de), né vers 1746, fut grand vicaire de l'évêque de Séez. — Oncle maternel, tuteur, hôte, commensal de madame Rose-Victoire du Bousquier (d'Alençon), née Cormon, il mourut en 1819, presque aveugle, et singulièrement attristé par le récent mariage de sa nièce. Détaché entièrement des intérêts mondains, il menait une vie ascétique, sans emphase, uniquement préoccupé de son salut, de mortifications, d'œuvres de charité tenues secrètes (*La Vieille Fille*).

Staël-Holstein (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), fille du fameux Genevois Necker, née à Paris en 1766; devenue la femme de l'ambassadeur de Suède en France; auteur de *l'Allemagne*, de *Corinne*, de *Delphine;* célèbre par sa lutte contre Napoléon Bonaparte; belle-mère du duc Victor de Broglie et grand'mère des Broglie actuels; morte durant l'année 1817. — Elle séjourna, à différentes reprises, dans le Vendômois, momentanément exilée. Pendant

un premier séjour aux bords de la Loire, elle fut saluée par cette singulière formule admirative : « Fameuse garce ! » (*Les Chouans*). Plus tard, madame de Staël rencontra Louis Lambert, enfant et déguenillé, plongé dans la lecture de la traduction de : *Le Ciel et l'Enfer*, de Swedenborg, le remarqua, le fit élever au collège de Vendôme, où il eût, comme camarade (1811), le futur ministre Jules Dufaure ; mais elle oublia son protégé, perdu plutôt que servi par cette illustre recommandation (*Louis Lambert*). Vers 1823, Louise de Chanlieu (madame Marie-Gaston) croyait encore vivante madame de Staël, décédée en 1817 (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Stanhope (Lady Esther), nièce de Pitt, rencontrée en Syrie et dépeinte par l'auteur du *Voyage en Orient* (Lamartine), avait envoyé à lady Dudley un cheval arabe que celle-ci céda à Félix de Vandenesse en échange d'un Rembrault (*Le Lys dans la Vallée*). Madame de Bargeton, s'ennuyant à Angoulême dans les premières années de la Restauration, portait envie à ce « bas-bleu du désert ». — Le père de lady Esther, le comte Charles Stanhope, vicomte de Mahon, pair d'Angleterre, savant distingué, inventa une presse à imprimer, célèbre sous le nom de presse Stanhope, dont l'avare et routinier Jérôme-Nicolas Séchard parlait avec mépris devant son fils (*Illusions perdues*).

Staub, Allemand, célèbre tailleur de Paris, en 1821, fit pour Lucien de Rubempré, à crédit sans doute, des vêtements qu'il vint essayer, lui-même, au poète, à l'hôtel du Gaillard-Bois, rue de l'Échelle. Un peu plus tard encore, il habilla Lucien, amené chez lui par Coralie (*Illusions perdues*).

Steibelt, célèbre musicien, fut, à Nantes, pendant l'Empire, le professeur de Félicité des touches (*Béatrix*).

Steinbock (Comte Wenceslas), né à Prélie (Livonie) en 1809 ; petit-neveu d'un des généraux de Charles XII. — Exilé dès sa jeunesse, il vint habité à Paris, et, par vocation autant que par misère, se fit ciseleur et sculpteur. Collaborateur de François Souchet, compatriote de Laginski, Wenceslas Steinbock travailla à la décoration de l'hôtel du Polonais, dans la rue de la Pépinière (*La Fausse Maîtresse*).

Installé chétivement, rue du Doyenné, et devenu le voisin de Lisbeth Fischer, il fut sauvé du suicide par la vieille fille, qui lui rendit le courage, la volonté et lui procura des ressources. Wenceslas Steinbock travailla donc et réussit. Un hasard ayant fait connaître une ses œuvres aux Hulot d'Ervy, le mit en rapport avec eux : il aima leur fille, en fut aimé, et l'épousa. Les commandes affluèrent alors chez Wenceslas, demeurant rue Saint-Dominique-Saint-Germain, près de l'Esplanade des Invalides, non loin du dépôt des marbres, où l'État lui avait accordé un atelier. Il fut chargé du monument élevé au maréchal de Montcornet. Mais la rancune vindicative de Lisbeth Fischer, autant que sa propre faiblesse de caractère, le firent tomber sous la funeste domination de Valérie Marneffe, dont il devint l'amant ; comme Stidmann, Vignon, Massol, il fut témoin du second mariage de cette femme. Steinbock réintégra le domicile conjugal, rue Louis-le-Grand, sur la fin du règne de Louis-Philippe ; artiste épuisé, il se confina dans le rôle stérile de critique : la rêverie paresseuse remplaça la puissance de conception (*La Cousine Bette*).

Steinbock (Comtesse Wenceslas), femme du précédent ; née Hortense Hulot d'Ervy en 1817 ; fille d'Hector Hulot d'Ervy et d'Adeline Fischer ; sœur cadette de Victorin Hulot. — Belle, ayant par ses parents une brillante situation dans le monde, mais dépourvue de dot, elle choisit, elle-même, son mari. Douée de la fermeté des âmes fières, madame Steinbock excusa difficilement Wenceslas infidèle et lui pardonna seulement sur le tard sa trahison conjugale. Ses épreuves finirent avec les dernières années du règne de Louis-Philippe. La prévoyante sagesse de son frère Victorin, les dispositions testamentaires du maréchal Hulot, de Lisbeth Fischer et de Valérie Crevel amenèrent enfin l'opulence dans le ménage de la comtesse, qui habita successivement les rue de l'Université, Saint-Dominique-Saint-Germain, Plumet et Louis-le-Grand (*La Cousine Bette*).

Steinbock (Wenceslas), fils unique des précédents, né quand ses parents vivaient unis, resta chez sa mère, après leur séparation (*La Cousine Bette*).

Steingel, Alsacien, fils naturel du général Steingel, qui succomba

au début des campagnes d'Italie pendant la République, fut, en Bourgogne, vers 1823, sous les ordres du garde général Michaud, l'un des trois gardes des propriétés de Montcornet (*Une Ténébreuse Affaire. — Les Paysans*).

Stevens (Miss Dinah), née en 1791, fille d'un brasseur anglais, assez laide, économe, puritaine, possédait deux cent quarante mille francs de rente et en attendait autant de son père; la marquise de Vordac, qui la rencontra dans quelque ville d'eau, en 1827, parlait d'elle à son fils, Marsay, comme un bon parti, et Marsay prétendait alors épouser l'héritière; ce qu'il fit probablement, car il laissa une veuve qui lui éleva, au Père-Lachaise, un superbe monument, œuvre de Stidmann (*Le Contrat de Mariage. — Le Cousin Pons*).

Stidmann, célèbre ciseleur et sculpteur parisien au temps de la Restauration et de Louis-Philippe, maître de Wenceslas Steinbock, grava, moyennant sept mille francs, une chasse au Renard sur le pommeau d'or, enrichi de rubis, d'une cravache qu'Ernest de la Brière donna à Modeste Mignon (*Modeste Mignon*). A la demande de Fabien de Ronceret, Stidmann se chargea de lui décorer un appartement, rue Blanche (*Béatrix*); composa les modèles d'une garniture de cheminée destinée aux Hulot d'Ervy; fut au nombre des invités de mademoiselle Brisetout inaugurant son petit hôtel de la rue Chauchat (1838); dans la même année, assista à la célébration du mariage de Wenceslas Steinbock avec Hortense Hulot; connut Dorlange (Sallenauve); comme Vignon, Steinbock, Massol, il fut encore témoin du second mariage de Valérie Marneff avec Célestin Crevel; devint secrètement amoureux de madame Steinbock négligée par son mari (*Le Député d'Arcis. — La Cousine Bette*); exécuta les monuments funèbres de Charles Keller et de Marsay (*Le Cousin Pons*). En 1845, Stidmann entra à l'Institut (*Les Comédiens sans le savoir*).

Stopfer (M. et madame), anciens tonneliers de Neuchatel, tenaient à Gersau (canton de Lucerne), près du lac, en 1823, l'auberge du *Cygne*, où descendit Rodolphe, tandis que le même vil-

lage abritait les Gandolphini, dissimulés sous le nom de Lovelace (*L'Ambitieux par amour* dans *Albert Savarus*).

Sucy (Général baron Philippe de), né en 1789, servit sous l'Empire; il était au passage de la Bérésina, où il essaya d'assurer le salut de Stéphanie de Vandières, sa maîtresse, femme d'un général, dont il perdit ensuite les traces. Sept ans plus tard cependant, colonel, officier de la légion d'honneur, chassant avec un ami, le marquis d'Albon, près de l'Isle-Adam, Sucy retrouva, chez le docteur aliéniste Fanjat, madame de Vandières atteinte de folie, et il entreprit de lui rendre la raison. Dans ce but, il organisa, au milieu d'une de ses propriétés, à Saint-Germain, la reproduction exacte de la scène des adieux de 1812 : la folle le reconnut, en effet, mais mourut immédiatement. Promu général, Sucy, en proie à un incurable désespoir, finit par se tuer (*Adieu*).

Suzanne, prénom réel de madame Théodore Gaillard, sous lequel seul, en 1816, elle fut connue des gens d'Alençon : les Valois, Granson, Bousquier, Lardot (*La Vieille Fille*).

Suzannet fut, ainsi que l'abbé Vernal, le comte de Fontaine et M. de Châtillon, l'un des quatre chefs vendéens, lors du soulèvent de l'Ouest, en 1799 (*Les Chouans*).

Suzette fut, pendant les premières années du règne de Louis XVIII, à Paris, femme de chambre d'Antoinette de Langeais, vers le temps où la duchesse recevait Montriveau (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Suzon fut longtemps valet de chambre de Maxime de Trailles (*Un homme d'Affaires. — Le Député d'Arcis*).

Sylvie, cuisinière dans la maison de madame veuve Vauquer, rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre les années 1819 et 1820, époque où Jean-Joachim Goriot, Eugène de Rastignac, Jacques Collin, Horace Bianchon, les Poiret, madame Couture, Victorine Taillefer y prenaient pension (*Le Père Goriot*).

T

Tabareau, huissier de la justice de paix du VIIIe arrondissement[1] de Paris, en 1844-1845. — Il était lié avec l'homme d'affaires Fraisier.—Madame Cibot, concierge, rue de Normandie, chargea Tabareau de faire, pour elle, sommation à Schmucke d'avoir à payer trois mille cent quatre-vingt-douze francs dus par l'Allemand et par Pons, comme frais de nourriture, termes de loyers, impositions, etc. (*Le Cousin Pons*).

Tabareau (Mademoiselle), unique enfant de l'huissier Tabareau. grande fille rousse et poitrinaire, était, du chef de sa mère, propriétaire d'une maison de la place Royale; ce qui la faisait rechercher en mariage par l'agent d'affaires Fraisier (*Le Cousin Pons*).

Taboureau, d'abord journalier, puis, sous la Restauration, marchand de grains et usurier dans la commune de l'Isère dont le docteur Benassis était le maire. — Homme maigre, très ridé, à demi voûté, bouche serrée, menton crochu se rapprochant du nez, petits yeux gris tachetés de noir, rusé comme un maquignon (*Le Médecin de Campagne*).

Taillefer (Jean-Frédéric), né vers 1779 à Beauvais[2], bâtit, en 1799,

1. C'est aujourd'hui le IVe arrondissement.
2. Des Taillefer y existent encore (détail fourni par un habitant de Beauvais).

sur un crime, les premières assises de sa fortune, qui fut considérable. Dans une auberge voisine d'Andernach (Prusse Rhénane), Jean-Frédéric Taillefer, alors chirurgien militaire, tua et dépouilla nuitamment un riche commerçant indigène, M. Walhenfer ; il ne fut cependant jamais inquiété pour ce meurtre ; car d'accablantes apparences accusèrent son ami, collègue et compatriote Prosper Magnan, qui fut exécuté. De retour à Paris J.-F. Taillefer, dès lors, fut un personnage opulent, honoré. Capitaine de la première compagnie de grenadiers de la garde nationale, banquier influent et entouré pendant l'enterrement de J.-B. d'Aldrigger, il fit d'heureuses spéculations durant la troisième spéculation de Nucingen ; il se maria deux fois, et maltraita sa première femme, une parente de madame Couture, qui lui donna deux enfants, Frédéric-Michel et Victorine. Il possédait un hôtel superbe, rue Joubert. Il y donna, sous Louis-Philippe, la plus magnifique des fêtes, au dire des invités présents : Blondet, Rastignac, Valentin, Cardot, Aquilina de la Garde, Euphrasie. — M. Taillefer souffrait, néanmoins, moralement et physiquement : d'abord, du crime jadis commis par lui, et dont le remords lui revenait vers l'automne, époque anniversaire ; puis, de la goutte dans la tête, d'après le docteur Brousson. Bien soigné par la seconde de ses femmes et par sa fille du premier lit, Jean-Frédéric expira quelques temps après un fastueux raout donné chez lui. Une soirée passée dans le salon d'un banquier, père de mademoiselle Fanny, hâta la fin de Taillefer, forcé d'écouter le récit d'Hermann relatant l'inique martyre de Magnan. Le billet mortuaire était ainsi libellé :

Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de

M. JEAN FRÉDÉRIC TAILLEFER,

de la maison Taillefer et compagnie, ancien fournisseur des vivres-viandes, en son vivant chevalier de la Légion d'honneur et de l'Éperon d'or, capitaine de la première compagnie de grenadiers de la deuxième légion de la garde nationale de Paris, décédé, le 1er mai, dans son hôtel, rue Joubert, et qui se feront à..., etc.

De la part de..., etc.

(*La Maison Nucingen. — Le père Goriot. — La Peau de Chagrin. — L'Auberge Rouge*).

Taillefer (Madame), première femme du précédent et mère de Frédéric-Michel et de Victorine Taillefer. — En butte aux mauvais traitements de son mari, qui la soupçonnait injustement d'adultère, elle mourut de chagrin, jeune encore sans doute (*Le Père Goriot*).

Taillefer (Madame), seconde femme de Jean-Frédéric Taillefer, qui l'épousa par spéculation et qui, cependant, la rendit heureuse.— Elle parut lui témoigner du dévouement (*L'Auberge Rouge*).

Taillefer (Frédéric-Michel), fils du premier lit de Jean-Frédéric Taillefer, n'essaya même pas de défendre sa sœur Victorine contre les injustes persécutions paternelles. Héritier désigné de toute la grosse fortune de son père, il fut tué en duel près de Clignancourt, en 1819, d'un coup droit et sûr, par le colonel Franchessini, à l'instigation de Jacques Collin, dans l'intérêt mais à l'insu d'Eugène de Rastignac (*Le père Goriot*).

Taillefer (Victorine), enfant du premier lit de Jean-Frédéric Taillefer et sœur du précédent; petite-cousine de madame Couture, orpheline de mère dès 1819, passa, mais à tort, aux yeux de son père, pour être née de relations aldultérines; fut éloignée du logis paternel; se réfugia, rue Neuve-Sainte-Geneviève, dans la pension de madame Vauquer, avec la veuve de l'ordonnateur Couture, sa parente; s'y éprit d'Eugène de Rastignac; devint, par la mort de Frédéric-Michel, héritière des grands biens de son père, Jean-Frédéric Taillefer, dont elle entoura de tendres soins le chevet d'agonie. Victorine Taillefer resta fille sans doute (*Le Père Goriot*. — *L'Auberge Rouge*).

Talleyrand-Périgord (Charles-Maurice de), prince de Bénévent, évêque d'Autun, ambassadeur et ministre, né à Paris en 1754, mort en 1838, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin[1]. — Talleyrand se préoccupa du mouvement insurrectionnel qui se produisit en Bretagne, sous la direction du marquis de Montauran, vers 1799 (*Les Chouans*). L'année suivante (juin 1800), à la veille de la bataille de Marengo, M. de Talleyrand conférait avec Malin de Gondreville, Fouché, Carnot, Sieyès sur la situation politique. En 1804, il reçut

1. L'empereur de Russie, Alexandre Ier, séjourna dans cet hôtel, possédé et habité actuellement par le baron Alphonse de Rothschild.

M. de Chargebœuf, M. d'Auteserre père et l'abbé Goujet venant lui demander de faire rayer Robert et Adrien d'Hauteserre, Paul-Marie et Marie-Paul de Simeuse de la liste des émigrés; un peu plus tard, lorsque ces derniers furent condamnés, malgré leur innocence, comme auteurs de l'enlèvement et de la séquestration du sénateur Malin, il s'efforça d'obtenir leur grâce, sur la prière de maître Bordin et du même marquis de Chargebœuf. Au moment de l'exécution du duc d'Enghien, qu'il avait peut-être conseillée, il se trouvait juste à point chez madame de Luynes pour en donner la nouvelle à l'heure précise où elle venait de s'accomplir. M. de Talleyrand aima beaucoup Antoinette de Langeais. Assidu chez les Chaulieu, il était surtout familier de leur proche parente, la vieille princesse de Vaurémont, qui le nomma son exécuteur testamentaire (*Une Ténébreuse Affaire. — Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais. — Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Fritot ayant l'adresse de vendre son fameux châle Sélim à mistress Noswell, sut déployer une finesse dont n'eût certes pas été dupe l'illustre diplomate : un jour, en effet, devant une femme du monde hésitant entre deux bracelets, Talleyrand demanda le goût du commis qui apportait les écrins, et conseilla l'achat du bijou écarté par le courtaud (*Gaudissart II*).

Tancrède (Madame Euphrasie), ouvreuse à l'Opéra-Comique de Paris en 1840[1], y vit, à cette époque, madame Matifat, seconde femme du droguiste Matifat. — Madame Tancrède était, avec mesdames Victorine, Madou et Matifat, l'une des quatre marraines de Charles Dorlange (Sallenauve); ces quatre femmes se réunissaient, à des époques déterminées, sous la présidence de Jacques Bricheteau, *au Feu Éternel*, restaurant du boulevard de l'Hôpital[2] (*La Famille Beauvisage*).

Tarlowski, Polonais; colonel dans la garde impériale; officier d'ordonnance de Napoléon Bonaparte; ami de Poniatowski; maria sa fille à Bourlac (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Tascheron, né vers 1799; très honnête petit fermier du bourg de Montégnac, distant de près de neuf lieues de Limoges, le quitta

1. L'Opéra-Comique avait alors, pour directeurs, Crosnier et Cerfberr.
2. Établissement aujourd'hui disparu.

pendant le mois d'août 1829, immédiatement après l'exécution capitale de son fils Jean-François. Avec sa femme, ses parents, ses enfants et ses petits-enfants, il partit pour l'Amérique, y prospéra et fonda le village de Tascheronville, dans l'État de l'Ohio (*Le Curé de Village*).

Tascheron (Jean-François), l'un des fils du précédent, né vers 1805, ouvrier porcelainier successivement chez MM. Graslin et Philippart, commit, sur la fin du règne de Charles X, un triple crime que ses excellents antécédents firent longtemps paraître inexplicable. Jean-François Tascheron aima la femme de son premier patron, Pierre Graslin, et fut aimé d'elle : afin de préparer leur fuite en commun, il pénétra de nuit chez Pingret, cultivateur riche et avare du faubourg Saint-Étienne, lui vola une somme d'argent, et, croyant s'assurer l'impunité, tua le vieillard et sa servante Jeanne Malassis. Arrêté néanmoins, Jean-François Tascheron s'attacha surtout à ne jamais compromettre madame Graslin. Condamné à mort, il refusa de se confesser, et, sourd aux prières de l'aumônier Pascal, fléchit pourtant un peu devant ses autres visiteurs, l'abbé Bonnet, madame Tascheron mère, Denise Gérard (alors Denise Tascheron) : à la suite de leurs instances, il restitua une notable part des cent francs volés, et fut exécuté, à Limoges, au mois d'août 1829. Jean-François était le père naturel de Françis Graslin (*Le Curé de Village*).

Tascheron (Louis-Marie), l'un des frères du précédent, remplit, avec Denise Tascheron (plus tard Denise Gérard), une double mission : il détruisit les traces des crimes de Jean-François, qui pouvaient trahir madame Graslin, et rendit le reste des sommes dérobées aux héritiers de Pingret, M. et madame des Vanneaulx (*Le Curé du village*).

Tascheron (Denise), l'une des sœurs des précédents. — *V.* Gérard (madame Grégoire).

Taupin, curé de Soulanges (Bourgogne), cousin des Sarcus et du meunier Sarcus-Taupin. — Homme habile, heureux, en bonnes relations avec tous ses paroissiens (*Les paysans*).

Temninck (De), duc de Casa-Réal, frère de madame Balthazar Claes. — *V.* Casa-Réal (duc de).

Thélusson, banquier, dont Lemprun fut l'un des employés avant d'entrer comme garçon de recettes à la Banque de France (*Les Petits Bourgeois*).

Thérèse, femme de chambre de madame de Nucingen, sous la Restauration et sous Louis-Philippe (*Le Père Goriot. — Une Fille d'Ève*).

Thérèse était femme de chambre de madame Xavier Rabourdin, rue Duphot, à Paris, en 1824 (*Les Employés*).

Thérèse, femme de chambre de madame de Rochefide à la fin du règne de Charles X et sous celui de Louis-Philippe (*Béatrix*).

Thérèse (Sœur), nom sous lequel mourut (ayant pris le voile) Antrinette de Langeais, réfugiée au couvent des carmélites déchaussées d'une île d'Espagne (sans doute l'île de Léon) (*Histoire des Treize : la Duchesse de Langeais*).

Terrasse et Duclos, archivistes au Palais, en 1822; consultés alors avec succès par Godeschal (*Un Début dans la Vie*).

Thibon (Baron), chef du Comptoir d'escompte en 1818, avait été, au tribunal de commerce, le collègue du parfumeur César Birotteau (*César Birotteau*).

Thirion, huissier du cabinet du roi Louis XVIII, fréquenta les Ragon, et fut invité au fameux bal de César Birotteau, le 17 décembre 1818, avec sa femme et sa fille Amélie, élève de Servin, qui épousa Camusot de Marville (*La Vendetta. — César Birotteau*). Les émoluments de sa charge, obtenus par des protections que lui mérita son zèle, lui permirent de réaliser certaines économies que les Camusot de Marville trouvèrent dans sa succession (*Le Cabinet des Antiques*).

Thomas fut propriétaire, en Bretagne, d'une grande maison que Marie de Verneuil (madame Alphonse de Montauran) acheta pour Francine Coëtin, sa femme de chambre, nièce de Thomas (*Les Chouans*).

Thomas (Madame) était modiste à Paris, vers la fin du règne de Charles X : ce fut chez elle que Frédéric de Nucingen, d'abord mené dans la fameuse boutique de pâtisserie de madame Domas, par suite d'une erreur provenant de sa prononciation alsacienne, se fit conduire, afin de chercher pour Esther van Gobseck une capote de satin noir, doublé de rose (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Thomire contribuait, vers 1831, à Paris, aux splendeurs matérielles de la fameuse fête donnée par Frédéric Taillefer dans son hôtel de la rue Joubert (*La Peau de Chagrin*).

Thorec, anagramme d'Hector et l'un des noms que prit successivement le baron Hector Hulot d'Ervy, après sa fuite du domicile conjugal (*La Cousine Bette.*).

Thorein, charpentier, s'occupa de la transformation de l'appartement de César Birotteau, quelques jours avant le fameux bal donné par le parfumeur le 17 décembre 1818 (*César Birotteau*).

Thoul, anagramme du mot Hulot et l'un des trois noms que prit successivement le baron Hector Hulot d'Ervy, après sa fuite du domicile conjugal (*La Cousine Bette*).

Thouvenin, célèbre artiste, mais inexact fournisseur, fut, en 1818, chargé par madame Anselme Popinot (alors mademoiselle Birotteau) de relier, pour le parfumeur César Birotteau, les œuvres de Bossuet, Racine, Voltaire, J.-J. Rousseau, Montesquieu, Molière, Buffon, Delille, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Lafontaine, Corneille, Pascal, etc. (*César Birotteau*). Thouvenin était un artiste amoureux de ses œuvres, — ainsi que Servais, le doreur apprécié d'Élie Magus (*Le Cousin Pons*).

Thuillier fut premier concierge du ministère des finances, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : par les déjeuners fournis aux employés, il tira de sa place près de quatre mille francs bon an, mal an ; marié et père de deux enfants, Marie-Jeanne-Brigitte et Louis-Jérôme, il se retira vers 1806, et, veuf dès 1810, mourut en 1814. — On l'appelait ordinairement « le gros père Thuillier » (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Thuillier (Marie-Jeanne-Brigitte), fille du précédent, née en 1787, d'humeur indépendante et de caractère entier, accepta le célibat pour se faire, en quelque sorte, la mère ambitieuse de Louis-Jérôme Thuillier, son cadet de quatre ans. Elle débuta couseuse de sacs à la Banque de France; pratiqua ensuite l'escompte; exploita ses débiteurs, et, parmi eux, relança Fleury, collègue de Thuillier au Trésor. Une fois enrichie, elle connut les Lemprun, les Galard; se chargea de gérer la petite fortune de leur héritière, Céleste, choisie tout exprès pour être la femme de Louis-Jérôme Thuillier; vécut avec le ménage de son frère; fut aussi l'une des marraines de mademoiselle Colleville; rue Saint-Dominique d'Enfer et place de la Madeleine, se montra fréquemment l'alliée de Théodose de la Peyrade, qui rechercha vainement la main de la future madame Phellion (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Thuillier (Louis-Jérôme), frère cadet de la précédente, né en 17 1. — Grâce à la position de son père, il entra de bonne heure comme employé aux finances. Louis-Jérôme Thuillier, exempté du service militaire par suite de sa myopie, épousa, vers 1814, la riche petite-fille de Galard, Céleste Lemprun. Dix ans plus tard, il se trouvait commis-rédacteur (bureau Xavier Rabourdin, division Flamet de la Billardière). Son extérieur avenant lui procura une série de bonnes fortunes, continuée après son mariage, mais arrêtée par la Restauration ramenant, avec la paix, les beaux hommes échappés du champ de bataille. Au nombre de ses galantes conquêtes, on peut citer madame Flavie Colleville, femme d'un collègue et d'un ami intime : de leurs relations naquit Céleste Colleville (madame Félix Phellion). Sous-chef depuis deux ans (5 janvier 1828), il quitta le Trésor, quand éclata la Révolution de 1830. Les bureaux perdirent en lui un amateur de plaisanteries équivoques. Écarté de l'administration, Thuillier déploya de l'activité sur un autre terrain. Marie-Jeanne-Brigitte, sa sœur aînée, le jetant parmi les tracas de la propriété, lui fit quitter leur logement de la rue d'Argenteuil, pour acquérir, rue Saint-Dominique d'Enfer, une maison qui avait précédemment appartenu au président Lecamus et au peintre Petitot. La vanité égoïste de Thuillier, devenu gros bourgeois connu et important, fut ensuite caressée pleinement, lorsque Théodose de la Peyrade

prit location chez lui : M. Thuillier dirigea *l'Écho de la Bièvre*, signa certaine brochure d'économie politique, brigua la députation, acheta, en 1840, une seconde maison (place de la Madeleine), et, nommé conseiller général de la Seine, remplaça, comme tel, J.-J. Popinot (*Les Employés. — Les Petits Bourgeois*).

Thuillier (Madame), femme du précédent ; née Céleste Lemprun, en 1794 ; fille unique du plus ancien des garçons de la Banque de France, et, par sa mère, petite-fille de Galard, assez riche maraîcher d'Auteuil ; blonde lymphatique, chétive, douce, pieuse et stérile. — Mariée, madame Thuillier plia sous le despotisme de sa belle-sœur, Marie-Jeanne-Brigitte, puisa quelques consolations dans l'affection de Céleste Colleville, et, vers 1841, contribua, en la mesure de ses moyens, au mariage de cette filleule (*Les Petits Bourgeois*).

Tiennette, née en 1769, Bretonne qui porta le costume du pays, fut, en 1829, à Nemours, dans la rue des Bourgeois (aujourd'hui Bezout), la dévouée servante de madame de Portenduère mère (*Ursule Mirouet*).

Tillet (Ferdinand du) avait simplement droit au prénom que lui donna, en 1793, le matin de la Saint-Ferdinand, le desservant de l'église du Tillet, village voisin des Andelys (Eure). Ferdinand était le fils d'un grand seigneur inconnu et d'une pauvre paysanne de la Normandie, qui accoucha nuitamment dans le jardin du presbytère puis s'alla noyer. Le prêtre recueillit, tout nouveau-né, le fils de la femme séduite et prit soin de lui. — Son protecteur une fois mort, Ferdinand résolut de faire son chemin à travers le monde, prit le nom de son hameau, fut d'abord voyageur de commerce, et, dès 1814, devint le premier commis de la maison de parfumerie de Birotteau, sise rue Saint-Honoré, à Paris. Ferdinand du Tillet essaya vainement de courtiser Constance Birotteau, sa patronne, et déroba trois mille francs dans la caisse des marchands. Ils s'aperçurent du vol et pardonnèrent, mais d'une façon dont du Tillet s'offensa. Il quitta le négoce et s'improvisa banquier ; amant de la notaresse Roguin, il se mêla, ainsi que maître Roguin et Charles Claparon, au complot financier dit « les terrains de la Madeleine », première cause de

la faillite Birotteau, en même temps que de sa propre fortune (1818). Ferdinand du Tillet, déjà loup-cervier presque de la taille de Nucingen qu'il fréquentait intimement, aimé de mademoiselle Malvina d'Aldrigger, bien vu aussi des Keller, protecteur du royaliste provinois Tiphaine, sut écraser Birotteau et triompha de lui, même le 17 décembre 1818, soir du fameux bal du parfumeur; seul avec Jules Desmarets et Benjamin de la Billardière, il s'y montra un type de correction et de distinctions mondaines (*César Birotteau. — La Maison Nucingen. — Les Petits Bourgeois. — La Rabouilleuse. — Pierrette*). Lancé, M. du Tillet abandonna peu la chaussée d'Antin, quartier financier du Paris de la Restauration et de Louis-Philippe. Il y reçut Birotteau suppliant et lui remit pour Nucingen, une lettre de recommandation, dont l'effet fut tout autre que ne l'attendait le malheureux négociant. Il était, en effet, convenu entre les deux hommes d'affaires que, si la lettre en question était dépourvue de points sur les *i*, il faudrait y répondre par une fin de non-recevoir : du Tillet, par cette omission volontaire, perdit l'infortuné Birotteau. Il avait sa banque rue Joubert, lorsque Rodolphe Castanier, caissier infidèle, dépouilla Nucingen (***Melmoth réconcilié***). Ferdinand du Tillet était déjà un personnage, lors des débuts à Paris de Lucien de Rubempré (1821) (*Illusions perdues*). Dix ans plus tard, il épousa la dernière fille du comte de Granville, pair de France, « l'un des plus célèbres noms de la magistrature française ». Il occupa un des beaux hôtels de la rue Neuve-des-Mathurins, aujourd'hui rue des Mathurins; garda longtemps pour maîtresse madame Roguin; parut souvent, faubourg Saint-Honoré, chez la marquise d'Espard, où il se trouvait le jour où l'on médit de Diane de Cadignan en présence de Daniel d'Arthez épris d'elle. Il fonda avec Massol et Raoul Nathan, un grand journal dont il se servit pour ses intérêts financiers. Il ne tarda pas à se débarrasser de Nathan, accablé de dettes; qu'il retrouva, devant lui, cependant, comme candidat à la députation, pour succéder à Nucingen, nommé pair de France; cette fois encore, il triompha de son concurrent : il fut élu (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Une Fille d'Ève*). M. du Tillet n'épargna pas davantage Maxime de Trailles, son débiteur, qu'il poursuivit impitoyablement au moment où le comte devenait, en Champagne, l'agent électoral du gouvernement

(*Le Député d'Arcis*). Il était présent à la fête donnée par Josépha Mirah pendant la crémaillère dans son hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque; Célestin Crevel et Valérie Marneffe l'invitèrent à leur mariage (*La Cousine Bette*). Sur la fin de la monarchie de Juillet, député du centre gauche, Ferdinand du Tillet entretenait magnifiquement Séraphine Sinet, marcheuse de l'Opéra, plus familièrement appelée Carabine (*Les Comédiens sans le savoir*). Il existe de Ferdinand du Tillet une biographie résumée par la plume brillante de M. Jules Claretie (*Le Temps*, du 5 septembre 1884 : *La Vie à Paris*).

Tillet (Madame Ferdinand du), femme du précédent, née Marie-Eugénie de Granville en 1814, l'un des quatre enfants du comte et de la comtesse de Granville, sœur cadette de madame Félix de Vandenesse, blonde comme sa mère, retrouva dans le mariage, dès 1831, les chagrins qui avaient assombri ses années d'adolescence. L'espièglerie naturelle d'Eugénie du Tillet ne put se donner cours qu'avec son aînée, Angélique-Marie, et leur professeur d'harmonie, W. Schmucke, auprès de qui les deux sœurs oubliaient l'abandon paternel et les rigueurs claustrales d'un hôtel de dévote. Pauvre au milieu du luxe, délaissée par son mari et courbée sous un joug inflexible, madame du Tillet ne put secourir qu'insuffisamment sa sœur (alors madame de Vandenesse) dans les traverses où l'avait jetée une passion conçue pour Raoul Nathan. Cependant, elle lui fournit deux précieux auxiliaires : Delphine de Nucingen et W. Schmucke. — Madame du Tillet eut des enfants de son union (*Une Fille d'Ève*).

Tinténiac, connu par sa participation à l'affaire de Quiberon, avait, parmi ses affidés, Jacques Moreau, qui fut exécuté en 1809 avec les chauffeurs de l'Orne (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Tinti (Clarina), née en Sicile vers 1803, était servante d'auberge, quand sa voix superbe fut remarquée par un grand seigneur, son compatriote, le duc Cataneo, qui la fit instruire. A l'âge de seize ans, elle débuta avec éclat sur diverses scènes italiennes. En 1820, elle occupait l'emploi de «prima donna assoluta » au théâtre de la

Fenice, à Venise. Aimée du célèbre ténor Genovese, la Tinti était habituellement engagée avec lui. Ardente courtisane, belle et capricieuse, Clarina s'éprit du prince Emilio de Varese, amoureux alors de la duchesse Cataneo, et devint un instant la maîtresse de ce descendant des Memmi : le palais de Varese ruiné, que Cataneo louait pour la Tinti, abrita ces relations éphémères (*Massimilla Doni*). Dans l'hiver de 1823-1824, chez le prince Gandolphini, à Genève, Clarina Tinti chantait, avec Genovese, la princesse et un prince italien exilé, le fameux quatuor : *Mi manca la voce* (*Albert Savarus*).

Tiphaine, de Provins, frère de madame Guénée-Galardon, riche par lui-même, et attendant, de plus, la succession de son père, embrassa la carrière de la magistrature ; épousa la petite-fille de Chevrel, gros banquier de Paris ; eut des enfants de son mariage ; présida le tribunal de sa ville natale, sur la fin du règne de Charles X. Alors fervent royaliste, protégé par les financiers Ferdinand du Tillet et Frédéric de Nucingen, M. Tiphaine combattit Gouraud, Vinet, Rogron, les représentants locaux du parti libéral, et soutint assez longtemps mademoiselle Pierrette Lorrain, leur victime. Tiphaine s'accommoda pourtant du « révolutionnaire » Louis-Philippe, sous le règne duquel il devint député ; fut « l'un des orateurs du centre les plus estimés » ; se fit nommer juge au tribunal de première instance de la Seine, et, plus tard même, premier président de la cour royale (*Pierrette*).

Tiphaine (Madame), femme du précédent, née Mathilde-Mélanie Roguin dans les premières années du XIXe siècle, fille unique d'un riche notaire de Paris connu par sa faillite frauduleuse de 1819 ; du côté maternel, petite-fille de Chevrel, le banquier, et ainsi petite-cousine des Guillaume, des Lebas, des Sommervieux. — Elle fréquentait, avant son mariage, l'atelier du peintre Servin ; elle y était « l'oracle malicieux » du parti libéral et, avec Laure, prenait parti pour Ginevra di Piombo contre Amélie Thirion, chef du groupe aristocratique (*La Vendetta*). Adroite, jolie, coquette, correcte, fine Parisienne, protégée de l'amant de madame Roguin, Ferdinand du Tillet, Mathilde-Mélanie Tiphaine trôna dans Provins, au milieu de la famille Guénée que représentaient mesdames Galardon, Lesourd,

Martener, Auffray ; accueillit ou défendit Pierrette Lorrain ; cribla de railleries le salon des Rogron (*Pierrette*).

Tissot (Pierre-François), né le 10 mars 1768 à Versailles, mort le 7 avril 1854, secrétaire général de la commission des subsistances en 1793, successeur de Jacques Delille dans la chaire de poésie latine au Collège de France, académicien en 1833, auteur de beaucoup de travaux littéraires et historiques, était, sous la Restauration, rédacteur-directeur du *Pilote*, feuille radicale qui donnait pour la province, quelques heures après les gazettes matinales, une édition spéciale des nouvelles du jour. — Horace Bianchon, interne, y apprit, en 1819, la mort de Frédéric-Michel Taillefer, tué en duel par Franchessini (*Le Père Goriot*). Sous Louis-Philippe, au temps où la bouillante activité de Charles-Édouard Rusticoli de la Palférine cherchait vainement carrière, P.-F. Tissot plaidait, du haut de sa chaire, la cause des aspirations et des droits de la jeunesse refoulés et méconnus par un pouvoir livré aux mains d'hommes vieillis (*Un Prince de la Bohème*).

Tito, jeune et bel Italien, apporta en 1823 *la liberta e denaro* à la princesse et au prince Gandolphini, alors proscrits, pauvres et cachés à Gersau (canton de Lucerne) sous le nom anglais de Lovelace (*L'Ambitieux par amour*, dans *Albert Savarus*).

Toby, né en Irlande, vers 1807, également appelé Joby, Paddy; pendant la Restauration, quai Malaquais, à Paris, « tigre » de Beaudenord ; modèle de précocité vicieuse ; acquit dans l'exercice de sefonctions une sorte de célébrité, qui rejaillit même sur le futur gendre de madame d'Aldrigger (*La Maison Nucingen*). Sous Louis-Philippe, Toby servit, rue Miromesnil, chez le duc Georges de Maufrigneuse (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*).

Tom fut, en 1840, à Paris, valet de chambre de Schirmer, le pseudo-baron de Wearchuffen (*La Famille Beauvisage*).

Tonnelet (Maître), notaire, gendre de M. Gravier (de l'Isère), que fréquenta Benassis et qui fut l'un des collaborateurs du bienfaisant médecin. — Tonnelet, maigre, pâle, de moyenne taille, était

habituellement vêtu de noir et portait des lunettes (*Le Médecin de Campagne*).

Tonsard (La mère), paysanne bourguignonne, née en 1745, fut l'une des plus redoutables ennemies de Montcornet, propriétaire des Aigues, et de son garde général, Justin Michaud. — Elle avait tué le lévrier favori du garde et elle entamait les arbres de la forêt, afin de les faire mourir et de pouvoir en arracher le bois mort. Une prime de mille francs ayant été promise à qui nommerait l'auteur de ces délits, la mère Tonsard se laissa dénoncer par sa petite-fille Marie Tonsard, pour procurer à sa famille la somme d'argent, et elle fut condamnée à cinq ans de prison que sans doute elle ne fit pas. — La mère Bonnébault commettait les mêmes délits que la mère Tonsard; elles s'étaient querellées, voulant chacune profiter des avantages d'une dénonciation, et avaient fini par s'en rapporter au sort, qui favorisa la mère Tonsard (*Les Paysans*).

Tonsard (François), fils de la précédente, né vers 1773, était un ouvrier de campagne assez habile en tout; il avait un talent héréditaire, attesté, d'ailleurs, par son nom, pour tailler les arbres, les charmilles et les haies. Paresseux et rusé, François Tonsard sut se faire donner par Sophie Laguerre, propriétaire des Aigues avant Montcornet, un arpent de terre, sur lequel il bâtit, en 1795, le cabaret du *Grand I vert*. Il fut préservé de la réquisition par François Gaubertin, régisseur des Aigues à cette époque, sur les instances de mademoiselle Cochet, leur commune maîtresse. S'étant alors marié, et Gaubertin étant devenu l'amant de sa femme, Philippine Fourchon, il put braconner librement, et la famille Tonsard mit impunément les Aigues en coupe réglée : elle se fournissait complètement de bois dans la forêt, nourrissait deux vaches aux dépens du propriétaire, et était représentée à la moisson par sept glaneurs. Gêné par la surveillance active du successeur de Gaubertin, Justin Michaud, Tonsard le tua nuitamment, en 1823, et, plus tard, prit sa part du dépeçage des domaines de Montcornet vendus et morcelés (*Les Paysans*).

Tonsard (Madame), femme du précédent; née Philippine Fourchon; fille de Fourchon, grand-père naturel de Mouche; grande;

bien faite; d'une beauté champêtre; de mœurs dissolues; de goûts dispendieux; n'en assura pas moins la prospérité du *Grand Vert*, en raison de ses talents culinaires et de sa coquetterie facile. Elle eut, de son mariage, quatre enfants: deux fils et deux filles (*Les Paysans*).

Tonsard (Jean-Louis), né vers 1801, fils de la précédente et peut-être aussi de François Gaubertin, dont Philippine Tonsard fut la maîtresse. — Exempté du service militaire en 1821, pour une prétendue maladie dans les muscles du bras droit, par la protection de Soudry, de Rigou et de Gaubertin, Jean-Louis Tonsard se montra un adversaire avisé des Montcornet et de Michaud. — Il fut l'amant d'Annette, servante de Rigou (*Les Paysans*).

Tonsard (Nicolas), frère cadet du précédent et le pendant masculin de sa sœur Catherine, poursuivit brutalement, de complicité avec elle, la petite-fille de Niseron, Geneviève, surnommée la Péchina, qu'il essaya de violer (*Les Paysans*).

Tonsard (Catherine). — *V.* Godain (madame).

Tonsard (Marie), sœur des précédents; blonde; avait leurs mœurs libres et farouches. Maîtresse de Bonnébault, elle se montrait, au café de la Paix de Soulanges, férocement jalouse d'Aglaé Socquard, qu'il recherchait en mariage (*Les Paysans*).

Tonsard (Reine), sans lien de parenté connu avec tous les précédents, quoique fort laide, fut la maîtresse du fils des Olivier, concierges de Valérie Marneffe-Crevel, demeura longtemps la femme de chambre de confiance de cette courtisane mariée; mais, achetée par Jacqueline Collin, finit par trahir et perdre le ménage Crevel (*La Cousine Bette*).

Tony, cocher de Louis de l'Estorade, vers 1840 (*Le Député d'Arcis*).

Topinard, né vers 1805; gagiste préposé aux accessoires dans le théâtre dirigé par Félix Gaudissart; employé encore aux quinquets et à la figuration; chargé enfin du dépôt des copies d'orchestre sur les pupitres des musiciens; vint, chaque jour, dans la rue de Nor-

mandie, prendre des nouvelles de Sylvain Pons, atteint d'une hépatite mortelle; dans la seconde moitié d'avril 1845, avec Fraisier, Villemot et le courtier de Sonet, tint un des cordons du poêle aux obsèques du cousin des Camusot de Marville. A la sortie du Père-Lachaise, Topinard, qui demeurait cité Bordin, rue de Bondy[1], derrière le théâtre de la Porte Saint-Martin, eut pitié de Schmucke, le ramena et finit même par le recueillir. Topinard obtint ensuite, chez Gaudissart, l'emploi de caissier; mais il faillit perdre sa position, pour avoir essayé de défendre les intérêts de Schmucke, dont avaient entrepris de se débarrasser les héritiers légitimes de Pons. Néanmoins, Topinard assista Schmucke agonisant; il suivit seul le convoi de l'Allemand et prit soin de le faire enterrer à côté de Sylvain Pons (*Le Cousin Pons*).

Topinard (Madame Rosalie), femme du précédent, née vers 1815, surnommée Lolotte; employée dans les chœurs pendant la direction du prédécesseur de Félix Gaudissart, dont elle fut même la maîtresse. — Victime de la faillite de son amant, elle devint ouvreuse des premières loges et aussi quelque peu costumière sous l'administration suivante (1834-1845). Elle avait commencé par vivre en concubinage avec Topinard, qui l'épousa plus tard; elle eut de lui trois enfants. Elle assistait à la messe mortuaire de Pons; lorsque Schmucke fut accueilli cité Bordin par son mari, elle veilla sur les derniers instants du musicien (*Le Cousin Pons*).

Topinard, fils aîné des précédents, figura sur la scène de la compagnie Gaudissart (*Le Cousin Pons*).

Topinard (Olga), sœur du précédent, blonde, ayant, toute jeune, le type allemand, s'attira l'affection particulière de Schmucke, installé chez les gagistes du théâtre de Gaudissart (*Le Cousin Pons*).

Torlonia (Duc), nom cité, en décembre 1829, par le baron Frédéric de Nucingen, comme celui d'un de ses amis et prononcé par lui « Dorlonia. » Le duc avait commandé un magnifique tapis, qu'il jugea trop cher et que le baron acheta pour en orner le « bedid ba-

1. C'est évidemment, la cité Riverin (74, rue de Bondy), ouverte, en 1829, par le mécanicien Riverin.

lai » d'Esther van Gobseck, rue Saint-Georges. — Le duc Torlonia appartenait à la célèbre famille de Rome, si hospitalière aux étrangers, et dont l'origine est française. Le nom primitif serait Tourlogne (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Torpille (La), surnom d'Esther van Gobseck.

Touchard, père et fils, eurent avant les Toulouse, durant la Restauration, rue du Faubourg Saint-Denis 51, un service de voitures pour Beaumont-sur-Oise, au temps où Pierrotin, de son côté, était messager-conducteur entre Paris et l'Isle-Adam (*Un Début dans la Vie*).

Touches (Mademoiselle Félicité des), née à Guérande en 1791; parente des Grandlieu; sans lien de famille avec les des Touches de Touraine, auxquels appartenait l'ambassadeur du Régent, plus fameux comme poète comique; se trouva orpheline, dès 1793: son père, major aux gardes de la porte, fut tué, sur les marches des Tuileries, le 10 août 1792, et son frère unique, jeune garde du corps, massacré aux Carmes; sa mère, enfin, mourut de chagrin, quelques jours après cette seconde catastrophe. Confiée alors à sa tante maternelle, mademoiselle de Faucombe, religieuse de Chelles[1], elle se vit emmenée par celle-ci à Faucombe, terre considérable située près de Nantes, et bientôt après elle se trouva jetée en prison avec sa tante, accusée d'être une émissaire de Pitt et de Cobourg. Le 9 thermidor les délivra; mais mademoiselle de Faucombe périt de frayeur, et Félicité fut remise à M. de Faucombe, archéologue à Nantes, son grand-oncle maternel et son plus proche parent. Elle s'éleva seule, « en garçon »; elle eut à sa disposition une immense bibliothèque, qui lui permit d'acquérir, toute jeune, un grand fonds d'instruction. La vocation littéraire s'étant développée en elle, mademoiselle des Touches commença par aider son vieil oncle, écrivit même trois ouvrages qu'il crut de lui, et, en 1822, débuta par deux volumes de pièces, à la manière de Lope de Vega et de Shakspeare[2], qui produisirent une espèce de révolution artistique. Elle prit alors,

1. Mademoiselle de Faucombe put connaître, à Chelles, mesdemoiselles de Beauséant et de Langeais.

2. Ainsi procéda Mérimée, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*.

pour ne plus le quitter, le pseudonyme de Camille Maupin, et mena une existence brillante et indépendante. Ses quatre-vingt mille livres de rente, son castel des Touches, voisin de Guérande (Loire-Inférieure), son hôtel parisien de la rue du Mont-Blanc (aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin), sa naissance, ses alliances la servirent puissamment; on jeta un voile sur ses désordres, pour ne plus voir que son génie. Mademoiselle des Touches compta, en effet, plus d'un amant : un bellâtre, vers 1817; puis un esprit original, un sceptique, le vrai créateur de Camille Maupin; ensuite Gennaro Conti, qu'elle connut à Rome, en 1820, et Claude Vignon, critique réputé (*Béatrix*. — *Illusions perdues*). Félicité patronna Joseph Bridau, le peintre romantique méprisé des bourgeois (*La Rabouilleuse*); elle témoigna de la sympathie à Lucien de Rubempré, qu'elle faillit même épouser, et protégea néanmoins la maîtresse du poète, l'actrice Coralie, car, pendant leurs amours, Félicité des Touches était en faveur au Gymnase. Collaboratrice anonyme d'une comédie où parut madame Léontine Volnys (la petite Fay du temps); elle devait écrire un second vaudeville dont Coralie aurait créé le principal rôle. Quand la jeune pensionnaire de la direction Poirson-Cerfberr[1] s'alita et mourut, Félicité fit les frais de l'enterrement et se montra au service funèbre célébré à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Mademoiselle des Touches donnait alors des dîners, le mercredi; Levasseur, Conti, mesdames Pasta, Cinti, Fodor, de Bargeton, d'Espard assistaient, en outre, à ses réceptions (*Illusions perdues*). Quoique légitimiste, comme la marquise d'Espard, Félicité garda ouvert, après la révolution de Juillet, son salon, où se rencontrèrent sa voisine Léontine de Sérizy, lord Dudley et lady Barimore, les Nucingen, Joseph Bridau, mesdames de Cadignan, de Montcornet, le comte de Vandenesse, Daniel d'Arthez, madame de Rochegude (*alias* Rochefide). — Canalis, Rastignac, Laginski, Montriveau, Bianchon, Marsay, Blondet, firent, chez elle, assaut de récits piquants ou de traits acérés (*Autre Étude de femme*). Ailleurs, un peu plus tard, mademoiselle des Touches donnait des conseils à Marie de Vandenesse et blâmait l'amour hors du mariage

1. Le vaudevilliste Delestre-Poirson fonda, avec A. Cerfberr, le Gymnase-Dramatique, le 20 décembre 1820; comme les frères Cerfberr, Delestre-Poirson en conserva l'administration jusqu'en 1844.

(*Une Fille d'Ève*). En 1836, voyageant à travers l'Italie qu'elle faisait voir au paysagiste Léon de Lora et à Claude Vignon, elle assistait à une fête donnée par le consul français de Gênes, Maurice de l'Hostal; il y raconta les traverses du ménage Bauvan (*Honorine*). En 1837, après avoir institué pour son légataire universel Calyste de Guénic qu'elle adorait, mais à qui elle refusa de s'abandonner, Félicité des Touches se retira dans un couvent de l'ordre Saint-François, à Nantes. — Parmi les ouvrages que laissa cette autre George Sand, il y a lieu de signaler *le Nouveau Prométhée*, livre audacieux, formant une exception au milieu de son œuvre, et un petit roman autobiographique, où elle narra sa passion trompée pour Conti, volume admirable, qui fut regardé comme la contre-partie de l'*Adolphe* de Benjamin Constant (*Béatrix*. — *La Muse du Département*).

Toupillier, né vers 1750; d'une famille assez misérable comptant trois sœurs et cinq frères, dont l'un fut le père de madame Cardinal. — De tambour-major aux gardes-françaises, Toupillier devint suisse à l'église Saint-Sulpice de Paris, puis donneur d'eau bénite, après avoir été modèle dans l'intervalle. Toupillier, dès le début de la Restauration, soupçonné soit de bonapartisme, soit d'indélicatesse, perdit tout emploi à l'église et n'eut plus que la prérogative de stationner, comme mendiant privilégié, au seuil du monument; il bénéficia d'ailleurs largement de sa nouvelle situation : car il sut, par tous les moyens possibles, provoquer la pitié des fidèles, principalement en se donnant comme centenaire. Dépositaire des diamants que Charles Crochard avait volés à mademoiselle Beaumesnil et dont le jeune homme fut obligé de se débarrasser un moment, Toupillier nia le dépôt et resta possesseur des bijoux dérobés. Mais Corentin, le policier fameux, fila le pauvre de Saint-Sulpice rue du Cœur-Volant[1], et surprit ce nouveau Cardillac dans la contemplation des diamants. Il les lui laissa cependant en garde, à la condition de reconnaître par testament, comme légataire universelle, Lydie Peyrade, pupille de Corentin et fille de mademoiselle Beaumesnil. De plus, Corentin contraignit Toupillier à venir habiter, dans

1. Cette rue formait alors la partie de la rue Grégoire-de-Tours actuelle allant du boulevard Saint-Germain à la rue des Quatre-Vents.

la rue Honoré-Chevalier, dans sa maison et sous sa surveillance. Toupillier avait alors dix-huit cents francs de rente et une maison rue Notre-Dame de Nazareth, immeuble acheté quarante-huit mille francs ; on voyait le pauvre rongeant de maigres détritus ; mais, l'église fermée, il allait dîner au restaurant Lathuile[1], situé barrière de Clichy, et, la nuit, il s'enivrait avec d'excellents vins du Roussillon. Malgré une tentative de madame Cardinal et de Cérizet contre l'armoire contenant la cassette de diamants, quand le pauvre de Saint-Sulpice mourut en 1840, Lydie Peyrade, devenue madame Théodose de la Peyrade, hérita de tout ce que Toupillier possédait (*Les Petits Bourgeois*).

Toupinet, ouvrier parisien, du temps de la Restauration, marié, père de famille, déroba les économies, fruit du travail de sa femme; Toupinet fut emprisonné, vers 1828, — sans doute pour dettes (*L'Interdiction*).

Toupinet (Madame), femme du précédent; connue sous le nom de la Pomponne; marchande des quatre saisons; demeurant, en 1828, à Paris, dans la rue du Petit-Banquier; malheureuse en ménage; obtint du charitable J.-J. Popinot, à titre de prêt, dix francs nécessaires pour achat de marchandises (*L'Interdiction*).

Tournan, chapelier à Paris, rue Saint-Martin, et fournisseur de Poiret jeune, qui lui apporta, le 3 juillet 1823, son couvre-chef, graissé, par le mystificateur J.-J. Bixiou (*Les Employés*).

Tours-Minières (Bernard-Polydor Bryond, baron des), gentilhomme d'Alençon; né vers 1772; fut, dès 1793, l'un des plus actifs émissaires du comte de Lille (Louis XVIII) conspirant contre la République. Remercié par le prince, il rentra dans ses propriétés de l'Orne, d'ailleurs grevées depuis longtemps, et, en 1807, épousa Henriette Le Chantre de la Chanterie, avec la complicité des royalistes, dont il était « la coqueluche ». Il sembla s'associer au mouvement insurrectionnel, réactionnaire, de l'Ouest, en 1809, y jeta sa femme, la compromit, la perdit, puis disparut. Revenu secrètement dans le pays, déguisé et affublé du nom de Lemarchand, il

1. Alors modeste cabaret.

guida la justice dans la découverte du complot et gagna ensuite Paris, où il devint le célèbre policier Contenson (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*). Il connut Peyrade, et reçut du vieil élève de Lenoir le sobriquet significatif de « Philosophe ». Agent de Fouché, pendant la période impériale, il s'abandonna cyniquement à ses passions et vécut dans le vice et le désordre. Durant la Restauration, Louchard le fit employer par Nucingen, épris d'Esther van Gobseck. Au service du gros banquier, Contenson (avec Peyrade et Corentin) s'efforça de le garantir des embûches de Jacques Collin, poursuivit le prétendu Carlos Herrera, réfugié sur le sommet d'une maison; mais, précipité du haut du toit par son adversaire, il mourut sur le coup, un jour de l'hiver 1829-1830 (*Splendeurs et Misères des Courtisanes*).

Tours-Minières (Baronne Bryond des), femme du précédent; née Henriette Le Chantre de la Chanterie, en 1789; fille unique de M. et madame Le Chantre de la Chanterie; se maria, sa mère étant veuve. Grâce aux machinations de Tours-Minières même, elle se trouva rapprochée de Charles-Amédée-Louis-Joseph Rifoël, chevalier du Vissard, devint sa maîtresse, et tint avec lui campagne, pour la cause royaliste, dans l'Orne, en 1809. Trahie par son mari, elle fut exécutée en 1810, conformément à une sentence capitale du tribunal dont Bourlac était le procureur général et Mergi le président (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Trailles (Comte Maxime de), né en 1791, appartenait à une famille qui descendait d'un valet de chambre de Louis XI et qu'anoblit François Ier. Ce parfait représentant du *condottiérisme* parisien dans la première moitié du XIXe siècle débuta page de Napoléon. Successivement adoré de Sarah Gobseck et d'Anastasie de Restaud, Maxime de Trailles, déjà ruiné, les ruina toutes les deux : la passion du jeu le domina, et ses fantaisies ne connurent pas de bornes (*César Birotteau. — Le Père Goriot. — Gobseck*). Il patronna dans Paris le vicomte Savinien de Portenduère, viveur novice, auquel, plus tard, il eût même servi de témoin contre Désiré Minoret, sans la mort accidentelle de ce dernier (*Ursule Mirouet*). Son adresse le préservait ordinairement des créanciers formant légion autour de lui, et cependant il s'acquitta une fois, malgré lui, envers Cérizet. M. de Trailles entretenait alors modestement Antonia Chocardelle,

gérante d'un cabinet de lecture situé rue Coquenard, près de la rue Pigalle, que Trailles habitait, et une certaine Hortense, protégée de lord Dudley, secondait l'habileté de Cérizet, comédien consommé (*Un Homme d'Affaires. — Le Député d'Arcis*). La Restauration accusait Maxime de Trailles de bonapartisme et lui reprochait une corruption débraillée ; la royauté citoyenne l'accueillit. Marsay, principalement, servit la fortune du comte ; il le forma et le chargea de délicates missions politiques qui furent merveilleusement remplies (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*). Aussi le comte de Trailles était-il très répandu : convié de Josépha Mirah, il honorait de sa présence la fête d'inauguration des appartements de la rue de la Ville-l'Évêque (*La Cousine Bette*). Marsay mort, il perdit de son prestige. L'influent ministre Eugène de Rastignac, devenu légèrement puritain, ne lui témoigna plus qu'une considération relative. Pourtant M. de Trailles fréquentait un des intimes de l'homme d'État, le brillant colonel Franchessini. Le gendre des Nucingen se souvenait peut-être des malheurs de madame de Restaud et il en gardait peut-être rancune à leur auteur. Néanmoins il employa Maxime de Trailles, toujours familier du salon de la marquise d'Espard, faubourg Saint-Honoré, mais quadragénaire fardé, accablé de dettes, et l'envoya préparer l'élection d'Arcis pendant le printemps de 1839. Trailles manœuvra savamment ; s'efforça de conquérir les henriquinquistes Cinq-Cygne ; appuya la candidature Philéas Beauvisage, rechercha la main de la riche héritière Cécile-Renée Beauvisage, mais échoua dans ces deux entreprises (*Le Député d'Arcis*). Il s'embarqua ensuite pour la Plata, afin d'y remplir des missions diplomatiques qui l'y retinrent un an. Le retour de Maxime de Trailles eut lieu à l'époque où Sallenauve, concurrent heureux de Philéas Beauvisage, alors démissionnaire, abordait l'Amérique du Sud (*Le Comte de Sallenauve*). M. de Trailles excellait aussi à s'entremettre dans les crises privées. M. d'Ajuda Pinto, l'abbé Brossette, madame de Grandlieu réclamèrent son concours, et, Rusticoli de la Palférine aidant, amenèrent la réconciliation des ménages Calyste du Guénic et Arthur de Rochefide (*Béatrix*). En mai 1841, M. de Trailles parvint enfin à épouser Cécile-Renée Beauvisage, dont la famille occupait, faubourg Saint-Germain, l'hôtel de Claire de Beauséant. Un peu plus tard, il était député ministériel, et remplaçait au Palais-Bourbon, où l'entrevoyait S.-P. Ga-

zonal, Philéas Beauvisage, qui avait succédé à Charles de Sallenauve. Vers la fin de 1845, battu aux élections par Simon Giguet, il dut abandonner son siège législatif. Deux ans après, sa femme obtenait contre lui un jugement de séparation de corps, motivé par excès sévices et injures graves (*Les Comédiens sans le savoir*. — *La Famille Beauvisage*).

Trailles (Comtesse Maxime de) — *V.* Beauvisage (Cécile-Lucie-Renée)[1].

Trans (Mademoiselle de), jeune fille de Bordeaux à marier, ainsi que mademoiselle de Belor, attendait. comme elle, un mari, lorsque Paul de Manerville épousa mademoiselle Natalie Évangélista (*Le Contrat de Mariage*).

Transon (M. et madame), gros négociants en poteries de la rue de Lesdiguières, fréquentaient, vers 1824), les Baudoyer et les Saillard, leurs voisins (*Les Employés*).

Travot (Général) dut, en 1815, avec ses bataillons, faire le siège de Guérande, forteresse défendue par le baron du Guénic, qui finit par l'évacuer, mais qui, entouré de ses chouans, gagna les bois et tint la campagne jusqu'au second retour des Bourbons (*Béatrix*).

Trognon (Maître), notaire parisien à la dévotion de son voisin de quartier, maître Fraisier; entre les années 1844-1845, il habita la rue Saint-Louis-au-Marais (rue de Turenne, maintenant) et précéda, près de Sylvain Pons mourant, son collègue, maître Léopold Hannequin, qui, seul, reçut réellement les dernières volontés du musicien collectionneur (*Le Cousin Pons*).

Troisville (Guibelin, vicomte de), dont le nom se prononce Tréville, portait simplement, ainsi que sa nombreuse famille, le nom de Guibelin, pendant la période impériale; il appartenait à une noble maison, ardemment royaliste, bien connue dans Alençon (*L'Envers de l'Histoire Contemporaine*). Plusieurs Troisville furent sans doute, avec le chevalier de Valois et le marquis d'Esgrignon, les correspondants des chefs vendéens, car on sait que le département de l'Orne

1. Dérogation aux errements habituels des biographes, — la vie de la jeune fille offrant ici plus d'intérêt que celle de la femme mariée.

compta parmi les foyers de l'insurrection antirévolutionnaire (1799) (*Les Chouans*). Aussi les Bourbons restaurés comblèrent-ils de leurs faveurs les Troisville, dont plusieurs devinrent alors députés ou pairs de France. Guibelin, vicomte de Troisville, servit en Russie pendant l'émigration, y épousa une Moscovite, fille de la princesse Scherbelloff, et, durant l'année 1816, revint se fixer au milieu des gens d'Alençon. Momentanément l'hôte de Rose-Victoire Cormon (par la suite madame du Bousquier), il lui inspira fort innocemment une trompeuse espérance : le vicomte, très réservé de sa nature, négligea de lui faire connaître sa double qualité de gendre de Scherbelloff et de père légitime de la future maréchale de Montcornet (*La Vieille Fille*). Guibelin de Troisville, fidèle du salon des Esgrignon, rencontra chez eux les La Roche-Guyon, les Castéran[1], quelque peu ses alliés, mais l'intimité faillit cesser, quand mademoiselle Virginie de Troisville devint madame de Montcornet (*Le Cabinet des Antiques*). Cependant, malgré cette union qu'il considérait comme une mésalliance, le vicomte ne bouda point sa fille et son gendre et fut leur commensal dans leur domaine des Aigues, en Bourgogne (*Les Paysans*).

Trompe-la-mort, surnom de Collin (Jacques).

Troubert (L'abbé Hyacinthe), prêtre apprécié de M. de Bourbonne, fit son chemin sous la Restauration et sous Louis-Philippe; successivement chanoine et vicaire-général à Tours, il finit évêque de Troyes. Ses débuts en Touraine le révélèrent comme un homme profond, ambitieux, redoutable, sachant perdre qui le gênait, masquant bien les ressources de ses rancunes. Le secret appui de la Congrégation et la complicité de Sophie Gamard lui permirent d'abuser de la béate bonhomie de l'abbé François Birotteau et de le dépouiller de tout l'héritage de l'abbé Chapeloud, qu'il avait haï vivant, et dont il triomphait encore ainsi, malgré la finesse du prêtre défunt. L'abbé Troubert se rendit même favorables les Listomère, défenseurs de François Birotteau (*Le Curé de Tours*). A Troyes, monseigneur Troubert fréquentait, vers 1839, les Cinq-Cygne, les Hauteserre, les Cadignan, les Maufrigneuse, Daniel d'Arthez, alors plus ou moins préoc-

1. On écrit aussi Casteran.

cupés de la question électorale champenoise (*Le Député d'Arcis*).

Troussenard (Docteur), médecin du Havre sous la Restauration, à l'époque où les Mignon de la Bastie habitèrent cette sous-préfecture de la Seine-Inférieure (*Modeste Mignon*).

Trudon, épicier parisien du quartier de César Birotteau, en 1818, lui fournit, le 17 décembre, pour près de deux cents francs de bougies (*César Birotteau*).

Tullia, surnom chorégraphique de Bruel (madame du).

Tulloye, nom du propriétaire d'un pré voisin d'Angoulême, où, dans l'automne de 1821, M. de Bargeton blessa grièvement M. de Chandour, pauvre sire fort sot, qu'il avait provoqué en duel. Ce nom de Tulloye donna lieu, dans la circonstance, à un calembour facile (*Illusions perdues*).

Turquet (Marguerite), née vers 1816, plus connue sous le sobriquet de Malaga, surnommée encore « l'Aspasie du Cirque-Olympique », fut, pour ses débuts, écuyère du fameux hippodrome forain Bouthor, et ne passa que plus tard étoile parisienne du théâtre Franconi, l'été, aux Champs-Élysées, et, l'hiver, boulevard du Crime. Mademoiselle Turquet, demeurait, en 1837, au cinquième, rue des Fossés-du-Temple (voie disparue depuis 1862), quand Chaddée Paz l'installa richement ailleurs; mais elle se lassa du rôle de maîtresse fictive du Polonais (*La Fausse Maîtresse*). Cette situation avait néanmoins bien posé Marguerite, qui brilla dès lors parmi les artistes et les courtisanes. Elle eut en maître Cardot, notaire place du Châtelet, un protecteur sérieux, et se fit un amant de cœur d'un tout jeune musicien (*La Muse du Département*). Fille d'esprit, elle conserva maître Cardot et sut former un salon recherché où maître Desroches, vers 1840, narrait finement un étrange combat entre deux roués : Trailles et Cérizet, l'un débiteur, l'autre créancier; lutte couronnée par la victoire du second (*Un Homme d'Affaires*). En 1838, Malaga-Turquet était présente à la fête de Josépha Mirah inaugurant sa fastueuse installation de la rue de la Ville-l'Évêque (*La Cousine Bette*)

U

Urbain, domestique de Soudry, maire de Soulanges (Bourgogne), pendant la Restauration ; était un ancien cavalier qui, ne réussit point à devenir gendarme, et prit sa retraite pour entrer au service de l'officier municipal (ex-brigadier de gendarmerie) (*Les Paysans*).

Urraca, vieille Espagnole, nourrice du baron de Macumer ; seule des gens de la maison de son maître, conservée par lui après sa ruine et son exil en France ; Urraca préparait au mieux le chocolat du baron (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Urraca y Lora[1] (Mademoiselle), tante paternelle de Léon de Lora ; restée vieille fille, cette quasi Espagnole vivait encore en 1845, assez misérablement, dans une commune du département des Pyrénées-Orientales, auprès du père et du frère aîné de l'artiste (*Les Comédiens sans le savoir*).

Ursule, servante de l'abbé Bonnet, curé de Montégnac, en 1829, femme d'un âge canonique, reçut l'abbé de Rastignac, chargé, par l'évêque de Limoges, d'amener le curé de village auprès

1. Mademoiselle Urraca, née Lora, a été néanmoins biographiée ici, le nom d'Urraca précédant celui de Lora.

de Jean-François Tascheron, condamné à mort, qu'il s'agissait de faire rentrer dans « le giron de l'Église »; Ursule apprit de l'abbé de Rastignac le sursis d'exécution accordé à l'assassin; quelque peu curieuse et bavarde, elle répandit la nouvelle dans tout le village, en faisant ses provisions pour le déjeuner qui fut offert par le curé Bonnet à l'abbé de Rastignac (*Le Curé de Village*).

Ursule, grosse Picarde, cuisinière de Ragon, parfumeur à Paris, rue Saint-Honoré, à la fin du XVIIIe siècle; entreprit vers 1793, l'éducation amoureuse de César Birotteau, petit paysan tourangeau nouvellement admis, comme garçon de magasin, chez les Ragon. « Lascive et bourrue, pateline et pillarde, égoïste et buveuse », Ursule froissait la candeur de César, qu'elle abandonna, d'ailleurs, deux ans plus tard, pour un jeune Picard réfractaire, caché à Paris, riche de quelques arpents de terre, qui se laissa épouser par elle (*César Birotteau*).

Uxelles (Marquise d'), apparentée à la princesse de Blamont-Chauvry, au duc et à la duchesse de Lenoncourt, fut la marraine de César Birotteau (*César Birotteau*).

Uxelles (Duchesse d'), née vers 1769, mère de Diane d'Uxelles, eut pour amant le duc de Maufrigneuse, et, vers 1814, lui donna sa fille en mariage; dix ans plus tard, elle se retirait à sa terre d'Uxelles, où elle vécut dans la dévotion et l'avarice (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan*).

V

Vaillant (Madame), femme d'un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, mère de trois enfants, était chargée en 1819-1820, pour quarante sous par mois, du ménage d'un jeune auteur[1], alors domicilié dans une mansarde, rue Lesdiguières ; elle employait le reste de son temps à tourner la manivelle d'une mécanique, dur métier qui ne lui rapportait que dix sous par jour. Cette femme et son mari étaient de la plus solide probité. — A la noce d'une sœur de madame Vaillant, le jeune écrivain rencontra le père Canet (Facino Cane), clarinette des Quinze-Vingts, qui lui raconta son étrange histoire (*Facino Cane*). En 1818, madame Vaillant, déjà vieille, faisait le ménage du vieux républicain Claude-Joseph Pillerault, rue des Bourdonnais ; mais l'ancien commerçant épargnait la servante : il ne lui permettait pas de cirer ses chaussures (*César Birotteau*).

Valdès (Paquita), née aux Antilles vers 1793, fille d'une esclave achetée en Géorgie pour sa rare beauté, vivait, au commencement de la Restauration et pendant les Cent-Jours, à Paris, hôtel San-Réal, rue Saint-Lazare, avec sa mère et son père nourricier, Christemio. Rencontrée en avril 1815, au jardin des Tuileries, par Henri de Marsay, qui s'en éprit, elle consentit à le recevoir chez elle, secrètement ; elle s'abandonna même à lui ; mais, dans un transport d'amour, elle

1. Honoré de Balzac ; — il eut madame Vaillant comme domestique.

s'écria, par habitude : « Oh! Mariquita! », et mit ainsi en fureur son amant, qui essaya de la tuer. N'ayant pu d'abord y réussir, il revint avec quelques-uns de ses fameux Treize associés, mais trouva Paquita assassinée : la marquise de San-Réal, propre sœur de Marsay, férocement jalouse des faveurs accordées par la jeune fille à un homme, l'avait déchiquetée à coups de poignard. Enfermée depuis l'âge de douze ans, Paquita Valdès ne savait ni lire ni écrire; elle ne parlait que l'anglais et l'espagnol. La couleur particulière de ses yeux l'avait fait surnommer « la fille aux yeux d'or » par quelques jeunes gens, Paul de Manerville, entre autres, qui l'avaient remarquée dans les promenades (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'Or*).

Valdez, amiral espagnol, fut ministre constitutionnel du roi Ferdinand VII, en 1820; obligé de fuir, lors de la réaction, il put s'embarquer sur un bâtiment anglais : il avait été sauvé, dans cette circonstance, par le baron de Macumer, qui l'avertit à temps (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Valentin (De), chef d'une maison historique d'Auvergne tombée dans l'oubli et dans la pauvreté, cousin du duc de Navarreins[1], vint à Paris, sous la monarchie, et s'y créa, « au cœur même du pouvoir », une position importante, qu'il perdit avec la Révolution. Sous l'Empire, il acheta plusieurs terres données par l'empereur à ses généraux, mais la chute de Napoléon le ruina complètement. Il éleva durement son fils unique, Raphaël, sur lequel il comptait cependant pour relever sa maison : il mourut de chagrin, six mois après avoir payé ses créanciers, dans l'automne de 1826. — Les Valentin portaient *un aigle d'or en champ de sable couronné d'argent becqué et onglé de gueules, avec cette devise : « Non cecidit animus »* (*La Peau de Chagrin*).

Valentin (Madame de), née Barbe-Marie O' Flaharty, femme du précédent, héritière d'une riche maison, mourut jeune, laissant à son fils unique une petite île de la Loire (*La Peau de Chagrin*).

1. Propriétaire, dans Paris, d'un magnifique hôtel situé rue du Bac.

Valentin (Marquis Raphaël de[1]), fils unique des précédents, né en 1804 et probablement à Paris, où il fut élevé; perdit sa mère, de fort bonne heure, et, après une enfance triste, ne recueillit, à la mort de son père, qu'une somme de onze cent douze francs avec laquelle il vécut, pendant près de trois ans, à raison d'un franc par jour, hôtel de Saint-Quentin, rue des Cordiers. Il y entreprit deux grandes œuvres, une comédie qui devait lui donner la célébrité en un jour et une *Théorie de la volonté*, long ouvrage, comme celui de Louis Lambert, destiné à compléter les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall et de Bichat. — Raphaël de Valentin, reçu docteur en droit, était destiné par son père à la carrière d'homme d'État. Réduit à la plus extrême misère, privé de sa ressource dernière, la petite île de la Loire, héritage maternel, il allait se suicider, en 1830, lorsqu'un étrange marchand de curiosités du quai Voltaire, chez lequel il était entré par hasard, lui fit cadeau d'une extraordinaire peau de chagrin, dont la possession devait tout lui procurer, en abrégeant sa vie à chaque désir. Invité quelques instants après à un somptueux repas chez Frédéric Taillefer, Raphaël se trouva, dès le lendemain, l'héritier de six millions; mais il mourut, phtisique, dans l'automne de 1831, entre les bras de Pauline Gaudin, qu'il aimait, dont il était aimé et qu'il tenta en vain de posséder, dans un effort suprême. Millionnaire, Raphaël de Valentin habitait, ami de Rastignac et de Blondet, gardé par son fidèle serviteur Jonathas, un hôtel de la rue de Varenne. Auparavant, il avait aimé follement certaine comtesse Fœdora. — Ni les eaux d'Aix, ni celles du Mont-Dore, successivement prises, n'avaient pu lui restituer une santé irrémédiablement compromise (*La Peau de Chagrin*).

Valentine, prénom de l'héroïne et titre d'un drame-vaudeville[2] en deux actes de Scribe et de Mélesville, représenté au Gymnase-Dramatique, le 4 janvier 1836, plus de vingt ans après la mort de M. et madame de Merret, dont cette pièce retraçait, plus ou moins respectée, la tragique aventure (*La Muse du Département*).

1. Pendant l'année 1851, l'Ambigu-Comique joua un drame d'Alphonse Arnault et de M. Louis Judicis, où se trouve reproduite l'existence de Raphaël Valentin.

2. Madame Eugénie Sauvage, qui vit encore, jouait le rôle principal.

Vallat (François), substitut du procureur du roi à la Ville-aux-Fayes, en Bourgogne, sous la Restauration, au temps de la lutte des Paysans[1] contre le général de Montcornet. Cousin de madame Sarcus, femme de Sarcus le riche, il attendait de l'avancement par Gaubertin, le maire, dont l'influence s'exerçait dans tout l'arrondissement (*Les Paysans*).

Vallet, mercier à Soulanges, en Bourgogne, sous la Restauration, au temps de la lutte du général de Montcornet contre les Paysans; la maison de Vallet était mitoyenne de celle du Café de la Paix, tenu par Socquard (*Les Paysans*).

Val-Noble (Madame du). — *V.* Gaillard (madame Théodore).

Valois (Chevalier de), né vers 1758, mourut, comme son ami et compatriote le marquis d'Esgrignon, avec la monarchie légitime, en août 1830. La jeunesse de ce gentilhomme pauvre s'était passée à Paris, où le surprit la Révolution; il avait ensuite *chouanné*, et, en 1799, lors d'une nouvelle prise d'armes des blancs de l'Ouest contre la République, il fut l'un des membres du comité royal d'Alençon. Au moment de la Restauration, il était établi dans cette ville, y vivant plus que modestement, mais considéré et accepté par la haute aristocratie de la province comme un vrai Valois. Le chevalier prenait du tabac dans une vieille boîte en or, ornée du portrait de la princesse Goritza, une Hongroise célèbre par sa beauté sous Louis XV; il ne parlait qu'avec émotion de cette femme, pour laquelle il s'était battu avec Lauzun. Le chevalier de Valois chercha en vain à épouser la riche héritière d'Alençon, Rose-Victoire Cormon, une vieille fille qui eut le malheur de devenir platoniquement la femme de M. du Bousquier, l'ancien fournisseur. Logé à Alençon chez madame Lardot, blanchisseuse, le chevalier eut pour maîtresse l'une des ouvrières, Césarine, mère d'un enfant, qu'on lui attribuait généralement. Césarine fut, d'ailleurs, la légataire universelle du gentilhomme. Le chevalier prenait également des privautés avec une autre ouvrière de madame Lardot, Suzanne, très belle Normande,

1. Les auteurs de ce Répertoire usent ici de la lettre capitale, en raison de l'importance de la lutte.

plus tard connue à Paris, comme femme galante, sous le nom de la Val-Noble, et ensuite épousée par Théodore Gaillard; M. de Valois, bien qu'aimant beaucoup cette fille, ne se laissa pas exploiter par elle. Il fut en relations avec MM. de Lenoncourt, de Navarreins, de Verneuil, de Fontaine, de la Billardière, de Maufrigneuse, de Chaulieu. Valois vivait du jeu, mais feignait de tenir ses minces ressources de maître Bordin, au nom d'un certain M. de Pombreton (*Les Chouans. — La Vieille Fille. — Le Cabinet des Antiques*).

Vandenesse (Marquis de), gentilhomme de Tours, eut de sa femme quatre enfants : Charles, qui épousa Émilie de Fontaine, veuve de Kergarouët; Félix, qui épousa Marie-Angélique de Granville, et deux filles, dont l'aînée fut mariée à son cousin le marquis de Listomère. — La devise des Vandenesse était : « Ne se vend » (*Le Lys dans la Vallée*).

Vandenesse (Marquise de), née Listomère, femme du précédent, grande personne sèche et mince, joueuse, égoïste, « impertinente comme toutes les Listomère, chez qui l'impertinence se compte avec la dot ». — Mère de quatre enfants, elle les éleva sans tendresse et les tint constamment à distance, surtout son fils Félix; elle n'avait quelque faiblesse que pour Charles, l'aîné (*Le Lys dans la Vallée*).

Vandenesse (Marquis Charles de), fils aîné des précédents, né dans les dernières années du XVIIIe siècle, brilla dans la diplomatie sous les Bourbons; fut, pendant cette période, l'amant de la générale Julie d'Aiglemont; eut des enfants naturels de ces relations; plaida pour des questions d'intérêt contre son frère cadet, le comte Félix, avec Desroches pour avoué. Il épousa la riche veuve de Kergarouët, née Émilie de Fontaine (*La Femme de Trente ans. — Un Début dans la Vie. — Une Fille d'Ève*).

Vandenesse (Marquise Charles de), née Émilie de Fontaine vers 1802, la plus jeune des filles du comte de Fontaine, choyée, gâtée, manifesta, toute jeune, au bal fameux de César Birotteau, où elle accompagnait ses parents, la hautaine impertinence qui était le trait distinctif de son caractère (*César Birotteau*). Elle refusa Paul

de Manerville, et bien d'autres partis, avant d'épouser en premières noces un grand-oncle maternel, l'amiral comte de Kergarouët. Ce mariage, regretté plus tard, se décida au cours d'une partie de cartes avec l'évêque de Persépolis, par suite du dépit qu'elle ressentit de trouver en M. Longueville, sur qui s'était d'abord porté son choix, un simple commerçant (*Le Bal de Sceaux*). Madame de Kergarouët sut éconduire Savinien de Portenduère, son neveu par alliance, qui lui fit la cour (*Ursule Mirouet*). Devenue veuve, elle épousa le marquis de Vandenesse. Un peu plus tard, elle tâchait de perdre sa belle-sœur, la comtesse Félix de Vandenesse, alors éprise de Raoul Nathan (*Une Fille d'Ève*).

Vandenesse (Comte Félix de), fils, frère, beau-frère des précédents, né dans les dernières années du XVIIIe siècle, porta le titre de vicomte jusqu'à la mort de son père; souffrit beaucoup, enfant ou adolescent, au milieu de toute sa famille d'abord, puis comme élève d'une pension à Tours et du collège des Oratoriens à Pontlevoy. A l'institution parisienne Lepître, et durant les jours de congé passés, île Saint-Louis, près d'une Listomère, sa parente, il ne fut pas plus heureux. Félix de Vandenesse ne trouva enfin du calme qu'à Frapesle, château voisin de Clochegourde. Ce fut alors que débuta sa liaison platonique avec madame de Mortsauf, qui tint une grande place dans sa vie. Il était, d'autre part, l'amant de lady Arabelle Dudley, qui l'appelait du prénom d'Amédée, prononcé *my dee*. Madame de Morsauf étant morte, il fut en butte à la sourde hostilité de la petite Madeleine, plus tard madame de Lenoncourt-Givry-Chaulieu. La vie publique s'ouvrit pour lui vers le même temps, car, durant les Cent-Jours, Louis XVIII le chargea d'une mission en Vendée. Le roi se l'attacha ensuite et le garda comme secrétaire particulier; il fut aussi nommé maître des requêtes au conseil d'État. Vandenesse fréquenta les Lenoncourt; excita chez Lucien de Rubempré, fraîchement débarqué à Paris, une admiration mêlée d'envie; soutint et secourut César Birotteau, de la part du roi; connut le prince de Talleyrand et lui demanda, pour Louise de Chaulieu, des renseignements sur Macumer (*Le Lys dans la Vallée*. — *Illusions perdues*. — *César Birotteau*. — *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). A la mort de son père, Félix de Vandenesse prit le titre de

comte, et, à propos de la vente d'une terre, plaida, et, sans doute, avec succès, contre son frère, le marquis, desservi, d'ailleurs, par un clerc écervelé de maître Desroches, Oscar Husson (*Un Début dans la Vie*). Sur ces entrefaites, le comte Félix de Vandenesse entretint, avec Natalie de Manerville, de très intimes relations, que la comtesse rompit elle-même à la suite du minutieux récit qu'il écrivit pour elle de la passion que lui avait inspirée précédemment madame de Mortsauf (*Le Contrat de Mariage*). L'année suivante, il épousa Angélique-Marie de Granville, fille aînée du célèbre magistrat de ce nom, et s'installa rue du Rocher[1], où il eut un hôtel décoré avec un goût exquis. Tout d'abord, il ne sut pas se faire aimer de sa femme, qu'effarouchaient son expérience de roué et ses façons protectrices. Cependant il la produisit partout. Elle ne l'accompagnait pas, néanmoins, à une soirée chez madame d'Espard, où il se trouva avec son frère aîné, et où la médisance s'acharna contre Diane de Cadignan devant Arthez épris d'elle. — Félix de Vandenesse conduisit sa femme à un raout chez mademoiselle des Touches, où Marsay raconta l'histoire de son premier amour. Le ménage, qui fréquentait encore, sous Louis-Philippe, les hôtels Cadignan et Montcornet, faillit être troublé pour jamais : madame de Vandenesse s'éprit imprudemment de Raoul Nathan; une habile manœuvre du comte détourna le danger (*Les Secrets de la Princesse de Cadignan. — Autre Étude de Femme. — Une Ténébreuse Affaire. — Une Fille d'Ève*).

Vandenesse (Comtesse Félix de), femme du précédent, née Angélique-Marie de Granville en 1808, brune comme son père, le célèbre magistrat, eut, pour l'aider à supporter les rigueurs de sa dévote mère, dans l'hôtel du Marais, où grandit son adolescence, l'intime et tendre affection d'une sœur cadette, Marie-Eugénie (plus tard madame F. du Tillet); les leçons d'harmonie de Wilhelm Schmucke lui apportèrent aussi quelque distraction. Mariée dès 1828, dotée richement au détriment de Marie-Eugénie, elle subit, vers l'âge de vingt-cinq ans, une crise redoutable. Quoique mère (elle eut au moins un enfant), devenue soudain romanesque, elle faillit tomber victime d'une conspiration mondaine ourdie par lady

1. Voie parisienne, modifiée depuis au moins un quart de siècle.

Dudley, et par mesdames Charles de Vandenesse et de Manerville. Marie, poussée par une folle passion pour l'écrivain Raoul Nathan et voulant le sauver d'embarras financiers, fit appel aux bons offices de madame de Nucingen et au dévouement de Schmucke. La preuve, qui lui fut donnée par son mari des relations avilissantes et de la vie par trop bohème de Raoul, empêcha la chute de madame Félix de Vandenesse (*Une Double Famille. — Une Fille d'Ève*). Plus tard, son aventure, les dangers qu'elle avait courus et sa rupture avec le poète étaient racontés par M. de Clagny, devant madame de la Baudraye, maîtresse de Lousteau (*La Muse du Département*).

Vandenesse (Alfred de), fils du marquis Charles de Vandenesse, fat qui compromit, au faubourg Saint-Germain, dans le milieu du règne de Louis-Philippe, la comtesse de Saint-Héreen, malgré la générale d'Aiglemont, sa mère, jadis maîtresse du marquis (*La Femme de Trente ans*).

Vandières (Général, comte de) était un vieillard très affaissé et comme tombé en enfance, lorsque, le 29 novembre 1812, il prit place, avec sa femme et un assez grand nombre de militaires, sur un radeau, pour passer la Bérézina; le choc de l'embarcation contre l'autre rive détermina la chute du comte dans la rivière: un glaçon lui coupa la tête et la lança au loin comme un boulet (*Adieu*).

Vandières (Comtesse Stéphanie de), femme du précédent, nièce du docteur aliéniste Fanjat, maîtresse du major Philippe de Sucy (plus tard général), toute jeune, en 1812, partagea, pendant la campagne de Russie, les dangers de son mari, parvint à passer la Bérézina, grâce à son amant, mais ne put le rejoindre; erra longtemps dans le nord ou l'est de l'Europe; devint folle; ne prononça plus que le mot significatif « adieu »; fut retrouvée à Strasbourg par le grenadier de la garde Fleuriot. Amenée, soignée chez Fanjat aux Bons-Hommes, près l'Isle-Adam, où elle eut pour compagne une idiote du nom de Geneviève, Stéphanie revit, sans le reconnaître (septembre 1819), Philippe de Sucy, et mourut, non loin de Saint-Germain en Laye, au mois de janvier 1820, — aussitôt après une répétition que son amant avait organisée de la scène de la Bérézina, — dans un éclair de raison qui la tua (*Adieu*).

Vanière, jardinier de Raphaël de Valentin, rapporta du puits, où la jeta son maître effrayé, l'étrange peau de chagrin, qu'aucune pression, aucun réactif, aucun laminage ne pouvaient ni distendre ni entamer, et qui déconcerta les plus illustres savants (*La Peau de Chagrin*).

Vanneaulx (M. et madame des), petits rentiers de Limoges, habitant, avec leurs deux enfants, la rue des Cloches, vers la fin du règne de Charles X, héritèrent à peu près cent mille francs de Pingret, dont madame des Vanneaulx était la nièce unique, mais seulement lorsque J.-F. Tascheron, assassin de leur oncle, sur les instances du curé Bonnet, fit la restitution d'une forte partie de l'argent volé faubourg Saint-Étienne. M. et madame des Vanneaulx, qui avaient accusé le meurtrier « d'indélicatesse », changèrent complètement d'opinion, quand ils furent en possession de la somme rendue (*Le Curé de Village*).

Vanni (Élisa), femme corse qui, suivant un certain Giacomo, sauva Luigi Porta, enfant, de la terrible vendetta de Bartholomeo[1] di Piombo (*La Vendetta*).

Vannier, conscrit patriote de Fougères (Bretagne), reçut de Gudin, pendant l'automne de 1799, l'ordre de chercher la garde nationale de sa ville, destinée à renforcer la 72e demi-brigade aux prises avec les chouans (*Les Chouans*).

Varèse (Emilio Memmi, prince de), des Cane-Memmi, né en 1797, très noble Vénitien, descendant de l'antique famille romaine des Memmius, porta le nom de prince de Varèse, quand mourut Facino Cane, son parent. Memmi vécut pauvre et obscur dans Venise alors au pouvoir des Autrichiens. Il entretenait, au commencement de la Restauration, des relations d'amitié avec Marco Vendramini, son compatriote. Sa déchéance ne lui permit de garder qu'un vieux serviteur, le gondolier Carmagnola. Il éprouva pour Massimilla Doni, femme du duc Cataneo, une passion qui fut partagée et qui resta longtemps platonique malgré sa vivacité; fut cependant

1. Orthographe italienne du prénom : Bartolomeo.

une fois infidèle, pour n'avoir pas su résiter aux séductions imprévues de Clarina Tinti, locataire du palais Memmi, « prima donna assoluta » de la Fenice; vainquit enfin sa timidité, et, rompant avec « l'idéal », rendit mère Massimilla Cataneo, qu'il épousa une fois veuve. Varèse habita Paris sous le règne de Louis-Philippe, et, devenu riche par son mariage, secourut, un soir, aux Champs-Élysées, des artistes indigents, le ménage Gambara réduit à chanter en plein vent : il demanda l'histoire de leurs malheurs, que la femme Marianna, lui raconta sans amertume (*Massimilla Doni*. — *Gambara*).

Varèse (Princesse de), femme du précédent, née Massimilla Doni vers 1800, de noble, historique et opulente famille florentine, mariée toute jeune, pour la première fois, au duc Cataneo, personnage repoussant, habita Venise, du temps de Louis XVIII. Elle était assidue et prenait grand plaisir aux représentations du théâtre de la Fenice, durant l'hiver où furent représentés le *Mose*, la *Semiramide*, avec une troupe comprenant Clarina Tinti, Genovese, Carthagenova. Massimilla conçut un amour violent, quoique d'abord platonique, pour Emilio Memmi, prince de Varèse; l'épousa après la mort de Cataneo, le suivit, sous Louis-Philippe, à Paris; rencontra avec lui les Gambara et les assista dans leur misère (*Massimilla Doni*. — *Gambara*).

Varlet, médecin d'Arcis, dans les premières années du XIXe siècle, du temps des querelles politiques et locales des Gondreville, Cinq-Cygne, Simeuse, Michu, Hauteserre, eut une fille devenue par son mariage madame Grévin (*Une Ténébreuse Affaire*. — *Le Député d'Arcis*).

Varlet, fils du précédent, beau-frère de M. Grévin, et, comme son père, mais plus tard, médecin d'Arcis (*Le Député d'Arcis*).

Vassal, en 1822, à Paris, troisième clerc de maître Desroches, avoué, chez qui travaillèrent également Marest, Husson, Godeschal (*Un Début dans la Vie*).

Vatel, d'abord enfant de troupe, puis caporal de voltigeurs, devint,

pendant la Restauration, sous les ordres du garde général Michaud, l'un des trois gardes des propriétés de Montcornet aux Aigues, en Bourgogne; il poursuivit, comme délinquante, la mère Tonsard. — C'était un serviteur précieux, gai comme un pinson, d'une conduite un peu légère avec les femmes, sans principes religieux, et brave jusqu'à la témérité (*Les Paysans*).

Vatinelle (Madame), femme de Mantes, jolie et assez légère, à la fois recherchée par l'avoué Fraisier et par le procureur Olivier Vinet; elle « eut des bontés » pour l'avoué, dont elle causa ainsi la perte : le procureur trouva bientôt le moyen de forcer Fraisier, qui occupait dans une affaire pour les deux parties, à vendre son étude et à quitter la ville (*Le Cousin Pons*).

Vauchelles (De) entretenait à Besançon, vers 1835, des relations d'amitié avec son compatriote Amédée de Soulas et son ancien camarade de collège Chavoncourt fils. Vauchelles était d'aussi bonne noblesse, mais avait aussi peu de fortune que Soulas. Il rechercha la main de mademoiselle Victoire, l'aînée des sœurs de Chavoncourt, à laquelle une tante, sa marraine, devait assurer un domaine de sept mille francs de revenu et cent mille francs d'argent au contrat. A la satisfaction de Rosalie de Watteville, Vauchelles combattit la candidature législative d'Albert Savarus, concurrent de Chavoncourt père (*Albert Savarus*).

Vaudoyer, paysan de Ronquerolles (Bourgogne), devenu garde champêtre de Blangy, mais destitué vers 1821, au profit de Groison, par Montcornet alors maire de la commune, soutint G. Rigou et F. Gaubertin contre le nouveau propriétaire des Aigues (*Les Paysans*).

Vaudremont (Comtesse de), née en 1787, riche, déjà veuve à vingt-deux ans, passait, en 1809, pour la plus belle Parisienne du temps et pour « la reine de la mode ». Au mois de novembre de cette même année, elle assistait au grand bal donné par les Malin de Gondreville[1], qui attendirent vainement l'empereur. Maîtresse du comte

1. Par exception, Malin de Gondreville a été biographié à Gondreville, ce personnage politique étant surtout connue sous le second de ses noms.

de Soulanges et de Martial de la Roche-Hugon, madame de Vaudremont avait reçu du premier une bague enlevée à l'écrin de la comtesse; elle en fit présent à Martial, qui, la portant au doigt le soir du bal des Gondreville, la donna à madame de Soulanges, sans se douter qu'il ne faisait que la restituer. La mort de madame de Vaudremont suivit d'assez près cet incident, qui amena la réconciliation du ménage Soulanges, provoquée par la duchesse de Lansac; la comtesse périt dans le célèbre incendie qui éclata pendant la fête offerte par l'ambassadeur d'Autriche à l'occasion du mariage de l'empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise (*La Paix du Ménage*). — L'hôtel de l'ambassade occupait la partie de la rue de la Chaussée-d'Antin (alors rue du Mont-Blanc) comprise entre les rues de la Victoire et Saint-Lazare.

Vaumerland (Baronne de), amie de madame de l'Ambermesnil, prenait pension, au Marais, chez l'une des concurrentes de madame Vauquer, et devait, une fois le terme expiré, devenir une des clientes de l'établissement de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à ce qu'affirmait, du moins, madame de l'Ambermesnil (*Le Père Goriot*).

Vauquelin (Nicolas-Louis), célèbre chimiste, membre de l'Institut, né à Saint-André d'Hébertot (Calvados) en 1763, mort en 1829; fils de paysan; distingué par Fourcroy; successivement pharmacien à Paris, inspecteur des mines, professeur à l'École de pharmacie, à l'École de médecine, au Jardin des Plantes, au Collège de France. — Il donna à César Birotteau la recette d'un cosmétique pour les mains, que le parfumeur appela la « double pâte des Sultanes », et, consulté par lui au sujet de l' « huile céphalique », nia la possibilité de faire repousser les cheveux. Nicolas Vauquelin fut invité au grand bal du parfumeur — donné le 17 décembre 1818. César Birotteau offrit au savant, en reconnaissance des bons conseils qu'il en avait reçus, une épreuve de la gravure de Muller, d'après la Vierge de Dresde, tirée sur papier de Chine, et avant la lettre, qui coûta quinze cents francs et qui avait été trouvée en Allemagne après deux ans de recherches (*César Birotteau*).

Vauquer (Madame veuve), née Conflans vers 1767, déchue, pré-

tendait-elle, d'une situation brillante, par des malheurs, que, du reste, elle ne révélait pas, tint longtemps, à Paris, une pension bourgeoise, près de la rue de l'Arbalète, rue Neuve-Sainte-Geneviève (aujourd'hui rue Tournefort). En 1819-1820, madame Vauquer, petite femme froide et grasse, assez bien conservée quoique fanée, avait, pour habitué de sa table d'hôte, Horace Bianchon, et logeait : au premier étage de son garni, madame Couture, mademoiselle Victorine Taillefer; — au second, Poiret aîné, Jacques Collin; — au troisième, Christine-Michelle Michonneau (future madame Poiret), Joachim Goriot, qu'elle regarda quelque temps comme un mari possible pour elle, et Eugène de Rastignac. Elle perdit ses différents hôtes, peu de temps après l'arrestation de Jacques Collin (*Le Père Goriot*).

Vaurémont (Princesse de), l'une des plus grandes figures du XVIIIe siècle, grand'mère de madame Marie Gaston, qui l'adorait, mourut à Paris en 1817, la même année que madame de Staël, dans un hôtel appartenant aux Chaulieu et situé près du boulevard des Invalides. — Madame de Vaurémont occupait des appartements, où lui succéda, un peu plus tard, Louise de Chaulieu (madame Marie Gaston). — Talleyrand, ami intime de la princesse, fut son exécuteur testamentaire (*Mémoires de Deux Jeunes Mariées*).

Vauthier, dit Vieux-Chêne, ancien domestique du fameux Longuy, valet d'écurie à l'hôtel de *l'Écu de France*, à Mortagne, en 1809, impliqué dans l'affaire des chauffeurs, fut condamné à vingt ans de travaux forcés, dont l'empereur lui fit ensuite grâce; mais, pendant la Restauration, il périt en plein Paris, tué par un des obscurs et dévoués compagnons du chevalier du Vissard (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Vauthier (Madame) fut d'abord, en 1809, dans la rue Louis-le-Grand, fille de cuisine chez le prince de Wissembourg; puis, cuisinière du libraire Barbet, propriétaire d'un hôtel garni du boulevard Montparnasse ; plus tard, vers 1833, elle géra pour lui cet immeuble, dont elle se trouva en même temps la concierge. — Madame Vauthier employait alors, aux travaux de la maison, Népomucène et Félicité ;

elle avait pour locataires : Bourlac; Vanda et Auguste Mergi; Godefroid (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Vautrin[1], le plus fameux des noms d'emprunt de Jacques Collin.

Vauvinet, né vers 1817, usurier parisien, avait le genre élégant et tout moderne, absolument différent du type Chaboisseau-Gobseck : il fit du boulevard des Italiens le centre de ses opérations; fut créancier du baron Hulot, d'abord pour une somme de soixante-dix mille francs; puis pour une autre de quarante mille, en réalité prêtée par Nucingen (*La Cousine Bette*). En 1845, Léon de Lora et J.-J Bixiou le montraient à S.-P. Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*).

Vavasseur, commis au ministère des finances dans la division Clergeot, sous l'Empire. — Il eut pour successeur, en sa place, E.-L.-L.-E. Cochin (*Les Employés*).

Védie (La), née en 1756, vieille fille laide, au visage ravagé par la petite vérole, parente de la Cognette, cordon bleu distingué, sortait de chez un curé qui mourut sans rien lui laisser, lorsqu'elle entra comme cuisinière chez J.-J. Rouget, par l'intervention de Flore Brazier et de Maxence Gilet. Une rente de trois cents livres devait lui être servie, après dix ans de bons, discrets et loyaux services (*La Rabouilleuse*).

Vendramini (Marco), dont le nom se prononce aussi Vendramin[2]; descendant probable du dernier doge de Venise ; frère de Bianca Sagredo, née Vendramini ; patriote vénitien ; ami intime du prince Memmi-Cane de Varèse. — Dans l'ivresse qu'il demandait à

Le 11 mars 1840, un théâtre de Paris, la Porte-Saint-Martin, donna un drame dont le fameux forçat était un des principaux héros. Bien que Frédérick Lemaître jouât le principal rôle, la pièce n'eut qu'une seule représentation; néanmoins, en avril 1868, l'Ambigu-Comique la reprit, avec le même Frédérick Lemaître.

2. On appelle encore aujourd'hui palais Vendramin le palais de Venise que possédèrent la duchesse de Berry et le comte de Chambord, et où mourut le musicien Wagner. Le palais Vendramin, baigné par le Grand-Canal, est assez voisin du palais Justiniani (aujourd'hui hôtel de *l'Europe*).

l'opium, sa grande ressource vers 1820, Marco Vendramini revoyait, libérée et puissante, sa cité chérie, alors au pouvoir des Autrichiens. Marco parlait avec Memmi de la Venise de ses rêves, du célèbre Florian des Procuraties, tantôt en grec moderne, tantôt en leur langue natale; tantôt en se promenant ensemble, tantôt devant la Vulpato et les Cataneo, pendant les représentations de *Sémiramide*, de *Il Barbiere*, du *Mose* interprétés par la Tinti et Genovese. Victime de ses excès d'opium, Vendramini mourut, tout jeune encore, sous Louis XVIII, pleuré de ses amis (*Facino Cane. — Massimilla Doni*).

Vergniaud (Louis), qui fit, avec Hyacinthe-Chabert et Luigi Porta la campagne d'Égypte, se trouvait maréchal des logis de hussards quand il quitta le service. Il fut successivement, à Paris, sous la Restauration, nourrisseur dans la rue du Petit-Banquier, loueur de voitures et cocher de cabriolet. Comme nourrisseur, Vergniaud, marié, père de trois fils, débiteur de Grados, bienfaiteur de Chabert, finit par la déconfiture; il secourut encore Luigi Porta retrouvé malheureux, et fut son témoin, quand le Corse épousa mademoiselle di Piombo. — Louis Vergniaud, mêlé à des conspirations contre Louis XVIII, fit de la prison pour délits politiques (*Le Colonel Chabert. — La Vendetta*).

Vermanton, philosophe cynique, habitué du salon de madame Schontz, entre 1835 et 1840, à l'époque où elle faisait ménage avec Arthur de Rochefide (*Béatrix*).

Vermichel, surnom habituel de Vert (Michel-Jean-Jérôme).

Vermut, pharmacien à Soulanges, en Bourgogne, sous la Restauration; beau-frère de Sarcus, le juge de paix de Soulanges, qui avait épousé sa sœur aînée. — Chimiste assez distingué, Vermut était, cependant, l'objet des plaisanteries et du mépris du salon Soudry, de la part des Gourdon particulièrement. Malgré ce peu d'estime de « la première société de Soulanges », Vermut montra quelques capacités, quand il inquiéta madame Pigeron en signalant du poison dans le corps de Pigeron défunt (*Les Paysans*).

Vermut (Madame), femme du précédent; boute-en-train du salon de madame Soudry, qui, pourtant, lui trouvait mauvais ton et la blâmait de coqueter avec Gourdon, l'auteur de *la Bilboquéide* (*Les Paysans*).

Vernal (L'abbé), avec Châtillon, Suzannet et le comte de Fontaine, l'un des quatre chefs de la Vendée, en 1799, pendant que Montauran combattait Hulot (*Les Chouans*).

Vernet (Joseph), né en 1714, mort en 1789, célèbre peintre français, eut, pour fournisseur de drap, le beau père de Sommervieux, M. Guillaume, du *Chat qui pelote*, rue Saint-Denis (*La Maison du Chat qui Pelote*).

Verneuil (Marquis de) appartenant à une famille historique, et probablement un des ancêtres des Verneuil des XVIIIe et XIXe siècles. — Il fréquentait, en 1591, le gentilhomme normand comte d'Hérouville, ascendant du protecteur de Josépha Mirah, étoile de l'Académie royale de musique vers 1838. — Les relations entre les deux maisons se poursuivirent à travers les siècles (*L'Enfant Maudit*).

Verneuil (Victor-Amédée duc de), qui devait descendre du précédent et qui mourut avant la Révolution, eut, en dehors du mariage, de mademoiselle Blanche de Casteran, une fille, Marie-Nathalie (plus tard madame Alphonse de Montauran), la reconnut pendant les dernières heures de sa vie, et, au profit de cette enfant naturelle, déshérita presque son fils légitime (*Les Chouans*).

Verneuil (Mademoiselle de), parente probable des précédents, sœur du prince de Loudon, le général de la cavalerie vendéenne, vint au Mans pour le sauver et périt sur l'échafaud, après l'affaire de Savenay, en 1793 (*Les Chouans*).

Verneuil (Duc de), fils du duc Victor-Amédée de Verneuil et frère de madame Alphonse de Montauran, avec laquelle il fut en procès pour l'héritage paternel, habitait sous la Restauration la ville d'Alençon, et y fréquentait la maison d'Esgrignon. Il se fit, auprès

de Louis XVIII, le protecteur et l'introducteur de Victurnien d'Esgrignon (*Les Chouans. — Le Cabinet des Antiques*).

Verneuil (Duc de), de la famille des précédents, assistait à la fête donnée à Paris, sous Louis-Philippe, par Josépha Mirah, maîtresse du duc d'Hérouville, lorsqu'elle inaugura le somptueux appartement de la rue de la Ville-l'Évêque (*La Cousine Bette*).

Verneuil (Duc de), grand seigneur affable, gendre d'un riche premier président mort en 1800, fut père de quatre enfants, au nombre desquels mademoiselle Laure et le prince Gaspard de Loudon; posséda, près du Havre, le château historique de Rosembray, voisin de la forêt de Brotonne, et y reçut, pendant une journée du mois d'octobre 1829, les Mignon de la Bastie, accompagnés des Hérouville, de Canalis, d'Ernest de la Brière qui, tous alors, désiraient épouser Modeste Mignon, devenue bientôt par la suite madame de la Brière de la Bastie (*Modeste Mignon*).

Verneuil (Duchesse Hortense de), femme du précédent, personne nautaine et pieuse, fille d'un opulent premier président mort en 1800. Elle ne conserva, de ses quatre enfants, que sa fille Laure, et le prince Gaspard de Loudon; fréquenta beaucoup les Hérouville, surtout la vieille mademoiselle d'Hérouville, et les reçut à Rosembray, pendant une journée du mois d'octobre 1829, avec les Mignon de la Bastie, suivis de Melchior de Canalis et d'Ernest de la Brière (*Modeste Mignon*).

Verneuil (Laure de), fille des précédents. — A Rosembray, dans la journée de fête d'octobre 1829, Éléonore de Chaulieu lui donnait des conseils pour travaux de broderie ou de tapisserie (*Modeste Mignon*).

Verneuil (Duchesse de), sœur du prince de Blamont-Chauvry; amie intime de la duchesse de Bourbon; très éprouvée par les tourmentes de la Révolution; tante et en quelque sorte mère d'adoption de Blanche-Henriette de Mortsauf (née Lenoncourt). — Elle fit partie d'une société dont Saint-Martin était l'âme. La duchesse de

Verneuil, qui possédait en Touraine le domaine de Clochegourde, le donna, de son vivant, à madame de Mortsauf et s'y réserva seulement une chambre. — Madame de Verneuil mourut au commencement du XIXe siècle (*Le Lys dans la Vallée*).

Verneuil[1] (Marie-Nathalie de). — *V.* Montauran (marquise Alphonse de).

Vernier (Baron), intendant général, l'obligé du baron Hector Hulot d'Ervy, le rencontrait, en 1843, au théâtre de l'Ambigu, accompagnant une femme superbe. Il reçut plus tard la visite de la baronne Adeline Hulot venant aux renseignements auprès de lui (*La Cousine Bette*).

Vernier, ancien teinturier, vivant de ses rentes à Vouvray (Touraine) depuis 1821 environ, madré campagnard, père d'une fille à marier appelée Claire, fut provoqué par Félix Gaudissart en 1831, pour avoir mystifié le célèbre voyageur de commerce, et eut avec lui un duel au pistolet resté sans résultat (*L'Illustre Gaudissart*).

Vernier (Madame), femme du précédent, petite personne grassouillette, d'une santé robuste, amie de madame Margaritis, contribua, avec empressement, à la mystification imaginée par son mari contre Félix Gaudissart (*L'Illustre Gaudissart*).

Vernisset (Victor de), poète de « l'École angélique » dont l'académicien Canalis était le chef, contemporain de Béranger, Delavigne, Lamartine, Lousteau, Nathan, Vigny, Hugo, Barbier, Marie-Gaston Gautier, traversa divers milieux parisiens : on le vit chez les Frères de la Consolation de la rue Chanoinesse, et il reçut des secours d'argent de la baronne de la Chanterie, présidente de cette association; il se trouvait, rue Chauchat, chez Héloïse Brisetout, lorsqu'elle pendit la crémaillère dans l'appartement où elle succédait à Joséphа Mirah, et il y rencontra J.-J. Bixiou, Léon de Lora,

1. Le 23 juin 1837, sous ce titre, *le Gars*, l'Ambigu-Comique donnait un drame d'Antony Béraud, en cinq actes, en six tableaux, qui reproduisait, avec des modifications, les aventures de Marie-Nathalie de Montauran, née Verneuil.

Étienne Lousteau, Stidmann; il s'éprit follement de madame Schontz. Il fut invité au mariage de Célestin Crevel et de Valérie Marneffe (*L'Envers de l'Histoire contemporaine. — Béatrix. — La Cousine Bette*).

Vernon (Maréchal), père du duc de Vissembourg et du prince Chiavari (*Béatrix*).

Vernou (Félicien), journaliste parisien. — Il usa de son influence pour faire débuter à la Porte Saint-Martin Marie Godeschal, dite Mariette. Mari d'une femme laide, commune, revêche, il en eut des enfants mal venus. Il habitait un pauvre logement de la rue Mandar, lorsque Lucien de Rubempré lui fut présenté. Vernou, critique acerbe, était de l'opposition. La maussaderie de son intérieur aigrit son caractère et son talent. Type achevé de l'envieux, il poursuivit de sa jalousie, habilement haineuse, Lucien de Rubempré (*La Rabouilleuse. — Illusions perdues. — Splendeurs et Misères des Courtisanes*). En 1834, Blondet le recommandait à Nathan comme un « Maître-Jacques » possible pour un journal (*Une Fille d'Ève*). Célestin Crevel, épousant Valérie Marneffe, invita Félicien Vernou (*La Cousine Bette*).

Vernou (Madame Félicien), femme du précédent, dont la vulgarité fut une des causes de l'amertume de son mari, se révéla sous son vrai jour devant Lucien de Rubempré, rue Mandar, en citant parmi ses amies certaine madame Mahoudeau (*Illusions perdues*).

Vert (Michel-Jean-Jérôme), surnomné Vermichel, ancien violon du régiment de Bourgogne, était, sous la Restauration, en même temps que ménétrier, concierge de l'hôtel de ville et tambour de Soulanges, geôlier de la prison, enfin praticien au compte de Brunet. Ami intime de Fourchon, il s'enivrait avec lui, et partageait la haine contre les Montcornet, propriétaires des Aigues (*Les Paysans*).

Vert (Madame Michel), femme du précédent, comme lui appelée Vermichel, virago à moustaches, large d'un mètre, pesant deux cent quarante livres, néanmoins agile, menait absolument son mari (*Les Paysans*).

Vervelle (Anténor), grotesque bourgeois de Paris, fit sa fortune dans le commerce des bouchons. — Retiré du négoce, Vervelle devint, à sa façon, amateur de peinture; voulut se créer une galerie de tableaux, crut collectionner les Flamands, les Téniers, les Metzu, les Rembrandt; employa Élie Magus pour la formation de son musée, et maria, par l'intermédiaire de ce juif, sa fille Virginie avec Pierre Grassou. Vervelle habitait alors et possédait une maison rue Boucherat, partie de la rue Saint-Louis (aujourd'hui rue de Turenne) proche de la rue Charlot. Il était aussi propriétaire d'un cottage à Ville-d'Avray, qui reçut la fameuse galerie flamande, collection de tableaux peints, en réalité, par Pierre Grassou (*Pierre Grassou*).

Vervelle (Madame Anténor), femme du précédent, accepta volontiers P. Grassou pour gendre, quand elle sut qu'il avait maître Cardot pour notaire. Madame Vervelle s'effraya, néanmoins, de la présence de Joseph Bridau faisant irruption dans l'atelier de Pierre et « retouchant » le portrait de mademoiselle Virginie (par la suite madame Grassou) (*Pierre Grassou*).

Vervelle (Virginie). — *V.* Grassou (madame Pierre).

Vèze (L'abbé de), prêtre de Mortagne, sous l'Empire, administra les derniers sacrements à madame Bryond des Tours-Minières exécutée en 1810, et devint plus tard, à Paris, rue Chanoinesse, chez la baronne de Chanterie, l'un des Frères de la Consolation (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*).

Viallet, excellent gendarme, nommé vers 1821, brigadier à Soulanges (Bourgogne), en remplacement de Soudry, retraité (*Les Paysans*).

Victoire, femme de chambre de madame de Restaud. — *V.* Constance (*Le Père Goriot*).

Victoire, amie, servante ou voisine de Coralie, rue de Vendôme, à Paris, en 1821. — En ramenant chez elle, rue de Vendôme, Lucien de Rubempré malade, après la première représentation de *l'Alcade dans l'embarras* et le coupe qui la suivit rue de Bondy,

Coralie disait à sa femme de chambre : « La portière ni personne ne nous a vus? — Non, je vous attendais. — Victoire ne sait rien? — Plus souvent ! » répondait Bérénice (*Illusions perdues*).

Victoire, en 1819, domestique de Charles Claparon, banquier, rue de Provence, à Paris; « vraie Léonarde attifée comme une marchande de poissons » (*César Birotteau*).

Victor, surnommé le Parisien, mystérieux personnage qui vécut maritalement avec l'aînée des filles du marquis d'Aiglemont et la rendit plusieurs fois mère. — Poursuivi par la police, Victor, assassin du baron de Mauny, avait trouvé asile pour deux heures, à Versailles, durant la nuit de Noël de l'une des dernières années de la Restauration, dans une maison proche de la barrière de Montreuil (57, avenue de Paris), chez les parents d'Hélène d'Aiglemont[1], qui s'enfuit avec lui. Sous Louis-Philippe, Victor, corsaire colombien, capitaine de *l'Othello*, très heureux avec sa famille, composée de mademoiselle d'Aiglemont et des enfants qu'il en avait eus, revit le général d'Aiglemont, père de sa maîtresse, passager du *Saint-Ferdinand*, et lui sauva la vie. Victor périt en mer, dans un naufrage (*La Femme de Trente ans*).

Victorine, célèbre couturière de Paris, eut pour clientes la duchesse Cataneo, Louise de Chaulieu et peut-être madame de Bargeton (*Massimilla Doni*. — *Illusions perdues*. — *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*). Des successeurs se léguèrent son nom; on vantait « les intelligents ciseaux » de Victorine IV, sur la fin du règne de Louis-Philippe, au moment où Fritot vendait à mistress Noswell un châle-rossignol, dit Sélim (*Gaudissart II*).

Victorine, chiffonnière, qui fut, avec mesdames Joséphine Madou, Tancrède et Matifat, l'une des quatre marraines adoptives de Charles Dorlange-Sallenauve. — En 1839, elle était soignée à l'hospice

1. Meurtrier de l'un de ses frères, Hélène d'Aiglemont avait été, quelque temps auparavant, singulièrement frappée, en assistant avec son père et un autre de ses frères, à une représentation de *la Vallée du Touent* ou *l'Orphelin et le Meurtrier*, mélodrame en trois actes de Frédéric, joué pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 29 mai 1816.

Cochin, à Paris, parmi les alcoolisées, et ne pouvait se rendre au restaurant du *Feu Éternel*, boulevard de l'Hôpital, où Jacques Bricheteau, protecteur de Charles Dorlange, avait donné rendez-vous aux marraines du fils de Catherine Goussard (*Le Comte de Sallenauve*).

Vidal et Porchon, libraires commissionnaires, quai des Augustins, à Paris, en 1821 : — Lucien de Rubempré eut l'occasion de juger leur façon d'opérer, quand il se fit refuser par eux, assez brutalement, son *Archer de Charles IX*, ainsi qu'un volume de vers. Vidal et Porchon avaient alors en magasin du Kératry, de l'Arlincourt, du Victor Ducange. — Vidal était un gros homme brusque; il voyageait pour la maison. Porchon, plus diplomate et plus froid, semblait surtout chargé de négocier les affaires (*Illusions perdues*).

Vien (Joseph-Marie), célèbre peintre, né à Montpellier, en 1716, mort en 1809, à Rome. — En 1758, il aidait, avec Allegrain et Loutherbourg, son ami Sarrasine à enlever Zambinella, pour le transporter ensuite chez le statuaire, follement épris du castrat, qu'il croyait une femme. Vien fit, ultérieurement, pour madame de Lanty, une copie de la statue modelée par Sarrasine d'après Zambinella, et ce tableau de Vien inspira Girodet, le signataire d'*Endymion*. — La statue de Sarrasine, bien longtemps après, fut encore reproduite par le sculpteur Dorlange-Sallenauve (*Le Député d'Arcis*).

Vieux-Chapeau, soldat à la 72e demi-brigade, connu de Jean Falcon, dit Beau-Pied, fut tué dans un engagement avec les chouans, au mois de septembre 1799 (*Les Chouans*).

Vigneau, dans la commune de l'Isère dont Benassis fut comme le créateur, prit courageusement la direction d'une tuilerie abandonnée, la fit prospérer, et vécut au milieu d'une famille unie, composée de sa mère, de sa belle-mère, et de sa femme, d'abord en service chez les Gravier, de Grenoble (*Le Médecin de Campagne*).

Vigneau (Madame), femme du précédent, ménagère parfaite, reçut gracieusement Genestas amené par Benassis; madame Vigneau

se trouvait alors à la veille d'être mère (*Le Médecin de Campagne*).

Vignol. — *V.* Bouffé[1].

Vignon (Claude), critique français, né en 1799, apportait de remarquables qualités d'analyse dans l'étude de toutes les questions d'art, de littérature, de philosophie ou de politique. Juge fin, profond et sûr, psychologue puissant, célèbre dans Paris dès 1821, il assistait, à cette époque, chez Florine, alors actrice du Panorama-Dramatique, au souper qui suivit la représentation de *l'Alcade dans l'embarras*, et discutait brillamment sur la presse avec Émile Blondet, devant un diplomate allemand (*Illusions perdues*). En 1834, dans le journal fondé par Raoul Nathan, Claude Vignon fut chargé de la « haute critique » (*Une Fille d'Ève*). Assez longtemps, Vignon eut pour maîtresse Félicité des Touches (Camille Maupin). En 1836, il la ramenait d'Italie, accompagnée de Lora, quand il entendit, raconté par Maurice de l'Hostal, consul français de Gênes, le récit des traverses conjugales des Bauvan (*Honorine*). En 1836 encore, aux Touches (Loire-Inférieure), Vignon, rompant avec Camille Maupin, donnait, avec une pénétration surprenante, une véritable consultation sentimentale à son ancienne maîtresse, au sujet de Calyste du Guénic, de Gennaro Conti, et de Béatrix de Rochefide. Une telle science du cœur humain l'avait peu à peu attristé et lassé : il chercha dans la débauche un remède à son ennui ; il fréquenta et forma la Schontz, courtisane réellement supérieure (*Béatrix*). Ensuite, il devint ambitieux et fut secrétaire du ministre de la guerre Cottin de Wissembourg : cette position le rapprocha de Valérie Marneffe, qu'il aima secrètement ; il fut, ainsi que Stidmann, Steinbock et Massol, témoin du second mariage de cette femme avec Crevel. Il figura parmi les habitués du salon de Valérie, lorsque « Jean-Jacques Bixiou devait... déniaiser Lisbeth Fischer » (*La Cousine Bette*). Rallié au gouvernement de Louis-Philippe, rédacteur au *Journal des Débats*, maître des requêtes au conseil d'État, Claude Vignon s'occupa du procès pendant entre S.-P. Gazonal et le préfet

1. Le paysan Gravier obtint du comédien Bouffé un autographe pour l'album de Dinah de la Baudraye.

des Pyrénées-Orientales ; une place de bibliothécaire, une chaire en Sorbonne et la décoration furent un nouveau témoignage de la faveur dont il jouissait (*Les Comédiens sans le savoir*). La réputation de Vignon resta grande, et, de nos jours, madame Noémi Rouvier, sculpteur et romancier, signe ses œuvres du nom du critique.

Vigor, directeur de la poste aux chevaux de la Ville-aux-Fayes, sous la Restauration ; commandant de la garde nationale de cette sous-préfecture bourguignonne ; beau-frère du banquier Leclercq dont il avait épousé une sœur (*Les Paysans*).

Vigor, frère cadet du précédent, fut, en 1823, lieutenant de gendarmerie de la Ville-aux-Fayes (Bourgogne). Il épousa la sœur de Sibilet, greffier du tribunal de cette même sous-préfecture bourguignonne (*Les Paysans*).

Vigor, fils du précédent, et, comme sa famille, intéressé à protéger François Gaubertin contre Montcornet, fut, en 1823, juge suppléant du tribunal de la Ville-aux-Fayes (*Les Paysans*).

Villemot, premier clerc de l'huissier Tabareau, fut, en avril 1845, chargé du soin de veiller aux détails de l'enterrement de Sylvain Pons, ainsi qu'aux intérêts de Schmucke, légataire universel désigné par le défunt. — Villemot était tout acquis à Fraisier, l'homme d'affaires des Camusot de Marville (*Le Cousin Pons*).

Villenoix (Salomon de), fils d'un juif, devenu très riche, appelé Salomon, qui avait épousé une catholique dans sa vieillesse. — Élevé dans la religion de sa mère, il érigea en baronnie la terre de Villenoix (*Louis Lambert*).

Villenoix (Pauline Salomon de), née vers 1800 ; fille naturelle du précédent. — Sous la Restauration, elle eut à souffrir de son origine. Son caractère et sa supériorité la firent mal voir dans son milieu provincial. La rencontre de Louis Lambert à Blois décida de sa vie. La communauté d'âge, de pays, de mécomptes et de fierté d'âme les rapprocha ; il en résulta une passion réciproque. Mademoiselle Sale-

mon de Villenoix allait épouser Lambert, quand se déclara la terrible maladie mentale du savant. Pauline sut fréquemment écarter les crises du malade; elle le soigna, le conseilla, le dirigea, notamment au Croisic, où, sur l'avis de mademoiselle de Villenoix, Louis prit la plume pour raconter, sous forme de lettre, les tragiques infortunes des Cambremer, qu'il venait d'apprendre. Pauline, regagnant Villenoix, emmena son fiancé, dont elle recueillit et comprit les dernières pensées, d'une grandiose incohérence; elle le vit mourir dans ses bras et dès lors se considéra comme la veuve de Louis Lambert, qu'elle fit enterrer dans l'une des îles du parc de Villenoix (*Louis Lambert. — Un Drame au Bord de la Mer*). Deux ans plus tard, vieillie, presque retirée du monde, habitant la ville de Tours, pleine de sympathie pour les êtres faibles, Pauline de Villenoix protégeait l'abbé François Birotteau, victime de Troubert (*Le Curé de Tours*).

Vilquin, le plus riche armateur du Havre, sous la Restauration, acheta les propriétés de Charles Mignon, ruiné, à l'exception d'un chalet, donné par Mignon à Dumay : cette habitation, contiguë à la superbe villa du millionnaire, et où résidaient les deux familles Mignon et Dumay, fit le désespoir de Vilquin, Dumay refusant obstinément de la vendre (*Modeste Mignon*).

Vilquin (Madame), femme du précédent, eut, avant Bettina-Caroline Mignon, G.-C. d'Estourny pour amant; elle rendit son mari père de trois enfants, dont deux filles; l'aînée, richement dotée, finit par devenir madame Francisque Althor (*Modeste Mignon*).

Vimeux, en 1824, modeste juge de paix dans un département du nord, blâmait le genre de vie adopté par son fils Adolphe, à Paris (*Les Employés*).

Vimeux (Adolphe), fils du précédent, était, en 1824, expéditionnaire émérite au ministère des finances, dans le bureau Xavier Rabourdin. Très élégant, exclusivement préoccupé de sa toilette, il se contentait d'un maigre ordinaire chez le tavernier Katcomb[1], et devenait le débiteur du garçon de bureau Antoine : son ambition

1. Dont l'établissement culinaire, renommé pour son roastbeef, existait encore vers 1848, rue des Petits-Champs (alors Neuve-des-Petits-Champs) près de la rue d'Antin.

secrète était de réussir ainsi à épouser une vieille femme riche (*Les Employés*).

Vinet eut de pénibles commencements. Une déception l'attendait, au début de sa carrière. — Il avait séduit une Chargebœuf, et il pensait que les parents, acceptant ce mariage, doteraient richement leur fille; mais il épousa mademoiselle de Chargebœuf, abandonnée de sa famille, et dut compter uniquement sur lui-même. Vinet, avocat de Provins, fit son chemin peu à peu : chef de l'opposition locale grâce au concours de Gouraud, il sut exploiter Denis Rogron, opulent marchand retiré, fonda le *Courrier de Provins*, gazette libérale, défendit habilement les Rogron accusés d'avoir lentement assassiné Pierrette Lorrain, fut nommé député vers 1830, devint aussi procureur général et peut-être même ministre de la justice (*Pierrette*. — *Le Député d'Arcis*. — *Les Petits Bourgeois*. — *Le Cousin Pons*).

Vinet (Madame), femme du précédent, née Chargebœuf, et par conséquent l'une des descendantes de la « vieille famille noble de la Brie, dont le nom vient de l'exploit d'un écuyer à l'expédition de Saint-Louis », était mère de deux enfants qui suffisaient à son bonheur. Dominée absolument par son mari, sacrifiée, répudiée par sa propre famille depuis sa mésalliance, madame Vinet osait à peine, chez les Rogron, prendre la défense de Pierrette Lorrain, leur victime (*Pierrette*).

Vinet (Olivier), fils des précédents, né en 1816. Magistrat comme son père, il débuta substitut du procureur du roi à Arcis, passa procureur du roi dans la ville de Mantes et redevint ensuite substitut du procureur du roi, mais à Paris. Fort du crédit paternel, railleur impertinent, Vinet fut partout redouté. Parmi les gens d'Arcis, Olivier fréquenta seulement la petite colonie des fonctionnaires, composée de Goulard, de Michu, de Marest (*Le Député d'Arcis*). Rival de maître Fraisier auprès de madame Vatinelle (de Mantes), il résolut de perdre ce concurrent dont il brisa la carrière (*Le Cousin Pons*). Vinet fut, chez les Thuillier, rue Saint-Dominique d'Enfer, à Paris, où il promenait son habituelle impertinence,

un des prétendants de l'héritière Céleste Colleville, devenue plus tard madame Félix Phellion (*Les Petits Bourgeois*).

Violette, cultivateur, avait dans l'Aube, près d'Arcis, la ferme de Grouage qui dépendait de la terre de Gondreville, à l'époque où, d'après les instructions de Fouché, Peyrade et Corentin entreprirent le singulier enlèvement du sénateur Malin. Avare et rusé, ce Violette prit secrètement parti pour Malin de Gondreville et les puissants du jour contre Michu, agent mystérieux des familles Cinq-Cygne, Hauteserre, Simeuse (*Une Ténébreuse Affaire*).

Violette (Jean), descendant du précédent, bonnetier d'Arcis en 1837, reprit, après Philéas Beauvisage, l'établissement commercial de Pigoult; dans le mouvement électoral de 1839, Jean Violette sembla rester acquis à la maison Malin de Gondreville (*Le Député d'Arcis*).

Virginie, cuisinière chez le parfumeur Birotteau, en 1818 (*César Birotteau*).

Virginie, entre les années 1835-1836, à Paris, rue Neuve-des-Mathurins (aujourd'hui rue des Mathurins), femme de chambre de Marie-Eugénie du Tillet, alors préoccupée des imprudences d'Angélique-Marie de Vandenesse (*Une Fille d'Ève*).

Virginie, maîtresse d'un soldat provençal, qui, plus tard, pendant la campagne de Bonaparte en Égypte, vécut quelque temps perdu au désert, en compagnie d'une panthère. — Virginie, très jalouse, menaçait constamment d'un couteau son amant, qui l'avait surnommée Mignonne, par antiphrase, et qui, en souvenir d'elle, donna le même surnom à la panthère (*Une Passion dans le Désert*).

Virginie, modiste parisienne, dont le journal d'Andoche Finot vantait les chapeaux, moyennant finances, en 1821 (*Illusions perdues.*)

Virlaz, riche fourreur de Leipzig, dont hérita, dans le milieu du règne de Louis-Philippe, Frédéric Brunner, son neveu. — De son

vivant, cet israélite, chef de la maison Virlaz et Cie, se défiant de Brunner père, l'aubergiste de Francfort, exigea le dépôt de la fortune de madame Brunner, première du nom, dans les caisses de la banque Al-Sartchild (*Le Cousin Pons*).

Vissard (Marquis du) fut, en souvenir du chevalier Rifoël du Vissard, son frère cadet, créé pair de France par Louis XVIII, qui le fit entrer, comme lieutenant, dans la Maison-Rouge, et le nomma préfet, une fois la Maison-Rouge dissoute (*L'Envers de l'Histoire Contemporaine*).

Vissard (Charles-Amédée-Louis-Joseph Rifoël, chevalier du), gentilhomme au caractère noble et entier, joua un rôle important dans les diverses insurrections antirévolutionnaires de l'ouest de la France après 1789. — En décembre 1799, il se trouvait à la Vivetière, et son impatience contrastait avec le sang-froid du marquis Alphonse de Montauran, dit le Gars (*Les Chouans*). Il prit part au combat de Quiberon et prit avec Boislaurier l'initiative de l'affaire des « Chauffeurs de Mortagne ». Plusieurs circonstances contribuèren encore à exalter son royalisme : Fergus trouva chez Henriette Bryond des Tours-Minières une seconde Diana Vernon et devint son amant ; en outre, son zèle monarchiste était enflammé par Bryond des Tours-Minières (Contenson, l'espion), qui secrètement le trahissait. Comme ses complices, Rifoël du Vissard fut exécuté en 1809. Il s'était parfois dissimulé sous le nom de Pierrot, pendant ses campagnes contre la Révolution (*L'Envers de l'Histoire Contemporaine*).

Vissembourg (Duc de), fils du maréchal Vernon, frère du prince de Chiavari, présidait, entre 1835 et 1840, une société horticole dont Fabien du Ronceret était vice-président (*Béatrix*).

Vitagliani, ténor à l'Argentina, lorsque Zambinella chantait, en 1758, sur cette scène de Rome, la partie de soprano; Vitagliani coudoya J.-E. Sarrasine (*Sarrasine*).

Vital, né vers 1810, chapelier parisien, marié, successeur de

Finot père, dont le magasin, situé rue du Coq, jouissait d'une grande vogue vers 1845, et paraissait la justifier. — Il amusait J.-J. Bixiou et Léon de Lora par ses prétentions ridicules : aussi lui firent-ils coiffer S.-P. Gazonal, pour lequel il proposa un chapeau semblable à celui de Lousteau. A cette occasion, Vital leur montra le couvre-chef qu'il avait inventé pour Claude Vignon, devenu (politiquement) juste-milieu. Le successeur de Finot père façonnait, en effet, le chapeau suivant la personne qui le devait porter; il vantait celui du prince de Béthune et rêvait la suppression du « haute-forme » (*Les Comédiens sans le savoir*).

Vital (Madame), femme du précédent, « croyait au génie et à l'illustration de son mari ». Elle se trouvait au magasin, lorsque le chapelier recevait la visite de Bixiou, de Lora, et de Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir.*)

Vitel, né en 1776, juge de paix à Paris en 1845, connu du docteur Poulain, eut pour successeur maître Fraisier, protégé des Camusot de Marville (*Le Cousin Pons*).

Vitelot, associé du marbrier Sonet, dessinait les monuments funéraires; il se vit refuser ceux du ministre Marsay et de l'officier Keller, dont Stidmann resta chargé. Aussi, dans le mois d'avril 1845, leurs plans retouchés furent-ils proposés à Wilhelm Schmucke, pour Sylvain Pons enterré au Père-Lachaise (*Le Cousin Pons*).

Vitelot (Madame), femme du précédent, réprimanda aigrement le courtier de leur maison, pour avoir amené comme client W. Sckmucke, héritier contesté de la succession Pons (*Le Cousin Pons*).

Vivet (Madeleine), domestique chez les Camusot de Marville, fut, pendant près de vingt-cinq ans, leur « maître-Jacques » féminin. Elle essaya vainement de se faire épouser par Sylvain Pons et de devenir ainsi leur cousine. Madeleine Vivet, ayant échoué dans ses tentatives matrimoniales, prit Pons en aversion, et le persécuta, par la suite, de mille façons (*La Dernière Incarnation de Vautrin*[1]. — *Le Cousin Pons*).

1. Cet épisode forme la fin de *Splendeurs et Misères des Courtisanes.*

Volfgang[1], caissier du baron du Saint-Empire, F. de Nucingen, quand le célèbre banquier parisien de la rue Saint-Lazare tomba follement amoureux d'Esther van Gobseck, et lorsque se produisit la déconfiture de Jacques Falleix (*Splendeurs et Misères des Courtisanes.*)

Vordac (Marquise de), née en 1769, maîtresse du riche lord Dudley : elle eut de lui un fils, Henri, et, pour faire légitimer cet enfant, elle contracta un mariage avec Marsay, vieux gentilhomme ruiné, taré, qui se fit payer sa complaisance par l'usufruit de la rente d'un capital de cent mille francs, et qui mourut sans avoir connu sa femme. La veuve de Marsay devint en secondes noces la célèbre marquise de Vordac. Elle ne se préoccupa que fort tard de ses devoirs de mère, et ne se rappela Henri de Marsay que pour lui proposer miss Stevens comme femme (*Histoire des Treize : la Fille aux Yeux d'Or. — Le Contrat de Mariage*).

Vulpato (La), noble Vénitienne, habituée de la Fenice, vers 1820, cherchait à rapprocher, l'un de l'autre, Emilio Memmi, prince de Varèse, et Massimila Doni, duchesse Cataneo (*Massimilla Doni*).

Vyder, anagramme d'Ervy, et l'un des trois noms que prit successivement le baron Hector Hulot d'Ervy, après sa fuite du domicile conjugal : il se cacha sous ce pseudonyme, quand il se fit écrivain public à Paris, dans le bas de la Petite Pologne[2], devant la rue de la Pépinière, passage du Soleil (aujourd'hui galerie de Cherbourg) (*La Cousine Bette*).

1. Demeurait, à Paris, rue de l'Arcade, près de la rue des Mathurins.

2. Le boulevard Malesherbes détruisit le faubourg Saint-Marceau de la rive droite ; le quartier de la Bienfaisance en était précisément le coin le plus hideux et le plus pittoresque.

W

Wadmann, Anglais, propriétaire, en Normandie, près de la terre de Marville, d'un cottage et d'herbages, que madame Camusot de Marville, en 1845, manifestait l'intention d'acheter, — l'insulaire étant sur le point de retourner en Angleterre, après vingt ans de séjour en France (*Le Cousin Pons*).

Wahlenfer ou Walhenfer, riche commerçant allemand, assassiné, au mois d'octobre 1799, à « l'Auberge Rouge », près d'Andernach (Prusse Rhénane), par Jean-Frédéric Taillefer, alors chirurgien sous-aide-major dans l'armée française, qui laissa exécuter, pour ce crime, son camarade Prosper Magnan. — Wahlenfer était un gros petit homme à figure ronde, de manières franches et cordiales; il possédait une importante manufacture d'épingles, aux environs de Neuwied. Il venait d'Aix-la-Chapelle. Peut-être « Walhenfer » n'était-il pas le véritable nom du négociant (*L'Auberge Rouge*).

Wallenrod-Tustall-Bartenstild (Baron de), né en 1742, banquier à Francfort-sur-le-Mein, maria, en 1804, sa fille unique, Bettina, à Charles Mignon de la Bastie, alors simple lieutenant dans

l'armée française, et mourut en 1814, à la suite de désastreuses spéculations sur les cotons (*Modeste Mignon*).

Watschildine, maison de Londres, en relations d'affaires avec le banquier F. de Nucingen. — Par une sombre soirée de l'automne de 1821, le caissier Rodolphe Castanier était occupé à contrefaire la signature de son patron au bas de lettres de crédit tirées sur la maison Watschildine, quand il fut surpris par le satanique John Melmoth (*Melmoth réconcilié*).

Wattebled, épicier à Soulanges (Bourgogne) en 1823, père de la belle madame Plissoud, faisait partie de la *seconde société* de la ville, et avait sa boutique au rez-de-chaussée de la maison de Soudry, le maire (*Les Paysans*).

Watteville (Baron de), gentilhomme de Besançon, d'origine suisse; dernier descendant du fameux abbé renégat dom Jean de Watteville, abbé de Baumes (1613 à 1703); petit homme sec, maigre, sans esprit, passait sa vie dans un riche atelier de tourneur, « jouissant d'une ignorance crasse »; collectionnant des coquillages et des fragments géologiques; adonné à la bonne chère. Après avoir vécu dans la Comté « comme un cloporte dans une boiserie », il épousa, en 1815, Clotilde-Louise de Rupt, qui le domina entièrement et avec laquelle il vint habiter, aussitôt qu'elle eût perdu ses parents, vers 1819, le bel hôtel de Rupt, situé rue de la Préfecture et dont le vaste jardin s'étend sur la rue du Perron. De sa femme, le baron de Watteville eut une fille qu'il aima beaucoup, et pour laquelle il se montra très faible. — M. de Watteville mourut en 1836, à la suite d'une chute dans le lac de sa propriété des Rouxey, près de Besançon, et il fut enterré dans un îlot de ce lac où sa femme, se livrant à une douleur exagérée, fit élever un monument gothique en marbre blanc, semblable à celui d'Héloïse et d'Abélard au Père-Lachaise (*Albert Savarus*).

Watteville (Baronne de), femme du précédent, épousa, devenue veuve, Amédée de Soulas. — *V.* Soulas (madame A. de).

Watteville (Rosalie de), fille unique des précédents, née en 1816, frêle, mince, plate, blonde et blanche, avait des yeux d'un bleu pâle, et ressemblait parfaitement à une sainte d'Albert Dürer. Élevée par sa mère avec austérité, habituée aux pratiques de la religion la plus étroite, tenue fort ignorante des choses du monde, elle cachait sous une attitude modeste et un air d'insignifiance absolue le caractère de fer et l'audace romanesque de son grand-oncle l'abbé de Watteville, aggravés de la ténacité et de la fierté du sang des Rupt. Destinée à épouser Amédée de Soulas, « la fleur des pois[1] » de Besançon, elle s'éprit tout à coup de l'avocat Albert Savaron de Savarus; par des machinations extraordinaires le sépara de la duchesse d'Argaïolo[2] qu'il aimait et dont il était aimé, et ne réussit qu'à désespérer Savarus; celui-ci ne connut même pas la passion de Rosalie et se retira à la Grande Chartreuse. Mademoiselle de Watteville vécut ensuite quelque temps à Paris, avec sa mère, mariée à Amédée de Soulas; chercha à voir la duchesse d'Argaïolo, qui, s'étant crue trahie par Savarus, avait donné sa main au duc de Rhétoré; la rencontra, en février 1838, dans un bal de charité en faveur des pensionnaires de l'ancienne liste civile, et lui donna un rendez-vous au bal de l'Opéra, où elle révéla à son ancienne rivale le secret de ses entreprises contre madame de Rhétoré et de sa conduite à l'égard de l'avocat. Mademoiselle de Watteville se retira ensuite aux Rouxey, qu'elle ne quitta plus guère que pour un voyage, accompli en 1841, dans un but inconnu, et d'où elle revint cruellement estropiée : s'étant trouvée sur un bateau à vapeur dont la chaudière éclata, mademoiselle de Watteville perdit un bras et une jambe. La descendante de l'abbé de Watteville, entièrement vouée, désormais, à des pratiques religieuses, ne sortit plus de sa retraite (*Albert Savarus*).

Welff (dit le grand Welff), après onze ans de service dans la cavalerie et des campagnes sur le Rhin, en Italie et en Égypte sous le général Steingel et le général Bonaparte, était gendarme à Arcis-sur-Aube, en 1803, au moment d'une descente de police à

1. Titre de l'une des vieilles éditions du *Contrat de Mariage*.
2. Le nom s'écrivait plutôt ainsi : Argaiolo, sans tréma.

Cinq-Cygne ; il aida Corentin et Peyrade dans leurs recherches infructueuses, et resta l'ennemi de Michu, des Hauteserre et des Simeuse, contre lesquels il agit encore, vers 1806, lors de l'enlèvement mystérieux du sénateur Malin de Gondreville ; Welff était alors sous-lieutenant (*Une Ténébreuse Affaire*).

Werbrust, associé de Palma, escompteur du commerce parisien des rues Saint-Denis et Saint-Martin, sous la Restauration, connut l'histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau, parfumeur, maire du IIe arrondissement[1] ; fut l'ami du banquier Jean-Baptiste d'Aldrigger, à l'enterrement duquel il assista, et fit des affaires avec le baron de Nucingen ; entre autres opérations, il spécula adroitement sur la troisième liquidation opérée par Nucingen en 1836 (*César Birotteau. — La Maison Nucingen*).

Werchauffen (Comtesse douairière de), tante du baron de Werchauffen, noble dame allemande, demeurant en 1840, à Paris, rue de la Bienfaisance[2], n° 33, n'était, en réalité, que Jacqueline Collin, à qui Jacques Collin, dit Vautrin, son véritable neveu, avait imposé ce déguisement utile à ses projets sur Schirmer, faux monnayeur (*La Famille Beauvisage*).

Werchauffen (Baron de), l'un des faux noms de Schirmer. — Voir ce dernier nom.

Wierzchownia (Adam de), gentilhomme polonais, s'était, après le dernier partage de la Pologne, réfugié en Suède, où il chercha des consolations dans l'étude de la chimie, pour laquelle il eut toujours une vocation irrésistible. Arraché par la misère à ses travaux, il entra dans l'armée française, et, en 1809, de passage à Douai, fut logé, pour une seule nuit, chez M. Balthazar Claes. Dans une conversation avec son hôte, il lui expliqua ses idées sur la « matière identique », sur l'absolu, et causa ainsi le malheur de toute une famille, car, dès lors, Balthazar Claes consacra temps et argent

1. Par la suite, formé successivement des quartiers du faubourg Montmartre et de la Banque.

2. Voie transformée depuis plus d'un quart de siècle.

à la recherche de l'absolu. Adam de Wierzchownia, mourant à Dresde, en 1812, d'une blessure reçue pendant les derniers engagements, écrivit une lettre suprême à Balthazar Claes, pour lui léguer diverses idées, qui, depuis leur rencontre d'un jour, lui étaient survenues relativement à la recherche en question; par cette démarche, il aggrava encore les malheurs de la famille Claes[1]. — Adam de Wierzchownia[2] avait une figure anguleuse et dévastée, un large crâne sans cheveux, des yeux semblables à des langues de feu, une énorme moustache, et son calme saisit, effraya madame Balthazar Claes[3] (*La Recherche de l'Absolu*).

Willemsens (Marie-Augusta). — *V.* Brandon[4] (comtesse de).

Wimphen (de) épousa une amie d'enfance de madame d'Aiglemont (*La Femme de Trente Ans*)

Wimphen (Madame Louisa de), amie d'enfance de madame Julie d'Aiglemont; elles avaient été élevées ensemble à Écouen. En 1814, madame d'Aiglemont écrivait à sa compagne, alors sur le point de se marier, des confidences désenchantées sur sa propre vie, et lui conseillait de rester jeune fille. Cette lettre, d'ailleurs, ne fut pas envoyée, la comtesse de Listomère-Landon, tante par alliance de Julie d'Aiglemont, en ayant pris connaissance et en ayant blâmé l'inconvenance. Au contraire de son amie, madame de Wimphen fut heureuse en mariage; elle resta cependant la confidente de madame d'Aiglemont; elle assistait même à la suprême entrevue de Julie et de lord Grenville : l'arrivée de M. de Wimphen, venant chercher sa femme, laissa les deux amants en présence, mais le retour inopiné de M. d'Aiglemont força lord Grenville à se cacher, et l'Anglais mourut, peu de temps après, des suites de la nuit qu'il fut

1. La véritable orthographe serait réellement Claes et non Claës.

2. L'Ukraine possède une localité du même nom.

3. Sous ce titre, *De l'Or! ou le Rêve d'un Savant*, il existe, de Bayard et de Biéville, un vaudeville consacré aux malheurs des Claes, que le Gymnase représenta le 11 novembre 1837 et que jouaient M. Bouffé et madame E. Sauvage, encore vivants l'un et l'autre.

4. Lady Brandon était la mère de Louis-Gaston et de Marie-Gaston; ces deux noms, d'après de minutieuses recherches, doivent porter le trait d'union.

obligé de passer par un grand froid, sur l'appui extérieur d'une fenêtre, après avoir eu déjà les doigts écrasés dans la rainure d'une porte rapidement fermée (*La Femme de Trente Ans*).

Wirth, valet de chambre du banquier J.-B. d'Aldrigger, resta au service de mesdames d'Aldrigger, mère et filles, après la mort du chef de la famille, et leur conserva le dévouement dont il avait déjà donné souvent des preuves. Wirth, sorte de Caleb ou de Gaspard alsacien, vieux et solennel, enveloppait beaucoup de finesse dans une grande bonhomie : voyant en Godefroid de Beaudenord un mari pour Isaure d'Aldrigger, il sut l'engluer habilement, et contribua certainement à leur union (*La Maison Nucingen*).

Wisch (Johann). — Nom, sous lequel, dans un journal, était dissimulé Johann Fischer, accusé de concussions, pour ne pas compromettre le baron Hulot d'Ervy, son parent et son complice (*La Cousine Bette*).

Wissembourg (Prince de), l'un des titres du maréchal Cottin, également duc d'Orfano (*La Cousine Bette*).

Witschnau. — *V.* Gaudin (*La Peau de Chagrin*).

X

Ximeuse, fief situé en Lorraine ; véritable et primitive orthographe du nom de Simeuse, qui finit par s'écrire avec un S, en raison de la prononciation (*Une Ténébreuse Affaire*).

Y

Ysembourg (Prince d'), maréchal de France, le Condé de la République, un « benêt », d'après madame Nourrisson, femme de confiance chez lui, donna deux mille francs à une des comtesses les plus en renom de la cour impériale, qui vint un jour le trouver, implorant, avec des larmes, un secours indispensable à l'existence de ses enfants; l'argent fut aussitôt dépensé par cette femme pour acheter une robe dont elle avait besoin, afin de paraître en bon équipage à un bal d'ambassade. — L'anecdote était racontée, en 1845, par madame Nourrisson, devant Léon de **Lora**, **Bixiou** et Gazonal (*Les Comédiens sans le savoir*).

Z

Zambinella, castrat, chantait au théâtre d'Argentina, à Rome, en 1758, les *prime donne;* il était d'une beauté idéale; le statuaire français Sarrasine s'en éprit, le croyant une femme, et fit, d'après Zambinella, une admirable statue d'Adonis, qui existe encore au musée d'Albani, et que copia, près d'un siècle plus tard, Dorlange-Salnauve. Plus qu'octogénaire et immensément riche, Zambinella vivait, sous la Restauration, à Paris, chez sa nièce mariée au mystérieux Lanty. Zambinella, toujours entouré des Lanty, mourut à Rome, en 1830. L'existence antérieure de Zambinella était inconnue du monde parisien; dans l'étrange vieillard, espèce de momie ambulante, un magnétiseur reconnaissait le fameux Balsamo, dit Cagliostro, et le bailli de Ferette[1] le comte de Saint-Germain (*Sarrasine. — Le Député d'Arcis*).

1. Nom dont l'orthographe pourrait encore être celle-ci : Ferrette

Zarnowicki (Roman[1]), général polonais, réfugié à Paris, habitait, en 1836, le rez-de-chaussée du petit hôtel de la rue de Marbeuf[2], dont le médecin Halpersohn occupait l'unique étage (*L'Envers de l'Histoire Contemporaine*).

1. Sans doute un prénom.
2. Alors voie nouvelle et presque déserte.

NOTES

Le *Répertoire de la Comédie humaine*, comme le lecteur a pu s'en convaincre, ne devait embrasser que les épisodes traversés par des personnages se coudoyant, se retrouvant et se rejoignant perpétuellement. Par conséquent les nouvelles intitulées : *les Proscrits*, *Sur Catherine de Médicis* (formant trois parties : *le Martyr calviniste*, *la Confession de Ruggieri*, *les Deux Rêves*), *Maître Cornélius*, *le Chef-d'œuvre inconnu*, *l'Élixir de longue vie*, *Jésus-Christ en Flandre*, qui sont hors des XVIIIe et XIXe siècles, et *Séraphita*, qui est hors de la réalité, furent éliminées, ainsi que les *Études analytiques*. Toutefois, *l'Enfant maudit* et *les Contes drôlatiques* fournirent des renseignements indispensables pour un petit nombre de biographies. Pour les *Œuvres de jeunesse* et le *Théâtre*, où des individualités, telles que Landon, Fil-de-soie, Lafouraille (La Pouraille), Blondet, Pierquin, Violette, Goulard, Godard, Justin, apparaissent, dans des condi-

tions différentes, une pareille élimination a été jugée nécessaire. D'autre part, deux adjonctions eurent lieu, à savoir : *le Comte de Sallenauve* et *la Famille Beauvisage*, suites du *Député d'Arcis*, par Charles Rabou; sans elles, il eût été impossible de compléter le résumé des existences des familles Collin, Lanty, de l'Estorade et celui de la vie de Marie-Gaston.

Selon Théophile Gautier, *la Comédie humaine* comprend deux mille personnages. — Le chiffre est à peu près exact; mais, par suite des renvois, des surnoms, doubles noms, etc., il se trouve de beaucoup dépassé dans ce travail, où, néamoins, n'ont point pris place, figures en dehors de l'action, Chevet, Decamps, Delacroix, Finot père, le fils de Calyste et de Sabine du Guénic, Noémi Magus, Meyerbeer, Herbaut, Houbigant, Tanrade, Mousqueton, Arnal, Barrot, Bonald, Berryer, Gautier, Gozlan, Hugo, Hyacinthe, Lafont, Lamartine, Lassailly, F. Lemaître, Charles X, Louis-Philippe, Odry, Talma, Thiers, Villèle, Rossini, Rousseau, mademoiselle Déjazet, mademoiselle Georges, etc.

En dépit des soins minutieux apportés à la composition de ce répertoire, il s'y est pourtant glissé quelques inexactitudes qui, pour la plupart, résultent des variantes des éditions de *la Comédie humaine*. Ces erreurs, par suite des nécessités du tirage, n'ont pu être corrigées à temps ; aussi les auteurs se font-ils un devoir de les signaler avec une entière bonne foi.

Page 19. — Barchou de Penhoën doit s'écrire Barchou de Penhoen, sans tréma

Page 61. — Brébian doit être orthographié Brebian.

Page 119. — Ce ne fut pas madame Perrin, rivale de Coralie, qui créa *Fanchon la vielleuse*, vaudeville de Bouilly et de Pain, mais bien madame Belmont. — Dans la même biographie, on cite, comme vivant encore, Dupin, l'un des auteurs de *Michel et Christine* : Dupin est mort, au moment de la mise sous presse de la dernière feuille du *Répertoire*.

Page 129. — Les nombreuses vicissitudes qui traversèrent l'existence

agitée de madame d'Aiglemont établirent une confusion qu'il importe de faire disparaître. Il est dit à tort que, dans les premières années du règne de Louis-Philippe, le notaire Crottat commit une bévue en présence de madame d'Aiglemont et de Charles de Vandenesse. C'est, en réalité, à la fin de la Restauration qu'il faut reporter la date de cet événement.

Page 174. — Dans la biographie de la Florville, et d'après les renseignements tirés de *la Comédie humaine*, on peut lire que cette actrice, à la fin de 1821, jouait, en lever de rideau, dans un mélodrame intitulé *Bertram*. Or la pièce en question ne fut réellement représentée qu'un an plus tard, en 1822.

Page 257. — Omission du nom de Poiret jeune, parmi les clients du docteur Haudry.

Page 265. — Les Hulot d'Ervy qui figurent dans *la Comédie humaine* n'ont pas le moindre lien ni point de contact avec la famille Hulot qui compte aujourd'hui encore des représentants et dont le nom a été illustré par trois généraux Hulot, sous le premier Empire, la Restauration et le gouvernement de Juillet; ils s'en distinguent, d'ailleurs, par le nom d'Ervy, emprunté à leur lieu de naissance.

Page 285. — Ce n'était pas hôtel de Saxe, mais bien hôtel de Mayence que descendait Polydore Milaud de la Baudraye, lorsqu'il allait traiter ses affaires à Paris.

Page 309. — Une erreur typographique laisse subsister, dans la biographie Lempereur, les mots « rue de la chaussée d'Antin », au lieu des mots « chaussée d'Antin ».

Page 317. — C'est à l'ambassade d'Autriche, et non pas chez madame d'Espard, que la comtesse de Listomère rencontre Maxime de Trailles et Eugène de Rastignac.

Page 319. — La biographie de Léon de Lora passe sous silence une révélation, sans doute imaginaire, de madame Nourrisson sur des relations intimes entre cet artiste et Antonia Chocardelle.

Page 386. — La biographie de F. de Nucingen ne mentionne pas l'achat par le baron d'un tableau de Joseph Bridau, vanté par Esther van Gobseck et payé dix mille francs.

Page 417. — Ursule Mirouet, ayant appris le prénom de M. de Portenduère, marquait, sur un almanach, le 19 octobre, date de la Saint-Savinien. — Ce détail a été négligé dans sa biographie.

Page 445. — Un balzacien émérite fait remarquer aux auteurs du *Répertoire de la Comédie humaine* que, sur un propos gouailleur et quelque peu ambigu de La Palférine, le fameux railleur à froid, ils ont pu interpréter, au détriment de madame Fabien du Ronceret (madame Schontz), une vengeance dont La Palférine était le véritable auteur. Ce serait donc lui qui aurait directement communiqué à la marquise de Rochefide la maladie qu'elle transmit ensuite à son mari et à Calyste du Guénic. — Dans les *Petites Misères de la vie conjugale*, qui forment une des *Études analytiques*, madame Fabien de Ronceret est citée, par exception, pour avoir été la maîtresse d'un certain Adolphe avant le mariage de cet Adolphe avec une femme du nom de Caroline. On y retrouve également, esquissées, et à peine reconnaissables, les physionomies de F. du Tillet et de mesdames Mahuchet et Schinner.

Page 454. — Saillard ne succéda point à Poiret aîné comme employé au Trésor.

Page 495. — J.-F. Tascheron restitue une notable partie, non pas de cent, mais bien de cent mille francs volés. — Il fut exécuté à Limoges, place de l'Aîne (corruption du mot *Arène*).

Page 533. — Lire à la note [1], *la Vallée du Torrent* au lieu de *la Vallée du Touent.*

Page 540. — Lire, à la note [1], *le payeur Gravier*, au lieu de *le paysan Gravier.* — Gravier procurait de nombreux autographes à l'album de madame de la Baudraye.

FIN